Malek
Chebel



Dictionnaire amoureux de l'Algérie

Plon

MALEK CHEBEL

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE L'ALGÉRIE

Dessins d'Alain Bouldouyre



Plon
www.plon.fr

Collection dirigée par Jean-Claude Simoën



EAN : 978-2-259-21779-8

La liste des ouvrages du même auteur figure en fin de volume

Couverture : © RMN / Daniel Arnaudet (Paris, musée du quai Branly)

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Je dédie ce livre à Hocine, mon père, mort avant que j'aie eu le temps de vérifier de quel bleu étaient ses yeux.

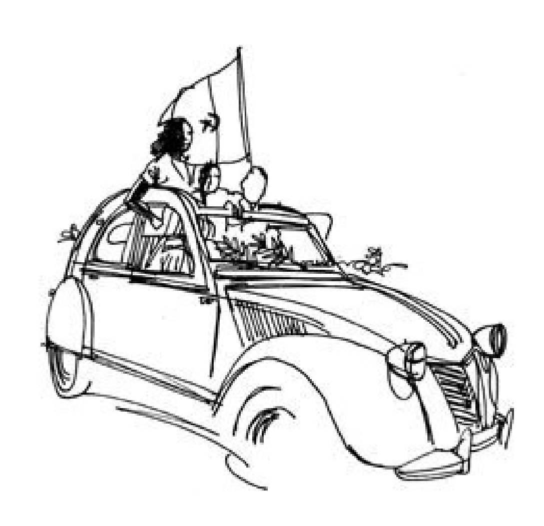
Préface

J'aime les dictionnaires. Avec ce *Dictionnaire amoureux de l'Algérie*, j'ai voulu écrire un livre qui me ressemble, qui soit libre, iconoclaste, anticonformiste, car tels sont l'amour, la passion, le désir – essentiels à la vie mais toujours prêts à évoluer, voire à disparaître.



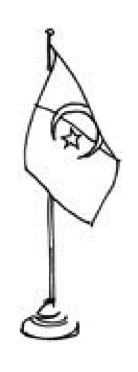
L'Algérie… une nation en mouvement. Le pays qui m'a vu naître – pays réel ou rêvé dont on ne sait s'il s'accorde au masculin ou au féminin –, point de jonction entre le nord et le sud de la Méditerranée, se trouve au cœur de mille histoires tourmentées. Deux méridiens, deux boussoles, deux calendriers… Dès que le voyageur débarque à Alger, et pour peu que le sirocco le prenne à la gorge pour lui reprocher d'avoir tant tardé à revenir, des images contrastées de cette terre méditerranéenne dont le vaste désert est loin d'être vide s'offrent à lui. Ce dictionnaire ressemble aussi à tous les Algériens, quels qu'ils soient. À ma naissance, en 1953, dans un département français dont le système électoral était tout à fait inégalitaire, avec ses deux collèges, l'un musulman, l'autre européen (une voix européenne valait alors neuf voix de musulmans), j'étais un apatride, un indigène non citoyen, candidat à une reconnaissance – des droits, une dignité – qui tardait à venir. Je regarde parfois les photos de cette époque et je me retrouve devant tel ou tel enfant en guenilles : je puis être n'importe lequel d'entre eux. Je parlais deux langues : à l'école, le français ; à la maison, cette langue vernaculaire qui me servait d'idiome familial et qui était si estropiée qu'on avait honte de l'employer dans la ville voisine – langue pauvre, misérable, sans symbolisme ni style, dépourvue de poésie et de transcendance. Le français, lui, scolaire, figé, désincarné, évoquait un monde que nous ignorions. Dans la cour de l'école, il était recommandé d'employer la langue de Molière, même si nous n'en reproduisions qu'un sabir informe. La société algérienne de l'époque se caractérisait par l'absence de « passerelles » entre les différentes communautés : chacune d'elles avait son parcours tracé, ses écoles, ses lieux de vie, ses fréquentations. Seuls les bachaghas, les courtisans, les serviteurs franchissaient le fossé invisible mais bien réel qui les séparait. Pourtant, nous nous efforcions de nous conformer à l'idéal qui avait été fixé pour nous. Même s'il ne fut pas le plus grand poète de son temps, Rouget de Liste fut, après tout, l'auteur de cette *Marseillaise* que nous entonnions sans en comprendre les paroles. Il s'agissait de poésie militaire mais, à

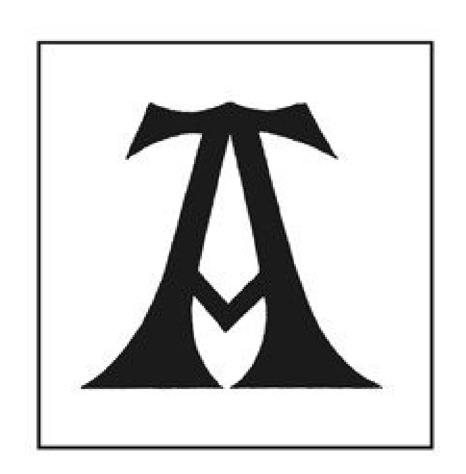
mes yeux, de toute façon, tout ce qui venait de France ressortissait à la littérature. Nous comprenions cependant que nos maîtres n'étaient pas dupes quand ils nous parlaient de « nos ancêtres les Gaulois » : ces Gaulois-là avaient les cheveux bien noirs et la peau bien mate… Les Algériens étaient donc des apatrides bien qu'ils n'eussent jamais quitté leur lopin de terre ou leur misérable chaumière. Ils n'étaient pas tout à fait français et pas encore algériens. Arabes, Berbères, Chaouïs, Touaregs, Bédouins ? Un peu de tout cela. L'Algérie était ce que le colonialisme en avait fait : un territoire bien circonscrit, avec ses frontières, ses villes, ses groupes sociaux. En 1962, on comptait trois quarts de paysans et un quart de citadins. Un bon début…



La France se sépara de l'Algérie alors que je venais d'avoir neuf ans et j'entrai alors, avec tous mes nouveaux compatriotes, dans une autre histoire, turbulente, voire violente. Des années plus tard, en 1981, ayant à mon tour effectué la transhumance de l'ex-colonie vers l'ex-métropole, je me suis retrouvé dans les Hauts-de-Seine, le 92 : ce nombre, avant que de Gaulle ne décide de créer les nouveaux départements de la région parisienne, était celui du département d'Oran… Et la complexité de mon rapport à l'Algérie est d'autant plus forte que, à ce jour, j'aurai passé un peu plus de la moitié de ma vie en France. Malgré cela, la folie algérienne m'habite comme au premier jour. Je ne cherche pas à la maîtriser mais à la comprendre, ce que je vais tenter dans ces pages. L'histoire de l'Algérie est une scène sur laquelle a défilé beaucoup de monde : des Grecs prestigieux, tel le mythique Hercule, des bâtisseurs romains (la *legio Augustae*), des théologiens chrétiens dont le fameux saint Augustin, des historiens – Léon l'Africain, Ibn Battouta, Ibn Khaldoun –, des mystiques, des bardes et des prédicateurs musulmans venus convertir les infidèles aux délices d'Allah… Toutes les minorités (régionales, linguistiques, ethniques, sociales) qui composent l'Algérie font désormais partie du kaléidoscope national. Toutes ont gardé leurs croyances ancestrales et leurs modes de vie. Pas de particularisme algérien, donc, pour ce peuple-pays qui n'est pas encore un État-nation mais qui ne cesse de nous interpeller et de nous surprendre. Les premières tablettes babyloniennes révélaient que l'Algérie était promise à de grandes angoisses et de graves blessures qui n'ont jamais cicatrisé. Aussi, bien qu'elle ne veuille pas se l'avouer et malgré les rodomontades de ses édiles, l'Algérie est l'objet d'un immense ressentiment et d'une profonde déception de la part de ceux qui ont cru en son destin et fait naître la frustration dans une grande partie de sa jeunesse qui ne comprend pas pourquoi sa terre de naissance paraît vouée à l'irrémédiable. J'ai voulu montrer que ce pays de cocagne est aussi le lieu d'une grande fresque humaine. Tolstoï aurait trouvé là le théâtre idéal d'une autre épopée sur la guerre et la paix, ces deux usagers incandescents de la réalité de mon pays.

Ce *Dictionnaire amoureux de l'Algérie* est résolument anticolonialiste, mais il n'est à aucun moment antifrançais. De la même façon, l'autoritarisme du système algérien est largement brocardé mais j'ai conscience que beaucoup d'Algériens sont victimes de ce système bien plus qu'ils ne le cautionnent.





A… comme Algérie

Le retour au pays a toujours été un problème, la joie indicible se mêlant presque instinctivement à la crainte de ne plus se sentir chez soi, d'être devenu un étranger. Pourtant, les vacances familiales ne m'ont jamais paru aussi indispensables que lorsque j'ai décidé de quitter l'Algérie pour m'établir définitivement en France. Les villages, les curiosités, les sites historiques, je les ai explorés bien avant la vogue touristique – ô combien modeste – des années soixante-dix. Il était alors possible de camper seul sur le bord d'une plage, alors qu'aujourd'hui il est recommandé de se calfeutrer au fond de sa demeure. Et bien que le couvre-feu ait été levé, une inquiétude demeure, diffuse, pour le voyageur qui s'éloignerait de son point d'ancrage. Le touriste doit rentrer avant la nuit à son hôtel. Que s'est-il passé entre le moment où nous traversions le pays cheveux au vent, sans nous soucier du gîte ni du couvert, et aujourd'hui ? Car, dans mon souvenir, c'est toute l'Algérie heureuse qui défile : des gorges de Ghoufi, du côté de Biskra, à la merveilleuse Herbillon, non loin d'Annaba, où j'allais en colonie de vacances avec les sœurs de la charité, en passant par Aïn el-Turck, du côté d'Arzew, mais aussi Misserghine et ses pères blancs, Tlemcen et ses juifs, Fil-Fila et sa mine, Collo et ses criques… Il n'est pas un lieu de cette terre paradisiaque qui ne m'ait reçu avec l'effervescence qui était la sienne, sa végétation luxuriante, ses mets savoureux et ses balades au clair de lune. En ce temps-là, on pouvait en effet voyager seul ou en groupe, quitter un camp de vacances pour en rejoindre un autre : toute l'Algérie était un immense cadeau où il n'était pas nécessaire de réserver sa nuit, car les hôtels n'étaient pas encore pris d'assaut, où la sécurité physique des personnes était assurée. Vivre en groupe, je connaissais depuis toujours, mais le

cadre a changé, l'éventail des provenances sociales aussi, je découvrais la province, les couleurs du pays, les accents et le type d'éducation que recevaient les autres enfants.

Avoir vingt ans en Algérie à l'époque où tous les rêves étaient permis parce que possibles. Tout paraissait facile, à portée de main, ludique. Pas de douleurs, ni de cauchemars, ni de ruminations. La vie explosait au printemps mais aussi en d'autres saisons. Les censeurs n'étaient pas apparus et le prêche de l'imam demeurait inaudible. Lorsqu'on est né entre deux bras de mer, comme c'est mon cas, on a l'esprit ouvert et l'attention en éveil, mais l'iode, le plein air, les épices ne sauraient résumer à eux seuls l'étendue de la perception qui ne s'acquiert qu'avec le temps. Les vacances excitaient mes sens, sans que fût atténué le vibrato de la nature tel qu'il s'exprimait encore à Grande Plage, entre deux vallons recouverts de chênes-lièges, de maquis broussailleux et d'orangeraies. Là, depuis longtemps, je prenais mes quartiers d'été. Des amis venaient me voir de loin, avec toujours cette même réaction d'éblouissement car le ciel, la terre et la mer, qui se rejoignent en cet endroit précis, semblent se dire, comme les humains : je t'aime ! « On a l'impression d'être dans les Caraïbes ! », entendais-je. Au lieu de me blesser, cette comparaison me flattait, car les Caraïbes sont en effet un paradis béni par les dieux du voyage. En Algérie, les saisons sont clairement identifiées. Sans caprice, elles imposent leur calendrier. À Skikda poussent les fraises les plus juteuses d'Algérie au point qu'elles ont acquis leur festival, *Mahrajan al-farawla*, une expression arabe qui semble provenir du persan. Quand je pense à ma jeunesse en Algérie – j'y vais tous les ans –, c'est l'odeur de vanille fouettée par une brise marine que je sens. Ce pays – je le magnifie peut-être – est pour moi une corbeille de fruits. La grande maison où j'ai vécu durant ma prime jeunesse a disparu dans les décombres de l'histoire, mais le rire cristallin des femmes, leur joie de vivre et leurs jupes froufroutantes sont toujours là : mère, sœurs, cousines, elles virevoltaient. Tous les âges et tous les tempéraments étaient représentés. L'une d'elles en particulier, une cousine suffisamment éloignée pour être libre de langage avec nous, garçons précoces, était adorablement scandaleuse : seul le sexe l'intéressait. Elle en parlait tout le temps et nous coinçait dans les coins et les recoins de l'immense hacienda pour nous caresser et nous embrasser. Nous feignions de résister jusqu'à ce que ses bras potelés se déploient comme des corolles et nous enveloppent avec une affection qui paradoxalement reflétait son manque d'amour. Douce était cette sensation : des oisillons fragiles sur lesquels une femme adulte déversait son trop-plein de tendresse. Une odeur de hammam l'accompagnait… La liberté féminine m'a toujours paru délicate et raffinée. Si les fondamentalistes connaissaient les règles qu'il faudrait pour créer une nouvelle cité, une humanité recomposée !…

Un flot de souvenirs épars m'envahit. J'ai neuf ans. Les Français viennent de quitter l'Algérie. Les miens crient de soulagement… Nous n'étions d'aucun camp, mais, pour les exactions, il fallait payer de toutes parts. Le FLN demandait des comptes, l'armée française nous suspectait et voyait en chacun de nous un adversaire, un ennemi planqué derrière sa djellaba. Notre territoire lui-même ne nous appartenait pas depuis des décennies qui sont autant de siècles. Nous avons vécu par procuration, dominés par les Ottomans, les Français, les tiers-mondistes, et, depuis 1962, par les militaires, les islamistes… Toujours annoncée, la démocratie est renvoyée aux calendes grecques : chaque souverain arrivé au sommet s'y plaît au point d'oublier sa principale promesse. Paradoxalement, le départ des Français a créé un vide sidéral dans ce pays qui comptait alors onze ou douze millions d'habitants alors que sa population aurait pu être dix fois plus importante. Deux années de suite, nous ne fîmes quasiment rien : l'administration algérienne était inexistante et les quelques cadres formés par la France erraient comme des zombies. Ils n'étaient pas légitimes, car ils avaient collaboré avec l'occupant, mais ils étaient nécessaires de ce fait même. Ils avaient l'âme en peine. Ainsi, chaque fois qu'on allait à l'école, nous apprenions que notre nouveau maître avait changé de classe, ou d'école, ou de ville. Arabe, français, il était même question que l'enseignement du patois local pût remplacer le bon arabe, celui du Coran. Le Coran, nous l'apprenions en effet à l'école dite coranique, un lieu couvert laissé libre par le soldat français, et devant un *taleb* (érudit) qui faisait office d'instituteur. Il fallait surtout occuper les enfants. Très vite, on a

commencé à entendre parler de « révolution », d'« indépendance », mais surtout de « révolution socialiste ». L'Algérie libre allait soudainement se retrouver dans les bras d'une autre puissance, la Russie soviétique, qui, pour être discrète, n'a jamais oublié son objectif principal : le contrôle de l'appareil économique et militaire. On se disait bien dans nos têtes d'adolescents que le moment était grave. Au départ, la seule révolution était celle qui visait la libération du peuple, son affranchissement. Puis tout devint motif à révolution. Il fallait faire la révolution agraire, la révolution industrielle, la révolution culturelle, la révolution des mœurs, la révolution du développement. Il suffisait de prononcer le mot « révolution » pour devenir « révolutionnaire », prétendre jouer un rôle dans le parti, occuper une fonction, diriger la nation. Durant trente ans, les moudjahidine faisaient la pluie et le beau temps, se partageaient le magot. Les militaires se servaient d'abord. Les villas laissées par les colons – « les biens vacants », disaient-ils –, les domaines, les terres, les vignobles, les franchises, les petites fabriques, les bateaux de pêche, tout était bien vacant. Drôle de mot, pour un acte de piraterie collective. Tout leur appartenait. Le Parti s'arrogeait des préemptions régaliennes. Par la suite, tous ces biens vacants furent cédés à leurs « occupants » illégaux moyennant un dinar symbolique. La honte d'un côté, la cupidité de l'autre. Le pays était mis en silence en coupe réglée comme une partition de musique, mais ses sons étaient désaccordés et la population hâve, qui absorbait la cacophonie du parti unique pour le maître unique, et l'armée unique était déjà abonnée aux pénuries et laissée-pour-compte. Alors que l'Algérie sortait à peine de sa convalescence, les maquignons, aux dents acérées telles celles d'un loup et à l'haleine d'égout, se disputaient déjà sa dépouille. Nationalisation des terres ? Apprenant cette nouvelle pourtant dramatique, mon grand-père resta de marbre, mais l'impassibilité ne signifiait pas qu'il fallait tout accepter. Sa fortune dépendait largement de ses terres, et celles-ci étaient devenues une grande menace : « Pouvait-on être riche au temps des Français ? » Cela ne pouvait aller sans conséquence ! N'y avait-il pas eu collaboration ? Fort heureusement, beaucoup de partisans qui portaient le même nom que lui, Chebel, et des familles voisines comme les Bendjamaa ou les Chaouch avaient payé le prix fort en envoyant au maquis la plupart de leurs jeunes, ce qui le disculpa de toute intelligence avec l'ennemi. Beaucoup sont morts pour défendre le pays, souvent contraints par les circonstances de la guerre, mais peu en profitèrent après. « Naïveté révolutionnaire », disait toujours celui de mes oncles qui était le plus sceptique. Ma prime jeunesse s'en est ressentie, mon père ayant disparu à ce moment-là et ma mère se retrouvant aux abois. Devenu pauvre du jour au lendemain, du fait de la nationalisation des terres, mon grand-père maternel devait en outre régler sa situation sentimentale, plus chaotique que jamais, réfléchir à son patrimoine, préparer le partage et régler toutes les questions d'héritage. Mon grand-père était bigame, à défaut d'être franchement polygame, et avait plus de vingt-huit descendants directs et indirects. Pour ne pas réduire son train de vie, ce patriarche biblique, qui n'avait pas la mansuétude des ancêtres, s'était résolu à élaguer – comme le fit Abraham – les branches mortes, à savoir moi-même et mon frère. Des petits-fils et leur mère, de vingt-deux ans et déjà veuve, ne pouvaient être qu'un poids inutile que le budget familial ne pouvait supporter. Il fallait trouver un endroit où nous accueillir, afin que sa propre mère – avec laquelle désormais elle vit – puisse encore compter au sein de la constellation familiale. Mauvais pressentiment. Un beau matin, mon oncle Salah, devenu notre tuteur, vint nous chercher, mon frère et moi. Ma maman nous avait habillés comme pour une sortie de fête. On l'attendait… Dans une voiture qui n'était pas la sienne, nous voilà partis vers une DDASS qui recueillait tous les éclopés de la terre. Je revois encore la mer bleu pétrole alors que nous longions la corniche pour rejoindre ce centre de gardiennage situé au milieu d'une immense plage pelée de sept kilomètres, une plage appelée Jeanne-d'Arc. Le ciel était d'un bleu éclatant, le soleil à son zénith de midi, la plus indécise de toutes les heures. Je me rappelle, c'était un jeudi et nous avions rendez-vous avec un parent éloigné, qui nous avait trouvé moyennant un bakchich deux places dans cette institution. Ce jour-là, la couleur de la mer était profonde et mystérieuse. Cela tenait du prodige. Je n'arrivais pas à résoudre l'énigme. Ce n'était donc pas le ciel qui décidait de tout, mais le plancton, le minéral et peut-être le caractère de la mer au moment où on la

regarde. Le phénomène n'était pas physique, mais psychique et subjectif. La mer était en colère, sans doute ressentait-elle déjà la même douleur confuse que moi-même. Et c'est en nous voyant, mon frère et moi, devenir orphelins pour de bon qu'elle s'était mise en rage. La mer, j'allais la côtoyer toute ma vie. Je dormais devant la fenêtre ouverte dans un dortoir qui contenait deux cents enfants de tous âges. Pas de box privé : nous glissions nos vêtements sous le matelas du lit de camp. J'ai ainsi appris à repasser mes pantalons en dormant. Parmi les enfants du centre de regroupement, les uns étaient déjà des braqueurs, des voleurs et des délinquants de la pire espèce. Précoces, mais dans la voie du mal. J'ai passé une année entière, de septembre à fin juin, dans ce bouillon de culture. Je faisais partie des enfants orphelins, soit que nous eussions perdu nos parents durant la guerre – c'était mon cas –, soit qu'ils fussent morts de vieillesse, de maladie ou à la suite d'un accident. Les voies de la mort sont impénétrables… Orphelins, nous avions notre place dans cette grande roue qui ressemblait presque à une arche de Noé. Tous les infirmes de la terre étaient là. Certains avaient de larges cicatrices au visage, vestiges d'une vie de voyous encore à ses débuts. Les blessures des autres n'étaient pas moins profondes, mais invisibles, elles. Comme il n'y avait pas encore de prisons et que les mineurs étaient épargnés, on les amenait là, on les entassait. Je me suis fait à l'idée de cette vie : les estropiés de la vie cumulaient tous les malheurs à la fois, mais ils avaient une botte secrète : la rage de vaincre.

Le soir, je passais des heures à regarder la mer. Mon évasion, mon équilibre et mon espoir y étaient rassemblés. J'avais l'impression qu'elle me parlait directement et que ses changements de couleur étaient des histoires d'enfant qu'elle me racontait. Le matin, nous partions pour l'école en longeant le bord de mer. L'école se trouvait à un kilomètre environ du centre, et nous nous gorgions d'air sain et d'embruns généreux avant de plonger dans l'océan du savoir. La mer m'accompagnait. Elle me tendait la main. Elle se réjouissait de me voir et m'offrait des frisottis blancs en guise de bienvenue. Il m'arrivait de penser qu'elle avait des bras et que son cœur battait au même rythme que le mien. A-t-elle eu conscience de ces vents puissants qui nous obligeaient à marcher pliés en deux en hiver, bravement, pour aller à l'école ? Après tout, la plupart des enfants du centre en étaient dispensés et se calfeutraient dans leur lit sans penser à se couvrir chaudement… La mer a eu cette emprise sur moi comme si elle devait se substituer à ma vraie mère que je ne voyais plus que quelques jours par an. Toute l'affection qui me manquait, je l'ai reçue d'elle.

Peu à peu, je découvrais la vie ordonnée du centre d'hébergement, à la fois internat sauvage, camp de scouts, auberge sur la longue route et foyer familial. Et si nos parents venaient là nous reprendre ? Il m'arrivait de pleurer, mais toujours en silence. Les larmes n'aiment pas qu'on les expose à tout vent. De surcroît, je n'étais guère malheureux, j'aurais juste aimé ne pas être là. Mais quand on est l'aîné d'une fratrie, on a un rôle à jouer, une responsabilité. En premier lieu, je m'occupais de mon frère Tayeb, mon cadet de deux ans, ce qui m'imposait de me discipliner, de maîtriser mes émotions, d'apprécier le silence et de ne parler qu'à bon escient. Déjà, l'école était pour moi un lieu d'émerveillement. Je m'y rendais comme au manège. Jusqu'à la sixième, nous n'avions qu'un enseignant, qui était aussi le directeur. Ce vieux Français (il devait alors avoir la cinquantaine) était resté là, après l'Indépendance, car il n'avait pas de famille. Il nous ressemblait. D'où venait-il ? Qu'est-ce qui le motivait ? Nous n'en savions rien et ne le saurions d'ailleurs jamais. Lui-même restait muet quant à son passé, à sa vie d'alors. Était-il marié ? Avait-il des enfants ? Nous ne connaissions même pas son prénom, il était toujours désigné par son handicap, *al-'ayeb*, le « boiteux », car il avait une jambe plus courte que l'autre et cela lui donnait une démarche étrange. Dans la psychologie arabe, le fait de nommer le handicap dont quelqu'un est affligé passe pour être de bon augure ; on lui épargnait un plus grand mal en fixant par les mots celui qu'il avait déjà. Mais quel homme, ce directeur, quel humaniste ! Le jour où j'ai été admis en sixième, un miracle se produisit au centre d'hébergement. À mon retour de l'école, j'eus la surprise de trouver tous les enfants en file indienne. Au fond du réfectoire, le nouveau directeur du centre, un Algérien celui-là, tirait violemment vers lui chaque enfant, le regardait dans les yeux et lui demandait si c'était lui qui avait

déchiré ses photos. Si l'enfant répondait non, il recevait une double claque sonore sur les joues. Et l'homme, fou de rage, passait au suivant. Je m'enquis auprès de celui qui me précédait de ce que je devais répliquer pour échapper aux deux claques. « Si tu as déchiré les photos qui séchaient sur le toit, murmura-t-il, le souffle court, tu dis oui, mais ce sera très grave. Tu connaîtras le mitard pour longtemps. » Or, je n'étais au courant de rien. Mon tour arriva. Le directeur me fixa : « Toi, Malek, j'ai lu dans le journal que tu venais d'être admis en sixième. Tu ne peux être responsable. Tu es épargné ! » Pour la première fois de ma vie, je ne payais pas pour un autre. C'était comme si la terre tout entière avait soupiré avec moi. Un frisson de bonheur me parcourut. Et le directeur, apparemment inspiré, de continuer : « D'ailleurs, tu peux demander ce que tu veux, je te le l'accorderai. » Alors, le miracle se produisit. Spontanément, je dis : « J'aimerais récupérer mon pantalon qui est sur Soltane. » Le garçon que je visais, « le Sultan », plus âgé, ne cessait de parader avec les vêtements des autres. Il était même le caïd, la terreur de quelques-uns. Il allait à la buanderie, choisissait le polo qui lui plaisait et l'enfilait comme si de rien n'était. Je ne le voyais que le week-end, mais je l'évitais. Un jour, après avoir lavé et mis à sécher mon pantalon, je ne le retrouvai plus en venant le rechercher. Je ne fus pas long à découvrir l'outrage : le gredin le portait sans se cacher. Seulement voilà, il était infiniment plus fort que moi. Il avait accaparé mon jean, mais je devais me taire ! Car les règlements de comptes, cela se faisait de nuit dans le dortoir. Et c'était « tête pour tête », comme disent les Arabes, cela ne pardonnait pas. On pouvait vous balafrer pour un rien, vous pousser dans le ravin. Ni vu ni connu. Et si vous vous rebelliez, vous étiez désigné pour la corvée que les grands, qui répugnaient à la faire, imposaient à leurs protégés. Jusqu'alors, je n'en avais pas souffert. L'école m'avait épargné bien des périls et me donnait une certaine aura. Aussi ténu soit-il, le savoir est toujours mystérieux pour celui qui n'y a pas accès.

Le directeur n'avait pas hésité un instant : tous les enfants du centre de regroupement devaient payer. Punition collective, à défaut de mettre la main sur le vrai coupable. Qui pouvait en vouloir à ce point au méchant directeur pour taillader toutes les photos qu'il avait mises à sécher sur la terrasse ? Peut-être un rival, car il s'affichait avec une petite amie très convoitée. On ne le trouva jamais. Aussi, comme pour se venger de l'offense qu'on lui faisait subir, le directeur fit venir Soltane et lui demanda de se dépouiller de mon jean sur-le-champ. C'est ainsi que, grâce à ma sixième, j'ai pu de nouveau entrer dans mon jean tout chaud. Un régal !

On pourra se demander d'où me vient cette boulimie irrésistible pour les livres. J'aime les toucher, les humer, les acheter, les lire, les écrire, les dédicacer, les offrir, les regarder dans ma bibliothèque. Il m'arrive même de me lever de mon siège pour leur faire un salut militaire, car ils m'ont souvent sauvé d'une mort certaine. C'est peut-être du fétichisme, mais je leur accorderais volontiers les insignes de chevaliers des arts et des lettres au motif qu'ils ont toujours été pour moi des compagnons de route dévoués et sincères.

Mais pourquoi écrire, alors que j'aurais bien pu réussir ma carrière parmi les dockers de Skikda, me lancer dans des arguties syndicales, diriger une école d'équitation ou m'engager dans la marine. J'aurais été heureux, en docker ! Mais chacun est libre de refuser ou d'accepter son sort, et d'aller au combat sans rechigner. Ah, j'allais oublier : je m'appelle Malek, ce qui veut dire le « Possédant » ou le « Roi », et je suis né un 23 avril, donc sous le signe du Taureau. N'est-ce pas un bon début ?

Abbas, Ferhat (1899-1985)

Le meilleur livre sur Ferhat Abbas, hormis sans doute ses propres ouvrages, est celui que Benjamin Stora et Zakya Daoud lui ont consacré, en 1995, sous le titre *Ferhat Abbas, une utopie algérienne*. S'il n'a pas été un best-seller, c'est parce que les lecteurs préfèrent des personnages plus radicaux ou plus

tranchés, des politiciens, des militaires, et boudent les trajectoires complexes, contradictoires et nuancées. Tout au plus entend-on parler de l'émir Abd el-Kader et peut-être du président algérien en exercice, mais combien de Français connaissent Ferhat Abbas, sans doute le plus francophile des leaders algériens, fondateur de l'Union démocratique du manifeste algérien (UDMA) et surtout premier président du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), proclamé le 30 septembre 1958 au Caire où la plupart des nationalistes de l'époque étaient exilés ? Au lendemain de l'Indépendance, Ferhat Abbas est devenu président de l'Assemblée nationale. Celui qui fut l'auteur du *Manifeste du peuple algérien* (1943) ne pouvait être ignoré comme un vulgaire opposant après avoir été l'âme de la nation algérienne réunifiée. Il l'a aimée et défendue bec et ongles, il en a rêvé, il l'a même vue au début, et malgré cet itinéraire, sa passion pour la justice et le respect de la parole donnée, l'enfant de Taher, région de Jijel, le collégien de Philippeville, l'étudiant de l'université d'Alger et le militant de toutes les belles causes, a dû céder la place à d'autres, moins humanistes que lui et plus cyniques. Le goût du pouvoir est le cancer des jeunes nations. Tel est le drame des pays vierges d'histoire : chaque potentat supprime, condamne et annule l'œuvre accomplie par son prédécesseur, met en prison son adversaire politique au lieu de lui édifier une statue. Or, ni Ben Bella ni Boumediene n'ont été des démocrates notoires, l'un et l'autre ayant porté à leur crédit, en *zaïms* autoproclamés, le travail des militants nationalistes, tous ceux qui se sont sacrifiés pour la cause de l'Indépendance et des milliers d'autres, des opposants anonymes, des insoumis, des résistants. Ferhat Abbas a écrit un livre, *L'Indépendance confisquée*, dans lequel il déclara avec rage que l'Algérie était entrée dans sa période stalinienne. Ce livre, chacun peut le lire aujourd'hui en Algérie, ce qui signifie *a contrario* que son pronostic n'est pas totalement avéré. Mais comme au bon vieux temps du stalinisme, les « grands timoniers » de la révolution algérienne ont été longtemps gommés de la photo officielle. À chaque alternance, une couche d'oubli vient encore s'y déposer. À cet égard, Ferhat Abbas a prouvé, par son œuvre militante et par ses écrits, qu'il était peut-être le plus moderne et le plus intègre de tous les défenseurs de la liberté. Si l'Algérie avait été durablement dirigée par lui, le pays aurait pu éviter l'hydre de Lerne que représentait la démagogie populiste, laquelle nivelle tout par le bas, pratique le népotisme, le culte de la personnalité. Il y aurait eu des instances représentatives, un parlement indépendant et non pas un parlement croupion, l'Algérie aurait peut-être accédé au rang de petite puissance régionale, non pas par son pétrole ou par son armée, mais par ses institutions démocratiques, son État de droit et son respect scrupuleux des conventions internationales. Dans son livre-testament, Ferhat Abbas n'était pas tendre non plus envers la colonisation : « En 1912, écrit-il, j'ai vu un jeune administrateur de commune mixte gifler un vieillard. Celui-ci courba la tête et s'en alla… » Quand on sait que la vieillesse est respectée comme une sagesse attribuée par Dieu, on comprend l'affront subi par Abbas en assistant à une scène aussi ignoble.



Abd el-Kader, l'émir (1808-1883)

L’Algérien le mieux décrit par les chroniqueurs, le plus peint, le plus connu et, sans doute aussi, le plus vénéré est l’émir Abd el-Kader dont le prénom est Muhyi ad-Din, littéralement « le Vivificateur de la religion ». Abd el-Kader est né à quelques encablures de Mascara et est mort à Damas, en 1883. Chaque historien, chaque militaire français, chaque révolutionnaire, chaque franc-maçon, chaque membre de sa confrérie s’est réclamé de sa haute stature et s’est dit proche de sa personne, même à titre de zélé serviteur. Déjà, selon l’un de ses biographes, Charles-Henry Churchill, Abd el-Kader était en 1832 ce « jeune arabe musulman [qui] s’était voué à la réclusion, à la religieuse ascèse du cloître ». En se proclamant émir et en s’installant à la tête de ses troupes à Mascara, il devint un chef de guerre et montra, dans ce domaine comme dans d’autres, de véritables qualités de meneur charismatique. « Avec une splendeur sans rivale, écrit Churchill, il rayonna comme le prédicateur et le chef de la guerre sainte contre les envahissements d’une puissance chrétienne… » Le prestige du cheikh de la Qadiriya, sa confrérie, était sûrement très grand au moment où il combattait les Français, mais ses détracteurs n’hésitèrent pas à montrer avec perfidie que ce prestige avait augmenté après la signature du traité de paix unilatérale de la Tafna, que lui imposa le général Bugeaud, le 30 mai 1837. Mais ce même prestige pâlit lorsque les combats reprirent entre les deux belligérants deux années plus tard, et cela jusqu’en 1847, date à laquelle il dut se rendre au général Lamoricière. L’émir séjourna à Amboise, puis à Bursa, en Turquie, avant d’achever sa pérégrination à Damas, « Sultan des Arabes d’Algérie » – le titre qu’il avait acquis naguère alors qu’il n’avait pas vingt-cinq ans –, où il révéla toutes ses qualités d’érudit et de mystique. Et pourtant, il flotte autour de l’émir une sorte d’ambiguïté extrême, un goût d’inachevé, un mauvais sortilège. Était-il vraiment le « révolutionnaire » sans tache que les Français, magnanimes, surtout après que le duc d’Aumale eut mis la main sur sa smala en 1843, puis en 1844, lui reconnaissaient non sans calcul ? Était-il le « traître » qui a pactisé avec l’ennemi et qui a cherché surtout à sauver sa personne, et son clan, au lieu de mourir au combat, le fusil à la main, dans sa région de Mascara, à Sidi Bel Abbes, à Saïda, dans l’Ouarsenis ou au Dahra ? Avait-il sauvé l’Algérie, ou l’avait-il offerte à l’armée française en se fiant à son instinct de survie et à son pragmatisme ? Les émirs locaux, comme El-Ghomari, chef de la tribu des Angad, Si Laribi du Chélif, Tedjni, son ennemi intime, des caïds locaux tel Ahmed ben Kaddour du haouch des Beni-Khelil du Gerouaou, ne le ménagèrent pas non plus, car tous étaient prêts à pactiser avec la France. Abd el-Kader a toujours senti ce danger rôder autour de sa gloire naissante et cherché à soumettre ses rivaux. C’est pourquoi, malgré les nuages qui s’accumulaient au-dessus de lui, dans sa volonté folle de tout concentrer autour de sa personne, il marcha contre Si Laribi (1834) à El-Bordj. L’un des adversaires de l’émir Abd el-Kader, Qaddour Oul Si M’hamed el-Bordji, a mis en poème sa colère, et formulé sa rivalité sans ambages. L’accord de la Tafna est signé en 1837. En délimitant d’une manière si précise les frontières de la possession française (article 2 de l’accord de la Tafna), l’occupant accepte et concède la pleine souveraineté de l’émir sur les autres terres, ainsi qu’il est précisé dans l’article 3 : « L’émir administrera la province d’Oran, celle de Tittery et la partie de celle d’Alger qui n’est pas comprise à l’ouest des limites indiquées dans l’article 2. Il ne pourra pénétrer dans aucune autre partie de la Régence… » Au fond, l’État algérien au temps de l’émir s’est subitement réduit à une petite province de quelque 100 kilomètres carrés noyée dans un vaste ensemble large de 1 000 kilomètres au nord et profond de 3 000 kilomètres au sud. L’idée est alors que chaque région de l’Algérie puisse s’avancer seule face à l’armée de France. Malgré cela, le traité n’a jamais été scrupuleusement appliqué ni respecté. L’émir s’en était ouvert aux autorités coloniales, mais ses demandes demeurèrent vaines. La guerre fut alors déclarée de nouveau le 20 novembre 1839, mais le cœur n’y était pas et les tribus commencèrent à rechigner face à l’effort.



À son tour, l'émir ne sera pas épargné par les désagréments que constituèrent certains aspects de son leadership. En 1846, il est encore pourchassé par l'armée française, qui a réussi à mobiliser contre lui des troupes impressionnantes. Et cela jusqu'à son exil marocain, qui ne sera pas de tout repos : le sultan marocain en place dut en effet céder à la pression des Anglais, lui livra une guerre de harcèlement dans le Rif et le contraignit à trouver refuge non loin de la frontière algérienne. S'ensuivirent de nombreuses tractations avec les représentants du roi de France, Lamoricière d'abord, en vue de régler au mieux la reddition forcée de l'émir Abd el-Kader. C'est le duc d'Aumale qui donnera son blanc-seing pour que l'émir et sa suite puissent quitter son bastion frontalier à destination de Toulon. En réalité, c'était là une fausse sortie, car l'émir et sa suite ne seront autorisés à quitter la France pour Bursa que quatre années plus tard, en 1852. Entre-temps, il était en résidence surveillée au château de Pau, puis à Amboise, avant de partir vers son exil syrien. Depuis lors, il n'est pas d'anniversaire, pas de commémoration, pas de discours officiel sans que le nom de l'émir ne soit prononcé, appelé à la rescousse. Son personnage, haut en couleur, laisse cependant des ombres certaines. D'abord, cette tentative peu honnête de vouloir instaurer par les armes un émirat sur toute l'Algérie, ce qui aurait définitivement enterré les souhaits d'égalité et de promotion du plus grand nombre d'Algériens au profit d'une clique de bourgeois trop vite urbanisés et peu sensibles aux avanies de la masse. Du reste, certains des successeurs de l'émir, en particulier son petit-fils, Khaled el-Hachemi, crurent nécessaire de cristalliser la « noblesse » de leur célèbre parent autour de leur action réformatrice, mais sans grand succès.

Accords d'Évian

Ces accords appelés « accords de cessez-le-feu en Algérie », mais passés à la postérité sous le nom d'« accords d'Évian » en raison du lieu où ils furent conclus, signèrent la naissance politique de l'Algérie.

Depuis des mois déjà, les autorités françaises et algériennes cherchaient une sortie de crise, la fameuse « paix des braves » qu'évoquait de Gaulle. Le Général voulait en finir au plus vite avec cette sale guerre qui ne disait pas encore son nom, et mit tout en œuvre pour cela dès son retour au pouvoir en 1958. De nombreuses rencontres secrètes eurent donc lieu préalablement, leur objectif étant la préparation des opinions algérienne et surtout française à l'indépendance inéluctable de l'Algérie. Les signataires des futurs accords d'Évian furent choisis par les deux camps, même si, d'un côté, l'on signait au nom d'un État de droit, la France, et, de l'autre, d'un mouvement insurrectionnel devenu le Front de libération nationale qui ne sera jamais cité en tant que tel dans le texte final. Le premier article posait la règle qui amènerait la France à se désinvestir rapidement de sa colonie, laquelle, alors, déterminerait elle-même son destin : « Il sera mis fin aux opérations militaires et à toute action armée sur l'ensemble du

territoire algérien le 19 mars 1962, à 12 heures. » Autrement dit, à partir du 20 mars 1962, tout coup de feu tiré par les belligérants de la veille serait durement sanctionné. Cet article premier induisait une attitude générale des protagonistes qui excluait les différentes formes de violence, qu'elle fût individuelle ou collective. Les accords d'Évian réprouvaient aussi l'action clandestine (article 2). On verra que beaucoup de coups de feu furent tirés après cette date et l'on assista même à une intense activité clandestine pourtant explicitement dénoncée, à des exactions collectives, à des vengeances contre les personnes, à des incendies criminels, des destructions, des pillages… Autant de barouds d'honneur qui disaient en fait que le *statu quo* ancien était définitivement rompu. Les unités combattantes des deux côtés étaient appelées à demeurer dans leur casernement (articles 3, 4 et 5), afin d'éviter les rixes et les dérapages. Les autres articles concernaient la mise en œuvre des accords d'Évian au plan organique et au plan humanitaire. Il y était notamment question de la protection des prisonniers politiques, de leur élargissement dans les vingt jours et d'une amnistie générale. Enfin, il était décidé conjointement d'organiser un référendum d'autodétermination dans un délai maximum de six mois. Des bureaux de vote furent installés dans les quinze départements du territoire algérien, à savoir Alger, Batna, Bône, Constantine, Médéa, Mostaganem, Oasis, Oran, Orléansville (aujourd'hui Chleff), Saïda, Saoura, Sétif, Tiaret, Tizi-Ouzou et Tlemcen. Le Sahara était traité à part et ne voyait pas son autonomie acquise comme le nord du pays. Les signataires algériens contestèrent vivement cet article, allant jusqu'à bloquer plusieurs jours la signature finale des accords. Ce processus se fera en dehors de l'autorité militaire proprement dite, appelée à se retirer du territoire algérien selon un calendrier précis. À Rocher-Noir, non loin d'Alger, fut installé une sorte de gouvernement mixte, une commission composée de civils dont le rôle était de coordonner l'action des deux camps en vue de l'organisation du vote. Une fois le référendum d'autodétermination adopté par le peuple – ce qui paraissait acquis pour les deux parties –, l'Algérie pourrait alors accéder à son indépendance et sa souveraineté « s'exercerait dans tous les domaines, notamment la défense nationale et les affaires étrangères ». Il était précisé aussi que « l'État algérien se donnerait librement ses propres institutions et choisirait le régime politique et social qu'il jugerait le plus conforme à ses intérêts ». Le même État définirait et appliquerait la politique de son choix ; il souscrirait aux accords internationaux ; il respecterait les principes démocratiques, notamment en ce qui concerne l'égalité des droits politiques entre tous les citoyens sans discrimination de race, d'origine ou de religion… L'inverse du traité de la Tafna en somme (voir Algérie et l'Europe [L']).

Mais selon la communauté à laquelle on appartenait, les accords d'Évian se révélèrent une bonne ou une mauvaise chose. Ils mettaient certes fin à un siècle et demi de colonisation pour les uns, mais suspendaient l'effort de valorisation de la terre et de développement de l'Algérie pour les autres. Les pieds-noirs, expressément cités dans les accords, avaient trois choix cornéliens devant eux : rester français dans le cadre de la loi en cours, devenir algériens dans les trois années qui suivaient l'autodétermination en faisant les démarches qui confirmeraient ce désir ou demeurer en Algérie sans adopter la nationalité algérienne, une situation dont le goût ne pouvait être qu'amer. Sur ce fond de tensions, les ultras de l'Algérie française en décidèrent autrement et pratiquèrent délibérément une politique de la terre brûlée, accompagnée de massacres expéditifs et d'incitation à la haine entre communautés. En face, chacun rêvait aussi d'en découdre, malgré les appels au calme et la liesse qui accompagna l'annonce de l'Indépendance. Méthodiquement, les accords d'Évian furent vidés de leur sens premier. On fit courir le bruit effroyable que les pieds-noirs allaient être égorgés, que leurs femmes seraient violées et leurs biens confisqués. La confusion était si grande que personne ne pouvait se fier à personne et que les signataires des accords eux-mêmes n'étaient plus capables de garantir la protection réelle des pieds-noirs, ce qui n'était pas de nature à sécuriser ceux qui, peu de temps avant, avaient soutenu aveuglément l'OAS (voir cette entrée). Aussitôt après la proclamation des résultats du vote d'autodétermination, les pieds-noirs se ruèrent vers les ports et les aéroports. L'histoire, en général, ne prend pas en compte les situations individuelles. Dans la mesure où il était devenu impensable de

poursuivre une guerre meurtrière à laquelle aucune solution pacifique ne pouvait mettre un terme, les accords d'Évian avaient stoppé l'hécatombe, ce qui était une bonne chose, mais sûrement accru la panique des habitants, le ressentiment des pieds-noirs, instillé le goût amer de la trahison chez les uns, et provoqué des drames familiaux chez les autres, tant de projets ayant été réduits à néant. L'Algérie perdait là une occasion rêvée de poursuivre son développement, même si elle repartait sur des bases plus équitables, et avec d'autres équipes.

Agrumes

L'Algérie ne pourrait être la terre parfumée que nous connaissons sans ses agrumes. Les agrumes sont pour le nord du pays ce qu'est la « datte de lumière » (*deglet-nour*) pour les oasis, le noble produit du terroir. On me dira sans doute que c'est le cas de tout le pourtour de la Méditerranée. Et peut-être même des Açores… soit ! Après tout, Alphonse Daudet l'a observé lui aussi : « Pour bien connaître les oranges, il faut les avoir vues chez elles, aux îles Baléares, en Sardaigne, en Corse, en Algérie, dans l'air bleu doré, l'atmosphère tiède de la Méditerranée. Je me rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de Blida ; c'est là qu'elles étaient belles… » (*Les Lettres de mon moulin*). Pourtant, croyez-vous vraiment que l'Algérie sans ses mandariniers, ses citronniers, ses orangers, ses cognassiers aurait été, ne fût-ce qu'un instant, la terre-mère – la Vesta, Cybèle ou Gaïa des Grecs –, l'endroit où naquirent les dieux de l'Olympe et ceux des Aurès qui valent bien Tellus, la femme fertile du Soleil et du Ciel, avec sa corpulence allégorique et ses nombreuses mamelles ? Nul ne peut l'imaginer, d'autant que la Géométrie avait posé là ses instruments de mesure, s'était affalée dans la pénombre d'une ferme coloniale du côté de la Mitidja, pour accoucher de deux cornes d'abondance que sont l'agriculture et l'hydraulique. Et c'est de ce couple hermaphrodite ensemencé par le soleil que le fruit s'est séparé du rameau principal pour donner la clémentine, l'œuvre quasi incestueuse de frère Clément, avec une plante feuillue et une écorce acide que l'on trouvait à l'ordinaire dans les carrés de terre grasse des alentours. Ici est donc née la toute dernière, la clémentine, que nous allions cueillir secrètement sur des arbres sombres plantés au bord de l'oued ! Avec la mandarine et la Thomson, la clémentine forme un trio de fruits qui ne se consomment qu'à l'occasion des grandes cérémonies, de préférence à midi, en salade ou en dessert, mais surtout sans cérémonie et sans qu'on y ajoute rien. Ils explosent dans la bouche, irriguent les nerfs, apaisent la tension, augmentent la chaleur du sang, détendent l'esprit et stimulent les papilles les plus éteintes. Fruits orgiaques aussi, ils donnent aux amants maintes raisons de délirer, de parler sérieusement de choses peu sérieuses et de les aider à dormir en enlaçant des arbres centenaires.

Ahmed Bey (1787-1850)

L'histoire de cet homme est un roman-fleuve, une sorte d'épopée où l'amour incandescent des femmes – et ses deux bras séculiers, la jalousie et la vengeance – peut conduire à la mort. De fait, le seul sérail que Constantine ait jamais connu et où notre homme habitait a été bouleversé par d'innombrables intrigues de cape et d'épée, mais aussi par des passions brûlantes qui ont vu le jour entre les femmes de l'ancestrale coutume, cloîtrées, interdites, promises ou délaissées, et tous les visiteurs de passage mâles, les livreurs, les bijoutiers visqueux de la Ville-Rocher et autres aventuriers peu recommandables. Mais ni l'inceste, ni le crime, ni la trahison, ni même les rivalités politiques n'auront raison du pittoresque Ahmed Bey, dernier sultan ottoman à avoir mené une vie de pacha avant que ne débarquent les Français.

Mais qui aujourd'hui se souvient de lui ? Et comment le réhabiliter alors que tous les seigneurs qui lui ont succédé l'ont décrié, pour des raisons connues d'eux seuls. Les généraux français Clauzel, Damrémont ou Lamoricière, qu'il a combattus, parfois en vain, l'Algérie indépendante qui lui trouvait une origine trouble – pour ne pas dire turque, contrairement à l'émir Abd el-Kader qui symbolise la continuité de la race –, et plus tard le FLN, dont l'histoire officielle est monolithique et qu'un tel personnage, parce qu'il était aimé par la population, dérange, l'ont effacé ou réduit au silence. Personnage de roman, ai-je dit ? Oui, mais de roman de cour fastueuse avec son harem pléthorique, sans commune mesure avec la *doxa* qui interdit aux hommes de prendre plus de quatre femmes légitimes – plus de trois cent cinquante femmes de tous les âges et de toutes les couleurs, dont au moins une Italienne. Cette dernière s'est d'ailleurs largement confiée par la suite. Une autre, Aïcha, servit d'espionne aux Français. Mais le combat politique d'Ahmed Bey est plus significatif encore : il a été le premier et l'un des plus grands révolutionnaires de l'Algérie précoloniale, y compris en s'opposant franchement au dey d'Alger avant de se rabibocher avec lui au moment de la conquête française en 1830. Ahmed Bey, également appelé El-Hadj Ahmed, gouverna Constantine de 1827 à 1837 au nom de la Régence turque. À ce titre, et bien qu'il ne fût pas pacha, il refusa de servir la France, de devenir le vassal du roi de France, et s'opposa à toute forme de colonisation. Il se battit vaillamment au côté des siens jusqu'à la fin, une fin triste comme le sont généralement celles des grands vaincus. Ahmed Bey erra dans les Aurès de 1842 à 1848, soit une année après la reddition de l'émir Abd el-Kader. Pourtant, l'Algérien moyen connaît ce dernier, et le porte aux nues, alors qu'il ignore jusqu'au nom d'Ahmed Bey, à moins qu'il ne soit né à Constantine même, où un culte secret lui est encore rendu. Ayant renoncé à la lutte en 1848, il s'installa à Alger où il fut brièvement interné. Il y mourut en 1850, le 30 août. Il avait soixante-trois ans. Comment réhabiliter cet homme, si courageux, sans réécrire son histoire, sans exhumer ses faits d'armes, sans lui dédier une sépulture ? Décidément, l'histoire coloniale et, plus tard, l'histoire algérienne ont été oublieuses de bien des noms !

Alger

C'est l'Icosium antique, nom latin de l'une des villes que le mythique Hercule construisit, prétend la légende – lui ou ses compagnons, qui étaient selon les Grecs au nombre de vingt (*eikosi*) – sur le modèle de celles qu'il avait érigées partout ailleurs, en Méditerranée, jusqu'aux fameuses grottes de Gibraltar. Le mot Icosium devint Icosion. Les Grecs, quant à eux, auraient donné à Alger le nom de Bartas. Alger est la capitale de l'ancienne Césarée dont parlent Strabon et Antonin. Si les Algériens d'aujourd'hui nomment la ville *Al-Djazaïr al-'açima*, avec un *'a* guttural, c'est que l'Algérie tout entière s'appelle *Al-Djazaïr*, ce qui signifie « les Îles » ou « les Îlots », du fait d'un escarpement à quatre sommets, le *Peñón de Argel* (son nom espagnol vers 1510), situé dans la rade d'Alger et que El-Bekri, le géographe arabe du XIe siècle, avait baptisé les *Stofla*. La vulgate locale, en revanche, en a fait *Béni Mazghenna*, qui est le coteau sur lequel s'appuie la ville. Alger vient d'une contraction du mot arabe : Al-Jazaïr, puis ad-Dzaïr qui a donné Algieri (pour les Italiens), Algiers (pour les Anglais), Argel (pour les Espagnols). Pour l'histoire officielle algérienne, le véritable bâtisseur d'Alger est Bologhine ibn Ziri – un prince ziride, donc – et Alger se disait déjà *El-Djazaïr Beni Mezghenna* au Xe siècle (environ 980), ce qui fait d'Alger la cadette d'un siècle du Caire. Bologhine ibn Ziri aurait hésité entre plusieurs endroits, à l'ouest et à l'est de l'emplacement actuel, et finalement jeté son dévolu sur le lieu actuel de la Casbah, car l'anse était peu exposée aux vents. D'évidence, le cruel dilemme des premiers bâtisseurs n'a pas été vain, car Alger a toujours su conserver une indépendance farouche, et aussitôt qu'un envahisseur a voulu l'assiéger, il est reparti bredouille. Ce fut le cas notamment de Charles Quint qui, en 1541, essuya devant

ses côtes une défaite humiliante. Alger était alors déjà ottomane, ses rois furent tour à tour de sang turc, de sang mêlé, les *koulouglis*, et, finalement, de simples janissaires ayant gravi les échelons. Alger, sur laquelle on a tant écrit, garde encore ses mystères et ses attraits cachés. La « Porte de l'Afrique », véritable pendant du Cap, sa lointaine consœur d'Afrique du Sud, est vraiment la reine des villes, avec sa couronne de lumière tressée autour de son front. Il faut y arriver par la mer pour mesurer la beauté des différents ensembles qui la constituent, la Casbah (voir cette entrée), bien sûr, vers laquelle tous les regards se tournent, mais aussi les quartiers périphériques qui occupent désormais tout le flanc est et une partie de l'arrière-pays. Mais Alger, ville d'histoire, est aussi la ville de la blancheur, même si son flétrissement actuel peut en faire douter. Son aura lumineuse n'est pourtant pas toujours liée à la couleur blanche de ses bâtiments, mais surtout à l'ambiance de fête que le soleil déverse sur elle à profusion. Certains endroits d'Alger captent davantage la lumière du jour que d'autres, et la nuit en bonne compagne se révèle alors.

Après quelques siècles de puissante léthargie ou d'une vie à peine troublée par les batailles maritimes déclenchées par les Espagnols, Alger accueillit le siège de la Régence, lorsque les Turcs décidèrent de s'y installer en renforçant l'amphithéâtre naturel qui s'évase de part et d'autre de la Casbah pour devenir une longue plaine côtière qui borde langoureusement la baie. Après avoir tourné le dos à la citadelle historique, et aux places fortes érigées au temps de Bologhine, l'immense baie coquillage se coula dans les bras d'Hussein-Dey, se libéra du côté de Bordj al-Kifan, avant de poser ses pénates au cap Matifou.

Les Turcs gouvernèrent Alger du XVIe au XIXe siècle. Soixante et onze deys et pachas se succédèrent à la tête de la Régence sans compter le fondateur, Baba-Aroudj, au pouvoir entre 1515 et 1518. À sa suite, Khair ed-Din se maintiendra au pouvoir jusqu'en 1535. Cinq pachas s'appelaient Ali, sept d'entre eux Hassan ou Hossein. Il y eut onze Mohammed, quatre Ahmed… Vinrent des corsaires, les frères Barberousse, puis des beylerbeys (beys des beys), avant les pachas (*pachaliks*) et, enfin, les janissaires qui déposèrent le dernier pacha et lui préférèrent un dey. Dans les faits, l'expulsion effective du pacha d'Alger n'aura lieu qu'en 1711. Quant au dey, il était assisté d'un divan et d'un agha, chef suprême de la milice, qui constituaient l'*odjak*, c'est-à-dire l'ossature militaire du pouvoir des deys d'Alger.

« Le dey, fait remarquer Charles-André Julien, est un autocrate » qui ne tient compte de son divan (conseil, gouvernement) que pour les questions secondaires, encore que ses avis n'ont jamais eu force de loi. En outre – mais c'est là le principal –, tout le « gouvernement » – et, en particulier, les cinq grandes fonctions effectives – dépend de son bon vouloir : les finances (*khaznadji*), l'armée de terre (*agha* de la *mehalla*), la marine (*oukil al-bahr*), l'intendant de la maison et curateur des successions (*bayt el-maldji*) et le receveur des tributs (*khodjat al-khayl*). Un nombre important de secrétaires (*khodjas*) et d'agents de la force publique (*chaouchs*) servent de médiateurs entre les hautes sphères de la Régence et la populace.

À la fraternité des marins, regroupés sous une appellation qui rappelle l'Espagne musulmane – les *taïfas* des *reïs* – était dévolue la nomination des deys en lieu et place des pachas. Au fond, c'est à une petite révolution de palais à laquelle on assista avec ces changements de fonctions et de titulatures. Car, depuis déjà un certain temps, les Turcs d'Alger tentaient avec succès de s'affranchir de la mainmise de la Sublime Porte. Certes, la rupture sera feutrée mais conduira progressivement à une autogestion de fait, ce qui augmenta soudainement leur richesse et les fit mener un train de vie dont ils n'étaient pas encore coutumiers. Pour résumer, les beylerbeys, désignés par le sultan de Constantinople, furent remplacés par les pachas nommés par les janissaires, lesquels furent dépossédés de leurs prérogatives par les deys, soutenus par la fraternité des marins et des maîtres corsaires. Hormis la dernière étape, toutes ces mutations eurent lieu sous l'œil circonspect de Constantinople qui contrôlait un empire s'étendant des frontières de la Russie jusqu'à la Mésopotamie.



C’est Khair ed-Din qui fonda le port d’Alger. Bien qu’il fût modeste et en permanence soumis à un ressac violent, il subsista jusqu’en 1592, année où une grosse tempête balaya les quelques tartanes alignées sur la grève. Plus tard, à partir de la jetée de Khair ed-Din – baptisée Cheredin par les Français en 1830, puis l’Amirauté –, un nouveau port fut construit que nous voyons toujours aujourd’hui.

Alger nocturne. Je l’ai visitée ainsi naguère. Je me rappelle la ville constellée de lumières qui, à mon arrivée à l’hôtel, dormait paisiblement. J’aime ce délicat abandon d’une ville alors que pointe l’aube, cette lueur blafarde, presque boréale. Au loin, là où les maisons s’étagent les unes sur les autres pour former le fouillis indescriptible de la Casbah, Alger s’enflamme peu à peu et le jour se répand dans des trombes de lumières. Je ne connais pas d’autre lieu où le jour qui se lève soit aussi fougueux qu’à Alger. La brume matinale se retire alors ; presque en silence, des tourterelles nichées sur des vasques d’azulejos verts se regroupent pour affronter l’air frais du matin. Le ciel rougeoie sur une mer sombre qu’une pellicule d’argent frange à l’horizon. Un curieux parfum flotte dans l’air et jusque dans les soubassements de la citadelle. À Alger, un esprit de razzia a survécu et les différents plans d’urbanisme qui ont cherché à domestiquer la ville basse n’y purent rien. Aux premières heures du jour, des autobus flambant neufs et d’autres, bringuebalants, arrivent de tous les coins d’Algérie et déversent par flots réguliers leur marée humaine, encore engourdie du long trajet nocturne. La ville commence à s’agiter. Par ordre d’entrée en scène, les marchands de beignets, les cafetiers, les marchands de journaux et les artisans. Plus tard, ce sont les notables bedonnants qui, imperturbables, regardent leurs employés rachitiques tirer des deux mains la ridelle de leur magasin. Le cordonnier sort de son échoppe où la pénombre abîme sa rétine, pour jouir de l’air frais du large. Le boulanger se plaint au tailleur d’en face d’une énième pénurie d’amidon et de farine. La seule fournée qu’il ait sortie ce matin est déjà partie et chaque nouveau client qui franchit le pas de sa porte s’entend dire : « Il n’y a plus de pain ! » Il est à peine 9 heures. Sur ces entrefaites, une vieille dame en guenilles longe les vitrines, des étoiles dans les yeux. Elle s’attarde devant un étalage de confiseries et tout en elle indique qu’elle est torturée par la faim. Les temps ont changé : à présent, les pauvres ne jouissent plus de la même considération qu’avant. La vieille dame reprend son chemin, ahanant, ses deux jambes arquées : « La générosité a tari par ici, maugrée-t-elle, mais Allah est le plus grand ! Il est le Pourvoyeur… » Les ruelles sont d’un charme exquis. On y trouve des magasins, des cafés, des librairies. Depuis peu, le livre religieux, qui tenait le haut du pavé à l’époque où la lecture était contaminée par le zèle ardent des islamistes, est peu à peu détrôné. Ainsi vont les modes et le livre lui-même réserve des surprises. Mais au grand dam des citadins, ce sont d’autres magasins, plus hideux encore, qui ont le monopole de l’innommable : cela va du bibelot ancien à ces centaines de jouets rutilants fabriqués dans ces plastiques abjects que l’on peine à identifier. On a l’impression que toute idée de civilisation est bannie. Les gadgets chinois, les produits de contrebande, la contrefaçon à longueur de rues : tel est le nouveau visage polymérisé d’Alger. Les jeunes de la rue Ben M’Hidi occupent les murs comme par le passé. Rien de neuf dans la terre d’abondance. La Cinémathèque a pris un sacré coup de vieux et seules les bijouteries tirent leur épingle du jeu. Maintenant, la foule a

sensiblement grossi. Les gens se bousculent et ne s'excusent pas. Ici comme ailleurs, le rustre est roi. Rien de bien méchant, il faut juste savoir que tous les genres se mélangent : le raffiné et le parvenu, le nouveau riche plein de suffisance et le riche authentique qui, discret, ne veut pas attirer l'attention sur lui. On croise aussi l'enfant du quartier, *ouald al-houma*, le gamin des rues, le voyageur, l'étudiant kabyle, les femmes du Souf en visite chez quelque parent établi ici depuis un siècle, car de nombreux dockers d'Algérie sont originaires du sud.

On soupçonnait les Algérois (*les Alger-Rois*) d'avoir une nationalité à part, une ville à part, des amours à part. Cela a été confirmé, de manière tout à fait fortuite, par Louis Gardel. Cet Algérois de souche s'est livré à un exercice que beaucoup d'écrivains de renom redoutent, mais finissent par affronter : préfacer l'ouvrage d'un ami ou d'un jeune écrivain. L'exercice consiste à s'exposer à travers l'œuvre d'un tiers de façon à la sublimer et la faire aimer à autrui. En l'occurrence, Gardel n'avait pas beaucoup de souci à se faire et ne pouvait se compromettre en jouant le Monsieur Loyal, car il s'agit du livre d'un autre amoureux de talent de l'Algérie, Raymond Depardon. Or, dans la préface de ce livre de souvenirs de l'Algérie d'antan, *Un aller pour Alger*, Louis Gardel a su donner à sa ville natale des airs de princesse. On aimerait, après l'avoir lu, devenir algérois adulte à la manière dont Louis Gardel a été algérois enfant : s'aimer à travers sa ville, se donner le beau rôle, parader devant les copains de la Madrague, taquiner les filles qui vous le rendent bien en faisant voler leurs jupes à fleurs : « Je ne cherche pas dans l'Alger d'aujourd'hui celui de ma jeunesse. Le bonheur que j'y ai connu, ce bonheur plein et immédiat d'enfant et d'adolescent longtemps aveugle aux privilèges dont il jouissait n'existe plus que dans ma mémoire. Il serait vain d'essayer de le retrouver. Je vais à Alger sans amertume et j'évite, autant que je le peux, la nostalgie. La ville, en gros, en tout cas le centre-ville où j'habitais, est restée la même. Mais tout a changé. Je m'y repère les yeux fermés. Mais c'est un autre monde : impression étrange d'être, en même temps, chez moi et invité de passage. La foule qui se bouscule sur les trottoirs jusqu'à la tombée de la nuit – après, tout se vide, chacun rentre chez soi ; Alger, au contraire d'Oran, est une ville austère et ses habitants restent traumatisés par les violences sanglantes des années quatre-vingt-dix – cette foule morne et tendue, bousculée et apathique, indifférente et pourtant aux aguets, n'a rien en commun avec la nonchalance joyeuse des pieds-noirs. Cette bonhomie méditerranéenne que j'ai connue dans les beaux quartiers et, plus exubérante, dans les faubourgs populaires – Bab el-Oued, Belcourt –, je la retrouve rue Didouche-Mourad devant les facultés, parmi les étudiants : garçons blagueurs et dragueurs, groupes de filles qui passent, bras dessus, bras dessous, certaines voilées, d'autres en tenue sexy (les plus "faciles", si on en croit les Algériens qui ont l'œil, ne sont pas celles qu'on croit). » Mais ce que tous les Algérois – que dis-je ? tous les Algériens – ressassent indéfiniment, c'est la passion qui les lie à leur ville natale : « J'ai été, je suis, je resterai jusqu'à la fin de mes jours un fils de cette ville… » À l'image de l'écrivain, il n'y a pas un seul jeune du Télemly, de Belcourt ou de Kouba et pas une seule jeune femme de Mustapha ou d'El-Biar pour renier quoi que ce soit de leur belle ville, en dépit du flot de ruraux qui l'assaillent depuis tant d'années. En coquette mutine, Alger est une ville sincère et grave. Elle veut rester elle-même, sans fard, mais sans forfanterie. Un jour, elle se réveillera. Pour l'heure, les Algérois sont aux premières loges pour observer les soubresauts et les transformations de leur ville, vitrine de toute l'Algérie, avec son génie, sa beauté inaltérable et sa lumière. Mais Alger est une ville-déversoir où toutes les tensions contemporaines trouvent leur raison d'être, et parfois leur grandeur, leur paranoïa, voire leur dénouement. Dans les dernières années du siècle défunt, des panneaux lumineux scintillaient à tous les carrefours et les poubelles tentaient d'endiguer les déferlements intempestifs de détritus, mais, depuis, les rues, traditionnellement réservées aux voitures sont devenues piétonnes. La beauté d'Alger n'est plus qu'un souvenir et seul Mohamed Racim, le miniaturiste (voir Peinture algérienne), pourrait encore, s'il était de ce monde, lui trouver telle ou telle vertu cachée. Alger la Blanche n'est plus si blanche que par le passé : la grisaille des murs a déteint sur les hommes, à moins que ce ne soit l'inverse. Alger souffre de tant de maux qu'il est vain de les énumérer tous, celui des

transports n'étant ni le seul ni le plus visible. Elle est en particulier une naine culturelle : que sont devenus ses bouillonnants étudiants, ses facultés, ses revues, ses controverses, ses peintres, son art dramatique que feu le gentilhomme Mustapha Kateb avait tenté de sortir de sa torpeur ? Je préfère ne pas insister, mais j'ai le cœur gros… Tous les Algérois sont-ils aussi passionnés, aussi fiévreux et aussi inquiets que Gardel ? Sûrement ! Avec la chape de plomb qui s'est abattue sur la Ville Blanche depuis plus d'une quinzaine d'années, la Colombe de Méditerranée s'est tue. Murée dans un silence de plomb, elle ne veut plus jouer. Boude-t-elle ? Ce n'est pas sûr.



Algérie et l'Europe (L')

Longtemps, l'Algérie était la chasse gardée de celui qui en était le maître, mais l'on peut dire cela de tous les pays qui ont été occupés durant les dix derniers siècles. La plupart des anciennes possessions africaines et asiatiques ont gardé des liens très forts avec leurs anciens colonisateurs. L'Inde et le Bangladesh sont toujours membres du Commonwealth, malgré la débâcle qui fut la leur, tandis que le Pakistan, qui suivit un autre chemin il y a quelques décennies, est en quarantaine. L'Algérie a conservé des rapports privilégiés avec la France et cela jusqu'au choc pétrolier du milieu des années soixante-dix. Depuis, l'immigration n'est plus automatique, une situation qui deviendra permanente à la suite des accords de Schengen. Pourtant, l'Algérie n'était pas totalement absente du paysage européen et mondial, et ce n'est pas seulement parce qu'un diacre belge du nom d'Alger, devenu chanoine de Saint-Lambert et auquel on doit plusieurs traités de théologie chrétienne, a vécu au début du XIIe siècle. Il est mort en 1134. Alger de Belgique, Alger d'Algérie : un ecclésiastique, une capitale, deux religions, deux territoires, deux continents. Penchons-nous un instant sur l'aura algérienne au-delà de l'Empire français, en dépit de l'empreinte quasi indélébile que ce dernier a laissée. L'Algérie. Qui, en France, en avait entendu parler avant qu'elle fût colonisée ? C'est sans doute Fontenelle, qui, en 1686, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, la mentionne le premier sous le terme vague d'Afrique. Depuis l'Empire romain, et surtout au cours du VIIIe siècle, celui de l'islamisation, l'Algérie avait cultivé des relations assez étroites avec le Maroc et la Tunisie, relations qui donnèrent naissance à tant de dynasties et de nations arabes et musulmanes. Ne serait-ce que par la guerre, le pays barbaresque fut confronté à bien des civilisations. Ainsi, les Espagnols occupèrent Oran, à l'entrée de la « Manche méditerranéenne », et une partie des pitons rocheux de la côte ouest. En Algérie, les Espagnols étaient, au début du XVIe siècle, les maîtres de Mers el-Kébir, après que le cardinal Cisneros y eut conduit sa flotte (octobre 1505), ainsi que d'Oran (mai 1509). Ils s'y maintinrent deux siècles durant, ignorèrent l'intérieur des terres, mais lorgnèrent sur Bougie, Bône et La Goulette, la voisine de Tunis. L'expédition de Charles Quint de 1541 faillit soumettre

Alger, alors capitale de la Régence (voir Charles Quint, l'Espagne et l'Algérie), ce qui aurait changé l'histoire et empêché, ou du moins retardé, la colonisation française.

Au même moment, les Portugais tenaient la plupart des villes marocaines de la côte atlantique : Ceuta, Tanger, Azemmour, Essaouira, Safi. En termes de colonisation, la couronne portugaise n'était pas en reste, mais ses actions d'éclat, elle les réservait à l'extérieur du théâtre méditerranéen, préférant l'océan Atlantique et l'océan Indien, de Mogador jusqu'à Mombasa, sur la côte est du continent africain. Puissance maritime avant tout, le Portugal ouvrait des comptoirs, bâtissait des fortins, commerçait avec les indigènes et ne cherchait pas à les infiltrer, sauf sur certaines îles peu peuplées. Ce ne fut pas le cas des Ottomans qui, pendant trois cents ans, ont manifesté en Algérie de puissantes velléités d'occupation. Quant aux relations que l'Algérie, par l'intermédiaire du dey d'Alger et des beys de province, avait établies avec des puissances comme l'Angleterre, la Hollande ou les États-Unis d'Amérique, à une époque où la Méditerranée était encore livrée à la piraterie maritime, on les découvre dans des articles du lieutenant-colonel R.-L. Playfair, consul général de Sa Majesté britannique en Algérie : « Épisodes de l'histoire des relations de la Grande-Bretagne avec les États barbaresques avant la conquête française », que *La Revue africaine*, vecteur principal de la culture française au début de la colonisation, diffusa au long de plusieurs numéros. Ces épisodes se situaient essentiellement à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe. Les sujets de discorde entre Européens et Turcs d'Algérie n'ont jamais varié : la mise en esclavage des chrétiens tombés dans les mains des corsaires, l'achat et la vente de produits agricoles et de bétail sur pied, le tout sur fond de méfiance réciproque et de coups tordus. Lorsque le climat politique se fut un peu détendu, quelques concessions d'ordre économique furent accordées en Algérie à telle ou telle société européenne. Ce fut le cas des gisements de corail rouge à l'est de Bône, exploités, avec l'assentiment du pacha, par Thomas Lincio (dit Thomas Lenche), un Corse établi à Marseille. Celui-ci réussit le miracle d'installer un établissement français qui lui survivra. De fait, et bien qu'elle ait essuyé toutes sortes d'avanies, notamment des attaques corsaires et des occupations d'autochtones, la Compagnie royale d'Afrique installée sur la côte barbaresque entretiendra une activité significative jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, avant que le bey de Constantine n'y mette fin.

De son côté, l'Angleterre et sa marine, maîtresse des océans, avaient des visées sur la Méditerranée. Ainsi, de nombreux galions sillonnèrent la côte barbaresque et, dans la chasse systématique qu'ils imposèrent aux corsaires, firent de gros dégâts à Alger. Ces galions s'appelaient *Queen Charlotte*, *Jasper*, le sloop de Sa Majesté, *Prometheus*, *Albion*, *Bandeter*. Ils étaient commandés par des chefs, devenus célèbres, tels que lord Exmouth, le capitaine Warde ou lord Nelson. Le 27 août 1816, après que les Barbaresques eurent poursuivi et gêné ses bâtiments, lord Exmouth fit ouvrir le feu sur Alger et sa flotte. Avec les Portugais, la Régence d'Alger signa un traité de paix et d'amitié (*Tratado de Paz e Amizade*) que Son Altesse Royale de Portugal et le bey d'Alger ratifièrent en juin 1813, moins de vingt ans avant l'expédition de Sidi-Ferruch. Publié par l'Imprimerie royale de Lisbonne, le texte stipulait clairement que les deux parties acceptaient de ne pas s'arraisonner mutuellement. Avant que les Français, après moult hésitations, ne décident de bouter les Turcs hors du pays, les historiens, eux, rédigèrent de nombreuses monographies, la côte des Barbaresques ayant toujours bénéficié de leur intérêt singulier et constant. Ces historiens étaient espagnols, français, italiens, et même anglais. Voici comment l'un d'eux, un voyageur français, Jean Michel Venture de Paradis (1739-1799), évoquait les relations que l'Algérie entretenait déjà avec ses voisins méditerranéens, dont les Turcs : « Vers la fin du siècle passé, la France [qui], en qualité de la plus ancienne amie de la Porte, avait créé des établissements dans les États de Barbarie, comme dans toutes les autres provinces de l'Empire ottoman, fut la première à se ressentir des infractions réitérées faites aux capitulations de la part des Odjacs, récemment établis dans la forme où ils existent aujourd'hui. Elle s'en plaignit au divan de Constantinople qui [, feignant] de n'avoir pas les moyens de remédier au désordre, leur accorda authentiquement la liberté de se venger, sans prendre part

à la querelle […]. Tous les traités avec la puissance de Barbarie débutent ainsi : "Les Capitulations de la Porte seront observées de part et d'autre." C'est une preuve que ces capitulations avaient suffi pendant longtemps. Les traités des Anglais avec les Odjacs (*odjaks*) datent de la fin du siècle passé. Leur paix n'a jamais été altérée au point d'en venir à une guerre ouverte. Les premiers traités avec la Hollande sont de l'année […] 1750, sous le règne de Baba Mohammed, surnommé *Torto* parce qu'il était borgne. Alger lui déclara la guerre, et la paix se fit sept ans après, sous le règne de Baba Ali. Elle n'a point eu de querelles avec Tunis et Tripoli. Les traités de paix des Suédois avec les Odjacs datent de l'an 1736, et ils n'ont point eu de guerre dans l'espace du temps qui s'est écoulé jusqu'au moment présent. Les traités de paix des Danois avec la Barbarie datent de l'an 1746, dix ou douze ans avant d'avoir obtenu des capitulations du Grand Seigneur. […] La paix des Danois n'a jamais été rompue avec Tunis et Tripoli. Celle de Venise avec les Odjacs date de 1763. Elle a été constante avec Alger et Tripoli, mais Tunis lui a déclaré la guerre depuis cinq ans et il lui en coûtera au moins cinquante mille sequins vénitiens pour le renouvellement du traité. […] La Hollande paye tous les ans à Alger une somme de cent mille livres en munitions navales, dont on lui donne la note détaillée et qu'elle est obligée de faire transporter à ses frais. Le Danemark paye la même somme en armes de canons, boulets, bombes, etc. Venise paye tous les ans dix mille sequins vénitiens. La Suède a été dispensée de cette redevance annuelle et n'est assujettie qu'au présent consulaire qui se fait tous les deux ans… » (Venture de Paradis, « Tunis et Alger au XVIIIe siècle », p. 38-41).

On sait peu de choses sur les Suisses et les Allemands qui furent parmi les premiers non-Français à fouler le sol algérien tout de suite après l'occupation, soit entre 1830 et 1835. Ils s'installèrent surtout à Delly-Ibrahim, à Alger, à Kouba, dans la plaine de la Mitidja, à Annaba et à Constantine, où ils participèrent, selon leur tempérament national, au dynamisme économique de la jeune colonie. En protestants modèles, ces familles jouirent d'une image de discrétion et de persévérance qui se maintiendra jusqu'aux années vingt, date à laquelle ils finirent par quitter l'Algérie en raison du mauvais climat des affaires et de la jalousie de quelques concurrents mieux introduits qui en vinrent à les ostraciser. Ce fut ainsi le cas des Morel qui possédaient *La Dépêche de Constantine* et l'hôtel Continental, mais aussi les Borgeaud, avec leur immense propriété du plateau de Staouéli, distant de quelque 17 kilomètres d'Alger, là même où le débarquement avait eu lieu. Cette famille protestante de Suisses vaudois, qui a pris la suite de la congrégation de la Trappe et emprunté sa philosophie puritaine du travail, a démontré que la passion de la terre pouvait être rémunératrice, et même qu'on pouvait devenir riche et puissant en arrachant les mauvaises racines et en cultivant la vigne. Les Borgeaud, père et fils, s'imposèrent dès 1904, dans tous les domaines liés à l'agriculture et au vin. Après quelques hésitations dues à la transformation de la religion en Algérie, après les lois qui instauraient la laïcité et confisquaient les biens de l'Église, Lucien Borgeaud devint, en 1908, le seul propriétaire de la ferme, où il investit toutes les ressources humaines et matérielles disponibles. Il était secondé par son fils, Henri Borgeaud, ingénieur agronome. En 1963, un an seulement après l'Indépendance, le domaine Borgeaud fut nationalisé. Ce sera la première entreprise à passer sous le contrôle de l'État algérien.

Depuis que l'Algérie a arraché son indépendance, elle n'a eu de cesse, et d'une manière quasi systématique, qu'elle n'élargisse son influence. Certes, le conflit frontalier qui l'a opposée au Maroc en octobre 1963 a freiné sa lune de miel avec le puissant voisin de l'ouest, mais dès que la Ligue arabe, l'OCI, les non-alignés, l'OUA ont multiplié les offres d'apaisement, l'Algérie n'a pas boudé son plaisir et a accepté de jouer le jeu diplomatique sans retenue. Aujourd'hui, le pays est membre de la plupart des organisations internationales, y compris de l'Union du Maghreb arabe où tonne régulièrement l'orage de la discorde. Si le partenaire naturel de l'Algérie demeure la France, elle ne se prive pas de traiter avec d'autres puissances, tant américaines qu'asiatiques. Au sud, l'Algérie reste, par goût et par tradition, l'un des membres les plus actifs du continent africain. Dans les années soixante-dix, son activisme politique lui a même joué des tours, notamment lorsque Alger devint la capitale de tous les terroristes

internationaux célèbres, qu'il s'agisse de partisans directs des Black Panthers, mouvement révolutionnaire afro-américain, ou des suppôts de révolutionnaires erratiques tel Carlos.

Algérie romaine et chrétienne (L')



Pendant quatre siècles, l'Algérie des villes – surtout l'élite – a parlé latin (ou un latin berbérisé, un sabir local), tandis que ses *limes* – frontières militaires de l'Empire – s'étendaient dans une large frange de l'est et du centre du pays, entre Jijel (Igilgili), Sétif (Sitifi), Constantine (Cirta), Djémila, Timgad (Thamugadi), Lambèse (Lambaesis), Souk-Ahras (Thagaste), Biskra (Vescera), Skikda (Rusicada), Collo (Chullu), mais aussi Cherchell (Julìa Caesarea), Tipaza et Alger (Icosium). Numidia, une province de Rome, administrée par la IIIe légion Augustae, succédané de la légion proconsulaire, avait Cirta pour capitale. Cette colonisation-là, l'Algérie en garde la mémoire : elle regrouperait aujourd'hui plus de sites et de villes romains non encore explorés que l'Italie elle-même. Un très grand nombre de cités romaines sont, elles, bien visibles, « fossiles intacts » selon E. F. Gautier, qui fut professeur à l'université d'Alger, des colonnes rectilignes frayant avec les nuages, des forums – centres de la cité –, des amphithéâtres, des bains, des voies pavées, des théâtres, des stades et des arcs immenses, trop massifs peut-être pour le goût du jour, mais dont l'*agora* voisine tempère les proportions. L'état de la sécurité actuelle du pays, pourtant, empêche qu'on y flâne, et ce sont là des lieux morts et déserts soumis à un seul maître, le vent. Comment y vivaient les Romains ? L'élevage y était pratiqué à grande échelle, l'huile vierge sortait de ses moulins de bois qui avaient tant servi qu'ils en étaient noirs. L'olivier est un arbre choyé en Algérie. En effet, si la sylviculture était dominée par le chêne-liège, l'olivier, en revanche, occupait « sans discontinuité de vastes étendues de la mer à l'Aurès » (Boudy), ainsi que le prouvent d'innombrables moulins à huile.

L'historien français Charles-André Julien résume et élargit le champ des cultures : « Outre le blé, note-t-il, on récoltait l'épeautre et la vesce. On trouvait des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, amandiers, poiriers, cognassiers, cédratiers, noyers, et des plantes vivrières, pois chiches, rave, fève, artichaut, melon, asperge sauvage, ail, oignon, truffe d'Afrique (*terfezia*), cumin… » (*Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 181).

L'Algérie numide était administrée selon les mêmes règles que toutes les autres provinces de l'Empire romain : régime d'imposition, régime judiciaire et organisation militaire identiques. Cependant, les citoyens d'un municipe étaient soumis à un taux d'imposition plus élevé que ceux d'une colonie. Ainsi, il y avait en Afrique trois catégories de colonies : les romaines, les latines et les italiques. En

outre, on trouvait des municipes et des villes libres. Chacun de ces territoires (*civitates*) bénéficiait d'institutions discrètes. Le municipe ne jouissait pas des mêmes prérogatives que la colonie, ni cette dernière que la colonie latine. Au pied des Aurès, Timgad (voir cette entrée) est considérée comme la « perle archéologique » de l'Afrique du Nord. Type romain de la ville de garnison et siège de la III[e] légion Augustae, Lambèse (*Lambaesis*), casernement aujourd'hui en ruine, fut pendant deux siècles le point le plus avancé de la colonisation romaine en Numidie au temps de Marc Aurèle. D'abord municipe sous les Antonins, Lambèse devint à la fin du II[e] siècle, et surtout au III[e], une colonie romaine (au premier rang des villes romaines en Afrique) et jouit à ce titre des privilèges régaliens dont usaient les légionnaires, pratiquement équivalant à ceux des citoyens de Rome. Car, contrairement à Theveste (l'actuelle Tébessa), un moment choisie, Lambèse bénéficiait d'une position stratégique remarquable : élevée, aérée, abritée et découverte. Ses habitants ne pouvaient craindre ni le froid rude des Aurès, ni la chaleur du désert voisin, ni les attaques surprises. Par la suite, la foi chrétienne s'est imposée en Afrique du Nord avec la même rapidité que les lois de Rome et de ses représentants en Numidie. Du reste, la nature du nouveau dogme introduit depuis peu en Afrique, à Madaure, à Thagaste, à Hippone, à Cherchell, à Icosium était-elle si différente de l'ancien ?

Des siècles plus tard, la chrétienté sera de nouveau très active en Algérie, seulement bafouée par quelques corsaires sans foi ni loi. Au début, les missions chrétiennes engagèrent des contre-offensives dans le but de libérer les malheureux esclaves. Chaque congrégation agissait pour son propre compte. De leur côté, les maîtres des geôles barbaresques n'étaient pas sans savoir le danger qui les menaçait, en dépit du fait que devant Alger, la plupart des attaques échouaient lamentablement : Charles Quint (voir Charles Quint, l'Espagne et l'Algérie), en 1541, puis les chevaliers de Malte, qui protégeaient les chrétiens depuis 1113, subirent la débâcle. Les bombardements anglais, français et hollandais, les attaques menées par des amiraux fameux comme Duquesne, d'Estrées, Blake ou Ruyter n'aboutirent à rien. C'est seulement après la Conquête que l'Église chrétienne put enfin s'installer progressivement à Alger et dans tous les villages et les villes de la côte. De 1830 à 1962, l'Algérie chrétienne sera aux avant-postes de la prédication et du service aux populations. Sans aller jusqu'au dialogue interreligieux – au sens où nous l'entendons aujourd'hui –, le diocèse d'Alger saura rester neutre, mais se signalera par une certaine bienveillance à l'égard des populations indigènes, en particulier en Kabylie, et ne cherchera jamais à compliquer les liens entre les communautés, musulmane, protestante et juive. Il faut rappeler que les pieds-noirs étaient, pour la plupart, catholiques, et que, dans toute l'Oranie, leur ferveur était de surcroît entretenue par la très chrétienne couronne d'Espagne – qui administra Santa Cruz tout au long du XVIII[e] siècle jusqu'en 1792 –, avec son Église omniprésente et son calendrier liturgique mixte, local et andalou, folklorique et chrétien. La plupart des doctrines de l'Église étaient représentées, l'Algérie étant apparue très vite aux yeux de Rome comme une terre de mission. Le culte chrétien accompagna l'installation des premiers colons. En 1843, les trappistes s'installèrent du côté de Staouéli. Au départ, l'évêché d'Alger dépendait de l'archevêché d'Aix mais, en 1867, le diocèse d'Alger s'émancipa et se constitua lui-même en archevêché. Les décrets de 1859 et 1867 organisèrent le culte protestant, qu'il s'agisse de l'Église réformée ou de l'Église luthérienne. Le culte israélite fut ordonné en 1845 d'après les règles appliquées en métropole, ce qui permettait aux rabbins algériens de siéger au consistoire de la métropole. Quant au mufti principal, il était nommé par un décret émanant directement du gouverneur général, mais les imams étaient désignés localement, soit par le préfet, soit par l'autorité communale.

Alleg, Henri

Voir : « Porteurs de valises » et autres opposants à la guerre

Amour et sexualité en Algérie

Les Algériens ont, sur ces sujets, deux attitudes pour ainsi dire antagonistes, mais qu'ils doivent assumer conjointement : d'un côté, les jeunes expriment le souhait d'une plus grande ouverture et rêvent d'un pays où l'amour et la sexualité ne seraient pas entravés par la tradition ; de l'autre, les anciens résistent et s'organisent : ils rejettent cette légèreté occidentale exhibée à la télévision. De fait, en matière de série B, l'Algérie est largement abreuvée par toutes les télés qu'elle capte. Toutes les séries télé racontent la même histoire, ont le même début et la même fin. Les séries américaines ont depuis longtemps été détrônées par les séries libanaises et égyptiennes, elles-mêmes éjectées par les séries turques. À un certain moment, Télé Globo, la télévision brésilienne, obtenait des scores impressionnants en Algérie mais l'imaginaire de l'Amérique latine était trop éloigné de l'attente de la ménagère algérienne. La plupart des téléspectatrices se sont rabattues sur ce qu'elles connaissaient le mieux, la série algérienne. Toutes ces émissions ont pour principe de faire rêver les jeunes femmes cloîtrées à une vie meilleure, dans un palais blanc aux mille dorures, idéalement situé sur une falaise au bord de l'eau et abritant une famille richissime et surtout un homme au zénith de sa virilité et de ses capacités intellectuelles. Si l'on considère le décalage entre les attentes et la réalité, il est évident que la télévision est devenue la maternité des grandes personnes, en particulier des femmes qui se débarrassent à bon compte de toutes les névroses de réclusion qu'elles cultivent comme une seconde nature. Sans cette petite lucarne et son « roman familial », les suicides seraient, à n'en pas douter, plus nombreux. Quant à la réalité de la vie amoureuse, elle n'est pas plus rose. Certes, les manières qu'ont les jeunes Algériens de se rencontrer sont singulières mais leurs amours sont aussi éclatées et contradictoires que leur identité. Et comme l'amour ne se satisfait que par l'excès et la passion, on assiste à des paroxysmes étonnants : d'un côté, la virginité de l'épouse qui continue à hanter en secret les familles ; de l'autre, les difficultés parfois insurmontables que rencontrent les jeunes au moment où ils décident de s'engager. Le manque chronique de logements retarde l'installation des jeunes couples, ce qui dénature partiellement leur rapport à l'amour. En plébiscitant Internet, les célibataires vivent une sexualité virtuelle où les pixels remplacent couramment la vraie rencontre, le vrai contact charnel. Porté par Skype, un sujet sexuel est en train de naître dans la pure tradition fellinienne de dépassement et de distorsion des conventions. Dans un monde où le virtuel est devenu plus vrai que nature, la sexualité ne peut se déverser que dans le mariage précoce ou son débordement trash, fétichiste et obscène, avec parfois des orgies à la clé, des prostituées en ligne et une débauche d'images pornographiques. Pour résister à ce déferlement, de nombreux adolescents se réfugient dans l'islamisme, convaincus qu'une telle idéologie les aguerrira et les reconstruira. Cependant, pour le plus grand nombre, jeunes femmes comprises, l'amour reste un problème non résolu. Il se vit caché. La situation est plus tendue pour les minorités sexuelles qui, dans ce contexte d'interdits massifs – la « *yajouz !* » (interdit coranique) –, hantent de plus en plus la nuit des grandes métropoles.

J'ai toujours été intrigué par cette ambivalence : d'un côté, l'homosexualité masculine et le lesbianisme n'ont pas droit de cité ; de l'autre, les familles brandissent la virginité de l'épouse après le premier rapport comme un trophée de guerre. Où est le juste milieu ? Pourtant, c'est au regard négatif qu'une nation pose sur ses « déviants » que l'on mesure la liberté sexuelle de ses membres. Doit-on rendre compte à l'imam d'émois qui ne le concernent aucunement ? Dans le passé, les bardes chantaient la passion hétérosexuelle devant des assemblées mixtes. Mais il se trouvait des jeunes garçons pour s'habiller en danseuses orientales et venir onduler de la croupe devant une assemblée masculine. Dure loi

du désir ! Sans doute la pédophilie et la zoophilie étaient-elles courantes dans les campagnes, et l'« homosensualité » – qui parfois, mais pas toujours, débouche sur l'homosexualité – habituelle dans les villes. Désormais, la sexualité de l'ère Internet a franchi en quelque sorte toutes ces barrières en même temps, en donnant du grain à moudre aux conservateurs les plus archaïques, tout en créant l'illusion d'une liberté parfois malsaine, outrée et ostentatoire. Cela explique pourquoi le paysage du sexe est véritablement éclaté, lacunaire, coupable, névrosé et boulimique. À cette insatisfaction collective des hommes et des femmes, la réponse est souvent peu satisfaisante. Il s'agit de mariages expédiés, suivis par de prompts divorces et, l'islam le permet, d'autres remariages, aussi aléatoires. Justification *a posteriori* du mari volage et de la femme qui, réfugiée dans son incommunicabilité, aime à distance l'homme qu'elle ne rencontrera jamais ou évacue son malheur propre en s'identifiant à l'héroïne la plus malheureuse.

Il n'y a pas de révolution culturelle sans révolution sexuelle, disait Reich. Il avait sans doute raison dans le cadre d'une famille bourgeoise et monogamique, mais est-ce aussi le cas pour une structure familiale faussement patriarcale, polygamique et entièrement inféodée à tous les vieux interdits ? Autrement dit, qu'appelle-t-on sexualité en Algérie, quand vous avez vingt ans et le corps épanoui, et que des fantasmes qu'il est pratiquement impossible d'assouvir sans enfreindre mille et une lois vous traversent l'esprit ? Quels sont en Afrique du Nord la carte du Tendre, le régime des passions, les techniques de séduction, le flirt, les premières amours ? Or, lorsque Wilhelm Reich évoque la contrainte, l'obsession, le refoulement et toute l'économie sexuelle qui en découle, parle-t-il en sociologue, en sémioticien, en psychanalyste ou en clinicien ? Il faudrait que toutes ces disciplines collaborent pour affronter la complexité algérienne : un jeune de seize ans commence à rêver à toutes les jeunes pousses de son voisinage, son école ou son lieu de résidence. De son côté, la fille éprouve les mêmes sentiments et veut que son partenaire ait l'audace nécessaire pour forcer sa carapace, car son éducation la contraint au refus et non au consentement. Devant eux s'élève une montagne d'interdits – sociaux, familiaux, de voisinage – liés à l'éducation de base, à la culture et surtout à la religion. La morale va progressivement étouffer l'énergie vitale, et l'attirance spontanée que les partenaires éprouvent l'un pour l'autre se figer. Ainsi naissent les frustrations, ce à quoi les jeunes Algériens, garçons et filles, sont habitués. Mais on ne dira jamais assez que l'islam a, au contraire, cherché à libérer cette part naturelle de la sexualité, en lui conférant un statut favorable et en reconnaissant son caractère indispensable. Mais que reste-t-il de vraiment religieux dans les dispositifs de répression de la sexualité lorsqu'on est un jeune Algérien, qu'on a seize, dix-sept ou vingt ans, et qu'on vous prive de toute rencontre avec un partenaire amoureux, car de sexualité, il n'en est pas encore question ? Un amour, dans ce contexte où la culture est bloquée, où la passion est suspecte, où le désir est dangereux, est-il encore un amour ? Pourtant, faisant fi de toutes ces difficultés, il arrive que le jeune vive un imaginaire de la relation qui passe essentiellement par une interminable phase de séduction : elle peut durer une année entière avant qu'ait lieu une première rencontre. Les amants doivent éviter les pièges et systèmes d'alarme que la société, dans sa mansuétude, a semés sur tout le parcours amoureux, ce qui leur impose des séances de chasteté totale où la verbalisation du lien amoureux devient l'équivalent de la parade nuptiale, voire des préliminaires, sous d'autres cieux. Parler pour ne pas affronter le désir, pour le détourner de sa cible. Il en est de même pour les premiers attouchements et les premiers flirts. Ils occupent une période démesurée par rapport à des relations similaires dans une autre sphère culturelle. Il ne faut point s'étonner dès lors que la phase sexuelle proprement dite soit quelque peu bâclée, les jeunes n'étant pas précisément préparés pour affronter l'étape ultime. Jusque-là, les amoureux algériens ont échappé à la vigilance de leurs familles respectives, ont faussé compagnie aux duègnes et aux chaperons, ont trompé la surveillance active des mouchards et des ennemis, ils ont enfin réussi à poursuivre leur découverte mutuelle au-delà de la découverte virtuelle *via* Internet. De fait, il n'est plus question de lettres plus ou moins explicites et compromettantes : la préparation de la rencontre se fait entièrement au téléphone ou par mail. Dès qu'elle est apparue, cette révolution technologique a été perçue comme une aide précieuse en ce qui concerne la

conquête amoureuse. Quoi qu'on en dise, la jeune femme est cloîtrée chez elle dès la fin de sa scolarité, alors que le jeune homme est poussé à l'extérieur de la maisonnée ; elle vit surtout le jour et s'adonne à des tâches ménagères ; l'autre, son futur compagnon, vit la nuit et fréquente une bande de copains qui ressassent les mêmes impossibilités. Mais tous deux rêvent aux romances qu'ils peuvent entretenir, au brasier qu'ils peuvent allumer, à la tendresse inépuisable qu'ils peuvent offrir.

Il fut un temps où les bibliothèques, les lycées (voir Lycée), les clubs sportifs, les plages et les centres de vacances étaient mixtes, mais les jeunes âgés de moins de vingt ans n'ont jamais connu cette période bénie. Aujourd'hui, la culture est dominée par ses démons et ses restrictions, elle ne peut développer à l'égard de ses membres qu'une relation de suspicion. Aux yeux de la société, ni le garçon ni la fille ne disposent d'un *self control* qui les empêcherait culturellement de se donner l'un à l'autre de manière spontanée. Or, une telle attitude moralisatrice de la part des adultes fragilise la quête amoureuse en la surchargeant d'une culpabilité qui n'a pas lieu d'être. C'est comme si le manque de confiance des garçons et des filles dans leur quête mutuelle leur était imposé.

L'islam est-il ou non responsable des conflits sexuels et amoureux des jeunes Algériens, de leur identité sexuelle, de leurs attentes, de leurs manières de faire la cour et de s'engager dans des épousailles ? L'islam, en réalité, ne dit rien qui soit susceptible de freiner la conquête amoureuse et n'impose pas de principes figés dans la sphère privée. La morale islamique cherche, au mieux, à ménager l'espace de l'échange. Au lieu de parler d'islam, il convient d'évoquer telle instance de l'islam – celle des imams, par exemple – comme nœud gordien de tout blocage psychologique. Certains prêches d'imams, déclamés en pleine prière du vendredi, valent appel au meurtre collectif. L'imam est une personnalité considérable dans le dispositif de la prière. S'il connaît parfaitement les versets coraniques et le déroulement du rite, il n'a pas vocation à maîtriser de surcroît la psychologie individuelle ou collective, les arcanes de l'amour et du sentiment, la sociologie des échanges entre jeunes, leurs désirs, leurs passions et leurs refoulements.

À l'imam, il faut ajouter le contexte polygamique, le patriarcat timoré et l'émergence de la demande féminine en tant que telle. Le contexte polygamique a laissé des traces importantes dans la conception de la sexualité, car elle ne relève pas seulement du choix des partenaires, mais de l'imposition de la culture collective. Autrement dit, aucun couple n'a la moindre chance de survivre s'il ne répond pas à ces quelques critères extrêmement sélectifs que sont l'âge, la fortune du prétendant, sa proximité culturelle, ses atouts physiques, voire ses croyances religieuses, et même politiques. Vue sous cet angle, la relation amoureuse en Algérie ne diffère en rien de ce qu'elle est ailleurs. Pourtant, le patriarcat mou (le patriarcat ancien est totalement dévalué), qui s'est instauré depuis peu, fausse largement ces données. Sa dimension endogamique (« on se marie entre nous ») a volé en éclats.

Une amorce de changement est depuis peu visible : un nombre croissant de jeunes gens instruits se marient désormais non plus en vertu du choix des parents, mais selon les circonstances de leur vie scolaire, universitaire ou professionnelle, car c'est là maintenant que les rencontres avec l'autre sexe ont lieu.

Tel est le déroulement du tumulte amoureux en Algérie : une séduction interminable, des flirts furtifs et toujours plus ou moins condamnés par la *doxa*, ce qui, de fait, les alourdit d'un poids inutile, et une longue séquence administrative qui mène le couple de son officialisation jusqu'à sa nuit de noces. Débute alors l'organisation du mariage proprement dit. Là encore, il s'agit pour les familles de montrer à tout le monde l'aisance dans laquelle elles vivent, même par procuration. Dès que le mariage est consommé, le couple est soumis à l'échéance de la première naissance ; la mère, surtout, est épiée jour après jour. La stérilité, l'impuissance et la malformation sont le « mal » redouté et absolu.

Aimer en Algérie aurait pu atténuer la morosité de la vie quotidienne des jeunes : ce n'est tout simplement pas le cas. La sexualité est parfois moins gratifiante que la longue période de séduction, ce qui donne plus d'importance à sa durée qu'à son aboutissement. En outre, le fait que la femme puisse

tomber enceinte rapidement réduit d'autant les moments de plénitude que les couples entretiennent dans d'autres cultures. Cependant, les jeunes Algériens regardent avec envie la liberté amoureuse en vigueur chez leurs voisins immédiats et chez tant de jeunes du monde entier. L'exemple le plus éloquent est celui du voyage de noces. Désormais, ce moment-clé de la vie maritale est devenu une institution, c'est peut-être le seul durant lequel le couple s'octroie vraiment une part d'intimité. Aujourd'hui, il est rare que la fille soit mariée de force à quelqu'un qu'elle ne connaît pas ou qui est nettement plus âgé qu'elle. Il est tout aussi rare que les couples demeurent sous le toit paternel et plus encore que la période de compagnonnage pré-marital ne soit intégrée dans l'union à venir. Cette mise à niveau des liens amoureux est déjà une réalité. Chacun pourra constater, en dépit des résistances culturelles et religieuses, que des couples très jeunes se content fleurette dans tous les jardins publics, se donnent rendez-vous chez l'un ou chez l'autre en l'absence des parents, se promènent librement sur la corniche et parfois dans les sous-bois. En attendant que le conte de fées devienne réalité…

Analphabètes trilingues et langue de bois

L'expression décrit la confusion qui caractérise le système éducatif algérien et surtout l'école qui ne sait sur quel pied linguistique danser. Le sommet de la gabegie est atteint depuis que, en vertu d'une décision populiste, les autorités centrales ont décidé d'effacer la langue française des programmes scolaires – dans le primaire, puis au lycée – sans lui substituer une langue de même niveau, que ce soit l'arabe, quasiment imposé du jour au lendemain et donc indigent, ou l'anglais, encore balbutiant, ou aucune autre langue universelle. Aussi, ce qui devait être une transition lente et équilibrée de la langue française vers la langue arabe est devenu la catastrophe culturelle la plus manifeste de l'Algérie et la destruction même du lien le plus articulé de la nation après la religion. Que peut-on construire sans substrat linguistique identifié et stable, d'autant que les flagorneurs, artisans de ce gâchis, sont nombreux ? C'est pourquoi, pendant quelques années noires, la vacance du pouvoir aidant, et surtout en l'absence de projet intellectuel clair, les jeunes collégiens et les petites classes se sont trouvés dans des postures inédites, comme par exemple préparer une matière en langue française, en raison du manque de livres imprimés en arabe, et la traduire en arabe, ou rédiger en arabe une lettre d'embauche que le recruteur doit, à son tour, traduire. Aujourd'hui encore, des ministres annoncent les résultats du bac avant même que l'examen n'ait eu lieu. Tel est le pataquès linguistique de l'Algérie : l'arabe et le français hors jeu, verra-t-on bientôt l'essor d'un cafouillis berbère, d'un anglais pour arracheurs de dents, avant l'espagnol et l'allemand ? Toutes ces langues sont déjà enseignées depuis des années, mais aucune n'est en mesure de l'emporter sur le sabir multilingue dans lequel s'exprime l'Algérien de la rue, lequel, de surcroît, doit compter avec son patois, son accent, ses références. Un zeste de français sur une couche d'arabe, avec quelques expressions d'anglais sorties des séries télé et d'Internet, le tout mâtiné d'interjections libanaises ou égyptiennes, avec des *yes* partout, des *sorry*, des « J'm'en fous » et des « J't'aime, mon amour » en abondance…

En ce qui concerne la langue arabe, qui a trouvé un nouveau souffle avec la prose renversante du parti unique, elle est si pauvre sémantiquement qu'il est difficile d'en faire une langue de culture. Corps vivant, la langue subit les coups et contrecoups de toutes les révolutions. En vérité, chaque enfant dispose d'une batterie de langues, qu'il maîtrise assez mal mais qu'il utilise dans le cercle familial et dans le cadre scolaire. Adulte, cette polyphonie de mots sera très utile pour les relations amicales. Mais elles s'entrechoquent toutes et ne sont pas complémentaires. D'autant que les promoteurs de cette « révolution » linguistique d'un autre genre sont francophones à la base, mais s'expriment en arabe, massacrant au passage la syntaxe de la langue dans laquelle ils engagent toute la nation. Cette bouillie a

fait l'objet d'un grand nombre de décrets, de textes d'ajustement, de rapports, de déclarations, d'études savantes et tout autant de discours pompeux, mais en vain. La vacuité de certains ministères est sans doute leur trophée le plus spectaculaire et le plus constant.

Étrange expression que la « langue de bois », mais elle veut bien dire l'absence de souplesse, la rigidité, la mauvaise foi, le mensonge par omission, la flagornerie. En Algérie, comme partout, la langue de bois fleurit surtout dans la haute administration et dans la bouche des hommes politiques. Selon les circonstances du moment ou du gouvernant en place, parfois même du clan ou de la couleur du régime, les manieurs de langue de bois ne se gênent pas pour en rajouter à la pelle, pour se congratuler mutuellement : « Tel est non seulement puissant, mais intelligent, précoce, affable, proche des faibles et moins nanti qu'eux », ou : « Tel religieux est écouté par le plus grand nombre, il peut éructer toute la violence qu'il retient en lui durant sa traversée du désert et la déverser par giclées entières, il paraîtra toujours plus courageux, plus authentique. » Il n'y a pas de typologie propre à la langue de bois algérienne, les espèces d'ici ne sont ni originales ni parfaites, et, lorsqu'elles sont identifiées, elles se limitent à débiter mécaniquement un discours qu'elles n'ont pas écrit elles-mêmes. Parfois, les courtisans – telle est leur fonction – précèdent le désir du chef et s'aplatissent avant que celui-ci ne s'énerve, ils se vautrent dans l'ignominie et dans le mépris d'eux-mêmes, manipulent la langue de bois et l'autocensure à volonté, qui se révèlent des défenses naturelles en cas de gros temps.

Annaba (Bône)

Voir : Villes d'Algérie

Apiculture (L')

Parmi toutes les récoltes de l'Algérie, à l'exception du blé et du vin, j'ai voulu m'arrêter un instant sur l'apiculture, car elle exalte en moi, et sans doute chez beaucoup d'Orientaux, des trésors de gourmandise. La raison en est que cette activité humaine, l'une des plus nobles qui soit, est citée dans le Coran, ce qui lui octroie de fait une dignité supplémentaire chez les croyants, dont les Algériens, en raison de leur ferveur propre, sont une part non négligeable. Déjà, les Romains de Numidie, qui étaient aussi apiculteurs, trouvaient que le miel algérien (voir Miel d'Algérie) était l'un des plus savoureux et des plus parfumés. Magon, écrivain carthaginois du IIe siècle avant J.-C., a donné dans son *Traité de l'agriculture* (XCV), ouvrage très en faveur à Rome, de nombreuses indications sur cette économie rurale qui connaîtra des hauts et des bas. Dans les périodes reculées, le roi Juba II (vers 52 avant J.-C./23 ou 24 après J.-C.) préconisait l'emploi des ruches de bois, lorsque l'usage commun imposait que le dixième de la récolte d'été dût être laissé aux abeilles, si toutefois les ruches étaient pleines. Ce savoir est largement répandu chez les apiculteurs d'aujourd'hui. Ils savent préserver l'équilibre de la ruche, ne collectent qu'une partie de la production et laissent une autre partie à l'abeille, car elle se nourrit de son travail. Un apiculteur me disait récemment que l'être humain est très fier de trouver des ruches gorgées de leur miel, mais il n'est au fond qu'un « voleur de miel », car ce que nous consommons n'est rien d'autre que la production que l'abeille a prévue pour elle-même, de manière à traverser les mois de disette. Fort heureusement, ajoutait-il, admiratif, la reine est très active et ne cesse de travailler, au risque d'ailleurs d'être débordée par ses propres soldats. La chance de l'homme tient donc à l'absence de syndicat dans

les ruches et à la très disciplinée « communauté des abeilles », car tel est le terme employé par le Coran pour les désigner. À quand le label « Algérie » pour un miel racé, élégant, équilibré et gorgé de soleil ?

Apulée, Lactance, Optat et Augustin

Les auteurs de l'Algérie romaine, les Apulée, Lactance, Optat et, surtout, Augustin qui, tous natifs des terres d'Afrique, ont servi l'imaginaire numide ou latin, enrichi l'Église de toute leur sève créatrice – quand ils ne sont pas devenus ses meilleurs serviteurs, ses défenseurs acharnés –, méritent une riche anthologie, une œuvre exégétique, une recension savante. Grand auteur numide, né à Madaure, l'actuelle Mdaourouch du Constantinois, Apulée (vers 125-vers 170) a étudié l'art de la parole à Carthage, qui était en ce temps-là la grande métropole de l'Afrique du Nord. Il compléta sa formation de philosophe platonicien à Athènes, qui, cependant, n'était plus à son zénith, avant de voyager en Asie, puis à Rome, où il devint bientôt avocat. Revenu dans ses terres natales, il échoua à occuper des postes dans la fonction publique et à entrer dans l'ordre judiciaire. Il ne lui restait donc que la rhétorique et l'écriture, domaines dans lesquels il excella. Selon toutes les sources littéraires, Apulée avait une très haute idée de lui-même et de ses divers talents. Il confiait à ses nombreux auditeurs conquis par sa verve qu'il cumulait à lui seul le talent poétique d'Empédocle et l'art des dialogues de Platon. Il tenait du grand Socrate l'art de composer des hymnes et d'Épicharme, le poète comique grec, celui d'être drolatique. De Xénophon, il tenait l'art de raconter l'histoire, tandis que Xénophane lui aurait légué son penchant pour la satire. *Les Métamorphoses*, ou *L'Âne d'or*, est le livre qui lui apporta la célébrité et une notoriété qui lui survivront puisqu'il est aujourd'hui considéré comme un classique. Dans ce livre, savoureux roman picaresque où l'auteur pastiche d'une main leste les mœurs de son temps, celles de la Grèce antique en particulier, Apulée se serait inspiré de Lucien, qui lui-même se réfère, semble-t-il, à tel ou tel auteur grec plus ancien encore et dont la chronique n'a pas retenu le nom. Il y est question d'un homme qui, métamorphosé en âne – trace méditerranéenne évidente –, veut voyager dans toute la Grèce où il promènera sa curiosité à travers des montagnes et des vallées splendides : « Je vais, dans cette prose milésienne, te conter toute une série d'histoires variées et flatter ton oreille bienveillante d'un murmure caressant… » Ainsi débute le récit de ces êtres humains qui s'évertuent pour les besoins du récit à « changer de nature et de condition pour prendre une autre forme », et par un mouvement inverse à reprendre leur aspect initial, non sans avoir vécu mille et une situations rocambolesques : parler au lecteur, faire des réflexions opportunes, acceptant ou refusant les décisions des humains. Il faut dire qu'Apulée a vécu un drame qui a failli lui coûter la vie. À son retour d'Égypte, il fit halte chez un ami à Tripoli (Aela), dans l'actuelle Libye. Cet ami avait une mère, Aemilia Pudentilla, qui, devenue récemment veuve, était entrée en possession d'un important héritage. À peine quelques jours après que notre auteur lui fut présenté, ils convolèrent en justes noces. Mais, soupçonneuse, la famille d'Aemilia Pudentilla ne l'entendit pas de cette oreille et engagea contre lui un procès qui devait le mener tout droit à la potence. Motif invoqué devant le proconsul Claudius Maximus : la magie dont Apulée se serait servi pour séduire leur fille. Apulée se défendit comme il put, car en matière de procès en sorcellerie, il était en effet passé maître. Son génie se manifesta alors avec éclat : en expliquant au jury et à la foule assemblée qu'il convient de distinguer magie et philosophie, et que rien, dès lors, ne justifiait une diffamation aussi flagrante. Apulée fut acquitté et son discours est conservé telle une relique sainte. Dans ce livre étonnant, plusieurs digressions savoureuses désignent l'auteur comme un véritable Africain qui ne souffre pas la froideur des relations humaines et qui offre au début, avec l'épisode des brigands, un tableau vivant de ce que les bandits d'honneur ont toujours représenté dans l'histoire de la Méditerranée.

On dispose de moins d'informations sur Optat et sur Lactance. De celui-ci, apologiste chrétien, Lucius Caecilius Firmianus, auteur des *Institutions divines*, on sait seulement que son origine est contestée. Certains situent sa naissance à Formium en Italie, en raison de son surnom Firmianus, mais n'expliquent pas comment il s'est retrouvé en Afrique à un âge précoce, au point de recevoir sa formation initiale dans la région de Cirta (Constantine), et comment, en outre, il reçut les leçons d'Arnobe (Arnobius), contemporain de Dioclétien dont on sait qu'il est mort en Numidie, en 327. En fait, son surnom peut provenir de plusieurs localités. L'empereur Dioclétien qui, dit-on, se régalait de certains passages de son *Symposium*, un recueil d'énigmes en vers, l'appela à ses côtés comme professeur de rhétorique dans sa nouvelle capitale, Nicomédie. C'est à cette période qu'il se convertit au christianisme et qu'il s'engagea en faveur de la religion chrétienne contre le paganisme et même contre la philosophie ancienne. Le donatisme renvoie à saint Donat. C'est le schisme le plus grave de la chrétienté au temps de saint Augustin. Si Madaure est la patrie de naissance d'Apulée, Souk-Ahras, l'ancienne Thagaste, fut celle de saint Augustin (354-430). Avant d'évoquer ce grand docteur de l'Église, ce théologien de renom, arrêtons-nous un instant sur l'état de la chrétienté au temps d'Optat de Milève (vers 320-vers 392). Au IVe siècle, Optat, dont on ne sait pas grand-chose – on sait qu'il serait décédé hors de sa terre natale –, était l'évêque de Milève, aujourd'hui Mila, dans le nord du Constantinois. Il était surtout connu pour son travail sur le donatisme, le *Corpus Optati* étant le plus ancien document existant sur le sujet. Il s'agit d'une suite de sept volumes où l'auteur s'élève contre les donatistes. Au cours de ces deux siècles, le christianisme en Numidie fut actif et rejoint par de nombreux fidèles. À Milève, d'abord, deux conciles pléniers eurent lieu en 402 et en 416. En 366, Optat de Milève fut d'abord évêque de cette ville, puis il fut sanctifié – sa fête est fixée le 4 juin. Mais c'est surtout saint Augustin (354-430), dit aussi Aurelius Augustinus, contemporain d'Optat, qui porta haut les couleurs de l'Église latine dont il sera le grand théologien et surtout le Père et le « Docteur de la grâce ». Augustin est né à Thagaste et est mort à Hippone. De père païen et de mère chrétienne, Monique, une femme fervente et passionnée qui l'accompagna dans son lointain exil italien, Augustin professa l'éloquence à Thagaste, puis à Carthage – où il brilla – et, enfin, à Milan (en 384). Baptisé par saint Ambroise en 387, il rentra alors en Afrique du Nord, vendit ses biens, en distribua l'argent aux pauvres et s'installa à Hippone-Bône, aujourd'hui Annaba. Il y fut ordonné prêtre (391), puis évêque (396). Il mourut dans sa ville épiscopale assiégée par les Vandales, ce qui le tourmentait fort. Augustin défendit sa foi catholique contre les thèses manichéennes, donatistes et pélagiennes. En quoi consiste la thèse pélagienne ? Selon la *doxa* officielle, c'est une invention de Pélage, moine breton, selon laquelle ses adeptes s'opposaient à l'idée augustinienne du secours de la grâce, puisque l'homme peut se dégager des miasmes de l'incroyance et gagner le paradis en travaillant lui-même à sa propre sauvegarde. Mais contrairement à saint Augustin, l'Église eut une attitude ambiguë envers le pélagianisme qui, interdit par un pape, sera réhabilité par un autre. En tout état de cause, la vitalité de l'Église d'Hippone à la fin du IVe siècle demeura intacte tout au long du sacerdoce d'Augustin. Ayant franchi les siècles, le christianisme d'Hippone est encore symbolisé par la basilique de l'honorable saint, dont les restaurations ne se comptent plus. Quant à saint Donat (Donatus pour des latins), il a été, au IVe siècle, à l'origine d'un schisme important de l'Église africaine. Contestant l'évêque de Carthage qui aurait, selon lui, accepté de se séparer des livres saints à la suite de persécutions, saint Donat excita la foule des circoncellions, population rurale exsangue, qui menèrent une jacquerie suffisamment violente pour que l'Église officielle, menacée, la réprimât avec succès. Après cela, le donatisme fut condamné à deux reprises, au concile d'Arles en 314 et à Carthage en 411.

Arabes et Kabyles

En Algérie, le couple cornélien Arabes et Kabyles rappelle ces couples nationaux célèbres : Wallons et Flamands en Belgique, Québécois et Canadiens anglophones au Canada, Irlandais et Anglais en Irlande du Nord, arabophones et berbérophones au Maroc, chrétiens et musulmans au Soudan avant la récente partition du pays, coptes et musulmans en Égypte, Baïdane et Kahlane en Mauritanie, chrétiens maronites et musulmans chiites au Liban, Kurdes, chiites et sunnites en Irak, Alaouites et non-Alaouites en Syrie et bien d'autres encore, chez les Dogons, notamment. La mosaïque du peuplement de l'Afrique du Sud, du Sénégal, de l'île Maurice, du Kenya, du Cameroun, la diversité humaine encore plus grande en Inde, en Indonésie et dans d'autres contrées asiatiques ne peuvent conduire qu'à des affrontements dont la complexité est liée au moment historique, ou à l'héritage ancestral. Ce qui finit par créer une société nouvelle, duelle, et en même temps très solidaire. Telle est la catharsis. Des fadaises pseudo-scientifiques, appelées à juste titre et avec un certain mépris « ethnologie coloniale », sont devenues la description officielle des races en Afrique du Nord au point que le docteur L. Manouvrier les reprend sans sourciller dans sa *Grande Encyclopédie des sciences, des arts et des lettres* en trente et un volumes. Peu soucieux de rigueur, l'auteur s'en remet d'ailleurs au général Faidherbe et à M. Topinard qui ont dressé une liste des points de comparaison (plus d'une centaine) entre Arabes et Berbères, tous évidemment à l'avantage des Berbères. Cette liste sera au cœur du « mythe berbère ». On doit à Émile Masqueray (1843-1894), naguère directeur de la faculté des lettres d'Alger, d'avoir officialisé cette liste félonne grâce, en partie, à un parrainage romain. Pour lui, les Berbères d'aujourd'hui, et plus particulièrement les Kabyles, n'ont aucun lien avec les Arabes, en raison d'un « pedigree » ethnique qui les rend moins réfractaires à la colonisation, et ils passent pour être plus « démocrates » grâce notamment à leurs assemblées de villages. Tout en étant rebelles, indépendants et irrédentistes, ce sont nos « bons » Kabyles ! En outre, braves et industrieux, ils méritent vraiment le respect. « Diviser pour mieux régner » : cette devise aussi vieille que le monde n'a jamais été mieux illustrée qu'en Algérie. Déjà, à l'époque des deys, la France avait attisé la « haine » que les chefs arabes locaux nourrissaient à l'égard de l'Ottoman, et plus particulièrement de celui qui dirigeait la Régence. On alimenta si bien ce mépris qu'un Mahieddine, le père de l'émir Abd el-Kader, se mit à l'éprouver envers de petits suzerains locaux, au point qu'une révolte tout à fait opportune embrasa les deux camps, tandis que les généraux français comptaient les coups. Dès que la France eut garanti une certaine sécurité sur les routes et dans l'arrière-pays, des militaires et des voyageurs se crurent obligés de se livrer en amateurs à une sorte de surenchère ethnologique, qu'ils pratiquèrent sans méthode et sans même parler la langue. Leur « ethnologie sauvage » devait s'en remettre à l'interprète qui, comme chacun sait, privilégie souvent ses propres désirs au détriment de la vérité. Les plus truculents parmi ces « savants du dimanche » remplissaient des liasses de papier afin d'établir un corpus sans queue ni tête, mais qui alimenta les discussions du mess des officiers. De là, la vogue de ces ethnologues coloniaux, des barons en mal d'aventures et d'excitations, des capitaines férus d'exotisme, des généraux dissertant sur la marche du monde et des dilettantes débarqués tout droit de la métropole qui s'y découvrirent des vocations. Il faut dire, à la décharge des pionniers, que l'époque n'était pas trop regardante quant aux formations et aux diplômes, du moins dans le domaine des sciences humaines, encore balbutiantes. Il était donc particulièrement grisant de consigner quelques observations et de venir parader devant la bonne société où le fait d'être « observateur » ou « conseiller du prince » posait son personnage. Mais ils auraient pu tout aussi bien se trouver en Indochine, au Cambodge ou en Afrique noire, dresser d'aussi belles listes comparatives, et noyer les librairies de livres plus ou moins savants. Pourtant, dans ce lot, quelques-uns passèrent à la postérité : Adolphe Hanoteau, Aristide Letourneux, Neveu, Pelissier de Reynaud, Aucapitaine, Ernest Carette, Eugène Daumas, Émile Masqueray, Octave Depont… Si certains affirment que les blonds aux yeux bleus des montagnes kabyles ont une origine romaine certifiée, d'autres prétendent qu'il s'agit de Bretons descendant directement des Celtes. Or, si l'on accorde du crédit à cette théorie qu'il faut bien appeler « raciste », la présence chez les Kabyles d'hommes ou de femmes bruns aux yeux noisette signifierait

qu'il ne s'agit en aucune façon d'autochtones, mais de croisés ou de métèques venus d'on ne sait où. Il est très significatif de voir comment, dans le cinquième paragraphe de l'entrée « Algérie » dans la *Grande Encyclopédie*, la question de l'« anthropologie » prête le flanc à des sauts épistémologiques flagrants. Assez sereins dans la description générale, on remarque un parti pris spontané chez les auteurs lorsqu'il s'agit de diminuer telle race par rapport à telle autre : l'Arabe est ceci, le Kabyle est cela, son opposé, mais en mieux… Voilà un échantillon des oppositions que les premiers ethnologues – la plupart étaient donc des militaires – ont cru déceler entre les Algériens dits « Arabes » et les Algériens dits « Kabyles » et, *a posteriori*, une façon comme une autre de justifier la supposée occupation des « Arabes » qui auraient colonisé, naguère, les « Kabyles », comme si ces derniers étaient génétiquement fermés à toute dialectique historique. En outre, les faits dont il était alors question remontaient à plus de dix siècles (douze aujourd'hui), tandis que les « occupants » proprement arabes ne formaient qu'une légion assez réduite, pour ne pas dire infinitésimale. Mais l'usage courant en ce temps-là poussait à confondre Arabes et musulmans et, plus subtilement, arabophones et Arabes. Très étrangement, tous les défauts sont arabes, toutes les qualités berbères : telle est la « mythologie kabyle » que Charles-Robert Ageron, l'un des meilleurs connaisseurs de l'Algérie, avait patiemment démontée à la manière d'un mauvais puzzle.

En 1844, alors qu'il était encore colonel et qu'il sillonnait le bled à cheval, le général Eugène Daumas exposa donc – on va le lire jusqu'à l'indigestion – les différences qui, à ses yeux et aux yeux des zélateurs qui se sont empressés de le suivre dans ce délire « d'inspiration germanique », séparent la « race » des Kabyles et la « race » des Arabes. Il s'agit ici d'un aspect seulement de cette mentalité qui s'est insidieusement installée à la faveur des premières incursions dans le bled. Mais pour exécrable qu'il soit, ce « mythe kabyle » exerça de 1837 aux années 1862-1863 une influence constante sur les décideurs, ce qu'Ageron et d'autres – qui ne sont ni partisans ni courtisans – ont très précisément identifié. Les oppositions qui suivent ne sont qu'un échantillon restreint qui illustre le fatras et l'inconséquence maligne et cauteleuse des adeptes du « diviser pour mieux régner » :

— Le caractère saillant du Kabyle pris isolément, c'est la fierté ; si sa tribu est l'égale des autres, il est lui-même l'égal de ses frères.

— L'Arabe baise la main et la tête de son supérieur, ajoute à ce témoignage de respect des compliments à perte de vue, sans s'inquiéter si l'on répond ou non à ses obséquiosités. Le Kabyle ne fait pas de compliments. S'il va, comme l'Arabe, baiser la main ou la tête du chef ou du vieillard, il faut, quel que soit l'âge, quelle que soit la dignité de l'homme envers lequel il a accompli cet acte de déférence, que celui-ci lui rende immédiatement une politesse égale.

— Les Arabes volent amis et ennemis, partout où ils peuvent. Le Kabyle ne vole que son ennemi. Dans ce cas, c'est un acte digne d'éloges ; autrement, l'opinion le flétrit.

— L'Arabe, paresseux de corps, se ressent un peu dans tous les mouvements de l'âme de cette inertie physique.

— Chez le Kabyle, la colère et les rixes atteignent des proportions incroyables.

— L'Arabe est menteur ; le Kabyle regarde le mensonge comme une honte.

— L'Arabe, dans la guerre, procède le plus souvent par surprise et par trahison.

— Le Kabyle prévient toujours son ennemi.

— L'Arabe fournit l'impôt au maître qui le gouverne ; c'est le signe de sa vassalité. Les Kabyles, organisés en républiques, l'apportent à leurs mosquées et, trop fiers pour le payer aux hommes, ils le payent à Dieu… L'Arabe, habitué à être dominé depuis des siècles, est vaniteux, humble et arrogant tour à tour ; le Kabyle demeure toujours drapé dans son orgueil (*Géographie universelle de Malte-Brun*, d'après le général Daumas).

Si le général Eugène Daumas a dressé par la suite un portrait très flatteur de l'émir Abd el-Kader, dont il s'est longuement targué d'être l'ami, il n'en fut rien des nombreux ethnologues militaires – Carette, le général Randon – qui poursuivirent leurs investigations avec une seule obsession en tête : établir la

carte des aptitudes kabyles aux dépens des autres Algériens, systématiquement dénigrés. Doté de qualités chevaleresques comme « seigneur », « issu d'une grande tente », « cultivé », « croyant sincère », « drapé dans son orgueil de chef arabe », etc., l'émir Abd el-Kader – qui n'était pas kabyle, bien que la ressemblance fût confondante – passait en effet pour le parangon de l'arabité et de l'islamité dans cette terre qu'on disait vide d'habitants.

Très fier des comparaisons qu'il a pu établir et répéter sans jamais prendre de distance, l'auteur conclut sa litanie par cette phrase : « Les indigènes que nous avons trouvés en possession du territoire algérien constituent réellement deux peuples. Partout ces deux peuples vivent en contact et partout un abîme infranchissable les sépare. Ils ne s'accordent que sur un point : le Kabyle déteste l'Arabe, l'Arabe déteste le Kabyle. » Sauvons les Kabyles, sauvons-les de tous les périls. À différents moments de leur histoire, les Kabyles étaient devenus la monnaie d'échange des vainqueurs. Le mythe colonial leur a toujours fait croire qu'ils pouvaient, à bon droit, accéder au statut privilégié de maîtres. Promesse accessible en temps d'abondance, mais difficile à tenir en temps de disette. Ils sont différents, certes, comme le sont les Mozabites, les Chaouïas ou les gens du Souf. À mes yeux, l'Algérie ne serait pas ce qu'elle est s'il n'y avait pas les Kabyles, car ils forment l'une des facettes de la diversification et de la richesse de ce pays. Il faut sauver les Kabyles, il faut les protéger contre toutes les agressions injustes qu'ils pourront subir à l'avenir.

Arabo-Andalous

L'Algérie est la fille légitime de l'Andalousie pour ce qui est de la culture savante, et du Machreq… en ce qui concerne la religion, l'islam. Elle est la fille légitime de la France dans les domaines de la culture et de l'administration, y compris quand elle est vétilleuse. Elle est la fille légitime de la Méditerranée quand on observe le tempérament, sec et nerveux, de sa population. Quant à l'Afrique et à l'Orient, ils se sont associés pour la gorger de leur douceur lymphatique et de leur épicurisme spontané, en tout cas au nord, car au sud, l'élément africain est trop présent dans le mode de vie pour que le pays ne tienne pas viscéralement une part de ses émotions du continent d'ébène. Cependant, l'influence de l'art andalou – la musique et l'architecture – saute aux yeux dans tout l'Ouest algérien et plus particulièrement à Tlemcen, qui demeure la capitale dans ce domaine pour avoir été le lieu où se concentrèrent le plus d'exilés arabo-andalous au lendemain de la débâcle de 1492. Cette date doit être présente dans les esprits, car on y commémore, à Grenade comme dans les villes royales marocaines, la chute de la maison des Abencérages, la célèbre dynastie des rois musulmans d'Espagne. Mais la question demeure : l'Algérie a-t-elle ou non reçu un nombre suffisant d'Arabo-Andalous pour pouvoir se réclamer du cercle vertueux des quelques pays qui les ont accueillis à bras ouverts ? Lorsque les Maures d'Espagne furent expulsés, un soir de l'an 1492, sur ordre de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, le dernier roi arabe Abu Abdallah de Grenade, dit Boabdil (qui régna sous le nom de Mohamed XI), se réfugia au Maroc, avant de mourir dans la misère. Pendant les semaines qui suivirent la chute définitive de Grenade, les musulmans qui vivaient en Andalousie devaient choisir entre « la valise et le cercueil », ce que l'histoire immédiate de la Reconquête (*Reconquista*) leur avait dicté. L'alternative était de se fondre dans la nouvelle société, de se convertir au christianisme militant des nouveaux maîtres ou de suivre le chemin de l'exil, à l'image du dernier sultan. Tous ceux qui restèrent optèrent pour l'assimilation pure et simple, ce qui leur était relativement facile car la société de l'Espagne andalouse du XVe siècle était très cosmopolite. En revanche, ceux qui gagnèrent le Maroc et l'Algérie, avant d'essaimer dans le Maghreb, surent préserver leur culture urbaine, généralement supérieure à celle de leurs hôtes. Au XVIe siècle, un

tel métissage humain et culturel ne pouvait qu'être très favorablement accueilli au Maghreb et plus particulièrement en Algérie où les Ottomans commençaient déjà à s'installer. Pourtant, si effectivement la culture arabo-andalouse est devenue par la force des choses la culture classique d'un pays comme l'Algérie dont on voit par ailleurs l'indigence extrême dans ce domaine (voir Culture algérienne), cela signifie que les références anciennes sont d'abord espagnoles et mudéjar, avant d'être ottomanes. C'est d'autant plus vrai que la France, qui avait, dans ce domaine, pratiqué un développement séparé des communautés, allant jusqu'à nier et mépriser la culture vernaculaire, a laissé libre cours aux artisans, aux confiseurs, aux costumiers, aux poètes, aux parfumeurs, aux drapiers et à tous ceux qui avaient vocation de ranimer un patrimoine lequel, certes, n'était pas pur, mais avait le mérite d'exister et d'être chanté comme tel. On le voit avec la musique, mais aussi avec la cuisine, le costume et certains usages urbains (voir Musique algérienne ; Cuisine algérienne). L'Algérie est peut-être arabe, berbère et musulmane, mais elle se voit aussi comme un réceptacle de la culture arabo-andalouse d'un côté – la musique, par exemple – et de la culture ottomane de l'autre – le hammam. Les bourgeoises d'Alger, avec leur séroual bouffant ou en fuseau et caraco serré, ne savent pas à quel point elles ne font que perpétuer des usages anciens et prolonger du même coup une citadinité ancrée dans le *way of life* des Ottomans.

Architecture, la magie des formes

Écrira-t-on un jour l'histoire d'amour des architectes et des bâtisseurs français ou brésiliens avec l'Algérie ? Qu'il s'agisse de Le Corbusier, Fernand Pouillon ou Oscar Niemeyer, il n'est pas un architecte un tant soit peu imaginatif ou carrément fou qui, dans les années soixante et soixante-dix, n'ait eu envie de recréer le paysage algérien à son image et selon ses caprices. De nombreux peintres, voyageurs et poètes ont éprouvé dans l'intérieur du pays des émotions très intenses, des révélations quasi païennes, au point que beaucoup se convertirent à la seule religion universelle que l'on cultive vraiment en Algérie : la lumière. On doit à l'architecte André Ravereau d'avoir révélé un culte dionysiaque unissant la forme traditionnelle des villes du sud – celle du M'Zab en particulier, qui inspira l'architecture française autant que l'art primitif africain l'aurait fait pour Picasso – à la lumière crue qui s'offre ici comme la viande sur un étal de boucher. Le M'Zab mystérieux. Quoi de plus idyllique qu'une ville-oasis qui réussit le pari d'être la synthèse de toutes les villes, la perspective la plus aboutie, l'épure parfaite. À cette époque, le M'Zab était l'Eldorado de la construction et l'art le plus accompli du bâti. J'en avais rêvé au point que ma première escapade en dehors des beaux rivages de la Méditerranée nourricière fut pour me confronter à ce parc naturel de la perfection architecturale.

Au-delà, toute l'Algérie peut se prévaloir d'être le laboratoire d'une harmonie architecturale extrêmement dense et originale. Qui n'a en tête l'organisation des maisons, avec leurs patios et leurs fontaines intérieures ? Qui a oublié les séguias des oasis, les aqueducs, les sanctuaires, les coupoles des mosquées, mais aussi les portes arquées des vieilles villes, les arcades des marchés et leurs ogives, leurs colonnades, et les anciennes portes et fenêtres d'Alger, enfin, les beaux monuments arabo-mauresques qui essaimèrent dans les grandes villes, avec leur portail représentatif, leurs fenêtres ogivales et leurs jardins luxuriants ? Parlant de Bab-Azoun – la brèche par laquelle les conquérants français d'Alger s'infiltrèrent dans la ville –, Théophile Gautier identifie et isole les motifs architecturaux qui font le charme de la cité arabe : les créneaux dentelés, les machicoulis, les barbacanes, les moucharabiehs. Dans d'autres parties de la ville, les murs épais, qui la protègent des agressions extérieures, rappellent les fortifications du Moyen Âge. Grâce à la simplicité de ses lignes, la pureté de ses ensembles et leurs proportions, l'emplacement de ses auvents et de ses ouvertures, la circulation intérieure de l'air, la coulée appropriée des matériaux et leur blancheur immaculée, la ville arabe, turcomane ici, mozabite là, chaouïe

éventuellement, arabo-andalouse dans l'Ouest algérien, maritime dans les petits ports de pêche de la côte, est une sorte de leçon vivante et complète d'architecture. Elle a influencé une partie de l'architecture contemporaine, autant que l'art raffiné de Praxitèle a modelé toutes les Aphrodites qui ont été sculptées après lui. Dans les années soixante et soixante-dix, le voyage dans la région du M'Zab s'imposait à toute l'élite mondiale de l'architecture et de l'urbanisme. Jusqu'au jour où le temps musical, qui est aussi potentiellement celui des bâtisseurs, devint le référent principal. Je reviendrai sur l'architecture des mosquées, mais il est important de dire que l'Algérie a offert au monde musulman des monuments somptueux, pas en si grand nombre certes que le Maroc ou l'Égypte, mais suffisamment représentatifs pour être admirés pour eux-mêmes. Lorsque, dans son ouvrage-clé, *L'Âme musulmane*, Raymond Charles étudie l'art musulman comme une théologie, il peut tout aussi bien l'appliquer aux mosquées algériennes, à leur originalité, à leur intégration dans l'espace oasien ou désertique, à leur élévation. Qu'importe si les cinq mille logements de la cité appelée Climat de France, construite par Fernand Pouillon, juste au-dessus de Bab el-Oued, ont trop vite vieilli au point de devenir des repaires inexpugnables pour terroristes au temps du FIS et du GIA. Qu'importe aussi l'état de quasi-abandon des belles bâtisses au bord de l'eau, à Zéralda et ailleurs. Qu'importe le laisser-aller : l'intention était là, donnée sans calcul, et le temps l'a reprise qui n'a pas accepté cette promesse d'avenir. L'art architectural a ses règles et ses diagonales. La décoration, hier négligée, est devenue un must. Il en va de même pour les tentures, les tissus d'ameublement et même l'artisanat, discipline qui accompagne sans trop s'imposer la créativité architecturale. Il existe un artisanat d'intérieur, qui agit en symbiose avec le bâti et ses extensions, comme il y a un artisanat tout court.

Dinanderie, bijouterie, poterie, tapisserie : il fut un temps où aucun art relevant de l'artisanat traditionnel n'était ignoré en Algérie, quand il n'atteignait pas un niveau de perfection digne des manufactures persanes ou indiennes. La sellerie, par exemple, a été portée aux nues au temps d'Abd el-Kader, mais elle a régressé depuis. Pourtant, la planète entière plébiscite l'art manuel iranien, indien, égyptien ou turc, alors qu'elle ignore l'algérien, en raison d'un manque d'information peut-être, mais surtout d'un manque de débouchés et d'une absence totale de volonté de faire fructifier ce capital historique pour glorifier le génie populaire au-delà de son périmètre casanier, de ses tabous et de ses inhibitions. Il fut un temps où la vannerie, le travail des cuirs, la bijouterie et la mosaïque côtoyaient la fabrique de cigares, les métiers à tisser, les tapisseries les plus robustes, la reliure et l'ébénisterie. Aujourd'hui, il n'en reste rien. Il suffit de traverser l'Algérie du nord au sud et d'est en ouest pour constater que le plastique chinois, l'aluminium chinois, les bibelots chinois et les tapis synthétiques les plus vulgaires ont investi tous les magasins. Les grossistes ne font plus le voyage du M'Zab ou du Touat pour se fournir en produits régionaux, ils vont en Turquie, à Hong Kong, en Thaïlande, en Inde, car ils connaissent mieux les circuits de l'argent facile, de la contrefaçon et du marché noir.

Quelle idée étrange de peindre en vert toute une maison ? Ce privilège, croyons-nous, est réservé à quelque colonie anglaise des Grandes Antilles, aux habitants de la Réunion, aux Seychelles. Eux, oui, peuvent se jouer des mornes conversions chromatiques pour s'adonner à tout le spectre de la lumière, peindre en vert, en bleu pâle, en gris s'il le faut, là où le gris prend des allures majestueuses. Pourtant, j'ai repéré sur une photo aérienne de Constantine, dans *L'Algérie vue du ciel*, au milieu des couleurs dominantes, l'ocre, le rouge et le marron des tertres inhabités, au milieu de la vieille ville, une grande maison verte, une maison isolée et singulière qui aurait été sans cela ordinaire, mais qui, en l'occurrence, s'offrait à l'objectif, perdue dans cette immensité chaude et uniforme de la masse environnante. Oser la couleur, c'est comme aller tout nu, se dévoiler pour une femme devant une assemblée d'hommes ou se disputer sous le regard des voisins goguenards. Et pourtant, dans ce pays où la laideur est partie prenante de la beauté et de son psychodrame, combien la couleur serait la bienvenue ! J'imagine des bourgs entiers dédiés au bleu, à l'instar de Chefchaouen, ou au blanc, comme certains villages tunisiens. J'imagine des bourgades au bord de la nationale 1, en bois du Canada, où les habitants porteraient tous des jeans et,

l'été, des chapeaux de paille, des villes où l'on aurait un carnaval et des écoles de samba algérienne, ou de petits Las Vegas avec des majorettes à séroual de soie satinée qui s'exerceraient sans arrêt. D'autres villes encore où tous les artistes en herbe trouveraient les aménagements nécessaires pour créer du beau, car le beau fait naître le beau, enfin des mosquées qui reviendraient au chant mélodieux du muezzin du haut de son minaret en lieu et place des odieux haut-parleurs dont il faudrait à jamais interdire l'usage. Et si, comme l'affirmait Montherlant, il y avait « encore des paradis » à Alger et dans toute l'Algérie, ce serait peut-être ce paradis-là : la couleur.

Autoroute d'est en ouest

Voir : Scènes de la vie quotidienne



Bachi-Bouzouk

Voir : Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks

Bains maures et sources thermales

C’est donc vrai : l’Algérie fut bien le pays des grands bains et la destination préférée des grands personnages du passé, désireux de faire des cures de jouvence ou de remettre en train un corps qui avait subi les assauts de la maladie ou qui était outragé par ceux de l’âge. Marx fut et demeure le curiste le plus célèbre d’Algérie, notamment à Mustapha. Au moment de son séjour en Algérie, il était au sommet de sa gloire, et ne craignait pas d’afficher sa mauvaise humeur quand il ne voyait pas les progrès du traitement. Outre sa correspondance, notamment avec Engels, il ne cessait de travailler « tout en se laissant frotter le dos », ce qui, en l’espèce, suffisait pour faire de lui un invité de marque. Cependant, nombre d’autres visiteurs sont repartis transformés, selon Théophile Gautier, en « hommes de couleur » et nul ne s’est jamais plaint, sur le plan médical ou sur celui du confort, des établissements de cure algériens. À Biskra, André Gide était, lui, préoccupé par une maladie pulmonaire qui pouvait, à tout moment, dégénérer en phtisie. Les riches Anglais fréquentaient en masse Alger, au point que l’idée d’édifier un bel hôtel pour les accueillir fit son chemin. Ce sera le Saint-Georges (voir Hôtel Saint-Georges).



En Algérie, la structure du hammam est, pour, l'essentiel, turco-ottomane. L'architecture est, elle, directement inspirée des thermes antiques. Autrement dit, pour comprendre le bain maure, son organisation, son architecture, sa fonction, il faut d'abord se projeter en Turquie, et plus particulièrement dans le carré huppé de la Corne d'Or, avec ses mosquées prestigieuses, ses bains, ses gargotes, l'écheveau de ses ruelles entrelacées, et au-delà jusqu'à la Rome antique. Cette dernière a laissé de nombreux vestiges au Maghreb, en Libye notamment où des villes entières – Sabratha, Leptis Magna, avec leurs bains – sont conservées, en Tunisie bien sûr, mais aussi, évidemment, en Algérie (voir Algérie romaine et chrétienne [L']). Le visiteur allait du *frigidarium*, la salle la plus froide, jusqu'au *caldarium*, la salle la plus chauffée – on utilisait des fourneaux latéraux ou souterrains (hypocaustes) – en passant par une ou deux pièces intermédiaires, le *tepidarium*. Ce principe des thermes où l'on se sert d'eau chauffée à plus de 80 °C et d'installations de poterie – qui conduit la chaleur et qui protège en même temps – s'est généralisé en Méditerranée, plusieurs siècles avant l'arrivée de l'islam. Les Turcs reproduisirent à Alger le hammam tel qu'il existait à Constantinople, mais ils ajoutèrent des promenades extérieures, des jardins et des fontaines publiques. Les autochtones ne tardèrent pas à l'adopter. Le bain maure est d'abord un lieu privatif, avant de devenir le bien commun des musulmans, puisque l'islam a largement favorisé l'extension de l'hygiène. Le voyageur Jean Thévenot (1633-1667), sujet de Louis XIV et introducteur du café en France, qui décrivit *L'Empire du Grand Turc*, n'a pas manqué de signaler qu'il n'y avait chez les Turcs « si chétif village qui n'ait au moins un bain ». Le même principe urbanistique a été appliqué à la Régence, de sorte que les hammams sortirent de terre aussi vite que les mosquées. Le hammam algérien est conçu sur le modèle classique : une enfilade de salles de marbre blanc, recouvertes de leurs zelliges de couleur, souvent surmontées de dômes et suivant la même gradation thermique qu'à Rome ou en Turquie. Le cœur de l'établissement est appelé mastaba. C'est le lieu d'accueil des curistes, là où ils se dépouillent de leur tenue de ville pour se draper dans la grande serviette blanche ou colorée appelée *fouta*, offerte à chacun d'eux. Après une douche rapide, ils sont invités à rejoindre la salle commune des baigneurs. Le caractère premier du hammam est d'être à la fois un lieu d'hygiène et un lieu de convivialité. Les femmes viennent se coiffer et se montrer ; les jeunes filles imitent les gestes des vieilles dames plus expérimentées, car il faut de l'expérience, de l'allure et du cran pour exhiber son intimité, ses formes, ses petits défauts. J'ai souvent parlé du hammam dans mes livres, car ce lieu agit sur notre mental. Bien avant la nubilité, nos rétines ont déjà enregistré, à une vitesse astronomique, des tableaux de nus qui vont de *L'Origine du monde* de Courbet jusqu'aux naïades séraphiques de Raphaël ou de Botticelli, en passant par le Corrège, Ingres, Rubens et Caillebotte. Mais dans le hammam arabe, je ne vois ni l'abstrait Klimt, ni le maladif Egon Schiele, ni le statique Modigliani. Ici, le musée d'art vivant rencontre l'ambiguïté sociale du hammam, et le désir se mesure à l'œil nu.

Notre précocité sexuelle est née là, dans cet antre où le voyeurisme est encore toléré, avant que l'enfant mâle ne bascule dans l'univers de la sexualité pure. Le hammam est également un lieu d'apparat,

car les richesses s'affichent, au moins par le nombre de domestiques qu'aucun seigneur ni aucune dame de la haute société ne se refuse. Enfin, les futures belles-mères travaillent à « chasser la bru » comme on chasserait l'antilope dans le désert. Les noces à venir promettent ainsi de belles prises. Le hammam est le lieu du divertissement par excellence. On oublie les affres du quotidien, la pénurie d'eau, les obstacles de l'administration, la corruption et l'on s'adonne sereinement à des narrations légères et aux « brèves » de hammam. La famille, les enfants, le bonheur conjugal, les projets, ce sont là les thèmes les plus récurrents, mais quelques confidences de cœur peuvent survenir. On bavarde beaucoup, on se réconcilie, on rit, on vit. L'eau aura toujours cet effet bénéfique d'apaiser les cœurs et les consciences, de détendre les corps, de relâcher les muscles, de dissiper l'ennui. Au-delà du hammam proprement dit, on peut considérer l'Algérie du Nord comme une offrande aux dieux lares, ceux du vent, du feu et de l'eau.

Selon une mythologie ancienne et bien ancrée au point qu'elle traversa les époques musulmane, turque et française, la plupart des villes nées autour d'un puits ou d'une source d'eau ont conservé leur morphologie berbère du début, leur identité aquatique. On appelle en effet la source du nom commun et générique de *aïn*, ce qui signifie « source », « petit puits » ou « fontaine ». Un grand nombre de villes et de villages se sont édifiés autour de ces points d'eau, qui paraissent d'une importance cruciale pour la survie des populations. Ainsi, Aïn Safra (La Source jaune), Aïn el-Turck, non loin d'Oran, Aïn Bayda (La Source blanche), Aïn Bessam, non loin de Médéa, Aïn M'lila, dans les hauts plateaux et bien d'autres villes-sources dont l'eau, parfois, est devenue une marque déposée comme en Kabylie (les eaux minérales viennent essentiellement de Kabylie ou des Aurès). Certains points d'eau remontent aux Romains : Aïn Témouchent (Timici Civitas), Aïn al-Borj (Tigisis Nimidae), Aïn as-Sultan (Thamarita), Aïn Zina (Diana Veteranorum), Aïn el-Bey (Saddar), Aïn Zada (Horrea), Aïn Kebira (Sataf), Aïn Tagouraït (Casae Calventi), Aïn el-Kerma (Arsacal).

Georges Marçais semble penser que de nombreuses caractéristiques des hammams d'Algérie, en l'occurrence ceux de Tlemcen, se retrouvent dans des établissements similaires de l'autre côté de la Méditerranée : « Le monde musulman devait d'ailleurs transmettre l'usage des bains de vapeur et leur architecture aux provinces limitrophes du monde chrétien. On en a signalé de très comparables à Barcelone, à Girone en Catalogne et même à Perpignan. Il se peut que le hammam sicilien de Céfalu date de l'occupation normande. De même que les coupoles sans nervures de nos églises romanes […], ces vieux bains de l'Europe méridionale, dont le hammam des Teinturiers semble un prototype nord-africain, nous révèlent l'influence qu'exerça la civilisation islamique sur la vie citadine de notre Moyen Âge… » (Georges Marçais, *Tlemcen*, p. 41-42).

On le voit, les jeux d'eau en Algérie – la fontaine jaillissant dans un patio ou dans une cour de mosquée –, la sacralisation de cette matière plus rare que d'autres, et même le thermalisme qui n'est qu'une exploitation parmi d'autres de la puissance aquatique, remontent à l'Antiquité. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que la plupart des sources aient été identifiées dès cette époque – punique, phénicienne, romaine –, et que certaines d'entre elles gardent leur dénomination d'origine. Elles sont nombreuses et très chaudes, plus orientées sur le thermalisme à proprement parler que sur la thalassothérapie. L'eau ferrugineuse carbonatée calcique de certaines sources est très recherchée. C'est le cas de Hammam Maskhoutine, « Les Bains des maudits », à Guelma – l'*Aquae Thibilitanae* des Romains –, qui restent les plus fameux thermes d'Algérie, et sans conteste les plus beaux puisque l'eau descend d'une cascade pétrifiante, blanche et luisante. En outre, cette eau est l'une des plus chaudes au monde, 97 °C, avec celles d'Islande, ce qui lui donne de véritables propriétés médicinales dans le traitement des maladies de peau, de la jaunisse et des rhumatismes. D'autres eaux sont chlorurées, sodiques et sulfurées comme à Hammam as-Salhine de Biskra (littéralement « Les Bains des vertueux »), l'*Ad Piscinam* des Romains, avec une eau de 46 °C. Parmi les plus connus, certains bains ont des eaux ferrugineuses, alcalines ou sulfurée. Ainsi, les eaux des thermes de Hammam R'hira, l'*Aquae Calidae* des Romains, également appelés Hammam Sidi Slimane, à Bou Medfa, dans la région d'Alger (*Aqua Calidae*

Colonia), sont salines, sulfatées, calciques. Elles sont recommandées pour les arthrites et tous les rhumatismes. On ne peut les citer toutes : source de Bou Adjar à Aïn Témouchent, source de Bou Hanifa de Mascara (*Aqua Sirenses*), source de Berrouaghia, Aïn Sennour à Souk-Ahras, Aïn Nouy à Mostaganem, bains de la Reine de Mers el-Kébir, hammam Guedjima à Batna, source de Saïda, bains de Oued Athmania et Youks-les-Bains sont quelques-unes des quatre-vingt-dix sources thermales qui ont été identifiées et classées en Algérie. Bien qu'elles n'aient pas toutes la renommée de Hammam Maskhoutine, ces sources rendent mille et un services aux visiteurs qui les plébiscitent par leur fréquentation. Les rhumatismes poussent les curistes à venir de très loin, y compris d'Europe (voir Voyage en Algérie [Le]), pour s'offrir aux eaux ferrugineuses du pays. Le principe est toujours le même : le patient plonge son corps dans un bassin d'eau chaude, y reste une demi-heure, quitte le bassin, s'enveloppe dans de grandes serviettes de bain, des *foutas* comme ceux du hammam classique, et attend une sudation salutaire. Il répète la même opération pendant toute la durée de son séjour dans les thermes.

Les sources d'eau ont toujours eu la faveur des populations autochtones, car celui qui les maîtrise détient une puissance qui confère à la magie. Depuis la Numidie antique, la géographie thermale du pays a eu les honneurs de l'industrie humaine, qui a su les capter et les exploiter. Au-delà des sources importantes, un certain nombre de localités se sont construites autour d'un point d'eau, mais c'est une autre histoire que l'on racontera au fil de l'eau.

Bandits d'honneur, rebelles et insoumis

Ils étaient fiers de leurs cassures et des coups du sort supportés avec vaillance, fiers d'arborer des taillades dans le dos, des cicatrices sur le visage. Ils étaient de façon irrépressible attirés par la poudre, si toutefois leur destin – leur *mektoub* – n'en avait pas décidé autrement. Ils s'en glorifiaient presque, et faisaient de leur cause un motif sincère de suprématie sur les hommes. Les bandits algériens tenaient des bandits d'honneur corses, turcs ou siciliens, voire de toute la faune d'opposants viscéralement attachés à leur terroir et à leur liberté. Les mœurs tribales de l'Algérie de l'époque leur assuraient les meilleures récompenses : ils habitaient le cœur des pauvres gens, faisaient rêver les femmes qui bravaient tous les dangers pour partager leur couche, et portaient haut la cause des déshérités. Ils ferraillaient partout, dans les villes, mais surtout dans les campagnes, car la tribu, chatouilleuse, n'acceptait pas les humiliations que les citadins étaient prêts à subir et à oublier aussitôt. Le plus spectaculaire est sans doute le contraste entre ces deux codes civils, ces deux manières d'évaluer les crimes de sang, le sens des rébellions, la valeur des outrages. Dans la conscience arabe d'autrefois (d'aujourd'hui aussi, mais la justice est différente), le viol d'une femme dépassait l'imagination, il était tout simplement inacceptable. Or, s'il était indélébile chez la femme elle-même, il était surtout inexcusable aux yeux des hommes qui, avec elle, près d'elle, le subissaient presque autant. L'auteur du viol devait expier sa faute par une mort violente, ou, à la rigueur, en épousant aussitôt et sans coup férir sa « victime ». Un tel scandale lui collait à la peau toute sa vie, tandis que la femme était vouée à la réclusion définitive, en raison de la honte qui la marquait – comme le fer rouge une bête – moralement et physiquement. Mais le bandit d'honneur avait d'autres champs d'activité que les crimes de sang : le vol des biens d'autrui était le plus courant, le vol de bétail, en particulier, était très grave. Cependant, une fois appréhendé, le voleur pouvait trouver des compensations matérielles pour réduire la dette qu'il avait contractée à l'endroit du paysan lésé. L'eau était souvent une source de conflit, car de sa rareté ou de son abondance dépendait l'issue d'une campagne. Le matériel agricole, les fourrages, les réserves de grains ou le détournement des denrées de première consommation nourrissaient les principaux conflits entre tribus et au sein des familles. Une deuxième raison qui poussait à prendre le maquis était la possession des femmes. L'amour et la sexualité

avaient toujours provoqué d’innombrables rixes, et, partant, des vengeances qui traînaient dans le temps, avec d’inévitables répercussions sur les générations suivantes. Enfin, le bandit d’honneur pouvait exceller, si l’on veut y voir le côté flamboyant et réparateur, dans le combat face à l’occupant. La France eut maille à partir avec un grand nombre de rebelles solitaires et d’insoumis, devenus de fait des bandits d’honneur ou des bachi-bouzouks (voir Zouaves, méharistes, saphis et bachi-bouzouks), parce qu’ils commettaient des crimes isolés dont la vocation était de faire justice en lieu et place de l’autorité, passive ou franchement complice, qui en était chargée. Redistribuer de la richesse aux pauvres et aux personnes lésées était également une tâche de ces d’Artagnan d’un autre genre, qui commettaient aussi des brigandages aux dépens de la puissance occupante et au bénéfice des tribus qui avaient dû subir un traitement inamical ou peu équitable. Les rebelles n’étaient pas tous des enfants de chœur et certains étaient tout simplement des bandits de grands chemins, des voyous, des malandrins cherchant à profiter d’une faille du système. Amara en fait partie. Isabelle Eberhardt, qui le décrit dans une petite nouvelle intitulée *Amara le forçat*, note qu’il était « très maigre, au visage bronzé, imberbe, aux traits anguleux ». Cet « anarchiste » était vêtu d’un pantalon trop court et d’une sorte de gilet de chasse rayé ouvert sur une poitrine osseuse, portait aux pieds des espadrilles. Son histoire est typique de celles qu’Isabelle Eberhardt, elle-même très libérale, aime par-dessus tout et qu’elle décrit à longueur de pages dans beaucoup de ses nouvelles. L’homme qui avait à ce moment-là vingt-six ans était né dans un douar des Ouled-Ali, du côté de Sétif. « Nous sommes tous bergers, chez nous, dit Amara. Nous avons beaucoup de troupeaux, des chevaux aussi. » Amara possédait une jument magnifique, Mabrouka. Or, un homme du nom d’Ahmed en était jaloux. Il conçut le projet de la voler. Pour son malheur, Mabrouka était très réputée et aucune vente dans la région n’était possible. L’alerte fut vite donnée et les gens du *makhzen* (l’administration) partirent à sa recherche. L’ayant appris, Ahmed conduisit Mabrouka dans un ravin isolé et l’égorgea. Quand Amara appris la mort de sa belle jument, un don de son père, à lui, l’enfant unique, le seul soutien de sa famille, il en pleura de rage et jura de se venger. « Une nuit obscure, je quittai furtivement notre douar et j’allai chez les Oulad Hassène. Le gourbi d’Ahmed, mon ennemi, était un peu isolé et entouré d’une petite clôture en épines. […] Son sommeil était profond. Je ceignis ma gandoura de mon mouchoir, pour n’accrocher à rien. J’entrai dans l’enclos. Mes jambes étaient faibles et une chaleur terrible brûlait mon corps. J’hésitai, songeant au danger. Mais c’était écrit, et les chiens, repus, grondèrent. Alors je saisis le fusil d’Ahmed, le retirai brusquement de dessous sa tête et le lui déchargeai à bout portant dans la poitrine. Puis je m’enfuis… » Les gendarmes organisèrent une battue et, au bout de trois jours et trois nuits, ils arrêtèrent le fuyard. Le juge le condamna et le jeta en prison, d’abord à Sétif, puis à Constantine et Philippeville, enfin dans un pénitencier en Corse où il devait rester enfermé longtemps mais en raison de sa jeunesse et du motif de son crime, une vengeance de droit commun, il ne fut enfermé que trois mois. Au retour, à bord du *Félix-Touache* qui le ramenait de Marseille à Philippeville, il continua d’affirmer qu’il était dans son bon droit, qu’il n’avait pas tué pour le plaisir mais pour venger un vol et un crime horrible. Et que s’il devait le refaire, il n’aurait aucune hésitation. Pas de culpabilité, seulement le sentiment d’avoir réparé une injustice, ainsi l’honneur était sauf.

D’autres révoltés s’embrasaient à la flamme politique et ne cherchaient aucun bénéfice personnel. Ainsi cette femme des montagnes kabyles, une véritable Jeanne d’Arc algérienne, instruite, célébrée et honorée comme telle par toute la population : Lalla Fathma M’Soumer. Entre 1845 et 1857, elle sut tenir tête à plusieurs grands chefs militaires français, Mac-Mahon, Maissiat, Randon qui, longtemps, échouèrent à la vaincre. Mais l’ennemi était trop fort, et elle dut s’incliner après un dernier combat qui la prit en traître. Capturée en 1857 puis incarcérée, elle mourut de rage et de chagrin en 1863.

Benzelmat, ou Ben Zelmat, fut un autre de ces idéalistes. Il avait longtemps défié l’armée française au temps où la conscription était obligatoire pour tous les indigènes, en vue de compléter les effectifs de spahis. La France, disait-on, était en danger et son armée manquait de bras. Messaoud Benzelmat était un berger des Aurès. Vers 1916, l’armée déclencha une vaste opération de ratissage visant à capturer un

bandit qui non seulement avait fui le recrutement, passant donc sous le statut infamant d'insoumis, mais entretenait la révolte de tous les insoumis de son espèce. Qui croit connaître le djebel s'y cassera les dents : il n'était pas facile de capturer des hommes disséminés dans cette montagne qu'ils connaissaient mieux que personne. La première manifestation du groupe de Benzelmat, un an après leur fuite, fut la mise à sac d'un village de colons des Aurès, Foum Toub, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1917. Abderazak Hellal, qui enquêta à ce sujet, rapporta que le pillage dura toute la nuit, et que, lorsque les premières colonnes de l'armée arrivèrent sur les lieux, ils ne trouvèrent que des colons apeurés et ligotés.

Qu'il est valeureux mon bien-aimé [chantaient les femmes]
Messaoud Ben Zelmat
Il est chaussé
De lanières à semelles plates
Cloutées de chevilles de fer
De jour comme de nuit
Tout le pays est à lui
Du Mellagou à l'Ahmer Khaddou
Il est le lion dans son domaine
Son corps dur est bâti
À la romaine
Ses yeux ont un regard
Qui me pénètre droit au cœur
Sa bouche charmante
Me murmure : ma sœur…



Bientôt Benzelmat fut rejoint par un bandit d'honneur aussi insaisissable que lui : Boumesrane. Ils inspirèrent d'autres bandits, dans d'autres régions d'Algérie, d'autres insoumis, d'autres déserteurs et autant de condamnés à mort qui, s'ils ne méritaient pas la potence, étaient voués à croupir dans les geôles de l'armée ou envoyés au bagne (voir Nouvelle-Calédonie). Plus tard, en Kabylie, un Amirouche Aït Hamouda (1926-1959) s'identifiera parfaitement à eux. La tête de Benzelmat fut mise à prix fort cher, mais cinq années après sa fuite, nul ne pouvait savoir où il se trouvait ni à quel moment il allait occire tel bachagha, tel agha, tel collabo ou tel caïd trop prompt à servir au lieu de combattre. Pourtant, le soir du 7 mars 1921, Benzelmat, trahi par ceux qui le recevaient pour un banquet nocturne, fut assassiné en même temps que son proche compagnon, un certain Salah Ben Ahmed. Sa légende emplira le massif des Aurès et se propagera dans toutes les chaumières, tous les bourgs et jusqu'aux grandes villes de la région comme Batna et Constantine. Il faut mettre dans la même catégorie les rebelles politiques dont l'action visait à contester le principe même de l'occupation et les rebelles de « droit commun », qui cherchaient à venger une situation révoltante ou indigne. Le plus célèbre d'entre eux fut sans doute Bou'Amama. Voilà un héros parfait, qui demeura lui-même jusqu'à son ultime sacrifice, bien que nous ne sachions rien de son enfance. Il semble sortir d'un western américain, en ce sens qu'il hantait l'esprit des citoyens les moins craintifs, les moins frileux, tandis que ses pires ennemis, des « personnes dignes de foi »,

l'affublaient de défauts irrémédiables qu'il n'avait peut-être pas, même si d'autres « personnes non moins honnêtes » faisaient de lui un autre portrait. En fait, Bou'Amama était, à la fin du XIXe siècle, le héros négatif – le « marabout fanatique », comme l'appellera, en 1878, Paul Leroy-Beaulieu – qui empêchait les colons de s'installer où ils le désiraient, sans rendre compte à des gueux, des coupeurs de route, des révolutionnaires. « Bien malin celui qui dirait, même aujourd'hui, ce qu'était Bou'Amama », note Guy de Maupassant qui, pourtant, a enquêté sur le personnage qu'on a signalé, affirme-t-il, à six endroits différents et distants parfois de 150 kilomètres en une journée. Notons enfin qu'en 1881, celui qui n'était encore que le vicomte de Foucauld – et qui deviendra par la suite le père Charles de Foucauld – participa à la lutte contre Bou'Amama. J'ai gardé le plus prestigieux pour la fin : il s'agit d'El-Mokrani. Qui, en effet, de nos jours, se rappelle ce chef rebelle algérien, Zapata d'une terre qu'il croyait connaître et aimer par-dessus tout et qu'il a dû un jour défendre contre la spoliation sournoise de ces étrangers harnachés comme des dieux et venus du nord ? Dans la dernière décennie de son occupation, la France allait découvrir, sous la dénomination péjorative de fellagha, la forme la plus extrême de l'insoumission du peuple algérien et de son refus catégorique envers toute domination étrangère. Le fellagha était pour le coup un coupeur de route dangereux, car il était organisé et bien armé. Il était le *fell* capable de surgir de n'importe quel bosquet et d'attaquer par surprise (voir Razzia). Mais ce guérillero devint peu à peu un symbole, celui de la révolte et de la rébellion. Tête brûlée pour les stratèges de l'armée d'occupation, il montra une grande dignité personnelle. L'une de ses vertus, et non des moindres, était qu'il pouvait se battre jusqu'au bout sans attendre une reconnaissance, qui ne lui fut accordée que lors de l'Indépendance. L'insurrection du 1er novembre 1954 donna le ton des épreuves que tout Algérien, de quelque bord qu'il fût, allait connaître et souvent subir dans sa chair. Le combat arrivait dans sa phase finale ; la guerre de libération constituait le plus haut degré d'intensité de cet irrédentisme légendaire qui avait contribué à donner une solidité et une cohésion exceptionnelles à l'ensemble du peuple algérien.

Barberousse (Les frères)



Quatre écumeurs des mers, dont deux sabreurs de première qualité, portent le nom de Barberousse : 'Aroudj, Khair ed-Din (le Barberousse), Ilyas et Ishaq, tous fils d'un modeste potier de Medelin (ou Mételin), dans l'île grecque de Lesbos, du nom de Yacoub d'Yenidjewardar. Depuis cinq siècles, deux d'entre eux, 'Aroudj et Khair ed-Din, adoubés par les sultans de la Porte, reçoivent les honneurs militaires des marins les plus chevronnés qui en ont fait des chefs. On se les représente comme des Jack Sparrow – du film *Pirates des Caraïbes* –, démons sans foi ni loi, sanguinaires, puissants et authentiques

briscards des mers, flibustiers intrépides et invincibles. ’Aroudj et Khair ed-Din furent appelés Barberousse – nom qui a d’abord été donné à l’un d’eux – lors de leur séjour à Tunis, en 1504. Dès 1515, ils firent des incursions en Algérie à partir de Jijel, une base de l’Est algérien. Henri Delmas de Grammont indique, dans une étude de *La Revue africaine*, que « les pièces officielles n’emploient que le vocable Barbara, soit qu’elles nomment ’Aroudj, soit qu’elles parlent de son frère Khair ed-Din. En Italie, on dit Barbarossa ; en France, le roi et ses ambassadeurs écrivent Barberousse. Mais tous, Espagnols, Italiens et Français, lorsqu’ils se servent de la langue latine, disent : *Oenobarbus Turchus* (Le Turc à la barbe rouge) » (*La Revue africaine*, 1885). D’autres noms, parfois attribués à tort, circulent : Aruch, Horruc, Orox, Homich… À moins que toute cette généalogie africaine ne remonte tout simplement à Frédéric Ier de Hohenstaufen, dit également Frédéric Barberousse (1122-1190), qui régna en Allemagne et en Italie, où il reçut le surnom de Barberousse, en raison de son impressionnante pilosité.

Dans l’entrée « Algérie » de la *Nouvelle Encyclopédie américaine*, Engels écrivait : Barberousse Horuk. En réalité, il n’y aucune indication précise quant à la couleur de la barbe d’ ’Aroudj et de ses frères, et rien ne dit que sa barbe eût été vraiment rousse ou rouge. Selon Waslin Esterhazy, auteur de *De la domination turque dans l’ancienne Régence d’Alger*, le nom Barberousse vient de ce que les Européens n’arrivaient pas à prononcer correctement ’Aroudj. Ils ont finalement opté pour Barberousse, qui prévalut tant pour la facilité de la langue, qui ne pouvait plus fourcher, que pour l’image qu’il donnait d’un corsaire roux ou rouge, redouté de tous.

La ville où se forgea cette réputation si sulfureuse est Alger, mais le terrain de jeu du corsaire fut infiniment plus vaste, s’étendant de la Méditerranée aux mers du Nord. Alger était, au milieu du XVIe siècle, « une ville de pirates insolents », ainsi que le rappelle si suavement Venture de Paradis, qui avaient réussi à en faire une escale redoutée par la plupart des flottes étrangères, mais aussi une capitale méditerranéenne.

Après avoir ferraillé avec toutes les nations maritimes, conquis Ténès et Tlemcen, Baba ’Aroudj mourut au combat, en 1518, dans une bataille contre les Espagnols, à la frontière marocaine, à quelques encablures de Tlemcen. Khair ed-Din rallia l’armée en déroute de son frère Baba ’Aroudj, dont il prit naturellement le commandement, avant de s’emparer du *Peñón* d’Alger (1529). Selon les historiens, il aurait usé d’un stratagème assez efficace, celui d’Hippomène qui, dans sa lutte contre Atalante, avait eu le trait de génie de semer derrière lui des trésors afin d’assouvir la cupidité de ses poursuivants, de les disperser et de les ralentir suffisamment pour pouvoir leur échapper.

L’année de la mort de son frère, 1518, Khair ed-Din fut élu par les acclamations du peuple d’Alger. Cela combla d’aise le sultan ottoman Sélim Ier, lui-même confirmé dans son rôle de parrain de la Régence. D’ailleurs, les sultans ottomans auront un droit de regard direct sur les beys d’Alger jusqu’en 1711. Le 27 mai 1529, Khair ed-Din chassa du *Peñón* d’Alger le gouverneur Martin de Vargas, après avoir échoué dans sa tentative de le convertir à l’islam. Comme Vargas s’obstinait dans son refus, il fut bastonné, tant et si bien qu’il rendit l’âme. Peu de temps après, Khair ed-Din fut rappelé à Constantinople où il fut nommé capitan. De l’autre côté du détroit de Gibraltar, les Espagnols étaient furieux. En septembre 1516, ils armèrent une flotte importante placée sous l’autorité de Diego de la Vera, avec pour mission de punir l’offense qu’ils avaient subie de la part des Algériens. Diego de la Vera fut écrasé et plus de mille cinq cents de ses soldats périrent lors de l’assaut, à un endroit qui aurait donné son nom au quartier de Bab el-Oued.

Le XIXe siècle ne fut pas de tout repos pour les habitants d’Alger, car les attaques des marines européennes, essentiellement anglaise, danoise, espagnole et française, se multiplièrent. Les Anglais ouvrirent les hostilités et furent les plus destructeurs. En 1816, notamment, l’attaque conduite par lord Exmouth (1757-1833) pour libérer des esclaves chrétiens encore retenus dans les geôles algériennes fut durement ressentie par le pacha d’Alger et sa suite. Deux années plus tard, une armada européenne,

chrétienne plus exactement, cingla vers Alger. Acculé, le dey fut contraint d'abandonner définitivement la course en Méditerranée. Il faut noter, à cet égard, la rivalité constante des Anglais et des Français en ce qui concerne la maîtrise totale des mers, l'Angleterre s'étant déjà adjugée de beaux trophées dans la lointaine Asie et sur la plupart des mers chaudes du globe. Autre fait majeur : si la marine espagnole a toujours eu des velléités de domination de la côte barbaresque, qui va de Tanger à Bizerte, et connu des démêlés avec les marines de ses trois pays, la flotte portugaise ne s'est jamais aventurée dans ces parages, se contentant de tenir les ports atlantiques et ceux de l'océan Indien : Mozambique, Mombasa, ainsi que quelques comptoirs de la façade orientale de l'océan Indien.

Barbouzes

Voir : OAS

Baroud d'honneur

Voir : *Diffa*, fantasia et baroud d'honneur

Bases secrètes en Algérie

Y a-t-il des bases militaires secrètes en Algérie ? Et à qui appartiennent-elles ? Aux Français ? C'est peu probable. Aux Russes ? La plupart ont été démantelées dans les années soixante et soixante-dix. À la Chine ? Peut-être dans le futur. Aux États-Unis, alors ? Mais est-ce réaliste ? L'Algérie est-elle vraiment dans la même situation que l'Arabie Saoudite, avec son parapluie américain, sa flotte américaine au large des côtes yéménites, ses commandes militaires faramineuses, ses formateurs américains ? Ce n'est pas prouvé. Nous sommes là dans les limites de l'histoire immédiate et de la science-fiction. Bien sûr, on objectera toujours que la sécurité nationale dépend du secret. L'Irak de Saddam Hussein était bien censée détenir des armes chimiques et bactériologiques suffisamment destructrices pour empêcher quelque invasion que ce fût… On connaît la suite : l'Irak n'avait aucune arme que les puissances occidentales ne pussent détruire de manière anticipée, ou qu'ils pussent craindre, sinon sa forfanterie et sa folie destructrice. L'Algérie est-elle dans le même cas ? Son arme atomique, ses usines secrètes, ses expériences au cœur du Sahara ? Zone interdite ? Zone sous contrôle ? Zone militaire ? La formation de ses cadres militaires répond-elle à une doctrine précise ? Le parlement est-il tenu au courant de tout cela ? Dispose-t-il d'une commission indépendante pour contrôler le travail des militaires ? Démocratie est un vain mot. Je l'ai appris en lisant un entrefilet du *Canard enchaîné* (semaine du 22 septembre 2010, p. 4) intitulé : « Base US secrète en Algérie » : « Dès le 16 septembre et l'enlèvement de sept otages au Niger, les militaires français ont obtenu de l'aide des services américains. Lesquels ont installé à Tamanrasset, dans le sud de l'Algérie et aux confins du Niger, une station secrète d'écoutes en tout genre. Sous le contrôle de la célèbre National Security Agency (NSA), quatre cents experts barbouzards y pratiqueraient l'enregistrement des téléphones cellulaires et satellitaires, très utilisés par les groupes terroristes, comme Al-Qaida au Maghreb islamique (AQMI). À l'occasion – et c'est de bonne guerre –,

ces braves techniciens US s'intéressent aussi aux conversations des forces armées algériennes et à celles de la DRS (ex-Sécurité militaire), bien connue pour son amour des coups tordus […]. Et la DGSE comme la DRM (Direction du renseignement militaire) disposent de "correspondants" chez les hauts gradés nigériens et les anciens rebelles touaregs. Le Sahel n'est pas "infiltré" que par les terroristes… » Facétie de journalistes soupçonneux ? Peut-être, mais si c'était vraiment le cas, on voit combien était frappée au coin du bon sens la parole d'un général algérien qui me disait, dans son bureau des Tagarins, que l'« Algérie avait une souveraineté limitée ». Décidément, voilà bien une affaire à suivre !

Beauté des femmes (La)

Quoi de plus universel que la beauté, si ce n'est la laideur ? Elles se nourrissent d'une certaine manière l'une de l'autre. En outre, ce qui est beau pour l'un peut paraître imparfait pour l'autre, et inversement, la subjectivité étant l'alliée implacable du goût. Si la laideur commence par un physique ingrat, la tournure d'un visage, l'épaisseur d'une main ou d'un mollet, où commencent le charme, la grâce, la finesse, l'éducation ? Car il est clair que la séduction est une affaire personnelle, et varie selon la complexion, le goût, l'éducation et l'attente amoureuse elle-même. En l'Algérie, on a souvent comparé, par le passé, les femmes européennes et les femmes arabes puisqu'elles se côtoyaient quotidiennement : « Elle avait toutes les intonations algériennes, un type byzantin aux grands yeux gris sablés de noir, la démarche brusque et alanguie d'où se lève cette odeur de sable des corps d'Algériennes… », note Marius-Ary Leblond dans une nouvelle de 1906 intitulée *L'Oued*. Je suppose qu'il parle des pieds-noires d'Alger et non des Arabes.

Parmi les auteurs qui sont restés longtemps en Algérie et ont laissé de nombreuses annotations quant à la beauté des femmes (et, plus rarement, celle des hommes), Isabelle Eberhardt est totalement crédible, qui avait épousé un homme du cru qu'elle a aimé passionnément jusqu'à sa mort. Bien des hommes ont été passionnés par le corps des femmes algériennes, l'ont décrit en long et en large, et se sont confiés sur le commerce discret qu'ils entretenaient avec certaines. Avant même la colonisation, L. R. Yves Desfontaines rédigea entre 1783 et 1786 une longue narration sur « la condition de la femme », qu'il publia dans sa relation de voyage intitulée *Fragment d'un voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger (1783-1786)*, régulièrement rééditée jusqu'en 1838. Même si les canons de la beauté étaient très éloignés de ceux qu'on connaissait en France, avant la Révolution, et de ceux que l'on pouvait trouver à Alger même, au temps de la Régence – une beauté turco-arabe, andalouse et berbère tout à la fois –, Desfontaines fut plutôt admiratif du charme « oriental » : « Les femmes mauresques, écrit-il, sont en général très belles : elles ont le teint délicat et animé, les yeux pleins d'expression, de sentiment et de vie ; de longs cheveux noirs tressés tombent et flottent sur leurs épaules ou sont fixés avec des rubans au sommet de leur tête. La plupart teignent d'une couleur aurore l'extrémité de leurs mains et de leurs pieds, en y appliquant des feuilles de henné pulvérisées : elles se noircissent aussi les sourcils et le bord des paupières avec de la mine de plomb. Cette couleur empruntée ajoute encore quelque chose de plus vif et de plus piquant à l'impression de leurs regards. Leurs bracelets et leurs boucles d'oreilles sont d'or ou d'argent ; les plus pauvres en portent de cuivre. Les boucles d'oreilles ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre, et sont d'une forme circulaire. » Généralement, les voyageurs s'en tiennent à une approche superficielle, mais Desfontaines a été plus loin : « Les femmes sont d'une propreté que rien n'égale ; elles vont souvent au bain : là, après s'être bien lavées et avoir épilé toutes les parties de leurs corps, avec une pommade composée pour cet usage (lorsque leurs maris sont absents pour longtemps, elles ne s'épilent plus ; c'est une preuve de leur fidélité), elles brûlent du bois d'aloès, se parfument d'essence de rose, en répandent sur leurs cheveux, sur leur linge, sur leurs habits. Il est vraisemblable

que des soins si recherchés et si délicats sont principalement mis en usage pour vaincre leurs rivales, et la vanité y a sans doute plus de part que l'amour. Comment en effet pourraient-elles aimer celui sur qui le choix libre de leur cœur n'est point tombé ? » Le vêtement féminin est souvent bien décrit, il détermine, en tout cas, largement le regard que le voyageur pose sur ses modèles. Ainsi, dans un article paru dans *Le Temps* du 21 juin 1837 – quelques années seulement après le débarquement – Ismaÿl Urbain (1812-1884), journaliste, voyageur et écrivain saint-simonien, note que « les femmes sont simplement vêtues à Alger, et elles sont loin d'être aussi belles que dans le reste de l'Orient », car il aurait gardé des souvenirs pénétrants de ses découvertes levantines.

Une discussion sur la beauté féminine a-t-elle pour vocation de s'arrêter un jour ? Sans doute le jour où le désir d'elle tarira définitivement, ce qui est en soi une aporie, c'est-à-dire une contradiction, laquelle ne se résoudrait qu'avec la disparition de la femme elle-même…

Belkacem, Krim

Voir : Héros algériens

Ben Badis, Abdelhamid (1889-1940)

Il est le réformateur musulman le plus connu d'Algérie, le plus vénéré et celui qui a fait souche dans un pays où, très souvent, l'histoire immédiate prend le pas sur la longue durée. Abdelhamid ben Badis a commencé ses études élémentaires (c'est-à-dire coraniques) à Constantine, la ville où il est né, avant de les poursuivre en Tunisie. C'est là qu'il se forgea une conscience politique et religieuse. La religion fait partie intégrante de la formation de l'identité nationale algérienne et l'histoire garde jalousement en réserve le fameux slogan en trois temps énoncé par cheikh Ben Badis (mais attribué plus sûrement à Ahmed Tewfiq al-Madani) : l'islam est ma religion, l'arabe est ma langue, l'Algérie est ma patrie. Ce sont là les éléments fondateurs de l'identité algérienne, celle, en tout cas, sur laquelle va se construire le mythe national. Ainsi, Abdelhamid ben Badis, qui a créé et présidé le mouvement des *'ulamas* algériens, a-t-il profondément influencé une grande fraction de libéraux algériens qui se sont reconnus en lui et dans son combat. Dans le courant des années vingt, les premières revues réformistes comme *Ach-Chihab* (1924), puis *Al-Muntaqid* (1925) rencontrent un lectorat curieux et déjà exigeant, qui les portera aux nues en dépit même de l'étau de plus en plus serré que la France coloniale exerça sur les partisans de Ben Badis et sur tous les militants qui œuvraient en faveur d'une Algérie musulmane séparée de l'Algérie française.

En 1931, Abdelhamid ben Badis est l'un des fondateurs de l'Association des Oulémas musulmans dont l'activité préparait la reconquête de l'identité arabe et surtout la consolidation du ciment musulman. Dans une épître restée célèbre, lancée vers le milieu des années trente en opposition frontale aux projets d'assimilation concoctés en métropole, et que nous, collégiens, récitions comme un chant patriotique après l'Indépendance, Abdelhamid ben Badis s'écriait :

Le peuple algérien est musulman ; au monde arabe, il se rattache.
Ceux qui disent qu'il s'est renié ou qu'il est mort mentent.
Et ceux qui lui demandent de s'assimiler, a n'en pas douter, ils lui demandent l'impossible.

Abdelhamid ben Badis était entouré d’une pléiade de jeunes musulmans épris de modernisme, mais très attachés à leur foi singulière. Il a réussi à unifier spirituellement une Algérie éclatée entre plusieurs types d’obédiences, de chapelles, de doctrines et de courants très divers. Un siècle après le traité de la Tafna, la nation algérienne avait enfin un *’Alim* d’envergure qui pouvait, par le symbole et par le charisme, rivaliser avec l’émir Abd el-Kader.

Berbères



Ce sont les premiers habitants du Maghreb, et donc aussi de l’Algérie. Pour l’instant, aucun historien n’a établi avec certitude leur terre d’origine, leur trajectoire géographique ni la date à laquelle ils seraient arrivés dans le nord de l’Afrique. À moins qu’ils ne soient natifs de cette région, ce qui est, après tout, la thèse la plus plausible. Même le très savant Ibn Khaldoun (1332-1406), en authentique historien des tribus berbères (*al-barabir*), hésite à leur donner une provenance précise ou une classification définitive. Pourtant, l’état actuel de la science des peuplements humains nous permet de nous faire une idée plus précise sur le sujet. Procope, historien byzantin du VIe siècle, atteste que les Chaouïas existaient déjà dans les Aurès bien avant l’arrivée des Phéniciens, des Romains et des Vandales. Salluste, auteur latin et gouverneur de Numidie, a eu vent de légendes selon lesquelles le grand Hercule avait fondé dans la région une colonie d’hommes orientaux. En des temps indéterminés, des Vandales aux cheveux roux, auxquels s’étaient jointes quelques tribus indo-germaniques, auraient franchi le détroit de Gibraltar et gagné les montagnes kabyles (voir Arabes et Kabyles). « Quelques auteurs pensent que ces protosémites se sont mélangés avec des hommes de la famille indo-germanique, venus du nord par la Gaule, l’Espagne et le détroit de Gibraltar. On explique par là l’existence d’hommes blonds ou roux, à peau blanche, avec des yeux bleus, chez les Chaouïas des Aurès, les Kabyles du Djurdjura et bien d’autres tribus berbères » (E. Cat, *Histoire de l’Algérie*, tome I, p. 7). Mais cet auteur n’explique pas pourquoi les Touaregs avaient un aspect distinct. En réalité, toutes les thèses en présence sont bâties autour de seules supputations. Mais il est clair que, de tout temps, les historiens ont rappelé l’existence de ces deux grandes tribus algériennes, celle des Aurès et celle du Djurdjura qu’on rassembla hâtivement sous le nom de Gétules, en y associant les Touaregs (voir cette entrée), autre grande famille berbère dont on ignore l’origine et qui, pourtant, est sur place depuis la nuit des temps.

Beys et deys d’Algérie

L'histoire des beys et des deys d'Algérie est partielle et dépourvue de continuité. *La Revue africaine*, dont c'est la vocation et qui fut l'émanation de la Société historique d'Alger jusqu'aux années trente, a entrepris ce travail depuis le début, lorsque la Régence intéressait encore les meilleures plumes de l'histoire contemporaine. Bouchène, l'éditeur algérien établi à Paris, a repris une partie de ce fonds documentaire et en a fait des livres. Il reste maintenant à réaliser une synthèse de l'ensemble des données relatives aux beys et deys d'Alger, et qui ne concernent pas seulement ceux qui ont donné du fil à retordre à l'armée française. Les deys, les beys et les dignitaires arabes locaux de l'époque constituaient bien, semble-t-il, une administration autonome symbolisée par un *diwan* ou un *beylik* (administration de la Régence d'Alger), et cela sous la dépendance des janissaires turcs, les *odjaks*. En règle générale, le dey avait la haute main sur la Régence, dès lors qu'il avait été reconnu par le sultan de Constantinople qui lui accordait son aman, par le biais d'un caftan d'honneur et d'un firman authentifiant cette charge. On peut dire que le système de gouvernement ottoman, celui des beylerbeys (1518-1587) et celui des pachas (1587-1659), a été complété et pour ainsi dire dominé par la puissance des milices turques (*odjaks*). Cette architecture administrative, en usage dans tout l'Empire, constitua d'une certaine façon la base de la Régence d'Alger, avant l'apparition des aghas et bachaghas (1659-1671), puis des beys et des deys (1671-1830).

La chronique régulière que les historiens locaux entretiennent au sujet des beys et des deys, en particulier ceux de la province (voir Ahmed Bey), comprend une série importante d'annales guerrières et de combats relatifs au maintien de l'autorité et au prestige qu'elle induit naturellement. La plupart des aghas et des deys moururent assassinés. Dans sa longue description de la chute de Hadj Ahmed Bey et du beylicat de Constantine, Louis Charles Feraud examine ces escarmouches sanglantes qui visaient à retarder la chute de la maison beylicale. Et l'on découvre, en effet, que les luttes intestines relevaient véritablement d'une longue guerre d'usure, où seuls le génie militaire, la ruse, la témérité, la constance et la cruauté étaient les qualités requises en de telles circonstances. Il reste encore à présenter les dizaines de beys et de deys qui gouvernèrent l'Algérie à la veille de la colonisation. Car si Ahmed Bey sut défendre son pré carré, il n'en fut pas de même pour le bey de Mascara et surtout pour le dernier bey d'Oran, Hassan, qui se rallia de lui-même à la France, ayant cédé son siège en contrepartie d'un voyage royal en Orient. Pendant les siècles de la présence ottomane en Algérie, l'intérieur du pays jouissait d'une autonomie, sinon de fait, du moins *de jure*, au point que les souverains locaux avaient maintes fois pris leurs aises avec les impôts, cette dîme appelée *kharaj* que le système beylical acceptait de payer au pouvoir central. Les liens qui prévalaient entre les deux parties – capitale/province – étaient essentiellement de sujétion économique et de dîmes à payer. Cela était si vrai que le dey d'Alger aurait été surpris à dire devant un consul étranger – européen en l'espèce – que le peuple d'Alger était « une bande de coquins » et que lui, le dey, était leur capitaine. On peut généraliser le propos à toutes les baronnies de l'intérieur. Le système beylical ottoman s'est en quelque sorte reconverti à l'arrivée de la France avec une titulature qui demeura longtemps en usage : les bachaghas (*bach-aga*), les aghas, les caïds et autres supplétifs de l'autorité française que la propagande monta en épingle et valorisa plus qu'ils ne le méritaient. Après tout, n'étaient-ils pas vus comme des « collabos » et des traîtres par la population qui les craignait davantage que les soldats français eux-mêmes ? Ainsi, lorsque, en 1930, la France décida d'exposer ses exploits coloniaux à Paris (voir Centenaire de l'Algérie), un cortège imposant de bachaghas et de caïds algériens fêta l'événement, allant jusqu'à franchir la mer pour parader sur les Champs-Élysées en grande tenue. En exhibant toutes leurs médailles de guerre, en bombant autant qu'ils le pouvaient leur torse et en témoignant de l'attachement profond de l'Algérie indigène à la mère patrie, ainsi que le déclara distinctement l'un d'eux, le bachagha Ould Rabah, les indigènes cherchaient d'abord à être reconnus et aimés. Les Parisiens qui les découvraient, avec leurs tenues exotiques et bariolées et leur fameux burnous rouge brodé d'or, pouvaient en effet comprendre en quoi la patrie bienveillante était prompte à agir en leur faveur. Ce n'étaient plus les deys et les beys d'avant, mais des

bachaghas, une dizaine tout au plus, que la France reconnaissante voulait mettre sur un piédestal : j'ai nommé le bachagha Ben Chiha d'Aïn-Témouchent, le fameux cheikh Al-'Arab Ben Gana, mais aussi les bachaghas Rabah Abderrahman, Laribi Ahmed, Brahimi Lakhdar, Sahroui, Abd el-Sadik, Chibane, Dehilis, et les aghas Si Bou Medhine et Zitouni.



Les Turcs n'ont pas cherché à convertir les Algériens qu'ils venaient protéger des attaques maritimes du nord. Ils n'ont pas cherché non plus à unifier le peuple sous une seule bannière ni à envahir la terre en créant une multitude d'exploitations comme le firent les Français. Leur influence fut plus douce, mais tout aussi pénétrante, dès lors qu'elle était fondée sur le principe lent de l'imitation par les foules de la « noblesse militaire » d'Alger. Mais on entendra beaucoup de noms à consonance turque, tandis que la musique et le vêtement seront des éléments d'appropriation que les citadins d'alors, qu'on peut qualifier de roturiers, singeaient tant et si bien qu'ils finirent par les adopter. L'influence des Ottomans, qui fut surtout urbaine, a été notable dans le pays pendant plusieurs siècles. C'est surtout dans l'administration publique, dans les finances, la cuisine, le costume et la musique que l'on pourra suivre pas à pas la formation des nouveaux concepts, leur utilisation et leur étendue dans le vocabulaire commun. Le mot *khaznadji* signifie magasinier, mais ici ministre des Finances du dey au moment du débarquement à Sidi-Ferruch. Il désigne aux yeux des contribuables les plus importantes charges opérationnelles du département des Finances : chef du Trésor, inspecteur des impôts, inspecteur des marchés, etc. On reconnaît les mots turcs à leur particule finale : *dji*. On dit *kahwadji*, celui qui sert le café, *kahwa*. *Hamamdji*, celui qui s'occupe du *hammam*. *Bostandji*, le chef jardinier, puisque le jardin est appelé *bostan*, selon une vieille souche iranienne.

Bienfaits de la colonisation

Encore aujourd'hui, beaucoup de Français de bonne foi tiennent des propos identiques à ceux qu'un Élisée Reclus, théoricien de l'anarchisme français et occasionnellement protecteur de l'indigène, rédigeait au XIXe siècle dans des livres « sérieux » qui avaient pour tâche d'éclairer le plus grand nombre. Ainsi, dès 1886 – c'est-à-dire cinquante ans seulement après le début de l'occupation –, une phrase limpide dans sa *Nouvelle Géographie universelle* montre bien que nous ne savons pas exactement ce qu'est un « bienfait » en termes de civilisation : « L'Algérie a beaucoup plus reçu de la France qu'elle ne lui a rendu, et les habitants du pays, quoique non traités en égaux, ont à maints égards gagné en liberté depuis l'époque où commandait le Turc » (t. 11, *Mœurs des Kabyles*, p. 296-297). L'auteur justifie son

opinion par le fait que ni le Kabyle, ni le Biskri, ni le Mozabite n’ont vu leur situation empirer depuis l’arrivée de la France. Et cela devait suffire, en effet, pour ce qui est de la preuve ! Tout est donc parti en vrille dès les trois premières décennies de la colonisation, et alors même que les indigènes continuaient à se voir dépouiller systématiquement des meilleures terres au profit des nouveaux arrivants, que ceux-ci aient été ou non français. « Des terres payées au centième de ce qu’elles valent », ironise un certain persifleur appelé Guy de Maupassant, qui écrit des lignes à réveiller un mort, en dépit même de leur spontanéité : « Les journaux les plus hostiles au système des bureaux arabes publient à tout instant des articles avec des titres comme celui-ci : “Plus d’arabophiles !”, ce qui équivaut à ce cri : “Vivent les arabophages !” Le mot d’ordre est : “Extermination !”, la pensée : “Ôte-toi de là que je m’y mette !” Qui parle ainsi ? Des Algériens d’Alger qui dirigent les affaires à la place du gouvernement. Ils n’ont point vu d’autres Arabes que ceux qui leur cirent les bottes : ils font de la colonisation en chambre et de la culture en gandoura […]. Ils crient : “L’Arabe est un peuple ingouvernable, il faut le rejeter dans le désert, le tuer ou le chasser : pas de milieu !” » (« Lettre d’Afrique », datée de Djelfa le 10 août et publiée dans *Le Gaulois* du 20 août 1881).

L’acculturation promise par la France, au moment où elle envahissait militairement le pays, qui consistait, pour ses défenseurs, à répandre la civilisation, fut également préconisée auprès des femmes musulmanes, lesquelles, à l’époque, comme aujourd’hui dans un certain nombre de milieux tellement attentionnés, étaient soumises à l’homme et peu émancipées : « Il appartient aux Françaises, écrivait en 1906 un auteur du nom de G. Bonet-Maury, de travailler à cette noble tâche qui consiste à émanciper la musulmane de sa double servitude : celle des us et des coutumes, en ce qu’ils n’ont pas de religion, et celle de l’ignorance. » Et il ajoutait, compréhensif : « Cela sera, en quelque sorte, une façon de payer la rançon des misères qu’a entraînées pour elles notre conquête militaire… »

Au demeurant, à quoi répond cette nécessité absolue de civiliser, toujours civiliser et ne rien faire d’autre que civiliser ?…

Aujourd’hui, les tenants de cette thèse néocolonialiste ne cessent de jouer sur l’ambiguïté que recèle nécessairement le mot colonisation. Que colonise-t-on ? Des terres vierges, des peuples sans écriture, des organisations sans chefs ? Oui, les bienfaits de la colonisation existent si l’on considère l’assèchement des marécages et la mise en culture des terres et plateaux les plus stériles, les routes et l’unique voie ferrée qu’impose une bonne exploitation minière du sous-sol. Mais la colonisation est refusée par ceux qui lui nient le droit d’exister. L’idée même d’aller occuper une terre lointaine en faisant la guerre à ses habitants originels est une malencontreuse distorsion de l’esprit. Aucune explication morale, historique, politique, ni *a fortiori* scientifique ne justifie la colonisation d’une terre ni la dépossession de ses occupants par une puissance étrangère, fût-elle bien mieux organisée et plus avancée technologiquement. Cela valait au début de l’histoire humaine et cela vaut à plus forte raison en nos temps dits modernes, car le progrès incessant des connaissances historiques récuse à chaque instant la légitimité de toute forme d’occupation violente.

Bijoux

Si chaque région du monde, chaque culture, chaque peuple pouvait se prévaloir de caractéristiques propres liées à sa notion du beau, le Maghreb arabe, et l’Algérie particulièrement, serait par excellence la terre d’accueil du bijou. Cela tient au fait que le bijou, un talisman au départ, a accompagné la naissance, le développement et la maturité de la personne. Paul Eudel, l’auteur du *Dictionnaire des bijoux de l’Afrique du Nord*, fait remarquer que beaucoup de bijoux s’appelaient *ayacha* (« la vivante », « la pourvoyeuse de vie »). À Alger, le *khayt ar-rûh* (« le fil de la vie ») était un pendentif ou un collier

très fin, façon comme une autre de rappeler que la vie ne pèse pas lourd. À Tunis, on allait plus loin puisqu'on faisait appel à « la bague de Soliman » (*Khatam Soulayman*) et à « la bague des Pléiades » (*Khatam thouriya*). Les anneaux de pieds, lourds et pesants, signifient que l'être humain doit se rapprocher sans cesse de ses origines. Les motifs décoratifs choisis par les artisans ne sont pas anodins. Lorsque des anneaux de pieds sont ornés de poissons, c'est un présage de longue vie, le règne ichtyologique favorisant l'immortalité. De nombreux autres bijoux sont faits de matériaux à forte plus-value symbolique. Les bagues, en particulier, sont réalisées à base de cornaline, d'agate, d'émeraude et d'autres pierres précieuses. Les bijoux ancestraux des Chaouïs algériens, que Dinet a peints dans *Mère défendant ses filles*, sont une protection contre le démon. La magie n'est pas seule à intervenir dans la passion qu'éprouve la femme algérienne pour le bijou : il rehausse la beauté, est un signe ostensible de fortune. Les médaillons de poitrine, les colliers, les boucles d'oreilles, les anneaux aux pieds : tout est bon pour impressionner amies et cousines lors d'une fête de village. Les bijoux chaouïs et kabyles sont des joyaux de l'artisanat national. Qui comprend la folie locale de l'or s'il n'est pas baigné dans son univers depuis la naissance ? Et ces familles paysannes, peu urbanisées, qui associent leur honneur et celui de leurs filles au poids de leurs interminables ceintures et de leurs pendentifs. Au Maghreb, la femme n'est pas abandonnée à elle-même dès que le mariage est consommé : sa famille continue à la soutenir et à la protéger. La fille en fait autant et certaines épouses, modestes en apparence, sont capables d'appauvrir leur famille nucléaire pour satisfaire un goût immodéré et frénétique pour les bijoux, véritables gages sur l'avenir. La passion du bijou est moins une envie de collectionneuse qu'une maladie dévorante qui a même poussé des jeunes époux à rompre leur projet d'union face aux exigences des belles-familles.



Bleu algérien (Le)

Quand on dit Algérie, on pense au brun, au jaune vaporeux de la dune ou au gris de la *sebkha*. Mais on oublie la transparence du ciel et toutes les nuances, de l'azur à l'indigo en passant par le cobalt, qui constituent le bleu algérien. Telle est la bonne surprise : le bleu algérien est le mariage de la lumière avec deux espèces de bleus distinctes : l'outremer caraïbe d'un côté – car la mer est transparente – et le camaïeu indonésien de l'autre – pour ses roches sous-marines et ses lichens. Il faut le chercher vers la côte de Saphir, du côté de Bougie, au cap Carbon, à Grande Plage et dans la baie des Corailleurs, entre Annaba et La Calle. Moi-même, j'ignorais l'existence d'un bleu algérien, jusqu'au jour où mon regard s'est posé à Tichi, sur les eaux d'un fleuve qui se jetait dans la mer. La phosphorescence venue des profondeurs quand se mêlaient ces deux eaux rendait évidente l'existence d'un bleu algérien, avec son chromatisme propre, ses ondoiements argentés… Est-ce pour autant une couleur spécifiquement algérienne ? N'y a-t-il pas abus de langage, réalité extorquée ? Et ce bleu algérien n'est-il pas en réalité celui de l'âme tourmentée de ce pays, à savoir le noir d'encre ? Un bleu épais, un bleu de colère…

J'invite les voyageurs à s'arrêter un soir d'été sur le rivage et à goûter ce liquide amniotique dans lequel s'unissent les eaux sapides ou salées de la terre et de la mer – eau bleu métallique, avec des reflets allant de l'améthyste à l'argenté, du gris-vert profond au blanc. Aucune nuance de bleu n'échappe à la vue. Au coucher du soleil, et même en début de nuit, le bleu mercure tourne au violet en épousant la roche nue de la falaise. Là-bas, à Aïn el-Turck, à Zéralda, à Tipaza, à Bougie, à Ziama Mansouriah, et partout où la rose fleurit au bord de l'eau, dans les terres un peu sauvages du laurier, vous verrez l'arc-en-ciel des bleus. Le bleu algérien est celui de la mer en fusion, celui du vert, celui du rouge safran. Il est bleu nuit, lorsque la nuit est noire, jaspiné le jour, bleu de lichen sur les roches savonneuses et bleu-gris dans les criques profondes. Le bleu du nord est fait autant d'ombre que de lumière, lorsque le désert offre ses dégradés et ses tendres lueurs du soir et du matin : « Le ciel bleu, bleu pastel, est bon à regarder comme les yeux d'une vierge », écrit Marceau Gast, l'un des meilleurs connaisseurs de la vie nomade. Il partage cet attribut avec le bleu italien et le bleu grec, de sorte que les couples d'amoureux qui se donnent rendez-vous sur la corniche s'imaginent faisant un voyage romantique de l'autre côté de la Méditerranée. L'intensité lumineuse est certes pour beaucoup dans la chimie du bleu algérien, mais il ne faut pas oublier la joie du rêve. Je viens de tomber par hasard sur un passage de Théophile Gautier où il compare les ambiances brumeuses du nord à celles, beaucoup plus lumineuses, mais étouffantes aussi, d'Algérie. Après un court séjour à l'Alhambra de Grenade, en 1840, dont il garda, écrit-il, le meilleur souvenir (« sans doute le plus délicieux de ma vie »), Théophile Gautier se rendit en 1845 en Algérie dans le but de rédiger un livre qui rassemblera ses sensations et ses observations sur la jeune colonie et qui paraîtra sous le titre de *Loin de Paris. Voyage pittoresque en Algérie : Alger, Oran, Constantine, Kabylie*. Il souhaitait traduire le « galbe » du pays, lui qui, disait-il, souffrait de la « maladie du bleu ». Théophile Gautier était accompagné de son ami Noël Parfait, tandis que Maxime Ducamp – alors au sommet de son art – devait illustrer ultérieurement les différents articles. Ce n'est qu'en 1865, en raison de la faillite de son éditeur, que parut cet ouvrage. La *maladie du bleu* n'a pas encore de nosographie précise ni d'historique, mais elle a pris racine dans les pays du Nord : « Elle se développe chez nous, après une saison pluvieuse, sous l'influence d'une atmosphère grise et attristée de brouillard… Dans nos rêves, il nous semble être bercé par des vagues de saphir sous un ciel turquoise. Nous sommes en proie à des hallucinations de cobalt, d'outremer et d'indigo et, comme dans les strophes de Byron, nous voyons s'élever, du bleu foncé de la mer vers le bleu foncé du ciel, des dentelures de villes éblouissantes de blancheur… » (*Loin de Paris*, p. 1). C'est cela aussi, le bleu algérien. Après ce premier voyage, Théophile Gautier en fit un deuxième puis un troisième. Il en revint chaque fois ravi, gorgé de soleil, le blanc de l'œil seul dénonçant le faux prince oriental pour lequel il voulait se faire passer avec son burnous blanc et une barbichette qu'il laissait poindre sous son chèche. Jusqu'à quel point le bleu peut-il modifier des notions aussi complexes que la joie de vivre, la paix ou le bonheur ? L'idée morale du bonheur selon la doctrine de l'eudémonisme a-t-elle une chance d'exister sans cette gerbe de bleus rafraîchissants et relaxants ? « Les maisons d'un quartier arabe que j'ai visité sont toutes peintes d'un bleu céleste. Cela fait une vive impression. Et dans cette lumière azurée baignent les bazars et les échoppes où l'on vend de tout, où l'on fabrique tout » (Jean Moréas, *Esquisses et Souvenirs*).

Bône (Annaba)

Voir : Villes d'Algérie

Bouamama

Voir : Bandits d'honneur, rebelles et insoumis

Bou-Saada

Voir : Villes d'Algérie



Café

Le lieu le plus animé d'Algérie est le café maure. Au substantif café, il faut ajouter le qualificatif maure. Depuis l'occupation française, il convient de distinguer un café arabe d'un café non arabe. Ce dernier dispose de tables bien alignées, de salons astiqués, d'un zinc en laiton et d'une offre surabondante de vins, alcools et scotchs divers, mais il est moins fréquenté. Car, en Algérie, le café tient lieu d'antichambre à la mosquée et aux bains (que l'on appelle aussi bains maures), comme si le divertissement servait de prélude à l'hygiène qui, elle-même, prépare à la prière. En même temps, le café est une synthèse culturelle aboutie. D'origine yéménite – l'Arabie heureuse –, il arriva en Europe *via* la Turquie et l'Italie, puis s'installa en France, d'abord sous le Petit Châtelet puis à Saint-Germain-des-Prés, où de nombreux écrivains allaient le populariser. Cela eut lieu à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, lorsqu'un marchand sicilien du nom de Francesco Procopio dei Coltelli eut l'idée d'en écouler une petite quantité, et du meilleur cru. Paradoxalement, le café arriva en Algérie en provenance de Turquie, d'abord, puis de France, faisant ainsi le cheminement inverse de celui qui avait été le sien quelques décennies seulement auparavant. Lorsque les Français débarquèrent à Alger, on y comptait déjà une centaine de petites échoppes où le café était servi à la mode turque, accompagné de quelques confiseries à la mode autrichienne. Les ustensiles étaient déjà sur place : *zedjoua* et *briq*, mais aussi *kanoun*, un petit brasero en terre cuite. Une solidarité « caféophile » entre les cultures ottomane et française a empêché l'avènement des infusions et surtout du thé, ce en quoi l'Algérie se distinguera durablement du Maroc où le thé rivalisait depuis longtemps avec le café et même le Sud algérien, où il est consommé par les gens

du Souf, ceux du M'Zab, les Touaregs et surtout les caravaniers qui traversent le Sahara. Aujourd'hui, tous les cafés d'Algérie servent du thé Lipton, mais qui semble une contrefaçon de l'anglais. Naguère, on proposait aussi des boissons euphorisantes appelées *kif*, qu'on pouvait apprécier soit sous forme d'une pâte appelée *ma'jûn*, dans des sirops ou grâce à des pipes plus ou moins longues et ouvragées. Pourquoi ces petites drogues inoffensives, qui allègent l'esprit et libèrent la conscience, ont-elles cédé la place à leurs avatars les plus déstructurants ?

Cohabitent sur cette terre les peuples à thé et les peuples à café, ceux qui préfèrent les boissons alcoolisées, les peuples andins par exemple, et ceux qui placent au pinacle le vin comme la France ou l'Italie. D'autres privilégient le soja, ou la palme, ou le sirop, ou la graisse, ou le miel… Les Algériens sont adeptes de tout, mais en particulier du café et de la gazouze, la limonade. Ils sont à la fois méditerranéens et sahariens, plutôt arabo-turcs et maroco-andalous. Ils voyagent et observent les mœurs et coutumes des peuples du Nord, mais le café fait partie de la dot de la mariée. Certes, ils ignorent le manioc et la patate douce, ne connaissent du topinambour que le nom et n'imaginent guère que des peuples extrêmement anciens existent au-delà du Sahara. Je suis quant à moi tantôt thé, tantôt café, mais dans ce combat feutré, le café est plus stimulant.

Le point aveugle de l'Algérien moyen, c'est l'Afrique. Quant au café ou *kahwa*, les Algériens le connaissent sous différentes formes et font du lieu où ils le boivent, en ville, un lieu de réunion privilégié pour toute la société masculine, en attendant les bouleversements sociaux à venir. Même s'ils savent le torréfier, ils préfèrent l'importer en grains. À son arrivée, ils le débitent en ballots, le cuisent de nouveau, le pilent pour en faire une poudre très fine. Là, deux écoles s'opposent : la première ne jure que par le café à la turque, ou à la libanaise. Cela consiste à faire bouillir la poudre dans un coquemar en émail appelé *briq*, ou *ibriq* (le mot est d'origine turque), à laisser reposer le jus obtenu, à la limite du bouillon, et à le servir aux convives en essayant de l'isoler du marc qui s'est déposé au fond du récipient. Ce café de grand-mère est appelé café algérien, car il était servi dans l'ancien café maure qui n'a guère changé depuis les débuts de la colonisation. La seconde école est plus récente : elle est adepte du café filtre – le café monte dans la partie supérieure du récipient – ou du café dit italien, qui filtre dans une machine à forte pression. Le mot *kahwadji* est, lui aussi, d'origine turque. Il est donné au tenancier de ce commerce extrêmement populaire dans le pays depuis que les maisons, devenues exiguës, n'offrent plus de véritable espace intérieur de détente. L'art et la manière. L'usage du café s'est développé au rythme de la population du pays – qui avoisine aujourd'hui les trente-cinq millions d'âmes. Il existe désormais des techniques de torréfaction qui permettent au consommateur de s'offrir des cafés aux arômes les plus divers. D'abord, les cafés traditionnels sont parfois émondés par l'adjonction de substances adoucissantes comme la fleur d'oranger, le clou de girofle ou la cardamome. Ensuite, les tasses à café (*finjan*, ou *finjal*) sont d'une matière noble. Je ne parle évidemment pas du café public où la porcelaine de Limoges a cédé la place, depuis longtemps, au faux chinois, au faux plastique, à la fausse porcelaine, le seul critère retenu étant que le récipient soit incassable.

Dans leur extrême majorité, les Algériens sont, donc, à n'en pas douter, des descendants de l'arbre boun, comme le dit si suavement Alexandre Dumas dans son *Grand Dictionnaire de cuisine*. Il faut lire l'entrée que cet observateur truculent a consacrée au café. Il suit son développement de la plantation jusqu'à sa consommation sous les cieux plombés de Londres (trois mille cafés avaient ouvert leurs portes en quelques mois) ou de Paris, où il ne s'est popularisé qu'à partir de 1675. On doit, semble-t-il, à un Vénitien d'avoir introduit les premiers grains en Europe, mais c'est Prosper Alpin, de Padoue, qui, au tout début, aurait vanté les effets de l'arbre boun si excitants que les médecins eux-mêmes, à l'époque, le classaient automatiquement parmi les hallucinogènes. C'était en 1580.

Camus, Albert (1913-1960)

Cette année-là, je suis arrivé en Algérie avec Camus sous le bras – en tout cas ses *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Je voulais relire *L'Étranger, L'Été, La Chute* et *L'Homme révolté*, mais c'est un petit texte de six pages qui s'est imposé à moi : *Noces à Tipasa*. La fluidité de la description confine au génie : « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierre. » À vrai dire, je ne voulais pas rester sur mon impression de lycée, et même de fac. J'avais envie de savoir jusqu'où pouvait aller celui qui écrivit un jour dans ses *Carnets* cette phrase qui me paraissait alors définitive : « C'est à partir du moment où je ne serai plus qu'un écrivain que je cesserai d'écrire. » Autrement dit, la responsabilité politique de l'acte d'écrire est aussi grande et aussi déterminante que l'écriture elle-même. Il s'agit en effet d'une promesse d'esthétique pure, mais qu'en est-il vraiment au plan humain et au plan intellectuel ? Camus, il faut le lire debout, à un âge avancé. Lui-même ne s'est jamais senti mûrir, il était déjà majeur à la naissance, avec cette nécessité de parler à l'universel – un trait de caractère, une vocation chevillée au corps. Son théâtre, son journalisme, ses combats d'homme du temps présent ont mis au premier rang la liberté comme commencement, la liberté comme fin. Souvent, les orphelins ont cette impression de brûler les étapes, de grandir à marche forcée, de mourir plus tôt et surtout de nourrir le sentiment de tout voir et de tout comprendre avant tout le monde. Mais lequel aimer de tous les visages que nous lui connaissons ? Il faudra bien en aimer un dans la multitude de postures que le brillant écrivain a prises au cours de son existence : celui de *L'Homme révolté* qui, au chapitre de la révolte historique, notait, en polémiste qu'il fut aussi : « La liberté est au principe de toutes les révolutions. Sans elle, la justice paraît aux rebelles inimaginable » ; ou celui du Discours de Stockholm (1957) qui semble affirmer que le mot de Montesquieu sur la vérité (« Il faut être fidèle à la vérité, même lorsque notre propre parti est en cause. Tout citoyen a le devoir de mourir pour sa patrie, mais nul n'est tenu de mentir pour elle… ») était faux. Car si Camus appartient d'abord à la France, c'est le monde entier qui se l'arrache. J'ai même lu un livre où il était question de Camus et de l'Inde, de son regard sur les Upanishad et la Bhagavad-Gita ! Camus, héros de la pensée française et non pas seulement pied-noir – il né à Mondovi, dans l'Est algérien –, oui, à condition qu'il soit parmi les plus grands et les plus authentiques. Pourquoi donc cette suspicion d'intellectualisme qui l'affecte, cette densité, et l'élévation dans le commerce des mots qui, croit-on, le rendent inaccessible à beaucoup de gens ? Sont-ce son intelligence vive, son âme brûlante, son passage à *Combat* ? Albert Camus est trop inventif pour suivre docilement la meute. Loin des modes convenues et moroses, il sait tirer une joie étincelante de chacune des idées qu'il manipule. Orfèvre des mots, il se transcende comme un artisan qui aime son métier. On est d'ailleurs à peine surpris de le voir nostalgique, l'âme tiraillée entre douleur et beauté. Partout, Camus s'affirme dans *L'Étranger* et dans *La Peste* comme un « humaniste sans Dieu », un existentialiste qui fait de la liberté humaine la condition de sa propre survie. Mais Camus reste incompris par ceux-là mêmes qu'il pourfend à longueur de pages – les tyrans, les logographes, les conformistes de tout poil. Lui se dit « vulnérable et entêté », paradoxe qui se reflète dans une grande partie de ses écrits. Les Algériens estiment que leur enfant chéri, leur enfant rebelle, n'a pas rempli cette clause de justice qui le tiraillait pourtant, celle de dire toute la vérité quel qu'en soit le prix, quitte à le payer très cher de son vivant (voir Écrivains français au temps de la colonisation) et à mourir au bord d'une route, un an et demi avant l'Indépendance. Hasard ou nécessité de l'histoire, Albert Camus a fait connaître le problème algérien et ses contradictions du moment, comme jamais personne ne l'avait fait auparavant. Il suffit de lire son essai sur la misère des Kabyles pour s'en convaincre pleinement, y compris de la difficulté presque cornélienne qu'il a vécue en optant pour une perspective intenable : défendre les indigènes, sans trop se fâcher avec les édiles d'Alger et de Paris. Son prix Nobel a certes mis en lumière une œuvre puissante et un engagement politique irréprochable, mais il a en même

temps révélé la problématique sous-jacente, la faille de l'intellectuel citoyen et la raideur, malgré tout, de certaines postures philosophiques. Il est incontestable qu'Albert Camus était de l'étoffe des héros. Mais il n'est pas exempt de coins d'ombre ni de quelques ambiguïtés sur lesquelles il n'insistera guère. Des grands thèmes de l'existentialisme, oui, dès lors que cela n'interfère pas avec l'existence immédiate, les relations entre les classes sociales de son pays, un pays dont il hésita sans cesse, et pour cause, à être le symbole définitif. Aussi, on est plutôt soulagé et heureux lorsqu'au détour d'une histoire on tombe sur une phrase comme celle-ci : « Depuis toujours, sur la terre sèche, raclée jusqu'à l'os, de ce pays démesuré, quelques hommes cheminaient sans trêve, qui ne possédaient rien mais qui ne servaient personne, seigneurs misérables et libres d'un étrange royaume » (*La Femme adultère*).



En réalité, que Camus parle de théâtre ou d'existentialisme, de pieds-noirs ou de Touaregs, avec leur « étrange royaume », il faisait de la littérature, donnait sa véritable noblesse à un art souvent gâté par les vaines spéculations, l'excroissance des mots. Il voulait le nourrir à sa façon, le bousculer. Quand on lit sans parti pris son œuvre, on se dit clairement : voilà un écrivain exigeant qui revendique sa part de l'universel, le fait d'être partie prenante d'une humanité agissante qui le suspecte d'avoir trahi une cause révolutionnaire pour préserver quelques privilèges d'appartenance affective, une émotion, un ancrage particulier à l'imaginaire d'un pays. Balzac concluait ainsi un jour une longue discussion sur la politique : « Et maintenant, revenons aux choses sérieuses ! » Il voulait dire : parlons littérature. Bien qu'elle soit anecdotique, cette phrase peut s'appliquer à Albert Camus qui, pourtant, outre le théâtre, outre le récit, demeure un philosophe majeur du XXe siècle. L'œuvre de Camus répond de manière explicite à toute une série de questions littéraires fortes : à quoi mesure-t-on la grandeur d'un texte ou d'une pensée ? Qu'est-ce qui fait la beauté d'une phrase ? Pourquoi certains textes parlent-ils à l'homme, n'importe quel homme, et pas d'autres ? On suit dans ses ouvrages le cheminement complexe de l'écrivain, un cheminement fait de ravissement, de rectitude et de doute et, pour cela, il a été l'un des écrivains français les plus considérables du XXe siècle.

Capitale et province

L'opposition entre capitale et province existe dans tous les pays. Comme l'Algérie est un pays encore jeune – il ne devient quinquagénaire qu'en 2012 –, cette opposition capitale/province est plus tranchée qu'ailleurs au point que certains Algérois de fraîche date, pour exhiber leur pedigree de quelques semaines ou de quelques mois, déclarent à la cantonade que celui qui n'est pas algérois n'est pas algérien. Un Algérien plus avisé que les autres a répondu au cuistre qui, le premier, a lancé cet adage : si

tel était le cas, que l'Algérois pouilleux reste avec ses poules, car les esprits sont tous d'ailleurs, qu'il s'agisse du lexicologue Paul Robert, de Camus, de saint Augustin, de Kateb Yacine, de Mouloud Mammeri, de Feraoun, de tel ou tel peintre en vogue, de tel ou tel cinéaste. Toute l'intelligentsia venait de province et s'installait à Alger, créait et écrivait sans trêve avant que quelques poulardes ignorantes ne s'en emparassent comme d'un trophée de Bab el-Oued, de Ben Aknoun ou d'Hydra. D'où vient cette violence entre les deux entités ? La seule explication est psychologique : au sortir de l'Indépendance, l'Algérien avait honte de son humiliation et chercha par tous les moyens à ressembler à ses anciens maîtres, pour la plupart citadins et parfaitement urbanisés. Il en est de même de la langue. Ne pas maîtriser la langue française était une honte sans fin, au point que les arabophones en ont fait un complexe national et suffisamment durable pour pousser tout francophone dans la mer. Il en est ainsi du vêtement, de la cuisine, de l'achat, par exemple, de telle ou telle voiture. Bref, tout le mode de vie est analysé, disséqué, étalonné en fonction du métropolitain, arbitre des élégances. C'est sur ces vertus en plaqué or que s'est construite l'opposition Algérois-provincial, alors que le provincial en question était parfois nettement plus raffiné et puissant que l'Algérois de même prétention sociale.

Carte d'état-major, carte murale, carte postale

Je conserve encore chez moi la fameuse carte d'Afrique du Nord, celle-là même qui a servi à des milliers de jeunes indigènes algériens à reconnaître les frontières de leur département (ou territoire) au sein de l'Empire français. Elle a un peu jauni, elle est sans date (peut-être dessinée au début du XXe siècle), mais, si peu précise qu'elle soit, elle est parlante. D'abord en ce qui concerne les liaisons aériennes : n'existait en ce temps-là que la liaison Marseille-Alger. Deux autres lignes sont indiquées : Tunis-Marseille, *via* Ajaccio, et Dakar-Rabat-Tanger-Marseille *via* Alicante, ainsi qu'un Barcelone-Toulouse et un Barcelone-Marseille. Le monde était simple. La carte précise que, pour aller de Londres ou de Bruxelles à Brazzaville ou au Congo, il était possible et même recommandé de passer par l'Algérie, car il y allait de la sécurité du voyage – ultime escale avant ces territoires inconnus, aux habitants qui ne pouvaient que terroriser les plus téméraires ! À l'école primaire, on déchiffrait les noms des villes en allant d'ouest en est, avec l'orthographe ancienne : Oran, Arzew, Mostaganem, Ténès, Cherchell, Alger, Tizi-Ouzou, Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo, Philippeville, Bône, La Calle. Les grandes villes étaient signalées par plusieurs ronds, les petites par un seul. Pour l'intérieur – Tlemcen, Sidi Bel Abbès, Mascara, Orléansville, Miliana, Médéa, Sétif, Constantine, Batna, Guelma, Aïn-Beida, Tébessa –, les mêmes caractéristiques valaient. Très étrangement, certaines villes restaient dans l'ombre d'autres cités : Souk-Ahras était collée à Guelma, alors qu'elle est aujourd'hui une capitale régionale. Blida, la ville des roses, semblait minuscule par rapport à Médéa. Le peuplement du désert était encore sommaire. Quelques villes antiques étaient précisément situées, mais la géographie désertique laisse à désirer : Laghouat, Ouargla, El-Goléa, Touggourt et, tout à l'ouest, Mecheria, Aïn-Sefra, Figuig, une oasis du désert marocain. Timimoun, autre ville-oasis de l'Ouest algérien, aurait dû se trouver sous le Tafilalet marocain, mais la géodésie ayant fait défaut, on la retrouve à quelque 800 kilomètres à l'intérieur du pays, pratiquement à la verticale d'Alger ! À la décharge des cartographes, l'exploration du désert a tardé et n'est que balbutiante au début de la colonisation – ce qui est compréhensible –, et le Sahara est demeuré longtemps impénétrable en raison des conditions climatiques et de l'absence de véhicules tout-terrain. Si Témacine est bien signalée sur la carte, c'est grâce à l'expédition Flatters qui, en 1880, devait rejoindre le Hoggar. Elle s'acheva à Bir el-Garama par le massacre de la plupart de ses membres le 16 février 1881. Il faudra attendre le début du XXe siècle pour que les tracés soient enfin sécurisés et que

les échanges puissent s'établir normalement. Rappelons que la Croisière noire de Citroën, qui devait relier Colomb-Béchar à Tananarive, date de 1924 et 1925. Des forts parsèment la carte, installations imposantes, parfois définitives. Le fort Mac-Mahon fait penser au Far West. Le fort Lallemand, le fort Hassi Inifel, le fort Meribel indiquent une étape, une présence militaire, peut-être une source d'eau, une auberge, un puits artésien. On inscrivait aussi la distance qui séparait le Sud algérien de Gao au Niger français (dans le Mali d'aujourd'hui) : 2 100 kilomètres. Le lac Tchad se trouve à 4 600 kilomètres. La carte n'est pas un jouet pour enfants en mal d'aventures, mais un instrument militaire. Quelques années seulement après la conquête, en 1837, le lieutenant général Pelet avait dressé au Dépôt général de la Guerre une carte de la province de Constantine grâce aux renseignements que d'anciens voyageurs – Shaw, Peysonnel, Rozet – et des officiers d'état-major avaient fournis. Et le résultat est spectaculaire : une précision diabolique dans la dénomination des groupes ethniques, des points d'eau, des monuments, des criques, des montagnes et des vallées ou dans l'évaluation des distances. On a l'impression d'y être, et presque de tendre la main à ce redoutable lieutenant général Pelet.

Pour beaucoup de pieds-noirs, l'Algérie se réduit désormais à quelques cartes postales jaunies aux coins écornés. En ce temps-là, et en l'absence de télévision, la carte postale en noir et blanc puis la carte postale colorisée furent parmi les médias les plus prisés, autant que les journaux. La carte postale qui a revêtu à une époque la couleur sépia était la mode sur les boulevards avant de pâlir inexorablement. Elle a surtout joué un rôle immense dans la constitution et la conservation de l'imaginaire colonial. À leur manière, les cartes postales racontaient mieux que tous les guides la naissance et le développement de cette colonie française un peu particulière, car elle donnait à la métropole des ailes pour voler jusqu'en Afrique noire et partout dans le monde. Toutes les villes avaient des collections entières de cartes postales au point que certains laboratoires se sont spécialisés dans ce filon qui fut très lucratif avant de se tarir. Mais, cinquante ans après l'Indépendance, de nombreux livres de souvenirs circulent parmi les anciens. Certains voient ainsi défiler les temps heureux, leur jeunesse dorée, le pays aux mille fleurs, un bout de paradis. Les moins désespérés rêvent d'y retourner. D'autres, au contraire, refusent d'ouvrir leurs caisses en bois, cimetière de leurs illusions, de relire leurs lettres ardentes et de frôler ainsi leur jeunesse évanouie – soldat harnaché pour le combat, jeune fiancée au moment où elle convolait en justes noces, propriétaire de bistrot derrière son zinc. Pour chaque ville moyenne, des centaines de cartes postales retracent pas à pas l'histoire, la passion, les déboires, les avanies, les réalisations (bâtiment officiel, square à musique, port sortant de l'ensablement), bref l'instant qui passe et son côté bucolique. Les jetées et les boulevards s'allongeaient en fonction des tirages et les places et placettes, avec leurs petites fontaines mauresques, complétaient peu à peu la physionomie des villages. Certaines cartes postales très anciennes montrent un petit môle et quelques palmiers rabougris, en lieu et place du magnifique port dont disposent aujourd'hui des villes comme Jijel, Arzew, Oran, Bougie ou Annaba. Les villes du sud, au bâti carré traditionnel, ne sont parfois qu'une modeste bourgade dans une vaste plaine sablonneuse, avec au premier plan un âne qui semble attendre le déclenchement de l'appareil photographique. Les paysages occupaient, dans la carte postale, une place importante, ainsi que les mœurs et coutumes de la population, nommés d'un terme générique : « scènes et types ». Celles représentant la prière étaient très prisées, même si la contrefaçon n'était pas loin (les séquences du rite étaient peu respectées). Les monuments construits par la République française tenaient le haut du pavé : ainsi la grande poste d'Alger, la fontaine de la mosquée (dans la Casbah), la préfecture d'Oran, l'hôtel de ville. La corniche, les ruines romaines de Timgad, Tipaza, et même une Miss Algérie pied-noire qui a le look des filles du cabaret jazz de l'Amérique d'alors sont aussi en bonne place. Le sud est symbolisé par le très hiératique chameau à une bosse, le dromadaire, et beaucoup d'oasis, de palmiers, d'eau qui ruisselle dans les canyons et de villes au café oriental, comme Touggourt ou El-Oued. Nombre de cartes postales exhibaient les prostituées des villes de garnison et se voulaient le miroir d'un érotisme de pacotille. On y voit des mouquères en train de fumer leur longue cigarette blanche, mais on flaire le montage. Pour mettre en valeur la témérité d'un

tel geste – la Mauresque était censée ne jamais se dévoiler d'un fil –, le photographe a certainement dû demander à son modèle de prendre la pose de l'effronterie et de l'impudeur. Dans cette fiction d'un genre nouveau, le sensuel n'était pas seulement un alibi, mais une fin en soi, l'apogée d'une appropriation par le regard de la part inviolable du musulman : sa femme. Aussi, la plupart d'entre elles offraient aux regards une poitrine sensuelle et si parfaite qu'elle paraissait être détachée de leur corps. On faisait appel au fantasme du voyeur qui, lui seul, créait la tension. Car, si l'intimité de la femme arabe est ce qu'il y a de plus inaccessible au monde, pourquoi certains n'hésitaient pas à photographier des poitrines avachies et tombantes qui inspiraient davantage la pitié que le désir ? Bien sûr, le regard du photographe ne se départ pas d'une mystérieuse ambiguïté, mais l'onirisme habile de ces images ne pouvait dissimuler ce qui était en fait une industrie, ou, du moins, un artisanat florissant. La prostituée est-elle une Arabe, une juive, une chrétienne ? Consent-elle à montrer sa poitrine (jamais sa vulve) moyennant finance, ou bien est-elle exhibitionniste ? Ces femmes se vendent-elles au premier venu par contrainte ou par fatalité ?

Casbah (La)

Il y a Alger, et puis il y a la Casbah : ce sont là deux aspects d'une même ville – la ville ancienne, noueuse et fermée, et la ville moderne qui déborde les murs et finit par englober les nombreux villages de la côte. Ombre et lumière, porphyre et sang, grandeur et servitude, tels sont les qualificatifs obstinés – symboles parfois contradictoires – qui caractérisent la Casbah d'Alger, la « vieille citadelle » qui fut aussi le lieu de résidence des deys d'Alger et servit de théâtre à tant de romances et de tragédies. Lieu d'émotion et de souvenir, la Casbah a fini par symboliser la ville, et même l'Algérie tout entière. L'historien français E. F. Gautier rappelle le temps où la Casbah – que l'on transcrivait naguère *Cassauba* ou *Casaubah* – constituait « une ville élégante habitée par des Maures qui étaient pour une part des corsaires turcs et pour une autre part des seigneurs andalous, chassés d'Espagne par la conquête chrétienne ». Combien les pierres de la Casbah, ses murs, ses patios ont-ils supporté d'événements heureux et malheureux, d'avanies, de plans de réhabilitation ? L'évocation seule des noms de rues de la Casbah est un registre vivant de la mémoire collective : Dar Aziza Bent El-Bey (la maison d'Aziza, fille du bey), rue Barberousse, palais du dey, place Djénina et cimetière des Princesses, rue des Zouaves, Bab-Azoun, rue des Abencérages – du nom de la dernière famille princière d'Andalousie –, rue de Thèbes, rue des Mamelouks, rue d'Héliopolis, rue des Sarrasins, etc. Le plus remarquable dans ce quartier antique de la ville, et son origine même, ce sont les ruelles étroites et glissantes, les escaliers qui descendent langoureusement vers le rivage (le dénivelé entre le sommet et le niveau de la mer est de 150 mètres), l'enchevêtrement de maisons compactes et fragiles, les lumières diffuses et un air général de ville effrontée ayant connu toutes les vicissitudes : la Casbah demeure l'énigme d'Alger, ce que les dénominations arabes soulignent avec force : *Al-Mahroussa* (« La Bien gardée »), *Al-Mansoura* (« La Victorieuse »), *Al-Mahmiya min 'and Allah* (« La Protégée par Allah »), etc. Dans la *Grande Encyclopédie* de la fin du XIXe siècle, la première photo que l'on voit d'Alger représente cette fameuse ruelle qui monte et dont les auvents des maisons penchées comme la tour de Pise se rapprochent sans jamais se toucher. Paul Guion (1881-1972), peintre et architecte pied-noir qui s'était pris de passion pour la citadelle algéroise, en a laissé des planches d'une rare précision. La Casbah n'existe dans l'esprit de beaucoup de gens que par l'enchevêtrement de ses ruelles, ses escaliers qui coupent les rues, ses remparts, le calme étonnant de ses patios, ses jardins suspendus, ses fontaines improbables, ses rais de lumière, ses impasses, mais, surtout, par ses enfants à la dégaine et au minois tellement singulier – les enfants de la Casbah semblent les fruits d'une race qui les rassemble toutes. Et pourtant, la Casbah souffre de son image figée et d'un passé encore très lourd à porter. La Casbah a toujours su créer la vie

grouillante qu'on lui a connue. Dinandiers, rémouleurs, porteurs d'eau ou vendeurs de babouches mais aussi tisserands, facteurs, teinturiers, enlumineurs, décorateurs, céramistes, torréfacteurs, tenanciers de bains, femmes à leurs terrasses, religieux de l'école coranique et de la mosquée Sidi Abd-Rahman, artistes, philosophes, voyageurs, fumeurs de narghilé, de kif ou de tabac et même, naguère, joueurs de guimbri : où trouvait-on société plus bigarrée au temps où la Casbah était encore debout ? Mais la dégradation urbaine y est visible partout. Cette élégance dont on parlait naguère en référence au film de Julien Duvivier (voir Cinéma en Algérie [Le]) a déserté la léproserie à ciel ouvert qu'est devenue la Casbah. Plus de Pépé le Moko, plus d'histoires étranges, plus de métiers d'art, plus de musique, plus de joueurs de guimbri, plus de douceur féminine… Et l'Unesco – comme à son habitude – ne s'alarme des ravages que provoque la pauvreté que lorsque le monument est en ruine. Indomptée par tous les occupants du passé quels qu'ils fussent, la Casbah n'est plus qu'érosion et moisissure, infiltration d'eaux usées dans ses soubassements, ses mosaïques, ses encorbellements. Le passé ottoman, intimiste, discret, replié sur lui-même après la défaite de 1830, se perd ainsi peu à peu dans les vapeurs nauséabondes de l'antiville livrée aux assassins du beau, aux ennemis de l'authentique. Seuls quelques visionnaires algériens, membres de cabinets indépendants et sans affectation particulière, ont agité le chiffon rouge, ont dit « stop » à la gabegie des autorités plutôt fascinées par le béton armé et les immeubles à terrasses. « C'est pendant les soirs du ramadan, note Guy de Maupassant, qu'il faut visiter la Casbah. […] Puisqu'on jeûne et qu'on dort le jour, on mange et on vit la nuit. Alors, ces petites rues rapides comme des sentiers de montagne, raboteuses, étroites comme des galeries creusées par des bêtes, tournant sans cesse, se croisant et se mêlant, et si profondément mystérieuses que, malgré soi, on y parle à voix basse, sont parcourues par une population des *Mille et Une Nuits*. C'est l'impression exacte que l'on y ressent. On fait un voyage en ce pays que nous a conté la sultane Schéhérazade. Voici les portes basses, épaisses comme des murs de prison, avec d'admirables ferrures ; voici les femmes voilées ; voilà, dans la profondeur des cours entrouvertes, les visages un moment aperçus, et voilà encore tous les bruits vagues dans le fond de ces maisons closes comme des coffrets à secret… » (*Au soleil*, p. 98-99).



Centenaire de l'Algérie

Paris était en fête, ce jour-là, avec la maréchaussée sur les dents, et les collégiens qui arboraient une fleur à la boutonnière : on célébrait en grande pompe le premier centenaire de l'empire colonial français, autrement dit le rêve de toute-puissance de l'une des plus vieilles nations d'Europe. La France pavoisait. Elle se partageait le monde avec la Grande-Bretagne, vieille rivale et néanmoins partenaire, dont elle

admirait et respectait le savoir-faire en matière d'occupation de territoires lointains. Après un siècle – 1830-1930 – de présence en Algérie, la France était soucieuse de démontrer au monde entier que son projet était non seulement une réussite économique, mais qu'il satisfaisait entièrement aux exigences éthiques d'une bonne gouvernance, en somme qu'il était le triomphe de sa mission civilisatrice. Dans tous les domaines, en effet, le style colonial s'imposait. Une grande manifestation était organisée dans la capitale où chaque contrée de l'empire colonial français exposait ses meilleures productions, étalait ses produits exotiques et faisait défiler ses tribus hautes en couleur. Après six mois de réjouissances, de visites officielles et privées, de manifestations diverses et de propagande active, Pierre Bordes, alors gouverneur général de l'Algérie, rappelait que cette opération – avec reconstitution de villas mauresques, de villages de brousse, de zoos, et parfois de zoos humains – avait pour but de « faire apparaître au regard du monde entier l'efficacité de [leurs] méthodes de colonisation… ». Et le gouverneur de l'Algérie de s'écrier, malgré le style général de son discours qui se voulait neutre et objectif : « Que trouvions-nous en débarquant à Sidi-Ferruch ? D'un bout à l'autre du pays l'anarchie, l'ignorance et la misère. » Il se gardait bien de s'expliquer sur la nécessité d'aller conquérir des terres qui manquaient de liens « avec le monde civilisé », et se contentait d'énumérer les réalisations les plus tangibles « sur des territoires abandonnés à l'inculture, dépourvus de routes et de moyens de communication, des tribus, périodiquement décimées par les épidémies et les rivalités sanglantes… ». La propagande coloniale, déjà rodée depuis des décennies, s'exprimait ici, à la satisfaction générale, de manière officielle et sans fard. Que reste-t-il de cette épopée, de ces six mois d'effervescence qui intronisèrent l'Exposition coloniale de 1930 ? Un musée appelé musée national des Colonies, une sorte de vestige de pierre semi-blanche qui rassemble d'autres vestiges. À l'époque, dénommé Palais permanent des Colonies, il se présentait comme un vaste édifice, assez massif, résultat de la collaboration de deux architectes et d'un sculpteur : Jausseley, Laprade et Janniot. C'est à ce dernier que revient la magnifique façade du bâtiment, une surface de 1 200 mètres carrés entièrement sculptée de bas-reliefs expressifs et pour le moins naturalistes : cocotiers, bananiers, Nègres au travail, inscriptions diverses et célébration de ce phare du monde qu'était alors Paris. À partir de 1962, le musée de l'avenue Daumesnil allait peu à peu changer d'affectation. On doit à André Malraux, ministre de la Culture de 1959 à 1969, d'avoir en quelque sorte réveillé le vieux mastodonte qui sommeillait. Désormais, la gloire des colonies cédait la place à un vaste tour d'horizon ethnographique du monde, et le musée se destina aux Arts africains et océaniens. Toutes les pièces qui ne correspondaient pas à cette nouvelle définition furent cédées à d'autres musées ou rangées dans des caves. Un grand nombre de lieux parisiens et de province bénéficièrent ainsi de cette réorganisation du bâtiment de la porte Dorée, en particulier le musée de Cluny, le musée Carnavalet, le musée Guimet pour certaines œuvres provenant d'Asie du Sud-Est et le musée de l'Armée. D'autres prirent le chemin de Lorient où, à ma connaissance, un musée de l'Atlantique devait recueillir les vestiges de la fameuse Compagnie des Indes, en particulier les pièces liées à la traite. Celles-ci, aux dernières nouvelles, après plus de dix-huit années de conservation, se préparent à rejoindre le musée du quai Branly à Paris.

Cervantès (1547-1616)

Ce sont sa captivité dans les geôles turques d'Alger pendant cinq années, son séjour dans l'un de leurs ergastules, sans compter les quatre tentatives de fuite qui échouèrent l'une après l'autre qui lient l'Algérie à l'écrivain espagnol Miguel de Cervantès. Cette histoire singulière est un véritable roman d'aventures, aussi grandiose que picaresque. Car c'est là, selon un de ses thuriféraires, que Cervantès « souffrit, aima, espéra et mûrit son chef-d'œuvre », le *Don Quichotte de la Manche*. Le mystère n'est-il

pas plus près de la folie ? Voilà donc un Miguel de Cervantès, bagarreur, mauvais garçon, fripon de la pire espèce, qui, âgé d'à peine dix-huit ans, se lance dans des duels à l'épée qu'il remporte sans coup férir. Condamné à avoir la main droite coupée en raison d'une obscure rébellion, sa peine est commuée en dix années de bagne. Là encore, ayant échappé à la sentence, il fuit l'Espagne pour se réfugier en Italie où il est accueilli d'abord par un cardinal avant d'embrasser le métier des armes où il mettra toute sa rage. Il est encore jeune en 1571, lorsqu'il embarque sur la *Marquesa*, une galère de la Sainte Ligue commandée par don Juan d'Autriche. En Méditerranée, depuis des années, les Turcs se font de plus en plus menaçants. Ils ignorent qu'ils vont avoir l'échine brisée à Lépante où ils furent taillés en pièces. Cervantès y était et fut remarqué pour sa bravoure et sa pugnacité, sans acquérir toutefois comme soldat la célébrité qui sera la sienne comme écrivain, le plus grand d'Espagne, et qui ne se révélera que tardivement quand il inventera le roman moderne. À Lépante, le moussaillon Cervantès était déjà un vrai soldat. Il se battit vaillamment et sans économiser sa peine jusqu'à ce qu'un tir d'arquebuse lui arrachât la main gauche : dès lors, Cervantès fut surnommé « le manchot de Lépante ». Pourtant, le fougueux soldat reprendra la mer et connaîtra d'autres champs de bataille, d'autres destinations méditerranéennes. À Naples, il fera la connaissance de l'immense littérature italienne médiévale, lira Boccace et se nourrira de son esprit, se familiarisera avec Ovide, remontera jusqu'à Sénèque et Virgile. Il apprendra là en somme son futur métier d'écrivain. En 1575, après plusieurs années passées dans la Péninsule, Cervantès monta à bord d'*El-Sol*, une galère qui devait le ramener vers sa terre natale. Tandis que, profitant d'un vent favorable, elle cinglait, au large de Cadaquès, vers Barcelone, *El-Sol* fut poursuivie et arraisonnée par le navire du chef corsaire algérien Arnaute Mami. Prisonnier, Cervantès fut emmené à Alger où, bientôt, il goûtera au bagne de la capitale, sans doute le plus bondé et le mieux fréquenté du moment. Cervantès comparut devant Hassan Pacha, lequel était tenu informé de la qualité de chaque esclave débarqué. Or, Alger, que Cervantès se plaisait à appeler l'« Arche de Noé », car toutes les races, toutes les religions, toutes les langues y étaient présentes, était le lieu le plus propice aux trocs de captifs. *In fine*, Cervantès recouvra la liberté et retrouva son pays natal.



Chameau

Voir : Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks

Chaouïas

Les Chaouïas constituent l'un des plus imposants groupes ethniques algériens, peut-être le plus ancien, bien qu'il n'ait pas eu, ou si peu, les faveurs de la presse comme les Kabyles (voir Arabes et Kabyles). Ils vivent dans l'Est algérien, à l'intérieur d'une région montagneuse appelée les Aurès, dont le plus haut sommet culmine à 2 328 mètres. C'est là que la Rome antique avait installé ses principales villes et qu'eut lieu, en 1954, le déclenchement de la révolution algérienne. On trouve dans les Aurès les plus belles ruines antiques. Mais d'où vient ce nom étrange de « Chaouïas » ? Certains prétendent que « Chaouïas » dérive directement du mot *châ*, qui veut dire chèvre ou brebis, et qu'il désigne les bergers qui en avaient la garde. Les Chaouïas furent donc des pâtres. E. F. Gautier, qui rapporte l'information, dit en substance : « Le Chaouïa n'a guère que des moutons : pas de chevaux ni de chameaux : il n'est pas outillé pour les grandes randonnées lointaines. Sa vie s'écoule dans un tout petit coin de pays, où il oscille avec ses moutons, suivant les saisons, de la montagne à la plaine voisine. C'est un petit nomade à court rayon, un transhumant. […] Les grands nomades chameliers, tard venus, n'ont pas pu éliminer les Numides, mais ils les ont surclassés et réduits au rôle de Chaouïa » (*L'Afrique blanche*, p. 239). On ne saura rien des Chouaïas si l'on ne partage pas leur vie. Peuple secret et farouche, il ne se lamente pas, ne s'expose pas, mais, le cas échéant, ne refuse ni la rencontre, ni la fraternité, ni même l'amitié.

Charles Quint, l'Espagne et l'Algérie

Après s'être emparé de haute lutte du dernier joyau de l'Espagne andalouse, qui venait de connaître plusieurs siècles de domination arabe, Ferdinand le Catholique voulut profiter de sa bonne étoile pour occuper militairement la côte maghrébine. Mais la toute-puissance est très souvent mauvaise conseillère. Bouter les musulmans de toute la péninsule Ibérique, faire de la Méditerranée un lac chrétien étaient de nature à séduire les rois les plus pacifiques. Ce projet idéaliste ne tarda donc pas à se réaliser, puisque les troupes chrétiennes embarquèrent en 1505, c'est-à-dire treize années seulement après que les chrétiens se furent adjugé toute la péninsule. Le roi d'Espagne lança sa flotte sur tous les ports situés entre Gibraltar et Tunis. Oran et Bougie tombèrent tout de suite dans son escarcelle, et l'évêque de Tolède montra sa volonté d'imposer son autorité sur l'ensemble des conquêtes. Alger n'opposa qu'une faible résistance car les émirs locaux étaient incapables de faire face au déluge de feu qui s'abattit sur eux. Appelés alors à la rescousse, les Turcs mirent sur pied un corps expéditionnaire appelé *odjak*, hétéroclite mais suffisamment fort pour vaincre les Espagnols. Cette victoire, les habitants d'Alger la doivent à 'Aroudj. Après avoir libéré Alger, 'Aroudj fut poursuivi par les Espagnols jusqu'à Tlemcen. Il résista autant qu'il put, mais il succomba en 1518 lors d'une ultime attaque. 'Aroudj mort, ce fut au tour de son frère Khair ed-Din, le beylerbey, de prendre la relève (voir Barberousse [Les frères]). Afin de tirer des bénéfices substantiels de cette opération, les Turcs ottomans exigèrent du pays une allégeance en bonne et due forme. Ce noyau militaire constitua le premier mode de gouvernement en Algérie depuis les petits émirats musulmans du nord du Maghreb. Plus de vingt ans plus tard, Charles Quint (1500-1558) crut de son devoir d'imiter Ferdinand et de rétablir la souveraineté espagnole sur Alger. De toutes les histoires que l'on raconte à propos des corsaires d'Alger, celle qui, en octobre 1541, opposa leur Régence à l'empereur Charles Quint est peut-être la plus mémorable. Aujourd'hui encore, les historiens spéculent sur les motifs réels qui poussèrent l'ambitieux à lancer une telle expédition, qui serait forcément soumise aux humeurs de la mer. Roi d'Espagne, empereur du Saint Empire romain germanique, Charles Quint se concilia le pape Paul III qui bénit cette croisade chrétienne contre le Croissant. Les chrétiens, en effet, ne pouvaient manquer de se réjouir qu'un de leurs souverains voulût mettre fin à la menaçante suprématie du sultan de Constantinople. Chaque nation européenne était donc invitée à participer à l'expédition. Espagnols, Allemands, Maltais, Italiens et Français étaient donc enrôlés sous la

bannière impériale. Cette formidable armada, qui comptait des bâtiments à voiles carrées et des galères (armés par les États pontificaux, la Sicile, Malte, Naples, Monaco, l'Espagne, etc.), était l'une des plus formidables qu'on eût jamais vues. L'Espagne, notamment, mettrait à l'eau le plus gros contingent de bâtiments à voiles carrées – plus de deux cents – jamais déployé. 36 230 hommes participaient à l'expédition (corps nationaux, hommes d'armes, soldats, aventuriers, cavalerie, domestiques), dont 4 500 pour la chiourme des galères. Face à Charles Quint se dressait le Turc Hassan Agha, troisième roi d'Alger selon l'historien espagnol Haëdo, élevé, comme s'il était son propre fils après qu'il l'eut enlevé en Sardaigne, par Khair ed-Din qui en avait fait son agha. Chargé dans un premier temps des fonctions administratives et financières de l'*odjak*, habile guerrier de surcroît, Hassan se hissera rapidement jusqu'à la première place, et finira par prendre le pouvoir en l'absence de son maître, parti guerroyer en mer. Selon les chroniqueurs, Hassan Agha réussira en peu de temps à se faire aimer de son peuple et même des renégats, en raison, sans doute, de sa manière sage et juste de conduire les affaires publiques. Charles Quint était donc prêt à s'emparer d'un trophée incomparable que lui promettaient ses victoires contre les Turcs (1532) et contre Tunis (1535). Cependant, un coup funeste du sort allait changer la donne. Villegagnon, un historien reconnu de cette période, raconte que, « tourmentés par l'orage et glacés par le froid, ils [les soldats de Charles Quint, déjà débarqués du côté du cap Matifou] sentirent leur courage manquer en même temps que leurs forces ». Mais c'est de la mer que vint le coup de grâce. Elle se souleva soudain avec une telle fureur que les câbles des navires cédèrent les uns après les autres et que ces derniers se trouvèrent entraînés par les flots. Certains furent éventrés et coulèrent à pic. « Lorsque le jour se montra, le désastre augmenta encore ; car la force du vent et de la pluie était devenue telle que c'était à peine si l'on pouvait se tenir debout. » L'empereur lui-même admit assez vite qu'en de telles circonstances, il n'était pas envisageable que l'expédition se poursuivît, et ce qui restait de la flotte fut dirigé sur Bougie, où elle put se mettre à l'abri. Les spécialistes de la mer ont déploré que Charles Quint eût entamé les hostilités à une période de l'année peu propice, et cela alors que nombre de ses conseillers cherchaient à l'en dissuader. Les Turcs de la Régence, et à leur tête Hassan Agha, ne pouvaient guère se glorifier de la déroute impériale : si les flots n'avaient pas eu raison de l'armada espagnole, il n'y aurait eu aucune chance pour que le fortin provisoire qui protégeait Alger résistât longtemps à l'assaut. Rentré dépité chez lui, Charles Quint se réfugia dans ses excès de piété. Plus tard, il dut faire face à l'offensive des luthériens d'Allemagne qui demandaient leur liberté de conscience, et il signa avec eux un accord à Augsbourg en 1555. Son abdication devint effective à partir de 1556, peu avant sa retraite définitive au monastère de Yuste.

Chasse et pêche en Algérie

Les amateurs de chasse et de pêche en Algérie ne liront peut-être jamais cette entrée, même si – on le verra plus tard – le stock halieutique du pays et son potentiel cynégétique en font l'une des destinations les plus prisées de ces amateurs. Dans ce domaine, l'Algérie a toujours été un pays de cocagne. Longtemps après l'Indépendance, on me parlait encore avec émerveillement des belles chasses au sanglier, des battues qui avaient comme cadre ces forêts épaisses, comme au bon vieux temps des dieux et des déesses d'Olympie. Il y a deux siècles, on y chassait des animaux qui semblaient sortir d'un bestiaire kenyan, les lions (*sebaa, sayd*), lionnes, panthères et autruches (*naam*) et même les gazelles qui pullulaient dans le djebel Amour jusqu'aux années quarante. Le général Margueritte, qui a publié, en 1884, *Chasses de l'Algérie*, s'est targué d'avoir capturé des « quantités considérables de sauvagines à n'oser en dire le chiffre ». Il avait aussi abattu des lions, du côté d'Alger et dans le Djurdjura, des panthères et des sangliers dans la plupart des forêts, d'autres animaux encore, comme le mouflon ou

l'antilope, et pratiquement tout ce qui vole ou qui court au ras du sol : caille, lièvre, etc. Mais en Algérie, la battue concerne surtout le sanglier, accessoirement la perdrix, l'outarde et quelques autres gibiers de la moyenne forêt. Plus au sud, aux confins du Mali, du Niger et de la Mauritanie, la faune change de manière sensible, puisque la gazelle (gazelle dorcas, rufifrons, dama), l'oryx blanc ou l'oryx algazel, l'addax, dont le nom apparaît dans l'*Histoire naturelle* de Pline (Livre XI, 45), reviennent très souvent dans la nomenclature des chasseurs. Les Arabes classent l'addax dans une catégorie large appelée *bgar al-ouahch*, « vaches sauvages ». Enfin, différentes sortes de phacochères, de la famille des sangliers (*khanzir*), et, comme je l'ai dit plus haut, des antilopes peuplent les steppes des hauts plateaux, le Moyen-Atlas et les premières dunes du Sahara. Dans le grand désert, la chasse est également courante, mais les prises sont nettement moins spectaculaires. Henri Lhote, l'explorateur français du début du XXe siècle, et, en même temps, le découvreur des fresques du Tassili, a eu beau écrire un traité sur *La Chasse chez les Touaregs* (1951), la région de l'Aïr reste infiniment moins giboyeuse que la façade nord du pays. Ni lions, ni tigres, ni antilopes. Quelques animaux vivent encore dans la pierraille du Hoggar et du Tassili, mais leur nombre est plutôt réduit.

La pêche est, à la fois, individuelle et festive. Au restaurant, le chef propose généralement du merlan, de la daurade royale, avec ses beaux reflets argentés, de la crevette rose, du rouget, du mérou, du thon, du pageot, de l'anguille, de la rascasse, du saurel et du calamar. Les sardines et les anchois sont de tous les repas, ainsi que les poulpes et les seiches. Le pêcheur confirmé arrive parfois à attraper des murènes, mais il lui faut user de patience et, parfois, ne pas hésiter à plonger sous l'eau et traquer le poisson dans les roches. Ce sont là des poissons de la région, que l'on connaît et que l'on sait préparer, y compris en sauce. Mais les ressources halieutiques sont plus importantes, les mêmes en fait qu'en Tunisie, en Sicile et en Sardaigne : soles, loups de mer, bogues, turbots, brochets, marbrés. Les oblades, les baudroies, les labres, les ombrines, les raies, les anges de mer, les pagres, les mulets, les congres et quelques poissons bleus comme les allaches et les maquereaux sont plus rares. Enfin, on peut débusquer des bonites à dos rayé, comme l'a constaté Charles Nodier (1781-1844) lorsqu'il fit son premier voyage en Algérie : « Les bonites qui bondissent le long du bord annoncent le voisinage des mers chaudes. » Il parlait de la côte oranaise. Mais depuis lors, le fort de Santa-Cruz, qui commande cette côte et la bonne ville d'Oran, est vide : aucun poisson ne se risque plus dans la rade. Les rejets d'hydrocarbures sur le proche littoral et les techniques de pêche ont eu raison des poissons les plus sensibles, qui se cachent dans des criques inaccessibles. Parmi les techniques de capture, citons celles qui sont permises par la FAO et celles qui sont interdites. Les pêcheurs du dimanche que l'on voit sur toute la côte algérienne utilisent des lignes ordinaires avec hameçons et appâts. D'autres pêcheurs plus aguerris plongent. Ils ont recours à la pêche dite « par blessure » – comme le harpon simple et le fusil-harpon. Utilisée dans l'ouest du pays, à Arzew, à Kristel, la madrague sert, ou plutôt servait, à pêcher le thon. L'ostréiculture fut introduite dans les années soixante-dix dans la région de La Calle, mais sans succès. Les filets maillants ramassent essentiellement des bonites, du thon, quelques langoustes, de la sardine et de la crevette. Nul n'ignore que la région de La Calle n'a pas cessé de produire un corail de grande qualité. Les anciens le récoltaient en employant les systèmes de dragues conventionnels, soit, dans ce cas de figure, le système de la croix. Cette méthode un peu artisanale consistait à racler les fonds marins à l'aide d'une croix de Saint-André. L'Algérie est donc véritablement au cœur d'une région où la chasse et la pêche sont des pratiques anciennes et vivaces auxquelles le savoir-faire typiquement méditerranéen donne consistance et pérennité.

Cherchell

Voir : Villes d'Algérie

Cheval

Ceux qui aiment le cheval, sa force sculpturale, son énergie, sa puissance et ses réactions animales, lesquelles restent à jamais indomptables, le font courir sur le rivage, dans la joncheraie, à la lisière des forêts, là où la terre est moins meuble, ce qui permet au beau compagnon d'avoir une meilleure prise que dans le sable ou dans l'eau. Combien de fois, lors de balades improvisées avec un lointain cousin tout aussi mordu que moi du fier mammifère, je me suis écrié : « Cours, mon cheval blanc, cours droit devant pour me frayer le bon chemin ! Cours, mon cheval blanc, en lisière de forêt, cours sans t'arrêter, car l'impossible n'est pas de ton monde ! Cours, mon cheval blanc, la terre basse avec ses roseaux d'argent, le lac et la lagune où ils brillent à la pleine lune, les champs de blé du midi, les rizières lointaines, et même ta fougue et ta jeunesse sont des particules du vent » ? « Des étalons cabrés, qui hennissaient à pleins naseaux du côté des juments », écrivait Flaubert. Le monde arabe s'enorgueillit du chameau – le vaisseau du désert – mais aussi de son cheval pur-sang. La tradition le fait remonter aux cinq juments (*khamsat ar-rassoul*) que le Prophète lui-même aurait sélectionnées et qui sont des *kouhaylan*, la race pure par excellence. Par la suite, des croisements entre différentes races nobles ont été effectués, entre Saqlawi et Kûhaylan ou entre Chûwayman et Saqlawi. Il est arrivé que ces croisements entre les trois espèces du Hedjaz central donnent naissance à des sous-races et à des pedigrees de moins en moins contrôlés. Le cheval participait donc pleinement de la puissance et du prestige du clan qui en faisait un usage politique. Henri Lammens, l'islamologue belge, le disait déjà au début du XXe siècle dans *Le Berceau de l'islam* : « Les Bédouins se montraient fiers de posséder un chef assez haut de taille pour que son turban (*'imama*) pût servir de drapeau, un point de ralliement pour le combat » (p. 307). Il est encore plus méritoire pour un chef de monter le plus bel alezan de la région, de parader sur son pur-sang ou sur son yearling de grande lignée. Depuis toujours, l'Algérie a cultivé un amour particulier pour le cheval et, malgré les débâcles que l'homme a connues dans ce pays, il est demeuré à ses côtés, dans ce silence patient qui semble lui conférer une intelligence tout humaine. La race la plus célèbre du Maghreb, et sans doute la plus ancienne, est le cheval barbe, dont les caractéristiques physiques sont régulièrement rappelées : une croupe petite et ravalée, des membres ramassés sous le corps, une endurance exceptionnelle. Pourquoi « barbe » ? Selon E. F. Gautier, « aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, on voit mentionné dans les vieux auteurs le cheval africain. Il est déjà dans Hérodote… » (*Les Siècles obscurs du Maghreb*, p. 164). L'émir Abd el-Kader a laissé de beaux passages sur les coursiers du Maghreb, les chevaux qui vont plus vite que les bêtes sauvages, les fauves et les gazelles, et sont une sorte d'éloge univoque de la vie bédouine. À une époque plus lointaine, Imrû al-Qays (VIe siècle), en grand poète arabe, écrivit ces lignes qui peuvent parfaitement s'appliquer au cheval barbe :

Il a le flanc court de la gazelle, le jarret sec et nerveux de l'autruche.
Son trot est l'allure rapide du loup, son galop la course d'un jeune renard.

La fascination pour le cheval est un hymne à la joie, une sorte d'hommage à la vie de plein air. La fantasia elle-même n'est-elle pas un ballet où les danseurs sont un couple indissociable du cavalier et de sa monture ? N'est-elle pas, selon les anciens, l'art le plus achevé de la civilisation arabe ?

Cet art du cheval – une sorte d'aria de soliste dans un opéra de Mozart – remonte aux premiers temps de l'humanité : rien de ce que l'homme a acquis par son génie propre ne vaut le compagnonnage du cheval, sa « meilleure conquête ». N'est-il pas vrai que le Coran lui-même a magnifié le cheval dans un verset que tout un chacun doit méditer pour lui-même, tant il est puissant : *Par les coursiers qui galopent,*

haletants, qui font jaillir du feu sous leurs sabots. Ceux qui au petit matin fondent sur l'ennemi, qui laissent un nuage de poussière, et qui fendent la cohorte amassée (sourate C, versets 1-5) ?

Cigogne

Voir : Faune, flore et fruits d'Algérie

Cinéma en Algérie (Le)

Ma jeunesse a été habitée par le cinéma : je l'ai aimé comme on aime ce qui est susceptible, un jour, de disparaître. À la fin du lycée, j'ai contribué à la renaissance du ciné-club de la ville, Le Rialto, un vrai ciné-club avec sa programmation et ses cycles thématiques. Toutes les semaines, un débat animé était organisé après une projection. Des centaines de films furent projetés, arabes, américains, suédois, français, etc. On commentait les images, le jeu des acteurs, la dramaturgie, on discourait autant qu'on pouvait le faire dans une ville de province que le sport et le cinéma sauvent de l'asphyxie. Chacun pouvait participer librement aux colloques. C'était l'occasion de discussions interminables : on avait besoin de cette catharsis, de cette prise de parole salutaire. Le Rialto disposait d'une salle à l'italienne, avec des fauteuils rouges où l'on s'enfonçait avec volupté. C'est là que j'ai vu pour la première fois *Pépé le Moko*, le film de Julien Duvivier qui date de 1936 et qui évoque la grâce, la douceur, le respect mutuel, qui, dans l'absolu, devaient caractériser les relations que les différents groupes sociaux de la Casbah d'Alger entretenaient les uns avec les autres. Nous étions fascinés autant par la beauté des images que par cette Casbah artificielle où les personnages ne souffraient ni du vent, ni de la brise, ni de la chaleur, ni même de cette poussière sournoise qui, dans la ville, vous colle à la peau. Dans *Pépé le Moko*, les costumes restaient blancs du début à la fin. Le film raconte la vie d'un grand truand, un caïd de la pègre parisienne, un redoutable braqueur de banque qu'incarne, avec son flegme habituel, un Jean Gabin inspiré. En se mêlant à la foule bigarrée des beaux salons de la Casbah, Pépé le Moko, en seigneur des hôtels cossus où il réside, est devenu inaccessible, tandis que ses nombreux mouchards l'informent des éventuels dangers qui le guettent. Lui, il aime les méchants et leur tourne autour. Cependant, avec habileté, l'inspecteur Slimane (*alias* Lucas Gridoux), un « Algérien » – dans le sens des années trente, c'est-à-dire mi-arabe, mi-maltais –, aussi tortueux que son « client », attend patiemment sa proie qu'il pousse à la faute. Pépé ne tarde pas à tomber dans le piège représenté par une ravissante créature, Gaby Gould. Cette jeune Parisienne, en vacances à la Casbah, est l'antithèse de la femme du cru : joli minois, belle allure et classicisme pur. C'est pourquoi elle séduit le très farouche Pépé le Moko. Conçu comme une pièce de théâtre dans le cadre d'une Casbah architecturalement belle et d'une blancheur onirique, le film est au noir et blanc ce que peut être aujourd'hui *Avatar* au cinéma d'animation : le summum de ce que le cinéma français offrait à l'époque. D'ailleurs, *Pépé le Moko* a inspiré beaucoup d'autres films : *Algiers*, de John Cromwell (1938), *Casbah* de John Berry (1948) et *Casablanca* de Michael Curtiz (1942). Ce dernier film est une apologie inversée des valeurs d'engagement et de solidarité, c'est-à-dire celles qui inspirent directement *Pépé le Moko* où Jean Gabin cède la place à un Humphrey Bogart lumineux. On retrouve aussi la passion amoureuse, la valeur de la parole donnée et son opposé, la trahison, le cynisme. Enfin, la prostitution et les jeux interdits. Dans *Casablanca*, l'aspect moral dénonce la barbarie et la vanité des choses sur fond de nazisme et de IIIe Reich. *Pépé le Moko* est de ces films qui

en disent long sur la psychologie collective et l'idéologie du moment, non pas par le jeu scénique lui-même, mais par ses à-côtés : la voix *off*, grave, du début avec ses clichés savoureux et ses images pittoresques (les femmes étendant leur linge sur les terrasses, le lacis des ruelles, le côté bigarré de la Casbah, etc.) emmène le spectateur sur les lieux mêmes où l'intrigue va se dérouler et en fait quasiment un partenaire de l'action future : « Vu à vol d'oiseau, le quartier qu'on appelle la Casbah, profond comme une forêt, bruyant comme une fourmilière, est un vaste escalier dont chaque terrasse est une marche qui descend vers la mer… Des rues étroites comme des couloirs, les autres voûtées comme des caves. De tous les côtés, les escaliers, des montées abruptes comme des échelles, des gouffres sombres et puants, des porches suintants envahis de vermine et d'humidité, des cafés obscurs bondés à toute heure… Ils sont quarante mille là où ils ne devraient être que dix mille… Ceux d'avant la conquête, ceux du passé barbaresque aux parents descendants honnêtes, traditionalistes et, pour vous, mystérieux. Des Kabyles, des Chinois, des Gitans, des Slaves, des Maltais, des Nègres, des Siciliens, des Espagnols. Et des filles, des filles de tous les pays, de tous les formats : des grandes, des grosses, des petites, des sans âge, des sans forme… Les maisons se composent de cours intérieures isolées comme des cellules sans plafond et sonores comme des puits, et qui communiquent presque toutes entre elles par les terrasses qui les dominent… Elles forment une ville à part et, de marche en marche, descendent ainsi jusqu'à la mer. Colorée, vivante, multiple, hurlante, il n'y a pas qu'une seule Casbah, il y en a cent. Il y en a mille. »



Pépé le Moko, comme tout le cinéma français de l'époque, quand il parlait de l'Algérie, ne montrait que les pieds-noirs. Les indigènes, eux, n'existaient pas, ne faisaient pas rêver et, donc, n'avaient pas droit au rêve. Ils étaient par conséquent relégués dans le rôle de supplétifs ou de va-nu-pieds, de mendiants, de cireurs de chaussures, de *yaoulad*, de goumis, de bachaghas visqueux ou de béni-oui-oui, également appelés des « béni-garde-à-vous ». Les salles de cinéma ne se trouvaient d'ailleurs que dans la partie européenne des villes, jamais dans la médina ni dans les faubourgs populaires qui, pourtant, regorgeaient de spectateurs potentiels. Il a fallu l'Indépendance pour que l'on découvrît ce qu'étaient un acteur, un réalisateur, un monteur, un éclairagiste. Mon premier film, j'ai dû le voir au cinéma Empire, aujourd'hui en ruine. Le choix existait, mais seulement entre plusieurs navets. Peu après 1965, le western-spaghetti débarqua en Algérie, dans la foulée d'Hollywood. Puis, ce fut au tour du cinéma indien qui fit une entrée fracassante dans les salles obscures mais n'y resta guère. Hormis la gestuelle et le chant, les Algériens ne comprenaient pas la langue et le sous-titrage était médiocre.

Le problème algérien n'a pas reçu, à l'écran, un traitement satisfaisant, autrement dit serein. Certes, le cinéma de guerre n'est nulle part objectif, que ce soit en France en ce qui concerne la Seconde Guerre mondiale ou aux États-Unis lorsqu'on filme la guerre du Vietnam. Il ne l'est pas en Russie ni en Afrique du Sud, et encore moins à Cuba, en Chine, en Argentine, etc. À l'exception de quelques documentaires

confidentiels et très récents, la production audiovisuelle dans son ensemble, qu'elle soit algérienne ou française, a souffert de l'alignement idéologique de ses principaux sponsors. Dans une très large mesure, la fiction a été plus fidèle, mais parfois jusqu'à l'excès, aux sentiments éprouvés par les communautés distinctes. Citons ainsi, du côté arabe, *Djamila l'Algérienne* (*Gamila El-Gazaeria*) de Youssef Chahine, qui date de 1958, soit quatre années avant l'Indépendance. Mais ce film est une reconstitution, Chahine l'Égyptien n'ayant alors jamais visité l'Algérie. Le réalisateur s'est entouré des meilleurs collaborateurs et assistants : Naguib Mahfouz, Ali Az-Zorkani et Abderrahman Cherkaoui pour les dialogues, d'après un scénario de Youssef El-Sebaï et Abd al-Aziz Fahmy, pour l'image. Pour les acteurs, il faut signaler la présence notable de Magda, qui interprète le rôle de Djamila, celles d'Ahmed Mazhar, de Zahret el-Ola, de Salah Zulfiqar, de Hussein Riad et de Rouchdi Abaza. L'histoire est connue : au temps où la guerre, qui faisait rage à Alger, opposait les parachutistes et les résistants algériens, Djamila, une jeune lycéenne, est progressivement entraînée dans le maelström de la guérilla urbaine. Depuis l'Indépendance, un effort particulier a été consenti de la part des instances culturelles algériennes. On peut encore revoir *Le Vent des Aurès* (*Rih al-awras*) de Mohamed Lakhdar-Hamina qui est sorti sur les écrans algériens en octobre 1966. Il évoque le calvaire d'une paysanne à la recherche de son fils déporté pendant la guerre d'Algérie. Le Centre national du cinéma algérien a très vite été, comme tous les autres départements de la culture, entièrement détourné de sa mission éducative et dépossédé de ses moyens au profit de deux ou trois affairistes qui firent main basse sur tous les budgets. Toutefois, grâce à Casbah Films, la production privée a pu faire des miracles. C'est ainsi que *La Bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo (1966) obtient le Lion d'or à la Mostra de Venise. Trois films dominent la décennie suivante : *Le Charbonnier* de Mohamed Bouamari, sorti en 1972, exactement dix ans après l'Indépendance, *L'Opium et le Bâton*, un film d'Ahmed Rachedi – inspiré de l'œuvre de Mouloud Mammeri (le livre a paru en 1965, aux éditions Plon) – avec, notamment, Mustapha Kateb, et *Chronique des années de braise* de Mohamed Lakhdar-Hamina qui obtient en 1975 la Palme d'or au festival de Cannes. En 1977, le premier film « social », *Omar Gatlato* de Merzak Allouache, inaugure, peut-on dire, le renouveau du cinéma algérien. Boualem Bennani, le héros, joue le rôle décalé et tordant, parce que anachronique, de l'Algérien ordinaire qui crève d'envie de rencontrer une femme, et même toutes les femmes, mais qui nourrit à leur égard un cynisme effroyable, une misogynie égrillarde sur fond de donjuanisme frileux, la *rojla* étant le trait commun de la virilité ordinaire qui masque les carences affectives des jeunes adultes. En 1982, *Vent de sable* se distingue surtout par sa beauté plastique et par son souffle épique.

En France, le film de Jacques Demy, *Les Parapluies de Cherbourg*, film musical, qui décrit l'histoire d'amour de deux jeunes Français, Geneviève et Guy, que le drame de la guerre d'Algérie sépare car Guy est appelé sous les drapeaux, peut être emblématique des déchirements que la guerre d'Algérie a provoqués. Palme d'or au festival de Cannes en mai 1964, ce film sera le prélude à tout un ensemble de films, de qualité esthétique très moyenne, qui exaltent le mal-être des jeunes appelés français (*La Belle Vie* de Robert Enrico ; *Muriel* d'Alain Resnais ; *Le Petit soldat* de Jean-Luc Godard, etc.) et qui, au-delà, visent à exorciser le mal algérien de la France. Un film, au moins, a traité de la question de l'OAS, *Les Insoumis* d'Alain Cavalier (1964), avec, entre autres, Alain Delon, lieutenant déserteur qui passe sous les ordres de l'OAS. En 1966, *Les Centurions* de Mark Robson, premier film américain traitant de la guerre d'Algérie, est projeté en France, mais le film de Gillo Pontecorvo, *La Bataille d'Alger*, qui retrace les événements majeurs de la bataille qui opposa dans la Casbah les parachutistes de la 10e division commandée par Jacques Massu et les amis d'Ali la Pointe, a été longtemps interdit en France sous prétexte qu'il véhiculait une propagande antifrançaise. Le public français ne le découvrira librement qu'à partir de 2004, alors que certaines copies avaient circulé dès les années soixante-dix, non sans avoir provoqué de gros remous dans les milieux pieds-noirs. Pourtant, *La Bataille d'Alger* s'est imposé depuis comme un chef-d'œuvre d'équilibre et de précision en matière de contre-révolution

urbaine, de lutte souterraine et de dénonciation de la torture (voir Torture, gégène, « enfumades » et autres exactions collectives).



Aujourd'hui, une bonne partie des films algériens est tournée en Algérie où une pépinière de jeunes talents vient tout juste d'éclore. La mutation s'est déjà produite dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. *Omar Gatlatou*, puis *Bab el-Oued City* ont imposé Merzak Allouache. Plus tard, ce fut le tour de Nadir Mokhnèche et son *Harem de Mme Osmane*, même si l'actrice principale n'était pas algérienne. Enfin, on assiste depuis l'an 2000 à l'émergence de Biyouna, l'une des comédiennes les plus truculentes de cette nouvelle vague. La tendance est désormais aux films sociétaux qui militent pour une libération totale de la parole et du geste. Dans *Viva l'Algérie*, avec Carmen Maura et Biyouna, on découvre des séquences que nous n'avions jamais vues auparavant. Aujourd'hui, chaque film sur l'Algérie, qu'il soit ou non réalisé à l'intérieur du pays, est observé de manière très fouillée. Les espoirs reposent sur la jeunesse et sur le talent, mais des cinéastes conceptuels comme Saïd Ould-Khelifa, que j'apprécie, peuvent à tout moment nous surprendre. On verra dans les années à venir si les conditions de l'économie réelle du film donneront à ces cinéastes les moyens nécessaires pour poursuivre leurs rêves.



Code de l'indigénat

Les rédacteurs de l'affreux Code de l'indigénat auraient-ils pu penser que deux siècles plus tard *Indigènes*, le film coup de poing de Rachid Bouchareb, allait soulever une grande émotion en France,

c'est-à-dire dans le pays même qui a inventé le système ? Ce régime d'exception, appelé aussi « législation d'exception », a donné naissance à un « corps étranger » à la fois inique et illégal (un « monstre juridique », dit Olivier Le Cour Grandmaison) qui ne respectait en rien les règles du droit général français, lorsqu'il ne les bafouait pas directement. Ce régime avait été imposé naguère, et soi-disant momentanément, sans aucune base juridique, aux seuls indigènes, ce qui, de fait, a jeté l'opprobre sur les institutions de la IIe République, sans cependant les remettre fondamentalement en question, car peu de consciences politiques étaient alors alertées sur cet aspect. Finalement, en juin 1881, après de nombreux coups de canif donnés au principe de l'indivision des terres musulmanes depuis 1875, les grands colons algériens, encore des allogènes au moment de cette forfaiture (cinquante ans après 1830), réussirent à imposer un régime dur, dit d'« infractions spéciales », mais sanctionnées de peines lourdes, qui permettait l'expropriation des terres arabes, les meilleures généralement, leur mise en vente en dehors de tout droit civil et de toute juridiction, ainsi que l'attribution aux colons de titres de propriété à portée définitive sur les parcelles qu'ils avaient choisies. Sur cette injustice manifeste s'est greffée une sorte de Code noir avec ses relents esclavagistes, selon lequel l'autochtone devait être soumis à une multitude de tracasseries administratives, un contrôle strict de ses déplacements et de ses manifestations publiques. Évidemment, de nombreux humanistes comme Alexis de Tocqueville – qui pourtant a cru à la viabilité du système colonial –, Jules Ferry, et plus tard Léon Blum ou Maurice Viollette, avec les cécités liées à la pensée unique de leurs différents partis, ont essayé de limiter les effets pervers de cette discrimination flagrante qui introduisait au sein des institutions de la IIe et de la IIIe République des dévoiements dangereux. Ce régime se maintiendra sous différentes formes jusqu'au premier tiers du XXe siècle, c'est-à-dire plus de deux générations après celle qui a extorqué et dépossédé les indigènes de leurs terres. Voici quelques-unes des dispositions répressives et offensantes introduites dans la législation spéciale du Code de l'indigénat et qui étaient régulièrement votées par les autorités politiques sous la pression des lobbies coloniaux : interdiction de quitter sans autorisation son douar, interdiction d'actes irrespectueux, interdiction de toute réunion en place publique, de propos offensants vis-à-vis de tout agent de l'autorité, même s'il est en civil et qu'il abuse de son statut, amendes et pénalités arbitraires en cas d'infractions, châtiments corporels régulièrement appliqués bien qu'ils soient interdits, punitions et internements abusifs et sans recours devant les tribunaux, ni civils ni militaires, travaux forcés pour les plus récalcitrants, internements dans des cachots non répertoriés, mise sous séquestre de certains biens, éloignement de personnes ou de groupes (assorti de la fameuse « responsabilité collective »), voire bastonnades de la part de tout membre de souche européenne à l'endroit de l'indigène, quel qu'en soit le motif.

La prise de conscience se produira soudainement et d'une manière indirecte : ce sont les survivants de la Seconde Guerre mondiale qui, revenus de cette horrible tragédie, ont jeté une sorte de lumière crue et paradoxale sur l'indécence de leur statut, le fait précisément qu'ils étaient ni plus ni moins que de la chair à canon que les militaires et les colons manipulaient à leur seul profit. C'est précisément le cœur même du film *Indigènes* qui a réussi le miracle de redonner un semblant de dignité compensatoire à tous les Algériens qui ont été sciemment sacrifiés sur l'autel de la liberté, alors même que dans leur propre pays on allait bientôt (voir les massacres de Sétif de mai 1945, dans l'entrée Nationalisme algérien) les traiter de « bougnoules » et de « ratons ». En 1946, le Code de l'indigénat, ou tout au moins le texte de base qui l'instituait, fut aboli. Mais la conviction que la race des colons était naturellement supérieure à la race des autochtones algériens n'a jamais pu disparaître jusqu'à l'Indépendance. Et bien qu'elle ait été largement émondée par les diverses luttes syndicales, politiques et bientôt militaires, l'idée de la supériorité d'une partie de la communauté algérienne sur une autre a perduré au-delà de l'Indépendance et continue aujourd'hui encore à servir de fixation fantasmatique à diverses clientèles politiques revanchardes qui, peu ou prou, veillent à allumer en permanence la flamme de l'Algérie française. Le

Code de l'indigénat a en outre largement débordé de l'assiette de son application algérienne pour servir de modèle dans la plupart des colonies françaises. Partout, on a pensé la même chose et chanté les mêmes hymnes à la vassalité des êtres : « Ces Arabes déguenillés qui ne méritent pas le beau pays dans lequel ils vivent » est, à peu de chose près, la même rengaine qu'on allait chanter et appliquer systématiquement en Afrique, en Asie et dans les Îles. L'autochtone est toujours l'ennemi de l'occupant.

Colonisation de l'Algérie

Le mot colonisation a été si fréquemment utilisé qu'il a pour ainsi dire perdu son sens : « Peut-on un jour écrire sereinement l'histoire de la colonisation de l'Algérie, dira un jour, excédé, un historien faussement naïf, sans verser dans la passion excessive, le ressentiment et l'amalgame ? » Car, depuis une décennie, on est passé du silence – évoquer ce sujet était tabou – à une catharsis qui purge bruyamment les passions et à une espèce de *mea culpa* généralisé. Mais le fait est là : l'Algérie, pour le meilleur et pour le pire, a été colonisée par la France : entre 1830 et 1860, plus de la moitié du territoire algérien est passée des mains de la Régence ottomane (et accessoirement de quelques grandes tentes arabes) à celles de la « glorieuse armée française d'Afrique ». Les témoignages sur cette courte période sont légion. Tous sont unanimes : à l'origine, aucun plan n'avait été établi au sujet du peuplement. Il s'agissait surtout de « pacifier », en usant et en abusant des moyens dont disposait une armée quasi autonome. Les historiens ne sont pas dupes des mots que les militaires employaient lorsqu'ils relevaient eux-mêmes les exactions qu'ils pouvaient éventuellement justifier. Les propriétaires légitimes d'une terre étaient chassés afin de les remplacer par d'autres, « choisis » à cet effet, et c'est un auteur du début du XXe siècle qui le dit – les « infidèles » se substituaient aux « fidèles ». Les récalcitrants étaient enfumés ou razziés, leurs villages brûlés, leurs cultures saccagées. Plus tard, les animaux, les troupeaux furent déplacés et regroupés dans des zones qu'il était possible de contrôler (voir Déracinement). L'intention coloniale était donc clairement affichée et le changement de régime n'aurait eu aucune incidence sur les faits. Ni le roi Louis-Philippe et sa monarchie de Juillet (1830-1848) ni Napoléon III, qui régna par la suite, ne renonceront à la volonté de doter la France d'un empire équivalent à celui que possédaient les Britanniques. Et la troupe, commandée par des chefs implacables tel Bugeaud, ne recula devant rien pour que cette pièce de choix tombât dans l'escarcelle française.

En fait, le plus intéressant est ailleurs. Comment comprendre que certains pays aient été colonisés depuis longtemps et que d'autres ne l'aient jamais été, ou seulement accidentellement ? Quelle est, d'autre part, la raison qui fait que certains pays, certaines cultures deviennent plus impérialistes que d'autres ? C'est cette « génétique » de la conquête qu'il faut décrypter. L'Algérie fait partie de ces pays qui n'ont quasiment jamais connu, au moins jusqu'en 1962, d'autonomie politique et de gouvernement central dirigé par des autochtones. En 1927, Émile-Félix Gautier, de l'université d'Alger, le constatait : « Aussi loin que nous remontions dans le passé, écrivait-il dans *Les Siècles obscurs du Maghreb*, nous voyons ici une cascade ininterrompue de dominations étrangères. Les Français ont succédé aux Turcs, qui avaient succédé aux Arabes, qui avaient succédé aux Byzantins, qui avaient succédé aux Vandales, qui avaient succédé aux Romains, qui avaient succédé aux Carthaginois… » La suite est lourde de sens, car elle justifie pleinement le droit de tel ou tel envahisseur de s'emparer du pays par la force : « Et notez que le conquérant, quel qu'il soit, reste maître du Maghreb jusqu'à ce qu'il en soit expulsé par le conquérant nouveau, son successeur. Jamais les indigènes n'ont réussi à expulser leur maître… » Il y a donc une fatalité historique dans le fait d'être colonisé, la question de la souveraineté n'ayant jamais été posée par les peuples asservis, mais seulement par ceux qui prétendent les asservir. Dès 1848, Tocqueville l'écrit sans ambages : « Il faut bien s'imaginer qu'un peuple puissant et civilisé comme le

nôtre exerce par le seul fait de la supériorité de ses lumières une influence presque invincible sur de petites peuplades à peu près barbares ; et que, pour forcer celles-ci à s'incorporer à lui, il lui suffit de pouvoir établir des rapports durables avec elles. » Alexis de Tocqueville (1805-1859) ne s'en est jamais caché : le principe de la colonisation et de l'affranchissement des esclaves – pour peu qu'ils ne fussent pas des esclaves maures – devait être défendu bec et ongles, grâce à de subtiles arguties. Et les Victor Hugo, Jules Michelet, Prosper Mérimée, pourtant prompts à s'indigner sur tout et à fabriquer des libelles assassins, ne soufflaient mot de la conquête afin de ne pas offenser les édiles monarchiques. N'avaient-ils pas entendu parler de la famine qui, à la fin de 1868, sévit cruellement en Algérie, faisant plus de trois cent mille morts ? Leur sollicitude allait, à l'époque, aux ouvriers européens, à tous ceux qu'on arrachait à leur sol, aux marginaux et aux déshérités qui devaient franchir les océans au péril de leur vie – le paludisme, la fièvre typhoïde s'ajoutaient aux dangers de la navigation – pour trouver une terre qui pût les accueillir. Les grands esprits saint-simoniens, fouriéristes, justiciers et humanistes de tout poil, s'émouvaient de la misère lointaine pour mieux ignorer la tragédie qu'ils avaient sous leurs yeux. Victor Hugo a même poussé l'ambiguïté jusqu'au bout. Voici ce qu'il disait devant Victor Schœlcher (1804-1893), le plus fameux des abolitionnistes de France, qui n'a pas levé ne fût-ce que le petit doigt en faveur des autochtones algériens : « Refaire une Afrique nouvelle, rendre la vieille Afrique maniable à la civilisation » en s'emparant de cette terre « non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête, mais pour la fraternité » (voir Voyage en Algérie [Le]). L'humanisme est un porte-drapeau commode, qu'on peut brandir à sa guise.

Le cataclysme que fut la conquête par la France de l'Algérie, comment fut-il ressenti sur les deux rives de la Méditerranée et, plus largement, quel a été l'impact de cette expédition sur les belligérants et leurs alliés ? Peu d'entre eux vont au-delà de la première expédition de l'armée française sur les côtes algériennes, et ils ne remontent jamais plus loin. De cette Algérie-là, il reste un certain nombre de grands personnages : Charles X (1757-1836), qui régnait alors, et qui chassa Hussein Pacha, dernier dey d'Alger, en 1830 (sur des plaques commémoratives, on peut lire : « Charles X qui donna Alger à la France ») ; Louis de Bourmont (1773-1846) ; le consul de France Duval, par qui le « scandale » est arrivé, si l'on en croit la *doxa*, évidemment, des généraux, des maréchaux, des militaires de haut rang et des consuls étrangers, dont Saint-John, le consul anglais à Alger en 1830, lequel regardait avec un intérêt réel les progrès de la France en Algérie.

Aimés ou détestés, ils habitent la mémoire des Français d'Algérie, comme des acteurs de leur propre destin, mais aussi de celui de millions de gens des deux rives. L'un d'entre eux est le maréchal Bugeaud, dont le nom est prononcé « Bijou » par tous les Algériens, lesquels ignorent le *u*, comme d'autres ignorent les *h* aspirés ou le *kh* de la jota espagnole. Karl Marx, qui lui a consacré un article important dans *The New American Encyclopaedia*, dit tout le bien qu'il en pense, en dépit des zones d'ombre avec lesquelles les historiens tentent de se confronter. Ainsi, Engels juge « condamnable » « la façon dont la guerre a été menée par des soldats brutaux comme Bugeaud » (*The Northern Star*, 22 janvier 1848, n ° 535, p. 7). On dispose désormais de tous les documents nécessaires pour se faire une opinion sur celui qui fut gouverneur général de l'Algérie entre 1840 et 1847, sur ce soldat de valeur qui conquit sur le terrain son titre de duc d'Isly, peu après sa victoire sur les Marocains en 1844, ainsi que sur ses liens avec Abd el-Kader, sur son engagement politique, ses succès et ses revers. Dans ses écrits militaires, Bugeaud se confie. Il est, dit-il en substance, partisan d'une devise : « Par l'épée et par la charrue », qu'il veut appliquer partout et opposer à celle de l'émir : « À vous la mer, à moi la terre. » Bugeaud, auquel on aurait reproché le fait d'avoir été trompé par son rival algérien, cherche au contraire à pousser son avantage. Il écrit notamment ceci : « C'est l'alcool qui a vaincu les Indiens, c'est le commerce qui soumettra les Arabes. » La suite des événements ne lui donnera pas tort, encore que le commerce le plus juteux ait été accaparé par les colons. Surpris par la facilité de leur conquête, les premiers généraux de

l'armée française, au lieu de veiller à émanciper une population miséreuse et arriérée, ont partout cherché à la contraindre. « En 1830, lit-on dans le livre de Gaffarel, nous nous étions présentés aux Algériens comme des libérateurs, et peu à peu nous imitions les procédés de leurs oppresseurs » (*L'Algérie. Histoire, conquête et colonisation*, p. 298). Paul Gaffarel raconte, avec une précision hallucinante les débuts de la colonisation. L'ouvrage parut (chez Firmin-Didot) moins d'un demi-siècle après le coup d'éventail au consul de France. Son auteur fut le doyen de la faculté des lettres de Dijon. Ses sept cents pages sont illustrées : quatre chromolithographies, trois belles cartes en couleurs et deux cents gravures sur bois. L'ouvrage comporte un index bibliographique extrêmement fouillé de plus de quatorze pages. Aujourd'hui, il est devenu un livre de collection rare. L'édition originale de grand format vaut entre 800 et 1 600 euros. Des tirages, de format plus réduit, ont été diffusés par la suite. Mais la valeur du « Gaffarel » ne réside dans la belle reliure au style mauresque gravée au fer doré, très caractéristique du genre, mais dans son texte équilibré et fluide, lequel fourmille d'indications précieuses qui font le sel des grands ouvrages. Par ailleurs, sa chronologie remonte jusqu'aux origines et fait de l'Algérie de la seconde moitié du XIXe siècle un tableau si vivant qu'il est difficile, sinon impossible, de trouver mieux ailleurs. Ce livre permet de comprendre tous les dessous de la conquête. Par exemple, les observateurs français de l'époque ont été intrigués par le fait que Lamartine et Victor Hugo n'aient pas écrit, dans leur œuvre, une ligne sur cet événement considérable, pas plus que Pierre-Jean de Béranger (1780-1857), célèbre chansonnier, ou Casimir Delavigne (1793-1843), écrivain et académicien. Ce silence, s'il n'est pas une compromission au sens où nous l'entendons aujourd'hui, exprime tout de même un certain embarras chez ces grands esprits qui, sous prétexte d'avaliser l'œuvre de civilisation, ont tu les dérives lamentables des généraux français sur le terrain. Que tout ait été prémédité pour aboutir à l'indifférence de l'opinion publique et qu'aucune grande voix ne se soit élevée est ce qu'il y a de plus condamnable, à moins que personne ne s'imaginât vraiment que la France allait s'installer durablement en Algérie.



Maintenant, que les âmes sensibles tournent la page et lisent une autre entrée, car la scène que je vais rapporter ici est dans sa banalité même l'une des plus atroces qui puissent exister. Elle est décrite par Eugène Fromentin dans *L'Appel du désert*. L'auteur, amoureux des grandes étendues, ne répugne pas à manier la plume pour décrire avec une précision hallucinante ce qu'il voit ou ce qu'il entend. Il montre ici combien le goût de la rapine peut faire perdre le sens moral à des soldats fanatisés. Cette scène insoutenable concerne deux prostituées du nom de Fatma et M'Riem, qui vivaient dans une maison close de Laghouat. Comme elles avaient un jour reçu agréablement le lieutenant N, celui-ci s'était promis de s'en rappeler le cas échéant. Or, la ligne de front ayant bougé, les combats avaient lieu désormais dans Laghouat même, une ville trublionne comme tant d'autres. Le lieutenant N s'était souvenu de l'accueil chaleureux qu'on lui avait réservé à cet endroit. Cela tombait bien, puisqu'il était dans un régiment

d'attaque situé en tête de la colonne. Pour se rendre utile, après avoir donné quelques directives, il décida, avec un sergent, d'aller retrouver la maison de Fatma. C'est à peine s'ils la reconnurent car la ville était à feu et à sang. Mais, en arrivant devant la maison, c'était déjà trop tard. La suite, c'est Fromentin qui la raconte avec ses mots :

« Un soldat, debout devant la porte, rechargeait précipitamment son fusil ; la baïonnette était rouge jusqu'à la garde, le sang s'égouttait dans le canon. Deux autres soldats sortaient en courant et fourraient dans leurs képis un mouchoir et des bijoux de femmes.

— Le mal est fait, mon lieutenant, dit le sergent ; entrons-nous tout de même ?

Ils entrèrent. Les deux pauvres jeunes filles étaient étendues sans mouvement, l'une sur le pavé de la cour, l'autre au bas de l'escalier, d'où elle avait roulé la tête en bas. Fatma était morte ; M'Riem expirait. L'une et l'autre n'avaient plus ni turban, ni pendants d'oreilles, ni anneaux aux pieds, ni épingles de haïk ; elles étaient presque déshabillées et leurs vêtements ne tenaient plus que par la ceinture autour de leurs hanches mises à nu.

— Les malheureuses ! dit le lieutenant.

— Les s… voleurs ! dit le sergent, qui remarque, le premier, que les bijoux manquaient » (*L'Appel du désert*).

La messe est dite…

Confréries religieuses

L'esprit de la confrérie est nettement plus développé en Orient, en Afrique et dans l'Asie musulmane qu'au Maghreb du Nord, à l'exception du Maroc. En Algérie, il s'est imposé timidement et tardivement, le culte des saints ayant toujours été limité quant à son impact sur la population. Cependant, le vocabulaire est le même : *zaouïa* (couvent), *wali* ou *cheikh* (le saint homme), *ikhwan* (membres d'une confrérie), *silsila* (chaîne confrérique), *halqa* (cercle confrérique), *baraka* (bénédiction), *kouba* (sanctuaire), *hadra* (séance d'extase), etc.

Les confréries les plus connues et qui viennent tout de suite à l'esprit sont la Qadiriya, venue de Bagdad, la Tidjaniya, la Rahmaniya, née au XIXe siècle du côté de Tolga, et la 'Alawiya, plus récente (début du XXe siècle). « La confrérie des Noirs, note Émile Dermenghem, est très vivante à Laghouat comme à Ghardaïa, Biskra, Touggourt, El-Oued, Alger et dans l'Oranie… » Cette confrérie se reconnaît en Sidi Bilal, un saint patron noir comme le fut le premier muezzin du Prophète. Certaines confréries concernent une région, d'autres sont liées à un groupe ethnique ou tout simplement à un cheikh. Les Oulad Sidi Cheikh ont investi les Al-Baydh (ou El-Abiod Sidi Cheikh), dans les monts Ksours, depuis le XVIIe siècle. La Tidjaniya a opté pour Témacine. Parmi les saints marabouts de l'islam, Sidi Cheikh d'El-Abiod est peut-être le plus énigmatique, sinon le plus fameux. Il est autant célébré que Sidi Boumediene, protecteur d'Oran. Sa vie et sa mort sont devenues des légendes dès l'instant où le saint homme a décidé par testament de se faire enterrer – imitant ainsi le Prophète lors de son exode à Médine – à l'endroit où sa chamelle favorite l'aurait déposé. Le testament fut exécuté à la lettre : on plaça la dépouille du maître sur le dos de la chamelle en question qui se mit à déambuler dans les environs. Il était stipulé que, là où elle s'arrêterait, le corps du maître serait lavé et embaumé. Puis, les serviteurs lâchèrent de nouveau la chamelle qui erra à sa guise autour du village avant de marquer une autre pause : l'endroit de l'ensevelissement. Mais les disciples devaient affronter une difficulté majeure : le lieu-dit manquait d'eau et ne pouvait, dès lors, convenir au mausolée du maître. La légende prend le relais : une jument blanche se présenta alors devant l'assemblée et se mit à frapper le sol de ses sabots, ce qui fit jaillir une

source d'eau fraîche et cristalline. Depuis – un monastère ayant été bâti en hommage au vénéré cheikh –, on appelle cette fontaine la source des lavements (*aïn al-maghassal*). C'est à cet endroit que la kouba de Sidi Cheikh fut élevée. Pourquoi une telle tribu est vénérée au-delà du *ksour* où elle est née ? En raison de son sens de l'hospitalité, de la prodigalité avec laquelle les visiteurs sont reçus et surtout du pacte de sécurité qu'ils garantissent sur leur territoire comme un honneur particulier. Accessoirement, les petits frères et les petites sœurs de la confrérie Charles de Foucauld y ont installé leur noviciat, l'oasis est définitivement passée à la postérité.

L'une des plus importantes confréries est sans doute la Tidjaniya qui règne sur d'immenses territoires du sud de l'Algérie et étend son influence au-delà, en particulier au Maroc et au Sénégal. La Tidjaniya fut fondée en 1782 par Abu al-Abbas Ahmed at-Tidjani (1737-1815), aujourd'hui enterré à Fès (Maroc). Le siège actuel de la confrérie se trouve à Témacine, mais elle a des représentants dans de nombreuses villes : Ghardaïa, Fès, Tombouctou, au Mali et même au Sénégal. Une passion amoureuse aurait uni au XIXe siècle, à Bordeaux, une Lorraine du nom d'Aurélie Picard au cheikh le plus important de la confrérie, Si Ahmed Tidjani, petit-fils du fondateur de la *tariqa*. Le gouverneur général d'Algérie refusa – pour quelles raisons ? – le mariage, mais le cardinal Lavigerie, lui, donna son plein assentiment. La célébration eut lieu à la cathédrale d'Alger en 1888, mais il semble que le couple se soit également uni selon le rite musulman. Après Bordeaux et Alger, Aurélie Picard fit donc la connaissance du désert, de la beauté enchanteresse de ses paysages et de ses innombrables mirages. Son nom fut désormais Lalla Yamina. Aurélie Picard, vénérée par son mari, devint une sainte pour les adeptes de la *zaouïa*. Elle aurait été consultée au sujet des décisions de la confrérie, en raison de sa grande sagesse. Son aura, en tout cas, s'étendait aux villages voisins et partout où la confrérie avait des adeptes. On venait de loin pour admirer la jeune Française ; on louait sa beauté, sa gentillesse, son intelligence. La jeune Tidjani entreprit une œuvre noble et grandiose de charité, véritable mission chrétienne au sein même de l'islam, ce qui fit qu'on l'accusa de prosélytisme. Mme Tidjani, en réalité, n'avait d'yeux que pour son époux dont elle mesurait le charisme et la bonté. Elle le soutint vaillamment lorsqu'ils furent menacés d'un grand péril : la pauvreté. Au demeurant, la charité est une bonne action que l'islam recommande instamment à ses adeptes. Aurélie Tidjani s'est attachée particulièrement à propager le rayonnement de la *zaouïa* en créant des petits puits et des barrages pour retenir l'eau, en ouvrant des écoles à Madhi et à Kourdane et en participant même à la construction de villages. Un jour de 1896, Si Ahmed Tidjani mourut à Guémar, laissant sa femme dans une grande affliction. L'attachement de la sainte à sa confrérie était tel que, lorsqu'une issue originale se présenta à elle, elle ne la refusa pas. Le temps du veuvage achevé et le défunt enterré dans le mausolée de Kourdane – circonscription de Laghouat –, elle convola de nouveau, mais pas – telle est l'originalité – avec n'importe quel homme : avec le propre frère de son mari, Sidi Bachir Tidjani. De nouveau, en 1911, la mort frappa, emportant son second époux. Elle mourut en 1933. Elle avait quatre-vingt-quatre ans. On peut citer d'autres confréries algériennes, les gyrovagues Aïssaouas – qui sont également marocaines –, la Chadiliya, qui était algéro-tunisienne à l'origine, ou la 'Alawiya de Mostaganem, mais de nombreux auteurs français s'y sont consacrés avec des bonheurs divers. À une époque, les confréries algériennes – qui sont d'abord des institutions religieuses et éducatives – avaient un réel pouvoir sur les populations, mais pour avoir collaboré avec les Français tout au long du XIXe siècle et au début du XXe, leur étoile pâlit largement. Le coup de grâce leur fut donné durant le premier tiers du XXe siècle par les 'Ulamas de l'islam, et en particulier par cheikh Abdelhamid ben Badis (voir ce nom), dont l'influence faisait peur aux autorités coloniales, en raison même de son ascendant sur l'élite cultivée de l'époque et sur les populations plus modestes.

Constantine

Constantine, Cirta, « la ville du vide » (en arabe local *bled lehwa*), est ainsi nommée en raison du grand ravin qui l'entoure – un abîme de plus de 70 mètres au fond duquel coule le Rhummel – et du vent permanent qui se lève dans la vallée et l'assaille. Elle est aussi appelée « la ville des passions » par un poète du début du XXe siècle (*al-hawa* étant l'un des noms de l'amour). Constantine, ville inexpugnable, doit tout au nid d'aigle sur lequel elle est assise depuis tant de siècles. D'aucuns prétendent, probablement à juste titre, que le refondateur de Constantine est l'empereur Constantin Ier, dit le Grand, au IVe siècle, bâtisseur de Constantinople, l'actuelle Istanbul, sur le Bosphore. Cependant, des noms prestigieux et antérieurs sont inséparables de la ville : Sophonisbe, reine de la Numidie antique, le roi Micipsa, Jugurtha (104 avant J.-C.) et tous les souverains qui en gouvernèrent les municipes, sans parler de ceux qui se contentèrent de l'agrandir. Les Carthaginois lui donnèrent le joli nom de *Sarim Batim*, un nom qu'elle aurait pu conserver si les rois numides ne l'avaient pas baptisée *Cirta*, chef-lieu d'une confédération de villes dont Tiddis et Milev. Une opinion minoritaire soutient que l'édification de Constantine est due à un général de Constantin, qui l'offrit à l'empereur en hommage et en signe d'allégeance. Enfin, il n'est pas impossible, bien que rien ne le confirme, que la fondation de Constantine soit plus ancienne encore et que le mérite en revienne à 'Ad, le père d'Abraham, et à ses successeurs, ce qui ferait de cette ville la terre de toutes les religions. Surnommée « La Forteresse africaine », *al-qal'a*, Constantine est longtemps passée pour être invincible même si elle avait subi plus de quatre-vingts sièges, dont ceux d'Abou Ana, sultan d'Annaba, de Mourad Bey, fils d'Ali Bey, souverain de Tunis (1700), de Chérif ibn Al-Ahrach (1804), un Marocain, de Hammouda, pacha de Tunis (au début du XIXe siècle). L'armée française, avec à sa tête le général Valée, en prit le contrôle en 1837, après l'échec retentissant du général Clauzel, l'année précédente (voir Yusûf [1808-1866]). Parmi les nombreux beys qui gouvernèrent la ville – le beylicat de Constantine jouissait depuis peu d'une relative indépendance par rapport à Alger –, les deux derniers, Ahmed Bey el-Colli (au milieu du XVIIIe siècle) et Salah Bey (mort en 1771), son lieutenant, demeurent les plus éminents et les plus connus.



Constantine qui comptait quelque 20 000 habitants en 1858, au moment où Engels rédigeait sa notule sur l'Algérie pour *The New American Encyclopaedia*, et qui en compte aujourd'hui plus d'un million, est célèbre pour ses nombreux ponts. Le pont d'El-Kantara fut reconstruit en 1792 par Don Bartolomeo, architecte de Mahon, d'après le modèle romain (Ier siècle après J.-C.). Des historiens hasardent l'hypothèse que cet ouvrage est dû à l'empereur Constantin lui-même, ce qui lui confère une certaine noblesse, au même titre que les églises et les temples dont l'activité fut grande comme en témoigne Louis Bertrand (1866-1941) : « Elle a élevé des temples aux empereurs, après en avoir élevé à Tanit et à Baal-Hammon : maintenant elle a des mosquées, des synagogues et même une cathédrale catholique, sous

l’invocation de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. » Depuis 1912, Constantine s’est enrichie d’un magnifique pont suspendu qui relie Sidi M’Cid à la cité. Conçu par l’ingénieur Ferdinand Arnodin, ce pont vertigineux long de 164 mètres enjambe le Rhummel à 170 mètres de hauteur. Son histoire mouvementée ne semble pas avoir affecté celle que Gabriel Audisio appela, dans ses « Fantasmes de Constantine », la « Tolède en mal de son Greco ». Car les visions sinistres, de morts et de cadavres jetés aux vautours de Djebel Ouach’, ou même de Sidi M’Cid, laissent impassible cette ville qui a une histoire mais pas d’âge, que les nuits tourmentées d’hiver arrosent de grêlons destructeurs et que des soleils cruels portent à l’incandescence. Naguère, ses ruelles escarpées et glissantes étaient peuplées de prostituées très maquillées dont les gazes légères et soyeuses et les taffetas bon marché laissaient parfois s’échapper une longue cuisse laiteuse ou une poitrine déjà avachie qu’elles exposaient effrontément aux regards de promeneurs hésitants dont la convoitise pouvait se repaître du spectacle sans débourser un sou. Tout autour de l’ancien bordel, qui fut longtemps le centre de gravité de la casbah, se trouvent les quartiers d’artisans. Il y avait là – peut-être leurs enfants y sont-ils encore – des dinandiers, des bijoutiers. Les tanneurs tenaient leurs quartiers sur la falaise qui surplombe le Rhummel. Constantine s’est transformée, confortant sa position géographique et son emplacement inouï sur ce rocher qui fait d’elle une sorte d’île terrestre dont les quelques ponts favorisent puissamment le commerce. Oscar Niemeyer fut sollicité pour y construire une université en 1969. Le visionnaire brésilien exprima là, au-dessus d’Aïn-el-Bey, une colline reliée à la vieille cité, le meilleur de lui-même, des ensembles de cubes, de sphères, de blocs plus ou moins monolithiques, d’esplanades. Niemeyer a su épurer son génie jusqu’à le réduire à quelques formes géométriques.

Constantine, multiculturelle, multiconfessionnelle, porte la marque quasi indélébile de son passé français. Son architecture, ses établissements publics, ses villas cossues nichées derrière la grande mosquée construite en hommage à l’émir sont l’œuvre des colons. Et bien qu’elle soit toujours aussi farouche que par le passé et princière avec ses allures de citadelle imprenable, Constantine est en proie à une expansion inévitable pour toute ville qui veut se projeter dans l’avenir : les banlieues établies dans la vallée où l’on respire le nouvel air du pays, raccordées à Alger par une autoroute. Les nouvelles structures, le stade, l’université ont enrichi la vieille cité. Des points noirs subsistent, à commencer par l’aéroport trop petit, et trop étriqué pour le trafic, tiers-mondiste quant au comportement tatillon de ses douaniers. La gare, elle, n’a pas changé depuis l’occupation française… Il manque à Constantine de grandes rocades, des stades, de très grands magasins, un orchestre philharmonique, un complexe cinématographique et toutes ces installations raffinées qui font la joie des citadins d’aujourd’hui que doivent être les Constantinois.

Corail

Parmi les richesses de la côte algérienne, le corail – *al-mordjan* – est, sans nul doute, le prince des mers. Il est surtout cultivé à La Calle, l’actuelle Al-Qala, à l’est d’Annaba, dans des parcs corallifères qui sont connus depuis l’Antiquité. Le corail se présente comme un arbrisseau cramponné à la rocaille du fond de la mer et forme un récif sur des centaines de mètres carrés. Depuis toujours, les bijoutiers sont avides de ses branches pour réaliser des bijoux fantaisie et les attrayantes montures de leurs différentes créations. Le corail peut être rose, blanc ou noir, mais le rouge est le plus recherché, car il symbolise la vie, l’amour et la passion. De nombreux voyageurs ont raconté comment on drague depuis la nuit des temps le fond de la mer pour le récolter au moyen d’un filet plus ou moins large qui arrache les branches du madrépore.

Déjà, dans sa *Description de l'Afrique*, Léon l'Africain (1483-vers 1554) notait la présence des Génois sur les plages de La Calle, dans le but d'y installer des comptoirs de pêche : « Plus très loin de Bona [Annaba] existe une plage où l'on trouve beaucoup de corail. Mais personne n'a le droit d'en pêcher en mer ou d'en recueillir sur la plage parce que le roi a loué cette plage aux Génois qui, tracassés par les corsaires, lui ont demandé l'autorisation d'y construire une forteresse… » Avant 1830, une compagnie marseillaise – la Compagnie d'Afrique – avait obtenu une licence en bonne et due forme qui lui permettait d'exploiter le corail algérien.

Mais les habitants de La Calle, échaudés par de mauvaises surprises antérieures – notamment par d'autres Génois sur lesquels la *Description de l'Afrique* reste muette –, sont vigilants et n'acceptent pas facilement l'intrusion d'étrangers. La Calle, c'est certain, a toujours été une bourgade très courue. À deux reprises, le sultan de Tunis, auquel elle était rattachée, dut employer la force pour déloger quelques malotrus qui avaient conçu le projet de l'assiéger. Outre les Génois, des Corses, des Napolitains et des Pisans ont convoité La Calle et ses richesses. Tous pêchaient dans la région. Mais la France, à partir de 1830, y mit bon ordre et fit cesser le braconnage sauvage. Dès le début de la colonisation, en effet, les comptoirs furent cédés aux Français qui exploitèrent plus rationnellement les gisements corallifères. Aujourd'hui, comme toujours, le corail sert à la confection de colliers de prestige, mais aussi au façonnage de bagues, de ceinturons et de divers objets familiers. L'arrivée sur le marché de nouveaux matériaux à moindre coût, plus flexibles et surtout standardisés, ont rendu le corail plus cher, et donc moins attractif pour la joaillerie de base et l'artisanat destiné à la consommation locale.

Corruption

Dans *Les Mille et Une Nuits*, Haroun al-Rachid demanda à son grand vizir de recenser tous les sujets malhonnêtes de sa ville. Ce dernier lui répondit : « Sire, il est encore plus facile que je compte les gens honnêtes, ils sont très peu nombreux ; tu sauras par un calcul rapide le nombre de gens malhonnêtes. » Tel est le cas de l'Algérie depuis l'arrivée au pouvoir de Chadli Bendjedid, en février 1979.

Qui se souvient de l'ANR, l'Alliance nationale républicaine de Rédha Malek ? Peu de gens sans doute, et pourtant les promoteurs de ce mouvement éphémère qui ont, dans un sursaut de dignité, refusé de participer à l'élection truquée du 23 octobre 1997 ont également dénoncé sans pitié la situation politique d'alors. Il est impensable aujourd'hui de tenir ce discours-là. Il convient donc de le savourer rétrospectivement : « Une corruption généralisée ébranle les fondements de l'État et accentue, chaque jour davantage, la désaffection des citoyens à l'égard de ses représentants, tandis que l'acharnement judiciaire qui frappe les cadres gestionnaires ne saurait faire illusion. En en faisant des boucs émissaires, on n'est arrivé qu'à étaler au grand jour les défaillances d'une justice aux ordres sans, pour autant, dissuader les véritables commanditaires de la corruption… » Cette lucidité fait rêver. La déclaration de l'Alliance écorne la belle image d'une Algérie soucieuse de respectabilité. Il est question d'« obscurantistes de l'Assemblée populaire nationale, qui tient lieu de parlement du pays. […] On ne construit pas l'avenir en plaçant nos cadres sous les ordres des médiocres et des charlatans, en marginalisant, en humiliant, voire en poussant à l'exil notre intelligentsia ». Aujourd'hui, tous ces maux et d'autres encore sont bel et bien là, et ce que l'ANR et d'autres redoutaient – l'installation des « groupes armés » au sommet de l'État – a dépassé les prévisions : ces groupes armés dirigent toujours le pays ; la justice est inféodée au système et, lorsqu'une justice est aux ordres, il n'y a plus que la puissance armée pour protéger les souverains en place de la « populace ». Depuis les années quatre-vingt, le libéralisme anarchique, préconisé par le pouvoir en place, a entraîné l'explosion de fortunes colossales, ce qui n'a pas manqué de susciter chez les Algériens de nombreuses interrogations. Aujourd'hui encore, il n'est pas

un seul Algérien qui ne pâtisse de la situation – et de ses conséquences telles que le chômage et le déclassement –, mais nul ne peut pointer du doigt un seul responsable de cette déliquescence morale, de ce réseau de corruption généralisée que le système lui-même appelle mafia politico-financière. Composé de généraux, de politiques, d'affairistes, le système en question, organisé en fonction de solidarités abjectes, est bâti comme un immense délit d'initié avec, à la clé, une impunité quasi totale et, pour ceux qui le dénonceraient, des règlements de comptes allant parfois jusqu'aux liquidations physiques. Beaucoup de pays ont connu cette situation : l'Italie, de l'entre-deux-guerres jusqu'à la chute récente des barons de Palerme, le Japon des yakuzas, la Chine post-maoïste, la Grèce des colonels, la Russie de l'après-perestroïka, mais aussi l'Argentine, les pays récemment sortis de l'Union soviétique, certains États africains… En Algérie, les vols sont commis en « bandes organisées » et le silence est d'or. Il arrive cependant qu'un membre présumé du système se montre plus virulent que d'autres à son encontre alors qu'il en est peut-être lui-même un acteur influent. Tel est le niveau de cynisme auquel est arrivée l'Algérie dont le monde entier saluait, il y a quelques décennies, les braves révolutionnaires. Le système est devenu la boîte noire dans laquelle se fomentent les mauvais coups. C'est la négation pure et simple de l'État, même si beaucoup de personnalités influentes de cet État sont irréprochables. Cette déliquescence de la notion d'État de droit a été largement anticipée par tous les penseurs des précédentes décennies. Dans son *Journal* (*1955-1962*), malheureusement inachevé, Mouloud Feraoun écrivait déjà : « Pauvres montagnards, pauvres étudiants, pauvres jeunes gens, vos ennemis de demain seront pires que ceux d'hier. » Hélas, en tombant sous les coups de l'OAS, le 15 mars 1962, quelques jours seulement avant le cessez-le-feu, Mouloud Feraoun aura eu la chance de ne pas assister au dévoiement vulgaire qu'il avait prévu. La plupart des livres de Rachid Mimouni (1945-1995) évoquent directement les maladies du système algérien, la cupidité de certains de ses membres les plus puissants et surtout leur trahison des idéaux de la révolution algérienne.

En Algérie, le pouvoir est, depuis 1962, aux mains de clans féroces qui refusent de le lâcher et empêchent à dessein toutes les transitions pacifiques. Un Algérien désabusé de la Casbah disait : « En Algérie, il y a deux types de personnes : celles qui sont épuisées par le pouvoir et celles qui épuisent les autres avec un pouvoir. » Alors que l'Algérie pouvait être une oasis au nord de l'Afrique, dotée d'un niveau de vie comparable à celui de l'Espagne ou de l'Italie, c'est un pays ruiné, incapable de juguler le mal endémique du tiers-monde : la corruption. L'Arabe n'a pas le monopole du vol, quoi qu'en pensât Guy de Maupassant (dans *Au soleil*, il écrivait : « Qui dit Arabe dit voleur, sans exception »). Mais l'absence d'une administration pugnace, tournée vers la défense du bien public, et surtout celle d'une culture et d'une conscience communes encouragent les larcins, des plus petits aux plus gros. Par nature, les gros larcins sont moins pénalisés que les petits, car ils mettent en jeu des prête-noms, des paravents, des soutiens, des complicités, ce qui crée un déséquilibre de la peine qui est vue, par les voleurs eux-mêmes, comme une injustice de laquelle ils se réclament après coup pour poursuivre leurs méfaits. Un médecin peu habitué aux pratiques de cette racaille raconte que la juge, une femme, qui s'occupait de son affaire d'héritage mal réparti, a été corrompue moyennant un manteau de fausse fourrure et une liasse de billets. Le pire, c'est que son propre avocat, payé pour le défendre, était lui-même de mèche avec la juge et lui servait de rabatteur. Ce faisant, il encaissait des deux côtés, puisque les autres protagonistes l'avaient payé pour ne pas défendre son client. Au même moment, le médecin candide – véritable personnage de Molière – était astreint à une très forte amende qui venait s'ajouter au salaire perçu par son avocat des mains de sa nombreuse fratrie. Tout cela n'est devenu possible que parce que la famille, avec ses secrets, est une pièce maîtresse du système de corruption. Il s'agit à la fois de la famille au sens ordinaire du terme, mais aussi de la « famille » dans son sens mafieux. À un moment donné, des expressions comme « famille révolutionnaire » ou « complexe militaro-industriel » sont apparues dans le vocabulaire journalistique alors que la révolution était morte et enterrée depuis longtemps, et que ne

subsistaient que ce système de corruption, ses dividendes, la rente pétrolière et les petits conflits d'intérêts entre initiés, informateurs, intermédiaires, parapluies et autres prévaricateurs.

Le vol des maquignons les plus protégés est une industrie, avec ses passe-droits, ses monopoles et sa structure en toile d'araignée : par exemple, un *wali* attribue un marché stratégique à un magnat du BTP dans une région et ce dernier lui construit à ses frais une villa flambant neuve dans sa région d'origine. « Pas vu, pas pris. » Les rétrocommissions peuvent être ponctuelles, mais, le plus souvent, elles sont durables : un service en entraînant un autre, le système de la corruption continue à prospérer comme une gangrène autoalimentée par la compromission elle-même, le silence et la menace qui pèse sur la tête du mouton noir et de ses proches. Aucun marché n'est attribué sans que le ministre, le fonctionnaire, le politique, le militaire ne ponctionnent leur dîme, souvent considérable, car, pour eux, l'Algérie est une dépouille sans maître. L'essentiel est d'être initié (participation à des soirées arrosées, recommandations, couvertures multiples, comptes occultes, usage d'intermédiaires, passe-droits). Toute la fonction publique a été pillée au profit des intérêts privés. Les ramifications sont si inextricables qu'il est vain de chercher qui dépend de qui : l'épouse, le neveu, la nièce, le parent par alliance sont des prête-noms possibles, et tous peuvent, un jour ou l'autre, faire partie du système. Le mal est profond. Les mafieux à la barre établissent, avec des cabinets privés, souvent étrangers et payés rubis sur l'ongle, des règles qui ne fonctionnent que pour leur besoin spécifique et dans des délais que seuls les initiés sont en mesure de saisir opportunément. Tout citoyen peut, en théorie, tenter sa chance pour chaque offre mise sur le marché, mais il est impératif de connaître les bons rouages du système pour l'emporter. Admettons qu'un poste soit vacant dans la douane ou la gendarmerie – corps très prisés car produisant des bénéfices appréciables. Les candidats affluent, mais les conditions posées sont aberrantes, totalement contradictoires : il faut être, par exemple, licencié et avoir moins de vingt-deux ans, alors que chacun sait que la licence est obtenue à vingt-trois ans minimum. Le fonctionnaire qui conçoit la loi et impose les règles d'admission est comme cet éléphant dont parle le Coran qui fait passer d'énormes lois indigestes à travers le chas d'une aiguille. Mais pourquoi cette situation perdure-t-elle malgré le fait que chaque citoyen quelque peu avisé n'en ignore aucunement les méfaits ? Il arrive, certes, que, de la cohorte des chefs en place, se dresse un Saint-Just qui veuille soudainement établir un meilleur fonctionnement de l'État de droit, ce qui équivaut à la mort du système. Mais comme ce fut le cas pour Saint-Just lui-même, cette justice rendue par un seul conduit en général à des abus plus condamnables encore que le mal lui-même et à des règlements de comptes qui relèvent souvent de la terreur. Il faut donc extirper le bouton de fièvre par éradication, ou alors, au système de redistribuer une partie des richesses que le pays amasse par son travail ou ses ressources. Cette propension est extrêmement dangereuse, car elle substitue à la morale collective une morale à la carte dont les contours et les dividendes sont décidés par des actionnaires qui opèrent masqués. Le jour où l'Algérie se lancera dans une véritable comptabilité de ses gains et de ses dépenses, et qu'elle tranchera dans le vif, elle sera deux fois plus riche. Il suffira de supprimer les privilèges dont jouissent un certain nombre de mafieux supérieurs pour voir s'écrouler des fortunes évaluées chaque fois à plusieurs dizaines de milliards d'euros. Dix secteurs en particulier ont été préemptés par les gros trafiquants à moustache : le bâtiment, le médicament, le génie civil, les transports, les équipements, l'alimentation, la fourniture de matériel militaire, les équipements hospitaliers, les ouvrages d'art maritimes et industriels, la téléphonie. Et, comme dans toute république bananière, il est très facile de pister les techniques rudimentaires qui servent à l'expatriement de cet argent ou à son passage à la « lessiveuse » avant qu'il ne soit réinjecté dans le circuit. Une rumeur gonfle de jour en jour qui affirme qu'à Paris, en Espagne, à Jersey, au Luxembourg, en Suisse, dans les pays du Golfe, dans les places *off shore*, en Amérique latine et dans tous les endroits louches, dort de l'argent algérien…

Costume algérien



Depuis les origines de l'Algérie, le vêtement, qu'il soit féminin ou masculin, répond à trois exigences : le climat, la pudeur et la beauté. La température impose en effet des vêtements amples et légers. Le respect de la pudeur féminine a mis à l'honneur ces beaux haïks blancs adoptés par les citadines ou des sérouals en mousseline façonnés à l'ottomane qui masquent harmonieusement les formes. Aujourd'hui pourtant, le vêtement occidental domine aussi bien chez les hommes que chez les femmes, en dépit du fait que le voile gagne du terrain, notamment dans les faubourgs de la ville et dans les campagnes. Les connaisseurs de l'Algérie évoquent cet élément étrange du costume, la chéchia, sorte de calotte rouge écarlate qui sert de couvre-chef aux hommes. Le mot peut s'apparenter à chèche, long turban en mousseline blanche dont se pare également l'homme, souvent par-dessus la chéchia en question. Sacy et Dozy, deux savants orientalistes, penchent pour cette étymologie : pour eux la chéchia était faite originellement de cette même mousseline. Il semble pourtant que le mot chéchia soit d'origine ethnique. Mohamed ben Cheneb tend à le penser qui se fonde sur une *Épître* de Jahiz, le grand chroniqueur de Bagdad. Selon cet auteur, les habitants de Chach, des Turcs vivant dans l'est du Sir-Daria, étaient passés maîtres dans l'art de la chéchia. De la même façon le sousty est une flanelle fabriquée par les gens de Sousse, en Tunisie. Un autre élément plaide pour cette origine : tous les pays qui ont été occupés par les Ottomans ont adopté la chéchia, avec cependant quelques variantes. Il en va de même pour le costume masculin qui est ample et souvent soyeux, car il est travaillé dans des tissus de qualité. Au XVIIIe siècle, le costume féminin, lui, surchargé de broderies, avait toutes les allures d'un vêtement turc, « une chemise de gaze ou de soie et coton, note Venture de Paradis, coupée sur le devant comme la chemise d'un homme et même moins ouverte… Elle descend jusqu'à la cheville. Les manches sont d'une largeur démesurée et elles sont aussi larges que la longueur entière de la chemise… » Dans *Djoumane*, la nouvelle de Prosper Mérimée, la jeune femme dans la grotte que surprend l'écrivain est revêtue d'une « veste de velours soutachée d'or » qui serrait sa taille, et d'un « pantalon court en satin bleu ». À cela, il fallait ajouter les babouches dorées que la jeune dame « faisait danser d'un mouvement capricieux et plein de grâce ». Il s'agissait d'un rêve mais qui décrivait bien le costume d'intérieur turco-algérien de l'époque.

Aux pieds, les hommes et les femmes portent, au foyer, des babouches. Les babouches – le mot vient du persan *baboûj* – pour femmes sont extrêmement travaillées. À l'extérieur, les hommes portaient jadis des *balghat* (ou *çobbat*), de couleur beige ou rouge. Le *çobbat* évolue en fonction du façonnage et de la classe sociale à laquelle appartient la femme. Il peut être brodé de fils d'or ou d'argent. Dans le désert, on trouve les *naïls* et les *eratim* touaregs, des sandales en cuir rouge ou noir. Au hammam, hommes et femmes chaussent des *kab-kab* en bois (le nom désigne le bruit produit par ces chaussures sur le

carrelage des bains), parfois plats, parfois surélevés. Le costume est la fierté de l'Algérienne. Elle met tout son génie à le confectionner et à le porter. Il faut assister à une noce de la bonne société pour mesurer la propension des femmes à s'exhiber dans leurs différents costumes d'apparat, parées de leurs bijoux, chaussées de leurs magnifiques chaussures, et laissant dans leur sillage les parfums les plus capiteux. Et si le visiteur de passage croit à une hallucination ou à une sorte de mirage, il aura tout à fait raison !

Course algérienne

Voir : Pirates d'Alger

Cuisine algérienne

À Skikda où je suis né, sur cette côte nord de l'Est algérien découpée de criques faites pour qu'on y abrite ses amours, le climat chaud du sud rencontre la brise de noroît. Je me rappelle ces moments de bonheur lorsque, vers l'âge de neuf ans, en rentrant de l'école, je humais de loin l'odeur des sardines que ma mère préparait. Pour moi, enfant de la mer, les sardines sont liées à ces senteurs d'algues fortement iodées. Le large m'a toujours parlé. Plus tard, lorsque je me suis mis à voyager, j'ai retrouvé sur tout le pourtour de la Méditerranée ces mariages d'épices qui rendaient, naguère, la cuisine de ma mère reconnaissable dans tout le quartier. Depuis, si elle est dépourvue de ces odeurs de lichen et d'iode, la cuisine, pour moi, manque de saveur. De fait, si, culturellement, la base de la cuisine algérienne est la viande, le poisson est le prince de la table surtout si le voyageur entre dans une de ces tavernes qui abondent dans les criques de la région, sur une longueur d'environ 900 kilomètres. Le poisson et les crustacés sont vraiment de la fête, et puisque le Coran n'a rien dit sur ce sujet, les croyants ont fait de cette omission un blanc-seing. Rien ne peut remplacer les crevettes royales et leur assaisonnement aux épices les plus fines. Qu'elles soient crues, grillées ou poêlées, les crevettes – mais cela s'étend à la grande famille des crustacés – réservent toujours des surprises aux plus blasés des gourmets. C'est là que la nourriture arabe se distingue de la juive, bien que les séfarades cultivent les mêmes gourmandises. La viande est essentiellement une viande rouge, car elle est plus noble. Puis viennent la volaille et le gibier, de plus en plus rare, et par conséquent fort cher. Aujourd'hui, la viande est importée du Canada, de France, d'Australie et de l'Inde, l'élevage national ne suffisant plus à nourrir les trente-cinq millions d'Algériens. La préparation de la viande respecte le rituel musulman. Le choix de la bête est consacré par le Coran (« Licite vous est rendue la bête du troupeau… », sourate V, verset 1) et par les usages. On choisit généralement les plus jeunes bêtes, on les immole dans la direction de La Mecque et on laisse la dépouille se vider de son sang car boire du sang est tabou. Une fois l'animal vidé, on le découpe en quartiers, on le met sur le gril et on le consomme soit à table, soit directement sur la broche ou bien encore sur des tréteaux dressés pour la circonstance. Quelle succulence ! Lorsque la bête vient du troupeau domestique, son parfum et sa couleur sont préservés, les pâturages étant très arrosés en hiver. Le fumet n'en est que plus goûteux. Au four, la viande est encore plus délicieuse. Les préparations sont d'ailleurs extrêmement complexes : ragoûts, viande bouillie, méchouis, cuissons à vif… Le couscous, qui marie la viande et les légumes, la sauce et la semoule, est l'un des plats les plus festifs de la carte algérienne. Il en est de même des poissons que l'on vide, avant de les passer dans la poêle ou de les glisser dans le four. On les accompagne de légumes du potager. Le riz n'étant pas encore la denrée commune, on s'ingénie à trouver toutes sortes de substituts, y compris les sempiternelles frites qui ont

envahi la table algérienne comme la table universelle. Certaines modes culinaires font penser à celles en vigueur en musique : un air est joué aujourd'hui et vous paraît fort plaisant, mais ne sera plus du tout du goût des jeunes dans dix ou vingt ans. S'il a régalé plusieurs générations d'Algériens, le plat de lentilles à l'huile et à la harissa est dédaigné par la génération qui suit. Le couscous lui-même ne fait plus recette comme jadis. Constantine, Alger, Tlemcen, le Sud font étalage de leur savoir culinaire : en matière de couscous, on en trouve au poisson et à la datte. Les jeunes, eux, s'ils ne tombent pas dans l'affreux fast-food, mangent plus léger, moins gras et se régalent d'une pizza ou d'un sandwich. La cuisine est vraiment un trait de la personnalité collective.

Pourquoi la cuisine algérienne est-elle moins connue que ces reines des cuisines arabes, la cuisine marocaine et la cuisine libanaise, alors même qu'elle offre une variété extraordinaire de mets, une richesse sensorielle manifeste et un vrai raffinement à toutes les étapes de sa confection ? On connaît bien le tajine marocain, la pastilla, les plats de fête, mais on ignore les bricks en triangle ou le *bourek* en fuseau, le « cadi et ses assesseurs » (*al-qadi wa jma'atû*), les plats constantinois, les plats biskris, les plats tlemcéniens. Rendons grâce pourtant aux bienfaits que nous apportent la cuisine algérienne et ses différents plats préparés à travers tout le territoire. Passons vite sur les salades qui offrent tous les plaisirs du potager, avec des vedettes incontournables : tomates, salade verte, céleri, concombre, maïs. Allons directement au plat de résistance, reflet d'une histoire sociale qui a apporté les recettes paysannes en ville et les a aménagées selon les goûts des consommateurs. D'abord, en entrée, la *chorba*, soupe de vermicelles, de légumes ou de blé concassé. Appelée *jari bel-frik*, elle participe pleinement à la composition du repas obligatoire des mois de jeûne (ramadan). La *chorba bel-frik* est une variante éloignée de la harira marocaine, que les Algériens de l'ouest consomment durant les mois d'hiver, en ajoutant des pois chiches, des petits morceaux de viande, etc. La *kafta* est un plat à base de boulettes de viande ; le *hummûs* est un plat de pois chiches écrasés ou entiers, bouillis dans l'eau. Une cuillère d'huile d'olive du pays est recommandée. La *dolma* consiste en une pomme de terre ou une courgette farcie de viande hachée. Le tagine sucré (*tagine lahlou*) est un plat d'origine marocaine : riche en calories, il rassemble la plupart des ingrédients de fête. Sa préparation est un programme en soi et le miel et les graines d'anis grillées sont de la partie.

Les pâtisseries les plus connues sont le *maqroud*, un carré de semoule fourré de dattes écrasées, et la *baklawa*, une variété plus sophistiquée, plus richement composée, et plus urbaine. N'oublions pas la corne de gazelle. Le bon artisan ne tarit pas d'éloges sur toutes les pâtisseries à base de pâte d'amandes comme cette dernière ou le *qalb al-louz*, semoule cuite arrosée de miel et enrichie d'amandes grillées. Les *knidlet*, les *tcharek el-ariane*, la *zlabia* sont d'autres spécialités typiquement algériennes que l'on décline de plusieurs façons. Depuis des années, la *zlabiya* de Boufarik, moins grasse et modérément sucrée, connaît un succès étonnant. Les fruits sont succulents, gorgés de soleil et de parfums : les pêches, les poires, les pommes, les oranges, les nectarines, le raisin, les dattes, les fraises, les coings, les figues de Barbarie, les pastèques et les melons. Quant aux figues, c'est un fruit des dieux que chante Taos Amrouche :

Les belles gouttes
Les grosses gouttes
Qui font mûrir les figues

On boit surtout des sodas, de l'eau et du thé. On ne sert pas de vin à table, même si, dans le passé, la culture française en avait suffisamment imposé l'usage pour que de nombreux Algériens, aujourd'hui, le boivent librement, malgré les risques qu'ils prennent en raison du retour massif du religieux moralisateur et intolérant.

Voici un menu gastronomique type que les meilleures tables algériennes pouvaient encore servir il y a quelques années, c'est-à-dire avant que la crise n'ait chassé la plupart des amphitryons du pays.

ENTRÉES

Zroudiya bal-kamoun : salade de carottes au cumin.
Bourak : bouchées-cigares fourrées à la viande hachée.
Rim et-tarfas : gazelle de plaine aux truffes sahariennes (mais désormais seuls les amateurs avertis peuvent se l'offrir).

POTAGES

Djeri bel frik : potage au blé vert concassé enrichi de persil et de coriandre, servi durant le mois du jeûne sacré.
Chorba : potage aux légumes.
Hrira : légumes et féculents (très en vogue au Maroc et dans l'Ouest algérien).
Marga (ou *Marca*) : soupe de légumes à la sauce rouge. (Elle accompagne différents plats comme le couscous, mais on peut aussi la préparer à part.)

LÉGUMES

Foul : fèves fraîches.
Jraywat : courgettes.
Jalbana : petits pois.
Loubiya khadra ou *bayda* : haricots verts ou blancs.
Tourbia bel Hebar : macédoine de légumes à l'outarde.

PLATS

Kefta : boulettes de viande.
Kousksi bel lham : couscous au mouton. La semoule est cuite à la vapeur. Un plat royal, mais les meilleures adresses pour une juste appréciation sont gardées secrètes.
Mehawar : couscous de Mila.
Kousksi du M'Zab : couscous mi-salé, mi-sucré avec des dattes.
Dolma : pommes de terre farcies de viande, avec leur sauce blanche.
Tadjin bel-batata wa djaj : ragoût de mouton ou de poulet aux pommes de terre.
Tadjin bel guernia (également dit *khoûrchef*) : ragoût de mouton aux artichauts.
Djaj bi-z'amant : poulet aux amandes.
Tadjin bel-barqouq : ragoût de mouton aux pruneaux.
Tadjin lahlou : pruneaux au miel de Médina, associés à une viande cuite (agneau et veau), enrobés dans du sucre auquel on ajoute des amandes grillées et des grains de sésame pour la décoration (deux écoles se partagent ce plat, la marocaine et l'algérienne, et toutes les deux le réussissent).
Trida : plat composé de pâtes fines cuites à la vapeur dans une sauce blanche et leur accompagnement de viande.
Chakhchoukha : carrés de galette de semoule cuits à la vapeur et servis avec de la viande d'agneau que l'on arrose de sauce blanche ou de sauce de bouillon de viande.
Tchakchouka : plat à base d'oignons cuits à la poêle auquel on ajoute une sauce tomate et des épices.

Meloukhiya : l'un des plats nationaux égyptiens qui a franchi plusieurs frontières pour se répandre au Maghreb.

RÔTI

Méchoui : rôti d'agneau entier (dans tout le pays).
Messawar : agneau de pré-salé de Zaatcha (Sud).
Houar el-ibel : chamelon du Touat et de la Saoura.
Fechtel Awras : mouflon des Aurès que l'on mange encore, mais de manière rarissime, dans les oasis et sur les hauts plateaux.

DESSERTS

Confiseries et fruits
Orange à la cannelle ou à la fleur d'oranger (le plus classique).
Makroud : losanges de semoule cuite sur un plat de terre cuite. (La semoule est préalablement enroulée autour d'un composé de dattes écrasées, *ghars*.)
Rahat al-halqoum : losange de pâte sucrée faite de mastic de Chios, arrosée à l'eau de rose et saupoudrée de sucre glace.
Baklawa : carrés d'un grand nombre de pâtes fines superposées, fourrées aux noix pilées, aux amandes et au miel. (On place l'ensemble sur un plat fin que l'on glisse dans le four. Un régal !)
Mgargchette (ou *Meqarqchette*) : oreillettes de muftis faites à base d'une préparation de farine au beurre cuite dans de l'huile, avant d'être trempées dans du miel.
Ghéribiya : littéralement « pyramide de l'étranger ». Une préparation de farine, de beurre clarifié et de sucre glace.
Mlebbès : pâte d'amandes de Bouzina.
Mhanchette : serpentine de Megloub. Pâte feuilletée, roulée avec des amandes concassées et du miel.
Deglet-nour : dattes de « lumière » du Souf.
Tchina bordeguène : oranges sanguines de Sidi-Okba.
'Aneb (ou *Ineb*) : raisin de table.

BOISSONS

Cherbet : jus de citron et sucre.
Thé à la menthe.
Lban (petit-lait).
Jus de fruits frais ou sirops.
Eaux minérales.
Limonades.
Café (*kahwa*).

BON APPÉTIT

[*Chahya tayyiba*]

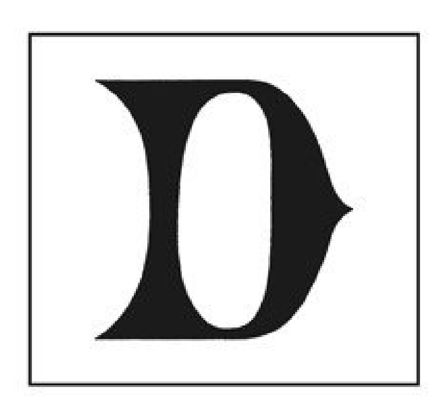
Culture algérienne

Après l'Indépendance, des jeunes naïfs demandèrent à un ministre du Plan de la nouvelle République algérienne, qui effectuait une énième visite à l'intérieur du pays, s'il y avait lieu d'envisager la création d'un ministère de la Culture. L'édile s'écria : « Un ministère de la Culture ? On arrive à peine à entretenir un ministère de l'Agriculture, vous voulez encore nous encombrer d'un ministère de la Culture ! » Au-delà de la galéjade, la culture a toujours été le parent pauvre de la politique algérienne et la plupart des gouvernements qui se sont succédé à Alger depuis les années soixante n'ont aucunement cherché à la défendre, parce que, en effet, à leurs yeux, elle n'existe pas. Ce qu'on appelle culture en Algérie se résume à quelques manifestations ou actions dites culturelles commanditées par le pouvoir en place. C'est une culture « officielle », diffusée par des canaux « officiels » qui montent en épingle, faute de mieux, le manque d'inspiration et d'imagination qui la caractérise. Les élites au pouvoir ont toujours éprouvé et affiché leur mépris et leur condescendance envers la culture populaire, et ce d'autant qu'ils en étaient eux-mêmes les purs produits recyclés selon les règles du moment. Pour mieux se distinguer de la masse qui frissonne aux sonorités rauques des *ghaïtas* et autres conques champêtres, les pseudo-représentants du peuple plaquaient allégrement à la masse populaire la culture négative qui s'est imposée à eux.

L'Algérie a mis vingt-cinq ans à sortir du folklore postcolonial et n'a eu de cesse, depuis, qu'il n'y revienne méthodiquement, en développant un autre sous-folklore, le folklore tribal de quelques *mechtas*, celui, précolonial, des confréries, la musique acide des *chababs* et surtout la vacuité culturelle dans sa splendeur marmoréenne. Incapable de promouvoir le vrai potentiel des régions ou d'imposer une culture à dimension universelle, elle s'est renfermée sur quelques bribes de musique anachronique : hautbois nasillards, tambours sans vibration et orchestres sans âme. Cette culture plaquée, dite « culture révolutionnaire », qui aurait pu à un certain moment être la marque d'une authenticité nationale, a finalement sombré. De surcroît, tout au long de la décennie noire (1992-2002), le doute s'est installé dans les cœurs, verrouillant les âmes, brimant les esprits frondeurs, réduisant à néant les curiosités subversives. À cet état maladif de la culture répond une frêle agitation qui illustre l'océan de vide qui entoure le génie du peuple. Les noms de certains artistes remplacent le contenu de leur discours. Des stars étrangères sont préférées aux stars locales qui, certes, ne font pas rêver. Des chanteurs au visage luisant et aux cheveux gominés célèbrent sans retenue les fastes de la révolution agraire – lamentablement avortée – et de la révolution industrielle – elle-même valétudinaire. Au moment où l'humanité tout entière s'interroge sur la marche du monde, sur son avenir écologique, sur sa démographie, sur les dangers du nucléaire, les Algériens scrutent obsessionnellement leurs origines – Untel est kabyle, Untel est chaouï, Untel est arabe – et oublient qu'ils sont algériens avant tout. Car l'Algérien, comme le Chinois, comme le Russe, comme le Brésilien, rassemble certes beaucoup de composantes sociales et ethniques, mais l'Algérie demeure une synthèse équilibrée, un projet et une idée fondatrice. Il fut un temps où les Algériens étaient des Berbères – c'est-à-dire « étrangers à eux-mêmes », si l'on s'en tient à l'origine gréco-romaine du mot –, ils sont ensuite devenus des Barbaresques – soit des ennemis à abattre – puis enfin des Bédouins, même si l'appellation ne vaut qu'en Arabie Saoudite et dans le désert jordanien. Nulle poésie, nul lyrisme qui nourrisse l'amour de soi, nulle rêverie ne parvient à émanciper le citoyen algérien, à le sortir de son néant. La culture est un catalogue d'intentions mort-nées, de doléances plus ou moins farfelues, de programmes de colonies de vacances – par exemple un hiératique festival panafricain où seuls de vieux chanteurs recyclés répondent à l'appel. La culture n'est plus qu'un folklore

assourdissant, servi à chaque occasion sur ordre d’Alger, ce qui permet à la culture religieuse d’occuper tout l’espace. En effet, dans un pays désormais mis au régime sec, avec des imams adoubés par un régime cupide qui cherche par tous les moyens à éloigner les démons du changement et qui font autorité à tous les niveaux de l’organisation de la cité, l’Algérie dans son ensemble est plongée dans une sorte de bouillie religieuse où les nobles vertus de l’islam authentique sont mariées de force à tous les charlatanismes, tous les faux-semblants et toute la médiocrité possibles.

Est-il devenu à ce point infamant de parler de culture ? Certes non, mais encore faut-il dire de quelle culture il s’agit. Celle de nos classiques, celle des mangas ou celle des chaînes câblées ? Le mot culture s’applique-t-il à la fois à Véronèse, Léonard de Vinci ou Gauguin et aussi aux tags, au verlan ou à la musique de rue ? Il est certain que si nous ne comprenons pas toujours les nouvelles formes culturelles, une référence de poids existe : la langue. On ne parle plus latin ni grec hormis peut-être dans quelques séminaires religieux ou chez les spécialistes de ces langues. Les langues mortes semblent désormais plus nombreuses que les langues vivantes, et, parmi ces dernières, seul l’anglais tire vraiment son épingle du jeu même s’il est actuellement concurrencé par l’espagnol. Malgré une poussée récente, l’allemand est enclavé dans ses frontières traditionnelles – Allemagne, Autriche et Suisse essentiellement. Quant au français, il est menacé dans plusieurs pays, y compris en Algérie, et l’italien et le portugais stagnent. De plus en plus, les professionnels de la culture eux-mêmes cèdent, sans guère émettre de réserves, aux sirènes des médias qui flattent les ego. Aucun écrivain ne peut plus se permettre de bouder le petit écran, et il n’est pratiquement aucune émission, même la plus médiocre, qui ne produise sur les téléspectateurs l’effet d’une drogue puissante. L’univers télévisuel est désormais si prégnant qu’il est seul à pouvoir créer sa propre échelle de valeurs, et il s’autocélèbre dans une inconscience totale. L’image de l’homme de culture est tellement dégradée qu’il est rare que celui-ci obtienne la considération recherchée. Il reste à l’Algérie à se doter d’un véritable ministère de la Culture, avec des moyens et surtout des hommes qui, à sa tête, sauront impulser une vision d’avenir, bâtir une image de la nation qui soit moins nécrosée, plus gratifiante pour le présent et surtout plus prometteuse pour les générations futures.



Décret Crémieux

Voir : Juifs d'Algérie

De Gaulle, Charles (1890-1970)

Monument de l'histoire de France, qu'aujourd'hui tout le monde – ou presque – vénère en métropole et que beaucoup ont exécré hier en Algérie, et dont il est difficile de parler avec mesure. Il est possible d'évoquer ses faits d'armes, son action de premier résistant de France, sa présidence, à Londres puis à Alger, du Comité français de Libération nationale qui deviendra en 1944 le Gouvernement provisoire de la République française, avec sympathie tant l'« homme du 18 Juin » a su incarner, à lui seul, l'histoire de la France et dominer longtemps la scène politique française. Comment, de surcroît, ignorer son œuvre littéraire, ses fameux écrits de stratégie militaire, ses *Mémoires de guerre*, son extraordinaire correspondance ? Mais, dès l'instant où l'on ouvre un livre d'histoire contemporaine – surtout s'il est écrit par un pied-noir par exemple –, il arrive que les commentaires soient dépréciateurs. Le Général peut être dénigré, et même injurié. Pourquoi ? Rappelé en 1958 par ceux-là mêmes qui allaient le vouer aux gémonies, les pieds-noirs d'Algérie, de Gaulle était déjà, semble-t-il, persuadé que l'Algérie s'acheminait sans nul doute vers l'indépendance, d'où sa volonté intransigeante de redéfinir une France nouvelle libérée de toute sujétion coloniale dont le prix humain était devenu trop élevé. Rien ni personne

ne pourrait le faire dévier de ce chemin. Le 16 septembre 1959, de Gaulle annonça que l'Algérie aurait à déterminer elle-même son propre destin et il paraissait dès lors inéluctable qu'elle choisît la séparation d'avec la France. Une décision aussi affirmée de la part du Général ne pouvait aller sans drames. En Algérie même, là où la tension était portée à son paroxysme, l'affaire dite des « barricades » en janvier 1960 embrasa le pays. Un an plus tard, le putsch des généraux faillit rompre une fois pour toutes le fragile équilibre obtenu entre la nation française, l'État et sa colonie. À la télévision, le 23 avril 1961, le Général, ayant revêtu l'uniforme, stigmatisa publiquement les félons : Edmond Jouhaud, André Zeller, Maurice Challe et Raoul Salan : « Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un *pronunciamiento* militaire. […] Ce pouvoir a une apparence : un quarteron de généraux en retraite. Il a une réalité : un groupe d'officiers, partisans, ambitieux et fanatiques. Ce groupe et ce quarteron possèdent un savoir-faire expéditif et limité, mais ils ne voient et ne connaissent la nation et le monde que déformés au travers de leur frénésie… » En Algérie les intraitables défenseurs de l'Algérie française deviennent fous. De Gaulle les a trahis ! Mais les milliers de bidasses stationnés dans les casernes ou dans le djebel entendent dans leurs transistors cet appel fulminant à la « désobéissance républicaine » : ceux qui l'avaient perdu retrouveront le chemin de la légalité. De Gaulle a-t-il toujours été sur tous les plans le grand visionnaire solitaire et secret qui n'accepte aucune compromission avec l'histoire ? Quoi qu'il en soit et en dépit de la fracture avec la jeunesse de Mai 1968, qui l'a pris de court et débordé, le Général restera comme celui qui a mis fin au conflit algérien, un dossier à la mesure de l'homme lui-même, et qui lui vaudra tout à la fois les hommages les plus flatteurs et les haines les plus violentes.



Deglet-nour

Voir : Palmier dattier

Déracinement

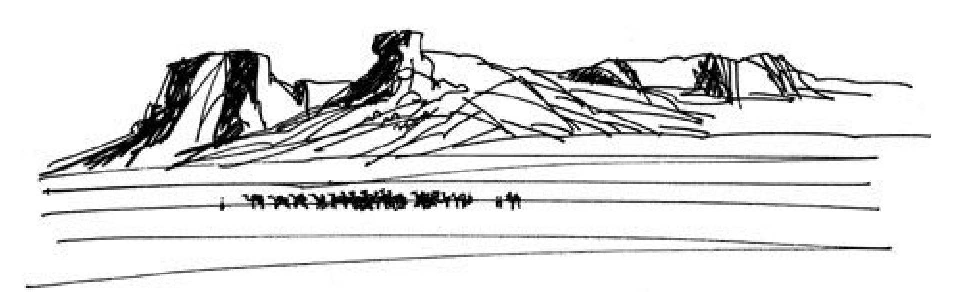
Le mot a été popularisé par Pierre Bourdieu dans *Le Déracinement*, livre paru en 1964 aux éditions de Minuit, et qui scella peut-être définitivement le destin de chercheur en sciences sociales qui fut le sien, comme du reste celui d'Abdelmalek Sayad, son coauteur. Le propos est d'une simplicité quasi biblique, ce qui est souvent la caractéristique des meilleures thèses : il s'agit de comprendre quels étaient les effets à court et moyen terme du déplacement des paysans algériens qui se produisit entre 1955 et 1957-1958. Dans le but d'« assécher » les sources d'approvisionnement, de ravitaillement et divers relais logistiques

tels que l'information, de l'Armée de libération nationale (ALN), l'armée française décida d'opérer les transferts massifs de ces paysans vers des villages bâtis à la hâte, appelés « camps de regroupement », gardés par des militaires et cernés par des barbelés. Le processus en lui-même – le « déracinement » – était sommaire : on détruisait les *mechtas*, on brûlait les cultures, on emmenait les bêtes et on affectait aux familles tel ou tel lot dans un lieu-dit, déjà construit ou à construire. Était considérée comme « rebelle » toute personne demeurée dans les zones interdites que l'armée avait délimitées. Les auteurs constatèrent que le déracinement qui s'ensuivit était, pour ces « citadins sans cité », la source directe d'un certain nombre de conduites atypiques et de névroses liées à la destruction du réel, ainsi qu'un appauvrissement spectaculaire des liens humains. Cette étude demeure un classique quand on étudie tous les déplacements massifs et les déplacements autoritaires des populations ainsi que la difficulté de celles-ci à recréer des repères spatio-temporels sécurisants : « La colonisation a ôté au paysan algérien plus que sa terre ; elle l'a dépouillé d'un bien qui ne saurait lui être magiquement restitué ou octroyé et qu'il doit non seulement refaire, mais faire, à savoir sa culture. » D'autres auteurs ont étudié la question et ont remarqué les mêmes phénomènes, et en premier lieu la « suprématie constante du facteur militaire » dans un processus sociologique qui n'a rien de guerrier. Germaine Tillion (1907-2008), résistante et ethnologue, a observé que le déracinement a accompagné le moment où les champs nourriciers étaient dans l'incapacité d'alimenter les familles qui les cultivaient, soit en raison de l'émiettement des parcelles, soit par manque d'engrais ou d'assolement, soit par la mise en jachère impérative que le déracinement impose automatiquement.

Désert

Ce qui frappe d'abord dans le désert est sans nul doute son mirage (« ses mirages », selon Gide, « une oasis merveilleuse », *al-wahat*), autrement dit l'illusion trompeuse qu'il offre sans compter des promesses qu'il ne tiendra pas au visiteur d'un jour. Un voyageur non averti est surpris par ce que ce phénomène physique provoque sur la vision et sur les autres sens – déformation, amplification, détournement, « vision miragineuse », tout à la fois hypnotique et déroutante. Nul ne peut échapper au « miroir » des objets se reflétant sur ces plaines salées ni à l'illusion d'une mer immense, un lac hérissé de cristaux, et l'on se prend à rêver à l'eau cristalline qui coulera au bout de l'étape où le maître caravanier et ses bêtes étancheront leur soif. Pour avoir éprouvé moi-même pareil phénomène, je ne puis en douter. D'ailleurs, cette condensation de vapeur est la plus douce des illusions. Le prophète Jérémie nous a prévenus : le désert, pays aride et crevassé, est aussi un pays desséché et vide. Il est l'univers de la folie et le lieu où seules les ombres des morts circulent. Dans cet univers de l'esseulement où nul homme ne passe et où nul n'habite, un personnage – Bérénice – du truculent La Fontaine nous le dit à sa façon : « Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ! » Saint-Exupéry affirmait que la vocation d'un désert est de cacher un puits quelque part. L'espoir est toujours permis, et la vie est faite de ces rêves qui vous laissent croire que tout est possible. Parmi tous les déserts de la planète, le Sahara, c'est-à-dire le désert algérien, est le plus vaste et le plus implacable. La diversité de ses paysages, son unité dans l'espace et son histoire humaine y sont pour beaucoup, mais c'est surtout le vide oppressant de l'étendue qui est sidérant. Les granits sont rois. Le vent le plus violent se soumet devant eux. Tels sont d'ailleurs les paysages de Tamanrasset, et, au-delà, dans l'Assekrem, le paysage le plus lunaire d'Algérie. Je m'y suis rendu avec une équipe de la Radio-Télévision algérienne (RTA) pour le compte de laquelle je devais rassembler les éléments musicaux d'une future anthologie sonore de l'Algérie. La musique des grands silences m'ayant toujours attiré comme une mystique à part, j'ai quitté mes brumes parisiennes et revêtu une tenue touareg, chèche grège compris, et, pendant deux semaines, j'ai sillonné des centaines, peut-être

des milliers de kilomètres de pistes non balisées. Je revois encore le 4 × 4 qui sautillait entre les monticules d'alfa et de roches basaltiques avec l'aisance et la rapidité d'un danseur étoile de l'Opéra de Paris. Car conduire dans le désert, c'est créer une chorégraphie originale et indispensable : il faut franchir de grands espaces et, surtout, éviter l'ensablement, le choc frontal, la crevaison, les secours n'arrivant quasiment jamais. À une autre époque, je suis revenu à Djanet pour visiter le Tassili, admirer ses peintures rupestres – c'est le plus grand musée à ciel ouvert du monde –, mais quand l'eau, la nourriture et le logis sont assurés, le voyage n'est pas le même. Plus bas, les vallées en goulot semblent cacher des trésors, tandis que les *ksours*, ces villages de pierre, se fondent dans la couleur sable des parois. Un peu partout, entre Djanet, Timimoun et Adrar, des coulées de basalte, des dykes en trachytes, des phonolites, des rocs, des falaises abruptes de grès blanc, presque du calcaire, du quartz. Le désert couvre les quatre cinquièmes du territoire algérien (2 000 000 kilomètres carrés sur 2 376 391), il s'étend au-delà de ses frontières du sud et prolonge son corps duveteux jusqu'à Gao et Djenné. Comme tout espace à forte symbolique, le désert algérien a ses portes, ses entrées, ses mythes : on y entre comme dans un domaine ouvert aux vents contraires, avec des escarpements, des contrastes de lumière, des oueds asséchés. Une ligne septentrionale de points d'eau relie ces portes entre elles – dernières villes ou derniers hameaux avant le règne des sables : El-Kantara, Biskra, Touggourt, Témacine, Tolga, Bou-Saada et, à l'ouest, la région de Figuig, Timimoun et les points de fixation des Oulad Sidi Cheikh. « Le désert est ce qui ne finit pas de finir », disait un Touareg à un touriste obsédé par la distance, les heures de piste. Le désert a fasciné les écrivains au point qu'aucun livre dédié à l'Algérie ne l'oublie : « On rêve toujours d'un pays préféré, remarque Guy de Maupassant, l'un de la Suède, l'autre des Indes ; celui-ci de la Grèce et celui-là du Japon. Moi je me sentais attiré vers l'Afrique par un impérieux besoin, par la nostalgie du désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître » (*Au soleil*, p. 49).



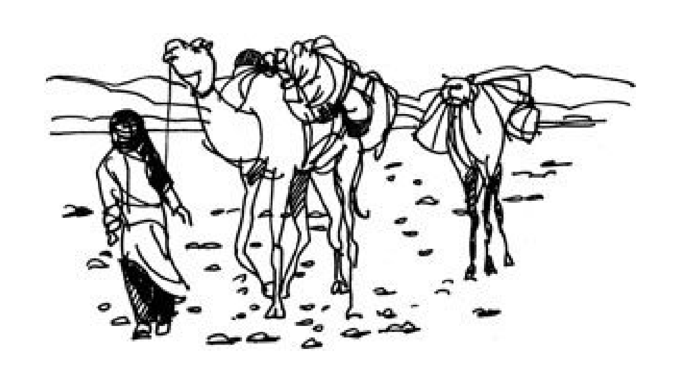
Le mot Sahara (*Sahra*) signifie : de couleur fauve, blanc comme le sable ou roux. Il est assimilé au soleil, « le roi d'Afrique », qui brille partout et tout le temps, qui est « grand, féroce, ravageur » et qui, de plus, « mange la chair des vallons », selon Maupassant, toujours dans *Au soleil*. Mais derrière l'étymologie, c'est l'immensité vide qui apparaît avec sa pluviométrie dérisoire (de 10 à 20 mm/an) avec cette hantise, pour les hommes et les bêtes qui le traversent, de ne pouvoir y trouver leur subsistance. D'ailleurs, la culture locale résume ces angoisses par une expression : *Balad al-'atach*, « le pays de la soif », ce que Claude Vigée traduit par ces mots concis et inspirés : « À l'homme du désert, la soif seule est promise : il n'a point de patrie hors la terre conquise. L'unique arbre de vie naît des pierres qu'il brise… » (*Le Soleil sous la mer*). La description du Sahara, chaque fois revue au moment des conquêtes, a évolué au cours du temps. Le Sahara fait désormais l'objet de relevés climatiques et topographiques fournis par les satellites. Mais s'il est moins mystérieux, le désert algérien nous est aussi moins hostile que par le passé. Il est vrai, comme le signale Malte-Brun, à la suite de Strabon et de Ptolémée, que « le Sahara algérien fut longtemps défiguré par les exagérations des géographes et par les rêveries des poètes ». Selon lui, l'ignorance dans laquelle nous étions amplifiait les peurs et les craintes que l'on éprouvait et favorisait tous les fantasmes. L'antithèse du désert absolu, c'est l'oasis, *al-wahat*, qui fait partie intégrante de l'univers saharien, dont elle est, à tous les égards, le complément naturel. N'est-ce

pas l'oasis qui permet aux caravaniers de s'approvisionner en eau et en produits frais lorsqu'il leur faut traverser le grand désert ? Et c'est encore dans les oasis que les maigres marchandises des « Sahariens » proprement dits sont écoulées. Cependant, l'oasis s'en distingue par l'habitat – celui des zones arides – et la végétation qui la caractérisent. Car quelques rares tribus nomades se sédentarisent autour de quelques troupeaux de chameaux ou de caprins. Au cours de l'histoire, les oasis ont servi aux marchands d'or, d'ivoire, d'épices ou d'esclaves à abriter leurs stocks. Les Touaregs y apportaient du sel, du tissu et, eux aussi, des esclaves.

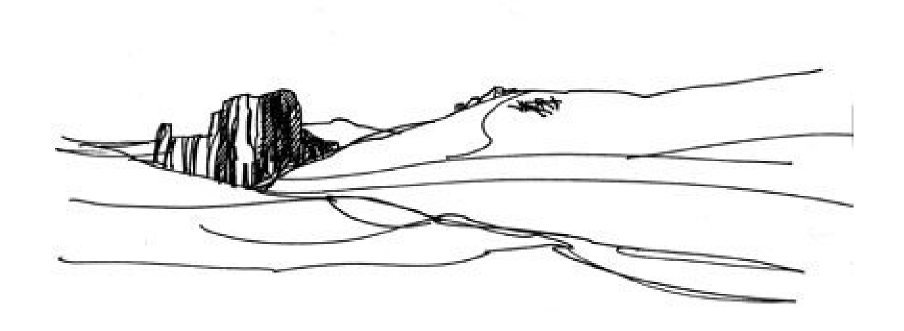


Si le palmier est l'arbre-roi de ces contrées, on compte, dans les oasis, de nombreux arbres fruitiers, des abricotiers (*mech-mech*), des figuiers, des grenadiers, des citronniers, des orangers et même des pieds de vigne. Dans le Sahara central, une espèce d'olivier porte le nom du général Laperrine (1860-1920), ami de Charles de Foucauld et « pacificateur » des territoires du sud. Il aurait sélectionné cet « olivier de Laperrine », parmi toutes les oléacées. Le Sahara est le domaine des grands espaces et, en même temps, de la petite vitesse, bien que l'avion ait cassé définitivement ce schéma : naguère, il fallait des jours, des semaines, voire des mois pour traverser le Sahara, mais les années cinquante et l'avènement de l'aviation, d'abord militaire puis civile, ont brisé l'enfer de l'éloignement. Aujourd'hui, certaines visites s'accomplissent dans la journée. Pourtant les idées circulent très lentement, les contacts sont programmés longtemps à l'avance – parfois d'une saison à l'autre – et lorsque le facteur arrive, c'est l'occasion de véritables retrouvailles, le monde s'assied soudain à votre table. Je me suis trouvé, dans les années quatre-vingt, au cœur du Sahara, à Abalessa – une oasis du Hoggar où les spécialistes situent la tombe de Tin Hinan (IVe siècle), la reine des Touaregs. C'était dix ans après la mort du président Houari Boumediene. Alors que je demandais aux écoliers de la commune de me chanter une chanson, ils ont tous entonné un hommage conventionnel au président défunt, ignorant que l'Algérie avait changé d'ère et était dirigée par Chadli Bendjedid. Le Sahara tient sa grandeur des hommes et des tribus qui y vivent et du chapelet d'oasis et de *ksours* qui le jalonnent de part en part : Biskra, Tolga, Djanet, In Salah, Tamanrasset, Taghit, Béni-Abbès, Adrar, Ghardaïa. Tous ces lieux constituent à présent des villes de taille moyenne et certaines, en raison de leur peuplement spécifique, sont bien connues, alors que d'autres demeurent ignorées. Les Chambas, précisément, n'ont jamais acquis la notoriété des Touaregs (voir Touaregs), car il leur manque ce vêtement reconnaissable entre tous, ce folklore et ces légendes puissantes. Mais la thébaïde dans laquelle vivent les Chambas devrait leur valoir une renommée : les Chambas sont des éleveurs de méharis, ces chameaux résistants qui donnent au Sahara son supplément d'âme et qui sont un formidable moyen de locomotion et de superbes animaux de bât. Certaines villes ou régions du Sahara résistent à l'érosion de la canicule, du vent et du sable : Tindouf, aux confins ouest du pays ; El-Oued, la ville aux mille coupoles ; Touggourt ; El-Goléa, la lumineuse « perle du désert » et la plus importante des oasis ; la dépression du Gourara, les plaines du Tidikelt ; le Touat ; Béchar et ses nomades sédentarisés, les Bni-Mzab (la tribu ibadite d'Algérie et aussi la plus industrieuse) ; Aïn-Sefra

(étymologiquement : « la source jaune ») ; Tolga et ses fameuses dattes (voir Faune, flore et fruits d'Algérie) ; le Souf et sa puissance tellurique ; mais aussi Ouargla, Sidi Okba, In-Salah, la Saoura, Figuig, Timimoun, Adrar, et finalement Tamanrasset, Djanet, In Amenas, l'Ahaggar et l'Adrar des Iforas dans l'extrême est. Si le Sahara est vaste, sa culture est confinée dans les maisons de chaux et sous les tentes. La faune et la flore sont à l'image du pays, invisibles le jour, mais grouillantes la nuit et durant la saison pluvieuse qui n'est ni longue ni régulière, et qui n'apporte pas cette pluie abondante qui caractérise par exemple la Normandie ou la Beauce. Au Sahara, les précipitations sont très réduites, parfois inexistantes. La mémoire collective garde le souvenir de la sécheresse dévastatrice du Mali et du Niger dans les années soixante-dix, et de ses conséquences traumatisantes tant sur les hommes que sur les troupeaux. Le déracinement n'est jamais une promesse d'avenir, d'autant que la culture ne s'épanouit qu'aux moments privilégiés où les hommes sont naturellement portés à la rêverie et au bonheur. La musique en particulier est tout à fait distincte de ce que nous pouvons entendre ailleurs, y compris à la lisière nord du Sahara. C'est une musique essentiellement vocale (ainsi l'*ahellil* du Gourara), qui requiert toutefois la présence de deux ou trois instruments coutumiers : le *tindé*, un tambour assez sommaire, et l'*imzad*, instrument à cordes frottées – généralement une seule corde, mais elle peut être doublée. La musique touareg est l'affaire des femmes, l'œuvre de la Targuia et le Targui demeure le destinataire privilégié de la complainte amoureuse.



Le désert est un livre vierge sur lequel les prophètes du passé ont transcrit leurs oracles, de même que les fous, les errants et les mystiques. Tous ont déclamé la même vérité que chacun formule et entend à sa manière. Les philosophes, eux, écrivent dans le sable leurs délires, leurs sagesses et leurs liturgies. Du sable, rien que du sable : telle est la métaphore de la vie, épurée et pourtant grandiose, simple comme une aube naissante et pourtant ancestrale. De l'Antiquité à nos jours, il n'est pas de grand écrivain qui ne se soit livré à ce genre d'observations. Hérodote – qui évoque une région de sables terriblement sèche et vide de tout, hostile à l'homme –, Théophraste, Strabon, Diodore de Sicile, Pomponius Méla, Sénèque, tous mettent en garde contre la tromperie du désert, sa puissance phénoménale et hostile et la terreur qu'il inspire aux animaux. Voici une galerie de portraits du désert dressée par quelques écrivains des XIXe et XXe siècles :



« Flaubert disait quelquefois : “On peut se figurer le désert, les pyramides, le Sphinx avant de les avoir vus ; mais ce qu’on ne s’imagine point, c’est la tête d’un barbier turc accroupi devant sa porte.” Ne serait-il pas encore plus curieux de connaître ce qui se passe dans cette tête ? » (Guy de Maupassant, *Au soleil*).

« J’ai toujours aimé le désert. On s’assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n’entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence… » (Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*).

« Au désert, et au désert seulement, on entend le silence, un silence si intégral qu’il abolit en vous tout embryon de pensée » (Jacques Bidault, *Un Saharien*).

« Pour qui n’a pas fait l’épreuve du désert, le jardin, la pomme et la cruche d’eau ne prennent jamais leur importance vraie » (Ferny Besson, *Sahara, terre de vérité*).

« Ah ! douloureux désert, désert de gloire, je t’ai passionnément aimé » (André Gide, *Les Nourritures terrestres*).

« On dit que le seul élément de mouvement et de vie en ces lieux réputés immobiles et morts est le vent. Non, l’élément de vie, et tragique, au désert, c’est la lumière » (Giuseppe Ungaretti, *À partir du désert*).

« Tout ici chante en couleur, s’anime graduellement d’émotion solaire. Le sable se dore et les pierres s’irisent. Des reflets verts, des reflets orangés ou rouges mettent une floraison de lumière sur l’aridité de cette colline. J’y vois vivre la lumière. Elle devient une palette de rêve… » (Isabelle Eberhardt, *Dans l’ombre chaude de l’islam*).

« Le reg nu devant moi. Quelques langues de verdure l’agrémentent du côté du soleil couchant sur la dune. Des traces de gerboises sinueuses et rythmées comme un menuet sur le sable pur ; un troupeau de chamelles qui pâturent et beuglent sourdement appellent leurs chamelons. Calme, calme, apaisante, cette fin de journée… » (Marceau Gast, *Tikatoûtîn*).

« Parce qu’ils n’ont pas les mêmes inquiétudes, ils ont aussi des fables différentes. Les hommes des pays plantureux échappent difficilement à la profusion déroutante. Leur mythologie est à l’image de leur nature compartimentée : elle loge des dieux partout. Le désert, lui, décape du contingent ; rien ne s’y interpose entre le regard des hommes et l’image des vérités essentielles : dans la parfaite nudité, Dieu est visible à l’œil nu. Rien d’étonnant à ce que ce soit ici que le Dieu unique ait germé : pour remplir l’immense vacuité il fallait une immense présence. Le Buisson ardent, ce n’est pas seulement un mirage d’une imagination surchauffée : c’était la dose d’incandescence nécessaire à Dieu pour qu’il se révélât ; Dieu ne se laisse voir qu’aux points chauds, là où l’ardeur de l’air exaspère celle de l’esprit. Comment attacherait-il son destin à l’espace mesuré d’une cité, dans l’esprit d’hommes qui justement ne sont d’aucun lieu ? […] Pour les pasteurs errants, l’œcuménisme n’est pas un accident, c’est une vocation. Les migrations bibliques ne sont pas un lapsus (même prestigieux) de l’histoire, c’est la loi même du désert » (Mouloud Mammeri, « Ténéré atavique », *Désert*, novembre 1983).

« Large plaine. Vent très chaud, mais agréable. Du haut du chameau, griserie que doivent éprouver ces Maures : marcher dans la solitude – vent – soleil brûlant – la haute monture sous eux – bonne assiette

– le mouvement toujours le même, berçant, beau car le même – un fusil, j'oubliais… » (Michel Vieuchange, *Smara*, 1932).

« Les dunes. Le voilà donc enfin, le désert conforme aux idées préconçues » (Marie-Anne de Bovet, *L'Algérie*, 1920).

Diaspora algérienne

On entend parler de la diaspora juive, de la diaspora russe, de la diaspora italienne ou cubaine, mais rarement de la diaspora algérienne. La diaspora juive a essaimé en Europe et dans les pays arabes. La diaspora russe a suivi le destin des Romanov.

Les diasporas italienne, cubaine, polonaise et même iranienne, née de la chute du shah, sont-elles plus prestigieuses que la diaspora algérienne ? Y a-t-il deux types de pays, ceux qui fabriquent des diasporas et ceux qui fabriquent de l'émigration ? Les Algériens voyagent beaucoup, mais il n'est pas facile de s'en rendre compte. Je les ai rencontrés au nord de l'Allemagne, au Brésil, au Canada, en Afrique, en Asie et même en Chine. Mais ces voyageurs-là reviennent au pays auquel ils demeurent très attachés. Reste leur diaspora. Existe-t-elle ? Est-elle importante, organisée ? De quelle nature est-elle ? On peut multiplier ce genre de questions sans pouvoir formuler de réponses, car les Algériens qui ont fait souche – notamment en France, au Canada, dans les pays arabes, en Amérique – y ont été contraints et forcés. Soit que leur pays empêchât leur progression professionnelle, verrouillé qu'il est par ceux-là mêmes qui tiennent les rênes depuis cinq décennies, soit par choix personnel. À vrai dire, cet éparpillement des lieux où ils ont refait leur vie ne permet pas qu'ils se constituent en diaspora au sens ordinaire du terme. En outre, s'il est relativement aisé d'établir la cartographie de leurs pays de prédilection et de leurs secteurs d'activité, il est impossible d'y discerner un quelconque choix collectif. Combien sont-ils ? À coup sûr, quelques millions – trois, quatre ou cinq ? Nul ne le sait avec exactitude car, selon les périodes, les Algériens prennent des identités diverses. Si l'on connaît le nombre d'immigrés d'origine algérienne en France, il est difficile de faire un calcul précis à une grande échelle car les statistiques ne sont pas les mêmes partout : dans les pays du Golfe, en Égypte, en Syrie, en Tunisie, au Maroc, en Afrique, la diaspora est constituée d'ouvriers sans famille, ce qui les rend plus enclins à rentrer chez eux. En France, c'est le contraire : il est rare qu'un Algérien installé reparte en Algérie, surtout s'il a fondé une famille. Mais, dans ce domaine, rien n'est jamais certain : « J'ai toujours une valise prête à l'emploi », me disait un vieux métallo, qui, pourtant, a traversé les heures sombres du chômage. Les combats qu'il a naguère menés au sein de la CGT lui ont-ils donné le goût de l'ancrage que l'entreprise lui a refusé ? À l'inverse, à Lyon, un vieil Algérois, interpellé par la police au moment des reconduites à la frontière, répliqua aux forces de l'ordre avec son aplomb incroyable et non sans humour : « C'est ici que finira Kaci ! » (*Hna imoût Qaci !*), qui est une formule kabyle. La diaspora algérienne existe, en effet, mais elle n'est pas structurée autour d'un seul pays ou d'une seule activité. Sa mémoire est éclatée selon que ses pérégrinations l'ont conduite dans la plupart des pays industrialisés ou riches. À La Nouvelle-Orléans, un groupe d'Algériens, ayant appris par le site Amazigh.net que je me trouvais en ville, me convia à une soirée algérienne : ils étaient tous médecins ou avocats et avaient fait leurs études aux États-Unis. Le pays leur manquait au point qu'ils invitaient tout Algérien venu dans les parages à une « couscous party ». Ils me parlèrent de leur nostalgie, de leurs espoirs déçus et de leurs doutes : « Jamais nous ne reviendrons au pays… » Oui, chacun d'entre eux avait bien tenté un retour au « bled », mais l'échec était programmé. Personne ne les attendait à l'aéroport, personne ne se souciait d'eux à la faculté ou au laboratoire, personne n'avait de clés d'appartement à leur donner ! Au bout de

quelques mois, le constat d'échec était unanime. Comment une société sous pression comme l'est la société algérienne peut-elle être en mesure d'offrir un accueil personnalisé à tous ses ingénieurs, informaticiens, médecins, cadres, universitaires, enseignants, formateurs qui sillonnent la planète ?

Dib, Mohamed

Voir : Écrivains algériens

Diffa, fantasia et baroud d'honneur

Le mot *diffa* a eu une grande renommée, à la mesure de ce qu'il signifiait : le banquet que tel chef de grande tente ou tel propriétaire attaché à son terroir organisait en hommage à ses invités. C'est un mot arabe : il vient de *dhayf*, « invité d'honneur », « grande personne ». La *diffa* renvoie donc à l'hospitalité que le seigneur arabe d'Algérie est tenu d'accorder aux hôtes d'un soir, aux voyageurs, aux militaires et, d'une manière plus large, à tous les étrangers d'importance venus en amis. C'est un acte diplomatique autant que de prestige. La fantasia est très spectaculaire. Il s'agit d'un exercice équestre et militaire que les cavaliers arabes, en particulier algériens, offrent à leurs visiteurs de marque. S'y expriment la bravoure – symbolisée par la course tendue que les cavaliers exigent de leurs montures – mais aussi la dextérité, la précision, le sens du spectacle et même celui de la comédie.

Les cavaliers les plus émérites sont capables de tirer des coups de fusil tout en maintenant le rythme et la vitesse des chevaux. Ils vident le chargeur et le rechargent aussitôt, tirent en l'air de nouveau, lancent l'arme au-dessus d'eux et la rattrapent avec l'adresse d'un djinn. Le plus expert est celui qui arrive à exécuter dans l'ordre tous ces mouvements et à ne jamais laisser tomber son fusil, ce qui véritablement serait pour lui une honte et un discrédit flagrant de la tribu à laquelle il appartient.



Cet exercice s'appelle *baroud* (« le coup de feu ») et, dans la mesure où il est exécuté devant des gens prestigieux ou des connaisseurs, il mérite d'être appelé : *baroud d'honneur*. Dans la fantasia, l'ennemi est imaginaire, tandis que le jeu de la poudre relève de la pure « fantaisie ». Elle exprime la part symbolique du guerrier, ses ressources mais jamais son passage à l'acte. Alphonse Daudet, qui en

fait un piège pour son héros Tartarin, a bien raison de montrer le côté dérisoire et distancié de la chorégraphie d'ensemble. Il faut toutefois relativiser ce folklore, surtout si le voyagiste a négocié pour vous le spectacle, car si le public en est friand, les marchands ne manquent pas de le lui faire payer : « Partout on donnait à Tartarin des fêtes splendides, des *diffas*, des fantasias… », écrit Daudet dans *Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*. « En son honneur, des goums entiers faisaient parler la poudre et luire leurs burnous au soleil. Puis quand la poudre avait parlé, le bon agha venait et présentait sa note… C'est ce qu'on appelle l'hospitalité arabe… » Toute cette chorégraphie me fait penser au jeu royal du *bouchkazi*, un sport national afghan, qui fut interdit au moment où les talibans du mollah Omar s'emparèrent du pouvoir à Kaboul. Une raison de plus pour apprécier à sa juste valeur *Les Cavaliers*, magnifique livre que Joseph Kessel avait naguère consacré à ce sport et qui rappelle la fantasia. L'écrivain évoque le code d'honneur ancestral au nom duquel les tribus étaient prêtes à faire parler la poudre, c'est-à-dire le *baroud*, car seules les questions d'honneur ou d'hospitalité refusée méritent l'excessive fureur.

Dinet, Étienne

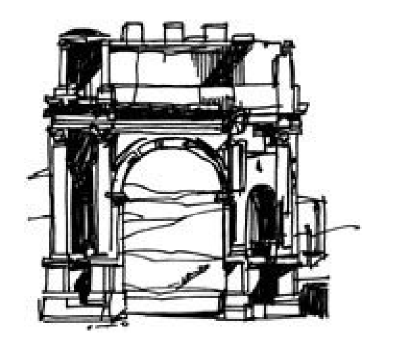
Voir : Peinture algérienne (La)

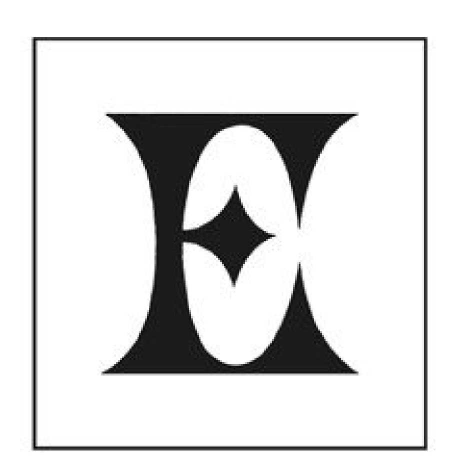
Djémila

C'est à Djémila que la dynastie des Sévères s'est octroyée une gloire qui lui a été refusée ailleurs. Ces ruines admirablement conservées témoignent de cette grandeur, à commencer par le temple dédié aux Sévères. L'arc de triomphe de Djémila fut construit en l'honneur de Caracalla, de sa mère Julia Domna et de son père, Septime Sévère. En 1839, le duc d'Orléans aurait demandé qu'on transportât, pierre par pierre, cet arc de triomphe à Paris, afin de doter la capitale française de trophées aussi prestigieux que l'obélisque, et le roi Louis-Philippe aurait donné son accord. Pourtant, la translation qui devait avoir lieu en 1842 ne se fit jamais pour une raison ignorée à ce jour. L'arc de triomphe de Djémila demeura donc sur le lieu où il fut érigé.

À Djémila, les ouvrages d'art romain abondent : l'ancien et le nouveau forum, la basilique judiciaire, le temple de Jupiter, le château d'eau, les tribunes à harangue, les thermes et le marché avec ses innombrables boutiques latérales qui rappellent, si besoin était, que la ville était un centre actif de commerce. Le marché de Djémila est célèbre pour son *ponderarium*, la seule salle des poids publics jamais trouvée dans une ville numide. Les Cosinius, citoyens de la ville et riches mécènes, dotèrent Djémila de tous ces équipements, pour la remercier de la fortune qu'elle leur avait apportée.

L'arc de triomphe est lui aussi fameux, car, contrairement à l'usage qui consistait à doter ces monuments de quatre arches, celui de Djémila n'en comportait qu'une seule, soutenue de part et d'autre par deux colonnes corinthiennes.





Eberhardt, Isabelle

Voir : Écrivains français au temps de la colonisation

Écrivains algériens

L'écrivain algérien, depuis que ce qualificatif a été accolé à sa fonction, a cherché à se définir, avant de définir les autres. L'attelage nom-identité se présente comme une légitimation de la littérature, au-delà même de la personne de l'écrivain. Ivresse du nom, mais conquête de soi, également. En 1960, Hocine Bouzaher le dit dans une pièce de théâtre, *Des voix dans la Casbah* :

Il s'appelle Algérien.
C'est son nom.
Mon prénom.
C'est ma carte d'identité.
C'est ma carte de visite.
Mon extrait de naissance.
Ma génération.
Mon pays…

Et le poème se termine à la manière de Paul Éluard :

Sur mon visage de bronze.
Dans mes cheveux crépus.
Au fond de mon gosier. Algérien.
Je m'appelle s'il s'appelle…

L'anthroponomie est exigeante, d'autant que le pays, encore jeune, ne possède pas d'arbre généalogique remontant à plus de deux siècles. Quelques grandes familles peuvent certes s'offrir ce luxe, mais la plupart d'entre elles n'avaient même pas de livret de famille en 1830 – toutes les familles vivant dans un même lieu avaient des liens de cousinage directs. La stabilité de la filiation algérienne, une caractéristique qu'elle partage avec l'ensemble des Arabes, s'explique ainsi.

Il faut imaginer l'angoisse des filles mères, qui accouchent en dehors du cadre coutumier, et les « sans nom propre » dépourvus d'une paternité légitime. La littérature algérienne des années soixante-dix a accordé à ce « monstre sacré » qu'est le nom une place prépondérante et, peut-être, exclusive. Même si les choses, depuis, ont évolué, les thèmes lourds prédominent : la recherche des archétypes, l'aliénation, la désaliénation, la reconquête de l'identité, la religion, l'authenticité, l'« algérianité ».

Je voudrais évoquer dans ces pages quelques écrivains majeurs, ceux de la première génération d'auteurs – forcément francophones, la langue arabe n'étant apparue dans la littérature que dans les années quatre-vingt. Le premier sera Mouloud Feraoun (1913-1962). Natif de Tizi-Hibel, en Kabylie, Feraoun fut scolarisé dans son village avant de gagner Alger où il fit une carrière d'instituteur puis d'écrivain. Il fut assassiné par un commando de l'OAS en mars 1962, quelques mois seulement avant l'Indépendance. Dans ses premiers ouvrages, publiés d'abord à compte d'auteur, puis au Seuil et aux Éditions de Minuit (en ce qui concerne les poèmes), Feraoun parle avec tendresse de sa Kabylie natale et de ses nombreux villages disséminés sur les collines comme autant d'étoiles à l'atmosphère souvent pesante en raison de l'isolement. La démarche de Feraoun est explicite : il milite pour la reconnaissance de sa terre et de sa patrie. Quant aux difficultés parfois insurmontables que rencontrent les paysans et les villageois, elles sont au cœur des récits de Feraoun. Il n'a pas son pareil pour peindre la lenteur d'un petit bourg accroché à une pente abrupte du Djurdjura, la misère quotidienne, l'ambiance joyeuse des cérémonies, les feux de joie, le chemin de l'école, l'activité pastorale, les vengeances sourdes et les enterrements. Trois de ses livres les plus importants ont paru entre 1950 (*Le Fils du pauvre*) et 1953 (*Les chemins qui montent*). Dans *La Terre et le Sang*, qui date de 1955, l'auteur traite d'un sujet récurrent de la littérature algérienne, l'exil, l'héritage, le lien à la terre, le lien au sang. Le récit tourne autour d'Amer qui part travailler dans les mines du nord de la France – le premier exil kabyle a été économique – avant de revenir vers son pays qu'il ne reconnaît plus. Son père est mort entre-temps. D'une certaine façon, sa tribu et son clan, qui ne le reconnaissent pas non plus, l'exonèrent de cette formalité d'intégration en raison de la petite fortune qu'il a amassée en travaillant durement en France et rapatriée. Amer est accompagné de Marie, une Française née d'un couple mixte, qui fut sa logeuse en France. Dans le livre, Marie portera son enfant – comme cela s'est produit tant de fois dans la réalité. La complexité de son nom, de sa transmission, des personnages étrangers à eux-mêmes d'abord, à leur histoire ensuite, s'inscrit dans des pages où Feraoun accepte de se dévoiler lentement. On découvre là toute la finesse d'un auteur sobre et modeste que beaucoup ont, à tort, trouvé plat et moins intéressant qu'un Kateb Yacine ou qu'un Mouloud Mammeri. Dans l'un de ses écrits les plus personnels, *Journal (1955-1962)*, Mouloud Feraoun raconte au fil des jours une Algérie convulsive et proche de l'explosion. Ses impressions, ses espoirs, ses doutes, tout se mélange, car tout est mélangé : « Je sais combien il est difficile d'être juste, je sais que la grandeur d'âme consiste à accepter l'injustice pour éviter soi-même d'être injuste. Je connais les vertus héroïques du silence. »



Malek Haddad (1927-1978), né un 5 juillet, peut se réjouir au paradis car son anniversaire est fêté par l'ensemble du peuple algérien. Celui qui parlera de la langue dès lors qu'elle est porteuse de liberté et de mort ne peut que se sentir en phase avec lui-même. À l'instar de la plupart des écrivains de sa génération, Malek Haddad a été d'abord instituteur et militant politique, fit carrière dans le journalisme, comme chroniqueur dans la presse engagée. Avant 1962, le FLN lui confia des missions de représentation dans de nombreux pays tiers-mondistes, notamment en Égypte, mentor de la révolution algérienne, dans l'ex-URSS – qui fut, avec la Yougoslavie de Tito, un grand réservoir de conseillers militaires – et en Inde. Vers 1956-1957, il se lança à corps perdu dans l'écriture. En 1956, il avait fait paraître une plaquette poétique intitulée *Le Malheur en danger* dans laquelle il décrivait la situation de l'Algérie, le grand péril qu'elle courait, avec ses braises qui pouvaient, sous l'effet de vents violents, tout embraser. Après l'Indépendance, Malek Haddad se vit confier des missions et des postes à caractère culturel et aussi dans la presse (*An-Nasr*, à Constantine, puis *El-Moudjahid culturel* dans les années soixante-dix). On lui doit, en 1969, l'organisation du premier festival culturel panafricain voulu par les maîtres d'Alger afin que la capitale reçût sa part de la gloire politique acquise par le nouveau régime sur les tréteaux onusiens. Malek Haddad mourut à Alger des suites d'un cancer, le 2 juin 1978. Il laissait une œuvre importante qui interroge puissamment le lecteur sur la double culture, l'exil par la langue, l'incommunicabilité entre les générations et aussi l'aliénation des appartenances. Selon lui, l'aspiration au progrès est un droit légitime de la jeune Algérie, mais ce progrès ne verra pas le jour sans que soient résolues les questions de l'identité et des postures politiques. L'œuvre de Malek Haddad est née de ses exils douloureux, de ses voyages, de cette appartenance à l'Orient et à l'Occident d'une part, à la langue arabe et à la langue française d'autre part et de sa position entre son Algérie combattante et sa marâtre, la France. Ses œuvres – *Je t'offrirai une gazelle* (1959) ; *L'Élève et la Leçon* (1960) ; *Le Quai aux fleurs ne répond plus* (1961) et *Écoute et je t'appelle* (recueil de poésie, paru en 1961) – expriment tout le tragique de l'homme en proie aux ambiguïtés de l'histoire. Dans *Les zéros tournent en rond*, paru aux éditions Maspero en 1961, il écrit des phrases prémonitoires, presque prophétiques : « Lorsque la paix et la liberté s'affirmeront sur ma patrie, je dirai encore, comme je ne cesse de le dire, que mon amour pour les Aurès n'est pas incompatible avec l'émotion que j'éprouve devant Vercors. Il n'y a pas très loin de Jeanne d'Arc à la Kahina, du colonel Fabien au colonel Amirouche, de Jean Moulin à Ben M'hidi, de Kateb Yacine à Paul Éluard. Comme il n'y a pas très loin du plus français des Français, clamant son espoir d'un micro de Londres, Charles de Gaulle, au plus algérien des Algériens, clamant ses certitudes d'un micro de Tunis, Ferhat Abbas. » Le mythe des origines est justement la spécialité de Kateb Yacine, sans doute le plus révolté des écrivains algériens au temps de la colonisation, le plus visionnaire aussi. Dans *Nedjma*, pourtant, de nombreuses phrases expriment le désir du retour à l'immémorial comme pour échapper à l'étau du réel, la volonté de bâtir une mythologie à laquelle pourrait se référer la nation en construction. On lit : « Tu dois songer à la destinée de ce pays d'où nous venons, qui n'est pas une province française et qui n'a ni bey ni sultan, tu penses peut-être à l'Algérie toujours envahie, à son

inextricable passé, car nous ne sommes pas une nation, pas encore, sache-le. Ce n'est pas revenir en arrière que d'honorer notre tribu, le seul bien qui nous reste pour nous réunir ou nous retrouver. » *Nedjma*, le livre le plus connu de Kateb Yacine – métaphore splendide, mais passablement torturée de l'Algérie –, a été écrit dans les années cinquante, c'est-à-dire bien avant l'Indépendance, et continue, aujourd'hui encore, à inspirer bien des commentaires.

Le roman algérien a certes pris acte du drame humain qui se jouait mais les auteurs eux-mêmes furent souvent trop timorés, voire absents du débat critique, comme si on les avait relégués dans l'antichambre de la philosophie ou de l'histoire, et que seul le roman leur était permis. Constat terrible pour l'écrivain algérien, qui, de même que son homologue français, mais pour des raisons différentes, n'a pas vu se développer les germes du conflit et a, de surcroît, ignoré la misère incommensurable dans laquelle les indigènes vivaient. Observateur neutre, complice ou révolté silencieux, l'écrivain algérien d'expression francophone a pris souvent le parti de se taire. Du coup, nul ne pouvait croire qu'il était capable de manier une langue aussi raffinée que celle de ses mentors. « Écrivain témoin », mais témoin passif, pas assez engagé par ses mots ou ses constructions stylistiques, il en payera le prix une fois l'indépendance acquise. Comment pouvait-on être modéré au moment où tout un peuple saignait ?

Né dans un milieu plutôt aisé qui connut des revers de fortune, orphelin de père à onze ans, Mohamed Dib (1920-2003) est le parfait exemple de la méritocratie par l'école. À Tlemcen, en ce temps-là, on croyait opiniâtrement que le succès était inséparable de la scolarisation. Aussi, après de nombreux et contraignants petits « boulots » d'étudiant, Mohamed Dib s'épanouit dans une carrière d'enseignant, commencée en 1938 à Zoudj Bghal (« Deux mulets »), un village de la frontière algéro-marocaine. Au cours des années qui suivirent, il occupa, comme civil, quelques postes dans l'administration de l'armée (1941), puis fut envoyé à Alger comme interprète en français-anglais auprès des Alliés quand ils débarquèrent, en 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale, en Afrique du Nord. À l'issue de son service militaire, Dib revint à Tlemcen, où il s'adonna à diverses occupations jusqu'au jour où son premier poème fut publié en 1946 dans une revue genevoise, *Les Lettres*, sous le pseudonyme de Diabi. En 1948, à Blida, il rencontra des élites intellectuelles françaises et algériennes : Albert Camus, Jean Sénac, Jean Cayrol, Louis Guilloux, Brice Parain et d'autres. Au début des années cinquante, et pendant deux années de suite (1950-1952), Mohamed Dib fut l'un des rédacteurs d'*Alger républicain*, le journal des élites progressistes, dans lequel Kateb Yacine publia ses premiers billets. Dib rencontra Malraux et Aragon qui le défendirent quand il fut devenu *persona non grata* dans tout le milieu « algérianiste » de l'époque. C'est en 1952 que parut au Seuil son premier roman : *La Grande Maison*. Les deux autres volets de sa trilogie algérienne sortirent en 1954 et en 1957. Mohamed Dib, qui était alors « communiste », percevait avec une acuité saisissante le drame algérien dans toute son ampleur. Pourtant il n'échappa pas à la critique des siens, les intellectuels de gauche, et même des communistes algériens qui jugeaient son écriture trop réaliste – une « écriture de constat » – et, ce qui, à leurs yeux, était plus grave, incapable de faire rêver et donc d'inspirer la contestation. Les personnages de Dib sont concrets, misérables, sombres et désespérés. Ils ne cadrent pas avec la mythologie lénifiante du pouvoir. En 1954 et 1957 parurent *L'Incendie* et *Le Métier à tisser*, les deux derniers volets de la trilogie algérienne qui, portée à l'écran vingt ans plus tard, fut le feuilleton le plus suivi par le public algérien de toute l'histoire de la RTA. En 1959, Mohamed Dib s'installa de nouveau en France et, dès 1962, se consacra à un genre littéraire nouveau, plus poétique, plus onirique et moins ancré dans la réalité algérienne. Devenu adulte, l'art de Mohamed Dib explosa littéralement, explora les imaginaires les plus lointains, notamment américain et finlandais. Mohamed Dib donna des cours, se passionna pour toutes les questions liées à l'esthétique de la langue et à la traduction, tout en se retirant progressivement du monde, la confrontation directe ne semblant plus le passionner. Il vécut alors à Meudon, près de Paris, puis à La Celle-Saint-Cloud où il s'est éteint le 2 mai 2003, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait gagné ses lettres de noblesse en matière de sagesse. Il laisse l'image d'un écrivain d'outre-monde, d'outre-mer, d'outre-terre et même

d'outre-littérature, car il ne s'est jamais cantonné à un genre. Dib a reçu de nombreux hommages sans pourtant obtenir de son vivant les grands prix qu'il méritait. À travers ces quelques portraits, peut-on parler d'écriture algérienne ? À coup sûr, si l'on se réfère aux thématiques choisies, souvent historiques ou sociales, et à la nature de la langue employée par les auteurs, une langue toujours savante et qui reste maîtrisée au-delà du nécessaire et quand bien même elle parle de choses sordides. La diversité des genres existe bel et bien : poésie au début, avec ses relents d'utopie révolutionnaire, ses fascinations pour les idéaux collectifs et l'esthétique de la langue. Ce sont des auteurs comme Bachir Hadj Ali, Noureddine Aba, Tahar Djaout, pour son *Solstice barbelé*, ou Malek Haddad, adepte d'une « nationalité littéraire » et qui disait, en outre, que le mot « patrie » avait pour l'Algérien un « goût de colère ». La littérature classique, qu'elle soit masculine ou féminine, arabophone ou francophone, était représentée par Kateb Yacine, qui fut aussi un auteur de théâtre (voir Théâtre algérien), Abdelhamid Benhedouga, auteur, en 1971, du *Vent du sud* (*Rih al-djanûb*), qui fut porté à l'écran par Slim Riadh, Rachid Boudjedra, auteur de *La Répudiation*, Rabah Belamri, Aïcha Lemsine, avec son premier livre *La Chrysalide* (1976), Yamina Mechakra, *La Grotte éclatée* qui date de 1979, mais aussi depuis Leïla Sebbar, Nina Bouraoui, Assia Djebar, Yasmina Khadra, Anouar Benmalek, Maissa Bey, Salim Bachi et une pléiade de jeunes auteurs prometteurs. Lors de la décennie noire (1992-2002), il faut rappeler l'œuvre prémonitoire de Rachid Mimouni, avec *Tombéza* et *Le Fleuve détourné*, celle de Tahar Djaout qui était malheureusement trop sombre et difficile d'accès et, aujourd'hui, le travail solide de Boualem Sansal. L'essai est aussi fécond que la prose et vise par essence et par vocation à arrimer la sociologie algérienne à l'histoire planétaire, à ses convulsions, à ses problématiques. Parmi les historiens, Ali Mérad s'est fait connaître grâce à sa thèse sur *Le Réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940*, Mahfoud Kaddache a rédigé une *Histoire du nationalisme algérien* (1980). Mostefa Lacheraf a écrit son important *L'Algérie, nation et société* (1969). Taleb el-Ibrahimi est l'auteur de *Lettres de prison* (1966). De la génération des intellectuels-militants-écrivains, Mouloud Mammeri (1917-1989) est, depuis sa mort, le plus emblématique. Après des études classiques à Rabat, Alger, Paris (lycée Louis-le-Grand), il entama dès 1947 une carrière d'enseignant en lettres, avant de devenir professeur d'ethnologie à l'université d'Alger et cela jusqu'à sa mort. Il a été le premier et quasiment le seul directeur du CRAPE (Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques) du Bardo, auquel on doit une série d'études sur la préhistoire saharienne de l'Algérie. Son œuvre est à son image, fortement ancrée dans le terroir algérien, multiforme et visionnaire – d'abord des romans que tous les lycéens d'Algérie étudient durant leur cursus : *La Colline oubliée* (1952), *Le Sommeil du juste* (1955), *L'Opium et le Bâton* (1965), *La Traversée* (1982), puis des œuvres plus orientées, même si elles demeurent exactes et objectives. *La Grammaire berbère* (1976) anticipa même le mouvement berbère qui naquit dans ces années-là. Mouloud Mammeri a acquis une stature d'intellectuel engagé avec la traduction des poèmes de Si Mohand – ou M'Hand – (1982) qui fait suite aux *Poèmes kabyles anciens* (1980) : il a exhumé de l'oubli ce poète truculent dont le premier mérite, mais non le moindre, est d'avoir révélé l'âme kabyle comme personne. La notoriété de Mouloud Mammeri a atteint son zénith quand *L'Opium et le Bâton* fut porté au cinéma. L'interdiction faite à Mammeri par le pouvoir de se rendre dans sa Kabylie natale où l'attendait un vaste public déclencha le fameux « Printemps berbère », première des nombreuses révoltes qui embrasèrent la Kabylie dans les décennies 1990 et 2000. Peut-il y avoir une littérature nationale dans un pays dont la langue véhiculaire est une langue d'emprunt ? La langue française (ou anglaise ou russe) peut-elle traduire l'imaginaire de tel peuple qui lui résiste ? Qu'en est-il, du coup, de l'émotion, de l'identification et du récit intimiste ? Si, en effet, le népotisme, l'incurie des bureaucrates, l'aliénation, la misogynie, le paternalisme des politiciens ou leur cupidité peuvent être analysés sociologiquement, il en est tout autrement du roman. À tout prendre, il est même des aspects de la culture nationale, comme la sexualité, qui ne peuvent recevoir de traitement que dans la langue de l'autochtone. Mais là encore, la langue véhiculaire est si maigre en concepts que tout étudiant un tant soit peu motivé doit aller chercher ailleurs

ses systèmes d'explication. À l'inverse, l'écrivain arabophone est-il plus authentique que son homologue francophone ? Certes, la langue arabe est la langue officielle du pays, mais dans la mesure où très peu d'Algériens lisent, est-il encore utile d'établir la rupture à ce niveau-là ? Au-delà du support linguistique, l'imaginaire collectif – qui est éclaté et peu stable – joue les trouble-fête. Le Berbère parlant et écrivant dans la langue de Molière évoque-t-il une Algérie autre que celle de l'arabophone qui s'exprime, lui, dans la langue de Taha Hussein ? C'est dans *Le Séisme* de Tahar Ouattar (*az-Zilzal*, paru en arabe en 1973) que cette idée du « qui suis-je ? » est encore la mieux formulée :



« D'où es-tu ? demande cheikh Boularouah à un jeune homme de Constantine.

— D'Algérie.

— Mais l'Algérie, c'est tout un monde : des Arabes, des Berbères, des Turcs, et d'autres peuples encore [sans doute pense-t-il aux Français].

— Ya Baba [ô grand-père], l'Algérie forme un seul peuple. Si nous n'avons pas tous le même sang dans les veines, nous vivons ensemble sur un même territoire.

— Tu as raison… »

Telle est l'ambiguïté première de cette nation qui n'a reçu pour seul héritage qu'un territoire commun à partager. Paradoxalement, l'unité du peuple algérien ne s'est faite que grâce à la violence politique sur fond de discours religieux dans les vingt dernières années. Est-ce à dire que le terrorisme violent a davantage unifié le pays que les guerres mesquines et les discours mensongers de ceux qui se sont emparés du pouvoir en dehors de tout processus démocratique ?

Voir : Yacine, Kateb.

Écrivains français au temps de la colonisation

Peu avant de mourir, le père Jean Déjeux, qui aima passionnément le monde arabe et particulièrement l'Algérie, fit publier par le CNRS une plaquette dans laquelle il répertoriait la plupart des écrits « algériens » des Français, ou plus exactement ceux que l'Algérie avait inspirés aux Français. Concernant les années 1895-1975, Déjeux, qui ne cherchait pas l'exhaustivité, a identifié plus de 1 100 documents de toutes sortes : romans, recueils de nouvelles, articles. Les auteurs de récits de voyages occupent une bonne place dans cette compilation, ainsi que les écrivains qui ont véritablement fait connaître l'Algérie : Balzac, Daudet, Feydeau, Flaubert, Fromentin, Gide, les Goncourt, Maupassant, Montherlant, Louis Bertrand, Robert Randau, Ferdinand Duchêne, Edmond Gojon, Jérôme et Jean Tharaud, Gabriel Audisio, Emmanuel Roblès, Auguste Robinet, Jean Pélégri, Roger Frison-Roche, Jules Roy, Jean Daniel… Le filet de Déjeux n'a pas retenu Paul Robert, qui n'est pas à proprement parler un écrivain, mais un lexicographe

qui donna son nom à l'un des dictionnaires les plus élaborés de la langue française, le Robert, chef-d'œuvre de précision qui ne cesse d'étonner et de surprendre les écrivains les plus exigeants.

Le lexicologue Paul Robert fut un pied-noir de renom. Il est né à Orléansville, aujourd'hui Chleff, dans la région d'Alger, une ville dont les nombreuses ruines romaines attestent de son passé glorieux, quand elle s'appelait Catellum Tingitanum. Il est mort à Mougins, en 1980.

Isabelle Eberhardt (1877-1904) apparaît dans le paysage littéraire français en 1898. C'est une femme libre, originale, inconstante, d'ascendance aristocratique mais d'une branche illégitime. On la croit suisse, elle est russe d'origine, allemande par sa mère, arménienne par son grand-père, a été élevée à Genève puis à Bône où elle s'est convertie à l'islam. Cette femme sensible se travestit en homme, prend le nom de Mahmoud Saadi. Sous cette identité, elle se montre aussi résistante que les nomades avec lesquels elle vécut. Mais lorsqu'elle est envoyée par son journal sur un front de guerre, pour couvrir tel ou tel événement, sa personnalité première resurgit. Elle conteste, elle milite, elle affirme ses positions. Elle explique avoir connu une « annihilation du moi », essentiellement en rapport avec son expérience de la vie contemplative, ce qui a entraîné sa conversion, séjourne ensuite à Batna, jusqu'à la mort de sa mère. Ayant fait la rencontre de Slimane Ehnni, un sous-officier arabe de l'armée française (voir Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks), elle l'épouse selon le rite musulman. Ses positions extrêmes entraînent son extradition d'Algérie. En métropole, elle est française du fait de son mariage avec Slimane. Commence alors pour elle une longue période durant laquelle elle fait des reportages dans les zones de conflits, notamment à Aïn-Sefra, où elle s'installe, avant d'y mourir, en 1904, sa maison ayant été emportée par un torrent de boue. Elle est enterrée à Sidi Boudjemaa, le cimetière de la ville. Son œuvre littéraire se compose essentiellement de petits récits, de courts témoignages. Ses observations sur la vie quotidienne des Algériens dans des contextes très variés sont très fines. Isabelle Eberhardt n'a pas vingt ans quand elle ressent, à Marseille, l'attirance du désert et des grands espaces sahariens. Dès lors, elle connaît tout de l'Algérie, y compris ses bas-fonds, ses maisons privées, ses cafés sordides, ses méharées. Elle vit l'ivresse des grandes chevauchées solitaires, vêtue à la manière orientale masculine d'une seule cape noire ou brune, mais les hommes des tribus ne sont pas dupes, cependant, ils ne la trahissent pas. Isabelle Eberhardt est l'un des chantres les plus singuliers de l'Algérie et l'un des plus inspirés. À la même époque, André Gide fait de l'Algérie le pays du rêve, de la sensualité et de la sexualité interdite. « Tandis que d'autres publient ou travaillent, j'ai passé trois années de voyages à oublier au contraire ce que j'avais appris par la tête… » *Les Nourritures terrestres* datent de 1917. Dans ce récit adressé à Nathanaël, Gide érotise avec une telle intensité ses villes fétiches – Blida, Biskra, Touggourt – que de nombreux voyageurs, écrivains, peintres, dilettantes, viendront après lui à la poursuite de parfums et d'aventures inconnus.



Jean Sénac (1926-1973) fut un penseur, un poète, un homme libre. Peu connu de son vivant, bien que respecté par le petit cercle d'intellectuels algériens, Jean Sénac gagna ses galons dans l'absence, et

presque contre lui. Rabah Belamri, l'un des plus francophones des écrivains algériens, a été influencé par Jean Sénac au point d'en devenir un disciple. Rabah Belamri, aveugle depuis 1962, année de l'Indépendance, lui consacra un petit opuscule paru à Alger, en 1989 : *Jean Sénac, entre désir et douleur*, et préfaça à titre posthume un livre de Sénac, *Ébauche de père* (1989). Rabah Belamri est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont *Regard blessé* (1987), un récit autobiographique qui évoque avec tendresse le monde des aveugles, et *Femmes sans visage* (1992). Dans ce dernier roman, très onirique, on peut lire ce petit poème, *La chanson de Hasna* :

Perdrix qu'as-tu fait de la lune rousse ?
Je l'ai donnée au vent qui pleurait la cime
Vent qu'as-tu fait de la lune rousse ?
Je l'ai donnée au laurier qui pleurait son ombre
Laurier qu'as-tu fait de la lune rousse ?
Je l'ai donnée à l'oued qui pleurait l'orage
Oued qu'as-tu fait de la lune rousse ?
Je l'ai donnée à l'enfant qui pleurait la caresse
Mon enfant qu'as-tu fait de la lune rousse ?
Je l'ai cachée dans mon cœur pour aimer le jour.

Dans les années cinquante, quelques écrivains prirent conscience, plus ou moins rapidement, de la situation de l'Algérie. L'un d'entre eux, peut-être le plus sincère, fut Jules Roy. Né en Algérie, fier de sa destinée de pied-noir, Jules Roy s'interrogeait en 1960 dans un récit lumineux, « rédigé à la mémoire » de son ami Albert Camus et intitulé *La Guerre d'Algérie*. Jules Roy y consacre des pages entières au point de jonction, qui était aussi le point de rupture, entre le peuple français et le peuple algérien. Pour Roy, ces deux peuples, qui s'autodétruisaient mutuellement, devaient cohabiter sur le même sol, quitte à vivre ensemble les mêmes désillusions et les mêmes échecs. Jules Roy s'exprime à la première personne et tente, par-delà les incompréhensions, d'établir un lien, aussi ténu soit-il, entre les deux communautés : « Chargé d'un parfum de lentisques et de lavande, le vent du matin me donnait l'ivresse du bonheur. Comment pouvais-je éprouver du bonheur quand ma patrie subissait la guerre et l'adversité ? » « Ce pays qu'autrefois je devinais, à l'autre bout des montagnes, peuplé de ces hommes à moustache blonde qui venaient moissonner et vendanger dans nos plaines, faisait partie de ma patrie. Le même ciel y galopait, la même passion pour les femmes et la justice y brûlait dans le cœur des hommes, je buvais aux fontaines et je rompais les galettes d'orge avec délices. À présent, j'y revenais escorté de soldats. Qu'ils me pardonnent, ces bons compagnons, ces jardiniers de Bretagne, ces fermiers de Normandie et ces métallos de Suresnes sous l'uniforme, et que me pardonne le capitaine qui essayait, après les centurions de Rome, de faire régner la paix chez ces montagnards désespérés, mais leur présence me gênait » (*La Guerre d'Algérie*, p. 91-92). On peut poursuivre longtemps ce processus de déconstruction, revenir sur les rêves avortés, les erreurs et les espérances. Ainsi ces propos prémonitoires que Mouloud Feraoun tenait d'Albert Camus, et qu'il rappela après l'accident de voiture qui coûta la vie au prix Nobel : « Si par-dessus les injustices et les crimes une communauté franco-arabe a existé, c'est bien celle que nous avons formée, nous autres écrivains algériens, dans l'égalité la plus parfaite. Pour ma part, je ne suis pas encore résigné à cette séparation. »

Voir : Sénac, Jean

El-Oued

Voir : Villes d'Algérie

Esclaves

L’Algérie fut toujours gouvernée par d’autres, et condamnée à servir plutôt qu’à asservir. Elle n’a jamais conquis d’autres pays ni organisé la moindre traite d’esclaves. Esclaves dont, durant les siècles obscurs, les Turcs usaient comme ils usaient de serviteurs et de concubines. Le flot des esclaves venus du Sahel et de l’Afrique était grossi par tous les captifs de la Course – en particulier ceux qu’aucune congrégation ne rachèterait jamais. Selon des chiffres relativement neutres fournis par l’administration française, et confirmés par des visiteurs occidentaux dans la Régence, le nombre des esclaves, toutes origines confondues, ne dépassait pas les 1 500 (selon le recensement de 1844, chiffre arrêté au 31 décembre 1843), auxquels s’ajoutaient les esclaves dits « libres » ou « affranchis ». « On peut évaluer approximativement à 10 000 le nombre des esclaves répandus sur tout le territoire algérien au moment où l’abolition de l’esclavage a été décrétée » (Engels, « Algérie », p. 109). Très globalement, l’esclavage était alors « domestique » et relativement moins inhumain qu’ailleurs. En 1850, le capitaine du génie Claude-Antoine Rozet n’hésite pas à affirmer dans son travail extrêmement documenté sur Alger : « L’esclavage chez les musulmans ne ressemble en rien à ce qu’il est dans les colonies chrétiennes, car [ici] l’esclave y est traité avec une grande douceur ; il fait partie de la famille, et s’y incorpore souvent par les liens du sang » (Rozet, *Algérie*). Au milieu du XIXe siècle, Marcel Emerit, spécialiste de nombreuses questions sociales, garde le même étiage et se contente de discuter les conditions de l’asservissement à défaut de plaider l’affranchissement pur et simple – n’est pas Schœlcher qui veut ! –, et exagère même la magnanimité des maîtres, ce qui est toujours une vue de l’esprit. En tout, dit Émile Dermenghem (1892-1971), il y aurait eu, en 1882, 327 esclaves et 920 affranchis, ce qui est encore énorme quand on sait que le décret d’abolition de l’esclavage, qui a force de loi autant en métropole que dans les colonies, date du 27 avril 1848. Il n’inclut pas les *Zouaouas*, une catégorie d’esclaves cantonnés à la Grande Kabylie, ni les *berraniya* – littéralement les « étrangers » à la ville – qui venaient de l’intérieur du pays – notamment de Biskra, de Laghouat, de l’Oued Souf et du M’zab et qui étaient affectés à des tâches subalternes. Toutefois, le pays touareg faisait exception et ne pouvait être comptabilisé dans la région nord, car on y pratiquait un esclavagisme coutumier qui opposait les *iklans* et les *harratines* aux hommes libres (*imazighen, imoghars, imrad,* avec leur chef, l’*aménokal*). Parmi les places fortes où l’esclavage était courant, la région qui englobe Aïn-Salah, Tamanrasset, Djanet, In Guezzam, Arlit, Agadez et Tombouctou reste le foyer le plus résistant à toute forme d’abolition de l’esclavage. On peut dire que la situation a perduré jusqu’aux indépendances, et n’a changé vraiment que lorsque la société touareg a commencé sa sédentarisation.

Selon les historiens, le troc, qui avait en effet existé, quoique sur une échelle réduite, et qui avait pris l’allure d’une mise en servitude au sein des familles, était le fait, d’une part, des flibustiers des XVIe et XVIIe siècles qui écumaient la côte européenne, et, d’autre part, celui des esclaves qui venaient du Sud, *via* le Tafilalet et le Maroc. De fait, tous les observateurs rappellent qu’un esclavage résiduel a longtemps survécu à son abolition officielle en Algérie. Cet esclavage provenait des traites sahariennes qui fournissaient les grandes maisons où le domestique était un personnage courant et très apprécié.

L’esclavage était une plaie, il l’est toujours dans certains pays qui n’arrivent pas à l’éradiquer définitivement. En Algérie, il fut heureusement jugulé et n’a proliféré que dans quelques villes, comme Alger. En effet, les grandes demeures ottomanes de la capitale, notamment celles qui recevaient les chefs du pouvoir en place, utilisaient de nombreux serviteurs féminins et masculins auxquels étaient réservées les tâches les plus viles et les plus méprisées. N’était-ce pas de l’esclavage, même s’il était plus « doux », ce qui est, bien sûr, un oxymore ? Le travail des historiens ne peut être remis en question. De nombreux notables, négociants, administrateurs et militaires relevant de l’*odjak* usaient et abusaient de la situation de tous les Noirs qui venaient du sud et qui servaient sans jamais demander leur reste. À la

veille de la colonisation, le nombre d'esclaves et d'esclavons était de l'ordre de quelques milliers, même s'il faut distinguer les captifs de guerre, les Européens razziés sur les côtes méditerranéennes en attente d'être rachetés par l'Église (voir Pirates d'Alger), et les esclaves vrais – hommes qui tombaient de désespoir dans la chiourme des corsaires, qui travaillaient dans les jardins ou dans les cuisines, femmes qui servaient de nourrices ou étaient utilisées comme courtisanes. Ni l'Institution, ni la Régence, ni les gouverneurs de provinces ne cherchèrent vraiment à s'en défaire. Il suffit de se rappeler les nombreuses formations de théâtre de rue et de musique trépidante que les Aïssaouas, fiers descendants d'esclaves, animaient dans les grandes villes du Maghreb, dans le Sud, dans les villes frontalières et sur toutes les places de marché. Ces hommes étaient possédés par « une véritable ivresse de la danse ». Parfaitement intégrés aux populations, ils les régalaient de leurs acrobaties et tours de magie. Au Maroc, il n'est pas rare de rencontrer des formations de musiciens et de percussionnistes animer des soirées cossues dans les hôtels pour étrangers. Sur la place Djamaa el-Fna à Marrakech, le spectacle des charmeurs de serpents et des Aïssaouas renvoie à des temps très anciens et relie, d'une certaine façon, l'esclave d'antan et le danseur ou le percussionniste d'aujourd'hui.

En 1905, la traite est interdite dans les colonies, mais, dès les années 1830-1840, des députés exprimèrent leur étonnement ainsi que le fit, en particulier, Tocqueville dans son petit essai sur la colonie en Algérie : « La France n'a pas seulement parmi ses sujets musulmans des hommes libres. L'Algérie contient de plus, en très petit nombre, des Nègres esclaves. Devons-nous laisser subsister l'esclavage sur un sol où nous commandons ? L'un des princes musulmans nos voisins, le bey de Tunis, a déclaré que la servitude était abolie dans son empire. Pouvons-nous, en cette matière, faire moins que lui ? Vous n'ignorez pas, messieurs, que l'esclavage n'a pas, chez les mahométans, le même caractère que dans nos colonies. Dans tout l'Orient, cette odieuse institution a perdu une partie de ses rigueurs. Mais en devenant plus douce, elle n'est pas devenue moins contraire à tous les droits naturels de l'humanité. Il est donc à désirer qu'on puisse bientôt la faire disparaître, et la Commission en a exprimé le vœu le plus formel. Sans doute il ne faut procéder à l'abolition de l'esclavage qu'avec précaution et mesure. Nous avons lieu de croire qu'opérée de cette manière elle ne suscitera point de vives résistances et ne fera pas naître de périls. Cette opinion a été exprimée par plusieurs des hommes qui connaissent bien le pays. Monsieur le ministre de la Guerre s'y est rangé lui-même. » Mais tout allait bien pour les possesseurs d'esclaves comme pour les marchands d'ébène. Car rien de tellement contraignant n'était envisagé contre eux. L'esclave étant un être fécond, il a souvent des enfants qui – dès leur naissance – sont la propriété du maître. En effet, les adeptes du *statu quo* et les propriétaires d'esclaves ont cherché par tous les moyens à contrer le décret du 12 septembre 1905, portant sur l'abolition de l'esclavage classique. Leur but était de perpétuer la servitude non en achetant des esclaves nouveaux, mais en faisant s'accoupler leurs esclaves entre eux et en dehors des alliances légales, de façon à obtenir des esclavons que l'on aurait séparés de leurs mères dès la naissance. Procédé démoniaque et d'une perversité confondante dont le but final était la perpétuation du « cheptel » humain au temps des colonies, ce qu'Albert Londres résumait laconiquement, dans *Terre d'Ébène* : « L'esclave ne s'achète plus, il se reproduit. » Mais voilà, la loi étant déjà passée, elle fut appliquée avec rigueur et constance. L'affranchissement était en marche, avec quelques succès probants, que les citoyens purent relever peu de temps après, dans les années 1910-1915. Le plus cocasse, cependant, étant que la loi contre le travail forcé n'a été officiellement adoptée qu'en 1946 grâce à la voix d'un député noir et français qui deviendra par la suite le premier président de la Côte d'Ivoire, Félix Houphouët-Boigny.

État de droit

Il n'y a pas d'État de droit si l'autorité suprême méprise le parlement au point de gouverner par décret, de telle sorte que le décret est plus fort que la loi. Il n'y a pas d'État de droit si la justice demeure entre les mains de quelques personnes ou si elle n'est rendue qu'au profit de tel ou tel clan, aussi puissant soit-il. Il n'y a pas d'État de droit si le droit est bafoué impunément par ceux qui l'ont édicté, ou s'il ne s'applique qu'aux êtres les plus faibles. Il n'y a pas d'État de droit s'il n'y a pas de transparence totale dans la gestion des comptes publics ou si cette gestion n'est pas contrôlée par une instance indépendante du pouvoir en place ou du parti dominant. Il n'y a pas d'État de droit si l'éducation collective n'est pas totalement orientée vers une élévation de la conscience populaire et vers le respect des règles communes, si la souveraineté du peuple n'est pas affirmée et si les généraux, devenus de simples civils, continuent à être les maîtres par l'entremise des députés et des ministres qu'ils contrôlent, comme dans un vulgaire système mafieux. Surtout, il ne peut y avoir d'État de droit si les citoyens ne choisissent pas eux-mêmes leurs représentants, s'ils en ont peur ou s'ils craignent leur arbitraire, et s'ils n'envisagent aucun avenir en raison d'une insécurité liée à leur présence. « Les hommes, écrit Spinoza, ne sont dominés par la superstition qu'autant que dure la crainte, le vain culte auquel ils s'astreignent avec un respect religieux ne s'adresse qu'à des fantômes, aux égarements d'imagination d'une âme triste et craintive… » (*Traité théologico-politique*, p. 20). L'Anglais John Locke (1632-1704) le dit aussi avec force, car, parmi les philosophes des Lumières, il est de ceux qui « inventèrent » la notion d'État de droit : « Le peuple garde toujours le pouvoir souverain de se délivrer même de ses législateurs, s'ils venaient à être assez fous ou assez méchants pour former des desseins contre les libertés… » (*Traité du gouvernement civil*, 1690). Tous ces maux sont visibles en Algérie, car les pouvoirs successifs ont toujours affirmé vouloir instaurer un État de droit, mais, à ce jour, aucune tentative n'a été couronnée de succès. Au contraire, le citoyen craint tous les représentants de l'État. Il redoute le policier qui se tient devant l'école de ses enfants, le gendarme qui installe un barrage sur la route, l'administrateur, le responsable de parti, le politique. La coterie – c'est-à-dire un petit groupe de personnes qui sont les meilleurs garants de leurs intérêts réciproques – a toujours eu le dessus sur les belles déclarations des candidats-présidents. Cette coterie n'a que faire de l'État de droit, et cherche par tous les moyens à saper ses fondements ou à les noyer sous un fatras de considérations secondaires qui détournent le citoyen de la chose publique. Cette coterie est composée d'anciens militaires cupides, insatiables et sans scrupules (à eux seuls, ils jettent l'opprobre sur toute une catégorie qui compte quelques héros), de fonctionnaires au loyalisme sinueux, qui n'hésitent pas à monnayer leur silence, et de juges qui rendent la justice selon les desiderata de leurs protecteurs. Les vrais résistants, les défenseurs du bien public, les bons juges, les bons fonctionnaires ne sont pas audibles, malgré leur grand nombre et, tel le juge Falcone en Italie, se mettent en danger lorsqu'ils acquièrent un début de notoriété. Tant que l'Algérie est gouvernée par cette coterie, dont on peut délimiter avec précision le champ d'influence, la richesse effective, les placements à l'étranger et son hostilité déclarée au pays et à son peuple, elle sera un pays sous-développé et indigent, un pays sans lois pérennes, un pays en équilibre instable sur des institutions qui changent sans cesse. Aucune réforme n'est possible sans que cette coterie soit nommément désignée et citée à comparaître devant la justice du peuple algérien, qui la récusera publiquement et qui la chassera des commandes du pays.



Fanon, Frantz (1925-1961)



L'histoire de ce psychiatre antillais, devenu l'un des maîtres à penser de l'intelligentsia noire et de tous les révolutionnaires de la planète, est digne d'un roman d'aventures. Martiniquais de naissance, Lyonnais de passage – il fit dans le Rhône une partie de ses études –, et finalement Algérien d'adoption, Frantz Fanon, icône des indépendantistes du tiers-monde, est au cœur de ce mouvement historique du milieu du XXe siècle qu'on qualifia d'« anti-impérialiste » parce qu'il avait été constitué en vue de

combattre toutes les puissances qui occupaient et exploitaient des pays plus faibles et les dépouillaient de leurs ressources. En 1943, en pleine Seconde Guerre mondiale, Fanon s'engagea dans les Forces françaises de l'intérieur (FFI). Démobilisé, il fut affecté à Blida, en Algérie, où il passa quelques années paisibles (1953-1956). C'est à l'hôpital de Blida (ex-Joinville) qu'il travailla en pionnier à l'instauration de ce qu'on appellera plus tard la psychothérapie institutionnelle, dont il fut le devancier en Algérie. Inquiété par les autorités françaises qui voyaient en lui un « inspirateur dangereux » du FLN, ayant pris fait et cause pour la révolution algérienne, Frantz Fanon fut finalement expulsé du territoire. Il rejoignit à Tunis le GPRA, Gouvernement provisoire de la République algérienne, tout en travaillant à la Manouba, l'hôpital psychiatrique de la capitale tunisienne. Sa mission était toute trouvée, il devait s'occuper des troubles mentaux des *djounouds*, qui revenaient en mauvais état de la frontière électrifiée, laquelle posait beaucoup de problèmes aux résistants algériens. Frantz Fanon fut très vite intégré à l'action diplomatique du GPRA en exil. En 1960, il le représenta notamment au Mali et au Ghana avec le statut d'ambassadeur. Atteint de leucémie, il mourut à Washington le 12 décembre 1961 quelques mois seulement avant la signature des accords d'Évian. Rapatriée dans son pays d'adoption, sa dépouille fut enterrée dans un endroit inconnu à la frontière algéro-tunisienne. Mais une stèle est élevée en son honneur à Aïn el-Karma (« l'œil du figuier ») dans la *wilaya* de Taraf. C'est au contact de la réalité coloniale, dans ce qu'elle a de foncièrement injuste et inhumain, que Fanon construisit peu à peu sa théorie de la « dépersonnalisation » des peuples asservis. Il milita par la plume et son engagement personnel pour la dignité des peuples autochtones, ce qui, à ses yeux signifiait, dans le cas de l'Algérie, l'indépendance pleine et entière. Quatre titres résument son œuvre : *Peau noire, masques blancs* (1952), *Sociologie d'une révolution. L'an V de la révolution algérienne* (1959) ; *Les Damnés de la terre* (1961) ; *Pour la révolution africaine* (1969). L'éditeur rassembla dans ce dernier livre posthume les *opera minora* de l'auteur. Son engagement fut plébiscité en Afrique, dans le monde arabe mais aussi aux Antilles, sa terre de naissance.

Fantasia

Voir : *Diffa*, fantasia et baroud d'honneur

Fascinations algériennes

Voir : Voyage en Algérie (Le)

Faune, flore et fruits d'Algérie

À tout seigneur tout honneur : la rose. Les légendaires roses de Blida furent célébrées par Engels dans le tome I de *The New American Encyclopaedia* : « des roses surtout d'une remarquable beauté ». Mais les roses de Blida en fascinèrent plus d'un. D'André Gide à Étienne Dinet en passant par Eugène Fromentin, ils furent nombreux à accorder à la rose algérienne un intérêt particulier. Outre la rose, le jasmin, la lavande, le mimosa et le géranium étaient (sont) très présents en Algérie. Les jardiniers les

cultivent dans les belles demeures de la côte bâties le long de la route nationale. Dès 1852, on plantait déjà le géranium, le mûrier et l'eucalyptus du côté de Hussein-Dey et de Chéraga, à Staouéli, à Boufarik, à Blida, mais aussi à Annaba, et dans nombre de jardins qui essaiment à travers tout le territoire. Mais que sont devenus la lavande, le néroli, la verveine, la menthe fine et les autres espèces qui n'exigent aucun soin particulier ? Des milliers d'hectares de terres cultivables demeurent en friche, alors que le pays est réputé pour ses parfums au même titre que l'Arabie ancienne. Originaire de l'Inde, le jasmin, qui ne paye pas de mine, avec ses sarments et ses petites feuilles d'un vert pâle, répond au joli nom scientifique de *Jasminum grandiflorum*. L'essence de jasmin est obtenue après enfleurage, une technique consistant à capturer le parfum après décantation d'une matière grasse qui aurait préalablement servi à le piéger. Après une distillation lente, le néroli est extrait des fleurs du bigaradier, une variété de l'oranger, qui produit aussi la fleur d'oranger.

La végétation algérienne ne se distingue guère de celle qui pousse tout au long de la rive sud de la Méditerranée, qu'il s'agisse des arbres et arbrisseaux, des herbes, des fruits et des autres végétations du sous-bois. Cependant, l'essentiel du revêtement végétal du pays est constitué du chêne vert, du chêne-liège, des cèdres du Djurdjura, de l'olivier sauvage, de la garrigue, du micocoulier, de l'amandier, du laurier-rose, du jujubier, du myrte, des lentisques, de la lavande, du romarin, des térébinthes, des cytises, des genêts, du palmier nain, des cistes et de différentes labiées. Au début du XVIe siècle, Léon l'Africain, qui évoque les bourgeois de Tlemcen, alors capitale de l'Ouest, affirmait que, dans leur résidence d'été, des treilles magnifiques produisaient des raisins très savoureux et des cerises en abondance et qu'il n'avait jamais vu l'équivalent ailleurs. Les figues (*carmous* ou *cartous*), elles, étaient extraordinairement sucrées, et les figuiers, nombreux, donnaient des fruits noirs ou blancs, gorgés de sucre et de miel. « Aliment très sain », écrivait Clemens Lamping au milieu du XIXe siècle. On les faisait sécher sur des planches que l'on alignait sur les terrasses blanchies à la chaux ou dans des granges aérées. Au temps où j'habitais la Grande Maison, ma grand-mère, déjà âgée, passait des heures à confectionner de petites friandises à base de figues séchées, qu'elle nous ressortait invariablement le printemps suivant. Nous les dégustions à la période froide, entre février et mai. Léon l'Africain ajoutait à cette liste les pêches, les noix, les amandes, les melons, les grenades et les oranges. Les oranges (*china*) sont les reines des vergers. Leur couleur revigorante, leur parfum primesautier, leur jus dépuratif sont particulièrement adaptés au climat. C'est dans un décor de terre vierge, entre Blida et Boudouaou, que l'oranger prospère librement. À la belle saison, les oranges se dépouillent de leur vêtement vert acidulé, moins prononcé cependant que les feuilles sombres et luisantes qui les enlacent comme un calice, pour endosser le rouge glorieux mâtiné d'or des pêchers et des abricotiers réunis. Le pistachier, le caroubier, le cognassier et la pastèque sont typiques de cette région et notre table d'été en regorgeait. Ils évoquent toujours mes racines méditerranéennes comme la clémentine de Misserghine (au sud d'Oran), fruit issu de cette terre grasse qui donne également la sanguine et la Thomson.

Les mélèzes, les cyprès et certains cèdres centenaires sont réputés pour conserver la fraîcheur du sous-bois à tel point qu'il est déconseillé de s'y aventurer sans de gros pull-overs. Dans les ravins de la Petite Kabylie, il était courant de voir des peupliers de Hollande, des cactées – dont les fameuses figues de Barbarie – ainsi que différents arbustes nains qui semblaient ne jamais perdre leurs épines. Aujourd'hui, les essences sont encore plus variées et plus nombreuses que par le passé. Le tamarix, par exemple, pousse généralement autour des lacs salés ou *sebkhas* ; l'alfa occupe les hauts plateaux dont le climat sec de la saison chaude lui convient. Dès 1868, l'alfa algérien fut largement exporté en Angleterre qui s'en montrait friande, tandis que le tabac algérien faisait les délices de la Régie nationale française des tabacs.

Les régions désertiques produisent une faune et une flore spécifiques. Parmi les plantes les plus caractéristiques, il faut signaler les arbrisseaux épineux et non épineux des familles de composées, de légumineuses, de crucifères, de graminées et de salsolacées. La sylviculture tellienne comprend de

nombreuses essences désormais bien acclimatées aux différents types de sol. Bien qu'ayant énormément régressé, la viticulture est, elle aussi, appelée à renaître de ses vieux ceps. Le palmier dattier (voir cette entrée) est l'arbre le plus choyé par les cultivateurs. Les dromadaires affectionnent tout particulièrement le drinn et l'ezel, un arbrisseau de la famille des polygonées. Lucien Febvre, dans un très bref et très vivant article, imagine les surprises d'Hérodote, le « père de l'histoire », s'il revenait sur terre pour constater la prolifération des plantes et le savoir-faire des paysans de la Méditerranée contemporaine. Pline l'Ancien n'ignorait pas que les plantes aiment voyager et que la Méditerranée est une zone idéale de diffusion, en raison de son microclimat et de son humidité : « Le cerisier n'existait pas en Italie avant la victoire de Lucullus sur Mithridate [en 73 avant J.-C.]. Celui-ci l'apporta le premier du Pont et en cent vingt ans, passant l'océan, il est parvenu jusqu'en Bretagne », écrivait-il. Au temps de Pline, le pêcher et l'abricotier arrivaient en Italie, le premier originaire sans doute de Chine, *via* l'Asie Mineure ; le second du Turkestan. Fils de l'Orient, le noyer et l'amandier furent introduits légèrement plus tôt. Le cognassier, plus ancien sans doute, vient de Crète. Le châtaignier est un cadeau assez tardif de l'Asie Mineure : Caton l'Ancien (234-149 avant J.-C.) ne le connaissait pas. De ces plantes voyageuses, la plus ancienne est le blé, avant la vigne et l'olivier.

Arbre majeur, d'une grande utilité, l'olivier (voir cette entrée) traverse les âges et les cultures : de la Rome antique à aujourd'hui, il a nourri des populations entières, et leur a assuré une certaine aisance matérielle. Dans le nord de l'Algérie s'imposent le chêne-liège (Collo, mont de l'Edough), le chêne zéen (Azazga, Akfadou), le chêne vert, le chêne kermès, le pin d'Alep (Souk-Ahras), le pin des Canaries, l'eucalyptus, le genévrier de Phénicie, l'oxycèdre, l'érable napolitain, le cyprès, le cèdre, le thuya et plusieurs variétés d'acacias. Dans les vallées et autour des oueds asséchés prolifère le laurier-rose (*defla*). Les hauts plateaux sont généralement couverts d'alfa, tandis que le figuier de Barbarie, le bien nommé, cerne la plupart des villages et certaines grandes fermes isolées. L'ennemi mortel de toutes ces essences reste le feu, prompt à se déclarer dès lors qu'il bénéficie de vents vifs et alors que la protection des forêts est souvent sommaire.

Sur le plan géologique, l'Algérie appartient à la même couche que l'Europe méridionale, qui relie l'Espagne à la Grèce puis à l'Asie Mineure. Aussi, des deux côtés de la Méditerranée, rencontre-t-on la genette, la mangouste, le porc-épic, le chacal, le mouflon à manchettes, la chauve-souris et le cerf – ce dernier étant plus petit en Algérie qu'en Europe. La cigogne est partout : « Les toits de la ville indigène, écrit Gabriel Audisio, sont couverts de cigognes qui rêvent et de cigognes qui s'accouplent dans un claquement d'ailes et de becs. » Le magot existe exclusivement en Algérie et à Gibraltar. Dans les gorges de la Chiffa, les singes grouillent, bondissent et s'épouillent, comme au premier jour de l'univers, sans jamais perdre de vue le visiteur, qui, parfois, les fait se replier très vite dans les fourrés. Plus au sud, on trouve en plus l'antilope addax et la gazelle, la gerboise, le hérisson ainsi que de nombreux rongeurs et de grands carnivores, tels le lion, l'hyène et le tigre. Les vautours et les gypaètes pullulent, ainsi que les grands reptiles comme les varans et les agames, les scinques et les geckos. Les animaux venimeux sont le scorpion, le serpent, la vipère à cornes. Le dromadaire, le cheval et l'âne sont très répandus, mais l'éléphant a disparu après la gloire de Carthage, où il était à l'honneur si l'on en croit différents auteurs anciens. Jusqu'à l'arrivée des Français (voir Chasse et pêche en Algérie), le lion, la panthère et toutes sortes de grands fauves vivaient en Algérie. *Chasse au lion en Algérie*, la toile d'Horace Vernet (1789-1863) – qui fut d'abord un peintre militaire – magnifie-t-elle la richesse cynégétique du pays ?

Le général Jean Auguste Margueritte (1823-1870) se faisait fort, en tout cas, vers 1856, d'abattre à chaque battue un lion ou une panthère. Alphonse Daudet qui visita le pays dans les années 1861 et 1862 rapporta de belles descriptions empreintes de dérision et d'une savoureuse truculence : elles figureront plus tard dans *Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.*

Femme algérienne dans la peinture (La)

Je ne parle pas ici de la position, peu enviable à vrai dire, qu'occupe dans la société la femme algérienne que les coutumes et la loi maintiennent à l'arrière-plan car elle est « suspecte » dans la plupart des secteurs de la vie collective. Je traite ici de son image dans les œuvres d'art, la littérature et les fantasmes masculins. Réduisons encore le champ, parlons seulement de la place de la femme dans la peinture orientaliste, car la fascination de la femme orientale y est considérable. Elle endosse d'ailleurs plusieurs rôles : elle est l'almée qui danse (*chattaha*) chez Paul Leroy et chez Gaston Saint-Pierre, la mauresque dans son harem chez Filippo Bartolini, Achille Boschi, Antonio Fabres y Costa et l'odalisque prête à quelques saturnales chez Mario Simon, Thomas Bompard, George Clairin ou Auguste Renoir. De nombreux peintres ont une vision très large de la femme algérienne : mouquère, concubine, prostituée, esclave, nourrice, dame de compagnie, coiffeuse, entremetteuse, diseuse de bonne aventure, fumeuse de narghilé et surtout femme au bain – chez Gérôme, Chassériau, Migonney, Ingres, Bouchard – car la nudité a toujours été un aphrodisiaque puissant.

Femmes d'Alger dans leur appartement, le fameux tableau d'Eugène Delacroix (1798-1863), n'a peut-être pas été peint à Alger, le peintre ayant surtout fait chanter les couleurs marocaines. La femme arabe, que l'on appelait naguère « la mauresque » – qu'elle fût du reste arabe ou juive (cf. *La Mauresque d'Oran*, peinte par André Hébuterne, signée et datée d'Oran dans les années trente) –, a passionné, c'est certain, les peintres qui ont, grâce à elle, pénétré l'inconscient collectif des Arabes qui leur échappait en totalité. Mais il arrive que ces peintres falsifient la réalité, en peignant par exemple une femme occidentale vêtue d'un costume oriental, en représentant le harem sans y avoir jamais mis les pieds, en exhibant un corps nu dans une assemblée mixte, alors même que la nudité est bannie des foyers arabes – Gérôme et Ingres ont ainsi fait débauche de femmes nues et alanguies. Très souvent, la femme qui est représentée sur les toiles est la maîtresse du peintre, parfois une prostituée du lupanar voisin. Les maquerelles sont d'ailleurs à l'œuvre et les occasions pour servir d'intermédiaires ne manquent pas. Il faut se rappeler la protestation véhémente élevée contre *Femmes d'Alger dans leur appartement* par Étienne-Jean Delécluze (1781-1863), lui-même peintre de l'école de David et surtout rédacteur au *Journal des Débats*. Pourtant, le tableau en question, devenu célèbre depuis, avait été exécuté par Delacroix (1798-1863) à la suite d'un voyage effectué en janvier 1832 au Maroc et en Espagne, avant même de débarquer en Algérie. Le Maroc l'a fasciné et marqué à jamais : il y trouva la source intarissable de son inspiration, des « tableaux tout faits », malgré la puissance du soleil qui accentue les contrastes et tue la couleur. Dans l'ensemble, le regard des peintres français et européens sur la femme algérienne fut empreint à la fois d'admiration et de discrétion. Mais dans *Une Algérienne et son esclave* d'Ange Tessier (1860), seul le costume est algérien, l'esclave en question semblant plutôt se comporter en diva. En 1881, Filippo Bartolini, qui fignole les détails, fait apparaître dans une petite aquarelle des *Dames dans une cour à Tlemcen. La Joueuse d'imzad* de Paul-Élie Dubois, qui fit partie de la collection du musée des Arts africains et océaniens, restitue avec finesse les tonalités roses de l'Assekrem. On doit au même peintre une toile intitulée *La Famille de Tinguelouz au Hoggar* ; un groupe de femmes touaregs (des *targuiyat*), debout, côtoie un seigneur vêtu de son plus beau costume de cérémonie et de son chèche taguelmoust. Dans nombre de toiles, les peintres français, italiens, anglais, ont fait revivre les cérémonies très spectaculaires auxquelles ils assistèrent tout au long du siècle. *La Procession nuptiale dans le sud algérien* d'Eugène Girardet, *Les Chlaoucha du harem* de Jean-Baptiste Huysmans ou les *Chetahate* (danseuses) peintes lors d'un mariage de Tlemcen par Gaston Saint-Pierre relèvent de cette catégorie que l'on peut qualifier de sociologique. Dans *La Prise de la smala d'Abd el-Kader par le duc d'Aumale*, Horace Vernet n'a vu que les femmes très blanches qui se débattaient. En 1945, Émile Deckers peint une femme au visage rond et plutôt doux malgré des cernes profonds. Même douceur chez cette autre femme, accoudée à sa fenêtre, que voit à Alger, en 1883, Hippolyte Lazerges. On doit à Marie Caire-Tonoir

Femme de Biskra. Cette huile sur toile est assez unique dans son genre, car elle porte à son point de perfection les caractéristiques de l'Algérienne, qu'il s'agisse de la forme du visage, de la précision du tatouage et du regard velouté. Sur Biskra et Bou-Saada, deux portes du désert algérien, on dispose d'une série de toiles d'Étienne Dinet (1861-1929). *Le Printemps des cœurs* (1904), *Costume de fête* (1907), *Khadra* (1926). Dinet a su rendre la jovialité et l'insouciance de la jeunesse musulmane, à commencer par celles des jeunes femmes toujours radieuses ou des fillettes, au sourire enjôleur : *Sur les terrasses de Bou-Saada, Deux jeunes femmes dansant dans un intérieur de Bou-Saada, Le Martyr d'amour,* etc. Dinet n'avait pas son pareil pour exprimer son désir de communion, son engouement pour la rencontre et pour la confidence au bord de l'eau. Sa palette sera pourtant entièrement transformée après son pèlerinage à La Mecque. Les filles Ouled Naïl, supposées être plus libres que les autres et qui, du coup, suscitaient tous les fantasmes masculins, ne bénéficient guère de pièces affriolantes. On peut, certes, citer une toile de Charles Landelle censée représenter une Ouled Naïl de Biskra qui tient plus de Nefertiti, la reine égyptienne, que de la courtisane du désert. Seule *Deux femmes Ouled Naïl*, une pièce signée Georges Clairin, rend le côté vaporeux – et donc ambivalent – de la femme qui se libère après des siècles de contrainte. Beaucoup de peintres orientalistes ou « algérianistes » n'ont pas abordé le sujet de la femme. C'est, en particulier, le cas d'Eugène Fromentin qui s'est surtout spécialisé dans les scènes de chasse, les chevaux, les paysages… et aussi dans l'écriture ! N'est-ce pas à son sujet qu'Émile Masqueray s'écria dans ses *Souvenirs et visions d'Afrique* (1894) : « Quel écrivain que Fromentin ! », car il peignait avec sa plume comme il écrivait avec son pinceau… En effet, lorsqu'on lit son récit sur El-Aghouat, on ne peut que souscrire à cette idée. Il sait aussi réfléchir à voix haute : « Je trouve qu'à part une ou deux exceptions illustres, le côté grandiose de ce peuple n'est pas représenté dans la peinture anecdotique de notre temps… »

Feraoun, Mouloud

Voir : Écrivains algériens

Football

Certes, l'équipe nationale algérienne ne rivalise pas encore avec le Réal ou le Barça et ferait pâle figure face au Brésil, par exemple, avec ses millions de joueurs amateurs, ses prétendants au trône, ses écoles de formation et ses stars mondialement consacrées. Certes, dans le domaine du football, l'Algérie n'est ni l'Argentine, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni la Hollande, ni l'Angleterre, ni même la France… Si elle n'égale pas non plus le Cameroun ou l'Égypte – qu'elle a battue à plusieurs reprises –, l'équipe algérienne de football est tout de même soutenue par la quasi-totalité de la population. Dans ce pays, le football est bien davantage plébiscité que la politique ou les hommes qui la font. Il y a donc deux religions officielles en Algérie : l'islam et le football. Les vieux sages algériens ont décrété un jour : « Dans la mesure où le ballon de football est rond chez toutes les équipes, il n'y a pas de raison pour que l'équipe algérienne de football soit moins performante que toute autre équipe. » Encore faut-il que les joueurs algériens puissent disposer de la même formation que ces autres équipes, de bons entraîneurs et qu'ils soient motivés. Alors, les Fennecs – le fennec est un petit animal du désert, plutôt craintif – deviendront des lionceaux, voire des lions, qui rempliront de leurs exploits les stades du monde entier. Le culte du football tient lieu en Algérie de psychothérapie collective. On en vient aux mains ; un souffle de

guerre civile, de croisade se répand. Quand on tape « Algérie » sur Internet, 19 500 000 résultats apparaissent à l'écran en quelques secondes. Or, parmi les premières références, bien avant la politique, la religion, la culture ou la cuisine, on trouve « football algérien ». Le football est l'âme et la personnalité de ce pays qui ne vit et ne respire que par sa jeunesse. J'ai toujours pensé que le meilleur candidat à l'élection algérienne serait celui qui, un jour, avouerait qu'il aime le foot par-dessus tout. Aucun meeting politique ne sécrète autant de ferveur et de fraternité qu'un stade de foot. Seule la mosquée peut rivaliser avec ce dernier. Après Dieu, le football est la seule prière collective qui fasse vibrer les jeunes. Ils se plaisent à rappeler le génie de tel joueur ou de telle équipe, en usant de formules et d'interjections tout droit sorties du Coran, car pour être un bon joueur il faut bien que Dieu l'ait voulu. « *Macha Allah !* » Il y a une part de rituel sacré dans le football et, lorsque les équipes algérienne et égyptienne se sont rencontrées, au moment de la dernière phase éliminatoire de la Coupe du monde 2010, c'est à une guerre religieuse qu'on a assisté. Au Soudan, le stade est devenu un champ de bataille où le sang devait couler. Pour une telle cause, les supporters vont jusqu'à l'escarmouche, au corps à corps, on ne compte pas les attaques surprises, les razzias, la guérilla urbaine qu'elle déclenche. Si l'on dénombre des blessés ou des morts, quoi de plus normal puisque les uns et les autres sont des croisés qui veulent en finir avec leur ennemi d'un jour ? Et s'ils perdent, ils porteront sur leurs épaules l'échec de toute une nation et leurs remords les poursuivront jusqu'à la tombe. En revanche, s'ils ont réussi à catapulter le ballon rond dans les filets adverses, toute la nation se lèvera dans un hourvari de carnaval : embrassades, larmes de joie, pétarades, klaxons. Tout le pays respirera, boira la coupe sans lie, exultera, s'ébrouera et oubliera le temps d'un soir l'humiliation, le manque de logements, l'emploi misérable et l'horizon bouché.



Forêts

Voir : Faune, flore et fruits d'Algérie

Foucauld Charles de (1858-1916)

Une « destinée paradoxale » – l'expression est du docteur Charbonneau. Le père Charles Eugène de Foucauld, aristocrate, explorateur, soldat à un moment – il réprima notamment la très spectaculaire insurrection de Bou 'Amama (voir Bandits d'honneur, rebelles et insoumis) –, religieux enfin, a imposé sa médiation dans le conflit qui opposait la population touareg à laquelle il a consacré une grande partie de sa vie, d'une part, et les autorités françaises, de l'autre, qui convoitaient ces étendues désolées et

durent souvent rebrousser chemin à l'image du général Laperinne, « pacificateur du Hoggar », tandis que s'accumulaient les cadavres, les prisonniers et les victimes du désert. Sa figure émaciée d'ascète, à l'entrée de son *borj* de Tamanrasset, soumis au seul regard de Dieu, désireux de vivre sa foi dans son absolu, a permis l'intégration du père de Foucauld aux tribus touaregs les plus pauvres – il racheta même quelques esclaves à Beni-Abbès. Mais son abnégation fut surtout précieuse pour les communautés qui, en ce début de XXe siècle, se côtoyaient à Tamanrasset sans pour autant frayer ensemble. Les Touaregs comprirent vite que cet homme-là était d'une autre trempe que les militaires auxquels ils avaient affaire. Le dilemme du père de Foucauld était le suivant : il ne pouvait s'aliéner les Touaregs, dont son ami Moussa ag Amastan, qui se trouvait être l'*aménokal* – c'est-à-dire le chef – de la confédération touareg (voir Touaregs), avec laquelle il vivait en pleine osmose, ni l'armée française qui connaissait alors une période de grande instabilité, du fait de la pacification entreprise dès 1906 et qui dura jusqu'en 1918 ou 1919. Par ailleurs, sa vocation érémitique exigeait qu'il la vécût aux côtés de ces musulmans qu'il ne cherchait pas à convertir au christianisme. Charles de Foucauld resta toujours, quoi qu'il lui en coûtât, solidaire des pauvres, des démunis, des asservis, sans se soucier du contexte politique. Certains comportements de l'armée l'indisposèrent et même le blessèrent mais il sut rester discret dans ses appréciations : quelques mots et quelques confidences dans ses lettres. Je pensai à lui lors de mon voyage dans l'Assekrem au milieu des années quatre-vingt, au cœur de ce paysage lunaire qui compose le grand désert algérien. Je m'étais assis à même la pierraille, devant l'ermitage du père, et, durant un bon moment, je mesurai l'isolement sidéral qui fut le sien pendant des semaines et des mois. Peut-on humainement supporter, en un lieu si minéral, un tel « esseulement métaphysique », pour paraphraser Louis Massignon (1883-1962) qui lui fut très proche ? Seule une exceptionnelle force intérieure d'ordre mystique peut faire obstacle à la folie, vaincre la chaleur et le froid, le silence et le doute… J'imaginai le père de Foucauld vaquant à ses occupations aussi simples que celles dont nous parle la Bible, au contact de la nature, sans jamais s'attendrir si peu que ce soit sur sa personne. Il eut à cœur de modérer les jeunes belliqueux, tant parmi les Touaregs que chez ceux qui, autour de Flatters ou de Laperinne, pouvaient vouloir imposer un ordre qui n'aurait créé que du désordre. Il me semble évident que grâce à cette vie austère et monastique, Charles de Foucauld a eu plus d'impact sur les seigneurs du désert, sur les jeunes Touaregs prompts à s'enflammer que les divisions armées que la France leur dépêchait. L'image que l'on retient de ce trappiste, missionnaire au Maroc sous les habits d'un rabbin, ermite en Palestine, ami de tous, est celle du *borj* de Tamanrasset où il vivait en contemplatif et en exégète. Car l'homme à la bure blanche et à la barbe et moustache noires qui encadraient son visage est devenu peu à peu un véritable savant. Son étude sur la langue touareg demeure inégalée. Il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter son dictionnaire roboratif français-touareg, qu'il composa dans les années vingt, et son recueil de poésies touaregs (dialecte de l'Ahaggar) pour lesquels il fut amené à apprendre le *tamacheq*, la langue vernaculaire des tribus. Aujourd'hui, Charles de Foucauld est béatifié. Sa vie monastique, entamée en 1892, ses longues prières, son détachement exemplaire et son rejet de l'aisance matérielle finirent par entraîner l'adhésion progressive de l'Église qui le reconnaît aujourd'hui comme saint. Mais son procès en béatification fut très long. Il fut ouvert en 1926 et ne s'acheva que sous le pontificat de Jean-Paul II, en 2005, lorsque Charles de Foucauld fut reconnu définitivement bienheureux. Depuis 1929, sa tombe, déplacée à El-Mni'a (anciennement El-Goléa), dans le Sud algérien, est honorée par toutes les congrégations dans le monde qui se réclament de sa parole, et plus particulièrement les congrégations françaises qui suivent dans la joie son exemple : « Mon Père, je me remets entre Vos mains ; mon Père, je me confie à Vous ; mon Père, je m'abandonne à Vous… » Si je termine cette entrée par ces mots, c'est parce que le père Charles de Foucauld les prononça en même temps que ses vœux monastiques en 1892. Il y a de cela cent vingt ans.



Français d’Algérie

Si la perte que constitua l’Algérie fut si durement ressentie par les Français, c’est parce que ce pays, « la plus importante des possessions françaises d’outre-mer », fut le plus grand territoire que la France ait jamais conquis. Au traumatisme de l’arrachement (voir Pieds-noirs) s’ajouta celui de l’amputation puisque la France perdait, le 5 juillet 1962, 2 376 391 kilomètres carrés. On peut faire l’histoire humaine de la colonisation algérienne, qui ne manquerait pas, d’ailleurs, d’être émouvante avec ces milliers d’émigrants qui franchirent la Méditerranée dans l’espoir de trouver un lopin de terre à cultiver – mythe du Far West américain – et quelques raisons d’espérer une vie autre. Les Français, je les ai connus dès l’âge de cinq ou six ans, à mon entrée à l’école. C’est là que j’ai tenu, pour la première fois, un bâton de craie à la main ; je suis allé au tableau noir, j’ai dessiné un oiseau, les ailes déployées. Je me rappelle encore l’étonnement de mon instituteur. Il venait de métropole pour effectuer en Algérie son service militaire et s’extasiait de tout, y compris d’un gribouillis sur une feuille blanche. Nous étions, pour les Français, des indigènes. Plus tard, j’en ai rencontré d’autres, des militaires, des politiciens, des religieux, des assistantes sociales, des infirmières… Je passais ma vie avec les Français, que ce soit à l’école, au lycée, à l’université, dans mes camps de vacances, au bord de la mer, et dans les domaines de l’arrière-pays qui furent le décor de mes plus belles années.

L’expression « Français d’Algérie » peut paraître aujourd’hui étrange car les colons étaient d’origines bien diverses : la majorité des premiers migrants étaient des Alsaciens, des Provençaux, des Italiens, des Maltais, des Mahonnais venant des Baléares, et nombre d’Espagnols se trouvaient en Algérie bien avant l’arrivée du premier voyageur de métropole. On peut refaire l’histoire : et si l’utopie algérienne des libéraux et des saint-simoniens avait pris le dessus sur l’assimilation pure et simple de l’Algérie dans la France ? Et si le scénario qui a prévalu dans l’actuelle Afrique du Sud avait été mieux défendu ? Les Messali Hadj, les Ferhat Abbas, les Germaine Tillion, les Albert Camus, qui avaient milité pour une Algérie regroupant tous ses enfants sous le même toit et pour un respect égal octroyé à chacun, ont cru à l’utopie d’une Algérie libérée du colonialisme. Cette Algérie-là n’était pas en mesure d’entendre ces « solitaires », et leur cri visionnaire fut souvent considéré comme une trahison. En réalité, l’expression « Français d’Algérie » n’a eu droit de cité qu’à partir du moment où le fossé entre les deux communautés s’est élargi, au point que personne n’aurait pu songer à le combler. L’expression dissimulait en fait un grand malaise : on ne pouvait évoluer vers une réconciliation si l’organisation politique du pays était soumise aux règles antérieures, sans souplesse et sans débouché possible. « L’histoire des Français d’Algérie est fille du nationalisme jacobin, écrivait déjà en 1961 Pierre Nora. À ce titre, ils n’ont

renoncé que tout récemment aux grands principes universalistes et assimilateurs de 1789. Par sa prétention à pouvoir évoluer vers un avenir égalitaire et démocratique, l'Algérie française est athénienne… » (*Les Français d'Algérie*, p. 79). Autrement dit, au lieu d'avoir à construire un nouvel État, riche de la diversité sociale qui le composait, les militaires et députés ont choisi l'option DOM-TOM, c'est-à-dire de faire de l'Algérie de nouvelles Antilles, une immense Réunion, une terre en fusion avec la métropole. Mais, si l'interventionnisme de l'État peut avoir son sens dans le cas d'unités territoriales réduites, autant ce deal aurait, en Algérie, du fait des dimensions de celle-ci, tout déséquilibré. Il y aurait eu, en un siècle, plus d'Algériens « musulmans », puisque c'est ainsi qu'on appelait la composante algérienne, que de Français de souche. Le pays aurait pris le dessus sur la nation, puisque la France, fille aînée de l'Église, serait devenue musulmane de fait. Les parties de l'époque étaient-elles irréconciliables au point que l'issue finale fût programmée, tel le processus de dislocation d'un ensemble qui avait fonctionné correctement jusqu'aux années quarante ? À écouter les témoignages des uns et des autres, cela ne faisait aucun doute : l'ultra de gauche refusait de parler à l'ultra de droite ; le Français d'Algérie refusait de voir dans le Français de France un allié ; le partisan FLN était formaté pour décider seul ; le militaire victorieux sur le front ne comprenait pas que l'autorité politique se résolût à négocier avec des « tueurs » – et des bandits de grand chemin car c'est ainsi qu'on appelait les combattants algériens. Nombreux sont les historiens qui ont noirci ce tableau : les colons étaient dans une posture de domination telle qu'ils ne pouvaient envisager d'autres voies que celle de la confrontation avec cet ennemi « ingrat », lequel poussait même l'audace jusqu'à récuser la société idyllique que l'on préparait pour lui, dès lors qu'il demeurerait soumis et obéissant. Toutes ces considérations étaient en outre indexées à des éléments tout à fait objectifs : la perte de contrôle de soi et sur les autres, le partage effectif des richesses, hors terres et biens déjà acquis, le rétablissement de l'égalité constitutionnelle que les premiers colons – dans leur délire de pureté de la race et d'introduction de la civilisation – n'avaient jamais imaginé. Faut-il pour autant voir les pieds-noirs comme des pestiférés, eux qui ont tout misé, tout perdu, tout quitté et qui cultivent encore, pour certains, et cela plusieurs décennies après les événements, une rancœur indélébile ? Oui, une forte minorité de pieds-noirs agite toujours le chiffon rouge, vit dans son passé. Son horloge biologique s'est arrêtée à 1957 ou 1962. D'autres, plus nostalgiques, fantasment encore devant un bouquet de roses inodores d'origine hollandaise et retrouvent les fragrances caractéristiques du mimosa, du jasmin ou de l'eucalyptus que seule l'Algérie peut offrir.

Fromentin, Eugène

Voir : Peinture algérienne (La)

Front de libération nationale (FLN)

Voir : Trois conservatismes (Les)

Frontières

Les frontières algériennes ont toujours été comme la plupart des frontières africaines extrêmement mouvantes, l'Algérie étant considérée comme une proie facile que chacun pouvait s'adjuger dès lors qu'il en avait décidé ainsi et qu'il y mettait les moyens nécessaires. À maintes reprises, les pays voisins, même du temps des dynasties maghrébines et des tribus ennemies, lui ont disputé tel ou tel lambeau de territoire, fût-il stérile. À plus forte raison si l'on y trouvait un filon d'or ou de diamants, ou des réserves d'hydrocarbures. Les accords d'Évian ont achoppé un moment sur cette délimitation des frontières, certains négociateurs voulant scinder les départements du Sud (c'est-à-dire le Sahara) des départements du Nord, alors que d'autres insistaient pour préserver cet immense territoire d'où le pétrole venait de jaillir. Les questions frontalières sont parmi les plus compliquées qui soient : faut-il prendre pour argent comptant les revendications des autochtones ? Quelle est la surface théorique qu'un groupe de population peut légitimement revendiquer sans provoquer l'hostilité ou le refus du partenaire ? Et que dire des Touaregs qui disposent habituellement de grandes étendues désertiques, dès lors que leurs troupeaux de chameaux ne peuvent survivre que grâce à la transhumance ? Chaque culture a une définition de l'espace utile qui lui est propre. L'Algérie est, de ce point de vue, au cœur d'une série d'espaces imaginaires qui se sont construits dans la durée. L'espace des conquêtes musulmanes, généralement ignoré des études savantes, a particulièrement élargi le champ de la représentation du territoire dit « national » en englobant des espaces plus ou moins vastes. Selon les siècles, telle ou telle fusion explicite vit le jour : la Tunisie et l'Algérie ne furent qu'un seul et même territoire au temps des Romains puis aux yeux des musulmans des VIIIe et IXe siècles. Plus tard, au temps des Almohades et des Almoravides, c'est le Maroc qui devint l'entité de référence pour toutes les provinces de l'Ouest algérien. Au début du XIXe siècle, l'Empire ottoman regroupait l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie et une large partie de l'Algérie, toutes organisées en « régences » sous l'autorité d'Istanbul. Bref, la frontière est une notion souple, elle s'adapte et s'accommode de nombre de situations particulières. Le plus cocasse est encore la situation des pays voisins qui, étant dépouillés de souveraineté propre, assistent de loin aux accords de délimitation des frontières (ainsi que leur *Hinterland*) que les pays suzerains décident en leur nom. Ainsi, la petite frontière qui sépare l'Algérie de la Libye fit l'objet d'accords secrets entre l'Italie mussolinienne et la France. Parfois, la France dut revenir au cadastre du beylicat pour établir la carte de ses nouvelles possessions. Mais il arrivait que l'imbroglio fût plus compliqué. Aujourd'hui encore, certaines familles algériennes se réclament d'un droit établi au temps des Ottomans pour revendiquer telle ou telle parcelle de terrain devant des tribunaux algériens qui se limitent au cadastre établi par la France. Inversement, selon les accords internationaux, la sacro-sainte intangibilité des frontières des pays anciennement colonisés est souvent fondée sur le principe courant du « chacun possède ce qu'il a acquis » au moment où l'accord est passé. Ce principe est connu sous les termes un peu barbares de l'*uti possidetis juris*, soit la capacité des parties contractantes à s'arroger les pleins droits à l'égard de tout bien ou territoire en leur possession au moment de l'établissement de l'accord. Tout cela est d'application relativement aisée, mais qu'en est-il des zones désertiques qui passent dans l'inconscient collectif pour des terres vierges et *res nullius*, hors propriété ? Si certains potentats ont voulu remettre en question ce problème de l'intangibilité des frontières, la plupart ont, au contraire, trouvé que la règle les avantageait plus qu'elle ne les désavantageait. Du reste, au plan philosophique, quelles sont les frontières idéales, sinon celles qui sont indéterminées ? Dans ses *Vies parallèles*, Plutarque soulève la question et la règle en se fondant sur Thésée qui éleva une colonne entre le Péloponnèse et l'Attique. D'un côté, la colonne portait cette inscription : « Ceci n'est pas le Péloponnèse, mais l'Ionie. » De l'autre : « Ceci est le Péloponnèse, non l'Ionie. » Sauf que, au Sahara, l'absence de « colonne de Thésée » apparaît comme un truisme qu'aucun topographe ne peut nier, car toute limite est dans son essence même une volonté de puissance et la traduction belliqueuse de cette volonté. La frontière relève donc immédiatement d'une projection de puissance et de pouvoir. Certains voisins préfèrent le maintien de l'indistinction à un tracé rigoureux, lequel peut se révéler plus néfaste encore que le non-dit. D'autres cas peuvent se présenter, le plus

évident étant celui du régime nouvellement installé qui ne désire pas ouvrir un front nouveau de contestation ou d'hostilité avec le régime voisin et plaide pour le maintien du *statu quo*, ce qui revient *de facto* à une sorte d'*uti possidetis.* À cet égard, la ligne peut, en effet, avoir une signification politique claire, surtout lorsqu'elle s'inscrit sur un territoire, mais comment substituer cette réalité concrète à l'expression de la réalité du terrain, la morphologie du territoire, l'absence de montagnes élevées, de fleuve ou de lac. Les frontières orographiques sont, de ce point de vue, très commodes, car le cadastre n'a rien d'autre à faire qu'à poser son fil au-dessus du *talweg*, le lit du fleuve, et considérer comme frontière naturelle les dégagements qui interviennent de part et d'autre. Dans les régions désertiques, les puits sont des « zones franches » que les parties s'engagent à respecter. Si bien qu'il n'y a aucune aberration à ce que la frontière dans le désert soit tracée au cordeau, comme c'est le cas précisément au Sahara où plusieurs centaines de kilomètres relient deux points situés sur la carte.

La frontière sera toujours un lieu contradictoire où des points de vue opposés s'affrontent. D'un côté, la propriété et l'espace vital, de l'autre, le conflit. En temps de paix, la frontière reste l'une des voies possibles de la prospérité d'une région, la clause de son développement, mais, en cas de conflit, la vie frontalière est parfois émaillée de cas de transhumances non maîtrisées, de franchissements illégaux et de nombreux trafics.



Gaffarel (Le)

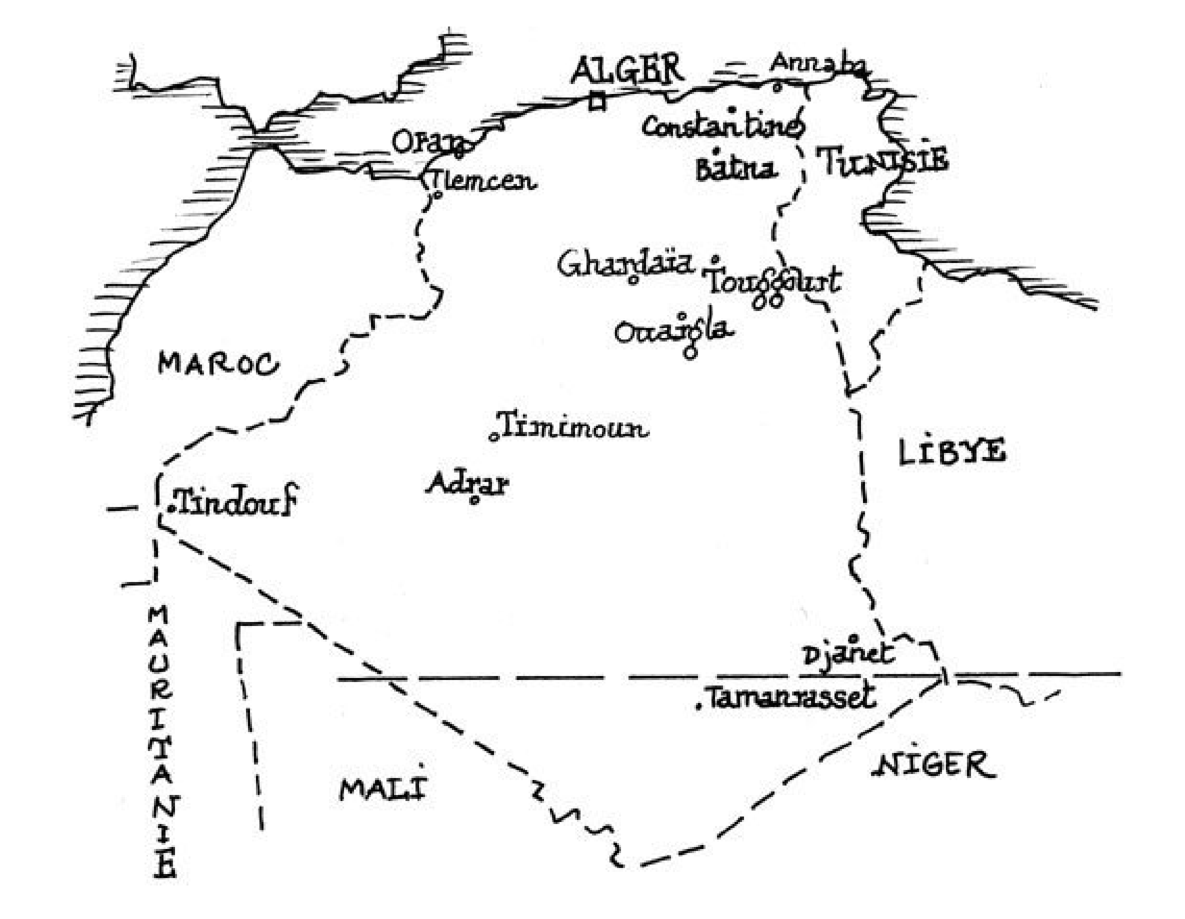
Voir : Colonisation de l'Algérie ; Voyage en Algérie (Le)

« Génération de l'Indépendance »

Voir : Guerre d'Algérie

Géographie

Oublions la guerre et ses humiliations. L'Algérie que je décris ici est faite d'îlots humains, alvéoles d'une ruche en pleine activité, arches supportant les murs d'une maison. C'est un pays « hexagonal », avec un immense corps saharien plus ventru que ses épaules, une tête lilliputienne et une ouverture maritime de bonne taille.



Le sens du mot arabe *Al-Djazaïr*, devenu Alger, puis Algérie, est « îles » ou « îlots ». On peut dire, à la suite de Fernand Braudel, que le peuple se conforme ici à sa géographie. Parmi tous les pays de l'Afrique méditerranéenne, le plus paradoxal est sans conteste l'Algérie. En effet, voilà un pays vieux comme le monde qui jouit d'une jeunesse pléthorique, laquelle semble, depuis peu, renâcler devant l'aventure révolutionnaire, échaudée qu'elle fut par une décennie noire qui a décimé nombre de ses enfants (1992-2002). Vierge et souillée tout à la fois, glorieuse et misérable, païenne, débauchée, mais toujours en quête de sacré, l'Algérie – unie par un provisoire qui dure – est riche par son sol et son sous-sol, multiple par son étendue, prodigue par sa mer généreuse, grasse par ses plaines côtières et ses vallons et sèche par ses vents et par ses déserts. Ce pays peine à se hisser au-dessus de la moyenne régionale pour tout ce qui est de la gouvernance, de l'organisation, de la méthode, tandis que la candeur juvénile de ses débuts fait place aujourd'hui à un combat mortel contre le sous-développement endémique et contre l'ignorance. L'Algérie, c'est selon, progresse, stagne ou s'enfonce, malgré un don trompeur – comme le Nil pour l'Égypte –, et, depuis lors, dévoyé de ses puits de gaz naturel et de pétrole. Ce qui est sûr, c'est que l'exploitation de ces gisements fait l'objet désormais d'une course en avant du fait de l'ineptie des valeurs pseudo-socialistes, généralisées dans les années soixante-dix, et qui aboutissent aujourd'hui à un laisser-aller terrifiant, à un cynisme dans les rapports avec l'administration et à une hégémonie du système D.

Dans la représentation que s'en faisaient les géographes de la fin du XIXe siècle, le Sahara algérien actuel constituait une entité autonome et ne dépendait pour ainsi dire pas de la patrie d'Augustin. La *Géographie universelle* de Malte-Brun, en son tome V, revue et corrigée par E. Cortambert, précise assez bien ce clivage. Après avoir tracé la ligne théorique qui délimite l'Algérie – une série d'oasis reliant naturellement Oued Souf, Témacine, Ouargla et Oued M'Zab –, l'auteur écrit : « C'est à partir de cette ligne, où finit le Sahara algérien, que commence, à proprement parler, le désert, vaste solitude parcourue, mais à une grande distance, par la redoutable tribu des Touaregs, corsaires dont les mœurs diffèrent entièrement de celles des oasis frontières… » En tout et pour tout, la superficie algérienne, selon Malte-

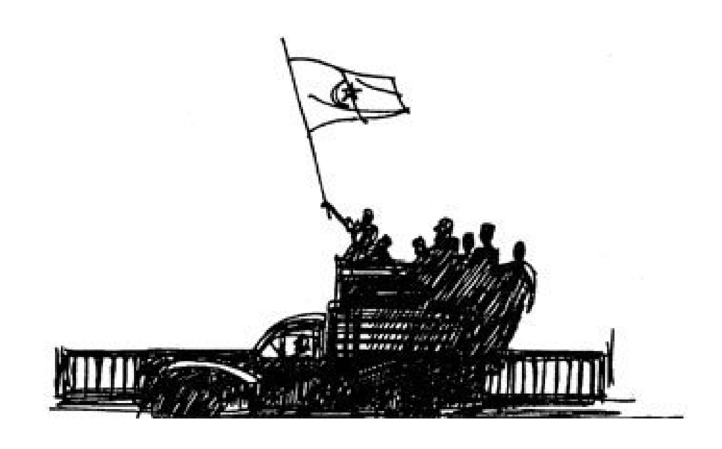
Brun, se réduirait à 403 000 kilomètres carrés contre 2 380 000 environ aujourd'hui. C'est ainsi que s'expliquent les conflits qui ont eu lieu au moment des accords d'Évian : le Sahara était-il algérien ou était-il français, sans contestation possible ?

Guerre d'Algérie

Le désaveu le plus net de la colonisation en Algérie a été formulé, à la fin de sa vie, par Alexis de Tocqueville (1805-1859), l'auteur célébré de *La Démocratie en Amérique* dont on méconnaît les judicieuses observations au sujet de la nouvelle colonie de la France. Voici le portrait qu'il en traça dans ses *Écrits et discours politiques*, dans les années qui ont suivi la conquête : « Quoique la côte d'Afrique ne soit séparée de la Provence que de 160 lieues de mer environ […] on ne saurait cependant se figurer l'ignorance profonde dans laquelle on était, il n'y a pas plus de sept ans en France, sur tout ce qui pouvait concerner l'Algérie : on n'avait aucune idée claire des différentes races qui l'habitent, ni de leurs mœurs. On ne savait pas un mot de ces langues que ces peuplent parlent. […] On eût dit que toute l'épaisseur du globe se trouvait entre lui [ce pays] et nous » (p. 140). Pourtant, Tocqueville n'était ni un « affranchisseur » ni un dangereux « libéral ». Les historiens l'ont plutôt vu comme un militant acharné de la colonisation en Algérie, notamment dans son rapport parlementaire de 1847. Libéral quand il parlait de l'Amérique, il était conservateur en ce qui concernait l'Algérie. C'est dire que son opinion est tout à fait singulière, même si elle est dictée par sa *praxis* d'historien des jeunes nations.

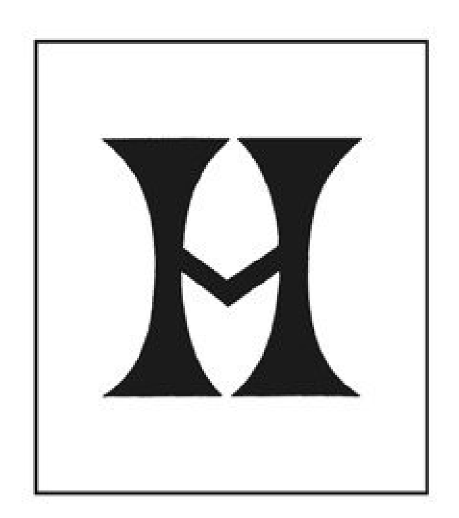
Deux siècles et demi plus tard, on se retrouve non loin de la situation initiale, comme si rien ne s'était passé. En effet, il a fallu plus de trente ans au Parlement français après l'indépendance de l'Algérie pour que, le 8 octobre 1999, il accepte de requalifier les « événements de police et de maintien de l'ordre » en « guerre » avérée, avec ses belligérants, ses chiffres macabres, ses bavures, sa torture et le fossé infranchissable que la violence avait créé entre les communautés. Longtemps, de tels « événements », pourtant d'une extrême gravité, compte tenu du nombre de soldats français impliqués dans le conflit et des milliers de morts des deux côtés entre 1954 et 1962 (24 300 morts français – chiffre officiel – et plus de 500 000 victimes algériennes), passèrent pour une péripétie fâcheuse qu'on allait régler en grossissant les effectifs des policiers, des militaires du contingent et des généraux. Le plus étonnant, c'est que la « guerre d'Algérie », qui a focalisé l'intérêt des citoyens des deux pays pendant sept ans, a différé l'étude de la colonisation proprement dite, et celle de l'histoire de l'Algérie en tant que nation – elle l'était déjà sous la plus haute Antiquité. Si l'on considère que les Romains avaient déjà occupé ce territoire il y a deux mille ans, la courte période de la guerre et de l'après-guerre peut paraître dérisoire si elle n'avait été entachée de tous les drames, humiliations, haines et lâchetés que ces trois ou quatre décennies ont portés à leur paroxysme. Aujourd'hui encore, la plupart des livres qui traitent de l'Algérie se focalisent sur la guerre proprement dite et passent rapidement sur la longue histoire de ce pays aux multiples civilisations. En ce qui concerne la guerre elle-même, les historiens évoquent les drames qui ont frappé les imaginations, telle la « bataille d'Alger » – plutôt la lutte obscure des milliers de combattants dans le djebel – ou la recherche active de la paix menée par quelques intellectuels ou politiciens visionnaires. Aujourd'hui, si plusieurs milliers d'ouvrages sont consacrés à la guerre d'Algérie et aux conséquences qu'elle a eues, une poignée seulement relatent les tentatives de conciliation des humanistes qui ont tout mis en œuvre pour que le conflit restât dans le cadre militaire. La sémantique fut complice des faits les plus contestables : lorsque la propagande militaire évoquait à longueur de journaux la fin des « opérations de maintien de l'ordre » (qui étaient du seul ressort de la police), elle recourait à un euphémisme. La guerre d'Algérie devint le repoussoir d'un grand nombre de citoyens français, jeunes appelés, 1 956 vétérans d'Indochine, *refuzniks* en tout genre. Les idées anarchistes faisant lentement leur

chemin, des jeunes s'organisaient déjà en comités, tandis que l'insoumission des « troufions » était envisagée comme une solution possible favorisant le ressaisissement moral. Les Français entonnèrent l'air de la désertion pure et simple car ils refusaient de suivre aveuglément les orientations du pouvoir en place, fût-il de gauche, comme en 1956.



L'Algérie, qui entama triomphalement sa marche de nation libre, se sait aujourd'hui poussive et archaïque. Avec sa population qui ne cesse de rajeunir, le pays doit pourtant encore régler des problèmes dépassés : contentieux, coups bas, régionalisme, clanisme, autoritarisme ; toutes les tares du sous-développement s'y sont donné rendez-vous, à commencer par l'illusion longuement entretenue par les prestidigitateurs du pouvoir. Cette période est révolue, car le mensonge ne peut se substituer durablement à un travail politique d'envergure.

Beaucoup de potentats algériens sont enragés – ils l'ont toujours été – et contaminent par leur insatiable cupidité les parties saines du pays. Cette « nomenklatura à vie », à l'origine des lois, peu nombreuse en fait, cumule la puissance des rentiers et la corruption des arrivistes. Un tel déni de légalité mine les fondements de toute organisation digne de ce nom. Elle ne sait ni d'où elle vient ni dans quelle époque elle vit et ne connaît du pays que les fleuves de miel et de lait où elle s'abreuve. Cette élite, méprisable, est pourtant un rouage essentiel du système, la minorité qui bloque tout, d'autant qu'elle est prête, un demi-siècle après l'Indépendance et pour se maintenir au pouvoir, à réveiller les démons de la haine, à lancer des croisades contre ceux qui la contestent et à recourir à des peines bibliques : loi du talion, pogroms, chasse à l'homme, disparitions dans des puits à l'instar de Joseph, assassinats aveugles. Elle nie le temps qui passe, fait preuve d'une volonté farouche de maintenir le peuple algérien sans un État viable, alors même qu'un semblant de nation est en train de naître. Dans ces conditions, les prétendants au trône sont nombreux et peuvent, à tout moment, se laisser guider par leur avidité. Pour tous ces prédateurs qu'un ancien Premier ministre a voulu identifier, seule la banqueroute est souhaitable, afin que les besoins du pays, insatisfaits au temps du socialisme collectiviste, soient couverts par les offres privées, bien mieux organisées, parce que amorales (voir Corruption).



Haddad, Malek

Voir : Écrivains algériens

Harragas

Voir : « Jeunes Algériens » ; Jeunes d'Algérie

Héros algériens

La guerre d'Algérie a embrasé aussi bien les villes que le bled, l'intérieur du pays ou ses frontières, notamment celle de l'Est. Mais il est des lieux qui ont été au premier plan des combats au point que la morphologie du pays (voir Géographie) s'en est trouvée durablement marquée. Ainsi Sidi-Ferruch. La quasi-totalité des soldats français y a débarqué, abordant un pays et cette terre d'Afrique qu'ils ignoraient totalement et dont ils pouvaient légitimement redouter la réaction. Ce premier contact physique de

l'armée française avec l'Algérie se fit sur une fausse plage dans la baie de Torri Chica, à l'ouest d'Alger, un lieu plutôt hostile devenu célèbre parce que le comte de Bourbon avait décidé d'y mouiller les nombreux bâtiments de sa flotte qui allait prendre d'assaut la Casbah, lieu du gouvernement de la Régence turque. Parmi ces bâtiments, certains portaient des noms emblématiques : *la Superbe* était en tête, la *Ville-de-Marseille* en troisième position. Puis venaient *le Scipion* et *la Provence* – une frégate où était rassemblé tout le staff de guerre. Le capitaine de frégate Matterer a raconté par le menu la prise d'Alger dans un récit qui n'a pas été retouché, *Journal de la prise d'Alger par le capitaine de frégate Matterer*.

Durant les trente années de pacification qui suivirent, certaines régions du pays, comme la Kabylie ou les oasis, allaient peu à peu intégrer la carte d'état-major. S'y dérouleront des escarmouches célèbres et même d'atroces exactions comme au Dahra (voir Torture, gégène, « enfumades » et autres exactions collectives). Les villes – Constantine, Mascara, Oran et *a fortiori* Alger – avaient également attiré l'attention des généraux qui y avaient fait installer des batteries entières pour les protéger. Lorsque éclata la première des deux grandes guerres mondiales du XX[e] siècle, la colonie algérienne était presque pacifiée, au moins en apparence, situation idyllique relayée efficacement par la propagande anesthésiante des colons. La fleur au fusil, de nombreux tirailleurs algériens, à l'instar des tirailleurs sénégalais et des tabors marocains, libérèrent la mère patrie des griffes de l'ennemi. La plupart laissèrent leur vie sur le front et moururent sans sépulture. Les sillons de la guerre étaient irrigués à jamais des sangs algérien, marocain et sénégalais. Plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, un grand new deal entre la France et l'Algérie, une sorte de Commonwealth entre patries combattantes, voire un régime colonial allégé, aurait été possible si des massacres n'avaient pas eu lieu du 8 au 15 mai 1945 à Sétif, Guelma et Kherrata, massacres couverts par les lois d'exception du Gouvernement provisoire de la République française. Longtemps nié par les autorités françaises, ce drame fut reconnu en 1985, avec quelques réserves, par les représentants français en Algérie et même le président de la République. Ces massacres ont fait entre 20 000 et 30 000 morts. Peu de temps après, et comme si la génétique du colonialisme était irrémédiablement sourde à toute forme d'analyse objective – ce qui est le cas de la politique –, le 20 août 1955, à Philippeville et dans toute sa région, Zighoud Youcef et ses amis déclenchèrent une insurrection armée qui embrasa toute la région. La répression des autorités coloniales – qui demandèrent à leurs troupes de « tirer sans sommation sur tous les Arabes qu'ils rencontreraient » – et des civils – qui furent peut-être les plus prompts à se venger aveuglément – fut terrible. Le stade de football de la ville, au bout des allées Barrot, est devenu ainsi en une journée le plus grand charnier de la guerre d'Algérie. Le journal *L'Humanité*, qui avait cru bon de publier l'image affreuse de centaines de corps de civils allongés comme des oignons avant d'être jetés dans une fosse commune, fut saisi par ordre du ministère de l'Intérieur français, sur une requête expresse des militaires. Un capitaine fit venir des bulldozers pour pousser les cadavres, qui s'amoncelaient, sur le terrain vague voisin. Pendant des semaines, on put sentir une odeur de putréfaction venant du stade du 20-Août-1955 (tel est son nom actuel) et il est des Algériens qui s'interdisent, encore aujourd'hui, de longer ce lieu de sinistre mémoire. Mais toutes ces grandes batailles avaient mis en valeur des hommes, des militaires, des stratèges et des combattants, dont certains étaient parfaitement irréprochables. Si, du côté français, le public connaît désormais les premiers généraux de la guerre, les Bugeaud, les Lamoricière, les Damrémont, les Valée, mais aussi ceux de la débâcle de la fin de la guerre, les Massu, les Salan, les Challe, les Jouhaud, les Zeller, et leur célèbre adversaire, le général de Gaulle, on ne sait rien ou presque des héros algériens de la guerre d'Indépendance. L'une des raisons majeures de cette méconnaissance est sans doute leur jeunesse. Ils moururent, pour la plupart, peu de temps après le déclenchement des hostilités, soit entre 1955 et 1957. À ce moment-là, la propagande coloniale dénigrait encore à longueur de manchettes de journaux leur lutte, en l'appauvrissant sémantiquement au nom même de l'ordre qu'il fallait rétablir par tous les moyens. Ces « rebelles », on ne le saura qu'après, étaient de véritables résistants : Zighoud Youcef était un jeune

combattant du Constantinois, présent au congrès de la Soummam et chef de la région nord du FLN-ALN. Il est le véritable concepteur du 20 Août 1955, date à laquelle la guerre d'Algérie prit un tournant plus radical et plus meurtrier. Avant sa mort à Sidi Mezghich, en septembre 1956, Zighoud Youcef a participé aux travaux du congrès de la Soummam. Il avait trente-trois ans. Son *alter ego* et frère d'armes Didouche Mourad (1922-1955) participa à l'insurrection du Nord constantinois où il fut tué en janvier de la même année. En Kabylie, Krim Belkacem (1922-1970) passe pour être le premier maquisard de l'Algérie (il avait pris le maquis en 1947), avant de diriger la Wilaya IV jusqu'à l'Indépendance. Après avoir occupé plusieurs postes importants au sein du Gouvernement provisoire, il fut, du côté algérien, le signataire unique des accords d'Évian, en mars 1962. Krim Belkacem, ainsi que beaucoup d'autres militants de la première heure, dont Mohamed Khider, fit les frais de la lutte des clans qui a toujours ravagé le FLN : il fut étranglé dans une chambre d'hôtel à Francfort. Après avoir milité dans le PPA (Parti populaire algérien) et au MTLD (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques), Mostefa ben Boulaïd (1917-1956) fut chargé de la région des Aurès, l'une des plus actives et des plus turbulentes au début de l'insurrection algérienne. Larbi ben M'Hidi (1923-1957) fut, lui aussi, un militant de longue date du PPA et de l'OS (Organisation spéciale), avant de participer activement à structurer le maquis de l'Ouest algérien. Il fut capturé par les paras le 23 février 1957 et torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive par les sbires d'Aussaresses, grand maître de la gégène, qu'il activait souvent lui-même.



Abane Ramdane (1920-1957) fut un militant kabyle de la première heure et l'organisateur du congrès de la Soummam. Il est mort assassiné au Maroc le 27 décembre 1957 par un commando de « frères bienveillants » qui l'ont étranglé avec du fil de fer. L'histoire ne sera pas toujours tendre avec celui qui, ayant obtenu un bac au lycée français, demeure l'un des éléments les plus brillants de la révolution. On lui doit en grande partie l'existence du FLN pour lequel il s'est dépensé sans compter. Avant sa mort en 1959, Si Haouès avait derrière lui une longue expérience de militant, d'abord au MNA de Messali Hadj puis au FLN. Il fut le chef de la Wilaya VI.

Dans cette galerie de portraits, on remarquera l'absence de femmes. Leur combat, en effet, a été définitivement confisqué par les hommes et les séquelles de cette substitution sont encore visibles aujourd'hui. En outre, les postes qu'elles ont occupés et les fonctions qui leur étaient confiées n'étaient pas de nature à faire d'elles des héroïnes, le maquis algérien ayant été essentiellement une affaire d'hommes. Zohra Drif, la « poseuse de la bombe » du Milk-Bar, elle, fut l'épouse de Mohamed Boudiaf, chef historique de la révolution, président de la République algérienne pendant quelques mois qui fut assassiné le 29 juin 1992 par ses « parrains » en pleine réunion publique et devant les caméras de la télévision algérienne. Samia Lakhdari posa la deuxième bombe à la Cafétéria, rue Michelet. Baya Hocine, née en 1940, était elle aussi membre du groupe dit des « poseuses de bombes » d'Alger, et est morte dans une certaine indifférence en 2000. Citons également Djamila Bouhired, condamnée à mort en 1957, qui se trouvait au côté de Yacef Saadi. Au côté d'Ali la Pointe, mort dans l'explosion du 5, rue

Abderahman, à la Casbah, on pouvait voir d'autres filles audacieuses de la trempe de Hassiba ben Bouali. Cette dernière vit aujourd'hui à Alger dans l'anonymat. On peut aussi citer Djamila Boupacha, que Gisèle Halimi défendit devant le parquet d'Alger. Toutes ces femmes ont pris part clandestinement à des combats dangereux et redouté la traque implacable des paras, en particulier au moment de la bataille d'Alger, mais dès l'Indépendance acquise, elles ont été chassées du devant de la scène par la misogynie des hommes qui ont été jusqu'à nier la qualité de leur lutte. La révolution peut se comporter comme un ogre qui mange ses petits.

Hippone (Annaba [Bône])

Voir : Villes d'Algérie

Hospitalité algérienne

Voir : *Diffa*, fantasia et baroud d'honneur

Hôtel Saint-Georges

Cet établissement mythique est la star de l'hôtellerie algérienne. Son patronyme actuel, pourtant fort joli, *Foundoq al-Djazaïr* (hôtel Algérie), n'a pas fait oublier le Saint-Georges. Dès qu'on y entre, on est enchanté par le style hispano-mauresque que les architectes français avaient mis en vogue au XIX[e] siècle et dans le premier quart du XX[e]. Le Saint-Georges, hanté par l'histoire, surplombe Alger de sa blancheur ajourée. Un palais ottoman, dont il reste de nombreux vestiges, occupait auparavant les lieux. Il était entouré d'un luxuriant jardin de sept hectares où on ne dénombrait pas moins de trois cents essences différentes. « L'imagination ne peut rien rêver de plus gracieux », écrivait le religieux espagnol Haëdo à propos de l'art des jardins algérois au XVII[e] siècle. Complexe urbanistique à lui tout seul, le Saint-Georges, ainsi baptisé en hommage au roi d'Angleterre, a ouvert ses portes en 1889 et fut tout de suite dédié aux amoureux de la vie qui y ont vu d'emblée une représentation du paradis terrestre. Au moment où l'Algérie devenait un pays de villégiature, entre la fin du XIX[e] siècle et le début du XX[e], la clientèle huppée des villes brumeuses d'Angleterre se prit de passion pour la « Riviera du sud de la Méditerranée ». Son climat chaud et sa douceur levantine convenaient particulièrement à la balnéothérapie, aux bains de mer, aux longues séances dans les solariums naturels qui bordent la capitale (voir Bains maures et sources thermales). On y soignait les rhumatismes chroniques, les lombalgies, le stress, la perte d'appétit, la phtisie, le surpoids, les maladies de peau, le prurit, les pellicules, les problèmes de reins et d'articulations et même la baisse de la libido ! Alors que l'Europe était ravagée par des guerres meurtrières, des épidémies et des crises économiques, l'élite intellectuelle et politique avait élu domicile au Saint-Georges. Karl Marx (1818-1893), qui n'y descendait pas, le fréquentait à l'heure du thé. En revanche, Dwight Eisenhower (1890-1969), le commandant suprême des Alliés, y disposa d'une chambre où il prépara la campagne d'Italie de 1943. À partir du 8 novembre 1942, date du débarquement des Alliés, le Saint-Georges fut le QG des forces alliées – américaines et anglaises en

particulier – et c'est là qu'eut lieu la conférence franco-américaine qui jeta les bases de l'amnistie générale en Afrique du Nord. Durant la période faste de l'entre-deux-guerres, le Saint-Georges continua de régner sur Alger grâce à son restaurant, sa vue imprenable sur la rade d'Alger et à son salon des Ambassadeurs. On y croisa nombre d'écrivains, de voyageurs, de négociants, de militaires de haut rang, de politiques, de cinéastes, d'artistes et d'aventuriers attirés par ce lieu envoûtant. Édith Piaf ou Simone de Beauvoir y séjournèrent, mais aussi Jean Genet, André Gide, Henry de Montherlant, Rudyard Kipling, le duc de Vendôme, le baron de Rothschild, le roi de Grèce, Winston Churchill, Francis Jammes, Farid-al-Atrach – une étoile égyptienne de la chanson –, le maréchal Montgomery, le général américain Clark, l'amiral Darlan. Bombardé à la fin de la guerre, l'hôtel Saint-Georges ne rouvrit ses portes qu'en 1948 et connut par la suite bien d'autres transformations, agrandissements et améliorations qui ont concouru à faire de ce lieu unique le plus fameux des hôtels d'Alger.

Humour algérien

Qui ne connaît l'expression algérienne *masmar Djeha*, « le clou de Djeha » ? Ce personnage légendaire s'est bâti – on peut le dire – un empire balkanique et turco-méditerranéen, car on retrouve ses avatars dans les Balkans, en Turquie, en Iran et au Maghreb. Djeha est drôle, caustique, impertinent et tellement cocasse que personne ne doute de son aversion pour l'hypocrisie, tandis que son attachement viscéral à la liberté et au trait d'esprit est loué unanimement. L'histoire qui a fait sa renommée en Algérie est celle-ci : ayant vendu sa maison, Djeha demanda à l'acquéreur de lui céder, en toute propriété et sans possibilité de discuter de l'usage qu'il en ferait, le clou qu'il avait planté sur la façade de la belle demeure. L'accord ayant été conclu devant notaire et l'argent versé, Djeha revint le lendemain, le surlendemain et tous les autres jours admirer son clou. Puis il décida de suspendre à ce clou une charogne infecte qui dégageait une odeur pestilentielle, ce qui ne manqua pas d'affecter l'atmosphère de la maison et même du quartier. Le juge, naturellement, ne peut exiger de lui qu'il aille exposer ses charognes ailleurs. Du coup, les nouveaux propriétaires quittèrent les lieux en cédant la demeure à vil prix. Depuis, on dit de tel énergumène qu'il est *masmar Djeha* chaque fois qu'il pose à l'administration des problèmes logiques, mais insolubles. Par exemple : un fonctionnaire envoie une convocation à un mort pour exiger de lui qu'il paye sa dette, l'héritier peut se présenter devant le guichet et exiger qu'on lui rende son mort, car, étant bon payeur, il ne peut enfreindre la loi.

Avec ce héros national, le peuple algérien a trouvé son homme providentiel sur lequel il peut se projeter. Car, depuis l'Indépendance et le retour d'une parole algérienne audible, aucun peuple ne se gausse de lui-même comme le peuple algérien. Impitoyable lorsqu'il cherche à prendre l'avantage sur autrui, l'Algérien est, au contraire, truculent, voire picaresque, quand il tourne en dérision ses défauts et ses petitesses. Djeha est un sceptique. Il n'aime pas l'hypocrisie religieuse, la fourberie de certains clercs, la versatilité de la foule, capable de brûler les idoles qu'elle a fini d'encenser. Djeha tient du Nasr Eddin des Persans et du Nasr Eddin Khodja des pays balkaniques…

Contrôles révolutionnaires

À un barrage routier, le gendarme dit à un paysan qui se rend au marché :

« Qu'est-ce que vous transportez ?

— Des poules, mon gendarme », dit le paysan.

Le gendarme demande au paysan d'ouvrir la bâche. Le paysan s'exécute :

« Vous donnez quoi à manger aux poules ?

— Du très bon blé du Canada.

— Ah, voilà ! Vous croyez nourrir grassement vos poules avec le meilleur blé du Canada alors que la pénurie est très avancée dans le pays ! »

Le gendarme colle un PV au paysan et le laisse partir.

La semaine suivante, même gendarme et même paysan :

« Que transportez-vous ?

— Des poules.

— Qu'est-ce que vous leur donnez ?

— Presque rien, du grain médiocre, presque rien.

— Ainsi donc, sciemment, vous affamez les poules du pays et vous les vendez au consommateur algérien au risque de produire chez lui des maladies d'estomac ! »

Le gendarme colle un PV au paysan et le laisse partir.

La semaine d'après, même contrôle :

« Vous donnez quoi à manger à vos poules ?

— Ah ça, monsieur le gendarme, depuis qu'elles étaient jeunes, mes poules avaient leur carte du parti FLN. Et comme notre président avait demandé que l'on affranchisse tout le monde, j'ai aussitôt fait bénéficier mes poules de ce nouveau droit citoyen. Chaque matin, je leur donne une somme forfaitaire, je leur montre la coopérative du parti FLN et je les laisse décider en révolutionnaires. »

Histoire d'immigrés

Dans un village d'Algérie, deux futurs candidats à l'émigration clandestine discutent.

« On raconte, dit l'un, qu'en France, il suffit de se baisser pour ramasser de l'argent.

— Ah, ça oui, c'est un pays de cocagne », dit l'autre.

Arrivés à Marseille, ils rencontrent un de leurs parents venu les attendre. Ils sont attablés à une terrasse du Vieux Port quand un billet de 50 euros passe devant eux, porté par une légère brise qui souffle vers l'intérieur. Leur parent dit à l'un d'eux :

« Vas-y, fonce, c'est un billet de 50 euros !

— Non, aujourd'hui, c'est dimanche, je ne travaille pas ! »

Nuit décalée

On demande à un Algérien :

« Quand te reposes-tu ?

— Quelques heures la nuit, et une heure au début de l'après-midi, au moment où “elle” se repose.

— Qui “elle” ?

— Mon épouse, dit l'Algérien.

— Mais la question t'a été posée à toi, pourquoi tu nous parles de ta femme ?

— Ne voyez-vous pas que c'est seulement pendant les heures où ma femme dort que je me repose ? »

Mari compréhensif

Un incendie ravagea la maison de Djeha, au cours duquel sa femme périt. On lui demande :

« Pourquoi tu n'as rien fait pour sauver ta femme ?

— Elle dormait si profondément que je n'ai pas osé la déranger. »

Polygamie

Après la mort de sa femme, un Algérien organise une fête en l’honneur de ses voisines et leur demande de lui trouver une épouse belle, vierge, riche et cultivée.

Une voisine lui dit :

« Il est impossible de trouver toutes ces qualités chez une seule épouse, mais on peut t’en trouver quatre qui, chacune, aura la qualité que tu cherches.

— Eh bien, puisque vous insistez, j’accepte. »

Secret jalousement gardé

Djeha avait deux femmes et chacune le persécutait au sujet d’un collier de valeur qu’elle voulait acquérir. Un jour, il acheta à ses deux femmes un collier de valeur, mais il fit promettre à toutes les deux que jamais elles ne révéleraient ce secret. Puis les deux femmes se chamaillèrent et Djeha décida d’intervenir. Soudain, les deux femmes lui demandèrent laquelle était sa préférée. Et Djeha de rétorquer le plus naturellement possible : « Celle qui sait tenir les secrets qu’on lui confie. »

Honneur mal placé

Après l’Indépendance, Khrouchtchev visite l’Algérie. Il est accueilli à l’aéroport par le président Boumediene. Durant le trajet, Khrouchtchev surprend un Algérien qui urine dehors et s’en étonne. Boumediene le prend mal. Après cette visite, Boumediene demande à être invité à Moscou. Khrouchtchev y consent et une date est fixée. Arrivé en URSS, Boumediene est escorté par Khrouchtchev qui lui fait parcourir son pays. Il lui montre le musée Lénine, la place Lénine, la maison de naissance de Lénine, l’école primaire de Lénine, l’académie militaire Lénine, l’usine Lénine, Leningrad, etc. Mais Boumediene a la tête ailleurs. Il cherche un Soviétique qui urine dehors pour prendre sa revanche sur Khrouchtchev. À la dernière minute et alors que le cortège officiel s’engage dans l’avenue Lénine qui mène à l’aéroport Lénine où il va entamer son voyage de retour, Boumediene s’écrie soudain :

« Stop ! Le voilà, je le tiens !

— Qui donc, camarade président ? lui demande Khrouchtchev.

— Un Russe qui pisse dehors.

— Chut, pas si fort, dit Khrouchtchev, c’est l’ambassadeur d’Algérie à Moscou… »

À la mosquée

Un Algérien se présente à la mosquée, se déchausse, fait ses ablutions et monte à l’étage où se trouve la grande salle de prière. Mais, ayant constaté le grand nombre de chaussures abandonnées, il glisse les siennes dans un sac en plastique et décide de les emporter avec lui.

« Vous avez sûrement un livre de qualité sur vous pour en prendre bien soin comme vous le faites, lui dit son voisin. De quoi traite-t-il ?

— De philosophie en général et de l’honnêteté des croyants en particulier.

— C’est sûrement un relieur de renom qui vous l’a relié.

— Non, c’est mon cordonnier ! »

Poule et perroquet

On demande à Djeha :

« Veux-tu acheter un perroquet 1 000 dinars ? »

Après avoir réfléchi, Djeha dit :

« Si ce perroquet coûte 1 000 dinars, ma poule coûte 2 000 dinars.

— Aucun dinar, rétorque le marchand.

— Et pourquoi cette injustice ?

— Parce que le perroquet peut parler pendant une heure comme un être humain.

— Et ma poule, n'a-t-elle pas réfléchi toute sa vie ? »

Politesse de cheikh

Un homme est reçu par un cheikh de *zaouïa* qui place l'hospitalité au sommet de toutes les vertus. Il lui offre un couscous en sauce, mais sans viande. Le temps qu'il commence à manger, se dit le cheikh de *zaouïa*, j'irai à la cuisine pour faire rôtir la tranche de bœuf que j'ai déjà découpée. Mais, à son retour dans la salle à manger, l'invité a déjà tout englouti. Le cheikh de *zaouïa* dépose le carré de viande et repart vers la cuisine pour chercher le pain, puis il fait de même pour la coupe de fruits. Mais, lorsqu'il revient dans la salle à manger, le malotru a déjà tout englouti. Il repart dans la cuisine pour préparer le café qu'il lui sert dans des tasses très fines, mais le rustre, ayant déjà tout mangé, est en train de l'attendre. Dix fois de suite, le cheikh de *zaouïa* court à la cuisine pour servir le mufle avant qu'il ne termine son plat, mais, chaque fois, il arrive trop tard.

Finalement, le cheikh de *zaouïa* lui dit pour le congédier :

« Tu vas où en sortant ?

— À Blida.

— Y vas-tu pour quelque affaire ?

— Non, je vais voir mon médecin, afin qu'il me prescrive des médicaments pour mon manque d'appétit.

— Par Allah, dit le cheikh de *zaouïa*, s'il arrive à vous guérir, prenez tout votre temps et passez loin de chez moi, car je serai absent toute la journée… »

L'arroseur arrosé

Un Saharien arrive en ville à la recherche de parents devenus citadins depuis longtemps et qui font tout pour qu'on ignore leurs origines. Le plus maniéré d'entre eux lui demande, avec une certaine moue de la bouche :

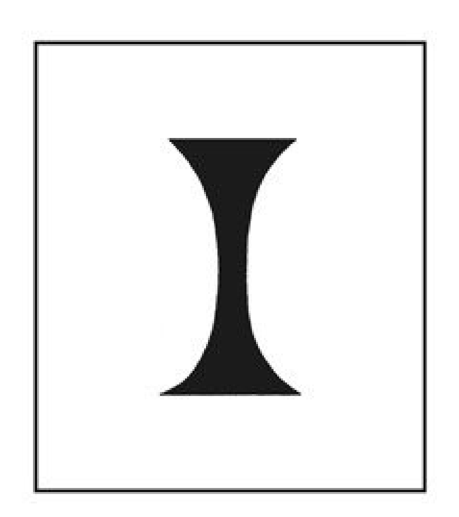
« Pourquoi manges-tu avec tes cinq doigts ?

— Parce que je n'en ai pas six », lui rétorque le Saharien.

Bienheureux celui qui sait compter

Un Algérien de soixante-deux ans décida de compter le nombre de jours qu'il avait déjà vécus : 22 630. Il compta ensuite le nombre d'heures : 543 120. Finalement, il dit : « Il me reste encore 16 millions de minutes à vivre et plus de 38 milliards de secondes… »

Smaïn devrait s'en inspirer, et Guy Bedos aussi.



Identités multiples

L'Algérien qui se targue de posséder sept identités voudrait être un individu ordinaire. Que choisir quand l'histoire a forgé pour vous plusieurs appartenances ? « Arabe » est, pour beaucoup, une insulte que l'on atténue en parlant de Maghrébin, de Beurs ou d'immigrés. Oriental est la version chic – genre restaurant cossu avec *mezzé* et taboulé. Au cheikh, on prête un yacht dans une marina du Sud et des dépenses somptuaires dans les beaux quartiers. La force des clichés est telle qu'il n'est pas rare que le touriste préfère dire « Je suis en Afrique », plutôt que « Je suis en Algérie », car en Afrique on trouve des lions, ce qui n'est plus vrai pour l'Algérie qui est, de toute façon, en Afrique, tout comme la Tunisie, la Libye et l'Égypte. Un homosexuel est *forcément* un étranger. Un Arabe est *forcément* un hidalgo dragueur, séduisant, macho et misogyne. Dure réalité pour l'Arabe efféminé, sans goûts affirmés, sans expérience, sans poils drus, sans conquêtes féminines, et possédant un passeport vierge. Arabes et Roumis, Orient et Occident, version populaire d'une réalité qui peine à trouver son rythme de croisière. « L'imitation servile, écrivait Louis Sébastien Mercier (1740-1814) – écrivain authentique mais méconnu –, ne fait que des singes, qui ne savent pas grimacer d'eux-mêmes, et auxquels il faut encore un modèle pour être ridicule » (*Dictionnaire d'un polygraphe*, p. 261). Il en est ainsi du rapport entre les sexes, et des slogans ravageurs qui les condamnent à un genre plutôt qu'à un autre. Dans les années soixante-dix, les machos arabes entendaient défendre leur pré carré. Je sais que le terrain est glissant. Admettre l'existence d'homosexuels arabes, c'est tourner le dos à une virilité mythique qui a voluptueusement sonné aux oreilles du plus grand nombre, des misogynes détestant autant les femmes aux homophobes qui refusaient

le fait accompli. L’Algérie est un monde que l’on voudrait aimer, mais qui, dans la plupart des cas, ne se livre pas. C’est un pays farouche, voué à une pudibonderie héritée des années quatre-vingt quand il se châtiait lui-même à n’en plus finir. Peu enclin aux effusions et aux crises, l’Algérien reste timoré en raison des aventures fâcheuses qu’il a vécues. Mais il lui arrive de mordre, sans prévenir : les caractériels sont patients quand ils ont en tête une vengeance à accomplir. L’Algérien a mal à son pays qui tente en vain de se libérer de ses démons intérieurs : la division et la haine de soi. Car l’autochtone, ici, n’a jamais régné en maître. Des étrangers l’ont régenté, lui ont imposé leur façon de vivre et de penser. Ses besoins vitaux ont été satisfaits par d’autres. Les Vandales ont mis l’Algérie en coupe réglée ; les Romains l’ont divisée ; les Phéniciens ont exploité ses ports ; les musulmans lui ont imposé leur religion et leurs mœurs ; les Ottomans s’y sont prélassés pendant des siècles avant de l’abandonner à son sort funeste ; les Français l’ont transformée en départements et y ont « expérimenté » un transfert de civilisation, sans se soucier de ses habitants, de leur langue et de leur mentalité. Aucun peuple n’a vu cette terre comme une terre amie, alors qu’elle a toujours été féconde et riche de sa diversité.

L’histoire ne meurt jamais. Indépendamment des faits qui la constituent, elle continue à agir derrière le présent et à déterminer assez largement le futur. Ainsi, lorsqu’on parle d’Algérie, ce n’est pas forcément l’Algérie actuelle qui nous interpelle, mais l’idée même d’Algérie : une sorte d’imaginaire croisé peut empêcher toute compréhension. Celui qui écoute ne sait pas toujours à quelle Algérie fait référence celui qui parle. Une Algérie morte il y a plus de cinquante ans continue de vivre dans le cœur de ceux qui l’aiment. Une autre Algérie est, certes, vivante dans la réalité, mais elle est morte pour beaucoup de jeunes qui veulent la quitter, fût-ce au prix de leur existence (voir Jeunes d’Algérie). Certains vont jusqu’à s’immoler par le feu parce qu’elle refuse de les entendre. De nombreux exilés volontaires ne reviendront pas ; d’autres aspirent au contraire à rentrer au pays mais l’Algérie ne veut pas d’eux. Et ce ne sont pas les « capacitaires » – ceux qui se sont emparés des postes de commande en se réclamant des grades et même des diplômes qu’ils avaient gagnés en fonction du nombre d’années passées dans le maquis – qui souhaiteraient les voir revenir. Vivant et mort en même temps, tel est ce pays où les jeunes sont gouvernés par des vieux. Vivant et mort aussi pour tous ceux qui n’ont pas oublié les beaux domaines de l’arrière-pays, le goût de la garrigue et du romarin, les treilles et les chevaux de race. Même imparfaite, la « paix des braves » dont parlait de Gaulle a peut-être finalement vu le jour au contraire de la pacification des âmes : arrêter la guerre demandait une grande clairvoyance, mais réussir la paix aurait été infiniment plus digne. Nombreux furent les combattants de la liberté en temps de conflit mais peu de résistants souhaitaient que l’entente, l’harmonie remplaçassent la tragédie après les fleuves de larmes que tous les Algériens sans exception avaient versés. Après un demi-siècle, la France n’a pas établi une relation normale avec celle qui fut sa plus belle colonie, et cette dernière, devenue indépendante et souveraine, n’a pas réglé ses problèmes d’imaginaire et vit une difficile identité plurielle. Qu’en est-il des autres colonies – le Vietnam, les pays africains ? Comment assument-ils leur indépendance ? Cultivent-ils la même douleur, les mêmes ressentiments ? C’est là la différence entre une décolonisation et une indépendance. Les mots n’avaient pas le même sens au moment où l’histoire s’écrivait. Pour ce qui concerne l’Algérie, il était incontestable que le pays – qui était alors un département français – occupait une place de choix dans le cœur d’un grand nombre d’intellectuels français de l’époque : Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Albert Camus bien sûr, et certains n’hésitaient pas, à l’occasion, à le clamer haut et fort, prenant ainsi le risque d’être incompris, rejetés, voire détestés par leurs pairs. Certains furent torturés dans les mêmes villas que leurs adversaires supposés d’hier, d’autres furent supprimés, d’autres encore sont morts de chagrin. Quelques visionnaires avaient tiré le signal d’alarme : « N’est-il pas prématuré de se lancer dans une indépendance en lieu et place d’une forme de coopération moins brutale qui aurait équilibré les collèges et redistribué les pouvoirs ? » Non que ce fût une erreur historique d’affranchir un nombre croissant de citoyens vivant dans un pays qui leur appartenait en propre, où ils étaient discriminés et détestés, mais pour ces visionnaires qui prêchaient

dans le désert, les conditions mêmes de cette indépendance étaient les pires qu'on eût pu imaginer. L'autodétermination aurait dû être mieux préparée, et non pas servir les ambitions d'un homme politique, fût-il le plus grand, ou de tel clan de l'Algérie française ou des chefs du FLN. Le diagnostic était juste mais rien ne pouvait continuer comme par le passé, quand quelques grands colons régnaient en féodaux sur le peuple algérien dans son ensemble, à commencer par les pieds-noirs moins défavorisés, qui n'étaient pas – loin de là – les moins racistes. Ces mêmes pieds-noirs voyaient les Algériens musulmans, les indigènes donc, comme une menace dont il fallait se prémunir à tout prix.

Longtemps, la ferveur populaire qui a accompagné l'Indépendance a été considérée par les maîtres de l'heure – ils le sont restés – comme un plébiscite, personnel, ce qui a retardé l'affirmation de l'identité politique du pays et de celle du citoyen algérien en tant qu'être humain.

Insurrections algériennes

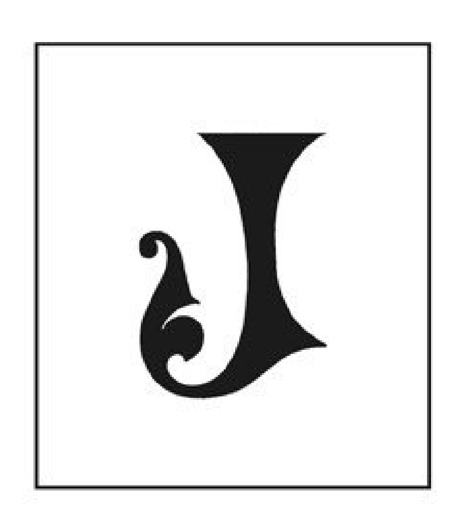
Résister est un mot d'ordre en Algérie, et cela depuis les premiers envahisseurs – qu'ils fussent romains, phéniciens, arabes ou vandales. Et les héros de ces diverses résistances ont toujours occupé une place de choix dans l'esprit des Algériens. Ils furent enrôlés dans les armées musulmanes et défendirent chèrement leur idéal, faisant parfois passer au second plan les intérêts de leurs commanditaires. En Andalousie, les légions maures étaient certes constituées de Marocains, mais également de Berbères algériens. Les dynasties locales, marocaines et tunisiennes pour la plupart, avaient besoin de ces légions étrangères – musulmanes en fait – pour se maintenir dans le sud de la péninsule Ibérique. Au cours des siècles obscurs, et du fait du reflux des Arabo-Andalous d'Espagne, les milices arabes et berbères se retrouvèrent désœuvrées. Certaines d'entre elles furent affectées à la protection des premiers émirs et sultans venus d'Orient ; d'autres vécurent d'expédients. Aux XVe et XVIe siècles, la marine prit le relais. Galériens et équipages des courses barbaresques furent recrutés en Algérie et en Tunisie. Les Barberousse (voir cette entrée) les ont employés pendant un demi-siècle. Puis l'Empire ottoman vint solliciter leur aide pour parachever ses nouvelles conquêtes. La Régence employa ces téméraires, puis ce fut le tour de la France à partir du XIXe siècle.

Pendant un siècle et demi de colonisation territoriale et de peuplement, il n'y eut guère d'années, et parfois de mois, sans qu'éclatassent insurrections, troubles, révoltes, escarmouches. Des soulèvements organisés comme ceux d'Abd el-Kader, d'Ahmed Bey de Constantine, de Mokrani et de Bou 'Amama (voir Bandits d'honneur, rebelles et insoumis) ont précédé l'organisation d'une résistance armée dont les premiers effets se firent sentir dans le Constantinois en 1954, aboutissement d'un processus souterrain visant à démanteler l'Empire français. Mais ce qui frappe l'observateur, c'est que le caractère récurrent de ces insurrections va de pair avec leur manque d'unité. C'est ce dernier qu'a exploité brillamment l'armée française et ce qui a disqualifié politiquement les Algériens. Les résistances sont souvent régionales plus que nationales. En 1857, la conquête de la Kabylie pose de nombreux problèmes aux Français. En 1871, des tribus locales se soulèvent, mènent des actions isolées et expriment bruyamment leur refus de toute forme de soumission. Il en sera de même dans le pays chaouï, au sein de la tribu des Oulad Sidi Cheikh en 1881 (voir Confréries religieuses). Des massacres de femmes et d'enfants ont lieu dans l'oasis de Zaatcha, des révoltes dans le massif du Hodna, en 1859 et en 1860, à Miliana en 1901 et à Aïn-Touta en 1916. L'armée française, ses généraux et ses soldats répandent, dès lors, une violence aveugle.

Le général Négrier fait preuve d'une sauvagerie inouïe à Constantine, de même que son collègue Clauzel à Mascara, mais les ombrageux montagnards leur donnent du fil à retordre. Peu de temps après le

début de la colonisation, Si Zerdoud, un agitateur, prêcha la guerre sainte dans les montagnes situées entre Collo et Annaba.

Les insurrections ne cessèrent tout au long du XXe siècle, et cela jusqu'au 1er novembre 1954, qui marque le début du combat final.



Jardin

Existe-t-il « un jardin à l'algérienne », comme il y a un « jardin à la française », un « jardin à l'italienne » et aussi un « jardin à la perse » – les vues de Saadi et de Firdawsi ayant été reproduites jusque sur les tapis de prière ? Pour dire les choses autrement, existe-t-il un art des jardins en Algérie ou faut-il le créer ? Après tout, s'il a fallu inventer de toutes pièces un pays, pourquoi ne pas faire de même avec ses jardins dont le nombre atteignit les dix mille autour d'Alger au cours du XVIIe siècle, si l'on en croit Haëdo, ce religieux espagnol qui visita le pays lorsque l'Espagne tenta, en vain, d'occuper l'Algérie ? Dans sa relation, *Topografia e historia general de Argel,* qui parut à Valladolid en 1612, Haëdo ne cache pas son enthousiasme : « La vue est très agréablement flattée par l'aspect des nombreuses vignes et jardins qui entourent la cité. De toutes parts, on ne voit que des orangers, des citronniers, des cédratiers et des arbres de toute espèce ; puis une grande quantité de fleurs, surtout des roses… Tous ces jardins sont abondamment arrosés par un nombre infini de fontaines, dont l'eau, claire comme le cristal, court de tous côtés… » Quelques années plus tard, Pierre Dan, un religieux français, évoquera, lui, dix-huit mille jardins éparpillés de Zéralda à Blida en passant par Bouzaréa, El-Biar, Ben Aknoun, et, de là, jusqu'aux confins de Boumerdès. Enfin, au XVIIIe siècle, Laugier de Tassy, commissaire de la Marine de Louis XV, en dénombrera vingt mille, même si cela semble exagéré.

On connaît le mot d'Henry de Montherlant sur le Jardin d'essais d'Alger, le seul jardin répertorié dans les guides officiels : « Le Jardin d'essais n'est pas un jardin mais un parc, et n'est pas un essai mais

une réussite. » Ce jardin, très grand en effet – moins que le domaine de Versailles mais plus que le Jardin des Plantes –, se voulait la vitrine du génie français. Certes, il ne possédait ni musée horticole ni collections anthropologiques, mais sa richesse provenait de l'air humide d'Alger et des embruns marins. Aujourd'hui, qu'a fait l'Algérie de ses jardins, de ses plantes, de ses bocages, de ses parterres et de ses rêves de verdure ? N'est-elle pas une oasis du sud au nord, d'est en ouest, le plus grand domaine écologique qui soit, grâce à sa couverture arboricole, sa faune et ses minéraux ? À Alger même l'ensauvagement est total : les envahisseurs ont assailli le tissu urbain en supprimant méthodiquement ce qui ressemblait à une plante. Ils ont faim de béton, non de roses. Où sont les pergolas couvertes de jasmin, de glycines et de bougainvillées, où sont les arbres robustes que les enfants assaillent les soirs d'été ?… Il faut espérer que, l'espace commun saccagé, les derniers écologistes se soient retranchés à l'intérieur des maisons. Remercions ces résistants de l'ombre, ces justes ! Il y a un rapport entre absence d'État et absence de jardin. L'idée même du jardin – le jardin en tant que principe modérateur, ou comme émergence du sens civique aux dépens des massacreurs – requiert du temps car c'est de temps que la plante la plus modeste a besoin. Faut-il une lecture politique du jardin, une recherche de sens en l'absence même de symbolique globale ?

Georges Marçais a écrit de belles lignes sur le jardin en Algérie. On aurait dû l'écouter davantage. Après un long détour à travers les jardins de l'islam, il arrive en l'Algérie et y convie un grand nombre d'auteurs, de voyageurs et de peintres qui ont abordé la question. Parmi eux, Léon l'Africain qui, comme chacun sait, a traversé le Maghreb avant de se retrouver esclave à Rome. Il a laissé des réflexions que tous reprennent à leur compte, car la période dont il parle est très peu documentée.

« Jeunes Algériens »

Jeunes Algériens de toutes confessions, unissez-vous ! Un tel slogan aurait pu avoir un impact, mais encore eût-il fallu qu'un tel mouvement existât. Car, malgré quelques tentatives louables au début du XXe siècle, il n'y a jamais eu vraiment de jeunes Algériens à l'image des jeunes Turcs ni de mouvement politique et culturel assez homogène dont l'objectif clairement affiché était de changer la politique, de donner un sens à la vie, de briser l'omerta qu'une poignée de colons autistes imposait aux politiques et de tuer dans l'œuf le triomphalisme facile des défenseurs de l'ordre établi. Pourtant, le Printemps arabe a démontré au monde entier qu'une révolution ne peut exister sans la jeunesse. Si la révolution algérienne a vu le jour dans les années cinquante, c'est parce que des jeunes idéalistes l'ont initiée et conduite jusqu'au bout. Mais généralement, en Algérie, de telles démarches sont restées marginales et n'ont jamais remis en question certaines lois iniques de la République française. Saluons pourtant, pour le premier tiers du XXe siècle, l'émir Khaled, le petit-fils de l'émir Abd el-Kader, mais aussi le docteur Benthami, son ami Sadek Denden, Khalid Qaïd Layoun et Mahmoud Hassan. Bien que « révolutionnaires » (en chambre selon leurs détracteurs), ils furent plus brillants dans le combat idéologique que dans le véritable activisme politique sans lequel il était vain de prétendre renverser la puissance coloniale, alors au sommet de sa puissance. Un tel « protonationalisme », bien que bourgeois, a eu cependant pour effet de désinhiber les groupes de pensée, de provoquer les prises de parole et quelques passages à l'acte dans le domaine diplomatique notamment. Il faut citer le très conciliant mouvement des « Indigénophiles » qui sut en outre apaiser la conscience de ceux sur lesquels l'injustice coloniale pesait. Ces derniers reprochèrent à Ferhat Abbas (voir ce nom) – « jeune Algérien » à sa manière, un « évolué » comme on disait alors – son penchant pour le dialogue avec les autorités françaises, sa mollesse consistant à accepter sans broncher le fait accompli, le déséquilibre entre les communautés, ainsi que l'ordre culturel qui

accompagne l'assujettissement généralisé. La faiblesse première du mouvement des jeunes Algériens fut de ne pas récuser le principe même de la colonisation mais de ne chercher que des accommodements presque charitables auxquels les autorités coloniales étaient prêtes à consentir pourvu que fût garantie la paix civile. La duplicité redoutable du double collège a été dénoncée par tous les républicains français, car la notion de développement séparé est au cœur même de la conception du projet. Imaginons le processus suivant : un ouvrier européen de quelque pays que ce soit – Espagne, Malte, Italie, Alsace, Sardaigne, l'île de Mahón – débarquait en Algérie. Il s'installait sur une terre réservée à ce type d'immigrants, s'intégrait à la communauté des travailleurs étrangers, était naturalisé en baragouinant quelques mots de français et finalement votait pour élire son député du premier collège ou devenir lui-même député au bout de quelques années. Tout était parfait et la France pouvait s'enorgueillir de son système d'adaptation et de métissage. Mais le vice résidait en amont car, par principe, ce droit n'était pas accordé aux indigènes algériens que l'on se plaisait à désigner en fonction de leur région natale, de leur langue ou de leur appartenance religieuse : les Mozabites, les Kabyles, les Chaouïas, les Arabes, les musulmans, etc. C'était une façon de dire au monde que cette terre algérienne n'abritait que quelques petites ethnies, des tribus minuscules aux tempéraments inconciliables. L'Algérien n'était pas apte à occuper quelque responsabilité politique que ce fût, sauf éventuellement dans un rôle de supplétif, quel que fût son talent ou son ambition. Ce paradoxe a viré à l'indécence lorsque les députés d'Algérie mandatés à l'Assemblée nationale pour défendre les spécificités de la colonie se sont surtout attachés à mettre en avant leurs revendications particulières, c'est-à-dire celles de la population européenne. Au demeurant, cet « européocentrisme » n'était pas incohérent, même si le principe qui le fondait était radicalement injuste. N'existe que ce qui est visible. Comment parler de ce qui n'existe pas ? En cela, les jeunes Algériens ont fait œuvre utile, sans aller au-delà de la rupture nécessaire. Mais l'autisme d'une génération ne pouvait être traité par les mots. On le vit tout au long des cinquante premières années du XXe siècle, puisque la plaie du double collège, une sorte d'apartheid non constitutionnel, a perduré sans guère provoquer de soubresauts. Cela dit, nombre de jeunes Français, des enseignants par exemple, ont voulu, au risque d'un anathème sévère, tendre la main à des indigènes algériens. De même, beaucoup de médecins ont soigné sans compter, parfois sans être payés et évidemment sans jamais être cités à l'ordre national du Mérite. Combien d'humanistes, de militants des droits de l'homme, de notables ont eu à cœur d'agir individuellement dans l'intérêt supérieur des déshérités algériens – leurs concitoyens –, sans se préoccuper un instant de ce qu'il leur en coûterait en termes de marginalisation, de menaces et, plus tard, de plasticage ? Combien de libéraux idéalistes et d'ardents défenseurs des acquis de la Révolution française ont tenu à accorder leurs rêves à la réalité coloniale ? Dans son livre *L'Algérie révélée*, Gilbert Meynier, qui connaît parfaitement le pays pour l'avoir arpenté du nord au sud, a écrit de beaux passages à ce sujet. « Le libéralisme est la plupart du temps le fait de bourgeois et petits-bourgeois – avocats, médecins, enseignants… –, suffisamment dégagés de la hantise d'une concurrence immédiate avec les Algériens ou ayant eu les possibilités intellectuelles de prendre conscience de la situation. […] Le fait est qu'il existe en Algérie des gens, minoritaires, mais actifs, qui parlent aux Algériens un langage dénué de haine » (p. 180-181). Et l'auteur de citer des dizaines de situations concrètes où ce dialogue avorté, certes, a bien eu lieu de façon durable. Ce ne sont pas seulement quelques journalistes téméraires ou quelques observateurs étrangers, anglais ou américains pour la plupart, qui ont décrit sans complaisance la précarité indécente dans laquelle vivaient les populations algériennes des douars et la différence de niveaux entre les populations. Car la prise de conscience fut le fait d'individualités marquantes, d'associations, de cercles caritatifs, de mouvements humanistes ou syndicalistes et, dans une moindre mesure – mais combien plus symbolique –, de corporations libérales telles que des avocats ou des médecins. Les enseignants furent cependant en première ligne, car ils ne pouvaient décemment apprendre à leurs élèves l'éthique républicaine et les idéaux de Jules Ferry sans mesurer la distance qui séparait ces derniers de la réalité dont ils étaient témoins. Cette situation de fait les offusquait au point que nombre

d'entre eux prirent fait et cause pour la révolution algérienne alors dans les limbes, suivant en cela des philosophes éminents, dont Jean-Paul Sartre, mais aussi des déserteurs, des politiques et autant de défenseurs des droits de l'homme. À cet égard, on écrira un jour que les intellectuels anglo-saxons ont, à leur façon, poussé les instances internationales à se pencher sur le cas algérien non pas seulement sur le plan militaire et stratégique, mais également humanitaire et constitutionnel.

Jeunes d'Algérie

Quand la jeunesse dure trop longtemps, elle met à mal l'harmonie des générations. Mais il n'y a que des jeunes pour contester les « vieux jeunes » et leur tendre un miroir peu complaisant. Or, le problème majeur des jeunes d'Algérie, c'est que la génération de l'Indépendance fut elle-même constituée de jeunes qui ont fait carrière aux dépens de ceux qui, très vite, allaient leur succéder et leur demander des comptes. La plupart des hommes au pouvoir aujourd'hui, et dont certains ont plus de quatre-vingts ans, sortaient à peine de l'adolescence au moment des faits, et comme ils n'ont pas vu le temps passer, ils reçoivent comme un affront tout ce qui ressemble à une contestation de leur légitimité. Aussi, alors que l'Algérie fête son demi-siècle d'existence, elle est le pays d'une mémoire unique, celle des maquisards, avec leur légitimité incontestable et leurs revendications parfois exorbitantes. Le fait que toute une génération d'Algériens, née au moment de l'Indépendance, soit passée par pertes et profits n'est pas un phénomène purement algérien. Il caractérise tous les pays africains ou d'Amérique latine qui ont arraché leur indépendance à la faveur d'une révolution armée. C'est le cas notamment de Fidel Castro qui est resté au pouvoir de 1959 jusqu'à aujourd'hui et qui n'a cédé ses prérogatives à son frère Raúl que contraint et forcé par la maladie et la sénilité. Or, certains hommes au pouvoir en Algérie peuvent cumuler plus de soixante années d'exercice continu, d'abord dans l'armée française ou algérienne avant l'Indépendance, puis à des postes acquis de plein droit après l'Indépendance. Comment de ce fait s'étonner que les jeunes ne trouvent pas leur place dans ce pays, qu'ils ne soient pas représentés, qu'ils ne puissent s'identifier à tel ou tel ministre et qu'aucun dirigeant ne porte leurs aspirations ? Le malaise de la jeunesse algérienne est palpable à tous les niveaux de la société, entretient le chômage, l'angoisse du lendemain, la violence psychologique. Alors qu'ils sont majoritaires dans la population, les jeunes sont minoritaires dans les entreprises, dans les administrations et dans tous les corps de l'État. Au fur et à mesure, le divorce est devenu une réalité. La jeunesse algérienne a entamé son errance, ce processus inexorable de désaffection de son identité qu'accompagnent une consommation effrénée de drogues, la prostitution pour les filles, les vols et autres délits pour les garçons, spécialistes des petits trafics. Le chamboulement des valeurs est devenu en une décennie un phénomène qui menace l'équilibre des familles et qui provoque l'émergence d'un terrorisme urbain et suburbain. Tout au long de la guerre civile, à l'issue incertaine, la déréliction des jeunes est devenue si flagrante qu'il n'y en avait pas un seul qui ne rêvât à l'exil comme seul remède à tous ses maux. En ce temps-là, l'Algérie devenue bateau ivre, seule l'Australie – qui est symboliquement le pays le plus lointain de l'Algérie – semblait devoir servir de port d'attache à des milliers de jeunes déboussolés en quête de stabilité. On peut se demander ce que les harragas, ces jeunes sans avenir (on les appelait des hitistes, « ceux qui tiennent les murs », de l'arabe *hit*, « mur ») qui veulent rejoindre l'Europe, ont fait aux dieux de l'Olympe pour subir la double peine prononcée à leur encontre : d'un côté, risquer leur vie en traversant la Méditerranée sur des embarcations de fortune dans le but de trouver le travail qui fait défaut chez eux ; de l'autre, être condamnés par des criminels à cols blancs qui, vautrés dans un confort indécent, pérorent sur leur sort en oubliant que ces zombies sont leur œuvre. Tels sont les harragas, les « sauve-qui-peut », les « crève-la-faim », les « morts-sans-sépulture », les « fugueurs-de-la-vie »… Pendant la crise, alors que la France, l'Espagne et

l'Italie, leurs premières destinations, étaient obligées, du fait du naufrage de leurs économies, de fermer leurs frontières ou de les rendre infranchissables, les harragas étaient non seulement attendus de pied ferme à l'autre bout de l'enfer – la traversée, dans ces conditions, en est un – mais, de surcroît, étaient irrémédiablement condamnés par le pouvoir en place à Alger et les religieux des mosquées soumis aux politiciens et les passeurs, des criminels. Tout cela est bien la preuve de l'échec des plans sociaux successifs et de la monoculture pétrolière qui est à la base de la politique algérienne. L'Algérie a mal et la honte qui lui brûle le visage depuis l'émergence de ce phénomène, conséquence directe de la décennie noire (1992-2002), pousse beaucoup d'Algériens à déchirer le livre de leur histoire contemporaine. Car, que des citoyens cherchent à quitter leur pays dans ces conditions inouïes d'indignité prouve au monde que le pétrole, aussi cher soit-il, n'arrive pas à endiguer l'appauvrissement de la nation que nie l'État algérien. Au même moment, des fortunes colossales sont constituées par des maquignons rapaces et sans scrupules qui méprisent le travail de l'ouvrier. Si les harragas veulent gagner à la sueur de leur front les quelques centaines d'euros que la dignité humaine impose et doivent pour cela quitter un pays gorgé de pétrole et de gaz, cela signifie que le système dit socialiste à l'algérienne a non seulement échoué, mais qu'il est devenu lui-même facteur de scandale. Ces jeunes ne cherchent pas à donner de leçons. Ils ne sont que les affamés du système, des laissés-pour-compte que l'argent qui coule à flots ignorera toujours. L'affront, ils le subissent dans leur chair meurtrie et dans celle de leur famille. Cet affront devrait faire taire à jamais tous les flagorneurs, tous les petits sidis de parti, les nervis de la sécurité, les trafiquants qui usent et abusent de tous les monopoles d'État – tant sur la machine-outil que sur les médicaments, les semences, les armes, et j'en passe. Devant cette violence, les discours sont vains, creux et sournois. Certes, les harragas ne sont peut-être pas des Algériens exemplaires, mais ils ont encore une capacité d'indignation qui les pousse au départ. Il y a sans doute une sorte de grandeur à chercher ailleurs, dans le déracinement, un travail décent, ce que les plus mauvais des Algériens, les plus hypocrites devraient méditer. Avec une pugnacité étonnante, les jeunes d'Algérie poursuivent leur odyssée, car les règles sont devenues compliquées ; même les études ne sont plus un sésame dans la jungle des passe-droits. Leur patience, leur générosité de cœur, leur persévérance, leur opiniâtreté sont des énigmes. Car seule une petite minorité a quitté le droit chemin, soit pour rejoindre le maquis du GIA, soit – c'est le plus fréquent – pour se livrer aux petites combines de l'argent facile.

Jeux et enjeux du hasard

L'Algérie a cessé d'être un pays sous-développé quand le jeu, son lien à l'imaginaire, a pris une dimension universelle, et que les commerçants ont décidé d'importer des flottes entières de jeux divers, notamment électroniques, de jouets classiques, d'écrans tactiles et de gadgets en tout genre. J'ai eu la chance d'observer comment le jeu, le jouet, s'est transformé. Nous sommes partis du cerceau, des jeux de balles, des poupées ou de la marelle pour les filles ainsi que des jeux d'adresse ou de hasard pour nous retrouver, une génération après, au milieu d'un nombre ahurissant de *games* et autres jeux mécaniques, électroniques et monogestuels (comme on dit monosyllabiques) où il suffit d'appuyer sur un bouton pour déclencher une avalanche d'images nouvelles et autant de musiques préenregistrées. L'écran qui mime si parfaitement le réel au point de transférer sur lui quelques attentes insatisfaites chez des joueurs fragiles est désormais une constante de l'univers du ludique. Au moment où j'écris, les jeux interactifs dominent le marché, grâce à la télévision ou au téléphone portable, et donnent la primauté à une catégorie nouvelle d'intelligence pratique, le réflexe. L'Algérien a toujours joué et pratiqué nombre d'activités de socialisation, y compris les moins recommandables. C'est l'occasion pour lui d'exprimer son adhésion à

la collectivité. Outre les jeux de dames, les jeux de cartes, le jeu de dominos, la marelle et la corde à sauter, le football, le colin-maillard, les jeux d'adresse et de courage et d'autres jeux mathématiques.

La *kharebga* est un jeu de dames, mais au lieu d'employer des pions, on se sert de petits cailloux polis. Certains jeux sont fondés sur le hasard, comme « pile ou face », le *qouridat* (jeu d'osselets) ou le *khemis* (*idem*) et ceux qui s'y adonnent sont plutôt mal vus par la morale collective. Lorsque les mises sont importantes, on les appelle les *qamardjia*, ces parieurs émérites ou tout simplement sous influence qui vont jusqu'à engager leur chemise. Les enfants pratiquent facilement le *hindabab*, une sorte de colin-maillard, le saute-mouton et le lancer de *koura*, une espèce de golf miniature. Le jeu de l'anneau est un peu particulier, car il nécessite la présence de deux équipes : il s'agit pour les deux camps de trouver un anneau que l'équipe adverse cache chez l'un de ses coéquipiers. L'équipe qui gagne est celle qui réussit à trouver l'anneau cinquante fois. La compétition devient tendue quand chacune des deux équipes atteint quarante-huit ou quarante-neuf trouvailles.

Qu'y a-t-il de si excitant pour les protagonistes dans le jeu de hasard et qui n'existe pas dans le jeu ordinaire ? La mise en danger, le goût de la victoire et la gloriole ? Il est bon de s'adonner à une étude sur le jeu, car on mesure l'étendue de la liberté, et ses contraintes, la part de risque que les joueurs acceptent de sacrifier ou de mettre en jeu précisément. En Algérie, les jeux de hasard et d'adresse ne diffèrent pas de ceux de tout le pourtour méditerranéen. Le hasard est souvent un prête-nom ou un alibi. Quelques jeux ont disparu avec l'arrivée des jeux électroniques, et l'invasion des jeux d'enfants et d'adultes sur la Toile. Citons-en quelques-uns.

Ainsi, *Laabat ar-Reï* (le jeu du roi), qui est sûrement d'origine espagnole, emploie trois cartes d'un jeu ordinaire. L'une des trois cartes est le roi. Le maître du jeu est d'une dextérité incroyable : il prend les cartes, les montre une à une à l'assistance, puis les jette sur le tapis en demandant aux joueurs d'identifier le roi. Le travail des mains est si rapide, et en partie hypnotique, qu'il est difficile de le retrouver. La mise est d'une pièce, le gain est de deux, la perte est sèche.

Karta al-hamra (la carte rouge) fonctionne selon le même principe, mais le roi est ici un as rouge, tandis que les autres cartes sont noires. Même dextérité, même mise, même gain.

Laabat al-jouz (le jeu des noix). Un auteur du début du XXe siècle, qui a assisté à ce jeu, le décrit comme un « jeu de filous ». Le principe est le suivant : le maître du jeu aligne sur le sol trois coquilles de noix. Sous celle du milieu, il place une boulette de la grosseur d'un pois chiche. Il fait alors bouger sous ses doigts les trois coques de noix en montrant de temps à autre la boulette sous l'une des trois. Pour étourdir le joueur, le maître ne cesse de lui crier des phrases censées le stimuler : « Veux-tu jouer ? » (*Tehoub tal'ab ?*), « Combien mises-tu ? » (*Ouach t'hot ?*), « Vas-y, mets ! Un franc gagne un franc, prends ce qui t'appartient » (*Haya hott ! Frank ijib frank, khoud rezqaq*). Ce jeu, comme les deux précédents, est fondé sur des techniques d'adresse et d'escamotage.

El-Felja se joue à deux. On trace selon un axe droit trois carrés que l'on relie au moyen de deux lignes partant du côté extérieur vers le côté intérieur. Chaque joueur possède douze pions qu'il s'agit d'aligner par groupe de trois en ligne droite, avec la possibilité pour celui qui attaque de gagner des pions à l'adversaire chaque fois que celui-ci se trouve dans l'incapacité d'interrompre sa marche. Le vainqueur est celui qui enlève progressivement les pions de l'adversaire.

Chiguelètta est un jeu que pratiquaient naguère autant les Tunisiens que les Algériens. Le principe est simple : un jeu de cinquante-deux cartes, un nombre de joueurs limité à six. Un banquier distribue les cartes et s'en attribue une à lui-même, qu'il montre à tous, car elle devient la carte de référence. Lorsque l'un des protagonistes sort la même que le banquier, il prend la main, et le banquier a perdu, mais si la carte sortie a la même valeur que l'une de celles des autres joueurs, le banquier ramasse la mise. Troisième cas : les joueurs sortent tous des cartes différentes, un autre tour de distribution de cartes s'impose.

Le *Sig* met face à face deux joueurs. Ils ont à leur disposition six lamelles de roseau qu'ils lancent alternativement en l'air. Pour espérer gagner, il faut qu'au moins trois de ces lamelles retombent sur le côté intérieur et que les trois autres retombent sur le côté extérieur.

Les enfants, à l'instar de ceux qui les ont précédés, inventent régulièrement des jeux et en plébiscitent d'autres.

Juifs d'Algérie

La présence juive en Algérie remonte à l'aube des temps, c'est-à-dire à l'époque des Phéniciens et des Romains, et s'est amplifiée lorsque la vague sépharade a déferlé d'Espagne, dès la fin du XVe siècle. Il est possible de brosser à grands traits l'histoire du compagnonnage des juifs et des musulmans. Je vois trois périodes distinctes. La première remonte sans doute à la Bible et à la dissémination des tribus d'Israël dans le monde méditerranéen. Les fils de Lévy d'un côté, les fils de Jacob de l'autre, les uns se dirigeant vers l'Égypte, l'Irak, le Maghreb et le Maroc qui se trouve aux limites atlantiques de ce vaste ensemble, les autres prenant le chemin de Damas, de l'Anatolie, du Bosphore et, de là, de la plupart des pays bordant la Baltique, la mer du Nord, la Manche et l'océan Atlantique. Il faut se garder, cela dit, de toute généralisation abusive, l'exemple des Berbères d'Algérie le prouve qui, dans certains cas, furent « judaïsés », au temps de la fameuse Kahina notamment, et, dans d'autres, « déjudaïsés ». La deuxième période de cette histoire des Juifs en Algérie et en Afrique du Nord se situe lors de la *Reconquista* chrétienne menée et réussie en Espagne à la fin du XVe siècle et tout au long du XVIe siècle. La vulgate commune établit en effet que de nombreux Juifs, qui étaient parfaitement intégrés en Espagne, ont dû traverser le détroit de Gibraltar pour se retrouver à Tanger, à Tétouan, à Fès et Meknès, mais aussi à Tlemcen – une ville qui semble les avoir accueillis en masse –, à Oran, à Alger, à Constantine où ils firent souche, et, de là, dans toute la bande sahélienne qui borde la Grande Bleue. Beaucoup d'entre eux poursuivirent leur exil vers Tunis, où ils croisèrent en particulier les anciens Juifs tunisiens de Ghriba (Djerba), Tripoli, Benghazi et Le Caire. La troisième et dernière phase de la présence juive en Algérie fut celle de leur intégration à la nation française, du jour où ils sont devenus des Français à part entière au regard de la Constitution. Cette intégration collective – unique en son genre –, les Juifs la doivent à un homme politique français de confession israélite, Adolphe Crémieux. C'est lui qui fit voter, le 24 octobre 1870, un décret selon lequel les Juifs d'Algérie, nés sur la terre algérienne, devaient jouir de droits spéciaux, le premier d'entre eux étant d'être considérés en bloc comme des citoyens français vivant et prospérant en Algérie au même titre que ceux venus de la métropole quelques décennies auparavant. Cette disposition fut immédiatement et définitivement appliquée et, dès le 26 juin 1889, devenaient français tous les Juifs d'Algérie, qu'ils y fussent nés ou qu'ils y fussent entrés depuis 1830. Jusqu'à cette date, les Juifs étaient présentés dans les livres d'histoire comme une composante à part entière de l'Algérie, au même titre que les Turcs, les Koulouglis, les Maures, les Kabyles et les Noirs. Vers 1850, par exemple, un auteur comme le capitaine Rozet, auteur avec Carette d'une histoire précise de l'Algérie, en parle très librement : « Fidèles à la loi de leur grande et mystérieuse destinée, [les Juifs] sont là, comme partout, comme toujours, les agents et souvent les martyrs d'un rapprochement providentiel entre des peuples et des cultes rivaux. Il n'est pas une seule ville de l'intérieur qui ne compte des Israélites parmi ses habitants. Il y en a dans toutes les cités éparses du Sahara, à Touggourt, à Bou-Saada, dans l'Oued M'Zab, etc. Beaucoup de familles juives se sont même établies dans les tribus, où elles vivent à l'état nomade. On m'a assuré qu'en 1837 la tribu des Hanencha, l'une des grandes peuplades limitrophes de la Régence de Tunis, ne comptait pas moins de deux cents tentes juives, dont les chefs combattaient à la

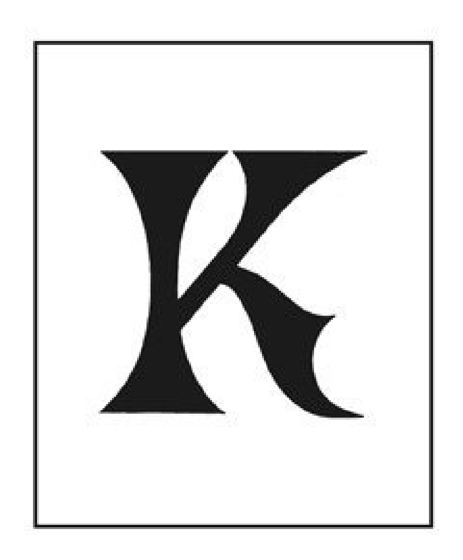
manière des Arabes, avec de longs et riches fusils, garnis d'ornements en argent. » L'auteur poursuit sur le même ton, descriptif et détaché : les Juifs établis dans ces régions, affirme-t-il, portent le même costume que les peuples dont ils sont les hôtes, même si les femmes évitent de se tatouer comme les femmes arabes, etc. Rozet admet cependant qu'il manque d'éléments démographiques précis pour établir le nombre exact de Juifs qui se trouvaient en son temps en Algérie, mais il finit par avancer le chiffre de quatre-vingt mille pour toute la Régence, ce qui en fait un pourcentage assez réduit de la population totale.



On se posera encore longtemps la question de savoir si le décret Crémieux a été un bien ou un mal pour les Juifs d'Algérie. Ceux qui pensent que oui mettent en avant le vaste mouvement d'antisémitisme qui se déclencha en métropole, aussitôt après la promulgation de la loi et dont les effets furent sensiblement moindres en Algérie même, où les indigènes, qui ployaient déjà sous tant de difficultés, n'incriminèrent pas pour autant la minorité juive qui ne leur était pas hostile. Au sujet de cet antisémitisme violent, encore peu étudié, il faudrait lire les ouvrages de Jean Lorrain (1855-1906) dont *Heures d'Afrique*, dans lequel le chroniqueur parisien qualifié de « décadent » pousse cette phobie jusqu'à des extrêmes rarement atteints, évoquant, par exemple, « des têtes rusées à l'œil oblique, des têtes sémites enturbannées ou coiffées de chéchias, [qui] vous donnent partout où que vous regardiez l'obsession et l'horreur du Juif » (cité par Franck Laurent, dans *Le Voyage en Algérie*, p. 459). Seuls les bourgeois arabes qui, par mimétisme, commençaient à entretenir quelques prétentions sociales se virent en quelque sorte freinés dans leur avancement et protestèrent mollement face à la nouvelle situation. Tout compte fait, les privilèges qu'ils croyaient avoir engrangés les conduisirent à de cuisantes désillusions. Les Juifs d'Algérie se trouvaient face à un dilemme difficile à résoudre : « Indigènes, écrivait Henri Chemouilli, allions-nous rejoindre la grande tribu des Berbères ? Français, allions-nous trahir la France ? Grave problème moral. On a fait ce qu'on a pu, pas grand-chose. Chacun avec ses croyances et sa conscience mais, plus que jamais en de pareils moments, la conscience n'est qu'un reflet, bonne proie pour la guerre psychologique » (*Une diaspora méconnue. Les Juifs d'Algérie*). Du côté musulman, on se posait la question : l'idée ancienne du statut personnel, indexé sur les lois inspirées de l'islam, n'était-elle donc que ruse et double langage du colon ? Les bourgeois intégrés au système colonial se sentirent rejetés et mal-aimés par les mentors qui veillaient à leur obtenir tant de décorations de pacotille. L'un d'entre eux, Mohamed Bentaïeb (1901-1982), qui fut député d'Alger dans les années quarante, et qui rejoindra plus tard l'Assemblée algérienne, le dit sans ambages : « Le musulman verra toujours dans la distinction que fait la loi électorale un état d'infériorité et de méfiance à son égard. Puisqu'on parle

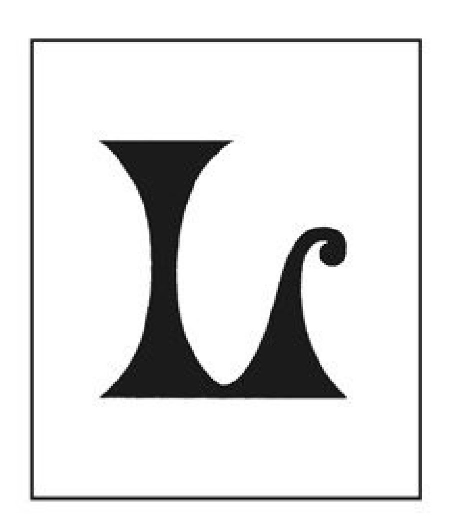
d'émancipation, le moins que nous puissions espérer, après tous les sacrifices consentis sur les champs de bataille, c'est que nous soyons aussi bien traités que les bénéficiaires de la loi Crémieux. » Le second collège était déjà à l'œuvre, avant même son adoption par les députés, plusieurs décennies plus tard. Au fond, il y a une sorte de malentendu dans cette histoire, les Juifs ayant toujours fait partie du tissu social algérien, de même qu'ils ont constitué une communauté active et agissante au Maroc, jusqu'aux années soixante, et aussi en Tunisie, où ils avaient acquis des privilèges économiques et des biens matériels subséquents. Parler des Juifs d'Algérie à travers un décret est donc en soi réducteur, et peut-être injuste, mais ce sont parfois de tels rebondissements qui marquent durablement l'histoire des communautés humaines. Le plus étonnant dans cette affaire fut sans doute cette loi de « rattrapage », votée le 20 décembre 1966 – quatre ans après l'Indépendance algérienne –, selon laquelle les Juifs de Béchar, du M'Zab et des régions retirées du Sahara algérien, des « Juifs indigènes » en quelque sorte, qui n'avaient pas été touchés par le décret Crémieux d'octobre 1870, allaient pouvoir être automatiquement naturalisés français. On voit bien là que même les oublis sont sélectifs. Au même moment, certains harkis en situation de grand danger ignoraient qu'ils n'étaient plus français et que, n'étant pas davantage algériens de fait, puisqu'ils avaient combattu la révolution algérienne, ils étaient parqués comme des animaux dans des camps très reculés du Var. Quel est le nombre de Juifs aujourd'hui en Algérie ? Les chiffres varient. Il y eut bien quelques enquêtes journalistiques pour montrer que l'*aggiornamento* politique était en place dans les années quatre-vingt et que la preuve la plus flagrante en était la présence de Juifs en Algérie, mais ces longs discours se réduisaient à une question : combien ? Nul ne fut capable d'avancer un chiffre, car la question avait débordé du cadre initial qui était le sien pour devenir idéologique.





Kabyles (Les)

Voir : Arabes et Kabyles



Lactance

Voir : Apulée, Lactance, Optat et Augustin

Laghouat-Touggourt-Ouargla-Ghardaïa

Les touristes venus du nord, d'Alger, de Sétif, de Bougie, de Constantine, et même de France – en particulier les coopérants qui travaillèrent en Algérie durant les années soixante-dix et quatre-vingt, au temps où la sécurité était garantie –, connaissent et apprécient ce chapelet impressionnant de villes et d'oasis (voir Villes d'Algérie) qui symbolisent le mystère et la volupté du désert. Je n'entends pas dénigrer l'attitude de ceux qui, très naturellement, sont friands de lieux aussi exotiques et aussi enchanteurs. La proposition vient souvent du guide lui-même qui oriente les visiteurs vers ce qui est susceptible de les impressionner : un lieu exotique, attirant et presque vierge de toute pénétration humaine, mais il faut savoir que ce lieu peut être dangereux, qu'il est possible de s'y perdre. L'excursion dans les dunes voisines est sous contrôle. Au retour, on peut même s'offrir un bain d'eau fraîche à l'hôtel et siroter une orangeade sur le bord de la piscine. Ces lieux font partie du plus fameux parcours touristique de l'Algérie, pas moins de sept villes-relais aussi mystérieuses les unes que les autres : Bou-

Saada tout au nord, Djelfa à l'ouest, Biskra à l'est et la boucle du grand M'Zab, avec sa fameuse pentapole, dont la très singulière Beni-Isguen. Non loin de là, la région du Souf, qui a El-Oued pour capitale historique. Les oasis du centre et de l'est sont les pendants d'une autre série de palmeraies situées à l'ouest du pays et regroupées sous l'appellation du Touat, du Gourara ou du Tidikelt, noms de la région du Grand Erg occidental (l'erg est le désert de sable, par opposition au reg, le désert de pierres et de roches), tandis que les palmeraies de l'est sont typiques du Grand Erg oriental. Unité d'ensemble, mais en même temps diversité de l'architecture, des populations, de l'histoire : chacune des étapes a sa personnalité propre. Touggourt est située à quelque 220 kilomètres de Biskra qui se trouve à la même distance de Constantine. Les Français l'occupèrent à partir de 1870, soit quarante ans après le débarquement de Sidi-Ferruch, et y installèrent les rails du futur chemin de fer qui devait désenclaver le Grand Sud. À partir de Touggourt, les riches palmeraies de l'Oued Rhir deviennent accessibles. Biskra est la première palmeraie que l'on rencontre en venant du nord. Étienne Dinet en a popularisé l'ambiance et de nombreux Biskris fortunés ont consolidé ses murs en terre cuite (*toub*), son système hydraulique et préservé sa flore et la beauté des constructions.

Lambèse

Voir : Algérie romaine et chrétienne (L')

Langues algériennes

Très décrié, le sabir algérien n'a pas d'odeur, mais il est haut en couleur. Si le berbère survit encore en Kabylie et dans les Aurès, quelle langue exactement utilisent encore les autres Algériens ? Cette question est si complexe qu'il est vain de tenter de lui trouver une réponse, car l'arabe algérien est, en l'état, indéfinissable. L'idée qui, un moment, prévalut était de partir des langues interdites durant la colonisation pour bâtir un tissu linguistique moyen qui serait commun à tous les habitants. Or, la seule langue dont les Français avaient freiné la diffusion était la langue arabe. Cela est si vrai qu'un certain nombre d'inspecteurs des classes primaires avaient naguère voulu interrompre tout enseignement en arabe – qu'il s'agisse de l'arabe vernaculaire, bouillie locale entièrement déconnectée de l'échange national, de la langue arabe dite moderne, en usage dans la presse et à la télévision, ou de la langue classique, morte, indépendamment même de la fréquentation assidue du Coran par des millions de croyants. On pouvait encore parler le pataouète, littéralement le *bab-el-oued*, devenu une langue de rue, un sabir rustique et coloré, mais qui ne ressemble à rien. À vrai dire, ce n'est ni l'espagnol, ni l'arabe, et encore moins l'anglais, la langue ennemie de l'époque, qu'il fallait apprendre, mais le français, le beau français de Molière et de Rousseau, celui de Voltaire et de Lamartine, prose et poésie. La maîtresse de maternelle en Algérie n'admirait que le génie de la langue française, une langue dont Kateb Yacine affirmait qu'elle était un « butin de guerre », un acquis, tandis que Malek Haddad insistait sur l'« exil » que provoquait l'usage d'une langue étrangère lorsque la langue maternelle est absente.

L'Algérie a parlé le phénicien au temps des Carthaginois, le latin au temps des Romains, le grec du Bas-Empire, le berbère des populations libyques, le punique, l'arabe, le turc et le français. Si chaque citoyen de ce pays maîtrisait le champ linguistique de ses ancêtres, il deviendrait *ipso facto* un professeur émérite de langues européennes et orientales. Selon Herbelot, l'un des premiers orientalistes français et surtout l'autorité intellectuelle majeure de la *Bibliothèque orientale,* qu'il a créée, la langue arabe était

parlée dans l'Afrique carthaginoise et romaine très longtemps avant l'arrivée effective des Arabes dans ce pays. Une telle assertion, en soi téméraire, pose beaucoup de questions. Certes, la langue arabe, comme l'hébreu, comme le phénicien, est une langue sémitique ancienne et, à ce titre, contient en elle un potentiel d'expansion qui n'est pas négligeable. Si cette hypothèse est plausible, cela signifie que, aux temps les plus reculés, le latin n'était pas, comme on le croit souvent, la langue dominante, mais qu'elle laissait un espace significatif à d'autres idiomes locaux ou étrangers. À cet égard, il faut rappeler que le punique a été sûrement la langue véhiculaire de tout le Sahara. On peut lire dans *La Guerre des Vandales* de Procope des passages qui le corroborent. L'autre interrogation concerne le berbère. Était-il universellement parlé à cette époque ou renfermait-il des pans entiers de langages exogènes ? Quelle est enfin la part du punique dans l'univers linguistique carthaginois, compte tenu évidemment du périmètre initial du berbère, plus tard du romain et, enfin, de l'arabe ? Les Berbères dont parlent Procope, Ammien Marcellin et Corippus, sont-ils les mêmes que ceux auxquels il est fait allusion dans Polybe, Tite-Live, Salluste, Appien ou Hirtius ?

La langue a été l'un des champs idéologiques de la lutte coloniale, dès lors que la « civilisation » passait également par l'éducation des indigènes. Plus tard, la christianisation de l'Algérie ayant été ouvertement encouragée par la métropole, le cardinal Verdier (1864-1940) aurait affirmé en substance : « Si vous voulez intégrer l'Afrique du Nord à la famille française, vous n'avez qu'à combattre la langue arabe – la langue du Coran. Si vous parvenez à la tuer, vous obtiendrez non seulement l'intégration, mais aussi la christianisation… » Les années ont passé, l'Algérie devenue indépendante, il lui fallait bâtir un projet harmonieux, une langue et des usages communs. Mais il n'est pas aisé de passer du désir à la réalité, et les freins psychologiques sont décourageants. Peu à peu, nous assistâmes à l'accumulation d'étranges expressions, toutes semblables les unes aux autres, toutes formatées sur le modèle de ce que le chef désirait entendre : c'est, au vrai sens du mot, la langue de bois.

Les enjeux de la langue sont fantastiques : de la langue naturelle à la langue de bois, il y a évidemment tout un champ de langages plus ou moins identifiés. Mais aucune éducation de masse ne peut être conçue sans un socle commun à tous les Algériens. Les écrivains locaux ont souvent agité le chiffon rouge car, plusieurs décennies après 1962, la langue nationale – la langue arabe, donc – ne trouvait guère sa place dans les usages collectifs, ce qui, de fait, a entraîné une *disputatio* entre les meneurs des deux camps : ceux qui défendaient bec et ongles leur outil de communication, le français, au point d'être traités de suppôts des Français (*hizb françа*), et les « arabisants », qui se sont sentis marginalisés et mis à l'écart de manière subtile et indirecte, ont pris fait et cause pour les partis islamistes qui dénoncèrent avant les autres le néocolonialisme linguistique. Ce faisant, ils transférèrent le combat de la langue sur le terrain miné du patriotisme et exigèrent *manu militari* que chaque Algérien manifestât son attachement à sa patrie en usant de la langue nationale et non plus d'une langue étrangère.

Tel est le tableau assez apocalyptique de la langue en Algérie. Il étend ses ramifications à toute la personnalité algérienne, à ses non-dits, à ses ambitions, à ses échecs. De plus, il n'est aucun progrès, aucune éducation possible sans un semblant de vitalité, sans que la langue commune ait définitivement réussi à transcender les clivages ethniques ou régionaux.

Lions

Voir : Faune, flore et fruits d'Algérie

Lycée

Me voilà au lycée de garçons Luciani, devenu après l'Indépendance lycée El-Arbi Tébessi, du nom d'un réformateur algérien des années trente, proche d'un autre réformateur, Ibn Badis. C'est là que j'ai franchi une étape cruciale : quitter l'enfance pour entrer dans l'âge adulte, car mon bizutage a duré sept ans, de la sixième à la terminale. Le lycée Luciani était très réputé, ce qui était une performance, car de nombreuses villes se disputaient les meilleurs enseignants. Mes condisciples venaient d'El-Harrouch, Randane Djamel, Collo, Djendel, Azzaba, Guelma, Mila… Tout le département se déversait dans cette ruche innovante – ce qui permettait à chacun de vérifier la candeur des voisins, leur énergie, leur roublardise. Le maître y avait son autorité, de même que le surveillant général, le très redouté Abderrahmane Aggoun, sans parler du proviseur qui passait à l'époque pour un vrai *mamamouchi*. L'internat du lycée Tébessi était une sorte d'atelier des usines Renault. Toutes les disciplines étaient représentées (les langues, les lettres et les activités sportives), mais les lycéens les plus brillants se destinaient aux sciences. Même de plus loin, on apprenait surtout la discipline d'une vie monotone et réglée, qui commençait par le lever fixé à 7 heures, qu'il pleuve ou qu'il vente. Suivaient la toilette, assez rapide dans des lavabos en grès recouverts d'émail ou peut-être de porcelaine – quel chic ! –, et un petit déjeuner dans le grand réfectoire encore sombre : du pain tranché au moyen de couteaux qui ressemblaient à des scies de boucher et fournissaient une volée de tranches coupées en biseau, tandis que du ventre d'un immense réfrigérateur sortaient des mottes de beurre froid et friable, de qualité médiocre, mais sans doute était-il moins nocif que celui d'aujourd'hui. Enfin, une confiture d'abricots pratiquement liquide était servie dans des récipients en aluminium renforcé. Après ce repas spartiate, nous avions droit à une séance d'étude, assez courte, avant que n'arrivent les externes qui se présentaient en traînant les pieds et en se frottant les yeux. Ils avaient sans doute veillé tard ou étaient allés au cinéma voir *Le train sifflera trois fois* ou *La Nuit de l'iguane*. À 8 heures précises, les externes rentraient en groupes par le grand portail du fond, qui m'avait toujours paru plus grand qu'il ne l'est en réalité. Les cours avaient lieu dans le bâtiment principal qui s'étire en longueur et donne sur la mer. 8 heures-midi. Cours coupés d'une petite récréation vers 10 heures. La sonnerie faisait toujours son effet sur moi : une sonnerie de prison, mais comme je n'en connaissais pas d'autres, j'avais fini par l'apprécier. À vrai dire, son timbre était moins désagréable au moment d'une pause ou à la fin de journée. Le déjeuner était pris à 12 heures, dans le même réfectoire. Beaucoup de bruit cotonneux. Je me sentais toujours renaître à ce moment-là. Les cours reprenaient jusqu'à 17 ou 18 heures. Nous avions quartier libre jusqu'au repas du soir. C'était un moment de challenges verbaux, de discussions animées et de vaines coquineries. Après le repas, nous gagnions les salles voisines pour une heure d'étude, très appréciée, car elle nous permettait de faire le point et de préparer nos cours du lendemain. À 21 heures la journée était presque finie. Des surveillants, hauts comme trois pommes, souvent des élèves de terminale, nous accordaient une heure de détente avant l'extinction des feux. Ce régime était valable toute l'année les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi. Un certain assouplissement était autorisé le samedi et le dimanche (aujourd'hui, le week-end en Algérie commence le jeudi et se termine le vendredi), mais les heures d'étude étaient plus longues, sauf s'il y avait sortie. On disposait de beaucoup de temps pour rêvasser, écrire des poèmes, faire des plans sur la comète, nous exercer aux différents jeux qui circulaient dans l'internat, lire ou encore rédiger des poèmes à des bien-aimées inventées que nous ne verrions jamais.

Les études avaient cette douceur infinie, presque amniotique. J'avais le sentiment d'une traversée mystérieuse. Bien sûr, je préférais telle matière à telle autre. Bien sûr, certains enseignants étaient agacés par mon agitation et par mon manque de concentration. Ils étaient, pour la plupart, français. Ils venaient en Algérie passer vingt-quatre mois, le temps de leur service militaire civil. Ils utilisaient l'expression « coopérants techniques ». On devrait leur élever une statue, car ils furent très utiles à l'Algérie. Les matières où j'excellais ne visaient aucun débouché, ne seraient sanctionnées par aucun diplôme

prestigieux. J'aimais la poésie et le dessin. Je ne pouvais aller loin avec cela ! Une fois, j'ai dessiné une grenouille si ressemblante que ma prof de sciences naturelles, qui était plantée dans mon dos, tremblait à l'idée que je puisse la retoucher, tant elle la trouvait à son goût, « presque vivante », disait-elle. À un certain moment, j'ai failli sauter le pas et m'inscrire dans une école de beaux-arts. L'idée m'est passée. L'internat avait ceci de bon qu'il régulait parfaitement le trop-plein de temps et d'énergie que l'élève un peu abandonné aurait employé pour contourner telle ou telle règle du « vivre ensemble », commettre l'irréparable. Alors que tous mes copains de collège, puis de lycée, me paraissaient très matures, mon moi intérieur n'aspirait qu'à rester dans ce cocon, à n'en sortir que pour des missions d'urgence. Il fallait donc compenser tout cela en créant de toutes pièces une structure de pensée qui me permît autant de délestages que de concentration. Ainsi, pendant sept ans, j'ai dû épouser littéralement l'institution lycéenne, les études dans des salles froides – pourquoi nous refusait-on obstinément quelques degrés de plus ? Mais cet ensemble était suffisamment cohérent pour pallier mon gros déficit familial. Une période faste, en réalité, une chance inouïe qui m'obligeait à transférer sur le cerveau primaire les considérations que le cerveau secondaire n'avait pas à traiter : le mental contre le social. Je me rends compte maintenant, après avoir fait une enquête élaborée sur la manière dont mes condisciples, et plus tard ceux de la faculté, ont acquis leurs connaissances que j'avais une vraie boulimie de lecture accompagnée d'une manie qui consistait à faire des fiches sur tous les sujets existants. Dans ce monde rêvé, les frontières de la curiosité s'étendaient à l'infini. Je me jetais sur mes manuels scolaires comme sur un butin de guerre, une conquête. En début d'année, j'étais particulièrement excité. Je humais les livres neufs, les stylos, les cahiers. Tout me paraissait précieux et unique. Et chaque année, la même euphorie s'emparait de moi, bien-être quasi maternel, bonheur lacté, reconnaissance muette de mon désir d'évasion. Telle une libellule fragile, je voulais atteindre le soleil, quitter mon horizon. Mon école à moi ressemblait à l'antre de Harry Potter, c'était un lieu magique, le laboratoire où je devais refaire le monde. Avais-je éprouvé une quelconque peine, une perte de confiance, étais-je marqué par une misanthropie précoce ? Je ne m'en souviens pas. Ces années-là symbolisaient l'insouciance. Et si je devais les comparer à un fruit, je dirais la mandarine, la pêche, le raisin, l'orange, tous des fruits gorgés de jus. La souffrance individuelle était évidemment présente, mais je ne l'ai jamais subie : dans la mesure où je n'avais personne à qui me plaindre, je crois en avoir fait une force personnelle. La volonté n'est-elle pas une question de choix ?

Au lycée, j'avais mes meilleures notes en français. Une chance. Ma prof de dessin, quant à elle, était très contente de moi. Elle me trouvait une sensibilité d'artiste. Je n'avais aucun problème, vu la carence affective que je ressentais au-delà de la vie apparemment joyeuse et réglée d'un gavroche de Skikda. Ces bonnes notes de français scellaient en quelque sorte la première phase de mon destin, confirmaient mes désirs cachés. J'allais me diriger vers la philo, les lettres, la poésie. Mon imagination pourrait enfin se déployer, embrasser l'univers. J'étais heureux. J'ai appris que je venais de décrocher le bac alors que je me trouvais dans le bassin de la piscine Jeanne-d'Arc, la plage-village où j'avais passé l'année de ma sixième. Sept ans plus tard, je m'entendais donc dire, par l'un des surveillants du lycée, que j'étais enfin admis à l'université. Je ne me rappelle pas avoir sauté de joie, mais une vague de bonheur, profonde, chaude et tellurique déferla, m'inonda mais je n'en laissai rien paraître. Je grandissais, enfin… Bientôt, la fac. Puis la France et le retour en Algérie à Noël et tous les étés, comme un rituel. J'avais acheté ma première machine à écrire, une Remington, à l'issue de mon premier job d'été, c'était le salaire d'un moniteur de colonies de vacances – un séjour de rêve à Ziama Mansouriah, entre Bougie et Jijel. Si le bonheur était un pays, cela ne pouvait être que là… Mais il ne faut pas trop le dire, car cela porte malheur. Toujours le surnaturel…



Maison verte

Voir : Architecture, la magie des formes

Mammeri, Mouloud

Voir : Écrivains algériens

Marine algérienne

Il suffit d'ouvrir tel livre d'annales maritimes pour se rendre compte que l'Algérie ou le régime d'antan qui la représentait, avec une façade côté mer de plus de 1 000 kilomètres, jouit d'une position stratégique exceptionnelle et peut prétendre à une relative maîtrise dans cette situation. Depuis toujours, les galions qui voulaient traverser la Méditerranée du nord au sud et d'ouest en est ont eu en vue ces rivages accueillants, ses criques, ses ports. Cette histoire remonte à l'Antiquité, et même avant, car, bien avant la diplomatie, la géographie dicte sa loi à un pays et détermine autant la guerre que la paix.

Pourtant, nous n’en connaissons vraiment que l’épisode le plus turbulent, celui des corsaires algériens, et plus particulièrement la période durant laquelle les frères Barberousse écumèrent les côtes européennes, à l’ère passablement instable de la Régence d’Alger. Pourtant, il suffit de considérer le vocabulaire employé par les marins, d’analyser la composition des flottes, de suivre une chiourme en action, d’étudier les dispositifs tactiques, ainsi que l’intendance à terre, et de projeter sur une carte des mers les parcours et expéditions pour comprendre que la marine algérienne n’est pas seulement une somme de quelques goélettes, chébecs, corvettes, bricks, pataquès ou galions.

À cet égard, il semble qu’une partie du vocabulaire employé sur les ponts soit dérivée de l’arabe : *darse* et *tarsana*, qui signifient arsenal ou chantier naval, viennent de l’expression *dar as-sina’a*, la fabrique où l’on construit les bâtiments flottants. Le mot amiral vient d’émir, car l’arabe l’emploie pour désigner le capitaine d’un navire, *amir al-bahr*. Marsala, le port sicilien, est la traduction de l’expression arabe *Marsa Allah*, le « port de Dieu », car il a été fondé par les Sarrazins, lit-on dans les dictionnaires d’étymologie, etc. Si la marine algérienne a été particulièrement dominatrice, elle le doit d’abord à ses hommes, au premier rang desquels évidemment les fameux Barberousse, qui surent imposer leur puissance sur toute la Méditerranée (voir Barberousse [Les frères]).

D’autres chefs de la marine algérienne assurèrent, au XVI[e] siècle, une protection efficace à leur pays : Salah Raïs, natif d’Alexandrie ; Arnaout Mami, d’origine albanaise ; Mourad Raïs, lui aussi albanais de naissance ; le Calabrais Ali el-Euldj, dont on a gardé une chronique assez détaillée. Du XVII[e] siècle à la colonisation française, bien des noms émergèrent, confirmant la longue tradition corsaire du pays : Ali Betchine ou Picanino, renégat italien ; Bakir Pacha, renégat grec, dont les galères volaient sur les flots ; Barbièri Hasan, un Algérien d’origine portugaise. Au XVIII[e] siècle reviennent les noms de Hadj Moussa et de Hadj Mbarek. Au début du XIX[e] siècle, le raïs Hamidou, dont on chante encore aujourd’hui les louanges à Alger, fit des merveilles. Il est, entre autres, de ceux qui ont poussé l’exploration des mers au-delà du détroit de Gibraltar, jusqu’aux îles Canaries.

Marseille

Qui a prétendu que Marseille n’était pas une ville algérienne, au même titre qu’elle est méridionale par son emplacement, et phocéenne par ses origines ? N’est-elle pas la ville-monde par excellence, la ville où le monde est chez lui, où le gîte et le couvert lui sont offerts sans réserve, et cela depuis des siècles ? Son parler inimitable a la saveur des peuples qui l’habitent et qui, désormais, débordent de part et d’autre du Vieux-Port, passant aisément pour des Marseillais du cru. Cette foule bigarrée relève du film à grand spectacle d’une épopée à la Jules Verne : des marins par milliers, mais aussi des conscrits, des bagnards revenus de loin, des réfugiés politiques, des Espagnols ou des Maltais, des Comoriens, des pieds-noirs d’Algérie, des harkis, des travailleurs immigrés, des *boat people*, des gens du milieu… Ah, cette pègre marseillaise qui fait tant fantasmer ! On punit Marseille pour ses quelques porte-flingues, qui ne sont que des mercenaires du règlement de comptes et peuvent hanter n’importe quelle ville d’Europe et d’Amérique. Et si Marseille était le miroir vivant de la planète tout entière, avec ses grandeurs et sa servitude, sa noblesse attitrée et sa plèbe, sa lumière ensorcelante et ses impasses crasseuses ? Après tout, il n’y a qu’un seul Pharo, pourquoi faut-il en trouver d’autres, ailleurs ? Pourquoi faut-il lui préférer une autre musique que la sienne dès lors qu’elle est née, comme Zidane, des entrailles de la cité ? Au VI[e] siècle avant J.-C., Massalia s’est établie au fond du golfe, au milieu de criques qui la protégeaient d’ennemis qui viendraient de la terre et de la mer. Les premiers marchands construisirent une darse, laquelle est devenue un port puis une ville tentaculaire. Tous les dieux de l’Olympe ont séjourné là, en

voisins, et y ont laissé une part d'eux-mêmes. Marseille, comme Alger, Tunis ou La Valette, est un refuge pour brigands, mais aussi le lieu où toutes les sultanes, attirées par le stupre et la virilité des marins, se donnèrent rendez-vous. Elles arboraient leur plus aguichant costume, déposaient une goutte de parfum aphrodisiaque entre leurs seins pour rendre fous les hommes et faisaient semblant de se passionner pour la pétanque, les poissons grillés, l'escabèche et le football. Marseille et Alger communiquaient *via* une armada de bateaux civils qui transportaient un flot de voyageurs, et d'abord ceux de l'arrière-pays européen, de militaires, de négociants, de femmes de petite vertu et de trafiquants. Fromentin est passé par là, de même qu'Isabelle Eberhardt, Maupassant, Braudel, les frères Goncourt et Tharaud, Augustin et Jacques Berque.

Marx et l'Algérie

Voir : Penseurs d'envergure en Algérie

Mauresque (La)

Marx signale dans une lettre qu'il envoya à sa famille restée en France : « C'est un Maure (anglais : *Moor*, allemand *Mohr*). Du reste, en Algérie, on ne dit pas Maures, on dit Arabes ; une petite minorité d'entre eux, qui a quitté le désert et ses tribus, habite dans la ville aux côtés des Européens. »

Un barde espagnol resté anonyme a écrit ce *zejel* castillan au XVI[e] siècle, en hommage à la Mauresque, personnage séraphique qui semble ne rien devoir partager avec les humains :

Trois Mauresques m'énamourèrent
À Jaén : Aïcha, Merien et Fatime.
Toutes trois en vestes légères
S'en allaient cueillir les olives ;
Les belles olives de Jaén :
Aïcha, Fatime et Merien.
Je demandai : « Qui êtes-vous, ô dames,
Qui si bien dérobez les âmes ?
Chrétiennes, maures de jadis à Jaén :
Aïcha, Fatime et Merien. »
(Poésie méditerranéenne)

Il s'agit ici, bien évidemment, d'une Mauresque qui séduit, la Mauresque du mythe littéraire, d'une de ces femmes qui prennent leur revanche sur les misogynes de tout poil, qui sont parées du vêtement de la beauté éternelle. Mauresque est féminin : on ne dit pas le Mauresque mais l'Arabe, bien qu'il fût un temps le Maure, lui aussi plus noble que son *alter ego*, l'Algérien. Mais d'où vient ce mot si fréquemment usité et en même temps si imprécis, qui ne ressortit ni à l'ethnologie, ni à la science, ni à la généalogie ? Inconnu des autochtones – qui sont, d'abord, berbères ou arabes ou, tout simplement, algériens –, le nom collectif de Maures (Morisques, Morisiens, Mauritaniens) désigne les natifs de cette région depuis l'époque de la fondation de Carthage (*Qart Hadasht*, « ville neuve »), un demi-millénaire au moins avant J.-C. C'étaient les Berbères sédentaires, appelés également Imazighen, « hommes libres », qui se subdivisaient en plusieurs branches, celle des montagnes du nord, celle de l'Atlas marocain, celle du Sahara, celle de la Libye. Mais la Mauresque n'est devenue l'une des figures centrales de la peinture orientaliste que lorsque les écrivains l'ont placée sur son piédestal, magnifiée. La Mauresque, femme

soumise des intérieurs arabes, s'est transformée en prostituée, en femme de mauvaise vie, en catin d'autant plus exemplaire qu'elle se montrait sulfureuse, joueuse, fumeuse et franchement portée sur la bagatelle. Elle disparut au début du XXe siècle, mais réapparut comme par enchantement entre les deux guerres mondiales. Vers 1930, la Mauresque n'est plus la muse des peintres et des voyageurs mais la fatma des colonies. Elle change de nom et de société : on ne la rencontre plus dans les bordels. Elle porte des cruches d'eau, lave, savonne, essore et fait sécher le linge sur des fils tendus entre deux terrasses. Son pouvoir d'attraction sur les hommes est pourtant le même, et tous les prédateurs suivent sa trace bien qu'elle soit désormais voilée. La Mauresque devient le sujet à libérer du joug familial, celui de la nouvelle Algérie, avec ses institutrices, ses brodeuses, ses coiffeuses qui transmettent leurs connaissances dans des cours spéciaux réservés aux indigènes. La femme arabe trouva là le contexte le plus favorable à son émancipation. On lui enseigna les rudiments de la langue, on lui apprit à cuisiner avec des huiles « sans goût », à langer ses bébés comme en métropole. La civilisation féminine était en marche et seuls les hommes, naturellement plus archaïques et portés par l'orgueil de leur sexe, n'avaient pas compris le long chemin que la femme arabe avait parcouru. Enfin, cette même femme, avant-hier Mauresque se prélassant sur son divan, hier fatma soumise à son époux ombrageux mais que son employeur, magnanime, avait libérée de l'enfer, est aujourd'hui (nous sommes au temps de la guerre d'Indépendance) poseuse de bombes qui se joue des hommes qui veulent la contrôler et lui demandent d'ouvrir ses couffins. En définitive, avant qu'elle n'accédât au statut enviable et pourtant banal de sujet politique à part entière, l'Algérienne – comme l'Algérien, d'ailleurs, même si lui ne suscitait aucune compassion – a toujours tenu des rôles qui n'étaient pas les siens, qui lui étaient imposés de l'extérieur, et même son « émancipation » fut, finalement, davantage une récompense pour ses commanditaires que pour elle-même. La femme algérienne a encore de nombreux défis à relever. La législation familiale, d'inspiration musulmane, n'est certes pas le meilleur chemin à emprunter pour qu'elle sorte de cette nasse. Les règles de l'héritage en font une mineure à vie, ses droits civiques la maintiennent sous la coupe de son mari ou de son père. Si elle n'est plus la Mauresque hiératique que les premiers voyageurs ont décrite, elle n'en reste pas moins une statue dorée qui est priée de ne pas bouger ou parler. Les hommes sont en effet les derniers à souhaiter son émancipation totale. Mauresque d'un jour, Mauresque de toujours…

Médecine en Algérie (La)

À quoi tient la santé collective d'une nation, son bilan en matière d'hygiène quotidienne, la qualité de son air, de son alimentation et de son eau ? Comme de nombreux pays méditerranéens, l'Algérie offre une bonne exposition à l'air du large et les contrastes de l'arrière-pays lui garantissent un climat équilibré. Pays d'agriculture – l'urbanisation est un phénomène somme toute récent, moins d'un siècle –, l'Algérie n'a vu se propager les pandémies qu'avec lenteur, elles ont même parfois touché certains secteurs en épargnant les autres. La transmission des germes de la peste et du choléra qui ont ravagé Oran en 1911 est peut-être liée au passage des nombreux bateaux venus d'Espagne, de France, d'Italie et même d'Arabie – le pèlerinage de La Mecque se faisait par voie maritime. Les services sanitaires, eux, privilégièrent un moment une autre cause : la putréfaction de l'air causée par une prolifération exceptionnelle des rats d'égout à Alger et à Oran.

Dans ce domaine, l'Algérie a souvent vécu le pire : la peste et le choléra à Oran en 1911 et 1912 – « une poussée cholérique due à la déjection de vibrions isolés », écrit Edmond Sergent dans le *Catalogue des travaux scientifiques de l'Institut Pasteur en Algérie de 1900 à 1962* – et la peste à Alger, en 1910 et 1920, dans le quartier du Ruisseau, qui s'étendit bientôt à Hamma-Bouziane, non loin de Constantine.

Bien après la mort de Pasteur (1822-1895), la population des quartiers misérables d'Algérie a souffert d'un grand nombre de pandémies, comme les fièvres paludiques et le paludisme lui-même – demeuré très longtemps une affection mortelle –, la typhoïde, les méningites, les rhumatismes, la rage et la tuberculose. De nombreuses autres affections étaient surveillées de près : les mycoses et autres maladies cutanées, les ophtalmies (conjonctivites et trachomes), les gastro-entérites, le tétanos, la syphilis, les dysenteries. L'agent premier du paludisme est un moustique extrêmement dangereux appelé anophèle (dont l'*Anopheles algeriensis*). Ses larves prospèrent librement dans les flaques d'eau croupie, les cloaques des villes, les marais non traités et les sous-bois. Pendant des années, l'activité principale de l'Institut Pasteur d'Alger consista à comprendre les causes de cette maladie, les lieux où elle sévissait et, surtout, son mode de propagation. Les équipes de l'Institut utilisèrent tous les moyens possibles, y compris les vastes campagnes de quininisation, pour tenter de l'éradiquer. Bien que le marais de Boufarik – 360 hectares –, qui fut le « tombeau des colons » aux premiers temps de la colonisation, eût été asséché, il fallut un quart de siècle avant que les premiers résultats de la lutte contre le paludisme ne se fassent sentir. Plusieurs centaines d'études et d'observations ont été enregistrées au bureau scientifique de l'Institut Pasteur et de nombreuses campagnes de prophylaxie collective ont été menées à travers tout le territoire algérien.

La plupart des maladies qui sévissent en Algérie se transmettent par l'air vicié des villes, la concentration des populations et les eaux stagnantes. Les fruits et le manque d'hygiène aggravent également les pandémies, ainsi que l'humidité qui caractérise la façade méditerranéenne. Ces facteurs divers expliquaient la vocation pathogène des microbes avant que les méthodes pasteuriennes ne fussent introduites et qu'elles n'eussent un effet. Parfois, des explosions microbiennes survenaient à tel ou tel endroit à la suite d'un contact avec l'extérieur. Alors que l'Algérie venait d'être proclamée officiellement possession française (le 22 juillet 1834), une très forte épidémie de choléra s'est déclarée à Constantine et à Annaba, causant le décès de centaines, voire de milliers de personnes. Une première accalmie se produisit mais, trois ans plus tard, en 1837, au lendemain du blocus de Constantine par le général Valée, le choléra se réveilla et de nombreux cadavres remplirent aussitôt les morgues de la ville. L'armée française dut rapidement évacuer la ville haute, non sans avoir laissé sur place une forte garnison, laquelle fut, à son tour, contaminée : « Des lions et des milliers de vautours suivirent cette armée, note Gaffarel, sur laquelle le choléra levait journellement sa dîme… »

Mais l'Algérie a joui pendant longtemps d'une réputation sans faille en raison de son air, de son exposition au soleil et de l'effet bénéfique de sa lumière et de ses eaux thermales que nous avons évoquées plus haut (voir Bains maures et sources thermales).

Les grands noms de la médecine – Esculape, Hippocrate et même Razi et Avicenne, dont on aimait au moins citer les sentences d'hygiène et de consommation pondérée – furent longtemps vénérés dans le pays. Peu à peu, après avoir été déconsidérées, les médecines rationnelles ont pris le pas sur le maraboutisme, la magie noire, les superstitions, qui ont cependant résisté jusqu'à l'Indépendance. On avait ainsi recours au médecin de ville, avant de revenir au *taleb* (*medicine man*), auquel on confiait sa destinée. Ce praticien sévissait depuis des siècles et sa pharmacie rudimentaire s'en ressentait. Pour asseoir son pouvoir talismanique, le rebouteux arborait une panoplie hétéroclite allant de l'herbe magique aux cornes d'éléphant, en passant par les peaux de léopard, les scorpions, les carapaces de tortue… Bref, il lui fallait à tout prix faire illusion, impressionner la psyché, avant qu'il n'appliquât ses ventouses ou pratiquât ses saignées. Les rebouteux se réclamaient du saint Coran, voire du Prophète. Le chaman jouait un rôle déterminant dans la cohésion du groupe, d'autant qu'il se réclamait volontiers d'une « médecine du Prophète » où, à l'élément islamique, se mêlait toute une série de croyances païennes bien vivaces, ainsi que le rappellent très clairement Edmond Doutté et Mohamed Salah Belguedj dans des études extrêmement fouillées. En outre, sa dextérité en faisait un masseur-né, dans la mesure où, s'agissant d'un tel art, la suggestion joue son rôle et définit à elle seule le lien thérapeutique avec le

malade. La croyance populaire étant ce qu'elle était, les patients avaient l'impression d'être soignés par le saint Prophète lui-même. Les maladies psychosomatiques – faut-il le rappeler ? – étaient légion : une femme se plaignait de douleurs lombaires et déclarait peu de temps après une grossesse nerveuse. Une autre femme affirmait que son époux avait été détourné par une rivale, tandis que le mari, interrogé sur cette affaire, finissait par admettre son attirance pour telle femme de mauvaise vie. Deux sœurs stériles incriminaient le charme que leur avait jeté une voisine dont le seul tort était d'être vieille fille, ce qui avait un impact négatif sur toutes les prétendantes qui subissaient sa malédiction. Un bébé présentait des traces d'une mauvaise action, et les djinns (êtres surnaturels malfaisants) étaient *illico* désignés.

Les freins psychologiques étaient également à l'œuvre dans la vie nocturne des couples, la sexualité étant le terrain de jeu de tous les diablotins qui se tiennent à l'affût dans les alcôves. Dans ce monde sublunaire, aux frontières du rationnel et de l'irrationnel, les erreurs de diagnostic ne se comptaient plus. Telle ou telle petite manie, telle pathologie du lien, telle somatisation étaient des affections courantes relevant, pour la plupart, de la psychologie plutôt que de la médecine. En revanche, persistèrent longtemps une hostilité à la pasteurisation, une ignorance quasi complète des posologies les plus simples et une négligence affligeante en matière d'hygiène. Tout cela a fini par discréditer la pseudoscience des *talebs*, une science dont la force tenait surtout à leur pragmatisme et à quelques lotions.

Méditerranée algérienne (La)

« La Méditerranée, la mer bleue par excellence » (Jules Verne). Elle est aussi la « grande mer » des Hébreux, la « mer » des Grecs, la *mare nostrum* des Romains, et la « mer blanche du milieu » des Arabes. Pourquoi blanche ? Les Algériens que l'on interroge et qui, pourtant, sont aussi méditerranéens que d'autres esquivent la question : pourquoi « mer Rouge », disent-ils, pourquoi « mer Noire » ? Jules Verne, encore : « La Méditerranée est bordée d'orangers, d'aloès, de cactus, de pins maritimes », d'eucalyptus et de genêts. Elle embaume le parfum des myrtes, tandis que son air est saturé d'embruns marins, d'iode, de lichen, de varech, « un véritable champ de bataille où Neptune et Pluton se disputent encore l'empire du monde » (*Vingt Mille Lieues sous les mers*). À Michelet, la Méditerranée évoque un microclimat où l'être humain cherche sa place : « L'homme se retrempe dans l'un des plus puissants climats du globe… » Si l'Algérie a une importante façade sur la Méditerranée, l'arrière-pays l'ignore et ne veut pas succomber à sa séduction. Ici, la « Terre Méditerranée » ne doit point être sacrifiée aux obscures raisons stratégiques qui donnent au sous-sol une valeur inestimable par opposition à la mer qui ne fournit guère, disent les mauvaises langues, que la petite *chelba*, le poisson passe-muraille que les pêcheurs rejettent en mer aussitôt pris.

Priver l'Algérie de sa façade méditerranéenne, c'est comme si l'on privait l'Italie de sa botte ou si l'on arrimait la Corse au continent. La Méditerranée, la mère des mers, est une république de tous les hommes, un espace géographique complexe et une mer exquise au milieu de terres aussi riches les unes que les autres. Belliqueuse un jour, pacifique le lendemain, la Grande Bleue est aussi l'un des creusets du savoir universel. Eugène Fromentin, qui la traverse en octobre 1852, écrit : « La mer est ce qu'elle était ; on peut dire d'elle tout le bien et tout le mal possible, car elle est encore la plus belle, la plus bleue et peut-être la plus perfide des mers du monde. *Mare soevum*, disait Salluste, qui ne faisait plus de métaphores et déjà parlait en historien des flots orageux qui le conduisaient à son gouvernement d'Afrique » (*Une année dans le Sahel*). Louis Bertrand, de son côté, en parle comme d'un amour ancien : « Dans cet endroit retiré du port, il n'y avait guère que des vaisseaux à voiles, mais si nombreux, si pressés les uns contre les autres qu'on ne distinguait plus la couleur de l'eau. À côté de bricks et de goélettes de forme plus moderne, des felouques, des tartanes, des balancelles, des barques à peine

pontées – tous les vieux rouleurs des mers latines ! Il y en avait d'Espagne et d'Italie, de Sicile et des Baléares. Un vaisseau grec de Chalcis, étrange et archaïque, comme une trirème perdue depuis des siècles, dominait les autres de toute la hauteur de sa coque entièrement peinte en blanc et surchargée à l'arrière de sculptures naïves et compliquées. Le nom du navire se lisait en lettres bleues sous une figure de jeune fille, vêtue à la turque et coiffée de turban, qui représentait la princesse Iphigénie. Toute dorée, elle étincelait à la poupe, supportant une gigantesque lanterne de fer, qui la couronnait comme un diadème » (*Le Livre de la Méditerranée*, p. 11-12). La Méditerranée se cherche plus qu'elle ne se trouve. Elle regarde, impassible, les cigognes passer, les modes se faire, les civilisations, les cultures se métamorphoser. Est-ce un cordon ombilical, une *terra incognita*, un espace vital ? Tout à la fois. « La Terre Méditerranée » a sécrété une langue et un état d'esprit qui se sont diversifiés au fil du temps, mais qui demeurent largement semblables, au moins dans leur fondement historique et anthropologique. Nous n'en connaissons aujourd'hui que leurs formes évoluées, mais leur isomorphisme était sûrement plus grand encore par le passé. Guerre et paix n'ont jamais été aussi proches et aussi entremêlées que dans cet espace-temps qui va des Grecs aux Européens en passant par les Italiens, les Turcs, les Syriens, les Égyptiens et les Maghrébins. Et les mélanges sont plus profonds qu'on le croit. Sait-on seulement combien de kilomètres séparent les rives africaines des rives européennes ? Quinze kilomètres dans ce détroit où, par temps clair, le regard peut embrasser à la fois Gibraltar et Tanger. D'après la légende, c'est Hercule qui détacha le mont de Calpé de celui d'Abyla, Gibraltar et Ceuta, afin de permettre à l'eau de l'Atlantique de s'écouler en Méditerranée, d'où les Colonnes d'Hercule que le folklore marocain a conservées sous forme de grottes que l'on peut visiter moyennant dix dirhams. Il suffit que la mer descende de cinq mètres seulement pour que des cavaliers partis de Marsala, à l'ouest de la Sicile, puissent galoper vers des cavaliers tunisiens venus du cap Bon, situé juste en face. L'île de Lampedusa où, régulièrement, s'échouent les tristes embarcations d'immigrés clandestins, est plus proche de la Tunisie que de l'Italie, et à La Valette, capitale de Malte, on parle l'arabe vernaculaire maghrébin autant qu'en Tunisie ou en Algérie. Multiples aussi sont les religions de la Méditerranée, et cette abondance, loin d'appauvrir l'union des peuples qui l'entourent, tend à l'enrichir. Une sorte de liturgie intérieure anime toutes ces rencontres formelles. D'abord, on prie le même Dieu, on écoute les mêmes sages antiques, on vénère les mêmes prophètes : « Mon cœur, dit le grand maître Ibn Arabi (1165-1240), accueille toute forme de religion : c'est une prairie pour les gazelles, un cloître pour les moines, un temple pour les idoles, et une Kaaba pour le pèlerin, les tables de la Thora et le livre saint du Coran. » Il ajoute comme pour ne jamais conclure : « L'amour seul est ma religion. » Ensuite, les rites eux-mêmes sont des rites d'intégration et de soumission à une puissance fédératrice, tandis que leur expression a souvent coïncidé : rien, par exemple, ne m'émeut autant qu'un chant grégorien qui s'élève au fond d'un cloître, l'appel du muezzin au Caire, lorsque toutes les mosquées ne créent plus qu'une seule polyphonie, un hymne de l'Église byzantine, une sonate de Wagner. Et que dire de la mélopée copte d'Alexandrie ou de la Ghriba juive de Gabès, en Tunisie, en hébreu et en arabe ? Voltaire a écrit : « Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigoths, de Vandales incorporés avec les habitants du pays » (*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, 1759). Science et philosophie ont toujours fait bon ménage. Car, au-delà des prophètes – maîtres du sacré –, il y avait les philosophes, les voyageurs et les penseurs : d'Homère à Idrissi, de Léon l'Africain à Magellan, d'Hippocrate à Avicenne. Ils étaient imités par d'autres inventeurs, d'autres traducteurs, d'autres passeurs. Ainsi, les mathématiques, l'astronomie, l'astrologie, la cartographie et la médecine n'auraient peut-être pas tant voyagé au Moyen Âge sans ces innombrables savants et traducteurs de Mésopotamie, mais aussi de Méditerranée. Quant à l'Algérie, elle a été partie prenante de ce mouvement, qu'elle a favorisé et amplifié.

C'est ainsi que, de la souveraineté introuvable de la Méditerranée, on allait faire le lieu de tous les oublis. La Méditerranée est un nain politique, les États n'aimant que ce qui les unit à la terre – le chemin

de fer, la route, le col, la vallée. Ils n'aiment pas l'eau, la mer, les lacs qui paraissent les séparer, et dont ils ont toujours fait des frontières. Mais rêvons un peu : et si ce bassin rempli d'une eau que l'on dit bleue était notre utopie de demain ? Et si cette idée de la Méditerranée de partage était la plus moderne et la plus joyeuse de toutes les idées d'aujourd'hui ? Et si, à partir de nos nationalités cocardières, nous arrivions à forger une nationalité plus vaste, celle du cœur, celle du dialogue, « fût-il conflictuel – comme disait Jacques Berque –, à condition qu'il soit pertinent » en lieu et place de l'ignorance réciproque, de la suspicion, du déni, voire du mépris ?

Méharistes

Voir : Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks

Mektoub

L'affaire d'une vie : « C'est écrit ! », *mektoub !* On n'y peut rien changer, autant rester bien au chaud et ne pas affronter les intempéries, le gel et le verglas, parce que, évidemment, ces phénomènes climatiques existent aussi en Algérie, particulièrement sur les hauts plateaux. L'idée que tout est joué d'avance, selon un plan établi par Dieu le Père, est sécurisante : le tirailleur algérien, le Sénégalais, le zouave, bref, le troupier qui monte au front le dit naïvement : « Ce qui est écrit est écrit. » En effet, si un ordre est écrit, il ne pouvait pas ne pas l'être. Le capitaine en est conscient, il hoche la tête devant tant d'évidence. Du reste, la vaillance s'accroche comme elle peut à chaque fenêtre d'optimisme, et le *mektoub* règle par avance les cas durs, les échecs, les déroutes. On ne dit jamais « *mektoub* » quand le succès est là, mais seulement devant l'échec, pour l'atténuer au maximum, l'effacer de la mémoire. Or, en cette occurrence, le *mektoub* ne fonctionne qu'en face d'une autre clause, divine elle aussi, le *In Cha' Allah !*, « Si Dieu le veut ! ». *Mektoub*. Et c'est encore *mektoub* si Dieu ne le veut pas, de sorte que les deux propositions précédentes agissent en symétrie : l'acte est posé avant même qu'il n'advienne, mais comme le résultat dépend des prémisses, on obtient un analogon fermé et cohérent, avec une logique endogène : « C'est écrit ! » Lorsque le Coran dit : « Ne t'avance à rien, comme par exemple : “Je ferai telle chose demain…”, sans ajouter aussitôt : Si Allah le veut, *In Cha' Allah !* » (sourate XVIII, versets 23-24). Tel est le fonds culturel et la circonstance qui ont imposé le *mektoub* à la conscience du croyant. Depuis lors, aucun musulman, aucun éducateur, aucun voyageur, aucun marchand ne s'engage formellement dans une action sans en couvrir les effets par cette formule magique : *In Cha' Allah*, si Allah le veut. Et pour lui donner encore plus d'efficience, le musulman prononce une formule propitiatoire que l'on appelle la *basmala* : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. » Si on croit que ces formules empêchent le musulman – ici l'Algérien – d'agir, on se trompe, c'est le fait de ne pas les prononcer qui le tétanise et le rend incapable d'avancer. Le *mektoub* se révèle donc énergie positive, qui libère plus qu'elle ne contraint. Il arrive cependant que l'ouvrier agricole, le mécanicien, le métayer ou le domestique décide d'arrêter le travail parce qu'il estime avoir été injustement traité, soit par rapport à son salaire, soit dans sa relation avec son supérieur. En l'absence de représentants légaux, cet acte est d'ordre syndical et non philosophique. On ne peut du reste imputer à la personnalité du croyant tout refus d'obtempérer qui, très souvent, relève du droit du travail ou, à la rigueur, du climat psychologique de la fabrique ou de l'atelier. C'était aussi la règle qu'observaient les soldats qui montaient au front, et ceux

qui ramassaient leurs compagnons, morts dans les tranchées. Le *mektoub* n'est pas un acte de philanthropie, c'est tout au plus une sagesse de survie.

Mères courage

Peut-on parler d'Algérie sans parler des mères courage qui peuplent ce pays, qui ne revendiquent rien, qui élèvent admirablement leurs enfants et qui, telle Shiva, ouvrent leurs bras à tous les chérubins qui passent. Pour ma part, alors que j'ai largement dépassé le demi-siècle, je porte toujours en moi un bouquet d'odeurs et de saveurs qui me relient à Gaïa, la terre nourricière des Grecs. Zohra, ma mère – de z-h-r, soit « chance », en arabe, soit « fleur » ou « petite fleur » –, a fait naître en moi le goût de la liberté. J'aurais pu être collé à elle, écrasé par sa puissance ou, à l'inverse, devenir un loup-garou, un anthropophage qui fait de sa mère un « repas totémique » définitif. Au lieu de cela, elle a toujours été partie prenante de mon apprentissage du monde, s'est située au croisement de mon passé et de mon avenir. Elle m'a offert un billet pour Paris – Paris se gagnait à l'époque au mérite –, ce dont j'ai usé sans le savoir pendant des années. Lorsqu'on a été nourri dans son enfance par une telle reine, comment ne pas devenir épicurien ? Toutes les mères sont de la même trempe, ce sont des mères courage. Je me rappelle en particulier une tante paternelle qui vivait à Alger. Une fois, alors qu'elle assistait à la fête des enfants, elle s'adressa à la grappe de garçons que nous formions, mes cousins et moi, nous posa quelques questions sur les études dont les réponses semblèrent la satisfaire. À la fin de la discussion, elle tira d'un petit porte-monnaie qu'elle cachait entre ses seins plusieurs pièces. Elle me donna la plus grosse (c'était à l'époque du franc français, avant les nouveaux francs, et bien avant l'euro). J'étais très content. Soudain, elle parut indécise, réfléchit un moment, revint sur ses pas et nous demanda les pièces qu'elle venait de nous distribuer. Comme dans un jeu de passe-passe, j'ai constaté que ma pièce avait rapetissé. Ma tante avait tout simplement confondu Malek avec Zayed ou Tayeb ou Mahmoud. La mémoire est faillible. Aujourd'hui encore, quand je la revois, je me souviens instantanément de son visage d'il y a quarante ans. Elle a le même regard plein de douceur, les mêmes yeux bleu lavande, la même peau élastique et blanche, très blanche, celle d'une femme qui vit à l'ombre des patios de la capitale. Je l'adore. Cette entrée est dédiée à ces femmes, elle leur rend hommage. Pour en revenir à ma mère, l'abnégation faite femme, elle a traversé le siècle sans rien posséder mais en détenant l'essentiel : l'amour pour ses enfants. Elle inspire le respect, elle n'a de dette envers quiconque. Elle fut au cœur même de la famille – une fille, une belle-fille, une mère et une future grand-mère. Ma mère a toujours, de surcroît, aimé la liberté au point de quitter le foyer du patriarche, son père, lorsque la rupture s'est faite entre ses deux femmes. Ne pas rendre hommage à ces grandes dames serait oublier l'essentiel de l'existence…

Messali Hadj (1898-1974)

Sans doute, le plus ancien combattant de l'indépendance algérienne. Son mouvement, l'Étoile nord-africaine (ENA), d'inspiration communiste, vit le jour à Paris dès 1926. L'ENA était un mélange de populisme ouvriériste et de nationalisme paternaliste, mais Messali Hadj en dénonça vite l'étroitesse et dirigea franchement son activité dans le sens de l'autonomie et de l'indépendance. En 1937 eut lieu la création du Parti populaire algérien (PPA), lequel sera vite dissous par les autorités françaises qui n'appréciaient guère son orientation et sa tonalité politique. Un PPA clandestin survivra en métropole

mais fut vite remplacé – en 1947 – par le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD) qui se tiendra aux premiers postes de la revendication politique algérienne, y compris légaliste, jusqu'en 1954. Inspiré par sa propre formation traditionnelle et par l'influence de son mentor, l'émir Chakib Arslan (1869-1946), Messali Hadj posa les bases d'une intégration de l'Algérie dans une sorte de fédération internationale des nations – dans laquelle le citoyen algérien serait affranchi et qui agirait sans la France, mais non contre elle. Le défi était de taille, le paradoxe aussi. L'idée de Messali Hadj était que ce dispositif pouvait faire consensus dans la jeune classe politique algérienne, très anticolonialiste, qui s'agitait déjà en France et dans tous les milieux ouvriers et syndicaux. Mais son erreur capitale fut d'ignorer le FLN nouvellement créé puis de s'opposer radicalement à lui au cours des années 1955 à 1957 durant lesquelles les guerres fratricides firent rage entre les deux camps. Le FLN qui prit finalement le dessus mena de véritables expéditions à Mélouza (et Beni Ilman, en mai 1957) et contre les Ourabah, à Ioudadjen (massacre de la Nuit rouge), qui étaient des fiefs messalistes.



Après cela, Messali Hadj, lion du nationalisme historique, celui qui aurait pu être le Bourguiba de l'Algérie, marginalisé et aigri, ne sera plus que le spectateur lointain de l'histoire en marche de son pays. Exilé, Messali Hadj assistera à l'indépendance de l'Algérie devant un écran de télévision. Aucun leader influent de la jeune garde qui s'empara alors du pays ne songera à lui confier telle ou telle fonction honorifique – il aurait pu être par exemple le premier président d'une République algérienne indépendante. Mais l'Algérie des combattants de l'intérieur (les *moudjahidine*) avait nettement supplanté l'Algérie des politiciens, et en particulier de ceux qui avaient cherché des voies de conciliation avec la France. Cependant, en juillet 1999, plus de vingt ans après sa mort, la mémoire et l'œuvre grandiose de Messali Hadj, comme d'ailleurs celles de Ferhat Abbas, furent reconnues par les autorités algériennes : l'une et l'autre avaient été une part non négligeable de la lutte du peuple algérien pour son indépendance.

M'Hand (Si Mohand)

Voir : Écrivains algériens

Miel d'Algérie

Ah, le miel ! Qu'il soit noir, blanc, marron, verdâtre ou doré – sa couleur la plus fréquente –, qu'il provienne de la garrigue, des genêts d'Espagne, des forêts voisines, des eucalyptus ou des orangeraies, le

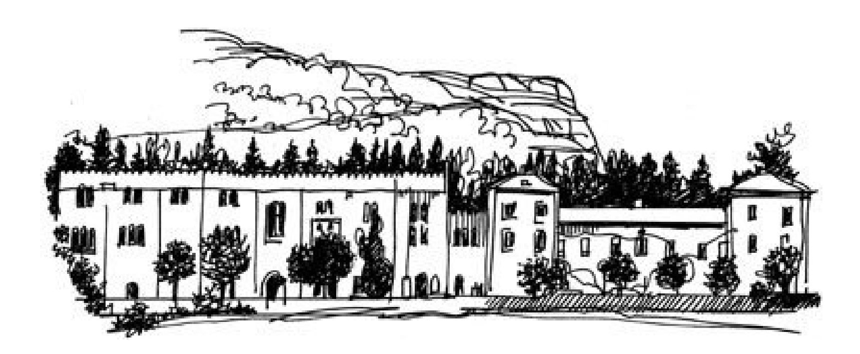
miel, comme la vanille, est inséparable de mes repas d'enfance. Il ne m'a jamais quitté, comme si un essaim d'abeilles s'était donné pour tâche de veiller à mon petit déjeuner. Le miel d'Algérie n'est pas encore homologué, mais un industriel devrait avoir le courage de se lancer : on aurait du miel de Biskra, du miel de Bougie, du miel de Tamalous et de l'Edough, du miel multifloral de Guelma, de Blida ou de Mostaganem, du miel de l'Atlas tellien, du miel des oasis. Un miel de palmiers pourrait-il exister ? La reine est maîtresse en son domaine, la ruche obéit. Les individus sont organisés pour butiner dans un rayon de trois ou quatre kilomètres autour du rucher. Il suffit donc de placer la ruche à tel endroit pour obtenir un miel qui corresponde à la sylviculture ambiante. Quand je voyage à l'étranger, j'en retrouve le parfum, au Brésil ou dans l'océan Indien et même au Canada si je goûte à un sirop d'érable pas trop sucré. À New York, un ami me propose souvent des petits gâteaux fabriqués par un pâtissier du quartier juif, et la couleur dorée du miel colore soudain la grisaille de la Big Apple.

Mirage

Voir : Désert

Moines de Tibhirine

Connaîtra-t-on jamais la vérité ? Les sept moines trappistes de Tibhirine, monastère situé non loin de Médéa, à moins de 100 kilomètres d'Alger, sont morts à une date inconnue et furent enterrés en mai 1996. Aujourd'hui, leurs dépouilles reposent dans les terres vierges du paradis. La seule réalité qui vaille actuellement est que les tueurs, auteurs de ce massacre collectif, sont mis moralement et à jamais au ban de la communauté des nations. Tous les morts du GIA, et des brigades de la mort qui l'ont noyauté, sont marqués au sceau de l'infamie et aucun Algérien ne doit se sentir coupable de leur barbarie. Le peuple algérien a été pris en otage entre ces brigades enragées et les défenseurs d'un ordre amoral ayant perdu tout honneur et tout sens de la mesure. L'Algérie tout entière a payé le prix de l'incompétence d'un régime véritablement occulte qui était alors dirigé par un chef que la seule vanité avait élevé au rang qu'il n'aurait jamais dû occuper. La loi de la jungle régna pendant plusieurs années, sans que personne s'en émeuve, hormis les inaudibles commissions des droits de l'homme, muselées comme tous ceux qui tentaient de lutter contre l'obscurantisme aveugle des deux camps.



Sept des huit moines du monastère ont donc donné leur vie pour qu'une autre Algérie se réinvente et revienne à la dignité. Grâce à ces hommes, la chape de plomb qui couvrait le pays pendant la décennie noire s'est dissipée. Voici leurs noms : Christian de Chergé (59 ans), Luc Dochier (82 ans), Christophe

Lebreton (45 ans), Michel Fleury (52 ans), Paul Favre-Miville (57 ans), Bruno Lemarchand (66 ans), Célestin Ringeard (62 ans).

Mokrani, cheikh El- (1815-1871)

Le 16 mars 1871, deux jours avant que n'éclate la Commune de Paris, le cheikh El-Mokrani – Mohand Aït Mokrane –, seigneur de la tribu des Medjana, bachagha et « aristocrate à l'orgueil frémissant », comme l'écrit Charles-Robert Ageron, organise la première grande insurrection contre l'occupation française, appelée depuis peu « pacification », et engage ses huit mille combattants, les armes à la main, contre la puissante armée française d'Afrique, déjà forte de plus de quatre-vingt-cinq mille hommes. Les Aït Mokrane (autrement dit les Mokranis) et les Rahmaniya, conduits par leurs chefs religieux respectifs, échouèrent, comme de bien entendu, lamentablement. Et pour cause ! En outre, ils réussirent le miracle d'unir une région qui s'étendait de l'Algérois au Nord constantinois, Bône comprise, pour mordre, au-delà même des hauts plateaux qui étaient leur fief, sur le désert. L'insurrection des deux chefs visait à contrecarrer la conquête accélérée des terres kabyles par les premiers colons et l'armée, mais aussi à manifester le refus des populations locales de la conscription et du transfert des spahis sur d'autres théâtres de guerre. En réaction, les autorités coloniales lancèrent une grande offensive contre les chefs rebelles : Mokrani – qui mourut sur le champ de bataille –, Mohand Ameziane, chef des Rahmaniya, et Bou Mezrag, un autre meneur. En janvier 1872, l'armée française remporta sa première grande bataille contre les insurgés algériens, ce qui provoqua un éparpillement et un affaiblissement de la confédération des tribus engagées dans ce combat. Leur échec fut aussi retentissant que sanglant et définitif : en effet, les survivants de cette guerre des montagnes furent pourchassés, massacrés et leurs villages brûlés. Ceux qui échappèrent à la mort furent envoyés au bagne en Nouvelle-Calédonie (voir cette entrée), tandis que leurs terres étaient dépecées pour payer le tribut de guerre de trente-six millions de francs – un chiffre impressionnant pour l'époque –, exigé de manière collective et auquel toutes les tribus furent soumises implacablement.

Les révoltes les plus marquantes furent le soulèvement de la grande tribu des Oulad Sidi Cheikh (voir Confréries religieuses) et celui des confréries de l'Ouest algérien et du Titteri (1864). En 1871, la Kabylie se mit de nouveau en mouvement, et réussit l'exploit de réunir presque cent mille personnes autour du cheikh El-Mokrani, si le chiffre n'est pas gonflé par les services de la propagande. Bou Mezrag chauffa à blanc les montagnards de Jijel (Djidjeli), alors que, se détachant du groupe, les Aït Mokran échappèrent de peu à la répression de l'armée et trouvèrent auprès de Bou Choucha, maître de Touggourt, un exil de quelques semaines, avant qu'ils ne soient de nouveau serrés à Tamesguida par le général de La Croix qui les défit quasiment tous en 1872.

Ce mouvement resta dans les mémoires des gens et démontra de manière durable que l'armée française n'était pas invincible. Dix années plus tard, entre 1881 et 1883, ce fut au tour du révolté Bouamama (Bou 'Amama) (voir Bandits d'honneur, rebelles et insoumis) et de son échec retentissant, mais son initiative dura deux années et donna du fil à retordre à l'ensemble de l'état-major.

Mosquées d'Algérie

La mosquée est le lieu du principal rituel musulman, la prière quotidienne, et aussi l'endroit coutumier des prêches hebdomadaires. L'administration du culte, les cours d'éducation religieuse,

l'apprentissage du Coran et, chose non négligeable, le travail de proximité auprès des familles, la conciliation entre les belligérants, le soutien moral, voire la participation financière à l'éducation des enfants s'y font également. Chaque mosquée est surmontée d'un minaret (*manara*) – le mot signifie précisément « phare », c'est-à-dire point de lumière dans la nuit noire et guide pour les égarés. En raison de leur orientation vers le ciel et grâce à leurs coupoles si délicatement festonnées, les mosquées polarisent l'espace en diverses barakas, le lien à Dieu dans la mosquée dont elles désignent l'emplacement, l'univers sacré qui les enveloppe, la terre des djinns, tenus à l'écart en vertu du cercle de feu qui les isole et les rend inexpugnables. La coupole est également un symbole paternel, une sorte de cape de laine que les croyants reçoivent directement des mains de leur Prophète.

Les mosquées algériennes, dont l'unité architecturale est manifeste, ont – les Algériens feignent de l'ignorer – une incroyable activité doctrinale et culturelle. La mosquée de la Pêcherie à Alger, ou *Djama' aj-jdid*, l' « une des parures les plus séduisantes de la ville européenne » (Georges Marçais), est certes une mosquée sunnite relevant du rite malikite – l'islam algérien étant de rite malikite – mais elle a été d'obédience hanafite au moment où les Turcs la construisirent, ce qui n'est pas le cas pour les mosquées-cathédrales du reste du pays, qui sont toutes malikites, à l'exception notable des mosquées du M'Zab, qui sont ibadites. Malikite, hanafite, ibadite (ou kharidjite), voilà bien les trois sensibilités différentes qui traversent la population, sans préjuger des autres, légales ou impies, comme le maraboutisme africain, le paganisme berbère, l'athéisme de certains Algériens, et, bien entendu, le christianisme et ses obédiences, et le judaïsme. À Alger, la mosquée de Sidi Abderrahman a longtemps cultivé le même islam que la mosquée de la Pêcherie. Son architecture avant sa restauration en témoignait, ainsi que son cimetière situé dans un coude du bâtiment principal et son minaret ouvragé. La mosquée Ketchaoua est dans le même cas. Construite en 1794 par Hassan, elle est devenue la mosquée de référence d'Alger. On comprend aisément qu'il ne faille pas trop chercher à savoir à quel saint se vouer, car les régimes n'aiment guère la pensée plurielle et cherchent à contrôler le citoyen, et à le contraindre plutôt qu'à l'affranchir. On voit par là que la diversité religieuse est inscrite au cœur de l'islam algérien.



La mosquée est-elle une œuvre d'art ou un bâtiment religieux ? Dans l'une des rares études consacrées à l'art religieux musulman en Algérie, Rachid Bourouiba semble considérer que la mosquée est le seul art vivant du pays. C'est aussi l'opinion de feu Vincent Monteil qui a parcouru le pays à cheval au temps où il servait sous le drapeau français et qui affirmait que le seul art véritable de l'islam était l'architecture. Celle des mosquées d'Algérie a fait l'objet d'un grand nombre d'études plus ou moins savantes. Il faut signaler en particulier l'intérêt que Henri Basset, Max Van Berchem, Lucien Golvin, Georges Marçais, Henri Saladin, P. Blanchet lui ont porté. De nombreuses observations au sujet de l'art mosaïcal, de la décoration intérieure, de l'art des tapis de prière demeurent toujours pertinentes.

Les vestiges de l'ancienne mosquée Mansourah, non loin de Tlemcen – l'imposant minaret et la porte –, témoignent de l'esthétique ancienne des mosquées. Cette porte orne la plupart des livres sur l'architecture musulmane d'Algérie. Le minaret de Tlemcen est aussi célèbre, de même que les minarets des nombreuses mosquées récentes, comme celle, prestigieuse, de l'émir Abd el-Kader à Constantine, construite sur un double schéma oriental (Machreq) et occidental musulman (Maghreb). Enfin, une mosquée cathédrale va être construite dans les environs d'Alger. Elle sera de forme carrée, et son minaret taquinera les nuages.

Musée des Colonies

Voir : Centenaire de l'Algérie

Musique algérienne

Il est difficile de comprendre la valeur intrinsèque de la musique algérienne, ses modulations, le sombre pizzicato d'un *guimbri* saharien, les virtuosités du luth arabe, sans se doter d'une vaste culture de la langue arabe, du dialecte berbère, de l'histoire des peuplements et des acculturations réciproques des différents groupes sociaux, notamment juifs et musulmans. L'étranger trouvera sans doute que la musique qui en découle est discordante, gutturale, déstructurée et sans ligne mélodique propre – autant de traits que Théophile Gautier a déjà relevés lorsqu'il remarquait, à propos de la musique algéroise, que ses airs étaient souverainement « dédaignés par messieurs de la fugue et du contre-point ». Mais le lien qu'établit la musique dans les cœurs est indélébile, viscéral. Clemens Lamping, qui a visité l'Algérie à cette époque, le dit sans détours : « L'Arabe est un fervent admirateur de musique et de poésie, c'est pourquoi, dans un café, ni chanteur ni conteur ne doivent faire défaut » (*Souvenirs d'Algérie, 1840-1842*). Peu de chance que celui qui me lira n'ait assisté à une séance (*gaada*) de *malhoun* oranais, de *chaâbi* algérois ou de *malouf* constantinois, trois genres parmi d'autres de l'inventivité sonore de l'Algérie. Faut-il naître algérien pour cela ? Rien n'est moins sûr, car l'éloignement des lieux de production affaiblit aussi la qualité d'écoute, un peu comme si l'on appréciait le reggae, un son devenu universel, sans connaître la mythologie religieuse à laquelle il se rattache. Mais il est un minimum que chaque dilettante doit pouvoir satisfaire, la connaissance de la langue arabe locale et l'histoire mouvementée du pays. Au demeurant, peut-on expliquer à un néophyte ce qu'est une *hadra* ou une *nouba*, leur histoire, leur structure rythmique, leur caractère organisateur ou leur portée esthétique s'il n'a pas cultivé son oreille ? Qu'en est-il aussi de la distinction entre musique profane et musique sacrée, entre le *sama'* mystique et le *haouzi*, entre le *gharnati* et le *malouf*, entre l'algérois et le *'annabi* ? De plus, de quelle musique parle-t-on vraiment ? De la musique urbaine ou de la musique populaire, de la musique bédouine ou de la musique saharienne, qui ne ressemble à aucun genre pratiqué dans le nord ? Et même, en allant plus en profondeur, parle-t-on toujours et de la même manière de la musique andalouse de Tlemcen comme de celle d'Alger, en sachant que les formations qui les cultivent peuvent tantôt s'inscrire dans tel climat, le fameux *tarab*, l'équivalent de la saudade brésilienne, ou dans tel autre ? Doit-on, au contraire, accentuer leurs divergences afin de bien isoler le caractère de chacune d'elles ? Voyons les genres. Ils sont nombreux, et surtout urbains : le *haouzi* est un style musical de l'Ouest algérien, ainsi que le *melhoun* – mais les autres régions les pratiquent désormais –, le *haoufi*, un genre musical spécifiquement féminin. Le *gherbi* (« le chant de l'Ouest ») et le *gharnati* (« le type grenadin »), deux autres genres urbains, sont pratiqués par des

orchestres d'hommes, mais les femmes y ont fait récemment une entrée remarquée. La richesse de ce genre n'a jamais été démentie et le travail de Sid Ahmed Serri en témoigne, lorsqu'il publie un *Recueil de poèmes des noubates de la musique sanaa*, en prenant la précaution d'avertir les publics de l'Est et de l'Ouest qu'il n'a pu tout rassembler dans un seul ouvrage. D'autres genres encore : le *bédoui* et l'*aroubi* sont des styles plus proches des sources paysannes de la chanson. Le *staïfi* est typique des hauts plateaux, tandis que le *zendani* est une musique rapide et légère, extrêmement populaire dans le Constantinois. Non loin de là, le massif des Aurès a fourni une musique austère et profonde, un art vocal, une instrumentation que Houria Aïchi, en France, s'emploie depuis trente ans à moderniser.

Il existe des anthologies consacrées aux musiciens les plus prestigieux. L'amateur y trouvera des notices variées sur Ahmed Bentriki (dit Benzengli), Mohamed Ben Msaïb, Bensehla, Larbi Bensari, Mohamed Belkheïr, Cheikha Tetma, dont le nom exact est Bentabet Zatla, Abdelkrim Dali, Ahmed Bensari, Mohamed El-Ghafour, mais aussi Ben Guennoun, Abdallah Ben Keriou, Ben Brahim, mais la liste est encore mal connue, car ce pan de la musique algérienne est peu étudié.

On peut pourtant s'interroger. Qu'est-ce que la musique algérienne ? Et en quoi est-elle spécifiquement algérienne ? Quels sont ses sources d'inspiration, ses origines, son vocabulaire sonore ? À moins que toute musique algérienne – ou ce qui en tient lieu – ne soit qu'une imitation plus ou moins réussie d'arias méditerranéennes ou arabes sur fond kabyle ou chaouï ? Ce qui est certain, c'est que le raï ne peut être considéré comme une musique nationale à moins de rabaisser la musique à son expression la plus univoque, au folklore. Cette musique s'est soumise elle-même à un phrasé plus que sommaire, à la fois facile et gorgé de bruit. Elle a pourtant bien commencé (voir Raï [Le]). Dans son angoisse du vide, le chanteur ne tient une note que pour l'éclabousser par une transcription rythmique qui rappelle les rengaines de vacances. Le raï a cessé d'exister le jour où il est passé dans une salle de concert, en vue d'engranger le plus d'argent possible. L'esbroufe a fait le reste. En dehors de la musique dite classique, la musique de foires – celle qui est née dans les salles des fêtes – ne produit désormais que quelques glissements mélodieux sur un vacarme qu'un acolyte peu inspiré tambourine à tue-tête au-dessus du bruit ambiant. L'essence d'une musique, comme l'essence d'une littérature ou d'une peinture, ne naît-elle pas de la conviction de ceux qui la produisent, le compositeur, l'écrivain, le peintre ? Il en est ainsi du blues ou du gospel, du *cante hondo*, du spiritual, du jazz. Il en est ainsi de la musique des peuples, de celle de l'Inde, du Japon et des formations vocales grecques, bretonnes, corses ou irlandaises. La musique algérienne doit donc se soumettre à la même métrique et accepter d'être jugée non pas à ses décibels mais à ses lignes harmoniques, à ses mélodies et, par-dessus tout, à l'émotion qu'elle suscite chez ses adeptes. *Quid* alors du chant, des paroles, de la partition ? En l'absence d'opéra typiquement algérien, ce que Maître Kouider, en « philharmoniste » chevronné, essaye d'inventer, on en est réduit à chercher le fond de cet art dans les cours urbaines des bourgeois turcs et turco-andalous qui ont essaimé dans les villes côtières du Maghreb et qui ont cherché à préserver un fond musical inspiré de l'Espagne andalouse, même si, au plan musical, Rabat et Fès ont joué pour le Maghreb le rôle qu'ont accompli, en Europe, l'Italie pour la musique latine et l'entité austro-allemande pour l'opéra classique.

C'est cet art qui a trouvé là une souche possible, un greffon. Il survit tant bien que mal à la destruction forcenée de programmes ministériels insipides qui, depuis des lustres, cherchent à substituer à la vraie musique un baragouinage musical qui tient plus d'une harmonie conçue par le cerveau que par le cœur du mélomane. Ce folklore n'existe plus que sous sa forme la plus sommaire, c'est-à-dire une gigue d'instruments plus ou moins identifiés qui poussent frénétiquement la charrette des sons dans une direction relativement simpliste. Quant à l'idée même de se doter d'un orchestre national, cela relève d'une obstination osée d'incultes voulant dialoguer sous-musicalement avec d'autres incultes. Nous y voilà : pour qu'il y ait une musique quelconque, un art, une tension vers le beau, un travail ciselé, le premier critère doit être celui de l'adresse, de la dédicace. Hormis quelques génies des sons, tel Mozart,

le musicien naît littéralement des entrailles de la société des auditeurs qui le comprennent et qui soutiennent son talent. Cet auditeur n'existe pas encore. À cela, il faut ajouter trois décennies de démembrement de la sensibilité algérienne qui a fini, fatalement, par marginaliser le musicien de qualité. On peut encore le trouver, mais il faut accepter de remonter le lacis des ruelles, d'aller au plus secret de la ville pour le chercher dans des lieux sombres, tapi au fond de cafés populaires ou dans certaines maisons de vrais seigneurs qui n'osent plus affronter la lumière crue et passablement antimusicale des salles de mariage. Ce qui manque le plus en Algérie, comme ailleurs, c'est l'éducation des masses et l'éducation tout court. Quand on sait que le goût est la synthèse d'une longue macération, on comprend que l'Algérie est malheureusement encore loin d'affirmer – et encore moins d'imposer – ses critères musicaux ou artistiques. De fait, dans une société qui a encore conscience d'elle-même, c'est du folklore que devrait naître une spécialité plus affirmée de musique locale et qui, avec le temps, prendrait la tournure d'un capital sonore satisfaisant les normes métriques et mélodiques d'une musique authentique. On observe très peu d'influence africaine, sans doute en raison de la barrière qu'a constituée le désert (au plan de la progression des hommes), mais aussi de la barrière mentale, l'Afrique n'ayant livré ses richesses musicales qu'au cours du XXe siècle. Ibn Khaldoun (1332-1406), comme d'autres historiens, n'hésite pas à raccorder l'un à l'autre, et à faire de Ziryab (789-857), littéralement « le Jais chantant », le grand maître de musicologie au temps des Abbassides, l'un des concepteurs de la musique maghrébine. Il s'arrête longuement sur la psychologie musicale, fait des réflexions sur le beau et consacre de longs paragraphes à la musique dans la doctrine de l'islam maghrébin, c'est-à-dire de l'islam sunnite. Dans la longue durée, la musique de l'Algérie, imbriquée comme elle est dans la musique du Maghreb, a donc des racines anciennes. Il est question de plusieurs musiciens notoires, tous abbassides : Ibrahim ibn Al-Mahdi, Ibrahim al-Mawcili, son fils Ishaq al-Mawcili, et son petit-fils, Hammad ibn Ishaq al-Mawcili, et, enfin, Ziryab, de son vrai nom Aboul-Hassan Ali Ibn Nafii qui s'est fait une réputation à Cordoue et à Séville en tant que maître des élégances (*arbiter elegantiarum*) auprès de la quatrième génération des souverains omeyyades d'Occident. La légende veut que ce rejeton du système mawcilien – Ziryab était l'un des pages d'Ibrahim – ait poussé le disciple, devenu grand maître, à quitter la cour abbasside pour se réfugier en Andalousie, alors fief d'Abd ar-Rahman II, fils d'El-Hakem et rival notoire des Abbassides. Et c'est là que l'exilé Ziryab donna le meilleur de lui-même, allant jusqu'à une refonte audacieuse de la gamme musicale et de l'instrumentation. Le luth (*al-'ûd*) notamment, dont on sait qu'il est arabe, au moins par le nom, a subi là des modifications décisives, au point que la musique arabo-andalouse (elle n'est arabe, en l'occurrence, que grâce à son apport) lui doit le bonheur inattendu d'avoir subi cette disgrâce palatine, cette jalousie mordante de cuistres ennoblis à Bagdad, ce qui, de fait, l'a poussée à se renouveler ailleurs. Après la chute de l'Alhambra (1492), les musiciens de la cour quittèrent la péninsule Ibérique et se réfugièrent au Maroc et dans l'Ouest algérien. Certains d'entre eux poussèrent jusqu'à Alger, Constantine, Tunis, Le Caire et même Istanbul. Le savoir musical allait de nouveau essaimer. Aussi, après les premières influences persanes – Bagdad était à l'époque entièrement pénétrée par les thèmes culturels indo-iraniens –, la musique arabe, mais surtout la musique algérienne, combine désormais tout à la fois l'art vocal de l'Andalousie, les cantilènes du Maghreb et la rythmique originelle proche-orientale et turque, concentrée autour de la flûte et du tambour. Le chant religieux est à part, ainsi que la musique africaine qui, plus perceptible au Maroc, n'arrive pas en Algérie à percer l'immensité désertique.

Reste le chant de louange dédié exclusivement au Prophète et à Allah et que l'on appelle *madh*. Cet art est essentiellement vocal. Il se fonde sur la récitation de versets coraniques et sur la reprise de louanges dédiées au saint Prophète, ses louanges pouvant être de création récente. Le *madh* est un genre de psalmodies et de dévotions dédiées aux proches compagnons du Prophète, aux prophètes bibliques et à

tous les grands saints. Il en est de même du *sama'* qui est la musique des confréries religieuses, la musique des mystiques qui veulent atteindre l'extase.

Il continue à se développer à part, à l'ombre des mosquées et lors de *moussems* saisonniers initiés par des confréries. Enfin, au cours des derniers siècles, ce sera au tour des musiques occidentales, essentiellement espagnole, française et italienne, de faire leur apparition au cœur du dispositif des sons arabes, et algériens. Ce qui explique que la ligne mélodique d'aujourd'hui n'a jamais atteint sa pureté définitive, car même lorsque le son est assez bien identifié – le raï, par exemple –, il est une synthèse habile de toutes les sonorités antérieures, parfois leur simple avatar. La musique de Rémiti, la diva du raï, est un patchwork compliqué de musique urbaine, en partie espagnole, de « blues » oranais, de *hadras* marocaines et de vestiges musicaux issus d'un lointain gospel judéo-arabe. Enfin, dans la dernière décade, tout cet édifice s'est peu à peu écroulé, hormis les quelques formations de musique arabo-andalouse, en particulier celles qui cultivent la *nouba* traditionnelle, qui résistent vaillamment dans de nombreuses villes comme Alger, Tlemcen, Constantine ou Annaba. Comment expliquer ce phénomène ? Sans doute par l'exigence technique qu'implique une telle musique et la difficulté d'atteindre les degrés les plus élevés de son exécution, qui participe de sa solidité, d'autant que les grilles de la télévision algérienne sont gourmandes du genre. Pour le reste, à côté de la musique commerciale qui ne s'embarrasse d'aucune règle mélodique, ce sont des individualités fortes qui continuent à faire rêver les mélomanes : El-'Anka, El-Guerouabi, Chikh Al-Ghafour, Mohammed Tahar Fergani, Mohammed Bennani. À leur suite, une relève tout aussi talentueuse est en place.

Les instruments, eux, n'ont pas beaucoup varié depuis les premiers temps de leur conception. De fait, le luth (*al-'ûd*) demeure l'instrument-roi de l'orchestre arabe classique, son timbre étant identifiable entre mille. Il est de ceux qui développent le mieux le *tarab*, effet mystérieux de la musique qui crée en chaque mélomane une impression voluptueuse, qui enivre et enchante. La flûte (*nay*) est également un instrument classique, on la trouve dans l'orchestre populaire maghrébin, arabe et turc, aussi bien dans les villages de montagne, comme dans le massif des Aurès, mais aussi dans l'orchestre classique qui l'a sortie de son isolement bucolique en l'intégrant aux formations urbaines. L'orchestre classique utilise également la *kouitra*, un instrument à cordes dont le nom pourrait descendre de l'ancien grec *kithara*.

Le *bendir* est le cadre en bois assez large que l'on trouve dans la musique folklorique et dans la musique religieuse. Il délivre un son assez ample et très enveloppant. Flûte et *bendir* se retrouvent notamment dans certains orchestres soufis, à Mostaganem, au Chlef, à Djelfa, chez les Aïssaouas, en Tunisie, en Égypte, chez les musiciens du Nil, à Konya (Anatolie) et dans les Balkans.

Un instrument voisin est le *tar*, un petit tambour à cymbalettes métalliques que le musicien tient d'une main et dont il frappe la peau de l'autre main pour donner de la couleur au mouvement.

La *ghaïta*, qui tient du hautbois par sa forme et par son timbre nasillard, est un instrument à vent très prisé dans les orchestres populaires et sur les places de villages. Les Algériens l'appellent aussi *zorna*.

La *zorna*, auparavant nommée *zolami*, existe aussi en Tunisie, en Iran, en Azerbaïdjan, en Yougoslavie et dans les Balkans où elle devient *zorla*. Dans tous ces pays, la *zorna* est demeurée identique à elle-même, soit un hautbois avec un pavillon campanulé d'où sort le même son. Son embouchure est très fine, avec un bec creusé dans de la nacre.

La *derbouka* est une sorte de récipient en terre cuite avec un goulot plus étroit que sa base. Elle est recouverte d'une peau de bête très fine, tendue au maximum. C'est l'instrument de percussion le plus courant. Son existence est observée de Fès à Ispahan, en passant par tous les pays du Sahel et du Nil.

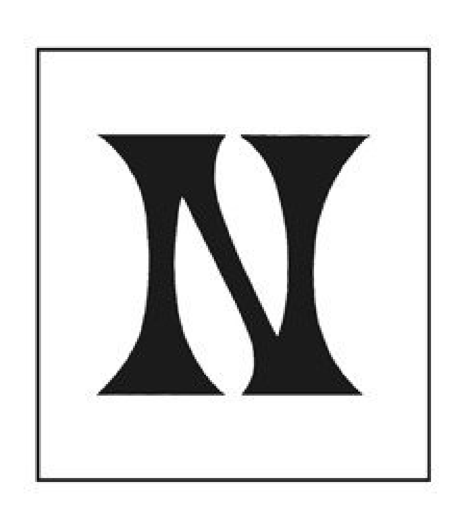
Plus bas, et annonçant déjà l'Afrique, il faut signaler le profond et mystérieux *guembri* (ou *guimbri*), instrument à cordes frottées posées sur une contrebasse rectangulaire ou faussement rectangulaire. Il prépare déjà l'*imzad*, qui est touareg et donc très localisé dans l'espace. Pour ce qui est des percussions, le tambour et les crotales sont toujours de la partie, car ils délivrent des sonorités joyeuses que les auditeurs apprécient par-dessus tout.

Le *canoun* (du grec *kanon*, règle) est un tympanon ou une cithare qui a la forme d'un quadrilatère. Il se joue à plat. Ses cordes sont tenues par des chevilles placées sur le côté. En Iran, cet instrument porte le nom de *santour*, de l'ancien grec *psaltérion*, et jouit d'une forme de trapèze isocèle monté de dix-huit cordes quadruples en laiton. L'Inde et le Pakistan l'ont intégré depuis longtemps à leur organologie, s'ils ne l'ont pas inventé au même titre que les Persans et les Grecs.

On peut poursuivre cette énumération, mais il est certain que la musique algérienne n'est qu'une forme de musique méditerranéenne par ses instruments, une forme dérivée de la musique andalouse par ses thèmes et une projection lointaine de musique de cour venue avec les Arabes au VIIIe siècle. Du fait de tant d'influences, elle remonte directement au royaume sassanide d'un côté, dont on connaît les influences grecques par ailleurs, et aux cours arabes ou arabo-andalouses, de l'autre. La musique est un appel de l'esprit, un supplément d'âme et finalement un hymne aux puissances supra-humaines. C'est à ce titre qu'elle participe aux cérémonies d'envoûtement, aux mariages, aux circoncisions, aux séances de dévotions mystiques à Dieu (*zikr*) et à toutes les réjouissances païennes.

M'zab (Le)

L'histoire des Mozabites est des plus singulières. Leurs ancêtres étaient proches d'Ali, le quatrième calife, mais cette union ne dura que le temps de la bataille de Siffin, en 657, qui vit s'opposer Ali, leur héraut, à Mouawiya, gouverneur de Damas et rival sérieux pour le califat de l'islam. Nous en sommes encore au début de l'islam, à peine vingt ans après la mort du Prophète. Pour diverses raisons, les Kharédjites (« les Sortants ») s'opposèrent à l'islam « officiel » et quittèrent la Mésopotamie pour s'installer dans l'oued M'Zab, qui leur donna leur nom algérien, les Mozabites. C'est autour de l'an 1000 que débute leur implantation dans la région, là même où ils se regroupèrent peu à peu autour des cinq villes fondatrices de leur ordre que sont El-Ateuf, Bounoura, Melika, Beni Isguen et Ghardaïa. C'est ce chapelet de villes, si caractéristiques de l'architecture du Sud, qui constitue la pentapole du M'Zab. Toutes ne furent pas construites au XIe siècle, mais l'ensemble obéit depuis toujours aux mêmes règles strictes d'isolationnisme culturel et doctrinal. Il faut dire que l'islam mozabite est particulier, non pas dans le rite qui, peu ou prou, tourne autour d'Allah et de son unicité, mais dans son organisation même, la formation des élites, l'éducation des enfants, l'intégration des plus jeunes dans la continuité déjà existante, la nomination des délégués au sein de la communauté et la prise de décision assez collective. Il reste au M'Zab de réussir son intégration à un ensemble plus vaste et aussi divers que peut l'être une culture nourrie d'exceptions. Cette permanence dans le changement est le défi majeur de la société traditionnaliste du M'Zab, celle-là même qui a fourni au Nord, et en particulier aux ports, un grand nombre de dockers. On doit aussi aux Mozabites d'avoir développé le commerce du tissu, celui de l'épicerie et nombre d'autres petits métiers. Leur culture n'est pas toujours comprise, d'autant que leur patience, leur silence et leur dynamisme peuvent provoquer, chez leurs concitoyens, jalousie, colère et ostracisme.



Nationalisme algérien

Malgré un siècle d'efforts considérables, de propagande, de divisions, de matraquage mental et de dépersonnalisation, l'assimilation s'est révélée un échec flagrant. Certes, ce ne seront ni les bachaghas – qui en tirent des avantages de prestige –, ni les forces supplétives de l'armée française, ni les élites embourgeoisées qui refuseront l'aubaine de la main tendue, et ses privilèges induits. Cette minorité d'Algériens – toujours à l'œuvre – est d'ailleurs capable de s'unir au diable lui-même pour lui soutirer quelques bénéfices, fussent-ils dérisoires. D'ailleurs, il ne faut pas chercher longtemps pour la retrouver, égale à elle-même dans la cupidité, autour du pouvoir actuel. Elle s'était déjà accommodée du code scélérat de l'indigénat de 1881, fondé sur le mépris, l'iniquité et l'injustice (voir Code de l'indigénat). Le nationalisme algérien, au fond, a été engendré par la France elle-même qui l'a nourri de sa propre main. Pourtant, au sortir de la Première Guerre mondiale, les indigènes avaient vu leur situation s'améliorer – très superficiellement, il faut le dire –, dans la morosité ambiante. Le fait que le droit de vote ait été octroyé à quelques catégories d'Algériens – une infime minorité – pouvait être perçu comme une amorce de normalisation, et beaucoup de vétérans de la lutte politique y ont cru. Ce n'était là que pure illusion, tour de passe-passe. Toutes les initiatives furent dénaturées, contrôlées par le lobby puissant des grands colons qui militèrent jusqu'au bout – c'est-à-dire jusqu'en 1962 – pour le double collège : celui des maîtres – eux-mêmes –, efficace, supérieur, hautain, et celui des indigènes au pouvoir symbolique, collège de soumis dont le seul rôle consistait à faire allégeance aux colons et à soutenir leurs orientations. En 1930, alors que la France fêtait le centenaire de sa colonie, dans toutes les chaumières

algériennes, le vent de la contestation soufflait à pleines rafales. Il avait des relents culturels au départ, puis identitaires avec Abdelhamid ben Badis (dès 1931), mais très vite la politique de désengagement fut à l'ordre du jour. Pour l'heure, les Algériens demandaient surtout de l'équité dans le traitement que la France accordait à ses citoyens, les Algériens musulmans n'ayant pas, à l'instar des Juifs d'Algérie, le statut rêvé de citoyens à part entière. Or, à l'époque, le développement séparé des communautés et son déséquilibre, sous le même drapeau, prévalait sur toute autre politique. Plus grave, l'économie était détenue à plus de 90 % par les grands colons dont le monopole semblait inexpugnable, il était d'ailleurs inchangé depuis plus d'un siècle. Le radicalisme du peuple algérien trouva là sa raison d'être et le motif premier de son soulèvement. De surcroît, la progression démographique des Algériens de souche musulmane – qui étaient infiniment plus nombreux que les Français d'Algérie – avait durablement pesé dans la balance des choix et des discours des protagonistes. Mais déjà le Parti populaire algérien (PPA) était actif, puisque Messali Hadj (1898-1974) l'avait envisagé ainsi depuis 1927. Nous voilà en 1945. Alors que la France et ses alliés venaient de gagner la Seconde Guerre mondiale, le monde entier était à la fête, à l'exception des Algériens, et en particulier ces tirailleurs qui venaient d'offrir quelques centaines de morts à la Terre Patrie, laquelle avait promis en retour de leur accorder de substantiels dividendes. Après tout, la victoire leur était due en partie. À ce moment précis, on aurait pu imaginer un grand New Deal entre la France et l'Algérie, une sorte de Commonwealth, voire un régime colonial allégé, s'il n'y avait eu, hélas, les massacres de mai 1945, du 8 au 15 exactement. Perpétrés à Sétif, à Guelma et à Kherrata, ces massacres à la fois disproportionnés et injustes marquèrent en fait le début symbolique de la guerre d'Indépendance, le prélude se transformant en bourrasque qui emporta bientôt tout sur son passage. Pour l'heure, il ne s'agissait que du manquement à la parole donnée, ce dont l'imaginaire arabe a en horreur. En quelques jours, les relations de la métropole avec sa colonie allaient se transformer à jamais. Le plus fâcheux était que ces massacres fussent couverts par les lois d'exception de la République, et qu'aucune poursuite, aucune tentative de conciliation ne fût engagée. Bien au contraire, la « Grande Muette » n'avait pas bronché, et aucun de ses visionnaires n'avait vu une alerte grave dans ces événements ni compris la force de leur impact sur la chrysalide révolutionnaire qui s'épanouissait dans le sang et la tragédie. À Sétif, de petits nervis pieds-noirs, l'écume de la société d'alors, avait même instrumentalisé les services de la propagande et poussé la garnison à sévir aveuglément, poussant le sordide jusqu'à devenir eux-mêmes les fossoyeurs de leurs victimes innocentes. Les historiens ne sont toujours pas d'accord sur le nombre de victimes tombées lors de cette répression. Du côté français, il ne semble pas dépasser quelques dizaines. En revanche, les pertes du côté arabe sont infiniment plus élevées, la fourchette communément admise se situant entre mille et trois mille victimes. On voit bien que, dans ce contexte de folie humaine et de dérèglement de la morale commune, la riposte aveugle et disproportionnée préconisée par les services de police et par l'armée pour mater la rébellion de Sétif a joué un rôle de catalyseur de premier plan dont l'effet traumatisant ne se vérifiera que plus tard. À ce moment-là, c'en était déjà fini des tentatives assimilationnistes qui agitaient encore le landerneau algérois, et même parisien, car, de fait, les rapports coloniaux, qui imposaient de manière uniforme l'assujettissement des uns aux autres, de la majorité à la minorité, devenaient caduques. En se radicalisant, le nationalisme algérien s'est affranchi en quelques jours des pesanteurs politiques. En quelques semaines, le sort de l'Algérie française allait basculer dans la violence, le mépris, la revanche aveugle, les attentats, les embuscades et toute une série d'embrasements politiques dont les aspects pré-insurrectionnels étaient déjà évidents. C'est finalement le CRUA (Comité révolutionnaire d'unité et d'action) qui déclara la guerre à la puissance coloniale le 10 octobre 1954. En août 1955, dans tout l'Est algérien, une première vague d'attentats fut perpétrée par les premiers groupes nominaux de l'ALN sous la direction de Zighoud Youcef, l'un des premiers héros de la guerre d'Algérie, du côté algérien (voir Héros algériens). Ce jour-là, à midi, dans nombre de villages, des dizaines de postes avancés de l'armée française, des citernes, des pylônes électriques, des casernes subirent l'attaque simultanée des

combattants (*djounouds*) de Zighoud Youcef et de ses chefs de zones. Les historiens et les témoins ont pu reconstituer les opérations. Après l'attaque des partisans de Zighoud, à midi exactement, une rafle gigantesque fut organisée dans le quartier arabe de Souiqa à Philippeville et des centaines d'Arabes, souvent des innocents, furent entraînés de force vers le stade de la ville, enchaînés et parqués comme des bêtes. On les aligna devant un peloton d'exécution et ils furent assassinés en plein jour, à la mitraillette. Le nombre était si élevé qu'on dut creuser des fosses communes et faire venir un bulldozer pour y pousser les cadavres. À Aïn-Abid, dans la région d'Annaba, la population arabe fut aveuglément massacrée par les militaires sous la pression des colons. Les pogroms se multiplièrent dans de nombreux villages de la sous-préfecture, sans atteindre toutefois l'horreur de Philippeville. Il y eut de nombreuses victimes dans les rangs des colons (71 selon certaines sources), mais plus d'un millier dans les rangs algériens (1 273) si l'on en croit le sinistre « tableau de chasse » établi conjointement par les militaires et les civils de souche européenne. (Le chiffre est celui des autorités françaises, il convient de le multiplier par cinq et même par dix pour correspondre au chiffre avancé par le FLN.) Il fallait en passer par là, en quelque sorte, pour comprendre la volonté d'affranchissement qui s'ensuivit et qui conduisit à la désaliénation d'une grande partie de la population. En effet, l'opération du FLN aurait pu être un échec, mais la répression terrible qui avait frappé les civils choqua l'ensemble de la population algérienne et une partie du monde. La première victoire des « Fils de la Toussaint », selon l'expression d'Yves Courrière, fut donc psychologique. Victoire énorme, car les freins étaient puissants et seule une action d'éclat comme celle de Zighoud Youcef était en mesure de créer l'électrochoc nécessaire. Courrière, dont je viens de citer le nom, est l'auteur de *La Guerre d'Algérie*, premier roman documentaire (et historique) écrit par un Français qui a enquêté des deux côtés de la barrière et donné la parole sans les insulter aux « rebelles » (moudjahidine), dits également « fellaghas », lesquels, le 1er novembre 1954, ont enclenché ce processus de la révolution qui devait mener, sept années plus tard, la colonie à l'indépendance. Cette même opération a définitivement scellé la cause des conciliateurs qui rêvaient encore à une Algérie affranchie de ses démons habituels.

L'accélération des sentiments nationalistes a finalement abouti à la tenue du congrès de la Soummam. Le nom de cette vallée enclavée de Kabylie est devenu célèbre en une semaine, lors d'un congrès historique qui s'y est tenu le 20 août 1956 entre les chefs historiques de l'insurrection algérienne, lesquels représentaient les différentes régions d'Algérie : « À l'occasion du deuxième anniversaire de la révolution algérienne, le Front de libération nationale porte à la connaissance du peuple algérien et du monde les décisions prises par le congrès du 20 août 1956 qui s'est tenu dans la vallée de la Soummam… » C'est ainsi que débute le document officiel qui a été publié par le seul journal du pays, *El-Moudjahid* (« Le Combattant de la foi »), dans une édition spéciale. La photo souvenir prise à l'issue des débats fut publiée plus tard et figurera dans l'histoire algérienne. C'est ce noyau, auquel il faut ajouter six autres membres titulaires, absents sur la photo, qui constituera le Conseil national de la révolution algérienne, fondé en 1954, lequel avait vocation d'engager l'avenir du pays, et notamment d'ordonner le cessez-le-feu. En cours de route, cinq membres du CNRA, Ahmed Ben Bella, Hocine Aït Ahmed, Mohammed Khider, Mostefa Lacheraf et Mohammed Boudiaf, sont arraisonnés lors du voyage qui les menait de Rabat à Tunis, puis au Caire. Le 22 octobre 1956, l'avion civil devait atterrir sur le tarmac d'Alger.

En quelques années seulement, nous étions passés d'un vocabulaire châtié qui parlait à la conscience de tous les « évolués », celui du droit, de l'équité, de la justice et de la représentativité parlementaire à un vocabulaire de violence politique, et même de guérilla. On peut dire pour conclure que le nationalisme politique a progressivement, mais inéluctablement, conduit au déclenchement de la guerre d'Indépendance qui dura sept années, de 1954 à 1962.

Non-alignement

Pendant plus de trente ans, la politique de non-alignement prônée par Alger a galvanisé les foules sans que celles-ci en comprennent vraiment les enjeux lointains. On doit à la littérature hagiographique d'avoir bâti ce mythe totalement étranger à la culture algérienne et plus encore au peuple qui venait à peine de sortir d'une longue période d'enfermement. Mais les discours laudateurs du tiers-mondisme – l'idéologie qui donnait un semblant de programme au mouvement – ont cette vocation initiatique de poser un univers stéréotypé et complexe, car extrêmement ramifié. Il suffit pour s'en convaincre de juger du réservoir de la langue en termes de superlatifs et du rôle mimétique joué par la presse gouvernementale qui vante à longueur de colonnes les plans quinquennaux qui avortent pratiquement au cour de la deuxième année, c'est-à-dire au moment où s'arrête le plan de communication qui leur est consacré. Il faut dire que les tiers-mondistes savaient y faire : ils mobilisaient les étudiants, les bien-pensants, les foules, les pays et même les organisations internationales. Certains y ont travaillé sans réserve, d'autant que la vague universelle qui, pendant quelques années, avait porté sur ses fonts baptismaux le tiers-mondisme avait donné des ailes à quelques penseurs sur le retour. Ces derniers croyaient dur comme fer que le temps était venu pour éclore définitivement. Nouvel ordre international, nouvel équilibre entre nations, nouvelles perspectives… Or, toute cette mythologie avait un talon d'Achille, car, comme son nom l'indique, le mouvement des non-alignés est né de l'existence même des deux blocs, et du rideau de fer qui, à Berlin, séparait, sur fond de guerre froide, l'Est et l'Ouest. Une fois le Mur détruit, il n'y avait plus de non-alignement qui tînt, parce que tous les pays étaient livrés à eux-mêmes. Sagesse des nations. Mais, pendant un temps, l'Algérie s'était engagée dans une utopie que les dirigeants eux-mêmes découvraient au jour le jour et à laquelle ils ne pouvaient mettre fin. C'est durant cette période qu'Alger – et, partant, toute l'Algérie – est devenue la tête de pont de l'Afrique militante, voire combattante, La Mecque des *refuzniks* du monde occidental, en particulier américain, et de toutes les causes perdues. Nelson Mandela y fit ses premiers pas de leader planétaire. Alors que Houari Boumediene était porté à la présidence du mouvement de 1973 à 1976, l'Algérie vivait parallèlement une *success story* qui s'accompagnait en outre d'une exacerbation des tensions économiques de l'après-crise de 1973 et du triplement du prix du baril de pétrole dans les années qui suivirent. Tous les gouvernants du tiers-monde, et en particulier ceux de l'OPEP, grisés par l'appétit inépuisable de l'Occident pour l'or noir, pensaient alors que l'équilibre mondial allait enfin être établi en dehors de la voie restreinte du libéralisme qui ne défendait, lui, que son seul développement unilatéral. Cette mythologie nationale avait ses défenseurs y compris dans les rangs des plus grands argentiers de la planète, car il s'agissait alors de garantir les sources d'approvisionnement en hydrocarbures de l'industrie mondiale. Mais le rêve s'est brisé un jour, dans une datcha des environs de Moscou, lorsque le bureau politique du Comité central de l'Union soviétique a mesuré l'étendue de la débâcle du communisme dans sa version impériale. L'essoufflement de l'économie soviétique, qui a toujours été poussive en raison même de ses bases de production, héritées du XIXe siècle, a entraîné la chute du premier pourvoyeur d'idéologies anticapitalistes. La chute du mur de Berlin a sonné le glas d'un équilibre déjà fort instable. L'Algérie n'y jouait d'ailleurs qu'un rôle d'opérette et ne maîtrisait ni le concept ni sa mise en œuvre.

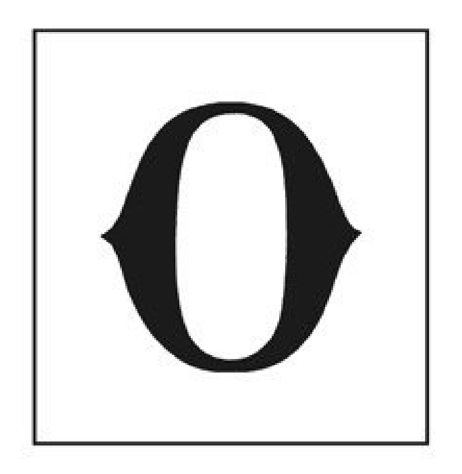
Nostalgie

Voir : Sabir et pataouète

Nouvelle-Calédonie

Quel rapport y a-t-il entre la Nouvelle-Calédonie, ce bout de territoire français dans l'Océanie, découvert par le navigateur anglais Cook en 1774, devenu français dès 1853, et l'Algérie ? Les travaux forcés, les bagnards, les exilés de la colonisation française et tous ceux qui, entre 1864 et 1897, furent envoyés par cargos entiers dans le Pacifique pour purger une longue peine d'emprisonnement ou un exil politique. Tout a commencé au temps jadis d'El-Mokrani (voir Mokrani, cheikh El- [1815-1871]), le chef rebelle qui, dans le dernier quart du XIXe siècle, prit la tête de la première insurrection algérienne. Tous ceux qui avaient commis des crimes d'honneur, les renégats, les laissés-pour-compte et certains prisonniers politiques dont la peine avait été commuée en travaux forcés y furent transportés (on les appelait d'ailleurs les « Transportés », les « Caledoun » ou les « Algériens du Pacifique »). Certes, ils étaient peu nombreux au début, quelques centaines, cantonnés dans deux ou trois villages, notamment à Bourail, dont le maire était lui aussi algérien, mais déjà métis, ou dans la vallée de Nessadiou. Puis, leur nombre s'est peu à peu accru en raison des croisements qui s'opérèrent en deux siècles. Tous ces Calédoniens finirent par fonder des familles, car, dans le même temps, on expédia sur l'île des contingents de femmes qui se trouvaient dans des situations similaires, tant pour les empêcher de recouvrer leur liberté que pour obliger les exilés mâles à faire souche. Ce « cheptel humain » débarqua sur l'île jusqu'en 1897 ou 1898. Lorsque les bannis algériens se trouvèrent ainsi de l'autre côté, ils devinrent, pour ainsi dire, des colons d'un autre genre, il fut difficile pour eux de regagner la lointaine terre d'Afrique. Aussi la plupart d'entre eux s'installèrent-ils définitivement sur la terre qui les avait vus souffrir et se bornèrent-ils à s'acclimater au peuple kanak. De colonisés, ils étaient colonisateurs à leur tour, et entendaient le même slogan enivrant (« La terre de Nouvelle-Calédonie est vierge de tout peuplement, terre féconde et prospère, terre sûre »), qui leur était seriné en permanence. Mais en attendant, il leur fallait subir les affres indescriptibles du bagne, ces fourmilières gloutonnes, ces chasses à l'homme, avec battues à la clé en cas de désertion et le châtiment de la roulette russe lorsque les fuyards avaient le malheur d'être capturés. En outre, un processus de dépersonnalisation était enclenché dès le départ : abandon du nom arabe au profit d'un nom chrétien. Ainsi, des familles entières pouvaient aisément s'appeler Louis Mohamed, François Ahmed ou Jean Tayeb. Beaucoup portaient des noms familiers en Algérie, comme Abd el-Kader ou El-Mokrani, mais sans que leurs descendants ne sachent faire le lien avec ces résistants algériens que l'éloignement et la vie quotidienne de l'enfermement eurent tôt fait d'escamoter. Il faut dire que les déportés étaient souvent des jeunes garçons incultes, des hommes sans formation, des bandits de grands chemins ou des fripons de la pire espèce qui n'hésitaient pas à abattre froidement un voisin ou même un parent au motif qu'il avait « déshonoré » une fille du clan. Crimes d'honneur, crimes crapuleux, exactions, chapardages multiples, tout l'éventail de la délinquance et de la violence sociale était représenté. La première génération de déportés s'éteignit dans les années trente ou quarante. Ce furent la deuxième, la troisième puis la quatrième génération qui eurent à retisser les liens avec leur pays d'origine, un peu comme si les Acadiens ou les anciens Français de la Louisiane revenaient en France pour y chercher leurs racines. Comme est parlant ce témoignage recueilli par Djafar Aïssaoui pour le journal *Le Monde* du 15 janvier 1984 : « Mon grand-père paternel, un “droit commun”, était de Biskra. Mon père, un métis arabe, puisque ma mère était française, s'est marié avec une Mélanésienne. Moi, j'ai épousé un Indonésien. Mes sœurs sont mariées respectivement à un Français, à un Italien et à un Tahitien. » Tous se sentent désormais calédoniens et n'ont de l'« Afrique » – ainsi appelaient-ils l'Algérie – qu'une vision lointaine, en grande partie refoulée. Pour comprendre à quel point ces Algériens étaient devenus étrangers au pays, voici une anecdote truculente : alors qu'il était le leader indépendantiste canaque et, à ce titre, signataire avec Michel Rocard, Premier ministre français, des accords de Nouméa, le défunt Jean-Marie Tjibaou voulut visiter l'Algérie. Il racontait qu'ayant

longuement parlé avec Chadli Bendjedid, président de la République algérienne, il s’ouvrit à lui de ces Algériens qui, naguère, avaient été déportés là-bas, chez lui. Or, Chadli Bendjedid ignorait toute l’affaire. Mais le comble est qu’il n’avait même pas cherché à en apprendre davantage, ce qui n’avait pas manqué d’étonner au plus haut point son hôte…



OAS

« L'OAS frappe quand elle veut, où elle veut. » Ce slogan implacable sema la terreur dans Alger – qui, pendant des semaines, tomba entre les mains de ses activistes – et dans quelques grandes villes du nord du pays. J'étais enfant à l'époque et j'avais reçu ordre de ne jamais m'approcher d'un inconnu car il pouvait être de l'« OAS ». L'OAS (Organisation armée secrète) fut créée à Madrid, le 11 février 1961, par le général Salan. Ses objectifs et ceux de tous les radicaux de l'Algérie française étaient de saborder la politique du gouvernement en instaurant la violence en métropole et en Algérie et de renverser le général de Gaulle. C'était se lancer dans une politique de terre brûlée avec le soutien plus ou moins implicite de tous ceux qui refusaient que l'Algérie devînt algérienne. Le général Salan, qui était interdit de séjour sur le territoire algérien, parvint à débarquer clandestinement à Alger ou régnait, depuis des jours, une atmosphère insurrectionnelle, et rejoignit les généraux Challe, Zeller et Jouhaud déjà sur place. Le 22 avril 1961, les quatre généraux s'affirmèrent à la face du monde comme étant la France en Algérie. C'était un putsch organisé par ce « quarteron de généraux en retraite », selon l'apostrophe vengeresse de Charles de Gaulle, vêtu pour la circonstance de son uniforme de légende à la télévision.



L'échec du « pronunciamiento » tint en partie au fait que l'armée ne bascula pas du côté de la rébellion. Challe se rendit. Salan et Jouhaud, en fuite, continuèrent à diriger l'OAS qui absorba toutes les petites unités dissoutes du Front de l'Algérie Française (FAF). Roger Degueldre s'occupa de la logistique et recruta un bataillon d'hommes décidés à sauver coûte que coûte l'Algérie française, les « barbouzes » – selon l'expression de Lucien Bodard –, anciens déserteurs, paras sur le retour, fachos de tous bords, collabos revanchards, pieds-noirs, quelques Français métropolitains et quelques harkis. Cette faune composa le sinistre Commando Delta. Ses membres mirent le territoire algérien à feu et à sang. Leur mission : frapper par surprise toutes les cibles qui s'opposaient à l'Algérie française : militants du FLN évidemment, mais aussi les intermédiaires, les « traîtres », les collabos arabes et toute une série d'individus jugés tièdes ou félons : dont Jules Roy (car un écrivain qui commençait à s'interroger sur le sort des Arabes n'était plus aux yeux de l'OAS authentiquement français), le poète Jean Sénac, Jérôme Lindon, éditeur de *La Question* d'Henri Alleg, Françoise Giroud… En un an, l'OAS fit plus de deux mille trois cents morts et cinq mille cinq cents blessés, parfois gravement – la majorité des victimes étaient algériennes. Le 22 août 1962, au Petit-Clamart, sur le chemin de l'aérodrome de Villacoublay, de Gaulle échappa de justesse à un attentat perpétré par un commando formé d'intégristes et d'éléments de l'OAS. Mais déjà, la traque des éléments de l'OAS éparpillés un peu partout en Europe donnait ses premiers résultats. Georges Bidault, ancien responsable de l'Organisation, qui s'était vu retirer l'immunité parlementaire dès le 5 juillet 1961, fut placé sous mandat d'arrêt. Il était alors en exil au Portugal, et partit pour le Brésil quelques mois plus tard. Jacques Soustelle fut arrêté à Milan (15 août), expulsé d'Italie, il se réfugia en Suisse. Il sera gracié comme beaucoup d'autres en 1968. Certains membres de l'OAS se suicidèrent, tandis que d'autres, comme Jean-Marie Bastien-Thiry, chef du commando du Petit-Clamart, furent condamnés à mort par la Cour militaire de justice. Bastien-Thiry fut fusillé au fort d'Ivry. Si la République française avait d'évidence vacillé, tel un vieux chêne elle avait tenu bon et résisté aux vents mauvais qui voulaient l'emporter.



Oasis

Voir : Désert

Odeurs et parfums d'Algérie

L'encens (*bkhoûr*) qui brûle dans les maisons et embaume les ruelles de la médina, le camphre (*kafour*) aux effets encore mystérieux, le safran (*zaafran*) et le santal (*sandal*) qui sont les vizirs désignés de l'ambre (*'ambar*) sont quelques substances qui constituent l'odeur de l'Algérie profonde, celle du souk, de la petite chaumière jusqu'aux grandes haciendas où l'on commence depuis peu à s'intéresser aux fragrances venues d'ailleurs. Car les pays, autant que les individus, ont une « signature » odorante. Que sent l'Algérie, quelle est son odeur ? J'ai une mémoire vive des odeurs, des parfums et des exhalaisons les plus rares. Ainsi, il m'arrive de « sentir », tant d'années après, l'odeur résultant des parfums féminins qui se contrariaient lorsque ces dames se rencontraient au cours d'une fête familiale ou de toute autre cérémonie. J'ai souvent suggéré à mes cousines d'éviter tel ou tel parfum, car il agresse littéralement les narines masculines. Sans résultat probant, puisque le Samsara, qui m'achève, a tenu de nombreuses années de suite. Le recours à l'odeur est également une arme désobligeante de dénigrement, de contestation, d'insulte. Nombre de voyageurs étrangers à l'Algérie l'ont utilisée à bon et à mauvais escient. Il peut s'agir d'une remarque faite négligemment ou d'une façon plus mesquine ou malveillante : ainsi, les multiples textes de Jean Lorrain (1855-1906), qui voyagea en Algérie au début de 1893, sur la « pouillerie » des Arabes et leur « senteur » malsaine ou vulgaire. Sa plume se libère dans *Heures d'Afrique* quand il en arrive aux remugles du quartier arabe de Sidi Bel Abbès : « Je ne sais quelles exhalaisons d'épices et de laine flottent dans l'air, une senteur à la fois écœurante et exquise de charogne et de fleurs violentes, cette espèce de pourriture d'encens, qui est le parfum même de l'Algérie et de tous les pays de l'Islam. » L'Algérie et même l'Islam – c'est-à-dire l'Orient – avaient donc selon lui une odeur spécifique, infâme, une « odeur fétide d'Arabes et de haillons [qui] vous saisit à la gorge… ».

Visiblement, l'orangeraie qui libère ses essences exquises au début de l'hiver n'a pas été visitée par les premiers observateurs, pas plus que les nombreux jardins qui, hier comme aujourd'hui, embaumaient le jasmin, le mimosa, la menthe, tous les parfums de la terre et ceux des embruns marins, alors que le soleil exaltait toutes les puissances végétales…

Olivier

Avec le pied de vigne, l'oranger et le palmier des oasis (voir Palmier dattier), l'olivier est véritablement l'arbre le plus apprécié d'Algérie. Natif d'Arabie et d'Asie Mineure, l'olivier aurait été emporté vers l'ouest par les Phéniciens et les Grecs, et les Romains achevèrent de le diffuser sur le littoral de l'Est algérien : « Aujourd'hui, écrit Pline, il a franchi les Alpes et atteint le centre des Gaules et des Espagnes. » Comme toutes les grandes cultures, l'olivier avait suivi la marche des armées et la voie des conquêtes. On sait maintenant, grâce aux fouilles, que les huileries algériennes ont connu leur essor grâce aux Romains. Les très nombreux vestiges de moulins à huile et de magasins de campagne attestent amplement de l'importance de cette production. Depuis, l'activité n'a cessé ni en Kabylie – qui est le berceau traditionnel de l'olivier et des oléastres, ce qui représente la moitié de la production

nationale – ni dans le reste de la partie tellienne. Le domaine de l'olivier est vaste et éclaté de la frontière marocaine à la frontière tunisienne en passant par les monts de l'Ouarsenis, la région d'Alger, les hauts plateaux, Collo, Mila, Guelma, Oued-Zénati et Annaba. Toutes ces régions de l'Algérie regorgent d'huile, de blé et de miel. Les grandes variétés d'olives sont le *chemlal* qui produit une huile très fine et peut aller jusqu'à l'huile vierge dite « extra » ; l'*adjeraz*, avec son huile grasse et fruitée ; l'*aberkan* et l'*imli* qui produisent une huile utilisée dans la conserverie et surtout la sardine ; le *bouchouk*, également utilisé dans la conserverie ; le *tefah*, qui est une olive très grosse et qui donne une huile immédiatement reconnaissable par les cultivateurs. Il y a aussi l'huile de la région de Sig, celle de Saf-Saf, du côté de Tlemcen, celle du hamma et la « Sévillane » qui est aussi grosse que le *tefah*. La récolte des olives a lieu entre novembre et février. Les techniques de gaulage sont restées identiques à celles qui étaient pratiquées par les Romains et par les Phéniciens. Les olives chômées sont celles qui attendent sous l'arbre, pour une période dite de « chômage », laquelle peut durer plusieurs jours. Après quoi, l'olive est transportée, pressée dans des moulins à huile, filtrée et conservée dans différents types de récipients. Les moulins à huile sont identiques à ceux d'Alep, du Liban, de Syrie, d'Égypte et de la plupart des pays limitrophes de la Méditerranée. Aujourd'hui, des techniques nouvelles de pressage, qui excluent le foulage aux pieds et les grosses meules tournées par des bêtes, sont installées un peu partout sur le territoire. Il fut un temps où l'huile algérienne a pénétré les marchés allemand, anglais, italien, lituanien, suédois, japonais et canadien.

Opium et haschisch

Un pays qui s'ouvre au monde reçoit de ce dernier ce qui le conforte, ce qui l'enchante, ce qui le transforme et ce qui le détruit. L'Algérie ne fait pas exception. Pendant trente ans, elle refusa les influences extérieures, allant jusqu'à enfermer ses élites, ses jeunes, ses femmes et tous ceux qui aspiraient au changement. Elle était aussi fermée à l'opium qui, dans l'imaginaire collectif, demeure lié à l'Afghanistan, et au haschisch qui, longtemps, demeura une production marocaine. Pendant ce temps, les gros bonnets de la drogue, qui sévissent en Algérie comme partout dans le monde, avaient bien compris les spécificités du pays et ses avantages : l'étendue des frontières, leur porosité, le degré de corruption des fonctionnaires, l'absence de champs de culture sur le territoire national (ce qui réduit d'autant les sulfatages chimiques des carrés de plants, qui restent très décourageants pour les promoteurs) et le nombre de plus en plus impressionnant de consommateurs individuels. Le contexte social, morose et instable, favorise le besoin et développe le manque chez une partie des jeunes consommateurs qui n'ont d'autres moyens pour se payer leurs doses que la mendicité ou le chapardage. Mais la consommation des drogues, surtout urbaine, affecte essentiellement la partie aisée de la population. Toutes les conditions sont réunies pour que le trafic soit le plus rentable et le plus sécurisé possible, car les passeurs sont des êtres anonymes aux abois et sans scrupules. On les recrute par fournées entières et on les sacrifie aussi vite. En Algérie on évite de trop parler des nouvelles filières de la drogue, en particulier celle des maquis islamistes devenus l'AQMI, Al-Qaida au Maghreb islamique, qui, vraisemblablement, fournit une quantité appréciable de kif à tous les consommateurs de la région. De ce point de vue, les talibans afghans font mieux, puisqu'ils tiennent le marché mondial de l'opium. Cela étant, l'Algérie, c'est connu, n'a pas d'homosexuels, ni de prostituées, ni de malades du sida, ni de producteurs de drogues – qu'elles soient dures ou douces –, ni de dealers, ni de passeurs, ni de consommateurs. Bien sûr, j'allais l'oublier, il n'y a pas non plus de toxicomanes. Toutes ces tares sont heureusement cantonnées à l'Occident impie, et sont refoulées miraculeusement à la frontière. Les douaniers algériens, passés maîtres dans ce domaine, refusent le passage de la moindre drogue. Il va sans dire que les chiens renifleurs, dans les ports et les

aéroports du pays, sont nombreux et efficaces. Enfin, la corruption n'a pas encore gâté les milliardaires qui vivent sur le dos des naïfs et des insouciants. Alice au pays des merveilles… Hélas, ce tableau idyllique, personne n'y croit plus, car depuis quelques années, la rubrique des faits divers fourmille d'indications précises, avec même des estimations de grandeur. D'évidence, les nouveaux magnats du h. sont les barons du système, ceux qui, utilisant leurs méthodes habituelles de pilleurs cyniques, piétinent les lois nationales. Une fois le lièvre levé, tous les trafics ont repris allégrement et suscité, moyennant de grosses sommes d'argents, des vocations de passeurs insoupçonnés, comme des dames de grand âge, des bébés en couche, des cadavres bourrés de blanche, des biberons pour nourrissons remplis de poudre au lieu de lait… Le génie diabolique des maquignons est à l'œuvre pour tromper le plus vigilant des douaniers. Je passe sur les victimes, que l'on retrouve parfois une balle dans la tête sur le bas-côté des routes, et d'autres dommages collatéraux aussi sordides que fréquents. Certes, l'Algérie n'est pas le Mexique et l'on n'y meurt pas encore d'une balle perdue, mais la morale est si dépréciée et les perspectives d'emploi pour les jeunes si réduites que rien ne peut plus étonner personne. Il y a fort à parier que ceux qui se livrent aux trafics plus classiques, telle la prostitution, se sont recyclés naturellement dans le business de la drogue. En effet, s'ils ne sont pas de grands amateurs de drogues dures, les Algériens ont toujours aimé les excitants naturels comme le haschisch, rarement considéré comme une herbe du diable, car peu connu par le grand public. Par sa situation géographique, le pays se trouve au croisement des routes les plus fréquentées de l'industrie opiomane. Cette circulation bénéficie d'une grande exposition à l'ouest – Maroc oblige – mais aussi au sud, avec l'arrivée sur le marché de l'AQMI qui semble, dans ce domaine, plus active que par le passé. Enfin, le climat de l'Algérie favorable aux plantes l'est également à toutes les drogues qui en sont extraites.

Le tabac (*dûkhkhan*) fut introduit en Algérie dans le courant du XVIe siècle. Les Turcs avaient l'habitude de fumer leur *chibouk*, long tuyau surmonté d'un fourneau. Depuis cette date, et malgré les interdits, fumer le tabac était considéré comme élégant et sa culture était non seulement tolérée mais encouragée. De nombreuses fabriques s'y étaient intéressées au tout début de la colonisation, allant jusqu'à produire des crus réputés que l'on trouvait sur le marché européen. La feuille de tabac était cueillie encore verte puis était séchée dans des hangars aérés et, enfin, broyée. Cet artisanat a résisté le temps que la fabrique automatisée vienne transformer les usages, développer et populariser la cigarette dont une au moins est restée fameuse : la Bastos. Mais il y a loin de la bouche aux lèvres : le haschisch a toujours joui d'une aura supérieure à celle du tabac qui, en se banalisant, avait tout perdu. Un adage populaire résume d'ailleurs ce lien : « Le fumeur de kif est un sultan ; le fumeur de tabac est son ministre » (*mûl al-kif sûltan ; mûl at-tab ûzirû*).

Oran

Heureuse capitale de l'Ouest, la « ville espagnole », que ses habitants n'évoquent jamais sans ajouter à son nom un qualificatif d'amour : Oran la Belle, *Wahran al-bahya*. Cet attribut de beauté, la ville l'a fièrement porté – tant elle était belle et joyeuse – tout au long de son histoire, ce qu'un enfant du pays, le chanteur Ahmed Wahbi, a clamé au XXe siècle et qu'un journaliste fameux, Jean-Pierre Elkabbach, continue à magnifier. Il est vrai qu'Oran n'est pas une ville, c'est un état d'esprit. Pourtant, au-delà de sa fraîcheur primesautière, Oran, comme Annaba à l'autre bout du pays, a une longue histoire maritime, et est, de surcroît, une ville d'histoire et de bravoure. Elle est l'envers, joyeux, de la tragédie humaine qui se joue en Algérie depuis tant de siècles. Ville de passion et de flamboyance, Oran offre son corps et son

cœur aux sentiments les plus contrastés : la beauté de la ville vue depuis Santa-Cruz, mais aussi le sordide des bas-fonds du Hamri, non loin de la gare, et de ce qui était naguère des coupe-gorge fuis par les Espagnols mais décrits avec gourmandise et force détails par certains voyageurs français, tel A. Gorguos dans un texte qu'il consacra à Mohammed el-Kébir, ancien bey d'Oran : « Une autre journée fatale aux Espagnols est celle dite en arabe l'Affaire d'El-Homri : "La garnison du fort El-Merdjadjou, étroitement bloquée, se trouvait dans une situation des plus critiques. Elle ne pouvait plus résister longtemps, si des secours suffisants ne lui arrivaient. Le commandant de ce fort fit connaître sa position au gouverneur d'Oran à l'aide d'un porte-voix. On répondit de la ville, par le même moyen, qu'au point du jour, le lendemain, on enverrait des provisions et des munitions suffisantes. Ce dialogue fut compris par un soldat musulman qui se hâta d'informer Bou Chlagham des projets médités pour le lendemain. Le bey (d'Oran) prépara aussitôt une embuscade sur le chemin par où devaient passer les secours envoyés au Merdjadjou. Le lendemain, au point du jour, les Espagnols sortirent en effet. Quand ils furent arrivés à l'endroit appelé El-Homri, les musulmans sortirent tout à coup de l'embuscade, se précipitèrent sur leurs ennemis déconcertés, en tuèrent autant qu'ils voulurent et firent un grand nombre de prisonniers…" »



En effet, les Espagnols dominèrent entièrement la ville et ses environs, notamment Mers el-Kébir, pendant plusieurs siècles, et surtout à partir de 1505 sous le gouvernement du comte d'Alcaudete. De cette période lointaine date l'attrait des Oranais pour l'espagnol, qu'ils ont parlé jusqu'au lendemain de l'Indépendance. Oran était une petite Barcelone, une ville andalouse où flottait un parfum madrilène, un îlot de paix, lieu où l'Algérie nouvelle pouvait se réinventer. Dans les années soixante et soixante-dix, nous venions de nos régions lointaines de l'Est pour nous égayer auprès des Oranaises, plus affranchies que toutes les Algériennes, plus sûres d'elles, plus naturelles. On les voyait comme l'un des parangons de la future femme algérienne. Oran est le chenal par où circule l'air marin qui irrigue les contrées et villes voisines : Tlemcen, Saïda, Aïn-Témouchent, Sidi Bel Abbès, Aïn-Sefra, Maghnia, Oudjda, Relizane, la frontière marocaine avec laquelle l'Ouest algérien a toujours entretenu des liens ambivalents. C'est le même sang qui bouillonne de part et d'autre de la limite fluctuante qui sépare les deux peuples. Les habitants de la région maudissent l'autisme de leurs autorités respectives et veillent à ne pas se froisser mutuellement. Ne pas jurer, ne pas injurier, ne pas commettre l'irréparable : les liens sont ethniques et familiaux, au moins par la langue et par les coups du sort. La pensée fluide du désert domine les facéties apparentes du tempérament joyeux et presque bon enfant des gens de l'Ouest. Oui ! Oran a l'âme d'une grande dame de province, mais l'esprit est celui d'une ville capitale.

Oranges et orangeraies

Voir : Faune, flore et fruits d’Algérie

Orientalisme

Voir : Femme algérienne dans la peinture (La)

Oulad Sidi Cheikh

Voir : Confréries religieuses



Palmier dattier

Tout au long du piémont saharien, le palmier dattier (connu sous son nom latin de *Phoenix dactylifera* et de *nakhla* en arabe) est l'arbre qui règne en majesté sur toutes les régions chaudes et surtout dans les oasis que l'homme a creusées à même la nappe phréatique. Le palmier dattier maintient en vie les oasis sur lesquelles il trône (*wahat, daya*) et rend le désert dont il est l'arbre nourricier moins inhospitalier. Outre la datte de lumière qu'il fournit en abondance, les paysans récoltent également sa sève, le *lagmi*, qui peut valoir toutes les boissons sirupeuses du nord, ainsi que les sirops que l'on boit à longueur de journée dans les cafés. Les connaisseurs savent bonifier le *lagmi* et le transformer en une boisson légèrement alcoolisée. Enfin, les chamelons se nourrissent de pousses de *thala*, un arbrisseau de la famille des acacias que l'on trouve dans la sous-palmeraie. Je reviens sur la datte de lumière, *deglet-nour*, le fruit que produit avec l'excellence requise tout le Sud algérien, et particulièrement sur son exploitation dans les oasis les plus proches. Quel joli nom pour un fruit pulpeux où la chair est une sorte d'offrande divine, un fruit qui plaît tant aux enfants, car ils en font facilement une gomme qui leur colle aux doigts et qu'ils sucent après l'avoir bien malaxée ! Quel hommage en même temps à l'arbre qui le porte, le palmier dattier, de bonne réputation puisqu'il est cité dans la Bible, dans le Coran et dans la plupart des ouvrages de poésie saharienne. L'Algérie l'a reçu en des temps immémoriaux et le porte en ornement comme un bijou mystérieux. Il est un talisman contre la famine. La richesse du Sud est sans conteste la phœniculture et ses palmeraies immenses, leurs arbres vivaces qui laissent sourdre une eau cristalline à leurs pieds et une ombre des plus bénéfiques. La datte la plus sucrée du monde, la plus

luisante, est donc cette variété qui laisse filtrer un semblant de lumière. On a beau chercher à l'imiter, transplanter ses graines ailleurs, la contrefaire dans certaines coopératives de pays voisins, la star des dattes demeure la *deglet-nour*. Celles de Biskra et de Tolga ont acquis une célébrité qui se vérifie désormais sur tous les étals du monde. Le palmier est un arbre extrêmement sensible, malgré sa haute stature, son cou élancé et le panache luxuriant de ses branches. Il lui faut beaucoup d'eau (*foggaras*, nappes phréatiques peu profondes, oueds en entonnoirs, puits), une qualité chimique du sol environnant, avec une salinité très réduite, un ensablement significatif, et surtout jouir d'un ensoleillement et d'une exposition aux vents suffisants qui accompagnent ses transformations, la pollinisation, la montée de sève. Un complément de limon fertilisant est apporté par certaines crues localisées. Il y a beaucoup d'autres types de dattes, certaines locales et d'autres venues de cette large bande de terre qui va du Maroc jusqu'en Libye, en Égypte et en Irak, le plus grand réservoir de palmiers dattiers du monde. Le seul ennemi réel du palmier dattier est un champignon de sol appelé *bayoud* (son nom scientifique étant *Fusarium oxysporum f. sp. Albedenis*). Originaire de la vallée du Draâ, au Maroc, où il apparaît en 1870, le *bayoud* progresse rapidement pour contaminer des milliers de palmiers dattiers dans le Sud oranais où il est signalé deux décennies seulement plus tard. Aujourd'hui, son foyer le plus actif se serait stabilisé autour de Ghardaïa et du M'Zab. Mais la prophylaxie encore efficace il y a seulement une dizaine d'années risque de se révéler insuffisante à terme, en raison notamment de la multiplication d'unités de production de dattes destinées à l'exportation. Outre les épandages de produits chimiques et la destruction régulière des pieds contaminés, la recherche se concentre désormais autour des variétés de palmiers dattiers qui développeraient, plus que d'autres, une résistance à la maladie. La palmeraie de Laghouat, qui produisait naguère une datte assez médiocre, mais qui s'est améliorée depuis, définit la limite nord du Sahara.

Passeport

Le passeport est vert, rouge bordeaux ou bleu. Il n'y a pas de passeports multicolores ni de passeports jaune citron. Il lui faut du sobre, de l'uni, car le passeport est l'épiderme pictographique d'une nation, ce par quoi un pays se présente au monde. Sinon, à quoi tiennent la valeur d'un passeport et son symbole ? À la conjoncture, aux liens diplomatiques bilatéraux, à la confédération de pays auxquels appartient le ressortissant. « Ressortissant », une étrangeté linguistique par laquelle on désigne le « national » de tel pays qui, dans un pays qui n'est pas le sien, est protégé par une délégation diplomatique ou consulaire. Cela signifie, à coup sûr, qu'en l'absence de « délégation » le pays est interdit aux ressortissants étrangers, à moins qu'ils eussent satisfait aux rituels du sésame universel, le visa. Au demeurant, un voyageur peut-il être reçu et respecté différemment qu'un autre, de même niveau social, sans être réduit à voir les avions décoller sans avoir pris place dedans ? Où en est-on avec le passeport algérien, et sa « valeur frontière » depuis une vingtaine d'années en Europe, en Asie, en Afrique ? En Afrique, l'Algérie tiers-mondiste continue encore à jouir d'une certaine estime mais, dans le reste du monde, à commencer par les pays arabes eux-mêmes, l'Algérie n'est plus rien. Les Algériens ne comprennent pas cet ostracisme : en de nombreuses occasions, ils ont montré une adhésion sans faille à la cause arabe et ils pensent que ces pays, à la fois proches géographiquement et lointains en raison des systèmes politiques en vigueur, les méprisent. Je me trouvais un jour au consulat général d'Égypte où je remarquai deux Algériens d'un certain âge qui patientaient dans un coin de la salle en devisant à voix basse. Toute la matinée, les jeunes touristes européens – certains étaient des ivrognes déguenillés – passèrent devant eux, déposèrent leurs passeports européens, se virent automatiquement attribuer leur visa touristique qu'ils devaient récupérer en début d'après-midi. Les deux Algériens attendaient le

sésame depuis six mois ! Pourtant, il s'agissait – je le compris en discutant avec eux – d'hommes d'affaires tout à fait respectables dont le carnet de commandes était plein. Leur seul tort était d'être algériens… Les remèdes ? Ils sont institutionnels. L'Algérie, de même que les autres pays du Maghreb occidental, ne semble pas pressée d'achever cette mythique Union du Maghreb arabe, Arlésienne que l'on sort régulièrement lorsque des conflits agitent la région. L'intégration devrait aussi concerner les pays de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) et de la Ligue arabe, et pourquoi pas de l'Organisation de la conférence islamique (OCI). Si toutes ces organisations facilitaient la circulation de leurs citoyens respectifs, on assisterait à la naissance d'un marché commun et la carte politique serait extrêmement diversifiée. Les Algériens partiraient davantage vers l'Asie et l'Afrique, et même vers les autres pays arabes, ou musulmans, comme la Turquie ou l'Indonésie, plutôt qu'en Espagne ou en France. Les flux migratoires eux-mêmes seraient alors bousculés. Au demeurant, les Algériens savent-ils que nombre de pays dans le monde, au moins jusqu'à une date récente, n'exigent pas de visa ? Dans ce domaine, il faut faire renouveler son passeport tous les ans. De passage au sultanat de Bruneï, dans l'île de Bornéo, et disposant d'un week-end de liberté, je décidai de faire escale à Kuala Lumpur, en Malaisie, au lieu de rentrer directement à Paris. En arrivant à l'aéroport international de la capitale malaisienne, je fis la queue au bureau de l'immigration non sans une certaine appréhension. Je présentai mon passeport, déclinai mon identité et expliquai que j'étais de passage. Le douanier arbora alors un large sourire et me dit en me rendant le document : « *Welcome to Malaysia*, vous avez trois mois, *free* ! Au bout de trois mois, vous pouvez prolonger votre séjour de trois mois encore, puis vous passerez au service de l'immigration si vous voulez rester en Malaisie. » Une autre fois, je remontai de Ziguinchor, dans le sud du Sénégal, sur le fleuve Casamance, et dus traverser la Gambie. À la frontière, je montrai mon passeport et la douanière me dit de passer. Derrière moi venait un couple de Suisses. La douanière leur annonça : « Vous devez vous acquitter de 40 dollars chacun. Droit de visa ! » La Suissesse ne put s'empêcher en me désignant de faire remarquer que je n'avais, moi, rien payé. « Il est algérien ! », lui rétorqua la douanière, sobrement. S'il est certain que les pays où le passeport algérien est mieux considéré que le passeport suisse sont peu nombreux, il est indubitable que ceux où le passeport algérien est un boulet pour celui qui l'arbore, ce sont les pays arabes.

Pataouète

Voir : Sabir et pataouète

« Pays de la soif »

Voir : Désert

Peinture algérienne (La)

Parler de l'art en Algérie revient à faire l'historique de l'École d'Alger et surtout évoquer la seule institution que les Algériens doivent rétablir dans ses fonctions originelles, la villa Abd el-Tif, qui est

une sorte de villa Médicis algérienne, spécialisée dans l'art et qui fut le premier centre d'exposition de la capitale à la fin du XIX[e] siècle. L'ancêtre du Guide bleu pour l'Algérie notait déjà en 1908 : « D'une belle maison mauresque de la fin du XVII[e] siècle, Abd el-Tif, on se propose de faire la "villa Médicis" de l'Afrique française : les premiers peintres y sont entrés en 1907. » Pendant plus de cinquante ans, les artistes invités y approfondissaient les arcanes de la peinture classique après avoir satisfait aux conditions de séjour qui relevaient du parcours de combattant. La villa elle-même, très élégante, présentait toutes les caractéristiques de l'architecture locale de bon aloi. Elle fut inaugurée en grande pompe en 1908. Mais au-delà de la villa, il y a tout l'art algérien, ou inspiré par l'Algérie, et dont une partie est pieusement conservée au musée national des Beaux-Arts, dans quelques musées régionaux, dans différentes administrations centrales, dans des ministères, à la présidence. Car ce pays a envoûté de grands artistes. Dehodencq, Fromentin, Dinet, Renoir ou Chassériau devinrent des habitués. Henri Matisse (1869-1954), lui aussi, a succombé à l'atmosphère algérienne.

Horace Vernet (1789-1863) a été le peintre de la conquête autant que Philippoteaux, son contemporain. À ce titre, il a suivi pas à pas la progression de l'armée française au début de l'occupation en accumulant des toiles comme *La Bataille d'Isly*, *La Prise de Bougie*, *La Prise de Bône*, *La Prise des hauteurs de Coudiat Ali*. En revanche, un tableau célèbre comme *Femmes d'Alger dans leur appartement* de Delacroix (1798-1863) peut-il être considéré comme une peinture algérienne ? C'est un fait que ce qu'on appelle la « peinture algérienne » n'est algérienne que par rapport à son cadre naturel et à ses personnages, qui témoignent du style de vie et de l'onirisme de l'Algérie…



Si l'on s'en tient à la notice que lui consacrent nombre d'encyclopédies, Eugène Fromentin (1820-1876) – né au moment où la conquête de l'Algérie se préparait – serait le peintre le plus puissant et le plus inspiré du XIX[e] siècle. Il n'a « ni les lourdeurs de Decamps, ni la précision quelquefois dure de Gérôme » – *dixit* un critique d'art – et ses récits sont des plus « pénétrants ». Fromentin a la particularité d'être à la fois peintre et écrivain. Ses notes sur le Sahara et sur le Sahel soutiennent une œuvre picturale déjà solide, dite néo-orientaliste et qui est tournée vers l'Algérie et, dans une moindre mesure, vers l'Orient. Qui ne connaît sa toile intitulée *Arabes attaqués par des lions* ? Ou encore *Les Gorges de la Chiffa*, *La Place de la Brèche à Constantine*, *L'Enterrement maure*, *La Chasse à la gazelle* ? Rien de la vie sauvage du pays le plus convoité du moment n'échappe à son pinceau et, lorsqu'il pose son chevalet à tel endroit, c'est pour le restituer avec précision et sensibilité. *La Chasse au faucon* (1873), également appelée *La Curée*, conservée au Louvre, est sa toile la plus connue, ce qui surprend l'observateur, la peinture orientaliste ayant déjà pris le tournant qui lui sera fatal, celui de l'exotisme. Les chevaux, notamment, sont peints avec une dextérité qui ne trompe pas quant à son talent, et les notes subtiles et variées sur la lumière, le trait, la couleur ne font que l'exalter.

Étienne Dinet est né en 1861 à Paris, mais il vécut et mourut, en 1929, à Bou-Saada, au bord du chott El-Hodna, dernière ville-oasis avant le désert et, en même temps, la plus septentrionale des villes du

désert. Sa maison est depuis devenue un musée que l'on visite avec un certain recueillement. On le voit en frontispice dans ses *Tableaux de la vie arabe* en compagnie de son *alter ego* Slimane ben Brahim, l'« ami » arabe et le confident, dans un salon décoré à la Loti, avec une tapisserie orientale au mur. Dinet est devenu le sage du pays quand, déjà converti à l'islam à Alger et ayant pris le prénom de Nasreddine, il fit son pèlerinage à La Mecque, en 1929. Il est resté célèbre par son style singulier, en partie impressionniste, mais déjà très orientalisant, à moins qu'il ne soit tout simplement « algérianiste », le terme étant cependant très connoté. Mais son coup de pinceau est caractéristique, autant qu'on puisse en juger d'après sa toile *Esclave d'amour et de lumière des yeux* (Biskra, 1900), sans doute la plus célèbre de toutes, conservée depuis 1901 au musée du Luxembourg. Les deux jeunes gens qui s'enlacent tendrement ont tout d'une utopie. L'allure, l'empressement de l'homme, la complicité languide de la femme et surtout les lourds bijoux en argent damasquiné de la femme biskrie en font des prototypes possibles de l'amour tel qu'il naît et grandit dans l'oasis. Le sens du mouvement et la force des personnages explosent dans une autre toile, assez modeste, intitulée *Le Forcené* (conservée au Petit Palais) : une foule d'hommes et de femmes (ce qui est déjà en soi étonnant) poursuit un homme armé d'un long couteau, tente de le maîtriser en s'agrippant à son corps musculeux et décharné et en le rouant de coups. Là encore, les personnages sont tous vêtus selon la mode locale et tranchent par leur carnation, leur souplesse, leur force naturelle. La touche de Nasreddine Dinet est là : un geste précis et délicat, raffiné mais sobre ; l'excès de détails aurait, d'ailleurs, jeté le doute sur l'existence même des modèles.



À peu près à la même époque que Dinet, vécut Mohamed Racim (1896-1975), calligraphe et miniaturiste algérien dont l'art est parfaitement maîtrisé et soyeux, avec « une incontestable originalité », comme l'a écrit Georges Marçais, spécialiste de l'art musulman au Maghreb, qui ajoute que Racim se nourrit à « une élégance souveraine de dessin et un sens subtil de la couleur » (1960). On lui doit des pièces magnifiques représentant des intérieurs algérois, des danses de femmes, des batailles navales, des fontaines de jardins, autant de tableaux de la vie musulmane d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi l'illustration de livres fameux comme *Les Mille et Une Nuits*. Ce n'est pas de la peinture à proprement parler, mais la miniature se mêlant si adroitement à l'enluminure, il n'est pas vain de lui accorder le titre de créateur génial et talentueux. Car, plus encore dans les années cinquante que maintenant, la peinture était un art d'invention et de toucher. De ce fait, il était alors plus visionnaire et plus imaginatif que durant les décennies suivantes. Mohamed Racim, de même que son frère Allal Khodja, est issu d'une tradition qui remonterait aux Turcs et qui s'est largement épanouie au sein d'une famille d'enlumineurs et d'artisans, les Bensaïd. La peinture algérienne est véritablement une synthèse de plusieurs courants. On passe du regard extérieur au regard intérieur, à la vision que le miroir de l'œil renvoie. Jean de Maisonseul (1912-1999), qui fut notamment l'un des conservateurs du musée national des Beaux-Arts d'Alger, est un exemple de cette peinture « minérale et aérienne » tout à la fois.

Aujourd'hui, le constat est malheureusement déplorable. Sans que les jeunes artistes algériens y soient pour quelque chose, une forme d'art académique et insipide s'est imposée dans toute la création, un peu comme en Russie soviétique où l'on rêvait d'un art dit révolutionnaire qui aurait détrôné la peinture bourgeoise, dite décadente, du XIXe siècle, celle des tsars, même si cette Russie – il faut le lui reconnaître – a protégé mieux que d'autres régimes le patrimoine universel qu'elle abhorrait officiellement. Il suffit de visiter les musées de Saint-Pétersbourg (ex-Leningrad) ou la galerie Tretiakov de Moscou pour s'en rendre compte. C'est-à-dire que, pour l'heure, il n'y a pas de tendance picturale à proprement parler en Algérie, hormis les quelques tentatives de peintres isolés qui obtiennent, à la force du poignet, une reconnaissance nationale et même internationale, puisqu'ils sont exposés dans beaucoup de galeries du monde, dans des musées et lors de manifestations de prestige. Cependant, la relève est en marche. Ce sont Mohamed Temmam (1915-1988), miniaturiste, Ali Ali-Khodja (1923-2010), miniaturiste, peintre et petit-fils du dey d'Alger, Bachir Yellès (né en 1921, à Tlemcen, mais qui travaille à Alger), l'un des fondateurs de la nouvelle école de peinture d'Algérie, Baya (1931-1998), célèbre pour sa peinture naïve. On peut citer aussi Abdelkader Guermaz (1919-1996), M'Hamed Issiakhem (1928-1985), peintre abstrait et aussi conceptuel que l'est Mohamed Khadda (1930-1991) dont l'intérêt est porté vers le « signe », Abdellah Benanteur (né en 1931, à Mostaganem), graveur, ou Mohamed Aksouh (né en 1934). Nombre de ces peintres doivent la renommée dont ils bénéficient à Jean Sénac. Mais l'art algérien vit aussi au sein de nombreux ateliers de la capitale et des villes de l'intérieur, et également à l'étranger. C'est le cas de Choukri Mesli, né en 1931, de Rachid Khimoune, né en 1953, d'Abdellah Ghedjati, également né en 1953. Ce dernier vit à Sétif où il travaille, depuis des années, à une œuvre forte et puissante. Quant aux tentatives plus récentes, elles relèvent beaucoup de styles, tachisme, figuration, peinture morte, art abstrait en général, sans en avoir encore imposé un qui leur soit propre. Une exception remarquable : le travail subtil de Rachid Koreïchi (né en 1947, à Aïn-Beida) dans l'univers du graphisme arabe et de ses multiples possibilités. Mais sourd comme il l'est depuis trop longtemps à la demande sociale, l' « art » algérien n'est pas un art engagé et ne conteste aucune forme. Son incapacité à traduire la réalité convulsive est révélée par le style, trop complaisamment esthétique, comme s'il voulait échapper justement à la pesanteur du réel. Il est dans bien des cas sans direction propre ni références. Les portraits sont rares, car ils requièrent un talent qui n'a pas eu le temps de s'épanouir, et la peinture classique a disparu au XIXe siècle, avec les premiers maîtres français.

Presque omniprésent, l'art officiel est fondé sur la symbolique du pouvoir : la lutte héroïque du peuple algérien (qui, dans le domaine artistique, se résume à la geste non moins héroïque, mais de quelques centaines de moudjahidine seulement), le ressassement des trois révolutions lancées au temps de Boumediene et qui, toutes les trois, ont échoué : la révolution agraire, fer de lance de son socialisme à l'algérienne, la révolution industrielle qui a laissé quelques traces, et la révolution culturelle, qui reste encore à inventer. Tel l'auguste et tourmenté Œdipe, l'art algérien est véritablement aujourd'hui à la croisée des chemins…

Penseurs d'envergure en Algérie

Quelle a été la position des penseurs à l'égard du problème algérien, que ce soit au début de la conquête ou tout au long du siècle et demi de colonisation ? Je passe ici en revue quelques penseurs d'envergure : les saint-simoniens, Alexis de Tocqueville, Karl Marx, Maurice Thorez. Il convient de comparer leurs opinions à celles des historiens, des poètes, tel Victor Hugo, ou des militaires de leur temps mais aussi des écrivains postérieurs, dont le plus fameux fut Albert Camus (voir ce nom). Dans le

parcours intellectuel d'Alexis de Tocqueville (1805-1859), l'Algérie comptait peu : il y effectua deux voyages, en 1841 et en 1846, et rédigea de sa main un rapport assez mitigé où il était question des principes intangibles de la colonisation. S'il a été le premier à demander la fin du régime militaire dans cette colonie, il n'est pas allé jusqu'à récuser la présence française, bien au contraire. On lui reprochera longtemps cette phrase : « La colonisation sans la domination sera toujours, suivant moi, une œuvre incomplète et précaire » (*De la colonie en Algérie*, p. 65). D'ailleurs, toute la démonstration de Tocqueville tenait au déséquilibre sémantique de ces deux mots, à savoir « colonisation » et « domination ». Comment coloniser sans dominer tout en suscitant un minimum de respect de la part des populations autochtones ? Selon lui, sans ce respect, toute domination est vouée à l'échec. Il fallait que les indigènes acceptent pleinement la présence des allogènes pour que ces derniers puissent donner le meilleur d'eux-mêmes. Mais, en même temps, comment coloniser un peuple si éloigné de soi-même sans le dominer durablement ? Dilemme d'autant plus aigu qu'il avait suscité des débats houleux à l'Assemblée, tandis que de nombreux libres-penseurs, à l'instar des saint-simoniens, allaient s'engouffrer dans la brèche et poser les jalons de nouvelles conventions entre les peuples. Mais certaines observations faites par Tocqueville sur l'Algérie le dédouanent, en quelque sorte, de toutes ses hésitations. En voilà une qui vaut son pesant d'or : « Quoique la côte d'Afrique ne soit séparée de la Provence que par 160 lieues de mer environ, qu'il se publie chaque année en Europe la relation de plusieurs milliers de voyages dans toutes les parties du monde, qu'on y étudie assidûment toutes les langues de l'Antiquité qu'on ne parle plus et plusieurs des langues vivantes qu'on n'a jamais l'occasion de parler, on ne saurait cependant se figurer l'ignorance profonde dans laquelle on était, il n'y a pas plus de sept ans, en France, sur tout ce qui pouvait concerner l'Algérie : on n'avait aucune idée claire des différentes races qui l'habitent ni de leurs mœurs, on ne savait pas un mot des langues que ces peuples parlent ; le pays même, ses ressources, ses rivières, ses villes, son climat étaient ignorés ; on eût dit que toute l'épaisseur du globe se trouvait entre lui et nous. On savait même si peu ce qui se rapporte à la guerre, qui cependant était la grande affaire du moment, que nos généraux se figuraient devoir être attaqués par une cavalerie analogue à celle des mameluks d'Égypte, tandis que nos principaux adversaires, les Turcs d'Alger, n'ont jamais combattu qu'à pied. C'est dans cette ignorance de toutes choses que nous mîmes à la voile, ce qui ne nous empêcha pas de vaincre, car sur un champ de bataille la victoire est au plus brave et au plus fort et non au plus savant… » (*Lettre sur l'Algérie*, 1837). L'acuité et l'actualité de ce propos, quelques années seulement après la conquête, montrent combien la vigilance était de mise et que les élites de l'époque n'ignoraient rien de la désinformation ambiante au sujet de cette nouvelle colonie. Contemporain de Tocqueville, Karl Marx (1818-1883), un autre penseur de renom, s'intéressa d'assez près à l'Algérie, où il séjourna quelque temps. Avec Friedrich Engels, son compagnon de toujours, qui rédigea une longue notice sur l'Algérie pour une encyclopédie américaine, Marx s'intéressa aux systèmes économiques de production et à d'autres spéculations philosophiques liées, qui servirent d'architecture à la future « lutte des classes ». L'Algérie présentait pour l'un et pour l'autre un intérêt évident. D'autant que la rédaction du *Manifeste du parti communiste* en 1848 n'était pas entièrement isolée du contexte qui amena la France à occuper l'Algérie. C'est au début des années 1880 que ses médecins et Engels poussèrent Marx à aller se reposer sur la Côte d'Azur, avant qu'il n'opte finalement pour l'Algérie où il se rendit en steamer. Lors d'un séjour à Alger qui dura du 20 février au 2 mai 1882, Karl Marx, entre deux séances de soins balnéothérapiques qui lui étaient imposés par son médecin, passa de longues heures à méditer sur la situation algérienne et à écrire. En Kabylie, il découvrit l'organisation sociale et politique des villages, les *djema'a*, qui portait en germe une forme de communisme antique, ce qui le réjouissait. Il s'était pris à rêver au « village mondial » qui aurait été ordonné selon les règles d'un socialisme parfait. Dans ses *Lettres d'Alger et de la Côte d'Azur*, sans doute le dernier ouvrage écrit de sa main, Marx fit toute une série d'observations qui anticipent cet éden parfait mais, en même temps, il ne manqua pas de décrire la société qui l'accueillait, la sollicitude

des médecins et leur amitié qui le consolaient de l'absence de ceux qu'il aimait le plus et auxquels il écrivait régulièrement. Marx décéda à Londres en mars 1883, un an et demi après Jenny, son épouse, morte alors qu'il était en Algérie et qu'il n'avait pu accompagner à sa dernière demeure. Il ne s'exprima finalement guère quant à la nature même de la colonisation et à ses orientations futures.



On doit à Charles-Henry de Rouvroy, comte de Saint-Simon, né à Paris en 1760 et mort en 1825, d'avoir inventé un système philosophique fondé sur des idées simples mais vigoureuses : la société idéale doit être organisée autour de trois corps distincts : les Sages (artistes, libéraux) qui la gouvernent ; les Conservateurs (ou possesseurs) et les Égalitaires, qui forment le peuple. Il ajoute que le déisme qui, selon lui, était soit mort, soit moribond, devrait être remplacé par le physicisme, une « religion des sciences » fondée sur le respect du progrès et de la société industrielle. Cette « religion » regrouperait l'élite des savants dans un cercle vertueux ayant pour vocation de promouvoir, dans tous les domaines, la pensée novatrice. L'un des éléments de cette philosophie matérialiste, enthousiaste et confuse, est le travail. Un plaidoyer explicite en faveur de ces idées fut repris systématiquement dans la revue *L'Industrie*, qu'il lança dans les années 1815, et qui se transforma peu après en un journal appelé *L'Organisateur*. Auguste Comte et Augustin Thierry rejoignirent alors le maître, poussant ses idées jusqu'à la fin du XIXe siècle. Les saint-simoniens, Olindes Rodrigues, Duvergier, Léon Halévy, Adolphe Blanqui, Ismaÿl Urbain, mais surtout le Père Enfantin et Armand Bazard – qui seront un moment les chefs de l'Église-secte saint-simonienne –, étaient les adeptes, comme chacun sait, des idées de progrès les plus farfelues et les plus originales. Les saint-simoniens avaient deux obsessions en Algérie. Premièrement, transformer suffisamment les Arabes de façon à les rendre les plus dociles possible aux expériences sociales nouvelles qui germaient dans leurs cerveaux et en particulier dans celui, très fertile, du Père Enfantin. Deuxièmement, modifier les institutions militaires et administratives de la colonie et même les conditions d'hygiène du pays, de façon à faciliter l'acclimatation des nouvelles recrues de souche européenne qui souhaitaient faire fortune dans la plus belle des conquêtes de l'Empire. « L'Algérie, écrit Enfantin, est un excellent lieu d'essai pour plusieurs grandes questions sociales qui agitent la France. » L'auteur n'en était pas à sa première tentative, puisque des essais similaires avaient été menés en Égypte, au moment où ce pays avait voulu se doter d'une infrastructure routière, de canaux, de barrages et de chemins de fer. Voici quelques-uns des objectifs utopiques que poursuivaient les saint-simoniens : améliorer l'organisation du travail des ouvriers, préparer l'avènement d'une « société industrielle » sur le modèle de l'armée (sans la finalité supposée de celle-ci, qui est l'exploitation de l'homme par l'homme), avec son organisation et son efficacité. Certes, ce n'était pas encore le collectivisme bolchevique, qui prendra corps plus tard, mais les mythes sociaux, les grands ensembles et les civilisations à haute valeur culturelle étaient très en vogue. Il était même question d'un « être

collectif », dont l'action sur la nature se vérifierait par un souci d'égalitarisme assez naïf. De là une philosophie du progrès scientifique où les injustices seraient annulées par la création d'une société d'association, renouvelée sur des bases, sinon scientifiques, du moins objectives. C'est pourquoi les saint-simoniens ont cherché pour l'Algérie, à l'instar de ce qui a été tenté auprès de l'Égyptien Méhémet-Ali, à créer une commission scientifique qui étudierait tous les problèmes de ce pays et qui ne serait ni arabophile ni colonialiste. C'est au nom de cette morale sociale que les saint-simoniens allaient développer une série d'expériences originales en Algérie (voir « Royaume arabe » [Le]), dont une fusion Orient-Occident qui restera, comme disent les Arabes, de « l'encre sur le papier », échouera lamentablement dès les années 1839-1840 et deviendra une vague source d'inspiration pour telle ou telle congrégation locale de la colonie. Il faut préciser ici que les saint-simoniens réfléchissaient comme si l'Algérie était vierge de tout occupant. Mais, s'il ne se mua pas en force active, leur esprit marqua durablement les débuts de la colonisation, tandis que ce souffle, malgré tout fraternel, se transmit comme une flamme durable dans le cœur d'une poignée de coloniaux de la première génération, davantage concernés par le sort de leur nouvelle terre que par l'exploitation de l'Arabe. L'une des issues positives de ce mouvement fut la fécondité de la recherche en sciences sociales et humaines qui, dès le début, était la priorité des saint-simoniens. Parmi ces auteurs, il faut citer Adrien Berbrugger, un historien proche du maréchal Clauzel, qu'il suivit en Algérie vers 1834, et rédacteur principal de *La Revue africaine* à laquelle je me réfère encore dans mes travaux. D'autres auteurs de la même trempe travaillèrent à enrichir la réflexion libérale et humaniste de la fin du XIXe siècle, notamment l'écrivain nancéien Gustave d'Eichthal (1804-1886), auteur des *Deux Mondes* (1836) et proche d'Auguste Comte, ou encore des officiers comme Pellissier de Reynaud (1798-1858), l'auteur des *Annales algériennes*, arabisant et « fusionnaire » comme il se définissait lui-même, Ernest Carette (1808-1890), le colonel de Neveu, chef du bureau d'Alger, qui réalisa, vers 1856-1857, l'un des premiers portraits photographiques de l'Algérie.



Lors d'une tournée algérienne effectuée en février 1939, Maurice Thorez, secrétaire général du Parti communiste français, avait prononcé un certain nombre de discours aux thèmes extrêmement progressistes, au point que ses contemporains n'avaient, peut-on dire, rien compris. Parmi les idées que le leader communiste avait défendues, celle qui évoquait la « nation algérienne en formation » était peut-être la plus forte et la plus prémonitoire : « Il y a la nation algérienne qui se constitue historiquement et dont l'évolution peut être facilitée, aidée par l'effort de la République française. » Il va sans dire que Maurice Thorez pensait le concept de « nation algérienne » non pas comme Abdelhamid ben Badis, mais comme la plupart des élites bourgeoises d'Alger et d'Algérie, francophones pour l'essentiel et rêvant d'une Algérie intégrée à la France, un peu comme une grande fédération dans laquelle les communautés – vingt « races » – disposeraient immédiatement d'une large autonomie de gestion parrainée par la métropole. Cette Algérie de cocagne est celle qui s'établit dans la concorde parfaite des nombreux peuples qui l'ont habitée. Comme d'autres, Maurice Thorez ne recule pas devant l'énumération de ces

peuplades, qui, toutes, étaient « civilisées » au point de fournir – au moins pour l'une d'entre elles – du blé aux Romains. Il évoque aussi les descendants des Berbères qui, naguère, auraient donné à l'Église de Rome son plus grand savant en la personne de saint Augustin, évêque d'Hippone, mais aussi le schismatique Donat. « Sont ici maintenant, ajoute-t-il, les fils des Arabes venus derrière l'étendard du Prophète, les fils, aussi, des Turcs convertis à l'islam venus après eux en conquérants nouveaux, des Juifs installés nombreux sur ce sol depuis des siècles. » À ceux-là il fallait ajouter les Maltais, les Espagnols, les Italiens et « les Français de Corse, de Savoie et d'Alsace », ces derniers venus en 1871 pour ne pas devenir prussiens.

L'Algérie aurait-elle suivi un autre chemin en écoutant ces grands penseurs et ces hommes d'action ?

Pépé le Moko

Voir : Cinéma en Algérie (Le)

Peste et choléra

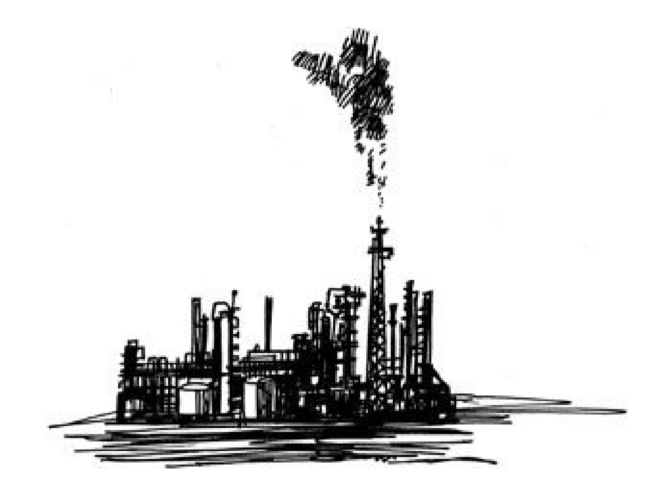
Voir : Médecine en Algérie (La)

Petit vocabulaire de l'insulte

Voir : Quiproquos franco-algériens

Pétrole

Le 26 juin 1956, le pétrole jaillit en Algérie, dans le premier puits que les Français aient découvert, à Hassi Messaoud, qui demeure en fonctionnement. Le gaz sera découvert plus tard, notamment à Hassi R'Mel qui fournit le plus gros volume que l'Algérie exporte aujourd'hui. Le pétrole et le gaz fournissent la plus grosse part de revenus de la balance algérienne, ce qui explique que tous les grands projets qui voient le jour aujourd'hui dépendent directement des gisements d'hydrocarbures. C'est dire les tentations diaboliques qu'ils suscitent. Aujourd'hui, le peuple algérien ne participe pas au contrôle direct des revenus de la Sonatrach, la société mère qui a vocation à produire, acheminer et vendre le pétrole algérien. Car, si les grandes orientations budgétaires sont discutées au parlement, une grande opacité entoure la redistribution définitive des fruits de cet immense pactole. C'est là l'un des enjeux principaux autour desquels, outre la politique proprement dite, les grandes officines du pouvoir bataillent et s'étrillent pour le contrôle de la Sonatrach.



Peur (La)

Voir : Terrorisme

Philippeville (Skikda)

Voir : Villes d'Algérie

Pieds-noirs

J'aime les pieds-noirs, les Berbères et les Mozabites, car chacune de ces communautés se perçoit, à tort ou à raison, comme la mal-aimée du pays. Le mot « amour » ne suffit pas toujours pour dire à quelqu'un combien il nous est cher. Dans certaines circonstances, il signifie même le contraire. Rappelons-nous cet épisode que les pieds-noirs, eux, n'ont jamais oublié : le 4 juin 1958, de Gaulle, apparaissant sur le balcon du Palais du gouvernement à Alger, lève au ciel ses bras interminables et se présente devant le peuple pied-noir en disant : « Je vous ai compris ! Je sais ce qui s'est passé ici… » Puis il emploie très vite le mot « fraternité » et, du coup, les pieds-noirs, rassurés, conquis par la grande voix magique, se bercent de l'illusion que l'Algérie demeurera pied-noire pour toujours. Or, la situation algérienne était effectivement bloquée et aucun homme politique d'aucun bord ne percevait d'issue raisonnable à ce problème. La crise ne pouvait que durer et, en durant, ne faire que s'amplifier. Il fallait, dès lors, trancher dans le vif, soit à l'avantage d'un camp, soit à l'avantage de l'autre. Les pieds-noirs crurent à la parole du Général, à des engagements qu'il n'avait d'ailleurs pas pris. Car, en ce 4 juin 1958, le président du Conseil nouvellement investi ne croyait déjà plus que l'Algérie pût rester française. Le 23 octobre de la même année, de Gaulle lâcha un mot dont on comprit très vite la signification : la « paix des braves ». Il offrait la « paix des braves » pour que le FLN cessât le combat et partageât le pouvoir avec les colons… Mais le GPRA (le Gouvernement provisoire de la République algérienne) repoussa cette proposition jugée trop manœuvrière. Dès lors, les pieds-noirs se sentirent les mal-aimés de l'Algérie française, ceux qui avaient tout misé et tout perdu dans cette aventure que furent la conquête et la colonisation de l'Algérie. On leur avait tant promis qu'aucune promesse à venir n'était de nature à les

conforter. C'étaient des âmes meurtries, brisées, des hommes et des femmes qui n'avaient jamais ménagé leur peine et que la France abandonnait. Mais la mémoire pétrifiée de cette époque agit toujours. Des expressions, des regards vagues, le doute et la culpabilité surgissent soudain. Reprenons rapidement le fil de cette histoire d'un peuplement qui fut heureux souvent et bénéfique, mais qui se solda par la tragédie que l'on connaît. En effet, au début de la colonisation, la France avait tout mis en œuvre pour prouver au monde que cette grande aventure était plébiscitée par la population. Ce n'est pas par hasard que les premiers colons étaient souvent pauvres et démunis. Les premières vagues furent constituées de chômeurs qui n'hésitaient pas à se lancer dans un nouveau projet de vie. Ces premiers colons avaient d'ailleurs été recrutés dans des régions françaises en crise, ne serait-ce que parce que deux États se les disputaient, comme l'Alsace et la Lorraine. Certains de ces colons étaient des déportés, ils furent prélevés parmi la masse qui s'était soulevée au cours des fameuses journées de juin 1848. Venant de Lyon et de Marseille, ils se virent confier de petits lopins de terre, spécialement réservés dans l'Ouest algérien, d'Oran à Mascara, et un peu partout sur la côte algérienne, dans le sillage des victoires militaires. Mais ce fut là un des plus gros échecs de cette transplantation de colons (autant dire de transportation !), car la plupart d'entre eux – peu préparés aux conditions de vie dans des terres à la fois chaudes et humides – abandonnèrent leurs doux rêves et repartirent vers la métropole (voir Français d'Algérie). D'autres vagues de colons suivront. Désormais, à l'instar de la Mitidja, la fameuse plaine entourant Alger, toutes les plaines côtières furent occupées par les nouveaux arrivants. Lorsque l'environnement était encore hostile ou peu pacifié, les hommes de la troupe assuraient la sécurité des colons. Quant aux pieds-noirs, ils tirèrent leur légitimité de la Mitidja, qu'ils travaillèrent amoureusement à rendre féconde. C'est là que les premiers d'entre eux gagnèrent ce sobriquet – devenu une expression courante – de pieds-noirs. Pieds-noirs, sans doute parce qu'ils rentraient les pieds couverts de boue, car le marécage laisse sa marque. « Vous avez battu les soldats du dey, leur disait-on, prenez garde à la Mitidja. » Pieds-noirs aussi parce que le foulage du raisin se faisait de manière artisanale, c'est-à-dire pieds nus. Quand exactement les appela-t-on pieds-noirs ? Nul ne le sait, ce qui prouve que le vocable fut d'abord d'un usage ordinaire, élaboré dans l'alambic du parler quotidien. En tout cas, le mot lui-même existait depuis longtemps, même si l'une des thèses actuelles lui donne des origines marocaines, casablancaises exactement : on aurait parlé de pieds-noirs à la suite d'une blague de potache à Casablanca dans les années 1850. L'expression aurait alors gagné l'Algérie et la métropole. L'expression pieds-noirs est peut-être la transposition de l'anglo-canadien Black Feet (« pieds noirs ») attribué à une riche peuplade indienne qui, en 1836, était la plus puissante des Algonquins de l'Hudson, mais les hypothèses sont nombreuses. Les défricheurs mouraient beaucoup de fièvres pernicieuses : la quinine, découverte depuis peu, n'était pas fabriquée à grande échelle. Ils mouraient de malaria, de paludisme, de dysenterie et de choléra (voir Médecine en Algérie [La]).

Pour comprendre l'ampleur du désastre – car il y a bien eu un désastre en 1962 lorsque des centaines de milliers de pieds-noirs durent quitter dans la précipitation et sous protection militaire leurs champs, leurs propriétés, leurs demeures, leurs amis et finalement leur terre –, il faut donc revenir à l'histoire. Terrible alternative que la leur ! Quitter la terre natale ou y laisser sa peau, « la valise ou le cercueil » – l'expression fit florès. La valise était évidemment moins tragique que le cercueil et quatre-vingt-dix pour cent de pieds-noirs ont dû – la mort dans l'âme – la choisir. Mais la radicalité de l'expression ne dit rien de l'arrachement de ces milliers d'Algériens français qui n'avaient jamais pensé devoir quitter leur belle province. Peu d'entre eux ont eu le temps nécessaire pour trier leurs affaires, classer leur correspondance, transmettre leurs biens, les vendre, les louer, récupérer au lycée le dernier bulletin de notes de la petite, s'offrir un dernier repas en famille… Ce terrible dilemme, Camus l'avait, toute sa vie, pressenti sans jamais pouvoir le théoriser. À vrai dire, personne ne comprenait alors les pieds-noirs, ils étaient inaudibles et leur discours, bien que déchirant, était perçu comme un calcul ambivalent et faux. Le

choix qu'avaient fait certains – une minorité d'entre eux, ceux qui avaient trop à perdre – de soutenir jusqu'à la dernière minute les ultras d'Alger et les tueurs de l'OAS a sans doute assombri la perception qu'on avait de cette population en métropole. Bien sûr, la population algérienne – la population musulmane – aurait pu garantir la sécurité de cette autre partie de l'Algérie, mais la propagande des deux camps avait su exacerber les tensions au point que la rupture entre les communautés était totale. Et l'heure n'était ni à l'autocritique ni à la compassion, ces deux attitudes étant immédiatement considérées comme une trahison en règle, une faiblesse inacceptable. Comment imaginer de nouvelles règles de vie face à la politique de la terre brûlée que les ultras orchestraient avec une rage et un cynisme effrayants ? La France a ignoré la blessure collective des pieds-noirs, et à quel point leur vie avait été brisée dans un silence de tombe. Ils méritaient le respect. Mais, au lendemain de la guerre, la douleur était trop aiguë. Il leur fallait oublier, se reconstruire ailleurs et surtout changer de catégorie sociale. Les temps étaient durs, et l'accueil de la métropole fut pour beaucoup humiliant. Du reste, certains métropolitains – ils le confessent aujourd'hui – regardaient tous les pieds-noirs qui débarquaient à Marseille comme de méchants colons, des profiteurs ou – suprême offense – comme de mauvais Français. Parlaient-ils au moins la même langue qu'eux avec leurs chansons incompréhensibles, et leur patatouète de Bab el-Oued (voir Sabir et pataouète). C'est pourquoi il faut tirer son chapeau à toute cette génération de pieds-noirs qui a souffert le martyre en arrivant en France, le pays de l'indifférence, de la brume glaciale, de l'incertitude et des lendemains qui déchantent. Tous les Suds, et d'abord l'Algérie, leur devinrent innommables. Comme le déracinement était si brutal, nombre d'entre eux n'ont pas admis les grandes enjambées de l'histoire et continuent de rêver à un retour possible. Le lien à la terre mère est donc à la fois viscéral, individuel et incommunicable. Seuls les membres de cette confrérie des gens lésés comprennent le sens de cette douleur qu'ils ressentent collectivement et qui, par-delà les mots, leur donne une consistance que peut-être le réel lui-même n'a pas. À ce niveau d'intensité, on peut même parler d'une tragédie au sens grec du terme, le destin étant ici invoqué comme, jadis, l'injustice des dieux de l'Olympe. Et le mot *mektoub* (voir ce mot) prend une dimension extraordinaire. À la décharge du peuple algérien, lui-même pris en otage par les idéologues du FLN, l'euphorie de la victoire n'était pas propice à la pondération ou à la main tendue. Il est même peu probable que les gens d'un camp aient eu connaissance de ce qui se passait dans l'autre. On ne le savait pas vraiment, on ne voulait pas le savoir… L'apartheid, qui n'a jamais eu de bons côtés, avait engendré le désastre ! Ainsi, les débordements étaient légion, tandis que les dérapages et les vengeances faciles nourrissaient la peur plus que le courage.

Pieds-rouges et pieds-verts

On appelle pieds-rouges les coopérants qui, peu après l'Indépendance, ou alors que l'Indépendance était devenue inéluctable, foulèrent le sol algérien pour la première fois et contribuèrent, chacun selon sa discipline, à animer de larges secteurs de l'éducation, de l'économie et de l'administration du jeune État. C'étaient souvent d'anciens militants pro-FLN, les « porteurs de valises » qui avaient livré des armes à la rébellion, mais il y avait aussi des syndicalistes, des enseignants, des intellectuels communistes, des anarchistes et des libres-penseurs qui voyaient là une occasion d'être utiles. Certains ont même fait souche dans le pays et créé ainsi le premier métissage entre citoyens de deux pays voisins qui, jusqu'alors, ne se regardaient pas de la sorte. Tous voulaient prêter main-forte à l'Algérie, aux prérogatives, encore réduites, mais qui était auréolée de sa victoire inouïe sur l'une des plus grandes puissances du monde. Puisqu'il est question de « pieds », voici à présent les pieds-verts. Si l'appellation pieds-rouges était due à l'inspiration communiste, le vert est emprunté à la religion : les pieds-verts sont ceux qui ont fui la violence religieuse, le FIS (Front islamique du salut) et le GIA (Groupe islamique

armé), ou encore certains éléments islamistes que la France avait cru bon d'accueillir au nom d'une étrange conception des droits de l'homme. Le pied-vert est donc à la fois celui qui a fui, mais aussi son tortionnaire. De fait, parmi tous les drames que l'Algérie a connus, celui des pieds-verts relève des tabous que l'Algérie indépendante cache soigneusement. Qui sont ces pieds-verts ? Des Algériens, jeunes pour la plupart, qui ont décidé de quitter le navire dans les années quatre-vingt-dix, alors que, sans gouvernance pendant quelques mois, il était en train de sombrer en raison des coups qu'il recevait conjointement des islamistes (dont beaucoup étaient devenus de vraies brutes) et des militaires eux-mêmes, lesquels, soucieux de défendre leurs privilèges régaliens, bafouaient les règles minimales de l'État de droit. Entre les deux, une frange importante de la population qui ne voulait pas prendre parti décida de migrer vers la France ou les pays voisins, le Maroc et la Tunisie. Beaucoup de Français ont cru bon – et ils ont sans doute eu raison – d'aider ces nouveaux arrivants en leur ouvrant leurs carnets d'adresses, en signant des lettres de recommandation et parfois en leur commandant des articles ou des ouvrages, s'il s'agissait de journalistes. Cette Algérie éternelle est un tropisme des anciens réseaux pro-algériens, tel le réseau Jeanson. Mais en France, où l'ascenseur social était déjà grippé, vivaient alors d'autres Algériens qui attendaient d'être intégrés dans leur milieu professionnel – enseignants, universitaires en fin de cycle, médecins, jeunes entrepreneurs. Ce sont ces Algériens, établis en France depuis longtemps, et que cette arrivée massive gênait au plus haut point, qui ont appelé « pieds-verts » ces autres Algériens qui débarquaient.

« Ah, ces "pieds-verts", comme ils sont opportunistes », disaient-ils.

Fort heureusement pour eux, ces Algériens-là n'avaient ni les diplômes ni les réflexes susceptibles de faire d'eux des concurrents sérieux. Souvent lymphatiques, inconstants, légers, dépourvus de tout sens de la ponctualité, ils se sont déconsidérés en peu de semaines ou peu de mois. Les maisons d'édition qui leur avaient ouvert les bras, les journaux, les hôpitaux, les administrations constatèrent rapidement le laxisme des pieds-verts qui, de leur côté, ne reconnaissaient plus la France qu'ils avaient connue à Alger. La correction était violente : un chef de la clinique Mustapha à Alger, par exemple, devenait ainsi l'assistant du médecin de garde dans un hôpital de grande banlieue et son affectation dans les grands hôpitaux de la capitale était toujours renvoyée aux calendes grecques. D'autres se retrouvaient en province et seuls les plus pugnaces réussirent à s'imposer dans l'indifférence générale. Les journalistes ont payé le prix fort de la désillusion. *Le Monde, Le Nouvel Observateur, Libération*, d'autres journaux à sensibilité catholique ou de gauche leur ont ouvert leurs colonnes, car il fallait à tout prix sauver ces parias que l'islamisme pourchassait au nom d'une épidémie qui s'était soudainement abattue sur l'Algérie. Tous sont venus grossir la masse que le pouvoir et ses affidés, les gnomes de l'Algérie arabisante et encore sous-arabisée, ont appelée « *hizb frança* », « le parti de la France ». Par un paradoxe de l'histoire, l'expression « Algérie française », si décriée au temps de la guerre, prit un sens nouveau grâce aux pieds-verts, dont certains brûlèrent leur passeport algérien et furent naturalisés français, tandis que les pieds-rouges formaient, eux, l'Algérie algérienne qu'aucun Français n'aurait crue possible avant l'Indépendance.

Pirates d'Alger

Pendant plusieurs décennies, un siècle tout au plus, la guerre de course algérienne a fait naître nombre de fantasmes, de peurs, d'angoisses et de terreurs que ses différents protagonistes ont portés à leur paroxysme. Aux XVIe et XVIIe siècles, toutes les forces européennes étaient confrontées au problème de la piraterie maritime à laquelle les chevaliers de Malte, un ordre chrétien, s'opposèrent avec bravoure. La disparition de cet ordre, en 1798, a d'ailleurs symbolisé la fin de la guerre de course en Méditerranée.

Dans le cas d'Alger, six pays ont cherché à la soumettre. Les capitaines Blake (1599-1657), un Anglais, Duquesne (1610-1688), un Français, des Hollandais, des Espagnols, Charles Quint (1500-1558) en personne (voir Charles Quint, l'Espagne et l'Algérie), tous ont fait le siège d'Alger, après avoir fait tonner le canon jusqu'à épuisement des stocks de boulets. Au XVIIIe siècle ne se démenaient plus que quelques barons de la mer, réfugiés, fuyards et indisciplinés, que seuls les criques profondes ou les ports étrangers pouvaient encore accueillir. On les rencontrait surtout en Tunisie, mais c'est à ce moment-là précisément qu'une littérature malveillante, diffusée en partie par des religieux, et alors que la course avait disparu depuis plus de cinquante ans, soutint la nécessité d'une colonisation du pays. Le raïs Hamidou aura beau entretenir l'illusion que le dey d'Alger était encore puissant, la partie était perdue depuis longtemps. Le camp européen se plaignait souvent de ses voisins du sud qui, selon lui, avaient fermé l'œil sur la piraterie maritime, essentiellement nourrie par la main pourvoyeuse d'Alger.

Voici de quelle manière Jean-Baptiste Gramaye, évêque d'Afrique, résumait la situation des captifs chrétiens qui croupissaient naguère dans les geôles barbaresques des XVIe et XVIIe siècles : « En Barbarie, et principalement à Alger, fléau du monde chrétien, bastion du Barbaresque, terreur de l'Europe, mors des deux Hespéries, fouet des îles, repaire des pirates, haut lieu de la cruauté sous toutes ses formes et asile de l'impiété, sont détenus, accablés sous le joug très rude de l'esclavage, près de cent vingt mille chrétiens, presque tous sujets du roi des Espagnes. » Venture de Paradis, ce Marseillais d'origine grecque et *drogman* (interprète) à ses heures pour Bonaparte quand il était en Égypte, là même où il mourut, vers 1789, rapporte que les corsaires algériens sacrifiaient la solidité de leurs bâtiments à leur légèreté et à leur vitesse. Ce choix tactique était, selon lui, justifié par le fait que les corsaires algériens préféraient s'emparer des navires ennemis sans trop faire parler leurs canons. Leur but affiché était de prendre le plus grand nombre de galiotes, de les ramener à Alger et de négocier leurs prises humaines avec les armateurs de bateaux eux-mêmes, mais aussi avec les ordres religieux et les Églises auxquels appartenaient ceux qui, parfois pour longtemps, étaient devenus des prisonniers et des esclaves. Barberousse était commissionné par la puissance ottomane établie à Alger et agissait en chef de guerre et en hors-la-loi. La piraterie est, paraît-il, aussi vieille que la marine elle-même. Aujourd'hui encore, à l'intérieur de cette mâchoire constituée d'une part par la Corne de l'Afrique et, d'autre part, par l'Arabie du Sud, la navigation civile est la proie des pirates somaliens.

Les Rédempteurs du Christ ! Ce nom rappelle l'Inquisition. En fait, il a été donné à deux ordres qui, au nom du pape, furent chargés de recueillir les captifs chrétiens d'Alger au temps où la guerre de la course en Méditerranée était l'apanage des frères Barberousse : l'ordre de la Sainte-Trinité (ou Trinitaires) et l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci (Mercédaires). Denise Brahimi, qui leur a accordé une monographie, rappelle que l'intérêt des Rédempteurs du Christ était « de noircir le tableau qu'ils tra[çaient] des misères endurées par les esclaves chrétiens », de façon à impressionner l'imagination populaire, obtenir plus facilement les aumônes des fidèles et permettre ainsi de racheter au nom de l'Église les captifs que l'on avait envoyés au bagne ou ceux qui, renégats, avaient adopté la religion du Prophète, même superficiellement.

Jean-André Peyssonnel (1694-1752), médecin et naturaliste français, écrit ceci dans une lettre qu'il expédia en France vers 1725, un siècle donc avant la colonisation : « J'ai vu, monsieur, cette histoire imprimée en deux ou trois endroits, et principalement dans la relation de la rédemption que firent les Trinitaires de France en 1724 ; elle y est touchée avec des couleurs fort vives qui, exagérant les malheurs de Mlle du Bourg, attribuent aux Arabes kabyles une cruauté et une barbarie qu'ils n'ont point eues. » L'auteur rappelle les faits : pour rejoindre son mari, qui se trouvait alors à Barcelone, la comtesse du Bourg s'embarqua à Sète avec sa fille et son beau-frère sur un bateau génois qui fut intercepté par un corsaire algérien, lequel, étant donné sa condition, la laissa poursuivre sa route avec son équipage. Mais le navire de la comtesse fut pris dans un gros vent qui l'entraîna vers la côte algérienne où il fit naufrage entre Bougie et Jijel. De la côte, les Algériens se lancèrent dans les flots déchaînés afin de porter secours

aux occupants de l'embarcation. Ils ne purent sauver que cinq personnes : Mlle du Bourg, la fille à peine nubile de la comtesse, l'abbé du Bourg, l'oncle de la jeune fille, une femme de chambre et deux valets. La comtesse du Bourg, trois femmes de chambre et le sieur Artus, Irlandais d'origine, qui était son gentilhomme, périrent. De tout temps, la désinformation et l'amplification du danger furent les compagnes de la guerre psychologique et l'idéologie des belliqueux. Du reste, le fait de sauver quelques esclaves des griffes des mahométans poussa les Trinitaires du Christ et toutes les autres congrégations à ne se préoccuper que des seules âmes chrétiennes. Les autres prisonniers, esclaves et bagnards, considérés comme des renégats, ne méritaient, à leurs yeux, aucune clémence.

« Porteurs de valises » et autres opposants à la guerre

Alors que la guerre s'enlisait, et que le djebel algérien devenait la tombe de jeunes Français présents en Algérie contre leur gré, un certain nombre de Français – des humanistes, des chrétiens, des libéraux – ont eu à cœur, tout en aimant profondément leur pays, de défendre les valeurs universelles dont se réclamait leur propre constitution telles que la justice, la vérité ou la dignité des peuples. Certains le firent sous la forme d'une résistance passive au sein de l'armée. D'autres, « objecteurs de conscience », refusèrent de porter les armes et de tuer des innocents dans une guerre qui leur était étrangère. Ceux-là passèrent pour des lâches, des peureux, des traîtres, furent traînés devant les tribunaux, emprisonnés. Enfin, une catégorie de Français, des justes parmi les justes, décida de prendre le parti de l' « ennemi », soit le peuple algérien dans sa globalité, et plus directement le FLN, son émanation politique. Parmi eux figure Henri Alleg. Ce journaliste français d'origine juive, communiste de la première heure et ex-directeur du journal *Alger républicain*, avant qu'il ne soit interdit en 1951, donna, grâce à un livre coup de poing (dont il fit sortir illégalement le manuscrit de prison), une impulsion à la paix dans la région. En 1955, Alleg entra en clandestinité, tout en poursuivant son métier de journaliste. En 1957, les parachutistes de la 10e DP le localisèrent, remontèrent la filière de tous les amis communistes chez lesquels il trouvait asile et l'arrêtèrent chez Maurice Audin, qui fut un moment assistant de mathématiques à l'université d'Alger. Audin mourut de sévices corporels. Henri Alleg, lui-même, passa à la gégène et subit l'épreuve du penthotal. Puis il fut jeté en prison, d'abord en Algérie puis en métropole, jusqu'au jour où, ayant organisé son évasion grâce à un réseau communiste, il trouva refuge en Tchécoslovaquie – déjà pays non-aligné et tiers-mondiste –, d'où il ne revint qu'après la signature des accords d'Évian (voir Accords d'Évian). C'est au cours de l'un de ses séjours à Barberousse, la prison d'Alger, qu'il écrivit son brûlot, *La Question*. Pour la première fois, l'armée française était désignée comme une institution pouvant systématiser la torture au vu et au su de tous ses chefs, et même des responsables politiques qui la couvraient. *La Question* est un témoignage essentiel, un électrochoc. Rédigé par un militant sincère des droits de l'homme et un journaliste au-dessus de tout soupçon, il acquit un pouvoir de transfiguration tel qu'il changea radicalement le visage de cette époque. Imperturbable, l'auteur y dénonce les processus qui, progressivement, poussent les militaires à recourir à la torture, sa mise en scène macabre et ses conséquences au plan de l'éthique de la guerre. En quelques semaines, le livre se vendit à des dizaines de milliers d'exemplaires. Interdit en France, il fut imprimé clandestinement en Suisse, puis de nouveau diffusé en France. Depuis cinquante ans, Henri Alleg promène partout son personnage de tragique grec, avec son fardeau sur le cœur et sans jamais se départir de son sourire d'enfant.

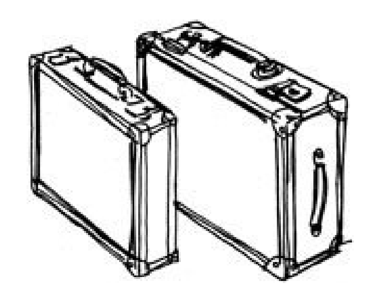


Je le vois à chaque fête de *L'Humanité*, toujours dans l'aura de son action en faveur de l'Algérie algérienne. Il est l'homme qui a crié sa honte avant tous les autres dans un livre imprimé et publié par un éditeur parisien courageux, Jérôme Lindon, et pas seulement à travers quelques harangues éphémères ou anonymes. Beaucoup de lecteurs passent devant lui, en s'inclinant littéralement comme devant un prophète. De ses yeux bleu pâle, Henri Alleg pose sur eux un regard tendre et amusé. Sa silhouette fragile, sa douceur, son sens de l'histoire en ont fait la figure la plus digne de cette France qui faisait la guerre à la guerre. Il n'a pas transigé. Il a persévéré. Pour lui, au contraire de beaucoup, la morale passait devant tout le reste. J'ai fini par bien connaître Henri Alleg et par l'apprécier car, jusqu'alors, je considérais *La Question* comme un livre destiné plus à la France et aux Français qu'aux Algériens. En tant que victimes de la torture, ces derniers n'étaient pas concernés : ils devaient juste expier une faute, celle de s'être soulevés contre la violence de la colonisation, ses excès et contre certains militaires. De nombreux Français, des chrétiens, des communistes, des intellectuels, des humanistes de tous bords, « basculèrent » en faveur de la lutte pour l'indépendance de l'Algérie et soutinrent l'action du FLN qui représentait alors la volonté collective du peuple algérien. On ne connaîtra peut-être jamais avec exactitude leur nombre. Mais ces *refuzniks* d'un autre genre voulaient aider non pas le FLN – et encore moins son émanation, l'ALN – mais le peuple algérien dans son ensemble en tant qu'il est l'une des composantes de la nation des hommes. Ce choix pouvait avoir des conséquences terribles : la guillotine, la prison, l'exil à vie ou simplement une mort suspecte au bord d'un ravin, un coup de feu dans la tempe. Et pourtant, ils n'ont pas reculé. Au même moment, le peuple algérien était injustement frappé dans son identité et dans son cœur. Au même moment, le peuple français payait un lourd tribut au mensonge – les militaires français ne défendaient plus que de gros colons obtus et quelques chefs locaux enivrés par leur puissance – avec de jeunes bidasses, parfois frais émoulus de leurs écoles ou de leurs universités, qui se faisaient égorger comme des moutons. Qui étaient ces porteurs de valises ? Ont-ils été compris dès le début ? Ont-ils réussi à mobiliser le peuple français dans son ensemble ? Certes pas, mais l'histoire leur a donné raison. Ils ont réussi à entraîner des hommes de raison, des chrétiens, des femmes et des hommes de gauche, épris de liberté et d'honneur. À ce titre, ils symbolisèrent la résistance française à la guerre d'Algérie, et refusèrent, cinquante ans avant que le Parlement français n'admette qu'il s'agissait bien d'une guerre et non d'une vaste opération de police, de cautionner les faits graves qui se déroulaient dans ce pays. Quelques porteurs de valises ont pris plus de risques que d'autres, on les retrouve dans le livre *Les Porteurs de valises*, très complet, d'Hervé Hamon et de Patrick Rotman, qui ont eu en main des tracts signés Francis Jeanson, des déclarations clandestines d'opposants anonymes, des dénonciations courageuses, des textes prônant l'insoumission, et ont rappelé l'existence d'un Manifeste du mouvement anticolonialiste français animé depuis la Suisse par Henri Curiel que beaucoup de colons vouaient aux gémonies. Pour la première fois depuis plus d'un siècle, on entendait dans la bouche de jeunes réfractaires à la guerre des expressions quasi obscènes, car entachées d'opprobre collective, telles que « refus d'obéissance », « refus de porter les armes », « insoumission », « désertion », « fuite ou exil à l'étranger », etc. Tous ces jeunes répondaient à l'appel mémorable dit des 121 (septembre 1960), soutenu

par Jean-Paul Sartre. Les premiers signataires de l'appel, déjà célèbres, prenaient tous de gros risques. Une quarantaine d'entre eux étaient menacés de rétorsions et d'exactions : Simone de Beauvoir, Yves Berger, Maurice Blanchot, Pierre Boulez, André Breton, Michel Butor, François Châtelet, Georges Condominas, René Dumont, Marguerite Duras, Dominique Fernandez, Bernard Frank, Édouard Glissant, Michel Leiris, Jérôme Lindon, André Mandouze, Maud Mannoni, François Maspero, Théodore Monod, Maurice Nadeau, André Pieyre de Mandiargues, Jean-Bertrand Pontalis, Jean Pouillon, Madeleine Rebérioux, Alain Resnais, Jean-François Revel, Alain Robbe-Grillet, Maxime Rodinson, Françoise Sagan, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre, Claude Sautet, Simone Signoret, Claude Simon, Laurent Terzieff, François Truffaut, Tristan Tzara, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, René Zazzo.



Toutes ces personnalités n'ont pas « porté » des valises au sens propre du terme, mais la publication de leurs noms a produit une déflagration, un séisme politique dont la portée est encore sensible dans les clivages d'aujourd'hui au sujet de toute colonisation, quelle qu'elle soit. Après cet appel, plus rien ne fut plus comme avant, car la désinformation du Bureau psychologique de l'armée avait fait long feu. Les jeunes bidasses qui en doutaient encore pouvaient désormais faire leur temps de mitard sans se poser d'insolubles questions de conscience. Le tabou était définitivement brisé et plus aucun silence coupable ne viendra le recouvrir.

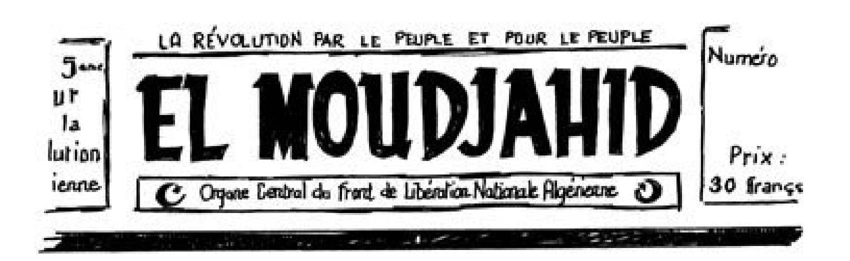


Presse algérienne (La)

Peu connue, la presse algérienne a pourtant toujours accompagné les soubresauts de ce pays. La presse algérienne est née au temps de la France, d'abord sous forme de tabloïds populaires plutôt de droite et, pour certains, très orientés, voire activistes. L'esprit poujadiste viendra plus tard et dominera leurs libelles les plus engagés, mais, pour l'heure, on y traitait encore de questions locales, souvent sous un mode chauviniste, en faisant mine d'ignorer l'incendie qui couvait. Ce fut notamment le cas de *La Dépêche de Constantine*, l'un des premiers titres à investir ce secteur vierge. Propriété des Morel, une famille suisse installée à Constantine depuis le début de la colonisation, *La Dépêche de Constantine*

s’est lancée à la conquête de l’Algérie, suivie de près par sa consœur algéroise, *La Dépêche algérienne*. Née en 1884, cette dernière visait un public national étendu aux trois départements d’Algérie, ce qui ne manquait pas de lui garantir une puissante assise économique. Peu après naîtra *L’Écho d’Alger* dont les reporters iront jusqu’à utiliser l’avion pour glaner toutes les informations que les lecteurs algériens étaient en droit d’attendre de ce qui deviendra leur journal préféré. *L’Écho d’Alger* disposait en effet d’un réseau complet de correspondants dépêchés dans les grandes villes du Maghreb comme Casablanca, Rabat, Tanger, Oran, Constantine, mais aussi Ceuta, Sousse et d’autres localités économiquement ou socialement dynamiques. Les lecteurs étaient donc informés en temps réel, et la moindre nouvelle pouvant les intéresser était reprise, réécrite ou achetée à leur intention. À Paris, *L’Écho d’Alger* disposait de bureaux situés près des Grands Boulevards, qui étaient alors le quartier de la presse. Au temps de la colonie, *L’Algérie* fut le seul quotidien qui reprenait les unes de ceux qui avaient paru le matin même à Paris. Mais au cours des années cinquante, *Combat*, le journal dans lequel écrivirent Camus, les grands intellectuels pieds-noirs et toute une pléiade de jeunes écrivains autochtones, fut le roi des kiosques et des devantures de librairies. C’est dans *Combat* qu’infusa lentement la transformation sociale et intellectuelle du pays. Mais « cette nappe d’histoire lente », pour reprendre une expression de Fernand Braudel, fut stoppée dans sa maturation par le déclenchement de la guerre d’Indépendance, dont l’urgence se faisait sentir, désespérante par certains côtés, et si concrète. Plus tard, viendront *Consciences maghrébines*, avec, notamment, des signatures prestigieuses comme celles de Mandouze, Ben Khedda, Ben Yahia, et d’autres. Il fallait, là encore, desserrer l’étau de la pensée unique, de la presse unique.

Outre *Combat*, d’autres titres ont marqué le dernier siècle et ont permis la création d’espaces où la parole des citoyens n’était plus aussi contingentée que par le passé. Parmi ces journaux, le plus en vogue fut *Alger républicain*, un moment dirigé par Henri Alleg (voir « Porteurs de valises » et autres opposants à la guerre), dont l’aventure, sur le plan journalistique, sera très positive et permettra d’apporter un souffle d’air frais. Nous sommes alors à la fin de la décennie cinquante. La guerre d’Indépendance battait son plein et le FLN cherchait les moyens de riposter aux nouvelles que, désormais, la jeune télévision française diffusait dans tous les foyers de la métropole, et vers le monde entier.



L’organe central du Front de libération nationale, qui paraîtra durant la guerre de manière irrégulière, fut *El-Moudjahid* (« Le Combattant de la foi »). En juin 1962, peu de temps avant le départ effectif des Français, les vingt-neuf premiers numéros ont été regroupés en un volume que les Yougoslaves ont accepté d’imprimer chez eux en signe de solidarité avec un futur pays non-aligné. Dans le numéro 1 de ce journal, qui deviendra la meilleure arme d’information et de lutte contre la désinformation coloniale, on peut lire ce passage prémonitoire, en première page du bulletin des naissances : « D’aucuns s’étonneront, sans doute, du choix du titre qu’ils pourraient croire inspiré par un quelconque sectarisme politique ou par un quelconque rigorisme religieux, alors que notre but est de nous libérer d’un carcan colonialiste dénationalisant, pour une démocratie et une égalité entre tous les Algériens sans distinction de race ou de religion. Il faut répondre. Le mot *djihad* (guerre sainte) duquel dérive *el-moudjahid* (combattant de la foi) a toujours été, en raison d’un préjugé anti-islamique datant des croisades, pris en Occident chrétien dans un sens borné et restrictif. Il serait symbole d’agressivité religieuse. Cette interprétation est déjà rendue absurde par le fait même que l’islam est tolérant et que le respect des religions, en particulier le

christianisme et le judaïsme, est une de ses prescriptions fondamentales, d'ailleurs mise en pratique au cours des siècles. » En effet, cinquante ans après, on peut dire qu'*El-Moudjahid* n'a jamais varié d'optique ni de philosophie, et qu'il est demeuré le rempart contre toute instrumentalisation de la religion à des fins politiques.

Depuis maintenant deux décennies, l'ouverture dite « démocratique » en Algérie et le multipartisme ont entraîné une génération nouvelle de journalistes et d'organes de presse, allant de la gauche de l'échiquier politique à sa droite, et des plus libéraux aux plus conservateurs. Cette presse est maintenant francophone et arabophone. La plupart des titres sont mal relayés et prospèrent difficilement. Certains d'entre eux vivotent plus qu'ils ne participent vraiment au débat national. Mais d'autres arrivent à se maintenir à flot, aussi bien par leur tirage que par leur contenu. *El-Watan, Le Soir d'Algérie, Le Quotidien d'Oran, Al-Khabar, An-Nasr* et *Ach-Chourouq* sont déjà bien installés et lus. D'autres, comme *Algérie News*, gagneraient à être mieux distribués, car leur intention est non seulement louable, mais indispensable. D'autres encore relèvent de la presse sectorielle et n'ont aucune incidence sur le débat national. C'est le cas des magazines, de la presse de jeux et de détente, de la presse féminine. La presse arabe, de plus en plus professionnelle, est parfois mieux informée que sa consœur de langue française, d'autant que la langue arabe progresse alors que la langue française stagne. En attendant la presse musulmane, certains tabloïds à scandales ont vite occupé la curiosité que ce type d'information (et de sous-information) était capable de générer en termes de chiffre d'affaires. Enfin, la presse étrangère, prospère avant octobre 1988, qui vit le déclenchement des séismes politiques en Algérie, reflète (ou plutôt reflétait) les tendances francophones de la population algérienne. Les kiosques étaient pavoisés de quotidiens français, comme *Le Monde*, de mensuels comme *Le Monde diplomatique* ou de mensuels arabes imprimés à Beyrouth ou à Tunis. Parmi les hebdomadaires, les plus connus restent *Jeune Afrique* qui a su maintenir, même à flots réduits qui confinaient parfois à des minces filets, une distribution aléatoire changeant en fonction du contenu, mais aussi *Le Nouvel Observateur* et *L'Express*. Les numéros critiquant le régime ne dépassaient pas les bureaux de la censure, qui n'ont jamais cessé de sévir, et cela jusqu'à nos jours. Seule la presse spécialisée – notamment dans le domaine scientifique ou médical – était relativement épargnée.

Le paysage de la presse algérienne traduit l'état d'avancement de la démocratie réelle dans le pays. Elle est appelée à s'épanouir. Mais l'appauvrissement du débat politique et la multiplication artificielle des partis agissent comme des digues barrant la liberté d'expression. En revanche, l'autorité monocéphale de la Radio-Télévision algérienne (RTA) veille au grain. Et pour cause : elle est le « canal historique » sur lequel s'expriment les doléances du pouvoir, de sorte que toutes les directives sont d'abord formulées et testées à la télévision nationale avant d'être réellement mises en application. À cet égard, il faudra bien qu'un jour les Algériens descendent de leur stratosphère pour constater que le pays a perdu le sens de la controverse, et que ses écrans ne regorgent que de la démagogie d'un discours vain et inutile. Pendant la décennie noire (1992-2002), la télévision algérienne d'État, appelée « L'Unique », car elle était vraiment unique en son genre, vide, et d'une anémie qui frisait le désert culturel, présentait le tronc de présentateurs uniques, assis dans des studios uniques, pérorant sur la vérité unique, celle du parti-gouvernement unique de l'unique chef d'État du monde qui gouverne seul, en dehors des derniers régimes despotiques d'Asie. Durant la décennie noire et à l'occasion de toutes les crises, alors que l'Algérie était à feu et à sang, la télévision d'État débitait ses rengaines pseudo-révolutionnaires où il était invariablement question du bonheur des paysans (*fellahs*), qui venaient d'acquérir leur deux-pièces-cuisine, ou des enfants qui chantaient et dansaient avec leur insouciance habituelle. Enfin, le passage qui ne manquait jamais : des mères de famille satisfaites du dernier discours du président de la République. L'Unique à son comble ! Avec la télévision, le théâtre et le cinéma posent le problème de la langue. Il ne s'agit pas ici de parler de cette forme d'allégorie sous laquelle se cache une forme anodine de règles linguistiques d'emprunt et de sagesses universelles, mais d'une oreille géante chargée d'intercepter les

faisceaux qui circulent à travers les satellites et qui fournissent simultanément un volume extraordinaire d'images aux foyers situés dans leur champ. Or, de ce point de vue, l'Algérie est sans doute l'un des pays qui a cultivé la parabole comme une seconde peau, c'est l'engin « paradiabolique » – telle était son appellation au temps du FIS – le mieux adapté aux âmes oppressées, car c'est par là précisément qu'elles respirent. Dans certaines villes, on a dénombré dans les années quatre-vingt-dix autant de paraboles que d'habitants. Et la population algérienne a toujours besoin de dérivatifs et même d'euphorisants. Cela étant, à quoi apprécie-t-on la valeur du peuple algérien, un peuple de *refuzniks* constitutionnels, sinon à ces échappées belles dans l'espace des images interdites et à son dégoût pour la soupe tiède qui lui est servie quotidiennement dans la petite lucarne télévisuelle ? Une culture de la parabole a bien eu lieu dans ce pays cadenassé par l'omnipotence de l'Unique, une capacité à transcender les frontières terrestres, à apprendre les langues par ce biais, à correspondre mentalement avec l'ensemble de la planète. La parabole est l'interface que chaque Algérien a devant lui, reflet de la diversité des cultures, elle le comble d'émotions et de raisonnements, elle est son amie ou son ennemie. Ce n'est plus l'Arabe du Golfe, l'Égyptien, le Somalien, le Français, l'Américain qu'il rencontre, c'est une assiette en aluminium ronde, ventrue, impavide et qui rouille lorsqu'elle n'est pas entretenue. Une distorsion immense se crée ainsi entre deux réalités qui ne se touchent jamais, celle des utilisateurs d'un côté, celle des fournisseurs de l'autre : les uns sont réels mais projetés dans un imaginaire lointain et cathodique, les autres sont virtuels, mais leur impact est lourd de sens, souvent plus immédiat que le réel lui-même. C'est à ce croisement des matières, à cette élasticité des notions et à cette confusion des espaces que l'on voit que le village planétaire en miniature des Algériens semble n'avoir jamais existé que dans leur tête. Mais la Catalgine est bientôt insuffisante pour soigner les plus accros à la télé, il leur faut des doses supérieures, une installation de plusieurs satellites, les chaînes arabes, les chaînes pour enfants, les chaînes thématiques, les chaînes d'histoire et surtout la chaîne du sport. Grâce à la télévision, la translation des virtuels est immédiatement perceptible : qu'un joueur marque un but, et ce n'est plus un stade de quatre-vingt mille personnes qui l'acclame, mais bien quatre-vingt millions d'*aficionados* qui se lèvent d'un seul bond. Telle est la puissance de l'image, son instantanéité, son vocabulaire univoque et surtout son incapacité à offrir d'autres alternatives que d'être appréciée en temps et en heure de la même manière autour de la planète tout entière. Or, dans cette déréalisation, le spectateur algérien – qui est enclavé dans ses frontières – n'avait, en guise d'imaginaire, que ce que la parabole lui offrait comme réalité virtuelle. Il lui fallait tout recomposer mentalement, la beauté du geste, la force du coup de poing, la douceur de l'amant, la vitalité d'un léopard, la maîtrise d'un judoka, les risques du verglas contre lesquels les automobilistes de Londres ou de Glasgow étaient prévenus, même s'il n'avait jamais vu de neige chez lui.

Depuis lors, les réseaux sociaux ont proliféré sur la Toile et la télévision nationale se faisant coiffer au poteau par les chaînes satellitaires, on se retrouve à l'endroit même où nous avions laissé l'Algérie, il y a déjà trente ans.

Prostitution

En Algérie, le « mal colonial » a longtemps sévi après le départ des militaires français. En effet, la structure patriarcale de la famille sur laquelle s'adosse la société algérienne contrarie largement l'étendue de la prostitution ou, tout au moins, la cantonne à une prostitution urbaine très encadrée. Le phénomène est arrivé dans les valises de l'armée, de même que les bordels qui ont fleuri dans toutes les grandes villes. La lubricité des hommes s'exalte avec le contexte guerrier et les regroupements – comme les internats – et elle s'exprime même plus violemment. Il existait aussi des bordels itinérants – les BMC (bordels militaires de campagne) –, que l'armée organisait en son sein et qu'elle pourvoyait en putains de

différents types physiques, âges et confessions. Elle en assurait même les rotations de BMC en BMC. Dans « Au pays des sables », Isabelle Eberhardt évoque distinctement le sort qui attend Yasmina dans l'une des maisons du « village noir » de Batna, un bordel à l'usage des militaires français. Yasmina est une jeune Bédouine qui s'est éprise de Jacques, un soldat amené à changer régulièrement d'affectation. Elle se meurt de son absence et, ayant perdu sa virginité, se retrouve happée par sa mauvaise vie : à vingt ans, « la charmante et fraîche petite Bédouine des ruines de Timgad » est comme une vieille, avec son « masque de douleur, presque d'agonie ». Les responsables de ce « trafic » humain recrutaient un stock de femmes guettées par la misère qui, de caserne en caserne, traînaient leurs corps défraîchis moyennant une petite somme payable à l'avance. Le « village noir » de Batna décrit par Eberhardt se présente comme « un amas confus de masures en bois ou en pisé, sales et délabrées, habitées par un peuple de prostituées, négresses, bédouines, mauresques, juives, maltaises, vivant là, entassées pêle-mêle avec toutes sortes d'individus plus ou moins suspects, souteneurs et repris de justice pour la plupart. Il y a là des cafés maures où les femmes dansent et chantent jusqu'à 10 heures du soir, et où l'on fume le kif toute la nuit, portes closes. Tel est le lieu de divertissement des militaires de la garnison… ». Un grand nombre de femmes du peuple se retrouvaient ainsi entraînées dans le maelström de la vie arabe, surtout lorsque celle-ci était en contradiction avec la marche du temps : tradition-modernité, communauté-sujet, religion collective-pratiques singulières, norme familiale-marginalité sociale. Intrigués par cet écart type des femmes amazones d'Algérie, libres, danseuses, fumeuses de narghilé, et se prélassant dans l'antichambre d'un bordel collectif, les auteurs européens, et plus particulièrement français, se sont emparés du thème de la prostituée pour l'exploiter au-delà du possible : ainsi, *Haouâ d'Alger et de Blida* de Fromentin, vers 1850 ; Allouma décrite par Guy de Maupassant (1889) ; Baâda de Nonce Casanova dans *La Symphonie arabe* (1908) ; Khadra, danseuse Oulad Naïl (1910), peinte par Étienne Dinet, ou encore, dans un genre plus « savant », les « filles de la douceur » du *Pays d'Abel* d'Émile Dermenghem, dans les années cinquante. Enfin, le fantasme de l'Orient, avec ses doux plaisirs, est le thème des *Trois Dames de la Kasbah* de Pierre Loti qui parut en 1882, puis en 1884. Il s'agit d'une Algéroise appelée Kadidja et de ses deux filles. Elles vivent seules dans la Casbah et vendent leurs charmes à de jeunes matelots français – Loti était lui-même officier de marine – qui font escale à Alger et qui débarquent en ville avec un réel appétit pour les femmes du bordel. Dans son livre, Loti s'attarde sur la découverte des corps, les rondeurs sensuelles, les attitudes, les vêtements, les odeurs. Dans *L'Algérie avec la France*, qui date de 1927, Edmond Gojon est bien conscient de la sémiotique explosive qui conduit parfois cet échange, et ne s'y risque pas. Il recule face aux femmes du quartier haut où des putes exposent leur corps de manière fluide et dolente. Cela énerve l'homme, sans perturber les femmes qui sont assises sur le seuil de leur maison close, « accroupies dans leurs larges pantalons, peintes, parfumées, guettant l'amour, elles fumaient, indifférentes, balançant à leur pied fardé la mule retenue par l'orteil ». L'œil est précis, rêveur : « Sur leurs bras nus, la mousseline transparente ruisselait comme une eau fraîche. Elles sont là, en file, dans l'attente, passives et offertes, soumises, résignées, prêtes à suivre… »

Cependant, la prostitution a toujours existé en terre arabe, au Maroc, en Tunisie, en Égypte, comme en Algérie. L'imaginaire de la prostituée reprend d'ailleurs le clivage universel : ma mère *et* la putain. Un mythe algérien coriace, entretenu par des auteurs venus du nord, tel le Maupassant d'*Au soleil*, assignait même aux jeunes femmes d'une tribu du centre du pays, celle des Oulad Naïl, le rôle étrange d'initiatrices des hommes, autrement dit de prostituées (*'azriat*). On entendait dire que, dans les cultures antiques, une forme de prostitution sacrée était entretenue au bénéfice des temples dans lesquels officiaient des jeunes femmes ayant fait don de leur corps à leurs dieux. Ici, ce serait une prostitution sociale : la femme faisant don de son corps afin de gagner sa liberté, se constituer une dot, puis sortir du giron familial. À ce roman collectif, il faudrait opposer plutôt le décrochage de femmes mariées qui se retrouvaient dans la rue sans protection sociale, sans dot, sans toit et sans famille. Généralement, les prostituées sont des jeunes femmes abandonnées par leur compagnon, après qu'elles eurent enfanté hors mariage. Très longtemps, la

législation arabe du mariage était corsetée sur ce point et, en dehors d'une naissance légitime, point de salut pour le bébé. À cet égard, le poids de la morale collective est très violemment réducteur, ce qui explique que peu de passions se déclarent en dehors du cadre strict. Mais dès l'instant où la femme a un enfant hors mariage, elle perd pied. Souvent, le nouveau-né est placé dans les orphelinats de la région, tandis que la jeune maman débute une errance qui la conduit tout droit vers la déchéance et la marginalisation. Elle change de ville, habite chez des parents éloignés, mais la rue, qui est le seul lieu où elle peut percevoir un peu d'argent liquide, la guette et la vainc. La plupart des prostituées de l'Est algérien viennent de l'Ouest et du Centre, une façon pour elles de ne pas rencontrer à chaque coin de rue un parent, un grand frère ou même un ancien mari qui, aussitôt, peut commettre l'irréparable, l'assassinat d'honneur. En Algérie, la prostitution réglementée ayant été éradiquée à l'arrivée du FIS, dans les années quatre-vingt-dix, l'argument hygiéniste qui consistait naguère, depuis le XIXe siècle, à tolérer la maison close pour mieux contrôler les maladies vénériennes, syphilis et gonococcies essentiellement, mais aussi toutes les maladies de peau et le sida, a fait long feu. Depuis dix ans, les prostituées ont réinvesti les trottoirs et les maisons de passe, plus cachées que par le passé, mais la prostitution la plus développée est celle que l'on trouve dans le sillage des hommes en déplacement, notamment les hôtels. Il n'y a évidemment aucune statistique officielle, mais le phénomène restera incontrôlable tant que la paupérisation des familles et des villes se poursuivra. Enfin, les pratiques prostitutionnelles sont appelées à se développer encore si le contexte social et l'éducation ne font pas des progrès vraiment sensibles.



Quand l’Orient commençait à Alger

Au cours des trois derniers siècles, l’Orient était l’Islam – au sens large, vu que l’Islam n’existait pas encore sous la forme géopolitique que nous lui connaissons aujourd’hui. Peu politisé, l’Islam n’était au fond qu’un espace de référence, une sorte de planisphère rituelle, un horizon esthétique ou, à la rigueur, un legs culturel qui s’essayait à la modernité occidentale, sans y parvenir vraiment. Le dogme, avec son apparat, avait longtemps dominé l’image qu’on en avait, en particulier lorsqu’on l’abordait en venant d’Europe. Cet Orient se construisait dans le cabinet des écrivains. Certains, comme Victor Hugo, n’hésitaient pas à confronter leurs observations aux recherches des premiers orientalistes ; d’autres, comme Gérard de Nerval, Jules Gervais-Courtellemont, Chateaubriand, Guy de Maupassant ou Albert Londres se nourrissaient directement à la matière brute. Ils allaient voir par eux-mêmes, constater le pire et identifier le meilleur. Tout pays de cocagne cache quelques cadavres. Leur génie, c’était certes de voir les cadavres, mais aussi le pays réel, avec ses grandeurs, sa splendeur, sa tendresse. De fait, l’Orient, le Proche-Orient, puis l’Extrême-Orient, les pays du Levant, la Sublime Porte, le Maghreb, le désert et l’Arabie symbolisaient une sorte de nouvelle terre à conquérir, l’équivalent métaphorique d’une seconde Amérique. Au point de vue mental, l’Orient était la frontière ultime de l’humain, celui de l’Autre et, partant, le champ de tous les possibles. L’Orient, qui ne représentait pas encore un danger potentiel, en dépit du souvenir encore vif des Turcs et des Mores (Maures), ce que Thévenot, en particulier, avait mis en valeur, devait être toutefois domestiqué. Ce fut la double action des écrivains : d’un côté, ceux qui en décryptèrent les convulsions et les comportements et, de l’autre, les missionnaires qui cherchèrent la transformation des âmes. Il faut dire aussitôt que l’islam avait constitué une sorte de barrière naturelle

pour toute forme de conversion, ce qui n'a pas été le cas pour l'Afrique noire, pour ne prendre que cet exemple.

En ce temps-là, les sultans ottomans étaient aux commandes d'un empire florissant – mais déjà malade de l'intérieur – qui s'étendait de l'arrière-pays algérois à la Mésopotamie. De fait, du Maghreb ocre jusqu'aux plaines côtières du Liban et de Syrie, du Hedjaz, en Arabie, jusqu'à Hodayda, sur la mer Rouge, la vie liturgique avait des couleurs anatoliennes. Et, bien que déjà vermoulue, la maison des 'Othman (on écrit aussi Osman) – la Sublime Porte – unissait sous sa bannière des terres puissantes et racées. La société croyante était rythmée par l'appel du muezzin et la seule autorité invoquée était celle du sultan. Mais le paysage était quadrillé par le réseau touffu des tribus et des confréries religieuses. Aghas, beys, deys, soufis, cheikhs vénérables, muftis et autres chefs de clans et de confréries, qu'ils soient chefs coutumiers ou janissaires – corps d'armée turc –, tenaient la plupart des connexions routières, maîtrisant autant les carrefours et les passages encaissés que les bureaux qui, dans les villes de province, délivraient aux visiteurs leurs sésames précieux. D'ailleurs, les laissez-passer, les missives diplomatiques et les recommandations d'un cheikh reconnu tenaient lieu de passeport, tandis que la langue française et quelques bribes d'arabe suffisaient pour donner au voyageur l'impression de remonter le temps. Ce qui tombe bien puisque l'Orient-Express, un train unique en son genre, était inauguré par la Compagnie des wagons-lits le 5 juin 1883. Il devait relier Paris à Constantinople, *via* Munich, Vienne, Belgrade et les Balkans, c'est-à-dire 3 186 kilomètres d'aventure. Le jeune écrivain ou l'écrivain accompli s'en allait trouver des fontaines d'albâtre, des palais à n'en plus finir, des ensembles avec leur patio commun et leurs moucharabiehs, des souks, des jardins, des hammams, des couvents de derviches, mais aussi des léproseries, des canalisations crevassées et des enfants déguenillés. Pour beaucoup, l'Orient était une cour des miracles, une tour de Babel. Exalté et indécis ailleurs, l'équilibre du monde semblait se réduire à cette ville-monde que fut Constantinople, ses provinces proches ou lointaines, ses dominions. La langue universelle était fondée sur un seul principe, la découverte de l'Autre, d'autant que cet Autre n'était rien moins que le très redouté Grand Turc, la Porte. Les personnages sont ceux de l'islam traditionnel, imams sentencieux, fidèles hantant des mosquées aux frêles colonnades et aux murs recouverts d'azulejos verts, pèlerins visitant le temple de la Kaaba, femmes se dérobant prestement à la vue du premier mâle venu et vieux sages enturbannés qui semblent sortir directement d'un vieux conte des *Mille et Une Nuits*. À la fin des années quarante, Kateb Yacine a laissé sous le titre de *Minuit passé de douze heures* un récit visionnaire, croqué d'une main alerte et sans complexe, dans lequel on découvrira les subtiles rivalités qui, déjà, alimentaient les petits feux que Marocains et Algériens entretenaient à l'ombre du grand artificier colonial. Le plus piquant de tout cela est que le jeune Kateb Yacine – il avait vingt ans –, de sa 4e classe du *Providence*, bateau français affrété pour conduire les pèlerins à Djeddah, dut faire des coudes pour assister à une conférence d'Abdesselem el-Fassi, notable plutôt respecté et ambassadeur honoraire de Sa Majesté le sultan du Maroc : « [J]'ai toutes les peines du monde à me glisser parmi les assistants […]. »

Dès l'abord, on remarque que les thématiques sont rituelles et liturgiques, prière, pèlerinage, récitation du Coran, jurisprudence, mais aussi, en filigrane, la rencontre entre la Croix et le Croissant. La foi et son mystère insondable intriguent plus que tout et forcent le respect de la plupart des écrivains-voyageurs. L'islam n'est-il pas l'affirmation d'une vénération dévorante et forcenée, une sorte d'oubli de soi à l'avantage d'un Dieu sublime et bienfaisant ? De là, ce temps liturgique rythmé par des fêtes et des privations, des oraisons splendides et des sourates que les plus zélés des *faquihs*, les yeux révulsés et les mains tendues vers le ciel, chantent plus qu'ils ne récitent, et des lieux hantés par l'Esprit saint. De ces lieux – La Mecque, Jérusalem et Cordoue, en particulier –, beaucoup d'auteurs nous ont laissé des descriptions détaillées. Ailleurs, on traitait de tout et tout devenait important, des petits riens, des conversations volées au temps, des saynètes fugaces. L'intime oriental aussi se faisait et se défaisait sous leur plume, les ruelles escarpées, le souk avec son labyrinthe propre, ses étoffes, ses épices, ses bijoux.

La femme, que d'aucuns auraient peut-être tendance à croire le sujet nouveau, est traitée par Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, par Germain Nouveau dans ses *Sonnets du Liban*, par Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient* ou Guy de Maupassant dans *La Vie errante*.

Voltaire a consacré à l'islam des pages exquises. C'est un régal pour l'esprit, au point que, subjugués par le travail de documentation qu'il a consenti et connaissant son refus de toute forme de religiosité, nous nous demandons comment un tel auteur, en dépit même de son génie propre et contrairement à ses contemporains qui se laissèrent éconduire par les seuls aspects légendaires (voir les passages de Thévenot), ait pu aborder la religion de Mahomet et son Coran complexe (ou Alcoran qui, dit-il, est « notre vicieux usage ») avec autant de sensibilité et de précision. Son aptitude à distinguer à la fois les causes profondes de la prédication « mahométane » et ses résonances secondaires est perceptible dans l'approche qu'il donne de la poésie arabe. « Une preuve infaillible, écrit-il, de la supériorité d'une nation dans les arts de l'esprit, c'est la culture perfectionnée de la poésie. » Voltaire est impressionné par le travail d'ornementation et de diversion permanente que les Arabes savent donner à leurs descriptions poétiques. Il donne l'exemple de la disgrâce de Jaafar le Barmékide, compagnon du calife abbasside Haroun al-Rachid et de son interjection en direction de son compagnon maudit : « Contemple Barmékide et tremble d'être heureux. » Tremble d'être heureux en attendant la peine capitale…

Chacun connaît *Les Orientales* de Victor Hugo, fruit d'une imagination débridée et gourmande, où tout avait valeur de symbole au point que, par le passé, les qualificatifs les plus usités pour décrire l'envolée lyrique qui les caractérisait n'étaient que couleur et mouvement. « Fécondité verbale », « habileté rythmique », « génie de liberté », les critiques ne tarissaient pas d'éloges sur des poèmes plus proches de la fantaisie que de la phénoménologie. Le ton est plus grave et forcément plus sombre dans *La Légende des siècles* où Victor Hugo nous présente un Prophète dénué de tout artifice. Victor Hugo avait alors une importance démesurée, plus vaste encore que celle d'un grand prosateur classique. Il habite l'univers poétique de sa haute stature, faisant de ses longues tirades une sorte de train imaginaire qui le mènera en Orient, bien qu'il n'ait jamais franchi le Bosphore.

Au même moment – c'est-à-dire au début du XIXe siècle –, Delacroix ne cessait de se confronter aux lumières vives du Maroc et du Maghreb. Il peint *Les Massacres de Chio* en 1924, une œuvre sombre et douloureuse, avec des personnages qui manquent de volupté. À l'inverse, sa palette se transforme dans *Femmes d'Alger dans leur appartement*, devient plus fluide et plus intimiste, impressionniste. Gérard de Nerval, avec son mirage d'Orient (son *Voyage en Orient* est de 1851), renforce cette impression tendre et dolente, presque mélancolique, des villes levantines. Son regard est neuf, empathique et sans moralisation excessive. Il s'accommode aussi bien d'un palais avec son belvédère sur les berges du Bosphore que d'un accueil feutré chez un chaouch du Caire. Dans un passage sur les femmes du Caire, il nous donne à voir une sorte de fantasme grandeur nature de tout l'Occident viril, rectifie et nuance comme il peut, se bat déjà contre les amalgames. Confronté au désert, il fuit sans demander son reste ; confronté à la populace variée, il la regarde sans retenue et avec une naïveté confondante, frayant avec ses élites et s'extasiant souvent à voir une telle multitude. La violence de la lumière le marque, lui qui, morose et parfaitement dépressif, terminera sa vie pendu, rue de la Vieille-Lanterne, non loin du Châtelet, à Paris.

Quiproquos franco-algériens

Il y a deux types de Français et deux types d'Algériens, ceux qui ont connu l'Algérie française et ceux qui ne l'ont pas connue, car ils sont trop jeunes. Leurs parents, leurs amis l'ont évoquée à mots couverts. Ceux qui savent ne parlent pas, ceux qui ne savent pas peuvent se montrer trop bavards et manquer de tact. Le quiproquo est là pour nous le prouver. Ils ont entendu dire ceci ou cela, veulent vérifier, ont des

objections et des affirmations, mais rien ne peut les en détourner. La plupart sont d'accord sur un point : ne rien faire qui brise le glacis des relations émotionnelles entre l'Algérie et la France. Les pieds-noirs n'ont qu'à se débrouiller avec leur mémoire douloureuse, leur résilience collective. On le leur avait bien dit : « Que venez-vous faire ici, rentrez chez vous, là-bas au bled, de l'autre côté de la Méditerranée. » Beaucoup n'avaient pas tout de suite compris, ils avaient hoché la tête en gardant le silence et, la quarantaine révolue, ils sont allés chercher un petit boulot, un logis pour installer la famille, des papiers à remplir. Les quiproquos ne sont donc pas univoques, ils peuvent blesser et, comme l'écrira Pierre Loti, dans un autre contexte, il refuse de prêter le flanc à de telles dérives. Cette incompréhension n'était pas violente aux yeux des autochtones, sauf qu'ils ne voulaient pas être dérangés par tous ces « colons » – tous les pieds-noirs étant vus comme tels – qui se repaissaient du travail des « bougnoules ». Et les sous-entendus de fuser. À l'inverse, lorsque les métropolitains venaient en Algérie, ils ne savaient pas non plus comment agir ni quelle phrase prononcer. Ils croyaient bien faire, mais leurs remarques désabusées, leurs réflexions et leurs contrepèteries étaient décalées et anachroniques.

Les quiproquos sont nombreux autour de la demande sexuelle, qui porte à son paroxysme les attentes, les frustrations comme les satisfactions (voir Prostitution). Mais, au-delà, lorsque le partenaire est estampillé du nord, qu'il soit alsacien, picard ou normand, quelle langue doit-il utiliser pour échanger avec ceux du bled sans vexer et sans nourrir l'approximation et la mésentente ? Les frères Goncourt, Pierre Louÿs, Théophile Gautier, ces écrivains célèbres qui ont visité Alger et l'Algérie ont-ils eu la possibilité de parler de ces choses-là ? Au cimetière de Sidi Abd er-Rahman, les Goncourt ont vu, assises, « sur les blanches tombes, de blanches mauresques », tandis que Jules Lemaître s'extasie dans *L'Idéale Quiétude* sur « des loqueteux, qui sont beaux par-dessus le marché ». Pour poursuivre dans ce champ de signification, il faut rappeler l'un des thèmes les plus troublants pour les voyageurs occidentaux, surtout pour les hommes : la polygamie. Or, ces notions de polygamie, d'exogamie et d'endogamie alimentent des fantasmes qui ne se réalisent guère. La polygamie est, il est vrai, un régime matrimonial spécifique à l'islam. Il permet à l'homme de se marier avec quatre femmes et d'en faire des épouses légitimes, c'est-à-dire qui partagent sa couche et héritent, le cas échéant, de manière égale, de sa fortune. Toutes ces dispositions attirent ou révulsent. Ce qui est certain, c'est que, pendant un siècle et demi, pratiquement, la souche européenne ne rencontrera pas la souche arabe, ou orientale. Chaque communauté séduit, épouse et se propage au sein du périmètre qui lui est dévolu, autant pour la religion et pour l'ethnie que pour la couleur de la peau. Très peu de sujets sortent de ce périmètre. J'exclus évidemment les femmes et les hommes de tempérament qui sont, de toute façon, des cas très atypiques et peu nombreux. Ce qui explique que peu d'Algériens ont eu des partenaires sexuels dans les cercles non arabes, juifs, chrétiens, protestants ou même agnostiques.

Dans une clairvoyance étonnante, Charles Taillard écrit un commentaire à propos de *Loin de Paris* de Théophile Gautier : « Je pars pour la France après avoir visité dans ce pays tout ce qu'il est possible de voir sans se faire couper le col. L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop. »

Un autre quiproquo majeur est celui de la violence. Depuis le début, la méfiance réciproque a établi entre les deux protagonistes la frontière rigide qui doit les séparer. Le mythe du « bon sauvage » ayant volé en éclats, grâce aux révoltes d'El-Mokrani et de Bou 'Amama, demeuraient les relations individuelles, faites du meilleur et du pire.

Parmi ces quiproquos franco-algériens, il en est un qui est resté mordant, intrusif et mauvais : le racisme ordinaire, presque insignifiant, le racisme de tout le monde. Le projet de l'Empire français, dans son étendue et dans son ancrage, a symboliquement avorté dans le vocabulaire même des colons à l'égard de leurs « sujets », que ce soit en Indochine, en Algérie ou ailleurs. Cet échec consiste en un langage familier parfaitement formaté pour telle situation et pas pour telle autre. En vertu de ces facilités de mots, le locuteur vise à imposer mimétiquement une supériorité de race à l'égard des indigènes, des protagonistes observés de loin et supposés être malfaisants et dangereux. La dose de mépris était telle

que des mots ordinaires qui auraient pu être extrêmement avenants comme *khouya* (mon frère) sont devenus vulgaires – crouilla, et puis crouilles –, dès l'instant où ils sont sortis de bouches européennes et, plus particulièrement, françaises. Un chapelet de termes est ainsi mis au service d'une cause masquée mais tellement suspecte : faire entendre au sens plein du terme la supériorité d'une race sur une autre. Dès 1954, Louis Massignon a voulu tirer la sonnette d'alarme, mais en vain : « Quand avons-nous, écrit-il, utilisé l'arabe, avec des Arabes, pour exercer envers eux l'hospitalité divine, sur cette terre qui était la leur ? À part quelques médecins et religieux, nous avons avili cette langue dans l'usage que nous en faisions : "la paix de Dieu sur toi" est devenue "salamalec", "bénédiction" est devenue "assez" (*barca*), "Fâtima", ce nom béni, noble et tragique de l'infortunée fille préféré du Prophète, est devenue une "bonniche" (*fatma*)… » (« La "Renaissance arabe" et notre avenir nord-africain »). Si ce n'est pas le salut militaire exigé des indigènes, c'est le dos rond, les yeux baissés, l'impassibilité face aux insultes : bougnoule, raton, melon, bicot. Le problème se reproduit quasiment à l'identique en France, et cela jusqu'aux débuts de l'immigration : « Tout immigrant, si fruste soit-il, débarqué d'Alicante, de Trapani ou de La Valette, notait Pierre Nora, se croit autorisé à traiter l'intellectuel algérien naguère de "bicot", aujourd'hui de "raton". […] La plupart des coloniaux pensent qu'il n'y aurait de colonisation possible si l'on ne marquait à l'indigène qu'on lui est supérieur » (*Les Français d'Algérie*, p. 33). Le langage courant en est pétri comme le montre cet échantillon d'un grand nombre de mots évoquant l'insulte. Pour dire que les Arabes étaient indolents, Eugène Fromentin utilise, dans *Une année dans le Sahel*, cette expression redoutable : « L'inaction qui épuise. » En toute bonne foi, Jean Lorrain parle ainsi des enfants de Tlemcen : « Avec leurs grands yeux d'animaux intelligents et doux… », ou encore : « Marmaille grouillante et colorée, tenant à la fois du joujou et de l'objet d'art, ils mettent au coin de chaque rue des ébats de jeunes chats et des attitudes de jeunes dieux à la fois nimbés de beauté grecque et de grâce orientale » (*Heures d'Afrique*). L'insulte vise à nommer l'autre selon sa race, sa position sociale ou son degré de dépendance. Grâce au vocabulaire, nous pouvons ainsi aisément reconstituer l'idéologie du locuteur et la nature du dialogue souvent biaisé qu'il entretient avec la « populace ». Guy de Maupassant note à propos de la populace d'Alger : « Tartarin dirait qu'ils sentent le "Teur" (Turc) et on sent le Teur partout ici. Puis il y a tout un monde de mioches à la peau noire, métis de Kabyles, d'Arabes, de Nègres et de Blancs, fourmilière de cireurs de bottes, harcelants comme des mouches, cabriolants et hardis, vicieux à trois ans… Comme j'étais assis devant un café, un jeune mauricaud s'empara, de force, de mes pieds et se mit à les cirer avec une énergie furieuse… » (*Au soleil*, p. 58-59). Comme il a beaucoup écrit, Maupassant s'est rendu coupable d'avoir cultivé un lot impressionnant d'approximations et de facilités. Dans *Au Maghreb*, il poursuit son étude de caractère de l'Arabe qu'il qualifie de « chicanier, querelleur, plaideur et vindicatif », incapable surtout de « rendre un jugement équitable. » Plus loin, il alourdit la charge : « Peuple étrange, enfantin, demeuré primitif comme à la naissance des races… » (p. 134), ou encore : « Les Arabes passent, toujours errants, sans attaches, sans tendresse pour cette terre que nous possédons, que nous rendons féconde, que nous aimons avec les fibres de notre cœur humain ; ils passent au galop de leurs chevaux, inhabiles à tous nos travaux, indifférents à nos soucis, comme s'ils allaient toujours quelque part où ils n'arriveront jamais » (p. 135).

L'un des signes les plus manifestes et les plus constants de l'assujettissement d'une nation à une autre, et ce sera en effet un quiproquo important entre la France et l'Algérie, peut-être le plus important et le plus courant, c'est précisément le sentiment de supériorité de celui qui se sent obligé de tutoyer ses subordonnés. Au-delà de tout discours, cette attitude signifie le mépris de celui que l'on tutoie – et que l'on rudoie à l'occasion – et l'illusion de supériorité de celui qui a recours à de tels procédés, et rend compte du racisme ordinaire qui organisait si bien les rapports entre gouvernants et gouvernés. À l'inverse, il serait cocasse, par un juste retour des choses, que l'indigène puisse lui aussi tutoyer celui qui le tutoie. Cette relation de maître à esclave a été étudiée par nombre d'écrivains et de voyageurs, non pas seulement pour la comprendre, mais pour la condamner. Albert Camus, Aimé Césaire, Frantz Fanon,

Claude Farrère en ont tracé les contours. Dans *Les Civilisés*, Farrère rappelle le mépris que l'Européen blanc affichait à l'égard des Indochinois : « Loin de l'Europe, l'Européen […] aime à s'affirmer au-dessus des lois et des morales, et à la violer orgueilleusement » (*Les Civilisés*). Les rapports entre ces deux types de protagonistes sont marqués de brusqueries, d'offenses répétées, d'humiliation et d'injures gratuites. Le mépris est dans les gestes, dans les regards, dans l'interpellation, dans le silence et même, coquetterie suprême, dans l'interpolation des prénoms, ou le fait qu'un prénom puisse servir à nommer tout le monde indistinctement : Mohamed pour tous les hommes, Fatma pour toutes les femmes. Dans ses *Chroniques algériennes*, Albert Camus paraît sceptique et un peu dérouté par ces agissements et par le « mépris général » dans lequel le petit colon tient le peuple algérien (à l'époque l'indigène) (*Chroniques algériennes*, p. 55). Aimé Césaire constate la même chose, et ajoute au mépris la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie (*Discours sur le colonialisme*, p. 19). En Algérie, l'idée coloniale la plus subversive qui ait été diffusée par des thuriféraires de l'empire, comme le général Azan (1874-1951) qui fut membre respecté de l'Académie des sciences coloniales et auteur de plusieurs ouvrages sur les colonies, a été constamment la suivante : « Les Arabes doivent être traités avec fermeté, les rudoyer n'est pas un mal, bien au contraire, ils en redemandent. C'est alors qu'ils s'adoucissent et deviennent reconnaissants. Les vouvoyer, c'est fatal, cela fait d'eux nos égaux… » Marguerite Duras l'écrit en toutes lettres : « Combien de fois ai-je entendu dire par les Français : “Avec cette race-là, il faut faire attention, il ne faut pas les flatter, ils se croiraient tout de suite nos égaux” ? » (*Cahiers de la guerre et autres textes*, p. 78). Il y a matière à faire une encyclopédie de l'horreur, de la veulerie et de l'indignité. D'autant que les auteurs qui tiennent de tels propos, naguère paternalistes mais qui paraissent, avec le temps, franchement racistes, sont légion. Ils sont certes des administrateurs coloniaux, des militaires, des baroudeurs qui affichent leur autosatisfaction, des médecins de campagne se trouvant soudainement une vocation de psychologues, des voyageurs qui restent bouche bée devant la différence de culture, la peau luisante, les regards apeurés, et même des petites bourgeoises qui se font peur en fréquentant, dans leur hôtel à l'architecture typique, la piétaille qui les sert. Beaucoup de chercheurs ont constaté en outre que les plus catégoriques dans leurs jugements de supériorité factice sont des jeunes d'origine paysanne ou ouvrière, parfois enrôlés volontaires, qui n'ont jamais voyagé et qui découvrent soudain leur supériorité de fait, parfois forcée, vis-à-vis des autochtones. Enfin, au cours de la guerre, les mots les plus fréquemment employés du côté français sont « fellouz » et « fell » qui renvoient à fellaghas, le nom commun des combattants algériens avant qu'ils ne soient identifiés comme faisant partie du FLN et mieux encore de l'ALN, l'Armée de libération nationale. Les Algériens ne font pas de distinction entre les civils, les militaires, les bons et les mauvais : toutes ces catégories sont vues comme une masse compacte qui symbolise ce qu'ils nomment *França*, « la France », ou l'*Isti'mar*, « la Colonisation ».



Raï (Le)

Le raï fut un cri de révolte, une protestation contre la vie mesquine et bourgeoise de l'Algérie des années soixante-dix et quatre-vingt, un appel d'air venu du large, une sorte de « Mai 68 musical ». Les jeunes n'acceptaient pas le fait accompli, l'assoupissement, le retour des refoulements et des frustrations, alors que les classes moyennes s'enrichissaient à vue d'œil. Face à l'immobilisme, de jeunes artistes encore méconnus ont crié leur joie de vivre, leur bonheur et l'irrépressible volonté de casser les tabous liés au sexe, à la vie nocturne, à la mixité et, partant, à la liberté individuelle, ce qui était éminemment révolutionnaire. Car le raï n'a gagné aussi vite ses lettres de noblesse que parce qu'il portait en lui, instinctivement, une ivresse particulière liée aux fastes de la chair. Les tabous tombaient peu à peu, par lambeaux. Certes, ils résistaient à certains endroits, mais pas à Oran, une ville où le vin, la gourmandise et le péché sont regardés avec bienveillance. Le raï est devenu maintenant civil, il s'est assagi et, du coup, ne blasphème plus. Il ne capte plus la pulsation de la rue et ne colporte plus que de petites rengaines affadies à force d'être répétées. Plus d'enthousiasme, plus d'excès, plus de mots déplacés ou d'allusions érotiques. En un mot, plus de mouvement ni de transgression. Le raï se normalise, et, à quarante ans révolus, les *chebs* sont déjà devenus trop vieux, peu crédibles, peu incarnés. Les chanteuses elles-mêmes, qui faisaient swinguer les uns et énervaient passablement les bigots, acceptent désormais d'aller à La Mecque, pour se convertir en culs de bénitiers bien secs et bien propres. Ne cherchent-elles pas à se laver l'âme d'une somme inconnue de péchés ? N'entretiennent-elles pas l'espoir vain de redevenir à tout prix chastes et pures, comme avant ? En perdant son âme et en polissant son vocabulaire,

le raï est redevenu clandestin, une clandestinité honteuse, et ne fait plus vibrer les tavernes d'antan, ni du reste les zéniths et les cabarets sauvages où, jadis, il avait miraculeusement trouvé son public. Et puis, il y avait l'erreur à ne pas commettre, le Rubicon à ne pas franchir : internationaliser les sonorités de l'Ouest algérien, leur côté chaloupé pour en faire la bouillie insipide du raï standardisé par les majors de la production musicale. Cette quête de la reconnaissance a été fatale à la pulsion de vie qui nourrissait ce *sound* venu des confins du désert et qui ne ressemblait à rien d'autre de connu auparavant. Le raï est resté vivant tout le temps qu'il se nourrissait à son propre génie. Il fallait le laisser tel quel, le protéger contre les invasions de l'argent et des compromis faciles que peut représenter parfois la *world music*. C'est comme si l'on transposait le reggae en comédie musicale et que l'on changeait le côté illuminé, azimuté et libertaire d'un Bob Marley ou d'un Marvin Gaye. Au demeurant, peut-on vraiment toucher à une seule note sans oblitérer le talent unique d'un John Lee Hooker ou d'un Elvis Presley ? En un mot, le raï n'a plus de tête, il cessa de vibrer de liberté lorsque les chanteurs se mirent à singer les stars américaines, oubliant précisément ce qui faisait leur force : la langue du peuple, la singularité de leur demande, le côté désintéressé, forcément utopique et toujours enté sur une liberté vive et spontanée qui se ressource bien mieux que les palaces et les *sunlights*. En voulant être autre chose que lui-même, le raï a tout perdu, y compris sa joie de vivre et l' « opinion » ou « l'avis » (étymologie supposée du mot raï) qu'il pouvait avoir sur la société algérienne.

Razzia

La razzia, c'est connu, est l'arme des plus faibles. Une armée bien formée, structurée et en ordre de bataille ne se risque guère à de telles attaques échevelées, car elle se tiendra à la lettre au plan établi par un état-major. D'abord la définition : le mot razzia vient de l'arabe *ghazw* qui signifie « attaque inopinée que l'adversaire essuie sans l'avoir anticipée ». Le pluriel de *ghazzia*, c'est *ghazaouet*, qui se trouve être le nom d'une ville frontalière de l'Ouest. En Algérie, la razzia a été régulièrement pratiquée et sous différentes formes : guérilla, guerre révolutionnaire, embuscades, attaques savamment organisées et, donc, aussi razzia. Il faut cependant un certain courage, voire de l'abnégation pour que de tels guerriers voltigeurs puissent se présenter à portée de canon de l'ennemi, le narguer avec leurs lances, leurs flèches et leurs carquois et se sauver au moindre mouvement de l'adversaire. Clemens Lamping (1812-1885), jeune sous-lieutenant ayant servi dans l'armée du grand-duc d'Oldenbourg, a décrit avec force détails une razzia dans ses *Souvenirs d'Algérie* (car il a participé à des campagnes de l'armée française) qui datent de 1840 à 1842. Parlant des résistants algériens, l'auteur présente une razzia presque indienne : « […] leur nombre augmentant, sans faire nullement obstacle à la tête de la colonne, ils nous encerclèrent toute la journée en poussant des hurlements furieux pour nous accueillir, quelque chose qui ressemblait à "*you, you !*" et qui devait signifier "*Allah !*" (sûrement *Allahou akbar !*). Ils s'approchaient au galop en désordre et les uns après les autres jusqu'à 80 ou 100 pas de la ligne des tirailleurs et vidaient leurs fusils. Leurs chevaux effectuaient alors d'eux-mêmes une volte-face pendant que les Bédouins rechargeaient leurs armes, puis ils revenaient à toute allure, et ça continuait ainsi le restant de la journée » (p. 60). En réalité, cette technique de guerre a été appliquée par les autochtones pour contrer toutes les vagues d'envahisseurs. Au Ier siècle après J.-C., Salluste écrivait déjà dans *La Guerre de Jugurtha* (*Bellum jugurthinum*) : « Ils combattent en fuyant, ils ne se retirent que pour réapparaître encore plus nombreux. » Il reste que ces razzias étaient valables au début de la colonisation, mais, par la suite, le relais a été pris par d'autres chefs historiques, d'autres concepteurs. L'Algérie aura donc connu les balbutiements des révoltes tribales, les razzias entre autres, les guérillas urbaines, les plans d'écrasement de la révolte moyennant des armes lourdes et l'aviation, mais aussi des accrochages

violents, suivis de représailles et de contre-représailles. Tout le spectre des armes et des techniques de guerre y a été, sinon utilisé massivement, en tout cas expérimenté.

Religions en Algérie (Les)

L'Algérie est musulmane depuis plus de onze siècles. Déjà, à la fin du VII[e] siècle, le général omeyyade 'Uqba ibn Nafi' (mort en 683) avait ouvert une première brèche en Tunisie et fondé, par la même occasion Kairouan, une ville-clé et des plus stratégiques pour la suite de l'occupation du Maghreb. Pour arriver à son but, 'Uqba s'appuya sur les nombreuses tribus berbères, les Lamtuna, les Ghomara, les Masmouda, qui, déjà, se faisaient la guerre entre elles. Il a fallu quelques années seulement pour que la religion du Prophète s'imposât jusqu'aux confins extrêmes du Maghreb, Tanger, l'Atlas, Marrakech. 'Uqba, le « pacificateur » de la Tunisie, serait mort en Algérie. Il semble en effet que cette mort soit due à une embuscade que l'une des tribus récalcitrantes lui aurait tendue non loin de Biskra, au lieu-dit Sidi Okba, là même où, aujourd'hui encore, on vénère son tombeau. À partir du XI[e] siècle, le Maghreb occidental et une grande partie de l'Algérie de l'ouest furent gouvernés par une confédération de tribus puissantes d'inspiration militaire, les Almoravides. Le mot vient de *Mûrabitûn*, c'est-à-dire « ceux qui se reconnaissent de tel ou tel *ribat* », une ville de garnison ou simplement un fort militaire situé aux limites de la terre d'islam. Ces *ribats* étaient en fait des lieux de vie dirigés par des religieux extrêmement pieux, ce qui faisait d'eux des missionnaires actifs et zélés pour la propagation de la foi musulmane. Les Almoravides demeurèrent au pouvoir pendant un peu plus d'un siècle, jusqu'au jour où, en 1147, ils furent délogés à leur tour par des adversaires beaucoup plus virulents, les Almohades (*Al-Mûwahhidûn*). Ceux-ci obéissaient à un moine-soldat du nom d'Ibn Tumart (vers 1081-1130) qui se prenait pour le *mahdi*, autrement dit : « celui qui reviendra à la fin des temps pour sauver la communauté croyante du saut en enfer ». Après la mort d'Ibn Tumart, son inspirateur, la dynastie des Almohades fut puissante jusqu'en 1269. Puis, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie tombèrent dans l'escarcelle de dynasties nationales plus ou moins puissantes : les Mérinides au Maroc de 1258 à 1465, et les Hafsides en Tunisie de 1229 à 1574. L'Algérie fut d'abord gouvernée par les Rostemides de Tahert (au XI[e] siècle) et par les Hammadides, jusqu'en 1152. Durant cette longue période, de nombreuses tribus rivales tentèrent, avec des succès relatifs, de se frayer un espace vital suffisant pour profiter, le cas échéant, du soutien de dynasties plus puissantes. Ce fut notamment le cas des Fatimides d'Ifriqiya qui participèrent un moment à l'invasion du Maghreb en faisant appel aux troupes hilaliennes stationnées en Égypte. En 1153, les musulmans, déjà en place, avaient su enrayer la progression des Hilaliens qui arrivèrent jusque dans les environs de Sétif. Il faut se rappeler, par ailleurs, qu'à cette période, les Hammadides étaient au sommet de leur puissance. Cette dynastie berbère était constituée d'autochtones et ne devait son maintien à la tête de la Qala'a des Bani Hammad, et plus tard à Bougie, qu'à la fierté de ses membres et à leur pugnacité. Mais les Hammadides furent écrasés par les Almohades au milieu du XII[e] siècle et laissèrent la place aux Abdelwadides de Tlemcen (également appelés les Zayanides) qui régnèrent dans l'ouest et un peu dans le centre du pays de 1235 à 1550. Dès cette période, et pendant plus de deux siècles et demi, le destin politique et religieux de l'Algérie passa sous l'autorité du sultan ottoman qui siégeait à Istanbul. Mais, peu à peu et de manière plus explicite dès 1671, celui-ci le céda aux divers deys qui gouvernèrent Alger, devenue depuis une véritable cité-État dotée des prérogatives et des attributs que requiert une telle organisation. Il restait encore à délimiter les espaces dévolus aux beys de province, celui de Constantine par exemple qui devint rapidement célèbre (voir Ahmed Bey), celui de Médéa et ceux, successivement, de Mazouna, de Mascara et d'Oran. Les *zaouïas* actuelles remontent généralement à cette période, une

période propice aux aventures personnelles et à la constitution de petits « émirats religieux » appelés *ribats* (comme au début de l'expansion de l'islam), ce qui a donné par dérivation phonétique « marabouts ». On connaît assez mal le rôle des confréries religieuses en Algérie, leur nombre exact, leur influence et leur doctrine. Ce fut d'ailleurs là l'un des premiers chantiers que le génie civil français eût ouvert dès que l'occupation du pays était entrée dans sa phase de peuplement : identifier et répertorier toutes les confréries religieuses du pays. Il s'ensuivit naturellement une production littéraire importante et inégalée depuis, car rien n'avait été entrepris dans ce domaine. Parmi les auteurs qui reviennent le plus, il faut citer plusieurs militaires et des religieux chrétiens : Louis Rinn, *Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie* (1885) ; Édouard de Neveu, *Les Khouan. Ordres religieux chez les musulmans de l'Algérie* (1913) ; le père J. André, *Contribution à l'étude des confréries religieuses musulmanes* (1956) ; Émile Dermenghem, *Le Culte des saints dans l'islam maghrébin* (1982), et Augustin Berque, *Essai d'une bibliographie critique des confréries musulmanes algériennes* (1919).

Il faut aussi citer quelques confréries à proprement parler, car elles continuent à déterminer au moins l'un des aspects de l'islam algérien et à assurer sa diversité. On doit la fondation de la Rahmaniya, confrérie algérienne étendant son influence dans le centre du pays, au Maroc et dans le Sahel, à un membre des Aït Ismaïl de Kabylie, Si M'hamed ben Abd-Rahman al-Guechtouli el-Djerdjeri el-Azhari (XVIIIe siècle). Al-'Alawiya est la dernière confrérie en date puisqu'elle fut fondée à Mostaganem par le cheikh Ahmed Al-'Alawi, en 1934, au lendemain de la mort de son créateur initial, le cheikh Al-Buzaydi.

Mais la plus vieille confrérie algérienne est sans conteste celle qui suit la voie de Sidi Boumediene. Saint patron de Tlemcen et « pôle spirituel ayant vocation de secourir ses semblables » (*Qûtb al-ghawth*), Sidi Boumediene (1126-1197 ou 1198), de son vrai nom Chû'ayb ibn al-Hussayn al-Ansari Abu Madyan, est un Andalou. Il est né près de Séville, à Cantillana, étudia au Maroc, à Tanger puis à Fès, voyagea à La Mecque, où il fit son pèlerinage, et en Orient et s'installa pour la majeure partie de sa vie à Béjaïa, dans le Nord-Est algérien. Il mourut près de Tlemcen, alors qu'il se rendait à Marrakech, qui était alors une capitale almohade. Sidi Boumediene rencontra à La Mecque le grand Abd al-Qadir al-Jilani (1077-1166) qui en fit son disciple. Sidi Boumediene a sans doute préfiguré l'installation du soufisme au Maghreb et en Andalousie, notamment à Cordoue et à Séville. Plusieurs grands mystiques de l'Occident musulman se réclameront de lui, « modèle de vertu » et savant parmi les savants. Sidi Boumediene a notamment inspiré la naissance d'une branche de la Qadariyya que l'on appelle la Madaniyya.

En Algérie, comme dans tout le reste du monde musulman, une chape de plomb s'est abattue sur le peuple à la fin du XXe siècle et au début du XXIe au point que chaque individu qui compte s'élever contre l'obséquiosité de la pratique religieuse, pour spontanée qu'elle puisse paraître à certains égards, est vite taxé d'hérésie. Or, l'hérésie ne revêt pas toujours les formes éculées que nous croyons. Un auteur comme Ghazzali (1058-1111), sans doute le plus grand théologien de son siècle, a écrit une phrase définitive à ce sujet : « Souvent, on voit des individus qui lisent le Coran, assistent aux cérémonies religieuses, prient et louent la religion superficiellement. Quand on leur demande pourquoi font-ils cela, pourquoi prient-ils s'ils considèrent que la prophétie est une erreur, ils répondent : "La prière est une bonne gymnastique, une coutume de ce pays, un moyen pour avoir la vie sauve." Cependant, ils ne cessent de boire du vin et de se livrer à toutes sortes d'abominations et d'impiétés. » Aujourd'hui, la religiosité populaire, bien qu'invertébrée, racoleuse et démagogique, est en passe de s'imposer aux dépens de la religion modérée, celle que le peuple a toujours connue et respectée. Jamais, en tout cas, les tenants de l'orthodoxie morale ne s'étaient aventurés aussi loin dans le noyautage des affaires publiques ni dans la complicité incestueuse avec les dirigeants du pays. Le pouvoir est à portée de leurs mains, non pas le pouvoir qui consiste à s'atteler aux problèmes du pays, mais celui de l'orienter, de le guider et de le contrôler à la manière du système chiite. Dans ce système, l'ayatollah impose son diktat au président issu du suffrage universel. Sa Sérénissime, autorité suprême de la religion qu'est l'ayatollah, en tant qu'il est la « Preuve formelle » (*hujjat al-islam*) de sa supériorité toute divine par rapport à l'ersatz que constituerait la

nomination ou l'élection des représentants du peuple, peut convoquer le président, l'auditionner, lui donner des recommandations et même le révoquer, si tel est son plaisir. Il en va de même en Algérie, à une différence près : le poids de la religion est né de l'appel d'air que constitue la faiblesse de l'autorité politique, son errance, sa démagogie à satisfaire les revendications les plus ésotériques, pourvu que la contestation du pouvoir baisse d'intensité. Dans ce passe-passe des plus hypocrites, l'autorité politique croit tenir à bonne distance les maquignons qui, de leur côté, ne rêvent que de s'installer durablement à El-Mouradia, le siège de la présidence. Tout l'*establishment* est donc tenu par la sainte allégeance qu'il faut montrer à l'égard d'Allah, les prières à peine sincères d'un certain nombre de politiques dans les grandes mosquées de la capitale étant l'exemple type de la tragi-comédie qui se joue dans les coulisses de l'État.

Mais l'islam n'a pas toujours régné sans partage dans l'une des régions du monde qui a vu passer la plupart des grandes civilisations, et jamais il n'a été homogène. Je traite par ailleurs, à travers notamment la figure de saint Augustin, de la place du christianisme et de ses différentes obédiences en Algérie, religion qui devait s'interrompre pendant plusieurs siècles avant d'être ranimée à la faveur de la colonisation, laquelle apporta, on le sait, de nombreuses doctrines chrétiennes, ne serait-ce que par la multiplicité des provenances des premiers colons : Malte, Espagne, Alsace, Sicile, France, etc. La partie médiane du pays est, par exemple, occupée par les Mozabites, également appelés Ibadites, qui relèvent d'une obédience musulmane différente de celle des Sunnites malikites du Nord. C'est dans ce même « Nord », qui représente une bande côtière très étendue entre la Tripolitaine et Alger, qu'un autre rite musulman s'installa dans les cœurs et certaines croyances populaires pendant plusieurs décennies, voire plusieurs siècles : c'est le rite hanafite, que pratiquaient les Ottomans, du XVIe au XIXe siècle et dont l'autorité ultime revient au cheikh Abou Hanifa. Enfin, lors des conquêtes musulmanes, certains disciples fatimides se sont intégrés au tissu social au point d'influencer une bonne partie des croyances et pratiques de la population. Or, les hanafites eux-mêmes n'étaient pas exempts d'acculturation, non pas doctrinale à proprement parler – car les différences dogmatiques étaient et restent minimes – mais culturelle et historique.

En tout état de cause, la religion en Algérie est un lent dépôt de cultures et de pratiques rituelles : animisme, syncrétisme, judaïsme, christianisme et islam. L'islam avec ses multiples influences, en particulier l'ibadisme et le sunnisme. Les Touaregs, dans l'extrême sud, sont censés être des sunnites à part entière, l'influence principale dans ce domaine étant le maraboutisme des imams du désert qui ont sillonné les routes du pèlerinage de La Mecque (*hadj*) pour ramener et répandre, dans toutes ces immensités, un islam confrérique extrêmement vivace, tout en étant ouvert et tolérant. C'est cet islam que décrit en quelques lignes Guy de Maupassant dans *La Vie errante* : « Nous sommes chez des hommes où l'idée religieuse domine tout, efface tout, règle les actions, étreint les consciences, moule les cœurs, gouverne la pensée, prime tous les intérêts, toutes les préoccupations, toutes les agitations… »

Aujourd'hui, à quelle croyance religieuse se reconnaît l'Algérie ? Quel rituel suit-elle, quel calendrier liturgique et quelle pratique quotidienne observe-t-elle ? Cette question n'a jamais été posée de manière aussi explicite et aussi directe que lorsqu'elle a été politisée au temps du Front islamique du salut (FIS), au cours des années quatre-vingt-dix, lorsque les bandes armées l'ont utilisée comme un étendard pour leur lutte contre le pouvoir des « tyrans » (*tûghat*), le mot lui-même étant tiré du Coran. Après l'Indépendance, tous les Algériens ont vécu sous une seule et même bannière, celle du FLN. Celui-ci s'opposait à la multiplicité sous quelque forme que ce soit, politique – on connaît les malheurs que l'Algérie a connus depuis –, culturelle, religieuse. Aussi, beaucoup d'Algériens n'ont découvert cette diversité qu'avec l'intrusion de la religion dans le multipartisme, soit dans la décennie quatre-vingt-dix. La situation actuelle est un bon indice de cette glaciation : tous les Algériens sont certes musulmans, mais personne ne sait exactement de quel islam il s'agit. L'ibadisme est assez identifié et nul ne se sent le droit de s'immiscer dans cet islam ombrageux, codifié à l'extrême et autarcique. L'extrême majorité des autres

musulmans se reconnaissent dans l'autorité de l'imam Malik, fondateur d'un ordre qui a dominé l'ensemble de l'Afrique et une partie du monde musulman. Cet islam passe pour être un islam médian, ni excessivement dogmatique ni laxiste. Il est le creuset de plusieurs influences, dont l'influence andalouse, avec le reflux des musulmans de la péninsule Ibérique, mais aussi l'influence berbère, l'influence fatimide, l'influence hanafite et même une certaine forme de laïcisme emprunté au système français. La mise sous orbite socialo-communiste de l'Algérie dans les années soixante a creusé un autre sillon qui n'a pas été comblé, bien qu'il soit très discret, celui de l'athéisme. Enfin, les campagnes récentes de missionnaires américains, des évangélistes, ont montré qu'une frange de la population était prête à suivre d'autres courants, exogènes en l'occurrence, pour des raisons essentiellement liées au mal-être des jeunes et à l'espoir un peu fou que ces évangélistes ont suscité chez leurs adeptes en leur promettant le sésame du « paradis terrestre », l'Amérique. Enfin, malgré les violences et les troubles liés au jeune islam politique, un bourgeon plus ancien, constitué de chrétiens de la première heure, continue à transmettre le message du Christ, avec les risques et périls que connaissent les pays en crise. La mort des moines de Tibhirine (voir cette entrée) a montré la fragilité des chrétiens dans ce pays et en particulier dans les zones campagnardes. En même temps, certains prêtres d'Alger, comme Mgr Duval et Mgr Tessier, ont démontré leur profond attachement à l'Algérie. De son côté, un ordre, celui de Malte, maintient en activité la basilique d'Hippone, celle-là même qui a vu prêcher saint Augustin. Avec des moyens modestes, un petit groupe de « moines résidents » font un travail de témoignage et préservent la continuité chrétienne de cette région du pays. Au fond, la mosaïque religieuse, un peu étouffée aujourd'hui par le seul sunnisme majoritaire, est à l'image des peuplements de l'Algérie. Mais plusieurs cas de figures viennent facilement à l'esprit : la filière juive existe encore en Algérie, même si les derniers pratiquants sont assez âgés (on a appris récemment le décès du gardien juif du cimetière juif d'Oran). Certains Algériens ont des ascendants hanafites, étant donné que la religion du père domine celle de la mère, chaque fois qu'un Turc a épousé une musulmane du cru : ce sont les Koulouglis, à la fois sunnites par la mère et hanafites par le père. Dans certaines régions montagneuses, d'anciennes familles berbères sont passées au christianisme à la faveur de telle ou telle circonstance. Enfin, des sunnites ordinaires ont été projetés dans le fondamentalisme religieux dès lors que la religion a pu s'offrir une vitrine politique et que ses leaders ont caressé l'espoir un peu vain d'arriver au pouvoir. Enfin, les sans-religion ne peuvent pas déclarer leur agnosticisme. La laïcité n'étant pas la chose la mieux partagée aujourd'hui dans le discours officiel, il ne leur reste plus qu'à se cacher pour vivre le non-islam qu'ils ne peuvent professer publiquement au risque d'être lynchés. Depuis peu, l'Algérien est devenu agressif à l'égard de tous ceux qui ne pratiquent pas un islam orthodoxe, plus frileux que ne l'a jamais été le sunnisme tempéré des fondateurs et surtout uniforme dans son aspect rituel et dans ses convictions. À l'opposé de l'Algérie des années soixante et soixante-dix, la tolérance religieuse vit de très sombres moments dans le pays des conciles et de saint Augustin.

Aujourd'hui que la carte des sensibilités religieuses est en train de se resserrer, le mimétisme reprend ses droits et s'affirme dans une sorte de revanche des opprimés de la foi face à leurs supposés oppresseurs : la mosquée étend sa puissance jusqu'aux territoires de la cité, au point que le nombre des croyants se trouve artificiellement gonflé, notamment durant les grandes fêtes et le ramadan. L'islam lumineux de Ben Badis et de cheikh El-Ibrahimi a fait long feu. En même temps, le fait que les mosquées sont pleines prouve le caractère intégrateur de la religion dominante, l'islam, son côté paisible aussi. L'islam est donc un reflet de ce qu'est le pays. Il lui tend un miroir dans lequel il espère se reconnaître. Ainsi, en cette année charnière, plusieurs centaines de milliers de personnes ont fait le voyage de La Mecque, mais l'auraient-ils accompli si une nourriture spirituelle et intellectuelle se révélait plus attractive, plus nourricière ? À n'en pas douter, non. L'islam est un refuge et un remède : chacun colmate les blessures qu'il porte en lui, sans compter que le seul confessionnal est la foule agglutinée, la rencontre du vendredi, les retrouvailles de l'enceinte sacrée de La Mecque, *Al-Haram ach-charif*.

Combien de pèlerins y sont allés dix ou douze fois, alors que la condition requise, si on en a les moyens, est d'une seule ?

Robert, Paul

Voir : Écrivains français au temps de la colonisation ; Sabir et pataouète

Rose, lavande et mimosa

Voir : Faune, flore et fruits d'Algérie

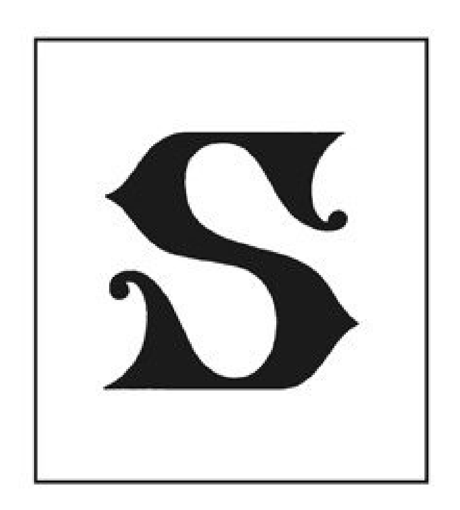
Rouler les *r*

En Algérie comme aux Antilles, l'apprentissage de la langue française a donné lieu à un long processus d'acculturation et d'intériorisation des phonèmes. Cette langue, tout Algérien devait l'apprendre pour les raisons pratiques qu'on devine. Pour beaucoup, ce fut une sorte de parcours du combattant, avec ses pièges et aussi ses victoires. Si l'Antillais « avale » le *r*, l'Algérien, lui, les roule. Voilà une énigme linguistique qu'il faut résoudre. En réalité, il faut entendre le roulement des *r* comme un mécanisme de résistance ou une substitution de code. Inconsciemment, l'Algérie roule les *r* pour dire précisément qu'elle n'est pas la métropole. Grâce à ce phénomène labial, le locuteur indique clairement que le fait d'apprendre une langue ne fait pas de lui un fils de cette langue. Il va ainsi à l'encontre de la volonté de celui qui veut l'astreindre à intégrer cet autre code, contre lequel il résiste encore : « Oui, dit l'Algérien, je veux bien utiliser la langue française, mais seulement pour me faire comprendre, comme un outil de désaliénation. Je veux par ailleurs continuer à rouler les *r* pour bien montrer que je ne suis pas français. Suffisamment français pour manier la langue, mais insuffisamment français pour ne pas disparaître dans la langue qui n'est, somme toute, qu'un véhicule. » Les Algériens résidant en France et qui ont une diction parfaite adoptent, lorsqu'ils reviennent dans leur pays, ce roulement des *r* de manière spontanée et cela à l'instant même où ils posent le pied sur le sol algérien. La première nature réapparaît sous la seconde. On m'objectera que la phonétique arabe y est sûrement pour quelque chose, puisque l'ensemble des Arabes roulent les *r*, y compris pour parler l'anglais, le russe ou l'allemand. Et qu'il y a parfois un avantage précieux : on peut ne pas comprendre le français de Sartre, mais on comprend le français de Kateb Yacine. De même, l'anglais de David Cameron est moins compréhensible que celui de Mahmoud Abbas. De plus, il existe une question d'oreille : certains intellectuels, aussi brillants qu'ils soient sur le plan académique, n'arrivent jamais à se départir de cette altération, qui est en même temps une signalétique, mais non un « accent régional », comme c'est le cas pour le marseillais ou le parisien.

« Royaume arabe » (Le)

Que serait devenue l'Algérie si l'idée de Napoléon III (1808-1873) – faire de cette nouvelle colonie l'épine dorsale d'un « empire arabe français » qui s'étendrait du Maroc jusqu'aux confins de la Syrie, avec Damas comme capitale et Abd el-Kader, déjà en relégation à Damas, aux commandes – avait pris corps ? L'idée de la concorde fraternelle entre Arabes et Français d'Algérie est séduisante mais la passion exacerbée depuis le début, qui allait très vite opposer ses défenseurs, comme Ismaÿl Urbain (1812-1884), orientaliste et auteur de *L'Algérie pour les Algériens*, à ses détracteurs, les colons d'Algérie, les grands électeurs, les militaires (le maréchal Pélissier, le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur de l'Algérie), les députés Jules Favre et Ernest Picard et, au-delà, les Français loyalistes demeurés en métropole, allait vider l'initiative de ses éléments les plus progressistes. L'idée d'un « royaume arabe », puis d'un « royaume algérien », fut abandonnée vers 1869, notamment en raison de l'opposition farouche des colons et surtout de la famine qui frappa durement l'Algérie en 1860 et 1861. Les mots et les attitudes d'ouverture allaient en quelque sorte survivre à leurs inventeurs. Deux décennies plus tard, Marcel Emerit (1899-1985), dans son livre *La Révolution de 1848 en Algérie*, n'hésita pas à employer des termes gênants comme « arabophiles » ou « arabophobes », qui seront évidemment rejetés, leur auteur étant discrédité. Edmond Pellissier de Reynaud (1798-1858), officier et écrivain, aurait milité dans ce sens, cherchant par tous les moyens à réconcilier les communautés entre elles et à instaurer les conditions objectives d'un dialogue franc, sincère et surtout fondé sur une totale équité entre les individus, indépendamment de leurs origines. En 1836, il plaidait clairement pour une « fusion » des peuples, et pour un relatif respect mutuel entre eux à défaut de verser dans des « unions factices » (voir Penseurs d'envergure en Algérie).

En ce temps-là, des érudits, comme Marcel Emerit ou Pellissier de Reynaud, justement, ressemblaient à tous ceux, intellectuels et enseignants, venus de métropole et gravitant autour de la faculté d'Alger, qui travaillaient à un système dans lequel une amitié durable serait possible entre la France et le Maghreb, sans aller, bien entendu, jusqu'au fédéralisme absolu. Dans la foulée, l'idée du « royaume arabe » que nombre de chroniqueurs continuaient à évoquer dans leurs billets se structura peu à peu autour d'un concept qui ne fera pas long feu, l' « indigénophilie ». Sporadiquement, mais à intervalles réguliers, un humaniste au grand cœur se levait au sein de la société française et invoquait le respect strict de la philanthropie et même les préceptes de l'Église pour défendre le pauvre, l'orphelin, le démuni et tous ceux qui étaient injustement ostracisés. Il est vrai que l'indigène cumulait toutes ces « tares ». Un siècle plus tard, en 1936, sous le Front populaire, le projet Blum-Viollette (Léon Blum était président du Conseil et Maurice Viollette ancien gouverneur de l'Algérie) remit sur la table l'idée qu'une partie de la population « éclairée » d'Algérie – entre vingt et vingt-cinq mille personnes – puisse obtenir la citoyenneté française, tout en préservant, si elle le désirait, son statut personnel. Cette initiative aurait permis aux indigènes d'accéder au vote et peut-être de remporter la majorité dans les localités de province où ils vivaient. Perspective cauchemardesque pour les grands colons qui virent là une manœuvre visant à les dépouiller de leurs privilèges régaliens, le droit de vote notamment, mais aussi le premier collège et ses avantages acquis. Il n'était pas question que le loup entrât dans la bergerie : les défenseurs de l'Algérie française, dont les trois cents maires pieds-noirs qui se réunirent en congrès le 14 janvier 1937, s'opposèrent farouchement et à l'unanimité à l'adoption d'un tel projet présenté par la presse locale comme étant « criminel et antifrançais ». Le danger était écarté, mais pour combien de temps encore ?



Sabir et pataouète

L'un des vecteurs les plus sensibles de la « nostalgérie », outre la revue *L'Algérianiste* et les merguez-parties du sud de la France, est le parler pataouète, mélange indéfinissable de français vernaculaire amalgamé à la couleur phonétique du Sud, une sorte de *lingua franca*, un charabia mâtiné de vocables catalans, maltais ou espagnols, un sabir que personne ne comprend vraiment hormis les gens du pays. Connaissez-vous le sabir, mot dérivé de l'espagnol *saber* ? Tel est l'épicentre de l'âme pied-noire, le point le plus délicat de son intimité, une « Bab el-Oued story » à la sauce locale.



Du reste, le pataouète fut, pour la société algérienne bigarrée de l'époque, ce que fut la langue classique de Verlaine et de Rousseau pour les classes dirigeantes : le trait d'union, c'est l'*Algerienfranzösisch Patouète*, comme disent les Allemands, qui a fait l'objet d'une thèse en Sorbonne, sous ce titre : *Le Français d'Afrique du Nord* (publié aux Presses universitaires de France). André Lanly, son auteur, a travaillé de longues années sur la question et a recensé plus de mille deux cents mots et expressions plus tordants les uns que les autres : « Tellement je rigolais, j'étais mort ! » ; « Moins cinq, je ne vois pas Montmartre » ou, dans les années vingt – d'autres disent quarante ou cinquante –, *La Cigale y la Formi* inspiré d'une fable de La Fontaine par Kaddour, qui pourrait être plutôt tunisois. Mais le pataouète eut d'autres thuriféraires, les Roland Bacri, les Cagayous (de son vrai nom Musette, sans doute le premier à avoir formalisé le pataouète), les Edmond Brua, les Guy Bedos, les Ben Ali, les Robert Castel. Il a aussi les classiques : *Le Corbeau et le Renard, Le Lièvre et la Tortue* et d'autres fables de Jean de La Fontaine revisitées et détournées de manière truculente et joviale.

La Cigale y la Formi

J'y conni one cigale qui tojor y rigole,
Y chante, y fir la noce, y rire comme one folle,
Y s'amouse comme y faut
Tot l'temps y fi chaud.
Ma, voilà qui fi froid ! ! !
— Bor blorer t'y en a le droit –
Ma, t'a riann por bouffer.
Bar force ti va criver.
Y marchi bor la rote.
Y trovi one formi
Qui porti bon cascrote.
Y loui dit : « Mon zami,
Fir blizir bor priter
One p'tit po di couscousse
Bor qui ji soui manger
Josqu'à c'qui l'hirb' y pousse.
J'y paye, barol d'onnor
L'arjany l'antiri, pas bizoann d'avoir por. »
La formi, kif youdi,
L'argeann y prite pas. « Quis ti fir, y loui di,
Quand di froid y ana pas ?
— Le jour, ji chanti bor blizir,
La noui j'y sui dormir.
— Ti chanti ? Bor moi ji pense
Qui millor qui ti danse. »

Autres titres, autres fantaisies : le « Marché de Bab el-Oued », « Tac a tac la fantaisie », « Paris By By… » « Patatouète », *Histoires salées de Bab el-Oued* de Ghalina Ourida, etc. Il a fallu un terreau spécifique pour que cette langue puisse voir le jour, mais aussi et surtout des échanges urbains et une créativité algéroise propre, un peu comme ce fut le cas pour le créole, le malgache, le marseillais ou le québécois. Le pataouète, fête de la langue, est précisément fait de cette couleur locale, inimitable et singulière, qui mêle la vie quotidienne aux spéculations les plus farfelues, à la métaphysique, à la sagesse du terroir, à l'observation sociologique immédiate, à la fanfaronnade, au mot d'esprit, à la nostalgie d'un monde rêvé et à la gouaille populaire. On doit à Marcello Fabri, pied-noir vivant en métropole, d'avoir lancé ce mouvement dans les années quarante. Mais dans la grivoiserie facile et le bon mot, il a été vite suivi. Voici, extraite de *Fables et contes en sabir*, de Kaddour édité par Carbonel, une autre fable de La Fontaine.

La Lion y la Petite Moche

« Vatan, in al oualdik[1]*, bogri di salopri. »*
Ci comme ça qui parli, afic one petite moche
La lion di désert. « Ji ti touille si t'abroche,
Ispice di gran salti, qui bouf li chiane pori. »
La pitite moche y riste, y loui di : « Quisqui-ci,
Ji crois qui j'en a l'droit por passir par ici.
Barc' qui vos ites lion, ti fir ton malin,
Ji ni bas por di toi ji marche dans cit chimin,
Y si bor fir blisir, ti o fir one bataille
Ji ti casse ton figour, bogre di gran canaille.
Moi ji mi fot de toi barc' qui ji ni bas por,
Y qui pit être one bof est blous qui toi millor.
Ji fi quisqui ji vo, tojor il y contan,
Mi toi ti fir mariol, moi ji dit fot moi l'camp. »
La lion y s'mittra tot à fit en colère,
Ma la pitit moch y vol bor piquer son darrière,
Y bossi sor son tit', y lui piqué son nez.
La lion y corir, pas moyen l'attraper,
Alors plous en colère, y sit mit à crier.
To li monde il a por ; li moton son caché,
Li chian y son trembli, li chacail son faché,
Li zoizeaux son voli et li pol y si coche.
Y quisqui fir to ça cit one petite moche,
Qui-son fir la bataille, afic la lion noir.
Ci loui là son ragi, barc' qui po pas la voir,
Qui cour, qui soute bartout, y po pas l'attrapi
Y qu'afic son queue, loui mime y sa frapi :
Bar tir il y cochi, afic son zio farmi,
Enfin ji crois la lion, tot à fit esquinti.
La moche y son contan, y rire comme one folle
Y por fir fantasia, to di souite y s'envole ;
Ma y son attrapi bar on p'tit' zoizeau noir,
Qui li mange bian contan ; son fini cit histoir.

MORALE

Si divan li cadi, ti gagni ton broci,
Afic one Bachagha, ou bian on zraélite.
Pas bizoan mon zami, di chanti vot' socci,
Barn' qu'Allah il y gran, Mohamed ji profite.

Peut-on lutter efficacement contre la nostalgie lorsqu'elle se nourrit des souvenirs les plus dramatiques ? Si le mot qui résume et symbolise ce symptôme existe, « *nostalgérie* », le remède, nul ne le connaît. Il est, en tout cas, indéniable qu'une grande partie de ceux qui sont partis après la débâcle de 1962, dans la panique – une panique savamment orchestrée par les radicaux de l'OAS –, nourrissent un mauvais spleen, une douleur intérieure et souffrent d'insomnies persistantes. « Mi-figue de Barbarie, mi-raisin de la colère », écrit un nostalgique modéré qui a choisi la valise plutôt que le cercueil. Comment ne pas le comprendre ? L'expression elle-même serait née en métropole. Mais la « *nostalgérie* » ne fonctionne qu'en France, car la nostalgie disparaît dans les minutes mêmes où le voyageur foule de nouveau le sol algérien. Les chansons de Bab el-Oued, les jeux de quartier, que ce soit les osselets, le boléra, le seven, les tchapes ou le fava-vinga, font partie de cette « *nostalgérie* », et du pathos ordinaire qui lie les individus à leur mémoire passée. Les pique-niques au bord de l'eau ou sous la pinède, les parties de cartes, de dominos, les méchouis de poisson…

Repartir là-bas, revoir les maisons, les rues, l'école, le marché, le cimetière, c'est se verser du baume dans le cœur mais, attention, les maisons ne sont plus entretenues et, parfois, croulent littéralement, les domaines ont changé… Cela étant, il ne faut surtout pas lésiner sur cette rencontre du souvenir et de la réalité. Il m'est arrivé d'accompagner des pieds-noirs en Algérie, des amis ou leur progéniture. Chaque fois, ils étaient étonnés du décalage qui existait entre leur bien perdu, rêvé ou fantasmé, et ce qu'ils retrouvaient. Le plus dramatique dans ce retour – si tant est qu'on puisse parler de retour –, c'est que, souvent, le domaine lui-même, la vigne, les plantations, le verger et la fabrique ont tout simplement disparu. On attend l'allée bordée d'arbres qui mène à la maison et l'on tombe sur un épouvantable chantier de construction, avec ses grues impitoyables qui se dressent dans le ciel ou sur une zone pavillonnaire déjà peuplée. Contrairement aux Français originaires du Maroc ou de Tunisie, les natifs d'Algérie cultivent, quant au pays d'où ils viennent, une sorte de réserve qui inspire le malaise. Honteux ou fiers d'avoir vu le jour dans la patrie de saint Augustin, ils sont pourtant des centaines, voire des milliers, à avoir réussi leur vie dans un contexte souvent hostile, et à une période où le fait d'être pied-noir n'était pas bien vu par les métropolitains. Un petit nombre d'entre eux ont conservé de ces années-là des souvenirs douloureux faits de critiques de toutes sortes, parfois de mépris. Tel est le constat. Mais si on l'oublie, la faconde revient, tant l'éloquence collective est élevée ici au rang de sport national. L'Algérie est un pays qui a donné au monde un lot considérable de rhéteurs, d'écrivains, de penseurs, de prosateurs, de tragédiens, de comédiens, d'artistes et d'hommes d'Église qui, pour certains d'entre eux, ont tutoyé les dieux. Cela a débuté dès Juba II (vers 25 avant J.-C. – 23 ou 24 après J.-C.), roi de Numidie. Il était le fils de Juba Ier. Ses passions étaient l'histoire, la médecine, la géographie et la plupart des arts de l'esprit. Par sa pugnacité, il avait acquis l'estime des plus grands et Plutarque en fit le « meilleur historien parmi les rois ». Juba II réussit en outre la prouesse d'écrire en grec et de briller dans son œuvre au point d'incarner le philhellénisme aux yeux de ses concitoyens et sujets. On suivra un moment cette mode qui consistait à tout ramener aux Grecs, à se gausser de ce savoir en effet plus prestigieux que le sabir berbéro-romain confus, en usage dans cette région. Je pense au livre d'Apulée, un enfant de Madaure, dans la province de Constantine, où il est né et mort au IIe siècle après J.-C. Apulée demeure dans les annales avec son *Âne d'or*, mais il y eut aussi Lactance, Optat de Milève et même saint Augustin, qui deviendra le meilleur écrivain de la chrétienté.

Ils sont nombreux à avoir fécondé le terroir algérien, la ville d'Alger surtout, et beaucoup d'entre eux ont été marqués par ce pays. Citons, pour le XXe siècle, des poètes ou des écrivains tels Gabriel Audisio (1900-1978), Jean de Maisonseul (1912-1999), Jean Pélégri (1920-2003), Emmanuel Roblès (1914-1995), Jean Sénac (1926-1973), Jules Roy (1907-2000), Jean Atlan (1913-1960), Victor Barrucand (1864-1934), des « orientalistes » comme Évariste Lévi-Provençal (1894-1956) ou Jacques Berque (1910-1995), des éditeurs aussi – Edmond Charlot (1915-2004) et maintenant Mohamed Bouchène, André Chouraqui (1917-2007), qui traduisit la Bible et le Coran, des journalistes fameux (Jean Daniel, né en 1920, Jean-Pierre Elkabbach, né à Oran en 1937), des philosophes comme Louis Althusser (1918-1990) ou Jacques Derrida (1930-2004), des lexicographes tel Paul Robert (1910-1980) et aussi le grand couturier Yves Saint Laurent (1936-2008), mais aussi Jean-Claude Guillebaud (né à Alger en 1944), Hélène Cixous (née à Oran en 1937) ou Marcel Cerdan (né à Sidi Bel Abbès en 1916 et mort en 1949).

Sahara

Voir : Désert

Saint Augustin (354-430)

Il n'est pas exagéré de dire que le plus grand théologien de la chrétienté, le plus célèbre des Pères de l'Église latine est un ancêtre de l'Algérien d'aujourd'hui, en particulier du chrétien de Souk-Ahras, dans l'Est algérien (anciennement Thagaste), la ville où il naquit au milieu du IV[e] siècle. Et pourtant, il a dû, enfant, côtoyer des Berbères, jouer avec eux, les rencontrer au marché, sur les routes, dans les champs. Il a bu et mangé les fruits de cette terre sèche et rocailleuse, de ces montagnes et de ces vallées où abondent l'armoise parfumée, le laurier rose et le genêt d'Espagne. Son lien passionnel à sa mère Monique rappelle celui que tout Chaouï vit aujourd'hui encore, lien quasi charnel tant la solidarité familiale n'est pas, dans cette région, un vain mot. Que son père Patricius ait été païen montre que le christianisme n'était pas encore intégré à la société et qu'une famille comme celle d'Augustin pouvait réunir un païen et une chrétienne, laquelle finit par convertir son mari à sa foi dès 370. Devenue veuve, Monique suivit son fils Augustin dans son périple italien, à Milan d'abord, où il voulut s'initier à la doctrine néoplatonicienne, puis à Cassiciacum, une villa des environs de Milan, où, à son tour, il se convertit. Après son baptême qui lui fut donné par saint Ambroise en 387, et auquel Monique assista, Augustin décida de rentrer dans son Afrique natale, un peu comme le firent Apulée, deux siècles auparavant, et Tertullien (vers 155-vers 220 après J.-C.), né à Carthage, pour professer la morale chrétienne. Mais sur le chemin du retour, sainte Monique décéda à Ostie. Dans ses *Confessions*, une autobiographie spirituelle où il lui arrive de faire des révélations surprenantes sur une enfance dissipée, saint Augustin évoque longuement l'amour protecteur que Monique lui prodigua à Thagaste d'abord, à Milan et à Cassiciacum. Dès son retour, l'enfant prodigue vendit tous ses biens et en distribua le fruit aux nécessiteux. Il quitta alors Thagaste pour Hippone, sur la côte méditerranéenne, qui ressent encore la fierté de l'avoir accueilli en sa basilique où il fut ordonné en l'an 391. C'est là qu'il mourut, dans cette même ville meurtrie, dans cette même basilique assiégée par la horde sauvage des Vandales. Nous devons à cet homme d'exception, au magnifique parcours initiatique, une œuvre immense qui explora les limites de l'univers chrétien. Ce qui impressionne le plus l'homme d'aujourd'hui, ce sont la profondeur de l'œuvre d'Augustin et la sincérité de ses propositions. On a établi que saint Augustin avait occupé plus de six magistères différents. Grâce à ses homélies, il apparaît comme un directeur de conscience et un chef de la communauté des croyants. En tant que philosophe, il cumule l'art de la réflexion et celui de la prédication et de l'humanisme spirituel. Maître de la controverse, il s'oppose à toutes les tentatives de détournement de la parole du Christ et devient l'adversaire le plus acharné et le plus constant des manichéens, des donatistes et des pélagiens. Moraliste, saint Augustin le sera jusqu'au bout, en particulier face aux mécréants de tous bords, aux sceptiques et aux propagandistes des autres cultes, qui ne désarmèrent que deux siècles plus tard, vers l'an 530. En cela, il fut le plus grand pourfendeur d'hérésies. Enfin, dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin se fait aussi apologétiste, défendant au premier rang le christianisme, son originalité et son infaillibilité face aux païens. Son œuvre est une synthèse équilibrée des actions de grâces, de ses intuitions et de son immense culture théologique. Quant à son credo, il tient à un mot, mais d'une puissance renouvelée : la prééminence de Dieu, argument décisif face aux altérations de la vie, et à la part pécheresse de l'homme, perdu par ses actes mais sauvé par Dieu. « Il construisit *La Cité de Dieu* sur un monde en ruine », écrivit de lui un chroniqueur littéraire attiré par la voie du sacré. Ainsi donc, l'histoire mouvementée d'Augustin, évêque d'Hippone, devenu l'un des Pères de l'Église chrétienne, résume bien sa nature africaine. S'il était la démesure faite homme, il agissait comme s'il avait conscience d'être la mesure de tout, le point d'orgue de la raison et le meilleur des hommes.



Saint-Simoniens en Algérie (Les)

Voir : Penseurs d’envergure en Algérie

Scènes de la vie quotidienne

J’ai fumé mon narghilé, le très élégant chibouk oriental, symbole de farniente et de musique orientale, qui, décidément, n’arrive pas à s’implanter en Algérie en dépit de la pugnacité de quelques patrons de cafés, les *kahwadji*, qui sont le sel de la vie quotidienne en Algérie. Dans chaque pays, certaines situations concrètes embellissent le propos et substituent aux durs pavés de pierre les dalles luisantes du marbre de Carrare. Il existe aussi une vérité populaire, une gouaille qui ne triche pas, qui ne maquille rien et qui, insouciante, suggère une luxuriance humaine qu’aucun illusionniste ne peut subvertir. Le peuple algérien est ainsi : il n’est pas plus courageux que les autres, et je vois là sa véritable intelligence car, chaque fois que la propagande du parti unique lui fit croire le contraire, il l’a payé très cher quelques années après. S’il n’est pas plus courageux, il ne l’est pas moins non plus, et sa faconde, extrêmement bien nourrie, est réjouissante. J’ai fait le tour des cafés du port, ceux de la côte étaient bondés d’une foule de pêcheurs qui n’avaient plus pêché depuis des jours et tuaient le temps comme ils pouvaient. J’ai mangé dans toutes les gargotes enfumées, dont les sièges sont en osier et la décoration intérieure en bois de mélèze.

Le café de la Marine. Alors que j’entre dans tel café de la Marine, les regards se fixent sur moi : suis-je venu avec des intentions malhonnêtes ou hostiles ? Ça ne dure jamais très longtemps, j’affiche une empathie de bon aloi. Très vite, les regards reviennent aux tables de jeux. Belote, rami, domino, jeux de dames… Les cafés populaires ont une musique à part. Certains sont bruyants, d’autres enfumés, la plupart sont l’un et l’autre. Ceux qui crient à tue-tête ne peuvent être que des habitués, ils prennent le café pour leur salon personnel, trop exigu. Ils débarquent ici à heures fixes, jouent tout l’après-midi et ne rentrent que pour se coucher. La pêche, c’est à l’aube…

Chez le coiffeur barbier. La gouaille populaire a aussi investi ce lieu :

« Oui, monsieur, lorsqu’un autre coiffeur vous dit de gonfler la joue, il ne peut se réclamer de ce beau métier, car lorsque le client gonfle sa joue et que le barbier échafaude de son côté un autre plan, il se

trouve contrarié et la blessure est vite arrivée. Moi, monsieur, je vous dis de ne rien faire : ne pas gonfler, ne pas aspirer l'air : j'ai une idée que je vais appliquer aussitôt, mais à condition de ne pas bouger. »

Le vendeur de légumes : « Venez, mesdames, approchez-vous, venez acheter mes plantes, mes herbes, mes légumes frais, de la coriandre, du curcuma, de la harissa, des graines de sésame. J'en ai pour toutes les bourses, pour tous les besoins. Regardez mes céleris qui sont bons pour l'estomac, mes épices pour améliorer votre couscous, mes grains concassés pour votre *chorba*. Avec mes plantes, vous maigrissez à vue d'œil, pas trop cependant, car les hommes sont inconstants… Venez, venez. Aujourd'hui, c'est pas cher ! »

Le taxi algérien : « Ah ! Ne me parlez pas de raï, je n'en peux plus, maintenant je suis à la soul, au reggae, au *châabi* (un genre musical d'Alger, plutôt urbain), au *malouf* (autre genre musical, de l'Est algérien). Et surtout ne me dites pas que la fenêtre est ouverte, vous n'avez rien compris, c'est voulu par le maître à bord. Vous voulez peut-être des versets coraniques, en veux-tu en voilà, des mélopées de Zehwaniya, tu les as. Mais c'est du raï, Zehwaniya ! »

Le taxi et la voiture : conduire à gauche, doubler à droite, se garer en troisième file en laissant les voitures qui suivent klaxonner rageusement, parler à son voisin d'une voiture à l'autre sont des spécialités algériennes qu'un Anglais ne peut comprendre. Il lui faut un entraînement spécial, une initiation, car la voiture, en Algérie, n'est pas seulement un véhicule qui roule sur du bitume, qui, accessoirement, obéit à quelques règles de circulation, mais un habitacle surdimensionné et très affectif où l'on vit en permanence. Tel est l'univers ludique et enfantin du conducteur, là où il se sent invincible et d'une puissance proche de celle des dieux de l'Olympe. La voiture n'a pas de rivale, et lorsqu'elle tombe en panne, ce n'est pas seulement le mécanicien qui vient la réparer, c'est vraiment un ambulancier qui l'emporte au garage et la regarde avec des yeux énamourés. Il faut aussi appeler le médecin urgentiste le plus proche, car le chauffeur a fait, croit-il, une attaque cardiaque. Un choc frontal, c'est l'équivalent d'un combat de boxe avec un malotru qui ne respecte aucune règle commune. Combien de métiers sont-ils concernés par la voiture, du fabricant, au pompiste, au carrossier, en passant par le peintre, le réparateur, l'électricien, le disquaire et désormais le spécialiste en GPS ? Rien n'est trop beau pour la seconde résidence de l'Algérien, le lieu où il se sent exister, à défaut de trouver refuge chez Descartes ou chez Heidegger. Il va sans dire que le chauffeur algérien ne remet jamais en question son mode de vie, l'approche de son jouet préféré, sa conduite en société, ses reparties agressives à l'égard des piétons imprudents, car il fait corps avec sa moitié. L'avènement de l'autoroute le comble évidemment, mais il suspecte les autorités de vouloir le couper de son environnement habituel, car la vitesse détruit l'échange avec son voisin, l'un et l'autre ne sortant d'ailleurs jamais sans être coiffés, habillés et parfumés pour plaire à leur belle voiture. Bien que restreint, leur vocabulaire s'en ressent. Les premiers vrombissements de leurs bolides leur font l'effet de véritables oraisons jaculatoires, ces courtes prières ferventes que les croyants récitaient dans les églises pour se décharger du fardeau de la culpabilité. Les chauffeurs de taxi algériens poussent la truculence au-delà du pittoresque. Aucun chauffeur ne vous conduit nulle part, que la course soit brève ou longue, sans commenter à votre intention l'imperfection du code de conduite et des plaques de signalisation, relever les failles de la dernière loi des finances, retoquer les décisions de l'imam du coin et surtout s'exaspérer, avec force gesticulations, de l'échec, fatalement cataclysmique, de l'équipe nationale de football. En revanche, les chauffeurs de taxi ne tarissent pas d'éloges sur les derniers moteurs des voitures allemandes qu'ils comparent aux japonaises, qui ne sont plus ce qu'elles étaient, et surtout aux françaises. Pour ces amoureux de la belle mécanique, des pneus qui crissent, c'est l'équivalent d'un allegro de sonate, cela signifie que la vitesse est réglée sur le bon tempo, et tant pis pour les bébés dans leurs poussettes qui pourraient être effrayés. Mais surtout, le chauffeur de taxi n'hésite pas à exhiber ses choix musicaux, ses radios préférées. La dispute banale côtoie la controverse philosophique qui se nourrit souvent aux brèves de comptoir.

L’Algérie en condensé est une Bagdad des *Mille et Une Nuits*. Il faut encore savoir la découvrir dans les dédales des non-villes qui, aujourd’hui, la parsèment et, parfois, la défigurent. Il faudra encore du temps pour que la douceur perdue et la quiétude des temps passés viennent envelopper le souk.

Schizophrénies algériennes

L’Algérien est-il ce Berbère fraîchement arabisé à la faveur de l’islamisation qui s’est produite entre le VIIIe et le IXe siècle ou une synthèse de toutes les provenances, de toutes les ethnies et de toutes les langues ? Schizophrénies algériennes ! Si vous voyagez en Kabylie, vous le comprendrez assez vite, l’Algérien est berbérophone, frondeur et fier jusqu’à la révolte. Vous chatouillez son nationalisme, il vous sort Amirouche (1926-1959), le « maître de l’Akfadou », qui a combattu les Français sept années avant les autres et qui, de fait, est le héros le plus ancien de la guerre d’Algérie. Soumis, le Kabyle abat ses cartes, car l’irrédentisme est sa seconde nature, lui qui ne trouve sa raison d’être qu’à l’ombre du Djurdjura. Qui n’est pas algérien lève le doigt. Car l’Algérie n’est pas un pays à proprement parler, il est un rapport à soi et au monde, un rapport qui se négocie au jour le jour. Des souvenirs, une mémoire, oui, mais laquelle ? Des projets, des espoirs, pour quoi faire ? Il n’y pas plus nostalgique qu’un Algérien, pas plus nihiliste, husserlien, kafkaïen, freudien non plus, mais si vous critiquez à sa place le pays, ou seulement l’un de ses travers les plus flagrants, il retourne sa fourche contre vous et vous embroche sans aucun remords. Et si l’existentialiste était la somme négative de tout ce qui lui réussit, c’est-à-dire une inversion logique, un fatalisme cynique et ravageur, l’Algérien serait le premier existentialiste de l’histoire. C’est dans l’équilibre instable qu’il trouve sa raison d’être. Son âme est comme un pont suspendu entre deux rives dangereuses qui semblent s’éroder au contact du vent. La psychologie de l’Algérien devrait être enseignée à l’université. Car voilà un peuple qui a connu successivement la paix, puis la guerre, encore la paix, puis le plein emploi et de nouveau la crise, le traumatisme, le désespoir. On venait naguère de tout le monde arabe, de toute l’Afrique pour travailler en Algérie… Maintenant, tout jeune désœuvré n’attend que la première opportunité pour filer ailleurs, en Europe, au risque de sa vie (voir Jeunes d’Algérie). « Où vas-tu, Algérien ? », lui demande-t-on. « Nulle part », et d’ajouter : « Pourquoi cherches-tu où je vais quand toi-même tu ne sais pas où tu vas ? » Agressif, non, connais pas, logique, je vous dis, et cela jusqu’à l’absolu.

Mahfoud Boucebci, à qui *Les Temps modernes* avaient demandé, en 1982, une étude sur la « psychopathologie sociale en Algérie », botte en touche. Il ne distingue pas encore l’essentiel. Il analyse la place du handicap, celui de la multiparité ou de la conception, la communication dans le champ familial, l’enfant abandonné. Il aurait fallu, au contraire, qu’il mette l’accent sur ses observations finales, toutes frappées au coin du bon sens. Celle-ci notamment : « Au malaise de l’individu et notamment du jeune correspond en écho un “malaise dans la civilisation” : crise, anomie, dénigrement, agressivité, dépression… » Toutes ces attitudes sont observables dans le quotidien. L’âme de l’Algérien est lourde de toutes ses contradictions, de ses exaspérations et de ses violences, macérées à l’envi. Depuis des siècles, il encaisse sans broncher. D’où cette haine de soi qu’il cultive comme une religion, ou une seconde nature. Cioran disait que la haine de soi est l’endroit où l’homme excelle, contrairement aux autres animaux. L’Algérien serait-il meilleur homme pour autant ? Mais en même temps, ce grand peuple peut paraître – mais ce n’est qu’une apparence – relié de façon anachronique aux extrêmes, de sorte que, chez lui, l’émotion et la générosité s’opposent sans merci aux violences et aux avanies d’un quotidien qui l’envahit littéralement. *Quid* alors de ses éclats de joie, de son rire tonitruant et de ses triomphes ? On saura que l’Algérien est un être des extrêmes parce que, chez lui, la passion transfigurante voisine avec une histoire jonchée de cadavres. Mais en aucun cas il ne se complaira dans une quelconque martyrologie

qui serait trop mièvre, trop fade. Quoi, lui, pudique parmi les pudiques, comment peut-il renier son identité, son histoire, ses douleurs rentrées ? Et pourtant, l'Algérien est pudique au point que son aptitude à l'oubli et sa capacité à pardonner confinent à l'aberration psychique. On assiste à une sorte de mutilation du temps, un éclatement à ce point systématique de la continuité que même les symboles salvateurs n'arrivent plus à se former. La haine de soi que l'Algérien projette sur le monde est d'abord la résurgence de cette réalité négative, une sorte de retour du refoulé ravageur qui détruit tout ce qui se trouve sur son chemin. Et c'est à cette « enclume de l'adversité » que l'Algérien juge ses pairs. Rien qui soit droit sans avoir été au préalable tordu ne peut avoir gré à ses yeux. C'est d'abord par le « tordu » qu'il se fabrique, non par le « droit », comme si son imaginaire – une instance chargée habituellement d'offrir des échappées satisfaisantes – ne pouvait s'extraire de la gangue du réel qui l'entoure qu'en affrontant l'adversité dans sa nudité extrême. Une telle conquête de son territoire d'intimité ne touche pas simplement la sphère de l'émotion, mais elle embrasse son refus de l'avilissement (support : une stratégie sophistiquée de l'apparence), sa dignité exacerbée (le fameux *nif*), sa jouissance de l'agression (la *rojla*), sa susceptibilité à fleur de peau. Et voilà aussi qu'elle concerne également le mental, tant curiosité et abstraction que sens de la débrouillardise… Tout cela traduit l'inquiétude de son parcours historique, son destin calamiteux et instable. De la Méditerranée, il tient à la fois son sens du tragique et son insouciance.

Depuis la fin de la guerre de libération, les dirigeants ont voulu que les Algériens vivent leur identité de manière héroïque. Les coins sombres, ils préfèrent ne pas en parler. En privilégiant cette stratégie fédératrice au détriment d'une pluralité qui aurait pu être fatale à l'unité du pays, les hommes politiques ont sauvé l'essentiel, mais ils peinent encore à lâcher du lest. Aussi, pour préserver ces acquis, l'Algérien est comme un toit brûlant, et les esprits s'échauffent chaque fois que quelqu'un tente de les contester. À tout peuple son opium : celui-ci a substitué à la violence fédératrice de la guerre, et surtout à l'autisme de son système politique, une religiosité archaïque, très éloignée, en tout cas, de l'islam paisible des ancêtres. Il est intéressant de noter que, lorsque l'Algérie fit appel aux coopérants moyen-orientaux, et plus particulièrement aux Égyptiens, ce furent les plus déguenillés qui vinrent. Les oulémas algériens ne savaient plus à quel saint se vouer : l'Iran, trop loin d'eux à la fois sur le plan géographique et mental, ne pouvait servir de modèle viable. Quant au Soudan – où règne aussi d'un islam intolérant –, il était encore plus misérable que l'Algérie et ne pouvait offrir de matière grise en quantité.

Tout cela montre que la formation d'une identité religieuse fonctionne en Algérie comme la recherche interactive d'une mythologie à venir, étant donné que l'âge du pays est parfois moins élevé que celui de ses membres. Quant à l'altérité, elle est renvoyée à plus tard. L'imaginaire algérien est cependant porteur de solutions qui valent en ingéniosité ses handicaps. En définitive, l'Algérie a autant de génie pour se sortir des situations difficiles que pour s'y mettre. Mais l'Algérien est flatté lorsqu'on exprime à son égard de l'attention. Il est porté par un idéalisme curieux, et, en cela, il est l'exact contraire de ce que les ethnographes de la période coloniale ont prétendu : être primitif, dominé par ses passions et sa frénésie sexuelle, cyclothymique… Aujourd'hui encore, le pauvre hère qui nettoie les rues de telle ou telle ville française souffre de cette typologie où on l'a enfermé sans jugement préalable. Mais l'Algérien, toujours à la recherche de ce qu'il voudrait être, n'a pas résolu ce qu'il est. Question lancinante en vérité, puisque, au postulat d'une pluralité de sensibilités viennent se surajouter des différences de langues (orales ou écrites, locales ou nationales, berbères ou arabes – et quel arabe ? Celui de la rue, celui de la radio, celui du Caire ? –, endogènes ou allogènes), d'ethnotypes régionaux, de religions (les Algériens sont musulmans dans leur grande majorité, mais il existe une petite minorité chrétienne et une encore plus petite minorité juive complètement méconnue) et d'affiliations sociales et politiques (socialisme d'État – avatar lointain de l'ex-communisme soviétique –, affairisme, capitalisme – sauvage ou simple –, consumérisme contrarié). Indépendamment de son besoin obsessionnel de se rassurer, l'Algérien a ainsi cultivé son malaise en en faisant le motif d'une éthique collective. S'expriment alors l'angoisse (*diqa*),

l'inquiétude (*qalaq*), la perte de confiance (*fiqd al-aman*) et l'atrophie des valeurs morales communes. L'affairisme apparaît, la gabegie est élevée au rang de morale de gouvernement, l'incompétence nourrit et alimente tous les fantasmes. L'Algérien perd ses marques. Il n'est plus l'être providentiel qui sauvera le monde arabe depuis que les Arabes ont fait appel aux Européens et aux Américains pour arbitrer leurs différends. Plus de fierté nationale qui tienne, plus de bravoure, plus de discours, plus d'emphase. Pour la première fois de son histoire, alors qu'il n'était pas grand-chose et qu'il commençait à être quelqu'un, l'Algérien a honte. Honte de lui-même, honte des siens. Désormais, ils sont méconnaissables. Son malaise est grand. Il est d'abord celui de son image… et, par suite, de son *alter ego*, qu'il soit moyen-oriental ou européen. Même les « amis de l'Algérie » ne savent plus sur quel pied danser. Les associations franco-algériennes tirent le rideau. Momentanément ? D'où cette relation complexe avec l'ex-métropole : fascination, répulsion, observation goguenarde ou fausse compréhension, tandis que les fraternisations joyeuses succèdent à la méfiance et au ressentiment. Ce psychodrame a des racines lointaines. Une bonne part des visions de l'Autre se joue là, dans ce *pathos* des relations conflictuelles avec la France, ce dont les couples mixtes et les immigrés semblent être les effigies. Mais le refoulé tarde à être levé, d'autant que l'Algérie demeure aujourd'hui encore la part non représentable de l'opinion française, un pays à part. À cette aune, les ruptures de son histoire collective deviennent pour l'Algérien le motif d'une glorification personnelle. Tour à tour, sans quitter sa demeure aux multiples entrées, il est musulman lorsqu'il faut l'être (parfois au-delà même de ce que requiert le dogme), arabe quand le panarabisme battait son plein, et berbère s'il se met en réserve du monde et de ses voisins. Il ne peut rien renier de ses diverses facettes sans se renier en bloc : de là provient son étrange solidité. Mais, sur d'autres plans, le clivage est trop contraignant. Aussi, lorsque ce peuple veut du changement, il l'exige haut et fort sans qu'aucune digue ne puisse le contenir. Cependant, avant que l'Algérien ne devienne l'acteur autonome de son destin, il faut que son être intérieur et son être extérieur, sa personnalité intime et son individualité sociale puissent se fondre en une seule et même unité et coïncident totalement. C'est vers cette synthèse individu-personne que doit tendre tout le système éducatif, ainsi que l'effort de chaque Algérien. Ce constat implique un préalable : celui de cesser de jouer avec l'idée d'une identité arabe univoque, commune par exemple aux Palestiniens, aux Yéménites et aux Mauritaniens, et à laquelle – au-delà de la langue – les Algériens participeraient efficacement. Oublier cette dimension, c'est revenir à soi, non point dans le refus de l'universalisme, ni même de la richesse de ladite nation, mais tout simplement pour se réconcilier avec soi-même. Tant qu'ils n'ont pas accompli la révolution copernicienne d'une identité réaliste qui prenne en compte leur intégration à la modernité, avec ses lois, ses pesanteurs, ses folies aussi, les Algériens continueront à naviguer entre l'idéal héroïque de la génération de la guerre d'Indépendance et la désespérance de la jeunesse d'aujourd'hui.

Le « Qui suis-je ? » de l'Algérien est celui d'un enfant encore convalescent que la vie a trop vite propulsé dans des univers d'adulte, au moment le plus crucial, c'est-à-dire au moment où il était malade. Par la grâce de la nature pourvoyeuse, cet enfant dispose de plusieurs batteries de jeux onéreux, mais ne sait pas trop comment s'en servir. Jouer avec, les casser, les ranger, les donner, complexe et bien énigmatique est la relation au jouet pour un enfant qui en a trop manqué par le passé ! D'autant que l'identité des ancêtres pèse de tout son poids et effraye le citoyen d'aujourd'hui. Nul ne peut échapper à l'œil de Caïn. Si l'Algérien devait avoir peur de quelqu'un, c'est d'abord de lui-même qu'il aurait peur, et c'est de lui-même qu'il faudrait le prémunir. Là réside son drame.

À force de se construire contre ce qu'il n'est pas, il a fini par s'identifier à son propre manque : je suis la totalité des manques qui me constituent. Or, un manque ne peut donner un plein et un vide ne peut rien signifier d'autre que lui-même. L'Algérien peut-il être misanthrope ? Ce n'est pas nécessaire, car il s'évertue à se détester tellement lui-même qu'il ne lui reste pas de haine pour les autres.

Sénac, Jean (1926-1973)

Jean Sénac est le plus méconnu des écrivains algériens – Algérien ou Français, ou les deux ? – car on peut dire sans craindre de se tromper qu'il fut plus algérien que pied-noir, lui-même se considérant comme « naturellement » algérien, au point de ne jamais présenter son dossier de naturalisation lorsqu'il quitte l'Algérie pour s'installer en France. Né à Béni-Saf en novembre 1926, il sera gagné par les thèses du FLN dès 1955, allant jusqu'à prendre sur lui-même et plaider très vite la cause de l'indépendance politique de l'Algérie. Il meurt, assassiné, le 30 août 1973, sa mort ne sera jamais élucidée et ses assassins ne seront pas identifiés. Jean Sénac a toujours été l'enfant le plus légitime de la poésie et de l'art, deux disciplines qu'il cultivera comme un jardin ouvert à tous. La Galerie 54 qu'il ouvrit à Alger accueillera les artistes jusqu'en 1964-1965, permettant ainsi à la peinture dite du « signe » d'avoir une vitrine sur le monde (voir Peinture algérienne [La]). Il en fera presque son cheval de bataille, son « esthétique personnelle », et un engagement pour le beau qui a valeur d'engagement politique. On doit à Robert Randau, père de la littérature « algérianiste », de lui avoir mis le pied à l'étrier et de l'avoir poussé dans le monde culturel bouillonnant de la Ville Blanche au milieu du XXe siècle. Autour de 1948-1950, il côtoie Emmanuel Roblès, Jean de Maisonseul, Albert Camus, Mohammed Dib, Jules Roy et Edmond Charlot qui devait publier son premier recueil de poèmes mais qui, faute de moyens, renonça. L'ouvrage paraîtra finalement à Paris, aux éditions Gallimard, avec une préface de René Char. À cette époque, les mouvements communistes et nationalistes algériens, l'attiraient et il en deviendra un membre actif et constant jusqu'à l'Indépendance, car ses nombreux contacts algériens, Larbi Ben L'Hidi, Amar Ouzegane, Mustapha Kateb, Ahmed Taleb El-Ibrahimi, Layachi Yaker, et plus tard Aksouh, Benanteur, Khadda ont fini par le sensibiliser à leur lutte. Son engagement prend alors une tournure révolutionnaire, au-delà même de ce que ses compagnons de route avaient imaginé. Après son départ d'Algérie, Sénac n'a jamais cessé d'explorer les possibilités qui s'offraient à lui en France, où il vit désormais. En 1955, Sénac est déjà très actif au sein de la Fédération de France du FLN et dans tous les mouvements nationalistes. Ses textes frissonnent plus que jamais de cet engagement si pur et si exemplaire au point de dénoncer les atermoiements de ceux qui soutenaient une autre Algérie que la sienne. Il se lie en particulier avec les peintres algériens, dont il assure la promotion et le plus souvent de manière désintéressée, voire anonyme. Outre ses collaborations à des journaux ou à la revue *Esprit*, Sénac poursuit son œuvre poétique ouverte sur la blessure et l'ignominie de la sujétion de son peuple. En 1961, il fait paraître un recueil de poèmes intitulé *Matinale de mon peuple* :

Vers la ville, nous lançons des phrases.
Qu'une charpente frémisse, la forêt peut renaître.
Pour toute réponse nous parvient
un vol affolé de cigognes.

Nous le jurons, sur ton visage, frère,
la dynastie du saccage
n'aura pas de postérité.

Ou encore, dans le même recueil :

Je chante l'homme de transition,
Cœur abîmé, plaies voyantes.
Je récuse l'horreur qui nous a frappés à la source,
La parole envenimée dont notre bouche a pris le charme…

Voir : Écrivains français au temps de la colonisation



Sexualité

Voir : Amour et sexualité en Algérie

Sidi-Ferruch

Voir : Villes d'Algérie

Sieste

Rien ne peut remplacer la bonne sieste, la méridienne à laquelle toutes les générations sacrifient, ce sommeil lourd et qui abolit pour un temps forcément bref le réel. La sieste – *el-gaïla* – est une donnée culturelle, l'exact reflet de cette « intelligence », « sœur de la dure lumière » (Camus), « monotone et creuse » (Marceau Gast), qui caractérise l'esprit méditerranéen, un baume étalé sur une blessure future. Ne pas la faire paraîtrait étrange, puéril, et serait peut-être perçu comme une preuve de rigidité. Les travailleurs saisonniers, certes, ne la pratiquent plus, étant trop pressurisés, mais certains fonctionnaires s'adonnent à cette jouissance sur leur lieu de travail. La sieste parfaite n'existe pas, mais cette coupure dans la journée est ressentie comme une réparation, cela suffit pour la plébisciter. Les siestes ne sont pas identiques, pas plus que les journées ne le sont. N'est-elle pas la conséquence du spleen du Méditerranéen ? N'y voit-il pas une façon de supporter la vacuité de la journée ? Aussi le promeneur solitaire doit-il d'abord rassembler ses esprits, retrouver son calme, contrôler sa respiration et s'engager méthodiquement à honorer comme il se doit un rite qui remonte à l'origine de l'homme. Les dieux eux-mêmes avaient recours à la sieste pour se rappeler leurs souvenirs, pour trouver une réponse à leurs interrogations. Et que dire des héros, d'Ulysse par exemple, qui s'endormait subitement, ou de tous ceux qui ont absorbé tel ou tel breuvage pour tomber dans les bras de Morphée. Deux conditions sont nécessaires pour une sieste réussie : qu'elle achève un cycle d'activité de cinq à six heures, sanctionné par un bon repas ; qu'elle se déroule dans un lieu calme, frais, silencieux et ombragé, derrière des persiennes italiennes, par exemple, ou derrière un rideau, ou encore dans un lit à baldaquin recouvert de sa moustiquaire. Ses objets fétiches ne doivent pas quitter le dormeur. Il peut aussi avoir à sa disposition

une de ces cruches d'eau que l'on appelle *al-karaz* (alcarazas, la gargoulette tunisienne), ce récipient ayant la particularité de maintenir l'eau à un bon degré de fraîcheur.

Singes et lions

S'il est deux sociétés animales qui, depuis deux siècles, ont été décimées en Algérie et dont il faut vite reconstituer le parc, c'est bien celles des singes et des lions. Au XIXe siècle, les singes vivaient en paix dans les montagnes et les ravins du nord du pays, mais depuis quelques décennies, on n'en voit plus trace nulle part hormis du côté de Ksar al-Boukhari, là même où, semble-t-il, se produisirent les grandes insurrections algériennes au début de l'occupation française, et surtout dans les gorges de la Chiffa. Vers 1881, Guy de Maupassant y fut envoyé pour décrire la situation politique de la colonie. Il donna quelques informations sur le nombre des singes dans la province d'Alger, « des centaines, des milliers peut-être ». À l'auberge du Ruisseau-des-Singes, ils vivaient avec les humains et certains, devenus suffisamment familiers, se laissaient même caresser. Partout, sur la côte méditerranéenne, vers le cap Bon aussi bien que du côté de Ziama Mansouriah, l'un des plus beaux sites d'Algérie, de Jijel à Bougie, et sur toute la façade méditerranéenne, les singes étaient partout. C'était aussi le cas des lions qui disparurent complètement au début du XXe siècle (voir Chasse et pêche en Algérie).

Skikda (ex-Philippeville)

Voir : Villes d'Algérie

Soleil

Voir : Désert

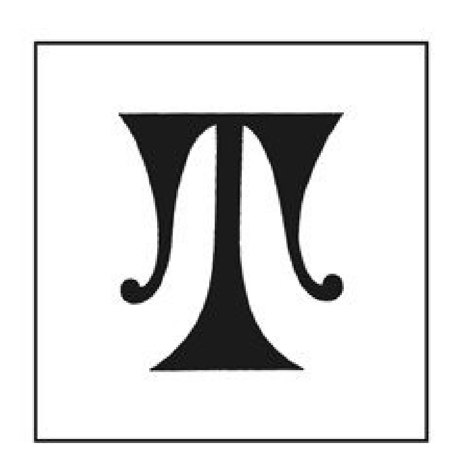
Soummam (Le Congrès de la)

Voir : Nationalisme algérien

Spahis

Voir : Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks

1- « Maudits soient ceux qui t'ont mis au monde. »



Tabous algériens (Les grands)

L'Algérie est le pays où le tabou fleurit à chaque coin de rue. Tabou institutionnel – les archives militaires sont gardées au secret dans des bunkers situés aux quatre coins du pays et même en France –, tabou politique – on peine à débattre sereinement au niveau de la représentation nationale –, tabou psychologique aussi – qui étreint les individus et finalement l'ensemble de la population, comme si le traumatisme de la perte de ce pays se transmettait en héritage, ou même redoublait de férocité à chaque génération. Depuis un demi-siècle, l'Algérie n'évoque plus qu'une guerre perdue et le traumatisme de l'échec qui lui est lié. Dans cette nation hyperboréale, sans foi ni loi, hostile aux étrangers, une partie des pieds-noirs est atteinte par l'hystérie de son non-départ, crée et recrée sans fin son Algérie d'hier (voir Sabir et pataouète). Certes, la douleur de l'arrachement est l'une des plus violentes qui puissent exister, mais nombreux sont ceux qui préfèrent la cultiver plutôt que de partir à la rencontre de leur jeunesse dorée. Une nouvelle relation, plus respectueuse des formes et de la cohabitation, aurait pu se construire au lendemain de l'Indépendance si les esprits avaient été animés d'une réelle bonne volonté. On aurait eu affaire à une Algérie plurielle, démocratique et moderne, gouvernée selon le système proportionnel, mais ouverte aux alliances des divers partis, et particulièrement sensible aux multiples talents. On aurait eu surtout affaire à un pays puissant qui, à la porte de l'Europe, aurait su satisfaire pleinement aux exigences d'intégration à la grande famille du Nord, tout en permettant à cette dernière d'accéder au continent noir. Mais voilà, « l'Algérie heureuse » (c'est-à-dire l'Algérie d'avant 1962) n'a pas su trouver les voies de la concertation, du dialogue et du respect mutuel. La fusion espérée par certains n'a pas eu lieu. Demeure donc le fantôme de cette contre-Algérie qui eût existé pour peu que les belligérants eussent amorcé de

vrais pourparlers. Certains ont imaginé cette autre Algérie : les « indigénophiles », qu'ils fussent intellectuels, écrivains, ou administrateurs éclairés comme Augustin Berque. Le mot était presque une insulte : toutes les nations pouvaient vivre là à condition qu'elles fussent chrétiennes et blanches, et, si possible, française. Trois moments-clés auraient pu faire basculer l'Algérie vers un destin autrement plus joyeux et serein que celui qu'elle a connu. Le premier fut celui des « hommes de bonne volonté » qui, dès le début, dénoncèrent l'occupation d'une terre étrangère. Le deuxième fut le « royaume arabe », une idée plutôt moderne qui germa dans la tête de nombreux penseurs du moment, les saint-simoniens, Ismaÿl Urbain et surtout Napoléon III, mais elle restera lettre morte. Le troisième se situe lors de l'immédiat après-guerre. Nous sommes en 1945, le peuple algérien relève la tête, manifeste sa colère et son dépit face aux promesses non tenues. Si les autorités administratives de l'époque, les gouverneurs de l'Algérie entre autres, avaient été de grands politiciens, de vrais hommes d'État, ils auraient en premier lieu cherché la racine du mal au lieu d'envoyer la police aveugle se livrer à ses exactions habituelles… Tous ces rendez-vous manqués sont connus des historiens. Il faut donc lever le tabou : Abd el-Kader, Napoléon III, Maurice Viollette, Emmanuel Roblès, Albert Camus, Ferhat Abbas… Combien d'Algériens ou de Français sincèrement attachés à leur pays plaidèrent la cause d'une terre commune ! Combien de tentatives eurent lieu pour faire aboutir ce projet et se soldèrent par un échec !

Et, depuis l'Indépendance, combien de tabous restent encore à détruire ! La gabegie, la prévarication, les passe-droits, le régionalisme, le clanisme, la personnalisation du pouvoir et j'en passe. Sans doute, les présidents qui se sont succédé à la tête du pays depuis 1962 sont à l'image de leur peuple, ni plus vertueux ni plus corrompus. Certains ne manquèrent pas de sincérité et le payèrent de leur vie ou par l'exil ; d'autres, au contraire, en tyrans, ont détruit toute notion d'État de droit, en s'arrogeant au passage des privilèges régaliens qu'ils ne méritaient pas. C'est dire que la somme actuelle de refoulements est un excellent miroir des avanies que le peuple a subies depuis cinquante ans, sans pouvoir s'y opposer autrement que par des saccages, des guerres de tranchées, des grèves et des déprédations.

Tacfarinas *versus* Kahina

Tacfarinas, mort en 24 après J.-C., fut le chef incontesté de la révolte numide sous le règne de Tibère. Après qu'il eut servi l'armée romaine, il déserta, accompagné d'hommes liges qu'il entraîna sur les chemins. Il devint l'insoumis le plus recherché de son temps (voir Bandits d'honneur, rebelles et insoumis). Tacfarinas constitua une armée grâce à l'apport de tribus nomades, les Musalami, et guerroya pendant près de huit années – un cycle récurrent dans toute révolte collective – afin de libérer son pays conquis. Promoteur de techniques de guerre nouvelles – des attaques soudaines suivies de replis –, il porta ainsi à son niveau le plus haut le génie militaire spécifique à la région. Quelques historiens nous apprennent que les attaques de Tacfarinas tombaient comme la foudre. Il s'en prenait aux détachements isolés, fondait sur eux, les décimait puis s'évanouissait dans le désert dont il connaissait chaque dune. Il semble qu'il ait fait alliance avec la célèbre tribu des Garamantes, déjà citée par Hérodote. Vers l'an 24, il investit Khemissa (Thubursicum), une petite ville située au sud de l'actuelle Guelma, dans l'Est algérien, mais ses troupes furent encerclées par le proconsul Dolabella, envoyé par Tibère. Tacfarinas choisit la retraite mais, poursuivi sans relâche et sur le point d'être capturé, il se donna la mort, après avoir livré une ultime bataille qui rendit admiratifs ses adversaires. Plus tard, dans la même région, la Kahina, de son vrai nom Damia bint Nifaq – la structure même de son nom la signale comme Berbère –, a suscité tous les fantasmes : elle semblait porter en elle un secret qui n'existait peut-être pas et qu'en tout cas nul n'éventa jamais. Les historiens en ont fait une « devineresse », une femme prophète qui parlait aux djinns et qui, tel Salomon, leur imposait ses quatre volontés. La légende va plus loin : après avoir

terrassé bien des corps expéditionnaires musulmans, la Kahina voulut adopter un soldat du nom de Khaled, qui était un croyant sincère. Avec habileté, Khaled réussit à convertir le fils de la Kahina. Ce dernier soutint alors son frère adoptif dans son projet d'offrir la tête de la Kahina au chef des musulmans. Un message secret fut envoyé à Kairouan où résidait l'émir africain des musulmans du Maghreb, Hassan, dans le but de localiser la Kahina. Finalement, les armées musulmanes l'emportèrent et la Kahina fut bel et bien décapitée. Sa tête aurait fait partie des trophées qu'Hassan envoya à Abdel Malik ibn Marwan, l'émir des Omeyyades, qui régnait à Damas, alors capitale de la dynastie.

Tafna (Traité de la)

Qui connaît aujourd'hui la Tafna, ce petit fleuve de l'Ouest algérien qui traverse les Traras, se confond avec l'Isser et se jette dans la Méditerranée ? Pourtant, c'est à cet endroit que fut signé, le 30 mai 1837, le traité de la Tafna qui mit fin à la révolte de l'émir Abd el-Kader et ouvrit la voie à la véritable colonisation de l'Algérie. On doit à Bugeaud d'avoir mené les négociations et défini le périmètre géographique imposé à l'émir. Bugeaud avait de quoi se réjouir, car les premiers articles du traité montrent l'étendue des concessions que l'émir, sous la contrainte, dut accepter. Des voix s'élevèrent à l'époque pour dénoncer l'accord, au prétexte que l'émir, sitôt le traité signé, l'eût récusé dans les faits et mît beaucoup de mauvaise volonté à l'appliquer. En voici l'article 2 : « La France se réserve : Dans la province d'Oran, Mostaganem, Massagran et leur territoire, Oran, Arzew, plus un territoire ainsi délimité : à l'est, par la rivière de la Macta et le marais d'où elle sort ; au sud, une ligne partant du marais ci-dessus mentionné, passant par le lac Sebga et se prolongeant jusqu'à l'Oued Malah (Rio Salado) dans la direction de Sidi-Saïd et de cette rivière jusqu'à la mer, de manière à ce que tout le terrain compris dans ce périmètre soit territoire français. Dans la province d'Alger : Alger, le Sahel, la plaine de la Mitidja bornée à l'est jusqu'à l'Oued Kadara et au-delà ; au sud, par la première crête de la première chaîne du Petit Atlas jusqu'à la Chiffa en y comprenant Blida et son territoire ; à l'ouest, par la Chiffa jusqu'au coude de Mazafran et de là par une ligne droite jusqu'à la mer, renfermant Koléa et son territoire, de manière à ce que tout le terrain compris dans ce périmètre soit territoire français. »

À un tel article, humiliant pour l'émir, qui, en outre, « [devait] acheter à la France la poudre, le soufre et les armes dont il aura[it] besoin » (pour tenir en laisse ses ouailles), en répond un autre de pure forme, l'article 3 : « L'émir administrera la province d'Oran, celle de Tittery et la partie de celle d'Alger qui n'est pas comprise à l'ouest des limites indiquées dans l'article 2. Il ne pourra pénétrer dans aucune autre partie de la Régence… » La messe était dite. Les autres articles ne font que décrire l'état lamentable dans lequel se trouvaient alors les Algériens de l'Ouest : « L'émir s'engage à ne concéder aucun point du littoral à une puissance quelconque sans l'autorisation de la France » (article 13) ; « Le commerce de la Régence ne pourra se faire que dans les ports occupés par la France » (article 14). Évidemment, dans ces conditions et à partir de ce jour, l'émir, encore pourchassé et combattu la veille, devenait le plus grand ami de la France. Toute la propagande coloniale allait s'employer à le magnifier, à exalter sa sagesse, sa modération, son intelligence politique et même sa beauté physique. Le but était d'en faire une icône spirituelle, façon adroite d'impressionner et de faire réfléchir celles des tribus récalcitrantes qui étaient encore animées d'intentions belliqueuses. Il faudrait comparer le traité de la Tafna aux accords d'Évian pour comprendre l'abîme dans lequel tomba l'émir Abd el-Kader. En deux articles, l'administration coloniale avait parfaitement prouvé qu'elle contrôlait la situation et que les choix de Bugeaud étaient on ne peut plus pertinents, car le traité de la Tafna abolissait le front ouest, celui-là même qui empêchait la France de prendre d'assaut la ville qui résistait encore, Constantine. À l'époque, comme à celle du déclenchement de la guerre d'Indépendance, l'Est algérien était encore ce

que les Arabes appelaient le *balad as-siba* (la « terre de révolte, la terre de la guerre »), ce qui explique la lenteur de la colonisation dans cette partie du pays.

Tamanrasset

Voir : Villes d'Algérie

Taxis algériens

Voir : Scènes de la vie quotidienne

Témoignage vivant

Il n'y a rien de plus vivant que le témoignage direct. Si cette vérité revêt une valeur universelle, elle se vérifie encore plus en temps de guerre, ou dans la vie d'une communauté, ou au milieu des tiraillements d'une famille. Le général Achille Leroy de Saint-Arnaud (1798-1854), ministre de la Guerre (1851) et maréchal de France (1852), qui vainquit les Russes à la bataille de l'Alma (1854) et mourut la même année sur le vaisseau qui le ramenait en France, qui s'était distingué en Algérie de 1837 à 1851 (il commanda la Légion étrangère puis les zouaves), et particulièrement à Constantine, Orléansville et en Kabylie, en fut le plus fervent représentant. Ses lettres ont été publiées pour la première fois en 1844, et régulièrement éditées depuis : en 1855, 1864 et dans *La Revue bleue* en 1906. Voici l'une d'elles adressée à son frère qu'il tient constamment au courant de ses pérégrinations africaines. Elle fut postée à Blida le 18 avril 1844 : « […] et je ne suis de retour à Blida depuis hier que pour me préparer à faire la plus belle expédition qui ait été entreprise en Afrique. Le maréchal m'a donné le commandement de l'infanterie de la colonne du général Marey, qui, partant de Médéa, va à Aïn-Maïdi. Comprends-tu, cela, frère ? Aïn-Maïdi. Prends ta carte, cherche Médéa, passe par Boghar, traverse le désert d'Angad, laisse derrière toi les montagnes du Djebel Amour, dirige-toi sur Laghouat, et pointe sur Aïn-Maïdi. Nous verrons l'ennemi intime d'Abd el-Kader, le fameux Tidjeni. Nous prendrons le café dans sa ville si bien défendue, nous entrerons dans cette Troie africaine qui a fait pâlir l'émir si longtemps. Nous aurons ou nous n'aurons pas de coups de fusil, peu importe ; mais nous aurons fait la plus longue et la plus intéressante expédition que jamais armée française ait entreprise. Nous resterons cinquante jours dehors. J'ai sous mes ordres 4 superbes bataillons, 1 bataillon du 53e, 2 bataillons du 33e, le 3e bataillon des chasseurs d'Orléans et les bataillons d'élite du 27e. Je quitte Blida le 23, je serai le 24 à Médéa, j'y séjourne le 25, la colonne part le 26, arrive le 28 à Boghar où elle séjournera jusqu'au 1er mai, et nous mettons le cap sur Aïn-Maïdi. À nous les autruches, les gazelles du désert, à nous la gloire d'avoir montré si loin le drapeau tricolore, heureux mille fois heureux si nous le rapportons troué de balles fondues peut-être à Tombouctou… » (*La Revue bleue*, p. 293). Plusieurs grands auteurs se sont penchés sur la vie et l'œuvre de Saint-Arnaud ainsi que sur celles d'autres maréchaux de France. Notre connaissance des débuts de l'occupation de l'Algérie s'appuie sur la correspondance des généraux, des maréchaux et des amiraux de la guerre. Qui, mieux que ces chefs, pouvait relater ces événements ?

Terre d'extase et de magie

À Constantine, la cohabitation entre Juifs et Arabes ne posait pas de problème. C'est là que prit forme une cérémonie étrange, pratiquée entre initiés et seulement dans des lieux fermés : la danse de l'extase. On pense que les Aïssaouas marocains sont les inventeurs de ce rite qui s'est propagé d'abord dans l'ouest et le sud du pays, avant de s'ancrer dans quelques villes du nord telle Constantine. Grâce à un autochtone qui lui servit de guide dans l'un de ces cénacles, Théophile Gautier décrit, avec force détails, l'une des cérémonies qui se perpétuent aujourd'hui, même si les autorités religieuses, qui les considèrent comme « impures », les combattent sous le prétexte qu'elles sont le fait de marginaux et qu'elles sollicitent les djinns (en arabe, *djenoun*) plutôt que les anges. Son article est intitulé *La Danse des djinns*, hommage à peine voilé de Gautier, encore jeune, au fameux poème de Victor Hugo sur les djinns paru dans *Les Orientales* en 1829. Dans la nouvelle, on peut lire la description de la danseuse en extase qui deviendra le prototype de ce que nous lirons par la suite, chez la plupart des voyageurs, à commencer par les frères Tharaud : « Aux excitations plus pressantes du rythme, une danseuse se leva lentement et comme subjuguée, avec le frémissement et la secrète horreur de la pythonisse qui va se livrer aux vapeurs du trépied, elle s'avança jusqu'au milieu de la cour, se tordit les bras dans un spasme nerveux, et, vaincue désormais, s'abandonna sans résistance au dieu ou au démon évoqué… Bientôt, une autre danseuse se leva et vint se placer en face d'elle. Celle-là, mince, svelte, petite, n'annonçait guère plus de quatorze ou quinze ans ; son corps tout mignon gardait encore la gracilité enfantine de la première puberté. Ses traits, d'une finesse extrême et d'une régularité parfaite, avaient la fraîcheur d'arêtes, la netteté de burin d'un camée sorti d'hier des mains de l'artiste. La vie n'avait encore rien émoussé ni fatigué dans ces lignes si pures, et, n'étaient deux longues paupières noires, deux sourcils renforcés de *surmeth* à l'orientale, on eût cru voir animée et vivante la tête de la Psyché de Pompéi… »

Terrorisme

Au cours des deux dernières décennies, la jeune nation qu'est l'Algérie s'est fait connaître de la plus mauvaise façon qui soit : la guerre civile. Celle-ci n'a surpris en fait personne, ses germes étant, hélas, cultivés depuis l'Indépendance. Et même avant ! Les historiens ont en tête les massacres que les partisans de tel ou tel camp ont subis ou perpétrés. Ce fut le cas d'abord en mai 1957, à Mélouza, où plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de partisans messalistes furent liquidés par leurs frères d'armes. Ce fut le cas ensuite avec les maquis du GIA, et, inversement, lorsque ces mêmes Groupes islamiques armés se sont livrés à des atrocités sur des villageois qui leur résistaient. Après les législatives de décembre 1991, que le FLN a perdues – le FLN était alors le seul parti en Algérie, qui avait tout pris en charge alors qu'il n'était mandaté pour rien –, le régime a compris qu'il allait être dépouillé des privilèges régaliens qu'il avait réussi à accaparer depuis 1962. Ses chefs, essentiellement des militaires, ont alors tordu les lois afin qu'elles soient à leur avantage, enclenchant ainsi une guerre d'usure avec les islamistes qui avaient eu le malheur de remporter largement les premières élections libres du pays. Pendant que les militaires intervenaient violemment pour empêcher le déroulement des élections et en fausser les résultats, les islamistes, eux, passaient de la lutte politique, avec son lot de manœuvres et de contestations bruyantes, parfois maladroites, voire anarchiques, au jeu sinistre de la guerre et de la constitution de maquis. Ces moines-soldats, qui troquèrent, en quelques jours, la casquette du partisan islamiste pour celle du révolutionnaire guévariste à coloration religieuse, décidèrent de déloger par les armes le pouvoir bientôt qualifié de félon et d'injuste (*taghi*, littéralement « tyrannique »). Très vite, les

tueurs des GIA furent pourchassés par des milices armées et toute l'armada que le régime avait dépêchée sur les lieux. Les uns et les autres allaient ouvrir la boîte de Pandore, et l'Algérie fut entraînée dans la débâcle de la décennie quatre-vingt-dix. Plus de cent mille morts, autant de disparus et des dizaines de hameaux et de villages lourdement touchés. Jusqu'à aujourd'hui, la réconciliation nationale que l'on a voulue sur le papier n'a pu cicatriser les blessures des orphelins, des mères devenues folles, des frères qui avaient gagné le maquis après avoir vu leurs frères déchiquetés. La haine s'est emparée des familles qu'elle a rongées comme une vermine. Nul ne savait que les Algériens avaient accumulé en eux tant de violence et qu'ils étaient capables de se détester jusqu'à la destruction physique, à laquelle il faut ajouter la veulerie des attitudes quotidiennes, la suspicion, la dénonciation, la lâcheté, la délation. Pour la première fois de leur histoire, les Algériens se retrouvaient face à eux-mêmes, armés jusqu'aux dents et prêts à en découdre : leur ennemi – le frère de l'autre clan, le militant islamiste à la bouche pleine de versets coraniques, le cacique du FLN qui ne doute pas de son bon droit et tous les radicaux des causes perdues – était sur le pont. On entendit alors parler des « éradicateurs » et des « réconciliateurs » – les uns prônant la guerre à outrance, les autres préférant le dialogue et la négociation –, tous formés sur le modèle même des belligérants principaux du conflit : les militaires et les islamistes, devenus depuis des « terroristes ». Face à la violence extrême, aucun Algérien doué de raison n'était en mesure d'être entendu par ses frères de sang. En revanche – à tout quelque chose est bon –, cette sinistre période eut un impact salutaire sur les jeunes du pays – ils représentent quatre-vingts pour cent de la population ! – qui, désormais, ont commencé à prendre conscience de cette nouvelle hydre de Lerne qui les étouffait littéralement. Ils comprirent soudain l'origine de cette douleur sourde qui les étreignait. Durant ces années-là, les jeunes Algériens virent qu'ils étaient la proie d'une illusion et que ni la politique éducative, en totale déshérence, ni la politique économique, raptée au profit des maquignons, ni la politique tout court, attachée aux errements du passé, ne leur profitaient. Les jeunes Algériens étaient tout simplement exclus du développement du pays. Les tenants du pouvoir d'alors comprirent eux aussi qu'ils ne pouvaient plus se réclamer de la guerre d'Indépendance pour poursuivre davantage leur mainmise sur les ressources du pays. Mais avant de parvenir à cette clarification, le peuple algérien a traversé une période de terreur et de totale incertitude. C'est le propre des guerres et des conflits que de brouiller l'avenir et d'abolir les anticipations. Les Algériens ont vécu cet état paroxystique de nombreuses fois, la dernière se situant précisément tout au long de la guerre civile qui a ravagé le pays entre 1992 et 2002.

Tertullien

Voir : Saint Augustin (354-430)

Théâtre algérien

Mustapha Kateb (1920-1989), qui savait mettre en scène du Lorca tout en jouant une partie d'échecs avec un adversaire coriace, était le Monsieur Théâtre de l'Algérie, le fondateur du Théâtre national (1963) et le premier maître – et « seigneur » – de la pépinière d'acteurs qui vinrent à la comédie dès le lendemain de l'Indépendance. Il est mort maintenant, et cette mort n'émeut personne, à l'exception de sa famille proche. Le drame des pays dits révolutionnaires, c'est que l'être humain, le créateur, le génie, ne comptent pas. Seul existe le surhomme que chacun veut être, en vain. Pas de sépulture pour Mustapha Kateb, donc, lequel forma pourtant et inspira de nombreux talents, y compris Abdelkader Alloula (1939-

1994), qui dirigea le théâtre d'Oran, et tomba sous la balle d'un tueur du GIA, jeune assassin endoctriné qui ignorait peut-être jusqu'au nom de sa victime. L'idéologie de mort a eu raison du symbole de vie qu'est le théâtre. Les deux Kateb sont morts en même temps – Mustapha Kateb, dramaturge, et Kateb Yacine, écrivain – et ont été rapatriés de Marseille à Alger dans le même avion. À n'en pas douter, ceux qui avaient le théâtre dans les veines voulaient jouer la même scène une ultime fois. Après tout, Molière aussi s'est écroulé sur les planches de son théâtre. Une sortie « théâtrale » en quelque sorte pour celui qui écrivait et pour celui qui mettait en scène ses pièces. Mustapha Kateb, je l'ai rencontré à Oran, à l'université de Sénia – où je participais à son séminaire sur le théâtre vivant –, puis à Ben Aknoun, l'année suivante. J'étais encore étudiant, à l'époque où l'Algérie était une terre d'expérimentation en tout genre. Je m'intéressais au théâtre universitaire, j'avais même intégré une troupe qui allait de ville en ville. Kateb fut à l'origine d'une tradition originale, le théâtre au sens ancien du terme, presque un théâtre à la Goldoni, un théâtre expérimental qui ne se refusait aucune innovation pourvu qu'elle eût une cohérence scénique. Il s'agissait pour lui de concilier les lois du thème et de la pièce tout en restant en phase avec la personnalité collective de l'Algérien, hanté par son intériorité (*meskoun*). Cependant, le théâtre est resté longtemps le parent pauvre de la création dans ce pays : ses élites, politiques et militaires, ne croyaient en effet qu'aux arts de propagande qui servaient leur mythe personnel, leur imaginaire. C'est dire que ni le théâtre – qui est exsangue –, ni le cinéma, ni la vidéo, ni la création musicale ou littéraire ne trouvent grâce aux yeux des autorités qui méprisent les baladins, les dramaturges et les comédiens. Dans cette morosité ambiante, il faut pourtant citer un festival d'art dramatique, celui de Mostaganem, qui, vaille que vaille, tente de sauver la création théâtrale en insufflant dans le cœur de ses participants, tous amateurs, un peu de dérision et beaucoup de dépassement.

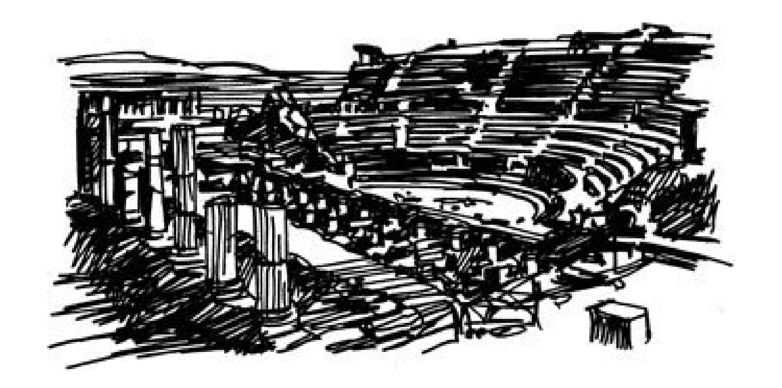
Thermalisme en Algérie

Voir : Bains maures et sources thermales

Timgad

Timgad, ville romaine au passé glorieux,
Ton prestige fut tel qu'il fit pâlir les cieux ;
Et contemplant tes murs du haut de la colline
Ce que je ne vois pas mon âme le devine…

Maurice Gleize (1907-2003) évoquait ainsi cette ville antique que, jadis, l'empereur Antonin a visitée et qui a gardé dans sa mémoire le souvenir de prestigieux personnages tels que César et Pompée.



Beaucoup d'écrivains du XIXe siècle et surtout du XXe, parmi lesquels Jean Moréas, Albert Ballu, Émile Boeswillwald, Boissier, René Cagnat, Albertini, Stéphane Gsell, Louis Leschi, M. Le Glay, Duthoit – qui fut le premier directeur des fouilles –, ont parlé de Timgad, son passé étant plus riche que ses ruines, aussi fières de leur solitude qu'elles soient. Déjà, dans son *Livre des guerres*, Procope, écrivain byzantin né en Palestine au VIe siècle, écrivait, alors que le Prophète Mohammed venait de naître, que les céréales et les fruits qui poussaient dans la région de Timgad étaient incomparables. Les Romains avaient abordé le continent noir par Carthage, qui est sa pointe la plus occidentale, avant d'envoyer leurs légions en Numidie et en Mauritanie. Timgad ne resta pas longtemps une ville provinciale, ce que Louis Bertrand (1866-1941), si peu tendre avec les Arabes, confirme, s'il en était besoin : « magnificence à Timgad », « superbe Timgad, envahie par les sables, qui dresses à la limite du désert ton arc de triomphe et les hautes colonnes de ton Capitole… ». Jean Moréas (1856-1910) a le cœur qui bat à la vue des ruines de Timgad, « à cause de la grande ombre de Rome qui plane encore sur elles ». Timgad (Thamugadi) a duré, avant d'être assiégée par les Maures qui la vidèrent de ses habitants. Procope, qui fut aussi secrétaire de Bélisaire, son compatriote et historien de Justinien (483-565), l'empereur byzantin, en rend compte : « Les Maures avaient rasé la ville de Timgad, qui était à l'orient de la montagne sur le bord de la plaine, après en avoir enlevé tous les habitants dont le nombre était fort considérable… » Technique ancestrale de la terre brûlée : vider une ville pour éteindre la rébellion qui couve, empêcher le coup d'État, parer à l'éventuelle trahison. Les Maures s'y sont employés largement en boutant les Vandales hors de leurs territoires. On les imagine aussi frondeurs qu'aujourd'hui, irrédentistes, chatouilleux, drapés dans leurs haillons de pouilleux célestes que nul ne pouvait approcher sans risque. Par sa structure même, Timgad, qui fut la grande métropole commerciale des Aurès – et qui, pour cette raison, faisait de l'ombre à Lambèse (Lambaesis) –, offre aujourd'hui encore une image de vieille dame affairée, avec ses longues voies dallées, ses monuments, ses colonnes, ses thermes aux hypocaustes rudimentaires, son Capitole dont deux colonnes seulement sont restées debout, juchées sur une élévation d'un seul tenant, et son arc de Trajan que l'on peut admirer comme un massif de pierre bruni par le soleil, en se positionnant dans l'axe du *decumanus maximus*. L'absence de citadelle, qui est certes une idée du Moyen Âge, prouve amplement que la ville jouissait d'une totale sécurité. C'était surtout une ville ouverte au troc, à l'échange, au mouvement. On y vendait des produits du terroir – huile, miel, blé –, mais aussi des peaux de bêtes, des tissus. La vie culturelle était basée sur le divertissement. Les historiens l'affirment : à Timgad comme dans le reste de l'Empire qui se constituait, les joies du stade, les concours de chants, les bains, les repas copieux et les plaisirs de Vénus – autrement dit les bordels – étaient l'affaire de la bourgeoisie moins civilisée que sophistiquée. En revanche, on peut supposer que les lettrés de l'endroit avaient leurs occupations, notamment la lecture et l'écriture, comme partout ailleurs. Les bibliothèques ne ressemblaient pas à l'idée qu'on s'en fait aujourd'hui, mais les parchemins devaient circuler entre les scribes – essais, historiettes, poèmes. Et la philosophie ne devait pas être en reste, y compris dans les tavernes où l'on faisait l'apologie de Bacchus.

Tipaza

Ce ne sont certes pas les ruines de Tipaza, au pied du Chénoua, qui ont fait la renommée de ce lieu. À l'image de Tiddis, Zana, Announa, Roknia, Khamissa et autres petites cités englouties, Tipaza aurait pu n'intéresser aucun archéologue. Du reste, l'*Encyclopédie Larousse* en trente et un volumes qui parut à la fin du XIXe siècle, soixante-dix ans après la conquête de l'Algérie, ne mentionne pas son nom. C'est dans les années cinquante que Tipaza renaquit, et c'est Albert Camus qui lui conféra – « une terre sainte »,

disait-il – le prestige et l'aura qu'elle n'avait jamais eus auparavant : « C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier. » Tipaza acquit dès lors une célébrité soudaine que tous les écrivains postérieurs, les voyageurs, les auteurs de guides touristiques, et même les hommes politiques, vénéreront sans retenue. Le lieu est magique, lumineux et, de surcroît, vierge comme à l'origine des temps : les falaises de Tipaza semblent découpées par un vent et une mer qui leur ont réservé un traitement différent, la route qui y conduit est vieille et sinueuse. Les ruines de la basilique judiciaire, de l'amphithéâtre, du nymphéa et de la grande basilique chrétienne ne sont plus qu'un alignement de fûts de colonnes, mais la perspective est parfaite, presque élégante. Les sarcophages semblent poursuivre une vie testamentaire en raison de l'abondance des scènes gravées, qui relatent la vie quotidienne à l'époque de la fondation de la ville et la nécropole a l'apparence d'une antique cité phénicienne. D'ailleurs, Tipaza avait de nombreux contacts avec Tyr. Sur les bas-reliefs de la villa Trémeaux, des époux enlacés, des femmes majestueuses et des hommes au profil altier semblent prêts à revivre : « Entre les dalles du forum, écrit encore Camus, l'héliotrope pousse sa tête ronde et blanche, et les géraniums rouges versent leur sang sur ce qui fut maisons, temples et places publiques. » Cette symphonie que la nature, les terres cuivrées d'Afrique et l'histoire composent sont pour beaucoup dans la magie du lieu où, fort heureusement, l'archéologie est restée à taille humaine.

Tirailleurs algériens, harkis et supplétifs

En février 1956, un an seulement après le déclenchement de la guerre d'Algérie, en fonction d'une décision prise au sommet de la hiérarchie militaire française, des « unités supplétives » furent recrutées au sein de la population autochtone pour soutenir l'action des bataillons déjà formés. Ces unités complémentaires, des *goums* (d'où le terme de « goumiers », le mot dériverait de *qawm*, « peuple », « nation »), furent créées à partir des éléments que l'autorité militaire avait prélevés dans chaque corps d'armée. Le procédé qui consiste à utiliser les autochtones contre l'adversaire est appliqué depuis l'aube des temps. Dès le début de la colonisation, des chefs arabes, couverts de leurs *guenours* majestueux, firent leur apparition dans les différents corps de l'armée française. Ils portaient également ces couronnes de nababs littéralement sculptées dans des tissus précieux et enroulées à la manière des chèches des Touaregs. En toute circonstance, le torse du *goumi* ou du *mokhazni* était couvert de médailles en argent ou en émail qui luisaient au soleil. L'un des chefs les plus décorés, Si M'Hammed ben Bouaziz ben Gana, le bachagha des Zibans, n'exhibait pas moins de dix-sept médailles ou médaillons de différents ordres nationaux, locaux et corporatistes, à commencer par la plus prestigieuse, la Légion d'honneur. L'autorité publique a donc cherché par tous les moyens à valoriser quelques indigènes puissants, qui ornaient magnifiquement chaque manifestation officielle. Outre les zouaves kabyles qui furent enrôlés pour leurs qualités guerrières (voir Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks), la France réussit à pacifier rapidement les grandes places du nord du pays en employant des renégats turcs (*alguazil*) qui, après la chute de la Régence d'Alger, devinrent des mercenaires et des engagés volontaires vite revêtus des vareuses françaises. Ce sont eux qui poussèrent les feux de la guerre à l'intérieur du pays. L'un des épisodes les plus célèbres eut comme acteur Yusûf, mercenaire au temps des Turcs, qui devint général de division de Clauzel, lequel le lança en 1836 à l'assaut de Constantine. Cette première tentative fut un échec retentissant, mais Constantine tomba l'année suivante.

Bugeaud lui-même explique le sens de *mokhazni*, qui dérive d'un vocable turco-ottoman signifiant « magasin, trésor » : « Ce mot signifie le choix des cavaliers de certaines tribus spécialement chargées de la rentrée des impôts » (*Œuvres militaires*, p. 271). À ce titre, les *mokhaznis* ont le droit – et même l'obligation – d'accompagner le gouverneur et ses lieutenants sur les pistes des villages, y compris durant

les escarmouches, afin d'encaisser les taxes et autres impositions auxquelles étaient déjà soumises les populations indigènes. Lorsque le besoin de soldats fut crucial, le harki devint un zouave, un appelé, un poilu. Beaucoup laissèrent leur peau sur les fronts de guerre européens.

En 1961, un an avant l'Indépendance, le volume de recrutements de harkis était important : plus de soixante mille personnes étaient identifiées comme tels. Ils constituèrent d'ailleurs une véritable colonne dans l'organigramme de l'armée. À la fin de la guerre, le nombre de harkis ayant servi dans l'armée française, tous corps confondus, se situait autour de deux cent mille. Les harkis (l'étymologie du mot est obscure, *harki* – « celui qui marche », à moins que ce ne soit tout simplement la « section ») avaient pour mission d'infiltrer les villages de montagne et leur population invisible pour recueillir le maximum de données sur les troupes de l'ALN (Armée de libération nationale). Ils devaient moucharder, informer, renseigner, transmettre des informations pratiques et même opérer des filatures autour du FLN. Car les combattants avaient des complices, des soutiens, des réseaux. Ces *moussabbilin*, autrement dit « les volontaires », aidaient au ravitaillement du front et, en raison de leur capacité à se fondre dans la population, ne pouvaient être ni identifiés ni interceptés sans l'aide des harkis. Cette double mission d'espionnage et de passage à l'acte est ce que la population reprochera le plus à ces derniers. Tant qu'ils furent enrôlés de force, le problème fut moins sensible, mais lorsque les harkis commencèrent à faire du zèle (parfois ils y étaient contraints…), la population tout entière les récusa. Certaines unités de combat employaient les harkis pour le déminage des pistes et des routes, les massaient aux avant-postes et les poussaient à accepter des missions périlleuses. Les plus instruits étaient réquisitionnés pour des tâches de traduction et de transmission des directives que l'armée voulait diffuser dans les *mechtas* isolées. Mais leur rôle le plus inavouable et le plus honteux fut de servir sans broncher l'armée d'occupation contre leurs frères et leurs sœurs : ils étaient aux premières lignes lors des ratonnades que les paras lançaient contre les villages, ils allumaient la mèche pour brûler les gourbis dans lesquels, peu de temps auparavant, ils habitaient. Ils furent des délateurs redoutables. Lors des interrogatoires musclés dont étaient victimes les éléments capturés de l'ALN, les harkis servaient d'interprètes aux lieutenants du renseignement, mais des témoignages nombreux et concordants ont montré que les harkis furent parfois plus zélés que leurs chefs. Les plus flagorneurs d'entre eux devaient en permanence prouver leur dévouement à la cause de l'occupant dans l'espoir de gagner un peu plus d'estime de la part des instructeurs. L'action de ces harkis-là fit beaucoup de tort à l'image de l'Algérien moyen. Car on y vit la preuve de ce dont un être humain était capable pour sauver sa peau. Aussi déshumanisé collectivement et compromis qu'il fût par la torture systématique de prisonniers, il faut reconnaître que la fin de la guerre d'Algérie a été tragique pour le harki. Entre l'abandon pur et simple par les unités combattantes qui les avaient enrôlés et le rapatriement dans les soutes des bateaux français en partance vers la métropole, le choix fut dramatique. Du reste, cinq pour cent seulement des harkis qui avaient effectivement servi le drapeau français furent autorisés à partir, au même titre que les autres militaires. La démobilisation signifiait pour eux non pas le repos du guerrier, mais, au contraire, une nouvelle bataille, plus aléatoire et plus empoisonnée, pour la survie, mais, cette fois, sans aucun protecteur. Aujourd'hui encore, quelques harkis survivent en France et portent haut la fierté d'avoir servi l'armée française contre leur propre camp. Mais la majorité d'entre eux souffrent d'un vrai syndrome : celui d'une double méconnaissance. Si, d'un côté, l'Algérie leur refuse tout pardon, la France, de l'autre, ne les reconnaît pas comme les siens. L'autre problème fut celui de leurs enfants : que faire de ceux qui, nés en France de parents exilés et considérés comme des parias par leurs deux pays, durent à leur tour se construire une vie sur la trahison de leurs géniteurs ?

Quant aux tirailleurs, ils furent les fantassins qu'on envoya aux premières lignes afin d'évaluer et parfois de tester la force et l'organisation tactique de l'ennemi. Ils pouvaient faire usage de leurs armes, mais ne cherchaient pas la confrontation à tout prix, ce qu'empêchait d'ailleurs leur déploiement en lignes espacées, sans profondeur. Mais il y eut des batailles – celle d'Isly, par exemple, qui, en 1844, opposa

Bugeaud aux Marocains – où les tirailleurs furent placés cinquante pas devant le carré des autres pelotons. Le tirailleur – celui qui tire à volonté – apparut dès 1792 dans les légions européennes – bataves, wallonnes, belges et liégeoises – puis au temps du premier Empire. Appelés au départ « turcos » ou « lascars » (de l'arabe *'askar*, soldats), le corps dit des tirailleurs algériens, né officiellement en 1838, fut essentiellement composé d'éléments autochtones, des *koulouglis*, des Arabes algériens et des Kabyles. L'encadrement était en priorité français. Beaucoup de tirailleurs algériens furent des transfuges d'éléments venus de l'armée turco-ottomane, désœuvrée et sans affectation après la chute de la Régence d'Alger, et des petits beylicats de province – Bône, Mascara, Oran, Mostaganem. Après la chute de Constantine, les milices turques d'Ahmed Bey furent également enrôlées par l'armée. Finalement, ce ne furent pas moins de cent mille tirailleurs algériens qui participèrent aux grandes batailles de la Première Guerre mondiale, au cours desquelles plus du quart d'entre eux – vingt-cinq mille – tombèrent. Sur le même modèle que les tirailleurs algériens, de nombreuses compagnies ont été créées dans les colonies et employées dans de nombreuses batailles où la France fut engagée, en Europe même, mais aussi au Sahara (tirailleurs sahariens), au Mexique, dans l'ancienne Indochine (tirailleurs annamites), au Sénégal (tirailleurs sénégalais), à Madagascar (tirailleurs malgaches) et dans l'outre-mer.

Tlemcen

Voir : Villes d'Algérie

Tocqueville et l'Algérie

Voir : Penseurs d'envergure en Algérie

Tombes et tombeaux

Quand on prononce le mot « tombeau » en Algérie, le « tombeau de la Chrétienne » vient aussitôt à l'esprit. Il s'agit d'un tombeau énigmatique qui a su, jusqu'à nos jours, garder ses secrets. Non loin de Tipaza (voir cette entrée), à 60 kilomètres environ d'Alger et de Cherchell, ce tombeau de la Chrétienne (*qbar ar-roumiya*) – le mot *roumiya* pourrait être plutôt une féminisation abusive du mot arabe *roum*, « royale » (c'est-à-dire « tombeau royal ») – se présente comme un immense tumulus funéraire, une sépulture de plus de 60 mètres de diamètre et de 33 mètres de hauteur, posé sur une colline qui surplombe la mer de quelque 261 mètres. Une légende prétend que le monument existait déjà deux ou trois siècles avant J.-C. et qu'il représente l'épicentre de la cité des morts des rois de Mauritanie. Une « Saint-Denis » en quelque sorte, puisque Juba II de Mauritanie, selon des documents exhumés au temps de la colonisation, y aurait été enterré, ainsi que sa femme Cléopâtre Sénélé, la fille de Marc Antoine et de Cléopâtre et leur fils Ptolémée, qui fut le dernier roi de Mauritanie. S'agit-il alors d'un mausolée des rois ou des reines de l'Afrique romaine, un *monumentum commune regiae gentis*, et non d'un édifice chrétien ? L'Espagnol Pomponius Mela en a parlé dès le Ier siècle de l'ère chrétienne dans son *De situ orbis*. Au temps où les Espagnols lorgnaient du côté d'Alger et cherchaient à détrôner 'Aroudj, le premier

Barberousse, le tombeau de la Chrétienne fut appelé *Tumba de la Cristiana*. Si le tombeau de la Chrétienne, aujourd'hui un entassement désordonné de pierres, s'est révélé vide, s'il ne contient ni momie, ni sarcophage, ni restes funéraires, cela pourrait signifier qu'il a subi de nombreux vols, déprédations et violations après la mort du dernier rejeton de la lignée. L'entrée de l'hypogée se situe en contrebas du sol, sous le vantail droit de la fausse porte de l'Est. Cet hypogée est composé de plusieurs couloirs et de caves.

L'art funéraire algérien est un dérivé de l'art funéraire sunnite de l'ensemble maghrébin. Sa grandeur nonchalante est due à sa simplicité – tertre à peine visible au sommet d'une colline, mausolée carré, tombeau blanc immaculé comme le sont les tombeaux des rois de Touggourt dont on pouvait encore admirer la pureté des lignes lorsqu'ils gisaient, abandonnés, aux portes du désert.

Torture, gégène, « enfumades » et autres exactions collectives

Impossible de ne pas parler de torture en Algérie – ce que le général Massu, maître en la matière, à la fois fielleux et malhonnête, appelait la « question par force » – depuis les aveux de Paul Aussaresses (né en 1928). Celui-ci a été, à Alger et à Philippeville, le chef d'une cohorte de tueurs pathologiques qu'aucune loi n'était en mesure de retenir. Il déclara sans sourciller et sans éprouver le moindre regret qu'il avait étouffé de ses mains Larbi Ben M'Hidi, une personnalité charismatique et un héros aux yeux des Algériens, le 5 mars 1957. Le gang d'Aussaresses a sciemment pratiqué la torture, ce que la presse a dévoilé en l'an 2000. Ces personnages médiocres ont fini par tout avouer car ils voulaient, sans doute, vivre sereinement leurs derniers jours. Pendant des mois, dans *Le Monde*, à la télévision, sur les radios, on vit un torrent de boue déborder et charrier des haines que l'on croyait éteintes et du ressentiment. Les crimes que certains soldats français ont commis en ce temps-là ne peuvent être oubliés. Ils procédaient d'une volonté explicite de briser la résistance du peuple algérien par tous les moyens possibles, y compris les plus inavouables. La hiérarchie ne manquait pas de se tenir discrètement informée des pratiques en vigueur, sans pour autant donner elle-même des ordres précis, après que la Seconde Guerre mondiale eut montré au monde le peu de respect de la Grande Muette envers les règles éthiques de la guerre et les prisonniers politiques. En Algérie, rares furent ceux qui osèrent dénoncer la torture, même si l'histoire mouvementée de ces deux pays a montré que de nombreux justes, des héros de l'ombre, se sont élevés parfois violemment contre elle. Pour comprendre cette séquence qui démontre le totalitarisme de certains chefs militaires, il faut lire *L'honneur est sauf* d'Alain Maillard de La Morandais, jeune séminariste envoyé comme officier des Affaires algériennes dans le Sud oranais. Il en tire un enseignement affligeant, et écrira là-dessus sa thèse de doctorat de théologie. Devenu prêtre, il n'a pas cessé de dénoncer cette abomination et d'analyser les diverses postures de courage ou de lâcheté de ses contemporains, ainsi que la complexité de la terreur quand elle devient aveugle. Mais toutes les personnes de bonne volonté, honnêtes et « aimant plus la justice que leur mère » (allusion à Camus qui avait affirmé qu'entre elles deux, c'était sa mère qu'il préférait, ce qui lui a été souvent reproché), ne pouvaient accepter de telles profanations. Dans le sillage d'Emmanuel Mounier, de Jean Guitton et de Germaine Tillion ont milité contre la torture en Algérie : Henri Alleg, Jacques Pâris de La Bollardière, François Mauriac, Pierre-Henri Simon, Raymond Aron, Jacques Vergès, Jérôme Lindon, André Mandouze, *Témoignage chrétien*, la revue *Études*, *Les Temps modernes*, *Esprit* et tous les mouvements chrétiens et communistes qui les soutenaient et qui, viscéralement, répugnaient à la moindre compromission avec cette engeance sadique de l'armée, minoritaire, laquelle torturait pour soutirer quelques informations ou pour assouvir d'ignobles penchants. Pour toutes ces personnes citées, le fait de torturer, fût-ce un ennemi dangereux, entraînait fatalement le déshonneur. Il est vrai que la question de la

torture est pour tous les esprits éveillés un point de fixation de honte et de mépris depuis la Seconde Guerre mondiale et les pratiques de la Gestapo. Pierre Nora, dans *Les Français d'Algérie*, le dit simplement : « C'est que la distance est grande entre la douce Algérie de tous les jours et la cruelle Algérie de l'histoire : les deux images, même pour un Français de bonne volonté, ne coïncident pas aisément. » À vrai dire, l'humiliation est double, car comment imaginer que celui qui a torturé ne vivra pas des moments de doutes, ne sera pas victime d'insomnies, de cauchemars ? La torture dont il est question ici date des dernières années de l'épuration des djebels et des quartiers insurrectionnels d'Alger, mais, au début de la pacification, l'armée française s'est-elle comportée avec grandeur ? Tous les documents prouvent le contraire : la torture a été un moyen permanent pour l'armée française d'arriver à ses fins et elle ne s'est jamais guérie de ce mal, même si la torture a pris certaines formes qui pouvaient la faire passer pour un acte de guerre. Jusqu'à maintenant, il a été difficile d'ouvrir le débat sur ce sujet, et pour cause : l'armée française, avec la complicité des hommes politiques ou pas, s'est conduite pendant la guerre d'Algérie d'une façon atroce que les lois humaines récusent totalement. Les humanistes français, en particulier les écrivains, seront d'ailleurs aux premières lignes pour condamner ces manquements graves au pacte de dignité qui, depuis des lustres, unit les belligérants d'une guerre. Victor Hugo rapporte dans son journal, *Choses vues, 1849-1885*, des témoignages insoutenables : « Le général Le Flô me disait hier soir : "Dans les prises d'assaut, dans les razzias, il n'était pas rare de voir les soldats jeter par les fenêtres des enfants que d'autres soldats en bas recevaient sur la pointe de leurs baïonnettes. Ils arrachaient les boucles d'oreilles aux femmes et les oreilles avec, ils leur coupaient les doigts des pieds et des mains pour prendre leurs anneaux. Quand un Arabe était pris, tous les soldats devant lesquels il passait pour aller au supplice lui criaient en riant : *cortar cabeza !* Le frère du général Marolles, officier de cavalerie, reçut un enfant sur la pointe de son sabre, il en a du moins la réputation dans l'armée, et s'en est mal justifié." » Combien compte-t-on de généraux célébrés à leur retour du front et qui se sont en réalité conduits comme des sauvages ? Un exemple : Aimable Jean-Jacques Pélissier, né en 1794 et mort à Alger en 1864, alors qu'il occupait le poste prestigieux de gouverneur général de l'Algérie depuis le 24 novembre 1860, fut d'abord colonel, duc de Malakoff, avant de terminer sénateur puis maréchal de France. Décoré de toutes les plus hautes distinctions – il fut grand chancelier de la Légion d'honneur, notamment – il se présente comme le plus grand criminel de guerre de toute l'histoire algérienne au temps de la colonisation.

Les débuts erratiques de la colonisation, en effet, ne furent pas indemnes de bavures ni d'excès : massacres de femmes et d'enfants lors de la prétendue « pacification » ; exactions commises à l'endroit habitants de l'oasis de Zaatcha ; bastonnades humiliantes ; violences gratuites ; incendies de récoltes, auxquels il faut ajouter les punitions collectives (à Mascara, notamment, sur ordre de Clauzel). À Constantine, qui résistait, le général Négrier ne s'est pas comporté en homme d'honneur, pas plus que le sinistre colonel Pélissier qui, le 18 juin 1845, ordonna l'enfumade de populations entières – les membres de la tribu des Oulad-Riah, près de huit cents personnes –, piégées avec femmes, enfants et animaux dans trois grottes naturelles du Dahra (Ouest algérien), également appelées Djezaïr ad-Dahra. Opposants de la première heure à la colonisation française et traqués sans relâche, les Oulad-Riah n'imaginaient pas que ces grottes où, de tout temps, leurs ancêtres s'étaient réfugiés deviendraient un bûcher géant où ils allaient griller comme des rats. Car, faute de pouvoir les déloger, et alors même qu'ils avaient demandé à négocier leur reddition, le colonel Pélissier décida seul (il n'en référera aux autorités d'Alger et de Paris qu'après son coup de sang) d'enfumer vivants ces hommes, ces vieillards, ces femmes et ces enfants. Pélissier était pleinement convaincu de son bon droit depuis qu'il s'était battu piteusement contre les Turcs, alors qu'il n'était que capitaine, puis en tant que chef d'escadron à Alger. Certes, il pouvait ainsi se féliciter de ce qu'aucun survivant de l' « enfumade » ne témoignerait jamais. Ceux qui, au milieu de la panique générale, réussirent à fuir la grotte furent tirés comme des lapins. Paris se tut quant aux agissements de l'un de ses « héros », qui ne cessa par la suite de prendre du galon pour finir maréchal de

France. Après tout, cela ne concernait que des indigènes, des « brigands », des « égorgeurs » qui, suprême offense, s'étaient opposés à celui qu'on allait bientôt élever au rang de général : « Sa bravoure et son énergie le firent aussitôt redouter des Arabes, lit-on complaisamment. À la tête de l'état-major de la province d'Oran, il se distingua à la bataille de l'Isly où il commandait l'aile gauche (1844). » Ces atrocités inspirèrent d'autres généraux. Ainsi l' « emmurage » des cinq cents membres de la tribu des Sbéahs (Ouled-Sbih) d'Aïn-Meran, localité située entre Ténès et Mostaganem (du 8 au 12 août 1845), par Saint-Arnaud (1798-1854) qui se vantera du pire sans que sa conscience ne le torturât jamais : « J'attaque de partout, je pousse les Kabyles et les jette dans le ravin où je les suis à la baïonnette… » Ailleurs, il écrit à son frère : « Je fais boucher hermétiquement toutes les issues et je fais un vaste cimetière. La terre couvrira à jamais les cadavres de ces fanatiques. » François Négrier (1788-1848) a fait décapiter onze Arabes – punition collective oblige ! – au hasard d'une embuscade, pour châtier quelques vols et assassinats qui, hélas, se perpétraient alors quasiment quotidiennement. Il fallait vraiment que les Arabes comptassent pour moins que rien – rats que l'on dératisait en groupe ou animaux que l'on embrochait.

Quelques voix isolées s'élevèrent à la Chambre des pairs pour dire leur honte de telles boucheries, mais elles furent vite couvertes par le brouhaha des « gentils » colonisateurs. En parlant des « Arabes rôtis dans la grotte où ils étaient entassés par un maréchal français » (septembre 1857), Karl Marx faisait un parallèle ironique et fort lucide sur la cruauté du système colonialiste anglais auquel il compare les hauts faits, en la matière, du commandement français. Aujourd'hui, la plupart des livres d'histoire, à commencer par le Gaffarel, la première grande fresque de l'Algérie au temps de la colonisation française, passent très vite sur cette tragédie qui éclaire le côté impitoyable de soldats enivrés par leurs chefs – ici le maréchal Bugeaud – au point de commettre ce que les dépêches diplomatiques appellent sournoisement des « extrémités ».

Indépendamment de leur étiquette politique ou de leurs penchants idéologiques, les historiens français d'avant la guerre d'Indépendance ont tous relevé les dérives qu'a entraînées la conquête de l'Algérie.

Si l'on en croit Vidal-Naquet, dans *Les Crimes de l'armée française*, voici un rappel forcément incomplet des horreurs qui avaient cours durant les années de la honte en Algérie :

– Gégène : terme courant pour torture.

– Électricité sur le mamelon des seins : en 1957, le général Massu l'appliquait sur les prisonnières du réseau d'Alger.

– Électricité sur les testicules, sur le lobe des oreilles et sur les doigts.

– « Téléphone » : allusion au téléphone de campagne dont le jus électrique était détourné pour en faire un instrument de torture.

– Supplice de l'eau ou de la pisse.

– Pendaison.

– Brûlures de cigarettes.

– Offenses sexuelles : viol d'une femme devant son mari, sodomisation, sexe coupé dans la bouche d'un autre.

– Enterrement jusqu'au cou et épandage de fourmis rouges sur le visage.

– Punition collective : au cours de ses conversations avec le juge Fermé, Marx fut informé, à Alger, du fonctionnement de la justice coloniale et de la barbarie de certaines pratiques : « Fermé me raconte que durant sa carrière de juge de paix (et cela "régulièrement") on utilise une sorte de torture pour extorquer les aveux aux Arabes ; naturellement, c'est la "police" qui s'en charge (comme chez les Anglais aux Indes) ; le juge est supposé ne rien savoir de tout cela. Par ailleurs, raconte-t-il, quand, par exemple, une bande d'Arabes commet un meurtre, presque toujours pour voler, et qu'au bout de quelque temps les véritables voleurs ont été pincés, jugés et décapités, cette expiation ne suffit pas à la famille de colons lésée. Elle exige au minimum qu'on "coupe" un peu la tête par-dessus le marché à une demi-

douzaine d'Arabes innocents qu'on déclare suspects d'assassinats, de cambriolages, etc. » Puis suit une comparaison des degrés de cruauté coloniale entre les colonisations française, anglaise et hollandaise…

– Pogroms : en France même, à partir du 17 octobre 1961, un pogrom sciemment voulu par le préfet de police Maurice Papon a entraîné la suppression physique de deux cents Algériens. Ce qui s'est produit l'année suivante au métro Charonne a fini par enrichir la langue française d'un mot sinistre : « ratonnade ». Il sera par la suite utilisé quasi quotidiennement…

À la villa Susini, à Alger, et à la ferme Ameziane dans les environs de Constantine, plusieurs centaines d'Algériens furent torturés jusqu'à la mort. Ceux qui y échappèrent en ont conservé les traces sur leur corps et dans leur âme. Certains perdirent la raison jusqu'à ne plus vivre que dans un univers mental qui leur rappelait leurs supplices. Certains Algériens ne peuvent dormir dans des draps blancs car leur vue même les terrorise. Qu'est-ce qui justifie l'injustifiable ? Et comment expliquer que ces ignominies aient été ignorées si longtemps par l'administration ? Le journaliste Jacques Duquesne, qui enquêtait alors sur le phénomène pour le compte de l'hebdomadaire *L'Express*, trouve aujourd'hui l'idée qui consiste à dédouaner l'administration et plus encore les politiciens et les militaires de haut rang, non seulement naïve, mais dangereuse. Lui-même a été inscrit sur les listes de l'OAS lorsque cette organisation de criminels de guerre a découvert l'enquête qu'il menait et la portée qu'elle pouvait avoir. Mais philosophiquement, peut-on tolérer qu'un État souverain se livre à de telles exactions ? La torture est-elle définitivement abolie ? Sans doute pas. À la lumière des récits de la guerre qui, dès le début de 1992, opposa les militaires algériens aux membres du GIA (ce qui était appelé la seconde guerre d'Algérie, cette fois algéro-algérienne), on constate que les tortionnaires étaient aux commandes. La torture est partout et toujours répugnante, aussi bien celle que pratiquait la France sur ses prisonniers politiques que celle des militaires algériens (les Ninja, les services parallèles) sur leurs frères de race. Et la gégène a repris du service.

Torture ou décapitations sommaires, assassinats, rapts, disparitions, gégène : un mauvais militaire se croit fort quand il torture. Mais son métier – c'est sa noblesse – devrait le conduire à protéger le faible, la femme enceinte, l'enfant. Si la fonction militaire est prestigieuse lorsqu'elle permet de défendre l'unité de la nation, elle atteint la dignité si elle respecte les lois humaines. Car il n'y a pas – il n'y aura jamais – deux types de torture, une torture sale et une torture propre.

Touaregs

Mon séjour parmi les Touaregs a précédé la vogue touristique que cette région d'Algérie a connue un moment, avant de s'estomper. Je garde de l'Assekrem une image que je peux qualifier de biblique, ou de lunaire, tant le paysage, minéral, gris, rose ou rouge selon l'inclinaison du soleil, d'un noir profond à partir de 18 heures et toujours hostile au voyageur de passage, évoque des scènes de la Bible ou d'une équipée sur la Lune. Il faut à ce voyageur un gîte, un point d'eau, la présence d'autres humains pour ne pas sombrer dans une panique d'agoraphobie généralisée. C'est dans ce pays touareg que vécut Charles de Foucauld (voir ce nom). Tous les frères de sa congrégation poursuivirent après sa mort, de façon inlassable, son œuvre. Un losange difforme, une terre brûlée, du sable à perte de vue, nous sommes dans le pays touareg, celui des *imazighen*, ou « hommes libres ». Ce « continent » intérieur s'étend sur quelque 2 500 000 kilomètres carrés – l'équivalent de l'Europe occidentale – aux confins de cinq pays : Algérie, Niger, Mali, Burkina Faso et Libye. Le Mali, on le sait, c'est l'ancien Soudan français, ce qui explique que nombre de voyageurs du XIXe siècle associent les Touaregs à cette colonie. Cet immense territoire de sable et de rocailles calcinées est totalement vide, ou peu s'en faut, mais les Touaregs ne partagent pas notre notion du vide. Combien sont-ils ? Cela reste difficile à évaluer. Il y a vingt ans, ils formaient une

population d'un peu plus d'un million de personnes, dont une bonne moitié au Niger, un quart au Mali et le dernier quart dans les trois autres pays, l'Algérie, la Libye et le Burkina Faso. Cela dit, les frontières entre ces pays étant poreuses et vagues – elles l'étaient tout au moins –, la répartition peut légèrement évoluer en fonction des saisons et de l'intensité de la sécheresse, des crises politiques et de divers autres conflits d'intérêts. Dans les années soixante, de nombreux Touaregs ont migré vers la région du Darfour, aux confins du Tchad et du Soudan, mais aussi en Mauritanie.

J'en ai rencontré un grand nombre à Tamanrasset et à Abalessa. J'ai vécu au milieu d'eux, écouté leur musique, éprouvé en leur compagnie le vent cuisant du Hoggar. Les Touaregs m'impressionnèrent par leur calme, et aussi par leur état d'esprit qui faisait de l'éphémère une éternité improbable. Rien ne semblait les émouvoir ! Et même le silence alentour, souvent déchiré par des cris d'hyènes, les laissait impassibles. Ma peur était que le désert, qui bruit de tous les pas, se refermât sur moi comme une huître vorace. L'indécidable était toujours le temps à venir, et non le temps passé. Les Touaregs n'avaient cure du temps. Ce qui comptait pour eux était l'instant présent, qui nous semblait à nous une éternité. Cet état d'esprit m'avait d'emblée beaucoup gêné : je trouvais leur langueur morbide et déprimante, j'avais le sentiment d'un saut dans l'inconnu. Dix ans, vingt ans après, ils ont fui le Darfour et la Mauritanie. Les Touaregs, de l'arabe *tawariq*, les « sans-chemins », « les cheminants », préfèrent se nommer eux-mêmes *imazighen* ou *imoukhars*, *imoughars* – ce sont des termes génériques –, et selon les confédérations : Kel Ahaggar ou Ihaggaren (habitants du Hoggar) ; Kel Ajjer (du Tassili algérien) ; Kel Aïr, Kel Gress, Ioullimiden Kel Diniq (Niger), Ioullimiden Kel Ataram, Kel Tademekkat, Kel Adrar (Mali), etc. Outre l'expression française « Hommes bleus », on les a appelés : *Kel Taguelmoust*, « les porteurs de *taguelmoust* », chèche indigo qui rend leurs hommes tellement mystérieux. Plus rare est l'appellation *Kel al-wibar*, « ceux qui portent des vêtements en poil de chameau », qu'Ibn Khaldoun, le sociologue maghrébin du XIVe siècle employait déjà. Assez couramment, les Touaregs sont appelés *Ar-Kouhal*, « les nomades » ou « bédouins », de *badw, badiya*, l'espace ouvert qui est aussi, accessoirement, celui des pâturages, mais ce terme concerne toutes les tribus du désert. Ces dernières pratiquaient naguère un esclavage coutumier et ancien, que ni l'esclave ni *a fortiori* le maître n'ont cherché à abolir avant l'arrivée des militaires français et des religieux qui cherchèrent très vite à atténuer les formes les plus excessives de cet asservissement. Ces hommes-là, les Touaregs, sont libres au point d'être identifiés au vent, selon la croyance antique qui voulait que les Touaregs soient nés pour tisser les fils du vent avec ceux de la vacuité, du silence trompeur, du vide essentiel. L'histoire du peuplement touareg dans cette région remonte à l'Antiquité. Déjà Hérodote les citait dans son *Enquête*, même s'il est probable que cet historien tînt son information de simples voyageurs, ou même par ouï-dire. Plus objectifs étaient les géographes arabes qui sillonnèrent au Moyen Âge toutes ces régions. Ces voyageurs, Ibn Battouta, El-Omari et El-Bekri, les appelaient *El-Moulathimin*, c'est-à-dire « ceux qui sont couverts d'un chèche indigo », le *litham*. Au XIVe siècle, Ibn Khaldoun dispose d'informations précises et les évoque dans son *Histoire des Berbères*. Lui aussi les appelle *El-Moulathimin* et *Ahl al-wibar*. Selon lui, ils occupent un territoire qui s'étend de l'océan Atlantique jusqu'aux abords du Nil. On peut brosser leur histoire à gros traits. On distingue trois périodes historiques distinctes.

La première va des prémices de la migration humaine au XIXe siècle, la société touareg est rattachée aux peuplades de l'Est africain, voire du Proche-Orient antique.

La deuxième période commence au milieu du XIXe siècle avec la colonisation française, qui a ouvert la voie aux missions de voyageurs et d'ethnologues. Certaines d'entre elles sont restées dans les mémoires : le major Laing traverse le désert libyen en 1825, gagne l'année suivante le fleuve Niger et atteint Tombouctou, encore en grande partie touareg, le 18 août 1826. Le 20 avril 1827, René Caillé, ancien forçat, pénètre à son tour dans cette ville mythique qu'il décrit dans son *Voyage à Tombouctou et à Djenné dans l'Afrique australe* (1830). En 1881, la mission du lieutenant Flatters est massacrée par les

Touaregs, mais la région est peu à peu pacifiée entre 1898 et 1904, après que les Touaregs se furent rendus au commandant Laperrine. Enfin, la longue cohabitation du père Charles de Foucauld avec les Touaregs algériens, avant son assassinat en 1916, à Tamanrasset, par des bandits si l'on en croit la vulgate officielle, a permis au monde d'en savoir un peu plus sur l'organisation ethnique et linguistique de ce peuple. Son *Dictionnaire touareg-français* a, de ce point de vue, exposé toutes les richesses de l'imaginaire paradoxal des Touaregs, qu'ils soient de l'Assekrem, dans le voisinage de Tamanrasset, où il vécut, ou du Tassili, du côté de Djanet, surnommée « la perle du Tassili ». L'imaginaire touareg s'articule non pas autour du vide – le désert n'est pas vide aux yeux des hommes qui y vivent –, mais autour de la vacuité, sentiment étrange qui relève à la fois de la perception, de la psychologie et du mental. Au XXe siècle, un ethnologue-voyageur français comme Henri Lhote (né à Paris en 1903) avait longuement disserté sur la culture et l'identité touaregs dans des livres devenus populaires au cours des années quarante et cinquante. Les plus connus étant *Les Touaregs du Hoggar* et *À la découverte des fresques du Tassili*. Cette longue période ne s'achève qu'au lendemain des colonisations, dans la décennie soixante.

Enfin, la troisième période est celle d'aujourd'hui, avec une confédération touareg éclatée entre plusieurs pays et, au sein même de ces pays, une mise à l'écart des Touaregs. Le sort des Touaregs, tant algériens que maliens et nigériens, est lié à celui des entités étatiques nées de la décolonisation. Si les « Seigneurs du désert », comme se plaisent à les nommer leurs « découvreurs » des siècles passés, sont respectés pour leur culture millénaire, pour leurs vêtements et pour leur aptitude à survivre dans des milieux hostiles, on a constaté, jour après jour, que leur système clanique n'était pas capable de surmonter les changements brutaux que connut la région. Aux premiers conflits sérieux avec l'armée française succéda une longue période de compromis. Et dans cette accalmie exacerbée par l'immensité environnante, l'avant-poste militaire, désormais désœuvré, ne faisait qu'assister passivement aux migrations saisonnières – celle du sel, par exemple, ou celle des pâturages – et prélever occasionnellement la modeste dîme à laquelle on soumettait les éleveurs et les négociants, avec tout ce que cela comportait d'aléatoire. Depuis cinq décennies, la morosité a gagné cet immense territoire. La reconnaissance des frontières nationales des jeunes États a obligé une partie des Touaregs à errer dans des espaces mutilés. Certains se sont sédentarisés, ce qui les poussait à entériner le choix d'un pays de référence. Mais c'est surtout la sécheresse qui a miné les bases de la société touareg et incité nombre d'entre eux à migrer vers le nord. Après les troubles des années quatre-vingt-dix qui survinrent dans la région, voilà que celle-ci est de nouveau affectée par l'instabilité politique, du fait notamment de la survivance de groupuscules terroristes qui hantent les vallées, et, depuis peu, du reflux de combattants libyens pourchassés par les forces du nouveau pouvoir de Tripoli. Plusieurs rencontres ont eu lieu entre les dirigeants des pays voisins, à la fois pour donner un statut à ces populations qui subissent, plus que toutes les autres, le mal-être induit par un développement inégal. La difficulté vient de la dispersion de la confédération touareg : est-elle nigérienne, malienne, algérienne ? Est-ce un peuple, une nation ou simplement le regroupement épars de plusieurs tribus qui n'ont pas vocation à constituer une entité unique ? Aucune terminologie existante ne peut traduire exactement l'identité des Touaregs. On dit qu'ils sont nomades, pasteurs, semi-pasteurs ou nomades-pasteurs : autant d'appellations qui rendent partiellement compte du fait touareg en mettant en évidence leur mode d'existence sans l'appréhender dans sa totalité. Il est incontestable toutefois que, du point de vue culturel, les Touaregs constituent bien un peuple, et l'un des plus anciens de la région. Et bien que leur royaume soit complexe, leurs coutumes, leurs usages et leur symbolique sont parfaitement enracinés. En outre, un début de mythologie royale a été tenté depuis que, en 1925, du côté d'Abalessa, non loin de Tamanrasset, des fouilles archéologiques ont mis au jour la tombe d'une « princesse » – peut-être Tin Hinan (l'Antinéa des Européens). Les Touaregs ont une langue en commun, le *tamacheq* – dite également *tamahaq* ou *tamajaq* et qui a rang de langue nationale au Niger, au même titre que le haoussa, le songhaï, le peul. Ils ont aussi une écriture, le *tifinagh*,

caractéristique du Hoggar (que les autochtones appellent Ahaggar). Elle est composée d'un alignement de points, de traits, de croix et de cercles… Étrange écriture au demeurant, que l'on apprend en une heure et qui se présente aux néophytes comme une série de cryptogrammes codés à la manière d'un message venu tout droit d'Égypte, et peut-être même de la Vallée des Rois et des Reines, à moins qu'il ne s'agisse d'un message des Martiens. Enfin, les Touaregs sont reconnaissables à leurs souches patronymiques – tout à fait distinctes du reste du pays – et à leur apparence physique, leur organisation matrimoniale et leur système éducatif. Cela étant, les relations de voyageurs, la poésie et même les narrations touaregs qui unissent les générations entre elles sont traversées par une nostalgie et une amertume qui en disent long sur leur *blues* collectif. En réalité, l'être touareg est divisé et meurtri. Il est touché par une forme d'apathie qui le fige dans ses rêves anciens et l'empêche d'appréhender l'avenir sur des bases claires. Le passage de la transhumance vers la sédentarisation a cassé le ressort onirique de la nation touareg, son lien non pas spatial, mais légendaire. Aujourd'hui, le *no man's land* se perpétue à d'autres niveaux que le spatial ou le politique. Il est existentiel, culturel, fantasmatique. La littérature touareg est d'abord orale, poétique et bucolique. Elle est médiation aussi, avec une approche initiatique qui mène tout droit vers des horizons lointains. La société touareg sort peu à peu de l'ombre et ses structures sociales, des plus archaïques aux plus élevées, nous sont désormais connues. L'aristocratie touareg a fait long feu. Si les esclaves, *iklan* ou *harratine*, ne sont plus qu'un souvenir et si l'acceptation du Touareg est désormais fondée sur son apport économique et culturel, en attendant la politique, et non plus seulement sur son histoire ancienne, il leur reste à trouver leur place dans des ensembles plus vastes et plus complexes.

C'est une évolution appréciable. En même temps, l'effacement progressif des castes d'origine, qui étaient les vraies dépositaires du pouvoir, comme les forgerons, les guerriers, les pasteurs et les nobles, a poussé la chefferie traditionnelle à endosser d'autres habits, d'autres fonctions, d'autres ambitions. Mais le griot a toujours beaucoup à faire : décrire le temps qui passe et rappeler au besoin la noblesse de la geste touareg. Les Touaregs en sont convaincus : Tin Hinan a été une reine, leur reine. Elle a existé ici ou là, on ne le sait trop, mais forcément dans l'Ahaggar, le Sahara central. Elle a unifié les tribus, aboli la loi du talion, effacé les dettes de sang. En reliant le nord au sud et l'est à l'ouest, elle a réussi à créer une nation et défini sur une terre aussi vaste que le monde une identité commune. Elle n'a pas connu le système étatique, qui n'était pas sa priorité : elle parlait seulement au vent et seul le vent l'écoutait et la comprenait. Où est-elle actuellement, où se trouve sa tombe ? Pillée, comme l'a été son caveau, et son contenu emporté au loin ? Il n'en reste que le souvenir, une fiction splendide. Tin Hinan est la synthèse de tout. Elle est le mythe unificateur, mais un mythe n'a de valeur que si les éléments qui le constituent lui manquent totalement. De quoi s'agit-il exactement ? De l'assertion si douce aux oreilles de l'homme moderne de la société matriarcale qui serait – rêve d'ethnologue en mal de théorie – la caractéristique de la société touareg, un peu comme un îlot de tendresse dans un environnement de brutes épaisses. Les Touaregs, eux, n'ont rien revendiqué et, se plaçant instinctivement au-delà de la théorie, s'expriment en groupes où la solidarité de corps est un défi au temps qui passe. Reste la mémoire des temps anciens, toujours plus féconds, plus apaisants, que le XXe siècle a bousculée et détruite presque entièrement. Restent les récits, les poèmes, celui des parcours, la tradition du sel que l'on va chercher au loin, jusqu'à Agadez, le *taguelmoust*, le fameux chèche indigo, le *tamacheq* (la langue) et le *tifinagh* (l'alphabet) et la croix d'Agadez qui, dès 1864, est décrite par Henri Duveyrier comme un symbole dominant : « La croix se trouve partout, dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front, sur le dos de la main, est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, la poignée de leurs sabres, de leur poignards, sont en croix » (*Le Touareg du Nord*).

Après tout, qui connaît vraiment les Touaregs et leur origine lointaine ? Eux-mêmes savent-ils s'ils sont d'origine égyptienne ou éthiopienne, ou les deux à la fois, à moins qu'ils ne soient des parfaits autochtones, l'équivalent des Aborigènes australiens, dès lors qu'ils sont nés libres comme le *chergui* (un

vent venant de l’est) qui n’a nul domicile ? N’est-ce pas là, après tout, le mythe le plus persistant des « Hommes bleus » ?

Touggourt

Voir : Villes d’Algérie

Tourisme

Il faut réformer le ministère du Tourisme algérien, inventer une manière d’accueillir les amoureux du Sahara, des oasis, des palmeraies, des grottes merveilleuses, des champs de corail et des cités antiques. Pour cela, les ressources doivent être multipliées par cent, par mille, et les fonctionnaires ouvrir leur esprit aux innovateurs qui prennent des risques importants. Cinq palaces au moins doivent être construits dans les prochaines années, deux au nord – surtout dans l’Est algérien qui est encore à des années-lumière sur le plan du développement du centre et de l’ouest, et dans le sud. Il faut prolonger l’autoroute est-ouest à l’intérieur du pays. Toutes les villes moyennes ont besoin d’un aéroport et d’une gare de chemin de fer. Mais le plus important est la formation du personnel. L’Algérien a toujours vécu sur un doux rêve : né pour être servi, il ne peut servir personne. Il mélange allégrement le bien collectif et le bien personnel et attend de l’État-providence une rente qui ne viendra jamais. Le tourisme a déjà son programme, ses hauts lieux.

Voici en dix points ce que l’Algérie devrait commencer à bâtir pour les générations à venir :

1. Le thermalisme doit être restauré dans toute sa plénitude. Un label particulier sera proposé aux investisseurs.

2. Les circuits archéologiques seront relancés et les grands sites réhabilités et protégés grâce au label Unesco, non pas sur chaque site en particulier (chaque site peut revendiquer un label national), mais sur l’ensemble des sites constituant le parcours de la Numidie antique, de Carthage à l’est jusqu’à la Moulouya à l’ouest, parcours qui couvre le Maroc (Volubilis), l’Algérie, la Tunisie (Carthage) et la Libye. Après tout, l’Union du Maghreb arabe (UMA), qui peine tant à exister aujourd’hui, était un seul et même pays au temps des Romains.

3. Il sera nécessaire de satisfaire la curiosité et l’accueil des amateurs de villes historiques.

4. Il faudra rétablir des circuits gastronomiques du bord de mer, aux relais des montagnes kabyles, de l’Ouarsenis ou du Dahra, et offrir au visiteur une carte à tous points de vue alléchante. Un nouveau plan de restauration de la vigne, des orangeraies, des citronniers, des pamplemoussiers et des cognassiers sera lancé. Quant aux réserves de gibiers, elles bénéficieront d’une aide matérielle et d’une exploitation rationnelle. Les amateurs de cynégétique seront accueillis avec les égards qui leur sont dus.

5. La chasse au sanglier, en particulier, et celle à tous les gibiers réservés aujourd’hui aux émirs des pays du Golfe et à leur suite qui se moquent de l’écosystème, devra être autorisée sur tout le territoire. On respectera évidemment la variété des espèces et leur reconstitution.

6. La pêche est une priorité dans un pays comme l’Algérie, doté d’une façade maritime de plus de 1 000 kilomètres. Il est aussi nécessaire de créer des parcs de conchyliculture et d’ostréiculture. En tant qu’activité annexe, la plongée sous-marine devra être réactivée, et des zones réservées délimitées.

7. Le désert a droit à son festival international, à ses animations, à son artisanat, à ses courses de chameaux, à ses bivouacs culturels et à ses régates aériennes : de belles veillées au clair de lune en

perspective, mais aussi un avantage matériel important pour les Touaregs. Le désert étant immense et presque infini, il lui faudra un programme complémentaire.

8. Les haras nationaux devront être reconstruits, afin que des courses de chevaux de race puissent se disputer rapidement. En amont, un travail de sélection des espèces montrera, s'il en est besoin, la qualité des chevaux de race algériens et pas seulement le barbe.

9. Pourquoi ne pas imaginer dès à présent des parcours de golf, des terrains de tennis (avec leurs tournois), des salles de jeux, du canyoning, des circuits automobiles, des circuits d'escalade ou de marche à pied dans les lacis de routes de Chréa, non loin de Blida, et dans les massifs du Djurdjura et des Aurès ?

10. Et même des salles des fêtes immenses, des salles des ventes, des congrès, des foires économiques, une foire internationale de l'art et du costume, des festivals de musique. Il faut multiplier le nombre de bibliothèques, décentraliser les foires du livre, en imaginer d'autres. Cela entraînera un mouvement créatif chez les Algériens, dont ils ont été privés depuis si longtemps.

En tout cas, le tourisme algérien devra viser haut, car les richesses archéologiques, celles du Tassili en particulier, et les richesses naturelles de la région nord (eaux thermales, paysages marins, désert, parcs ornithologiques) méritent que leur soit accordée une attention à la hauteur des enjeux de restauration. Cette activité touristique de haut niveau, très pourvoyeuse d'emplois, aura pour conséquence que les jeunes ne fuiront plus leurs villes ni le terroir de leurs parents. Ils verront s'élever leur niveau de vie et leurs projets seront dynamisés. Évidemment, un tel chambardement des mentalités ne peut se faire sans risques. Les paysans, les hommes âgés et les femmes casanières seront, à n'en pas douter, perturbés dans leur train-train quotidien, mais les jeunes apprécieront. Quant aux pièges, qui, à coup sûr, viendront contrecarrer le changement, il faudra veiller à les neutraliser au fur et à mesure.

Traités européens avec la Régence d'Alger

Voir : Algérie et l'Europe (L')

Transsaharienne

L'idée de relier par la route (ou le rail) l'Algérie au Mali et, de là, à travers la plupart des pays africains du plateau central, à l'Afrique du Sud, n'est pas neuve. C'est un beau projet, pharaonique certes, très onéreux, sans justification politique immédiate en apparence et, surtout, un tel gouffre financier qu'aucun gouvernement n'a osé le mettre en chantier jusqu'à nos jours. Pourtant, on a creusé le tunnel sous la Manche, on envisage de faire la même chose sous le détroit de Gibraltar. Pourquoi se refuser ce rêve à la taille du continent, alors même que les études sont concluantes et que les cabinets d'architectes en rêvent nuit et jour ! Au demeurant, cette idée a germé dès 1876 dans les cerveaux des hommes politiques français et de quelques militaires téméraires. Dès 1880, le lieutenant-colonel Paul Flatters conçut le projet d'un chemin de fer qui traverserait le Sahara algérien et irait jusqu'au Soudan. Mais ce rêve fut brisé par les Touaregs en 1881, Flatters ayant péri avec ses hommes. Pourtant, il n'a pas cessé de resurgir, de gouvernement en gouvernement, de régime en régime, et cela jusqu'à la période de Boumediene, au début des années soixante-dix, qui vit là une bonne occasion d'occuper utilement la cohorte de jeunes recrues du service militaire, au temps où celui-ci durait deux années pleines. Boumediene les fit s'enthousiasmer pour ce projet grandiose auquel ils ne pouvaient apporter que leurs

bras et leur foi. L'Algérie voulait alors occuper un rang digne d'elle, dans la ferveur de l'après-Indépendance, et croyait encore à sa bonne étoile. Elle lançait un défi au désert. Aussi, le transsaharien du XIX[e] siècle, devenu, dès 1945, le réseau Méditerranée-Niger, puis la transsaharienne, allait enfin aboutir grâce aux bidasses algériens qui s'épuisèrent à asphalter, tronçon après tronçon, des kilomètres de route qui devenaient sous l'effet du vent, de la chaleur et de l'érosion une surface ondulée qui ravagea les essieux des semi-remorques. Car il ne s'agissait évidemment pas seulement de lancer un morceau de route, une pénétrante, dans le désert, sans réfléchir à son entretien au préalable et surtout sans trouver un moyen d'endiguer le sable qui avance irrésistiblement et engloutit tout sur son passage. Cette transsaharienne, aucun pays, à lui seul, et sans le concours d'une riche organisation internationale, ne pourra la mener à son terme. En outre, si le projet d'un marché commun est attirant en soi – l'Africain étant, en effet, sensible aux liens que cela peut créer entre le Nord et le Sud –, l'ouvrage sera compromis aussi longtemps que dureront l'instabilité politique des régimes, leur absence de volonté démocratique, et, pour certains, l'abus des richesses minières. Enfin, il y a un adversaire de taille à un tel projet : l'avion, en particulier les gros porteurs, les avions de fret. Lorsque dix camions mettent dix jours pour relier Alger au golfe de Guinée – en laissant de côté les pirates de la route, les révolutions, les contre-révolutions, les douaniers corrompus –, l'avion n'a besoin que de cinq heures. Cependant, le rêve est permis. Et la route a quelque chose de magique et d'éminemment civil. La transsaharienne réduirait ainsi l'enclavement de populations entières, sans compter les embranchements, qui irrigueraient une dizaine d'autres pays et fourniraient des emplois aux jeunes, ainsi qu'une prospérité collective précieuse. Peut-être le Paris-Dakar – qui se court actuellement en Amérique du Sud – sera-t-il la préfiguration de cette Afrique nouvelle, solidaire et confiante dans son avenir ?

Trésors de la Casbah et du FLN (Les)

Alger a toujours eu de l'or et de l'argent à profusion, des trésors cachés, des fortunes à ne savoir qu'en faire. Mais la redistribution de cet or a sans cesse posé problème, comme si les flibustiers qui arrivent au pouvoir voyaient leur générosité s'émousser au contact de la puissance. L'argent facile à acquérir est très difficile à dépenser. Cela pourrait même être le titre d'une tragi-comédie si ce n'était la vérité d'Alger, qui, au long de l'histoire, a vu s'amonceler des quadruples d'Espagne et du Portugal, des piastres algériennes (des *boudjous*), des *mocos*, des louis d'or. Et, chaque fois que cet or s'était suffisamment accumulé, quelques bandits, des braconniers sans foi ni loi, des comploteurs sulfureux et des aventuriers se mettaient en tête de le subtiliser. Pierre Péan a popularisé un sujet que nombre d'historiens – parmi les plus investigateurs – avaient en partie évoqué : la fortune de la Régence d'Alger qui se trouvait dans les caves de la Casbah et qu'on appelait pour cette raison le trésor de la Casbah. Ce trésor, raconte Péan, qui se fonde sur un faisceau de preuves concordantes, dont certaines contemporaines du vol lui-même, a été, sinon le motif principal et donc caché de la conquête de l'Algérie, du moins l'une des raisons qui ont poussé les pilleurs à diriger toute une armada vers Alger. Cela présentait le triple bénéfice de satisfaire une réelle cupidité, de laver l'affront fait à la France par le dey qui avait souffleté son consul d'un coup d'éventail, et de « civiliser » ces terres africaines. Le trésor fut transféré des *Marengo*, *Duquesne*, *Nestor*, *Astrolabe*, et autres *Vénus*, et acheminé jusqu'aux ports français et italiens de la Méditerranée. Le montant du butin, qu'il est difficile d'estimer, serait de quatre milliards d'euros environ dont une grande partie était destinée à alimenter les caisses de Charles X. Les autres bénéficiaires furent Louis-Philippe, la duchesse du Berry, les banquiers qui prélevèrent leur dîme et certains haut gradés parmi les militaires qui participèrent au hold-up. Pierre Péan, tout au long de son enquête, avance les raisons de politique interne propres à ce braconnage gigantesque, et l'explique par

les incertitudes que connaissait alors le pouvoir monarchique fragile, miné d'intrigues, objet de tant d'appétits…

Mais les trésors sont de différents types : certains ont fait incontestablement la fortune des marchands – par exemple les familles Sellière et Schneider (qui purent, grâce aux bénéfices induits, poursuivre leur odyssée industrielle jusqu'au milieu du XXe siècle) –, mais d'autres ont une destinée plus ambiguë. Si le trésor de la Casbah peut être considéré comme une prise de guerre, que dire des trésors volés, des rapts, et détournements organisés par les gouvernants eux-mêmes et dont est victime leur propre peuple ?

Un siècle et demi après celui de la Casbah, le trésor du FLN était certainement de moindre importance et de nature différente, mais le principe était le même. Le trésor du FLN fait l'objet, jusqu'à nos jours, d'une omerta scandaleuse : pas de reportage, pas d'enquête parlementaire, pas de documents consultables. Bref, cet argent est l'Arlésienne de la République algérienne démocratique et populaire. (« Populaire » : le mot réside dans la formulation officielle, mais certainement pas dans la réalité.) Et quand bien même ce trésor serait dérisoire, pourquoi ce silence ? Les organisateurs du rapt sont-ils tous complices, au point que rien n'ait jamais filtré ? Autre question gênante : le rapt se poursuit-il ? La presse se fait régulièrement l'écho de 140 milliards de dollars déposés dans les banques au nom de l'Algérie. Dans quelles banques, dans quels pays, à quel taux ? Et surtout, qui en reçoit les dividendes ? 140 milliards ne suffiraient-ils pas à résorber les carences abyssales dont souffre le peuple qui réclame, haut et fort, plus de logements, plus d'emplois, plus d'équipements ?

Trinitaires du Christ

Voir : Pirates d'Alger

Trois conservatismes (Les)

L'Algérie subit en même temps trois conservatismes : le militaire, le politique et, depuis peu, le religieux. Les deux premiers conservatismes ont présidé à la naissance du nouvel État, en 1962. Le troisième les a rejoints à la faveur de la guerre civile qui a enténébré et endeuillé la décennie noire (1992-2002). Peu de pays gouvernés par des militaires ont mûri au point qu'un authentique esprit des Lumières les éclaire et les ramène à la raison. Les militaires étant ce qu'ils sont, ils refusent généralement de céder le pouvoir aux civils qu'ils méprisent par-dessus tout, de façon presque congénitale, et conservent à leur discrétion les grosses prébendes que génèrent les hydrocarbures, ne laissant au peuple que leurs miettes. Dans le cas des militaires algériens, en outre, l'idée, mi-fausse, mi-vraie, se répand qu'ils ont certes libéré le pays du joug colonial, mais sans se soucier des sacrifices de tout un peuple. En l'occurrence, l'Algérie ne se distingue guère des pays africains qui ont accédé à l'indépendance dans les années soixante, même si les coups d'État algériens ne furent jamais aussi sanglants et radicaux que les différentes révolutions de palais qui se sont succédé en Afrique noire. Dans les divers cas observés, le coup d'État tenait fonction d'alternance et pouvait à la rigueur se substituer aux urnes démocratiques, défaillantes ou inexistantes. C'est sans compter les morts de la guerre civile, et les disparus – soit deux cent mille, selon la plupart des statistiques –, qui peuvent être mis au passif des militaires, étant donné leur refus obstiné de dialoguer avec leurs frères ennemis. Parce qu'elle a hérité de plein droit de la souveraineté politique, l'armée algérienne a empêché l'avènement d'un État de droit et, aujourd'hui

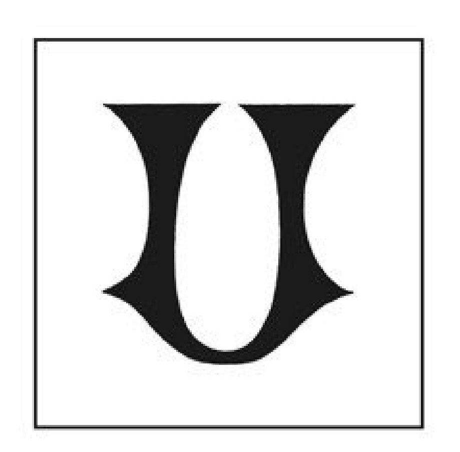
encore, pèse de tout son poids sur la constitution des équipes gouvernementales et surtout sur le choix du président, qu'elle impose au besoin s'il ne sort pas de ses rangs. Coiffant l'armée, quelques généraux spoliateurs, qui n'ont aucun respect pour la mémoire vive de leur peuple, l'ont pillé, des années durant, avec bonne conscience. Le bilan est très contrasté, car à la continuité de la puissance publique, argument principal des militaires, et à la sécurité nationale s'opposent les tragiques retards structurels qui demeurent les symptômes d'une république bananière qui n'a pas voulu grandir. Le vice était dans le fruit dès les luttes fratricides que les combattants de l'intérieur, essentiellement des militaires, lors de la guerre d'Indépendance, menaient déjà contre les diplomates de l'extérieur, qui se trouvaient à Tunis, au Caire ou ailleurs. Lors de l'Indépendance, ces derniers furent, un moment, avantagés, car ils étaient rompus aux tractations et aux conciliabules. Mais, très vite, les choses changèrent. Boumediene, en 1965, opéra un coup d'État qui détruisit tout espoir de démocratie. On parla de « redressement révolutionnaire », de « rectification », mais les mots ne pouvaient rien changer au désastre du coup de force que l'homme fort de l'armée des frontières allait provoquer. Depuis lors, l'armée algérienne a pris le dessus sur les hommes politiques, qui ne revinrent au pouvoir que pour dissimuler un lobby puissant qui allait organiser le partage de la rente à son seul profit. Aujourd'hui encore, les militaires vivent sur les subsides faramineux consacrés à la réduction de l'insécurité intérieure (réelle ou fantasmée), qui s'est développée en raison de l'incompétence de politiciens peu soucieux du bien collectif de la nation. Parfois, le couvre-feu est maintenu de façon arbitraire et dans des régions qu'aucun trouble n'agite. Le parti historique est certes moins influent, mais tout aussi décrié : depuis cinquante ans, des membres du FLN se partagent les postes à responsabilité, empêchant ainsi tout renouvellement du personnel politique. Certains sont propulsés à la tête du Sénat, après avoir été secrétaires généraux du FLN, président l'Assemblée nationale, deviennent ministres, puis présidents honoraires de telle ou telle institution. Aucun cadre national influent n'a moins de soixante-dix ans, c'est-à-dire qu'il appartient à la génération post-Indépendance. S'il n'y a pas en Algérie de mouvements démocratiques – le pouvoir y est l'un des plus stables qui soit ! –, l'espace politique est néanmoins agité depuis l'Indépendance par des soubresauts que ne peut supporter le corps social. Si, même partiellement, le FLN est censé représenter l'opinion de la majorité du peuple algérien, cela signifie que ce peuple est totalement amnésique ou que le FLN a réussi une mutation aussi totale que rapide. Personnellement, je ne le crois pas. Je pense que le peuple algérien n'a pas oublié les années de plomb et de gabegie durant lesquelles le FLN siphonnait littéralement les richesses nationales et je suis certain, cela va de soi, qu'après avoir été le parti stalinien que chacun exècre, le FLN n'est pas pour autant devenu un parti démocratique. Si la volonté du peuple algérien pouvait s'exprimer librement, les tombes de ceux qui lui ont imposé le régime du parti unique seraient souillées de crachats, car, ce faisant, ces hommes n'affichaient ni le romantisme du révolutionnaire ni le talent du visionnaire. En vérité, le FLN, comme tous les partis-gouvernements, fut apprécié tant qu'il coïncida avec l'utopie algérienne, avec le destin singulier de ce pays et avec son sacrifice. Mais à l'instant même où ses cadres ont commencé à se disputer les immenses propriétés laissées par les grands colons, leur étoile se mit à pâlir. En s'embourgeoisant, le FLN a définitivement perdu le contact avec la population, et ses représentants étaient hués dans la rue à mesure qu'ils s'enrichissaient. Depuis, plusieurs sensibilités se sont progressivement affirmées. Les militants authentiques espéraient encore voir de leur vivant une Algérie prospère, débarrassée de ses maladies de jeunesse – essentiellement la voracité des chefs militaires et de leurs soutiers – et de son sous-développement. Au contraire, les militants de fraîche date lorgnaient sur les privilèges que le parti historique offrait automatiquement à ses cadres, qu'ils fussent ou non véreux. Les militants de base suivaient les mots d'ordre, sans émettre la moindre critique, n'ayant pas la possibilité ni la volonté de comprendre quoi que ce fût. Les « anciens » dénigrent en permanence les « nouveaux », en vue de les empêcher d'accéder au pouvoir… Les « algérianistes » – forcément arabophones – luttent contre les « disciples du parti de la France » (*hizb françạ*) – forcément berbérophones – et ne cessent de leur

planter des dagues effilées dans le dos, sous le prétexte fallacieux que ces derniers aiment trop la langue de Molière (sous-entendu venimeux : « Ce sont des traîtres ») et prennent leurs vacances auprès de leurs familles établies en France (sous-entendu venimeux : « Ils pactisent avec l'ennemi »). Certains étaient là comme des papillons inconscients du feu qui devait fatalement les brûler, les vrais vendus, *lemtourni* – il en existe toujours – n'en ont cure. Reste que l'expression « *hizb frança* » a été brandie pour marginaliser les journalistes un peu tatillons, les naïfs qui ont cru à la « démocratisation » du régime et les opposants au parti de Dieu et que Voltaire avait nommé l'Infame (sans accent circonflexe) pour mieux le juguler en France. En effet, il y a quelques années encore, le fleuve du conservatisme religieux était encore contenu dans les mosquées et ne touchait que ceux qui les fréquentaient, mais il est depuis sorti de son lit. Aujourd'hui, il investit l'ensemble des instances publiques du pays, non sans avoir imprégné et dirigé le pays sur le plan moral et dogmatique. Comme au bon vieux temps de Ben Badis (1889-1940) et des obédiences réformistes, la mosquée redevient l'un des creusets de l'action politique du pays, même si le contexte politique a complètement changé. Cocteau affirmait, en son temps, que « la France était composée de quarante millions de cartésiens qui n'avaient pas lu Descartes », on peut aujourd'hui dire que l'Algérie sera bientôt composée de quarante millions de musulmans qui n'ont pas lu le Coran, le bon Coran tout au moins. Le Coran est lu et interprété par des imams qui, chaque matin, surveillent d'où vient le vent. Ils ne s'expriment qu'en fonction du bulletin météo. L'islam se cherche, et dans cette quête éperdue, qui règle par ailleurs le malaise de toute une population désorientée, il lui arrive de changer d'idole. Ce n'est plus le Prophète qu'il faut vénérer, mais l'inquisiteur en chef, le salafiste déguisé en démocrate, l'administrateur tout-puissant du culte. Du reste, cette orientation est soutenue depuis peu par des confréries qui pensent sincèrement que la direction du pays leur revient de droit et souhaitent ardemment la reprendre après que l'émir Abd el-Kader en eut été dessaisi. Cette absence de mouvement a toujours été une caractéristique des pays du tiers-monde, lesquels se nourrissent essentiellement d'une logorrhée idéologique creuse et sans prise sur le réel. Au bout d'une ou de deux décennies, ces structures de pouvoir sont suffisamment figées pour que leurs leaders se croient tout permis, à commencer par la fameuse légitimité populaire. Qu'importe si, pour chaque événement, des centaines de camions sont réquisitionnés pour aller chercher la claque dans les campagnes ! Le fait que l'Algérie doit faire face à ces trois conservatismes en même temps rend plus ardue toute tentative de changement. En Algérie, les militaires ont toujours prospéré sans entraves. Et chaque crise politique ou sécuritaire renforce automatiquement leur puissance. Par le truchement des organes de la sécurité nationale, qui agissent dans l'ombre et sans que l'on sache exactement qui les commande, en dehors de leur chef suprême – encore un général –, les militaires maintiennent l'illusion de la puissance. Ils ont su résister à la plus grande rupture politique depuis l'Indépendance, mais au prix de combien de morts, de combien de victimes innocentes, de combien de déplacés, de combien d'exilés ! À ce jour, les chefs de la débâcle n'ont pas été jugés. Pourtant, ce sont eux qui ont décidé de donner au parti de Dieu la place qu'il n'aurait jamais dû avoir sur l'échiquier politique, et qui, après cette première bévue, ont décidé d'invalider une élection inopportune, en foulant aux pieds la volonté populaire qui s'était largement exprimée lors du face-à-face FIS-FLN gagné par le premier.

Dans cette entrée comme d'ailleurs dans tout ce livre, je n'ai pas voulu viser les personnes elles-mêmes, même les plus corrompues – qui leur jettera la première pierre ? –, mais les systèmes de pensée qui leur ont donné la possibilité d'être corrompues et corruptibles sans devoir en payer le prix. Les lois d'exception qui ont permis à des militaires de s'arroger les pleins pouvoirs et d'acquérir une souveraineté sans partage sur certains pans de l'économie nationale – les fameux monopoles sur les produits de première nécessité, le fer, les médicaments, les mines, les carrières, le sable, l'eau, le vent et que sais-je encore ? – sont des lois fausses. Elles empêchent le peuple algérien de jouir des ressources de son pays comme s'il était encore sous la domination du colon. Et s'il y a un message d'avenir, valable au XXIe siècle, c'est bien celui-ci : il faut que la jeunesse algérienne qui lira ce livre comprenne que ces



biens indûment détournés par des personnes, en fonction de lois édictées sous la contrainte, lui appartiennent en propre. L’Algérie n’obtiendra rien de son peuple si elle ne commence pas par mettre un minimum de transparence et d’ordre dans ses affaires…



Université algérienne

J'ai étudié à Constantine. Bac philo et lettres en poche, je me suis retrouvé en 1974 à la faculté de psychologie clinique que j'allais fréquenter quatre années de suite, baigné d'une ambiance intellectuelle extrêmement féconde. Mes enseignants étaient pour la plupart des « exilés de Mai 68 » dont certains étaient de véritables trublions du boulevard Saint-Michel, fichés par la police, exclus du système universitaire français et envoyés au diable – pour ne pas dire en enfer –, au point que même l'université de Vincennes (avant son transfert à Saint-Denis), où ils auraient pu malgré tout faire carrière, ne les avait pas acceptés. L'Algérie qui construisait à tour de bras les premiers centres universitaires avait, elle, besoin de matière grise. En ce temps-là, les recteurs d'universités devenaient recruteurs : ils se rendaient en France et y tenaient des réunions publiques durant lesquelles ils vantaient le « nouveau modèle socialiste » qui se mettait en place, mots qui devaient chanter aux oreilles de tous les indésirables de France, cette « chienlit » qui « pourrissait » la Sorbonne. Beaucoup sautèrent à pieds joints dans l'aventure. Ils trouvèrent en Algérie le logement, le travail et la considération. Les clés de l'université algérienne étaient entre leurs mains, à l'instar de leurs collègues ingénieurs qui avaient, eux, les clés de l'usine. Beaucoup n'avaient pas le niveau requis, mais ils étaient tout de même admis selon la règle fallacieuse du socialisme égalitariste. Les épouses s'occupaient tant bien que mal. Certaines revenaient à leurs chères études abandonnées en France, d'autres s'investissaient dans les institutions médicales ou paramédicales, les centres de jeunesse, les administrations ou les maisons de la culture. Ainsi, toute une génération de coopérants français importa son univers, ses rêves, son obsession du voyage, des oasis, de Tamanrasset, du désert que toutes les brochures touristiques magnifiaient sans relâche. Ils apportaient de

surcroît avec eux la révolution des pavés parisiens dans une terre où il n'y avait que des rudiments de pensée sans autonomie réelle, sans idéologie, et pas même un vrai penseur libre en dehors de quelques écrivains (voir Écrivains algériens). Dans une brochure intitulée *L'Université*, « *Spécial Recherche* », datant de mai-juin 1975, l'Algérie était vue au sommet des pays en voie de développement en matière d'accumulation des savoirs et dans la course, très honorable mais fort onéreuse, de la recherche scientifique. Tous les thèmes qui auraient pu former un socle pour un véritable sursaut scientifique étaient couchés là, en vrac, et dans une naïveté confondante. À l'époque, les responsables politiques semblaient tellement investis dans leur mission qu'il eût été impensable, voire déplacé, de les faire retomber sur terre. Ce n'était pas la faute de goût qu'il fallait craindre, mais la sentence finale : trahison, sabotage, attitude antirévolutionnaire… De fait, à la lecture de cette brochure, on se croyait dans une Silicon Valley en formation, une Babylone du savoir et en un moment exceptionnel de l'histoire d'un pays. En somme, c'était l'inverse de l'Algérie actuelle où bien des champs du savoir sont dénigrés et marginalisés. Outre le décret du 21 janvier 1972 qui crée un Organisme national de recherche scientifique (ONRS), pas moins de quatorze arrêtés ont été signés par le ministre de l'Enseignement supérieur de l'époque, Mohamed Seddiq Benyahia, décédé en 1982 dans des circonstances assez troubles. Tous les domaines étaient concernés : météorologie et physique du globe, transferts technologiques, océanographie et pêche, études nucléaires, institut des zones arides, ressources biologiques terrestres, recherches économiques appliquées, architecture et urbanisme, anthropologie. Parmi les vœux pieux, celui d'enrayer la fuite des cerveaux : « Des milliers d'hommes de science, notait le ministre de l'époque [tous les ministres s'expriment ainsi, ce qui doit être un pensum], parmi les plus doués et les mieux formés, originaires des pays en voie de développement travaillent dans les laboratoires et les universités des pays industrialisés, dont ils contribuent à accroître le potentiel scientifique et technique… » Si le propos était largement exagéré au moment où Mohamed Seddiq Benyahia s'exprimait ainsi, il s'est révélé prémonitoire. Trente ans après, l'Algérie est devenue l'un des réservoirs les plus prisés dans cette recherche effrénée de cerveaux, et c'est sa vraie richesse depuis l'Indépendance. La médecine, les sciences exactes, les technologies fines, il n'est guère de domaines où le jeune chercheur algérien ne brille pas. Les laboratoires les plus pointus le savent et sollicitent le jeune diplômé algérien avec l'attention de l'apiculteur qui recueille le miel. Peut-on parler de fuite des cerveaux ? Non, c'est du braconnage en règle, organisé avec la complicité des chefs de pacotille : aucun génie ne doit vivre sur cette terre, car le fait qu'elle soit stérile pour le plus grand nombre la rend féconde pour la minorité. Plus étonnant encore : au moment même où l'université algérienne s'édifiait, on inventait en temps réel les plates-formes de la transmission de la pensée, on parlait déjà de l'énergie nucléaire, du solaire et de l'éolien. Que reste-t-il de cet héritage ? Quel statut, quel rôle joue aujourd'hui l'université algérienne dans le développement de cette conscience intellectuelle et finalement dans la formation du sujet politique ? À vrai dire, le bilan des ressources en matière grise est très contrasté. Il a fallu deux décennies, la décennie noire qui débuta en 1992 et la décennie grise qui la suivit dès 2002, pour que le gisement de cette matière grise algérienne se tarisse à peu près, l'exode de plusieurs centaines d'enseignants-chercheurs, de médecins, de cadres Sonatrach et d'étudiants ayant continué sous différentes formes. Or, jusqu'à maintenant, le pouvoir en place ne compte pas développer de programmes cohérents et à long terme pour enrayer la lente destruction des ressources encore existantes, ce qu'il fait avec brio par ailleurs pour développer massivement les moyens des services de sécurité, l'armement, la solde des policiers et des gendarmes, et même l'augmentation artificielle les émoluments du personnel d'opérette du parlement, au rôle politique très discutable. Tout porte à croire qu'une telle situation l'arrange ou, tout au moins, ne l'affecte que peu. Quelques enseignants universitaires sont demeurés à leurs postes et ont défendu leur mission, sans se préoccuper des soubresauts politiques et sociaux qui agitent l'Algérie depuis 1989. L'université, comme la plupart des organismes publics, a été très affectée par l'instabilité politique qui a régné depuis cette époque. Le plus grave, cependant, ce sont les choix absurdes, imposés par l'idéologie en vigueur,

d'arabiser tout l'enseignement universitaire, alors que jamais, dans aucun pays arabe, il n'y eut de véritable recherche scientifique. Ce non-sens a coupé court à toute velléité de démarrage scientifique, dès lors que le contenu du savoir n'est jamais en adéquation avec le terrain où il est amené à s'exercer. « Notre choix doit procéder à la fois d'une juste appréciation de la conjoncture scientifique et technique actuelle et d'une vision prospective lucide et pertinente de ce que la société de demain offrira aux Algériens comme cadre d'existence et comme conditions de travail. » De fait, la lucidité impose de dire que les choix qui ont été faits depuis des décennies sont aberrants et ne répondent ni à la demande nationale ni aux exigences internationales de la recherche scientifique, surtout en l'absence d'un vivier de chercheurs non asservis aux dogmes. À ces carences manifestes il faut encore ajouter le côté pléthorique de l'enseignement supérieur, le manque de débouchés, l'absence désespérante de suivi. Comment croire qu'une université puisse fonctionner en autarcie totale et sans que les étudiants et même les enseignants puissent se confronter au réel de la recherche au niveau international ? Une telle provincialisation de la recherche oblitère tout effort de dépassement que certains enseignants pourraient tenter. Phénomène alarmant, la formation à l'étranger que l'institution politique assure à quelques-uns sert à d'autres fins que celles strictement pédagogiques ou universitaires. Certains étudiants en LMD, peu scrupuleux, profitent ainsi de la manne pour s'offrir des vacances en France ou en Europe au lieu de s'atteler à la rédaction de leur mémoire.

Naguère, le CNES – organisme de grande utilité, mais qui a fait les frais de la cécité des décideurs – chiffrait à plus de soixante-dix mille diplômés ayant quitté le territoire sur une période de dix ans (1994-2006). La plupart d'entre eux se seraient installés en France. Il faut désormais multiplier par deux ce chiffre, compte tenu de l'accélération des exils et de l'absence préjudiciable du maillage scientifique – universités, laboratoires, hôpitaux universitaires, revues – susceptible de les absorber.



Vacances algériennes

Voir : A… comme Algérie

« Valise ou le cercueil (La) »

Voir : Pieds-noirs

Velléités espagnoles sur Alger

Voir : Charles Quint, l'Espagne et l'Algérie

Vents du sud

Il faudrait écrire une histoire des vents du monde – il y a bien une histoire des guerres, une histoire de la médecine, une histoire de l'homme – qui aurait d'abord pour tâche de les identifier, de les nommer, d'indiquer leur provenance. Une future histoire des vents algériens – le pays est si vaste et les paysages si contrastés – déterminera leur origine, leur densité, leur nom, leurs caprices, leur nécessité. J'en parlais récemment à Gilles Lapouge : « Pourquoi ne pas créer une chaire spécialement consacrée au vent ? » Cette discipline s'enseignerait à la Sorbonne ou à l'École pratique des hautes études, puisque les universités sont autonomes et peuvent désormais choisir leur enseignement et leurs enseignants : directeur d'études dans le domaine du vent, cela serait, à n'en pas douter, grisant. Le vent concerne plusieurs disciplines : la mythologie, la météorologie, la littérature, la physique du globe, etc. Le chercheur qui aura à dispenser un tel cours devra avoir du souffle. Éole vivant, l'air devient liquide, un métal en fusion : « Quand le vent brûlant d'Orion fait bouillir ses chaudières », écrit avec éloquence un poète arabe. Vent qui féconde les récoltes, vent qui détruit les habitations, vent qui pousse les dunes du désert… le vent est un personnage complexe et imposant. Le jésuite Laval aurait calculé que le vent impétueux du nord qui ravagea les champs de la France le 6 janvier 1709 aurait parcouru de Besançon à Marseille 118 lieues en l'espace de trois heures… Quel temps aurait mis ce vent à couvrir la distance qui sépare Relizane d'Ilizi ou d'El-Qala-d'Adrar ? La force du vent se mesure à sa vitesse. Il faisait venir l'étranger de lointains horizons, en gonflant sa voile gracile. Eugène Fromentin le dit à sa façon : « J'ai quitté la France il y a deux jours, comme je te l'écrivais de Marseille en fermant ma lettre par un adieu, et déjà je t'écris d'Afrique. J'arrive aujourd'hui 27 octobre, amené par un grand vent du nord-ouest, le seul, je crois, qu'Ulysse n'eût pas enfermé dans ses outres, le même auquel Énée sacrifia une brebis blanche, celui qu'on appelait Zéphyr, joli nom pour un très vilain vent. On l'appelle aujourd'hui le mistral : il en est ainsi, hélas ! de tous les souvenirs laissés dans ces parages héroïques par les odyssées grecques et latines » (*Une année dans le Sahel*, p. 187-188). La plupart des vents ont un nom, comme des personnages de roman, des êtres vivants : l'aquilon, le zéphyr, le simoun, le khamsin, le chergui, un vent d'Est. Chacun a sa particularité, certains sont bénéfiques, poussent à la gaieté, et d'autres sont mauvais. Le sirocco anéantit les réserves d'optimisme les plus stables. Après avoir traversé le Sahara, il souffle au nord de l'Afrique et arrive parfois, dans sa fougue, à traverser la Méditerranée, avant de s'engouffrer dans les villes italiennes ou dans les criques de la Côte d'Azur. Le foehn des Alpes suisses et du Tyrol, si chaud, si obsédant, a-t-il une parenté avec le sirocco au point de partir à sa rencontre ? Les alizés soufflent invariablement d'est en ouest, ce sont les vents des Tropiques. On appelait naguère certains vents en fonction du moment où ils se levaient, ainsi les anniversaires et les moussons. Les navigateurs en connaissaient la puissance et la direction, ce qui explique que jadis on traversait l'océan Indien, entre Zanzibar et Bombay, dans un sens, avant de le retraverser dans l'autre sens, plusieurs mois après. Il ne faut pas louper les vents, les brises de terre ou de mer, le frimas du large, le noroît, un vent local qui souffle systématiquement du nord-ouest. Le mistral nettoie la Provence, l'harmattan est un vent d'Afrique, l'œil de bœuf part du cap de Bonne-Espérance, et le khamsin (le « cinquante jours ») est un vent d'Égypte qui, au moment de l'équinoxe, souffle cinquante jours d'affilée, d'où son nom. Flaubert a raconté le combat qu'il mena contre le khamsin, alors que le ciel était très bas et que le soleil violacé inquiétait les bêtes et les rendait si nerveuses. L'écrivain luttait contre la poussière ocre et fine qui s'immisçait partout, dans la tente, dans les cols de chemise que le chèche protège : « Dieu avait desséché les nuages et avait déchaîné un ouragan de sable et de cailloux. » Tel est le déluge de feu qui s'abat sur les hommes en cas de tempête de sable. C'est alors que les caravanes se replient dans le faux de la dune et scrutent le moindre répit pour s'élancer de nouveau sur quelques centaines de mètres, avant d'être jetées sur le flanc de la dune le temps que cesse le sifflement inhumain de ce monstre atmosphérique. Le khamsin est un vent chaud du désert. Il est redouté en raison de l'air empoisonné qu'il pousse devant lui et qui étouffe tous ceux qui le respirent, bêtes, hommes ou plantes. « La chaleur de l'Arabie, écrit T. E. Lawrence dans ses *Sept Piliers de la Sagesse*, nous tomba dessus comme une épée nue et nous laissa incapables de dire un

mot » (cité par Gaston Wiet lors de sa leçon inaugurale au Collège de France du 4 décembre 1951). Volney, qui a voyagé dans la région, compare le khamsin à la chaleur accablante d'un four au moment où l'on tire le pain. Au-delà de l'Égypte, il se propage à l'Arabie, à la Jordanie, à la Syrie, à la Perse. Il descend jusqu'à la Corne de l'Afrique où toutes les bêtes le fuient. Les vents du nord, *aquilo*, et les vents du sud, *auster*, sont décrits par Hippocrate comme pouvant perturber l'ouïe et la vue. Ils dessèchent les corps, font tousser, donnent des frissons, des douleurs et empêchent d'uriner. Les vents froids sont tout aussi acérés que les vents chauds, mais les premiers cisaillent le corps et les seconds l'étouffent. Toutefois, sous quelque latitude que ce soit, le paysan, qui est proche de la nature et de son savoir, préfère le vent à son absence, car ce phénomène météorologique est très utile pour les fécondations lointaines, la pollinisation, la fertilisation. Un médecin de Montpellier du XVIIIe siècle, Étienne Tourtelle, écrivit d'ailleurs ceci : « C'est sur leurs ailes que sont portées au loin les semences des végétaux, et c'est par ce moyen que les plantes et les arbres unisexuels se reproduisent et se multiplient » (*Éléments d'hygiène*, tome 1, p. 304). Il semble ainsi que le palmier femelle soit fécondé par le pollen du palmier mâle qui est transporté par le vent et déposé à bonne distance. Il en va de même pour le régime de l'air, car le vent purifie le ciel et la basse atmosphère, même si, à forte dose, et par sa constance, le vent peut jeter dans la plus grande morosité les personnes inquiètes ou portées à la mélancolie et au spleen. La morsure du vent peut en effet modifier profondément l'état psychologique du tempérament bilieux et de toute personne sujette à l'accablement.

Les régimes de vents sont étudiés comme des acteurs importants de l'écosystème maghrébin, et du climat algérien en particulier. Dans une étude détaillée, *Le Climat de l'Afrique du Nord*, Stéphane Gsell note ceci : « Le sirocco mis à part, les vents qui dominent sont en hiver ceux du sud-ouest et de l'ouest au Maroc, du nord-ouest et de l'ouest en Algérie et en Tunisie […]. En Algérie, pays où les conditions météorologiques ont été assez bien étudiées, on a constaté que les précipitations les plus fréquentes, les plus abondantes et les plus étendues sont dues aux vents du nord-ouest. » Les cinéastes et les romanciers sont prompts à donner à leurs œuvres des titres comportant ce mot mystérieux et magique : *Le Vent des Aurès* est l'un des premiers films algériens, *Sirocco*, autre titre de film, mais aussi *Les Hauts de Hurlevent (Wuthering Heights)* qui a été réalisé en 1992 par Peter Kosminsky d'après le roman éponyme d'Emily Brontë. Enfin, *Vent du large, Vents contraires*, etc.

Voyez l'harmattan, ce vent chaud et sec qui souffle généralement d'est en ouest… Il est capable de transporter des millions de particules minérales du désert africain au-delà de l'Atlantique pour les déposer en Amérique du Nord, en Floride, par exemple, ou à la Barbade (Petites Antilles), où certains automobilistes s'étonnent alors de la pellicule de poussière qui recouvre parfois le capot de leur voiture. Le soleil rouge est un phénomène ancien que les Égyptiens tenaient pour un signe des dieux et redoutaient comme un mauvais présage, alors qu'il s'agit seulement de la poussière fine et rouge de la vallée du Nil qui fait écran et qui laisse filtrer une lumière douce et chaude de crépuscule.

Dans le Sahara, le vent est architecte. Il sculpte les roches, corrode, taille et découpe à sa guise. Il déplace les dunes, les remodèle et les pose plus loin, en leur imprimant une forme singulière. Il ne travaille pas seul. L'érosion fluviale, les ravinements, le contact frontal des grains de sable chassés par le vent participent à son œuvre. Et lorsqu'on voit un mégalithe suspendu au-dessus d'une cheminée cisaillée en cône de champignon, on se dit que le minéral est en lui-même un parchemin, un texte à ciel ouvert, une mémoire. Les tempêtes de sable, les tourbillons, les typhons sont les œuvres des vents chauds, de la chaleur ascendante, des dépressions. Il faut une vitesse donnée et une impulsion pour que les grains de sable se décollent pour voyager. C'est dire qu'à la chimie des sols il faut en plus ajouter la physique des matériaux, leur dynamique, leur résistance.

Vêtements algériens

Voir : Costume algérien

Villa Abd el-Tif

Voir : Peinture algérienne (La)

Villes d'Algérie

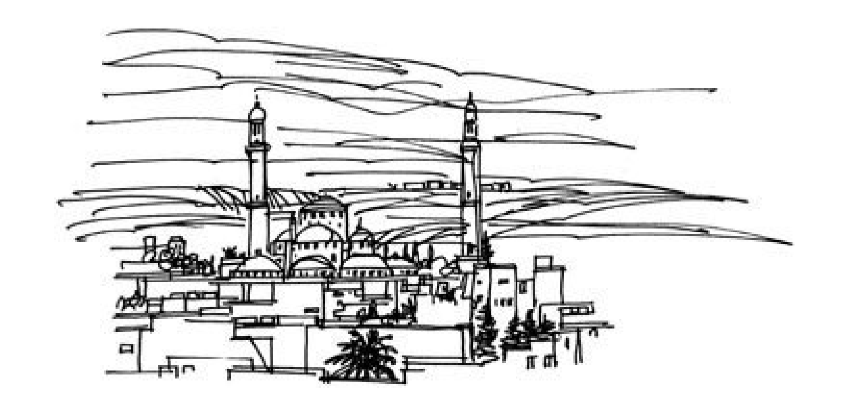
J'aurais aimé parler de toutes les villes, de tous les villages d'Algérie, mais ils sont des centaines, voire des milliers. Chaque Algérien se serait ainsi reconnu, tandis que le touriste et le coopérant auraient retrouvé les petits bonheurs du passé. La ville algérienne est la meilleure carte d'identité du pays. C'est là que sa mémoire vive se cache pour ne pas subir les affres du temps, demeurer vierge de toute turpitude et surtout incarner le rêve éveillé de beaucoup d'Algériens : devenir des citadins. Pourtant, l'Algérie est un pays agricole, presque autant que le Maroc. Désirer être citadin est une preuve de jeunesse. Quand l'Algérie aura un siècle d'existence, elle retournera vers ses campagnes, comme un enfant prodigue rentre chez lui et embrasse le sol de sa maison… Les villes algériennes ont été édifiées à partir de l'Antiquité et jusqu'au XXe siècle, et les plus récentes n'ont pas de mémoire à engranger. Or, si l'on devait superposer les plans des villes algériennes depuis les Romains, on verrait le cadastre de l' « esprit national », et peut-être même le projet politique et civique de ses promoteurs. J'ai toujours été impressionné par les villes romaines construites selon un plan unique, en damier, ou en enfilade. Dans tous les cas, on retrouve évidemment l'agora, l'amphithéâtre où la cité se donne à voir, les quartiers bien distincts et affectés à certaines tâches particulières (les thermes, les villas, les marchés), et, bien entendu, la haute et la basse ville. Ce plan est le même partout, qu'il s'agisse des villes romaines de Libye ou d'Héliopolis au Maroc. Il est intéressant de suivre le développement de la ville algérienne depuis le début de la colonisation française jusqu'à nos jours, car, d'évidence, ceux qui sont partis en 1962 et qui ne sont pas revenus depuis seraient stupéfaits par les changements qu'ont subis les villes. Le plan de la cité romaine a été repris par beaucoup d'autres peuples qui envahirent l'Algérie par la suite et il se retrouve presque à l'identique dans le schéma de la ville coloniale française. Dans le cas des villes construites au bord de l'eau ou sur un terrain escarpé, sur un nid d'aigle ou le flanc des montagnes, la géologie impose sa loi aux urbanistes. La ville proprement ottomane, c'est-à-dire musulmane, s'est recroquevillée autour de son souk, car la culture du bazar s'est emparée de tout le Croissant fertile. On le constate en ce qui concerne les grandes villes algériennes d'aujourd'hui, et plus particulièrement Alger : les trois corps sociaux qui dominent en terre d'islam – à savoir les marchands, les religieux et les gouvernants – se côtoient à la Casbah où marché, mosquée et gouvernorat (*wilaya*) sont réunis.

Friedrich Engels (1820-1895), l'un des plus grands savants du XIXe siècle, industriel et économiste de renom, qui a rédigé pour *The New American Encyclopaedia* une notice assez longue sur l'Algérie, est un bon guide. Dans cette notice, la part réservée aux villes, certes réduite, fourmille d'informations inédites jusqu'alors, notamment au sujet du nombre d'habitants : « Les principales villes, note Engels, sont Alger, la capitale, Constantine dont la population est de vingt mille personnes environ, et Bône, ville forte située sur la côte, qui comptait dans les dix mille habitants en 1847. C'est près de là que se trouvent les

pêcheries de corail que fréquentent les pêcheurs venus de France et d'Italie. Bougie est située sur le golfe qui porte son nom. La prise de cette localité fut hâtée par les agissements des Kabyles du voisinage : ayant sectionné les câbles d'ancrage, ils firent s'échouer un brick français qu'ils pillèrent ensuite et dont ils massacrèrent l'équipage. À l'intérieur, singulièrement dans la province de Constantine, on trouve des vestiges de l'Antiquité, entre autres les ruines de l'antique Lambessa ; les portes de la cité, un amphithéâtre, sont en partie conservés ; on y voit aussi un mausolée que supportent des colonnes corinthiennes. Sur la côte, on trouve Koléa et Cherchell, la Julia Caeserea d'autrefois : cette ville présente une certaine importance pour les Français. C'était la résidence de Juba et, dans les environs, subsistent des vestiges anciens. Oran est une ville fortifiée qui est demeurée jusqu'en 1792 aux mains des Espagnols. Jadis résidence d'Abd el-Kader, Tlemcen est située dans une région fertile. La vieille ville a été détruite par un incendie en 1670 et la nouvelle par les Français presque entièrement. On y fabrique des tapis et des couvertures de laine. Au sud de l'Atlas s'étend le Zaab, l'antique Gaetulia. La principale agglomération en est Biskra, dont les habitants sont gens pacifiques, très estimés dans les ports de la côte nord où ils sont employés comme portefaix ou domestiques » (*The New American Encyclopaedia*, tome 1, 1858).

Avec Oran, sur la mer, Tlemcen (du berbère *Tala Imsan* et de l'arabe *Tilimsan*, tandis que Léon l'Africain l'appelait *Telensin*), est la clé de l'Ouest algérien, et sans doute l'une des villes d'Algérie les plus célébrées à l'extérieur du pays, comme au Maroc où, en voisine loyale, elle occupe une place de choix dans le cœur des gens. Tlemcen fut la capitale de la dynastie zianide (que l'on désigne de différents noms) qui y a régné de 1235 à 1556, c'est-à-dire depuis la chute des Almohades jusqu'à l'arrivée des Ottomans. À ce titre, Tlemcen s'octroya une place prépondérante dans le vaste ensemble maghrébin et devint une ville-carrefour que diverses civilisations marquèrent de leur génie. Leur empreinte est toujours visible, soit dans les monuments mêmes, comme les mosquées ou leurs vestiges, soit dans les usages urbains, le raffinement musical et la place singulière des confréries. Un proverbe local loue sans façons la pureté de l'air et de l'eau, ainsi que « le voilement de ses femmes ». Les bourgeois se voyaient là au sommet de tous les édifices du savoir, ce qui leur conférait un air de grande prétention et des allures de seigneurs. La ville a attiré les nomades du Sud oranais, les Marocains de passage, les voyageurs et les mystiques. Elle a composé avec tous les conquérants, sans le moindre état d'âme. Tlemcen fut une ville de savoir qui ne méprisait pas le négoce et la contrebande. Les *koulouglis* c'est-à-dire des enfants issus de couples mixtes turcs et de femmes arabes étaient nombreux à Tlemcen. Ils occupaient la citadelle du Méchouar, là même où ils se retranchèrent pour éviter d'être décimés par Clauzel (1836). Au lendemain de la conquête, et grâce au traité de la Tafna (voir cette entrée), l'émir Abd el-Kader obtint que Tlemcen devînt sa propriété. Tlemcen réintégra le giron français dès 1839, après que l'émir eut cessé toute activité politique et que Bugeaud s'en empara de plein droit.

S'il est une ville du désert qui est à la fois mystérieuse et belle, c'est bien El-Oued, la « ville aux mille coupoles », comme l'a appelée à juste titre Isabelle Eberhardt : le visiteur d'aujourd'hui, contemplant ces centaines de maisons blanches en forme d'œufs d'autruche, lui donnera raison. Comme toutes les villes jumelles de la vallée du Souf, dont Touggourt, El-Oued est construite dans le creux d'un immense entonnoir de sable, le *ghout*. C'est au plus profond de ces *ghout* que la palmeraie s'abreuve de l'eau dont elle a besoin, non sans plonger davantage ses racines et étendre ses rhizomes. Les habitants de l'Oued Souf, les Souafa ou Soufis (en français), vivent de la culture des dattes – la plus connue étant la *deglet-nour*, qui est originaire de là –, des fruits, des légumes et de l'élevage de quelques bêtes particulièrement résistantes comme le dromadaire.



Ne cherchez pas sur une carte Bou-Saada. Aussi pittoresque qu'elle soit, elle est surtout dans les cœurs. L' « Oasis heureuse », comme on dit la « Victorieuse » pour parler du Caire, la Ville ronde pour dire Bagdad ou la « Ville industrieuse » pour parler de Sanaâ, au Yémen, s'étend aux confins des hauts plateaux, à l'entrée du désert dont elle est l'une des portes les plus célèbres. Il y en a tellement. Bou-Saada a été popularisée par ses femmes, sa spiritualité et par son peintre-pèlerin attitré, Étienne Dinet (voir Peinture algérienne [La]), qui y séjourna longuement. Il est enterré là, à la lisière du monde, dans un lieu modeste qui ne tranche guère avec son environnement, et qui, même, s'y perd. Qui ne connaît ses toiles, inspirées des oasis du Hodna, de Biskra et d'El-Oued ? Il fut un temps où la richesse de Bou-Saada se réduisait à trois activités principales, l'artisanat, le commerce et la culture du palmier dattier. Celle-ci s'appuie sur un nombre considérable de pieds de palmiers, les derniers que l'on peut admirer avant le saut dans le grand désert. Ce qui frappe à Bou-Saada, outre la *zaouïa* d'El-Hamel, chef-lieu d'une confrérie qui aurait été prestigieuse – et dont un écrivain algérien de talent, mais déjà acculturé et, pour tout dire, germanopratin, m'en vantait les mérites dans les années quatre-vingt –, c'est sa lumière. Elle est écrasante le jour et revigorante la nuit. Louis Bertrand, qui aimait le thym, l'alfa et l'armoise, décrit une « lumière qui se décompose », alors qu'elle n'est pas moins « splendide et magicienne… merveilleusement ennoblissante », comme le soulignait aussi E. Henriot. Les couleurs ont fasciné les visiteurs du nord : rose de jacinthe (Bertrand), pourpre, violet sombre, bleu léger, couleurs dorées et émeraude vivante (Eberhardt), poudre grise du sol qui semblait parfois saupoudrée d'or (Henriot). Bou-Saada n'est pas encore le désert, mais elle est déjà une ville du sud, tellement saharienne. L'autre mystère de Bou-Saada, c'est la liberté des femmes. Non loin de là, la fameuse tribu des Ouled Naïl, réputée pour ses mœurs et pour la beauté de ses femmes (voir Beauté des femmes [La]). M. K., originaire de l'endroit, ironisait sur mon ingénuité : « Tu prends tes désirs pour la réalité ! », me disait-il en ricanant. Et alors ? Mythe ou réalité, la frontière est parfois fluctuante ! Quoi qu'il en soit, la proximité d'une montagne appelée Djebel Amour – c'est la transcription latine – a vite enflammé les esprits : allait-on trouver là les courtisanes d'antan, les prêtresses du culte de l'amour, les bacchantes maghrébines, les danseuses sacrées de l'Inde védique ? De nombreux écrivains ont brodé sur ce thème et en ont rajouté. Reste la *zaouïa* d'El-Hamel, à la fois mosquée et mausolée de l'importante tribu des Rahmaniya, dont c'est le fief, avec Djelfa, Laghouat, El-Bayadh. Cheikh El-Hamel n'a pas fait de politique ni participé à des guerres. Son combat à lui fut spirituel. Il le mena avec panache, l'anima avec succès. Aujourd'hui encore, la *zaouïa*-mosquée, qui servit de lieu de prêche et d'enseignement, est visitée par des pèlerins qui viennent des quatre coins de la région. Cette *zaouïa* est, somme toute, récente (XIXe siècle), mais son rôle a été déterminant pour l'unité spirituelle des tribus du pays. Elle fut donc un lieu de pèlerinage, un lieu d'enseignement et un lieu de conservation de l'islam autochtone.

Parmi les vestiges romains de Cherchell, la Julia Caesarea antique, citons le musée qui, naguère, était riche de mille statues émouvantes, dont un Apollon avec son python torsadé qu'un dieu lare vient de transpercer d'une flèche mortelle. Il monte cependant sur un tronc creux, non loin d'une Athéna, d'une Déméter, d'un Satyre et surtout du majestueux Esculape. On y trouvait aussi Auguste avec sa cuirasse, un

Neptune colossal, un torse de Vénus, une Livie, mais que reste-t-il de toutes ces richesses en ces lieux mornes qui exhalent l'ennui ? Au début du xxe siècle, Augustin Berque disait, à propos des sculpteurs antiques qui, depuis les Numides, avaient travaillé les marbres de cette région, qu'ils avaient fait preuve d'une « noble eurythmie ». C'étaient des disciples de Phidias, de Praxitèle, de Polyclète et de plusieurs autres écoles italiennes et d'Asie Mineure, comme Pergame, mais l'inventivité spécifiquement algérienne était nulle. La ville moderne de Cherchell nous donnera peut-être, dans un proche avenir, de nouveaux tailleurs de pierre, de nouveaux sculpteurs, de nouveaux génies…

Tamanrasset, Tam pour les habitués de la route, est une ville paradoxale : elle se confond avec le désert et rien ne montre qu'elle est le point obsidional des amoureux des grandes expéditions. Le mythe de Tam est né avec le père Charles de Foucauld (voir ce nom) qui s'y établit en 1905 et y fut assassiné par des bandits, en 1916 (voir Touaregs). J'y ai passé de belles journées ensoleillées, sans être harassantes, des après-midi enfoui dans le sable ravageur, et des nuits profondes et paisibles dont la couleur indigo était celle des chèches targuis.

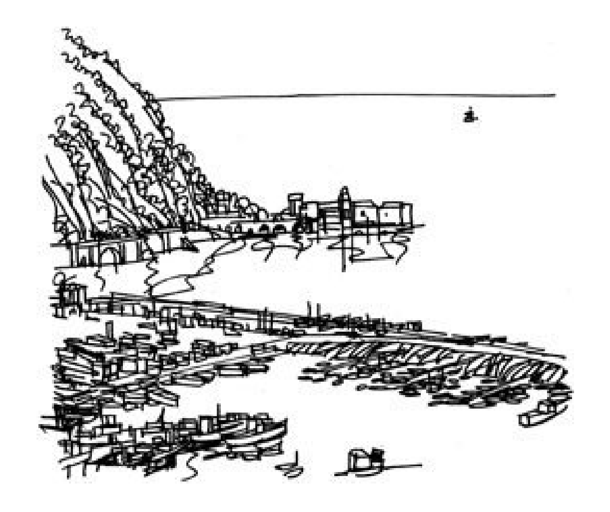
L'ancienne Hippo Regius, devenue Hippone, puis Bône et enfin Annaba, est l'une des plus vieilles cités de la côte africaine. Sa rade immense, ses étendues de plages, son abri naturel et la darse qui désormais lui sert de port sont autant d'atouts que les habitants ont su exploiter depuis le début de la navigation en Méditerranée. Dans sa *Description de l'Afrique septentrionale*, le voyageur arabe Abou 'Obeïd El-Bekri (1028-1094) l'évoque de manière précise : « La ville de Bône, fondée à une époque très reculée, était la demeure d'Augoschtin [saint Augustin], grand docteur de la religion chrétienne. Elle est située auprès de la mer, sur une colline d'accès difficile qui domine la ville de Seybous [le fleuve actuel s'appelle Seybouse]. De nos jours, elle porte le nom de Médina Zaouï la "ville de Zaouï". Elle est à trois milles de la ville neuve, et renferme des mosquées, des bazars et un bain. Les environs sont très riches en fruits et en céréales. Bône la neuve [*Bôna-el-haditha*] fut entourée de murs un peu plus tard que l'an 450 [1058] ; elle possède auprès de la mer un puits taillé dans le roc et nommé *Bir en-nethra*, qui fournit à presque toute la population l'eau dont elle a besoin… » (*Description*…, p. 116-117). On apprend donc que le cœur de la vieille ville était bâti sur l'un des flancs de l'Edough (ou Zeghough), qui la protégeait d'attaques surprises, ce qui explique que son extension se soit faite en direction de la mer, au bord de laquelle elle se trouve aujourd'hui. Cette ville maritime, avec son passé phénicien, ses ruines romaines, son ancienne culture chrétienne et désormais sa composante musulmane, rêve d'être reconnue comme telle et non pas comme la cité des forbans qui y ont naguère séjourné et qui ont fait sa mauvaise réputation. Cependant, quel profit tire-t-elle de ce passé ? Qui connaît l'apport réel d'Annaba, la ville des *'annab* (des jujubes), au monde ? Cette mer blanche qui la borde et qui ressemble à une lagune étendue et paisible peut se déchaîner pour de bon, comme l'a noté Théophile Gautier, qui fit le voyage d'Algérie en 1862 : « Pour la première fois voyant la mer à Bône / Un Bédouin du désert, venu d'El-Kantara, / Comparait cet azur à l'immensité jaune que piquent de points blancs Touggourt et Biskra. » Quelle honte doit-elle expier pour refuser de mettre en valeur ses ruines romaines, certes modestes, mais bien structurées, avec leurs thermes, leurs colonnades, leur Minerve et, surtout, sa spectaculaire basilique chrétienne ? Je ne suis pas allé à Bône depuis longtemps : y trouve-t-on encore le tombeau romain avec ses bas-reliefs et son combat des Amazones ? La basilique, je l'ai visitée, et je ne peux m'empêcher de l'admirer de loin tant son corps majestueux semble vibrer avec le ciel, alors que son intérieur déçoit. Mais son emplacement est magique : la basilique s'élève triomphalement à l'entrée de la ville d'Annaba et, de ce fait, semble participer à la marche du temps et attentive aux turbulences qui peuvent survenir. Saint Augustin a officié dans ses murs, il a donné là sa bénédiction à tant de quêteurs d'absolu, il y a délivré ses prêches, transmis ses recommandations et ses conseils…

Sétif (ancienne Setifis), la reine des hauts plateaux, fut une ville-garnison que les Français avaient bâtie sur des cités romaines englouties, pour contrôler l'arrière-pays turbulent qui s'étend au-delà de l'immense massif montagneux, lequel ferme le site au nord. Si l'on fait litière des militaires, qui y vinrent

en nombre lors des terribles événements du 8 mai 1945 et y restèrent jusqu'à l'Indépendance, la France a tenu à ce que sa laïcité officielle ne gêne pas la croyance autochtone, l'islam. Ainsi, la première mosquée construite en Algérie semble être le *djamii al-'Atiq*. Le portique délicat de style arabo-mauresque indique l'année de son érection : 1845. Cette mosquée est au cœur de la « vieille ville », à quelques dizaines de mètres seulement de la fameuse Aïn al-Fouwara, une sorte de fontaine de Trevi dont le pouvoir est de ramener vers elle toute personne ayant bu son eau. Une remarque s'impose ici : Sétif est romaine par les nombreuses fontaines qui coulent un peu partout et aussi par le site d'Aïn-Hanech, découvert en 1895 par le paléoanthropologue français Auguste Pomel. Ce site pourrait être le plus ancien d'Afrique du Nord. Il est aussi possible d'admirer une immense fresque dionysiaque qui trône dans le musée national d'archéologie de Sétif, qui est rempli de petites et belles découvertes. Sétif vise haut : elle est désormais, avec les villes voisines qui vivent dans son orbite, dont El-Eulma et Bordj Bou Arreridj qui ne tardera pas à s'agglomérer à elle, la deuxième *wilaya* d'Algérie, après Alger, qu'elle concurrence désormais quant au dynamisme urbain et à l'appétit de puissance de ses édiles. La force et l'avenir de Sétif résident dans sa population, qui est jeune – ce n'est pas là une surprise –, et dans le développement de son industrie, de son commerce, qui attirent les négociants de tout le pays. Sétif est équidistante de toutes les villes du centre et de l'est de l'Algérie. L'autoroute est-ouest traverse Sétif et fait d'elle une étape idéale pour les voyageurs qui, venant d'Annaba, veulent rejoindre la capitale. Il en est de même de la plupart des villes du sud, et surtout des grandes tribus. Au nord, Sétif entretient d'excellents rapports avec deux bassins de la Petite et de la Grande Kabylie, les tribus du Sahel djidjélien et des alentours de Bougie, dont elle est la grande marraine. Toutes ces tribus étaient, à l'origine, des nomades et des semi-nomades qui vivaient de leurs cheptels d'ovins et de bovins. Aujourd'hui, elles se sédentarisent à Sétif et soutiennent l'activité débordante des nouveaux quartiers qui poussent comme des champignons. Le marché de gros du poisson donne une idée du dynamisme sétifien que, dans ce domaine, aucune ville côtière ne peut égaler. Autre atout non négligeable : la jeunesse estudiantine. Autrefois, Sétif était rattachée à Constantine, selon le vieux découpage administratif français. Aujourd'hui, le petit Institut de technologie des années soixante-dix et quatre-vingt a essaimé et il n'est pas de villes algériennes où les pôles universitaires soient aussi florissants qu'à Sétif. Enfin, l'art et la culture sont représentés par des hommes de qualité, des hommes de passion. Je veux citer ici Rédouane Cherrad qui, depuis des années, anime un atelier littéraire et met sa propre bibliothèque à la disposition des lecteurs sétifiens, Abdellah Ghedjati, futur grand maître de la peinture algérienne (voir Peinture algérienne [La]), dont la palette chaude et tourmentée m'a beaucoup touché. Je n'oublie pas les innombrables petits métiers, les associations et les femmes de Sétif qui passent pour être libres et instruites. Décidément, Aïn al-Fouwara, la fontaine de Sétif, ville d'eaux et de stèles, m'a jeté un sort : je dois, de nouveau, me rendre à Sétif.

On entend parfois la radio italienne quand on se trouve à Ras-Skikda, la « tête de pont » de cette cité du Nord-Est algérien, punique, phénicienne et romaine tout à la fois, et, bien entendu, française depuis qu'elle se développa en hommage à Louis-Philippe, dès 1838. Si la mer n'est pas agitée, si le temps est clair, si le transistor est bien orienté, du sommet de Ras-Skikda, il est possible de capter Rome ou Milan et d'entendre « *Amore, amore !...* ». On peut même distinguer le rire cristallin de la chanteuse à la fin. On croit rêver, car, ici, c'est de la Tunisie et de la Sicile que nous sommes proches. « À la première vue de Philippeville, je me suis cru en Amérique », écrivait Tocqueville le 30 mai 1841. Skikda est la ville qui a bercé mes jeunes années, j'y suis né et j'y ai grandi dans une insouciance propre à ces enfances que les familles démunies vivent comme une victoire anticipée sur le temps et que l'on ne veut point abandonner. Par sa façon de cuisiner, ma mère résumait à elle seule la femme orientale, maîtresse de ces effluves appétissants et en même temps personnage énigmatique de romance. L'ambiance italienne de Skikda ne se limite pas à la radio. Skikda est l'une des rares villes d'Algérie où l'on confectionne la pizza et le *caldi*. Naguère, la ville avait son quartier italien, ses bars napolitains, ses visiteurs génois en mal d'aventures,

ses Maltais aussi. Dans les petits restaurants de la plage, du côté du phare, on peut encore savourer des spaghettis aux calamars, de l'anchois, des poulpes grillés, du rouget et des maquereaux préparés « à l'escabèche ». Ce repas royal, je le déguste chaque fois que je pense à l'Algérie, je commanderai sûrement une marinade lors de mon prochain passage dans la ville. Les dames de Skikda, les Skikdiyates, savent aussi confectionner la tourte de dattes écrasées, les « cheveux d'ange » et les magnifiques gâteaux à base de farine grillée parfumés au miel, qu'elles servent abondamment au goûter ou au petit déjeuner. Dans l'intense lumière du matin, voici la baie séculaire, berceau de l'antique Skikda, progéniture incontestée de Stora. Cette dernière se développa grâce à une rade naturelle qui abrita tant de navires, depuis les Romains et tout au long de la Régence turque. Sous l'Empire romain, Rusicada – c'était alors son nom – voyait accoster les légionnaires et les négociants de Rome, de Gênes et de Pise. La IIIe légion Augustae, sur ordre de l'empereur Hadrien (117-138), aménagea une voie pavée de pierres noires qui désenclava la capitale régionale qu'était déjà Constantine. Les grands seigneurs romains, quant à eux, venaient se servir dans les carrières de marbre de Fil-Fila, marbre que Jemmapes (aujourd'hui Azzaba) tailla longtemps. Dans sa *Description de l'Afrique septentrionale*, El-Bekri, le fameux polygraphe arabo-espagnol du XIe siècle, notait : « À l'autre extrémité de cette montagne se trouve la merça d'El-Coll, "Collo", d'où l'on se rend à Istoura, port de Tacigda… On y regarde avec admiration les restes des monuments que les Anciens y ont laissés. » Quelques siècles plus tard, Léon l'Africain remarquait que c'était une ville « très antique, bâtie par les Romains sur le bord de la mer… ». Elle avait été autrefois ruinée par les Goths (en fait les Vandales), « mais comme il y existe un bon port, le seigneur de Constantine y fit construire des logements et des magasins pour les Génois qui commerçaient dans le pays ». On lit en effet dans la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain que Skikda a toujours commercé avec les Génois, qui venaient avec leurs étoffes et d'autres produits européens pour y recevoir en échange du bon blé de la région. Skikda est donc à la fois une ville récente et une ville très ancienne. Sa double personnalité se révèle dans son site et dans son architecture. Dans l'un des premiers numéros de *La Revue africaine*, J. Roger, architecte et conservateur du musée archéologique de Philippeville (le nom de Skikda au temps de la colonisation française, donné en hommage à Louis-Philippe), raconte l'émotion qu'il a ressentie le jour où il exhuma les ruines du théâtre romain de la ville : « Ce fut seulement en mai 1860 que mon opération [de déblaiement] fut couronnée de succès et que je découvris vingt et une marches intactes, y compris les deux dernières supérieures en retour à droite… C'est ainsi que, successivement, j'ai pu reconnaître, d'une manière certaine, que la foule avait accès dans le théâtre par six escaliers… » (*La Revue africaine*). Tout autour de la baie de Skikda, malheureusement enlaidie par une usine à gaz qui aurait pu s'installer à 20 kilomètres à l'est, on peut admirer des plages en croissants de lune, Château vert, Militaire, Paradis, des criques abritées comme Stora, La Carrière, des îles minuscules telles que Srigina et de nombreuses crevasses permettant une belle journée de plongée sous-marine. La nature a conservé quelques droits en un lieu où, il y a trente ans, elle régnait. Aujourd'hui, Skikda célèbre la fraise qu'elle produit en abondance au printemps. Les cérémonies que l'on organise en cette occasion rappellent les dionysies grecques et les fêtes païennes méditerranéennes. La cité baigne alors dans un esprit bon enfant.



Vins et viticulture algériens

Notre table regorgeait de tous les types de raisin, le gros noir, le muscat, les raisins de tous les vignobles avoisinants, au point que, à la saison des vendanges, on avait l'impression d'une table plus italienne qu'algérienne. Contrairement à une croyance communément admise, la vigne est connue en Algérie depuis les Romains. Ces derniers la cultivèrent de façon pugnace et le vin algérien fut vanté par quelques écrivains, tandis que les artisans potiers fabriquaient sur place de très grandes amphores. Il est à peu près certain que le vin fut, à l'instar du blé et du cheptel, exporté en grandes quantités en Italie. Les invasions qui suivirent, celle des Vandales en particulier, réduisirent à néant l'effort des Romains, et lorsqu'il fallut conserver le vignoble ou l'améliorer, même les Byzantins ne furent pas à la hauteur. « La vigne elle aussi a été installée partout, contre pluies, vents et gelées, depuis le jour très ancien où les hommes se sont intéressés à la lambrusque, une vigne sauvage aux fruits à peine sucrés, originaire sans doute de Transcaucasie. L'acharnement paysan, le goût des buveurs, les transmutations obscures des sols, le jeu des microclimats ont créé en Méditerranée des centaines de variétés de vignes. Il y a cent façons de les cultiver, sur échalas, abandonnées sur le sol même comme une plante rampante, ou mêlées aux arbres, escaladant les ormeaux ou même les hauts peupliers de Campanie. Pline n'en finit pas d'énumérer les espèces de vigne et leurs modes de culture, outre la liste déjà longue des vins glorieux » (Fernand Braudel, *Les Mémoires de la Méditerranée*, p. 487-489).

Depuis, la vigne et le vin n'ont connu que des avanies, au moins jusqu'à l'arrivée des viticulteurs français et leur installation dans les plaines et vallées et sur les coteaux du nord du pays. C'est à eux que l'on doit la renaissance du cep de vigne en Algérie. De fait, dans un bel élan de mise en valeur des terres les plus ingrates, les grands cultivateurs se mirent à drainer les mauvaises eaux stagnantes, défrichèrent les parcelles, apportèrent les engrais appropriés pour améliorer la composition du sol et plantèrent des pieds solides, à la fois pour le vin à presser et pour le raisin de table, surtout les chasselas et les muscats, mais aussi des cépages plus rares tels que l'Alphonse Lavallée, le dattier de Beyrouth, le Servant et le Valensi. Les terres étaient bonnes et bien exposées, favorables aux raisins blancs ou noirs. Il s'agissait alors, pour les grands entrepreneurs agricoles, de lancer une véritable culture de la vigne, une appellation, mais encore fallait-il se battre férocement contre les maladies du raisin et le pessimisme de certaines années maigres. Car le vignoble algérien ne fut pas épargné : l'oïdium, le phylloxéra, le mildiou sévirent. Le paradoxe de ce vignoble réside dans l'opposition entre un climat chaud et tempéré au nord, idéal pour les parcelles exposées au vent, et une humidité fatale aux plants fragiles et aux parcelles qui donnent directement sur la mer. Il faut rendre justice à tous les cultivateurs qui se lancèrent dans cette œuvre de longue haleine, à commencer par les trappistes de Staouéli et leurs successeurs. Grâce à eux, la

vigne est de nouveau cultivée et choyée sur la terre d'Augustin. L'engouement pour cette culture a atteint son paroxysme un demi-siècle environ après l'affaire de Sidi-Ferruch, soit au début du XXe siècle.

La meilleure description de l'art de fabriquer du vin nous est donnée par une brochure, intitulée *Algérie 1936*, et publiée à Lyon par l'établissement Pierre Argence, sous la direction de Michel et Claude Chatelus. Dans cette revue technique, les procédés de vinification sont repris méthodiquement : « Le raisin arrive dans des conquets, tombe par simple gravitation dans les foulo-pompes qui l'écrasent, l'égrappent et l'expédient dans des cuves en ciment armé. Ces cuves sont à lessivage automatique et permettent de retirer le maximum de couleur et de soustraire le chapeau de marc à l'acescence. Dès son arrivée à la cuve, le moût est stérilisé au moyen d'anhydride sulfureux, puis ensemencé avec des levures sélectionnées. La fermentation s'annonce et se poursuit sous la surveillance du vinificateur qui, armé d'un mustimètre et d'un thermomètre, peut, à tout instant, contrôler les baisses de densité et les températures. Des graphiques sont établis pour suivre l'évolution de la fermentation de chaque cuve. Un laboratoire est à la disposition du vinificateur qui peut ainsi analyser les moûts et les corriger au besoin. Des batteries de réfrigérateurs sont prêtes à entrer en action à la moindre élévation de température. Au bout de trente-six à quarante-huit heures, on décuve dans de grandes amphores où le vin va mettre de cinq à six jours pour s'achever. Les marcs sont poussés dans des maies roulantes et envoyés sous des pressoirs hydrauliques. La force motrice est fournie le plus souvent par l'électricité. » L'auteur a raison de mettre l'accent sur les conditions de réfrigération car, auparavant, la vinification dans un pays chaud et très ensoleillé posait d'énormes problèmes. Si le soleil est nécessaire pour faire mûrir au mieux le raisin et l'enrichir de mille sucs savoureux, il est néfaste au vin qui doit reposer à l'abri de la lumière, dans des cuves et, si besoin est, dans le sous-sol. Il va sans dire que les crus les plus réputés ont bénéficié de l'exposition aux vents de la mer, de la nature des sols et surtout du soleil généreux. Prenons l'exemple de la trappe de Staouéli, qui a été conçue sur le modèle, déjà prestigieux, de Cîteaux, en France. Voici la liste des cépages qui furent mis à contribution et qui firent, après les trappistes, la gloire et la prospérité de la famille Borgeaud, des Suisses vaudois, lesquels dotèrent la propriété des innovations les plus récentes : le carignan, le cinsault, l'alicante grenaché, le grand noir, le cot de Chéragas, le cabernet sauvignon, le gros cabernet, le malbec, le verdot, le merlot et le seyrat pour le vin rouge, le sauvignon, le sémillon, l'ugni blanc, le carignan blanc, le terret blanc, le grenache blanc, la clairette musquée et le merseguera pour le vin blanc ; le muscat d'Alexandrie, le muscat de Frontignan et le tokay Furmint pour les vins liquoreux ; la madeleine oberlin et le chasselas pour le raisin de table précoce. Jemmapes (aujourd'hui Azzaba) était connu pour son vin le Grenache-le Tsmara du domaine d'Hespel, tandis que ses marcs étaient désignés par leur appellation d'« eau-de-vie de Jemmapes ». Les raisins de table de Dellys étaient renommés au point qu'une expression disait, à leur propos, que, à Dellys, il n'y avait que des délices. J'ai appris un jour, alors que j'étais jeune stagiaire dans un centre de vacances à Misserghine, au sud d'Oran, que la région avait abrité des distilleries d'alcool d'asphodèle. Je ne savais même pas à quoi cela pouvait ressembler. Aujourd'hui, la vigne est encore en place, mais elle pleure ses inséminateurs, car le vin qu'on en tirait naguère, et dont la superficie de 900 hectares pour cette seule propriété était un gage de réussite et de sérieux, a fini par asseoir pour un bon moment la réputation internationale des crus algériens. Si l'entreprise de démolition était largement engagée au lendemain de l'Indépendance (la ferme Borgeaud a été nationalisée dès 1963), le travail de sape est venu plus tard, avec le triomphe de la religiosité populaire des années soixante-dix et de l'ignorance dramatique qu'elle a semée dans son sillage depuis. La bigoterie des gouvernants et de leurs alliés de la mosquée a pris le dessus sur l'exaltation de la vigne, l'un des symboles de la vitalité du pays, et son poumon économique (en dehors du pétrole et du gaz). Les adeptes de Bacchus n'ont plus désormais qu'une petite piquette qu'ils se sentent coupables de boire derrière le paravent de la bêtise et de l'intolérance religieuse, car la Cuvée du Président dont l'ONCV (Office national de commercialisation des produits vinicoles) est trop chère pour être à la portée de chaque bourse. Très étonnamment, dans un publi-reportage payé par

l’Algérie, on pouvait encore lire dans les années 2000 une publicité sur cette Cuvée du Président que l’on devrait lire en entier : « Harmonie et délicatesse mêlées pour le plaisir : le vin qui réunit tous les suffrages. Vin né du mariage judicieux des quatre meilleurs vins d’appellation d’origine garantie (Mascara, Dahra, Médéa et Tlemcen), la Cuvée du Président est le résultat de conditions de production où se conjuguent quatre terroirs, le soleil, l’encépagement et l’empreinte particulière des différents millésimes. Toujours fidèle à elle-même en qualité, la Cuvée du Président constitue le fleuron des vins d’Algérie. » Suit une analyse sensorielle alléchante : « De couleur rubis, bien charpentée, avec un nez boisé, elle gagne en finesse avec l’âge. Une richesse alcoolique de 12,5 degrés et une acidité totale de 3,3 à 3,5 g/litre lui confèrent un équilibre harmonieux en bouche… » L’ONCV produit encore d’autres vins qu’il vend désormais dans les aéroports et sur certains vols d’Air Algérie, la compagnie nationale d’aviation.

« Vive la quille ! »

J’imagine très facilement le bonheur des troufions français, les *refuzniks*, les objecteurs de conscience et les partisans de l’indépendance, le jour où, en ce 19 mars 1962, la radio avait crachoté dans le djebel l’expression magique d’ « arrêt immédiat des combats » et de « démobilisation générale ». Au même moment, en métropole, des milliers de familles avaient respiré le grand bol d’air qu’elles espéraient depuis tant de mois. La quille était alors une pierre blanche dans l’histoire de plus cinquante millions d’individus, des deux côtés de la Méditerranée.



Vocabulaire

Je crois que l’expression « bains maures » est originaire d’Algérie. D’ailleurs des dizaines de mots, d’expressions, proviennent du français vernaculaire algérien lorsqu’il entre en contact et qu’il est contaminé par le sabir local. Ce dernier est lui-même un méli-mélo de diverses langues vernaculaires comme l’espagnol, le maltais, l’italien et, *a fortiori*, l’arabe algérien. On sera à peine étonné du grand nombre de mots courants que la langue française, durant plus d’un siècle, a empruntés au sabir algérien et, plus exceptionnellement, au berbère. Les champs d’extraction de ce vocabulaire restent la médecine, la géographie, les sciences naturelles, la science militaire et la vie en société. Si les premiers colons ont surtout maîtrisé le vocabulaire de la terre, dans tous ses aspects – agriculture, hydraulique, climat, sécheresse, maladies des plantes et des animaux, activité pastorale et techniques agraires –,

l'approfondissement de la langue courante des « indigènes » se fit lors du changement de siècle, avec la publication des premières monographies locales, notamment en grammaire et en linguistique, mais aussi grâce à l'étude des confréries, l'état du cadastre, l'élargissement de la conquête militaire et les premiers recensements de population. L'armée, l'école et la médecine fourniront les plus gros contingents de mots nouveaux, car le militaire, le maître d'école et le médecin de campagne symbolisaient la face immédiate et accessible de la conquête et donnaient aux Algériens un premier aperçu de l'imaginaire des nouveaux arrivants. Le vocabulaire militaire est d'abord celui de la Régence d'Alger et porte la marque des Ottomans : agha et bachagha reviennent très souvent, car ils désignent les autorités en place, les officiers de haut rang, le mot *bacha* ayant par ailleurs donné pacha. Viennent ensuite les beys et les beylerbeys (c'est-à-dire le bey des beys) qui sont leurs homologues civils, puisqu'ils désignent les plus hautes autorités publiques de la Régence. Le mot bey se transcrit parfois *beg*, notamment en Égypte et en Turquie. De bey aussi, on a tiré *beylik*, qui est l'administration ou le domaine public par opposition au *melk*, la propriété privée. Le bey n'exclut pas le dey, qui signifie à l'origine « oncle maternel », mais qui est devenu très courant depuis que le dey d'Alger a utilisé son éventail pour, dit-on, souffleter le consul général de France. En théorie, le dey est un grade militaire, un officier de milice, et c'est seulement par la suite qu'il désigna le gouverneur de la Régence d'Alger. Dans cet ensemble de mots issus de l'univers guerrier de la Sublime Porte, il faut rappeler le plus employé d'entre eux, qui désigne la troupe : le janissaire. Ce terme désigne véritablement les « nouvelles recrues » (*yéni céri*) dont Orhan avait voulu doter l'Empire vers 1330, en pleine croissance d'un corps d'infanterie entièrement soumis au palais, rémunéré entièrement sur les fonds du sultan.

L'administration de l'Empire ottoman a sécrété elle aussi son vocabulaire et Alger en a bénéficié autant que les autres provinces ottomanes : *diwan* (divan), *pachalik* (circonscription attribuée à un pacha), *khodja* (grand secrétaire), *kahwa* (café) et *kahwadji* (celui qui sert cette boisson ou qui en fait commerce), *chibouk* (long tuyau pour fumer le tabac), *koulougli* (c'est-à-dire l'enfant né d'un mariage mixte turco-algérien), *saray* (palais), *khazna* (trésor, magasin) *khaznadji* (trésorier, magasinier), mais aussi *mokhazni* (troupes de cavaliers gouvernementaux), *wali* (gouverneur), *moufti* (autorité religieuse), l'*oukil* (l'intermédiaire, le représentant), le *tarjuman* (traducteur), lequel a donné le mot français « truchement ».

Le mot razzia plaît à tant d'écrivains qu'ils l'emploient parfois à contretemps : un Lucien-François de Montagnac (1803-1845), par exemple, militaire de son état, parlant des artisans de l'émir qui ne voulaient pas se soumettre au « Père Bugeaud », écrivait aussi, d'une manière goguenarde, que le général Lamoricière aurait dû venir avec son bataillon d'élite « donner quelques petites leçons de razzia à ces honnêtes gens » !

Vocabulaire « géocentré » : *sahel* (la côte, les zones côtières), *tell* (sans doute la partie arrière du *sahel*, mais le latin *tellus* en fait « une partie cultivable »), *djebel* (montagne), *chott* (lac temporaire), *sebkha* (petit lac salé), *oued* (rivière), *hassi* (creux dans le sable : *hassi rmel*, la « crevasse de sable »), *aïn* (source), *alfa* (halfa), *sloughi* (chien de course et de chasse), *mers* ou *marsa* (port), comme La Marsa, un petit village de pêcheurs dans l'Est algérien, *ribat* (un fort avancé), *riad* (jardin), *douar* (village).

Le cérémonial : *diffa* (repas d'accueil, banquet en l'honneur d'une personnalité marquante) (voir *Diffa*, fantasia et baroud d'honneur), la *smala* (exactement *zmala*, qui est la suite d'un homme de puissance, son entourage), le *khan* (caravansérail), le zouave (tel celui du pont de l'Alma) vient du nom *Zouaoua*, une tribu de Noirs ayant vécu en Kabylie et qui a fourni à la France un contingent important de gardiens et de soldats (voir Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks).

La France a laissé une partie de ses patronymes, de ses mots courants, de son vocabulaire dans le pays, ce dont la langue arabe, prompte à se nourrir de cette culture vivante et inattendue, a vite fait son miel, en les adoptant : j'ai signalé plus haut que Bugeaud était appelé Bijou (sans qu'on sache si les

Algériens modestes connaissaient alors le sens français du mot « bijou »). L'oreille algérienne, qui fait feu de tout bois, n'a pas trouvé anormal de transformer Saint-Chamond en « Cinq Chameaux » ou « fiche-moi la paix » en « fiche de paie ». Et le mot Dieu devient « Diou ».

L'expression « Suer le burnous », très méprisante, qui fut, un moment, très répandue, a un inventeur, le médecin Paul Vigné d'Octon, qui avait été quelques années député de l'Hérault. Né en 1859 et mort en 1943, il a laissé un livre qui lui a largement survécu, compte tenu de sa médiocre qualité intrinsèque, ou plus précisément de son orientation : *La Sueur du burnous*, paru en 1911 et qui fut, depuis, réédité de nombreuses fois. C'est un mot venu d'ailleurs, un mot maudit que chacun peut utiliser pour se libérer d'un mal qui le traverse, d'une colère noire et malsaine, d'un coup de sang.

Zbel est un mot étrange que les Algériens d'aujourd'hui utilisent souvent. Il signifie « ordure », « saleté », « méchanceté », « m… ». Ce mot banal a une histoire cocasse, car, si son origine est ottomane, son histoire est locale : le caïd Zbel est celui qui commande aux *zebbala*, les éboueurs d'Alger. N'est-ce pas de la même façon que l'on nomma poubelle le récipient en tôle galvanisée qu'Eugène René Poubelle (1831-1907) – préfet de la Seine de 1883 à 1896 – imposa aux propriétaires parisiens afin de se débarrasser de leurs ordures ? À Alger, on utilisait naguère des paniers en osier, de grands couffins, que l'on chargeait sur des ânes et que l'on transportait à l'extérieur de la ville. Mais depuis que M. Zbel a pris ses fonctions au sérieux et qu'il a assaini la capitale, on peut dire qu'Alger la blanche est devenue Alger la propre.

En temps de guerre, le viol des femmes de l'ennemi est, outre une arme de guerre, un instrument de dépersonnalisation et de mépris. Or, cette pratique qui fut courante en Algérie, et aux différentes époques de la colonisation, et qui culmina à partir des années cinquante, a largement bénéficié de la complicité des chefs qui, sans pousser ouvertement les bidasses à y recourir, ont largement couvert leur veulerie. Les excès commis par les soldats français dans les *mechtas* furent l'une des causes des insurrections futures. Chaque viol commis par les « hallouf de Français » (*dixit* Clemens Lamping qui décrivit, en 1840, une scène de viol collectif en Algérie) aura fait plus que dix batteries d'artillerie. De tout temps, l'Arabe s'est montré très chatouilleux quant à son harem et, plus particulièrement, l'honneur de ses femmes. Combien d'observateurs ont signalé ce trait collectif auquel, du reste, ils durent de garder la vie en le respectant scrupuleusement. « *Francesco*, *tocar mujeres* » (Français, toucher femmes !) : tel était l'impensable qui, pourtant, se produisit de nombreuses fois.

L'arabe dialectal s'était emparé des structures de la langue française et les avait doublées par sa truculence. Il n'est pas alors étonnant que, en France, beaucoup d'anciens d'Algérie utilisent des mots, ou des groupes de mots, comme *balek* (fais attention), *saha* (OK, c'est bon ! merci), *chouf* (regarde), *bezzef* (beaucoup, suffisamment), *bessif* (par la force), *jdid* (nouveau), *khlass* (c'est tout), *chikaya* (réclamation, mais aussi discussion envenimée, dispute), *kelb* (chien, pluriel « clebs »), *meskine* (pauvre, *ana meskine* : je suis pauvre, simple d'esprit), *roumi* (non-musulman), *chibani* (vieux sage), *fissa'a* (vite), *azreb* (fait vite, *haya fissa'a*), *ghadwa* (demain), *taleb* (instituteur d'arabe), *haïk* (voile blanc des Algériennes), *sloughi* (chien du désert), *alkhawf* (la peur), *oualou* (rien du tout), *gazouze* (limonade), *ouahad, zoudj, tlata* (un, deux, trois), *sordi* (un sou), *douro* (un écu espagnol), *borj, chott, alfa*… Ainsi tout le vocabulaire lié à l'historique du conflit, à la colonisation au sens large et, en particulier, à la guérilla urbaine des années 1960-1962 a survécu : l'instituteur, le bidasse, la mouquère, le proxo, le fellagha (fell ou fellouz, de façon péjorative), mais aussi djebel, katiba, gourbi, képi, *fawdj*, garde-champêtre, commune mixte, caïd, « mon adjudant », barbouze, djihad, *kasma*, maquis, *mechta, ksour*, ratonnade, ratissage, rafle, regroupement, disparu, *saff*, *koulougli*, spahi, goum, supplétif, harki, *fellah*, colon, *ya ouled*, burnous, Casbah, les léopards, les généraux, le FLN, l'OAS. L'expression « béni-oui-oui » désignant les Arabes qui se courbaient systématiquement devant un colon fut détournée en *Béni-Ramassés* par la marquise Marie-Anne de Bovet (1860-1935) qui l'appliqua à tous les Maltais,

Espagnols, Mahonnais et autres Italiens qui, tous, sont devenus français, à la faveur des naturalisations collectives du début de la colonisation.

On apprendra aussi à distinguer de nouveaux noms, plus sombres encore, politiques, des noms de guerre. Ceux des militants FLN par exemple, des chefs historiques comme Messali Hadj, Abbane Ramdane, Krim Belkacem, Aït Ahmed, Ben Bella, Khider, Boudiaf, Boumediene, Bouteflika et d'autres. Mais aussi des mots communs : « appelé », « déserteur », et des noms des Français de ce temps-là : Soustelle, Lacoste, La Bollardière, Mitterrand, Maurice Audin… Des noms de lieux ou d'événements sont venus par la suite enrichir la palette du vocabulaire courant : la ligne Morice, Palestro, le putsch des généraux, la villa Susini, qui fut le haut lieu de la torture et de la gégène et avait eu, de surcroît, le triste privilège d'avoir abrité l'ambassade allemande à Alger avant le débarquement des Américains le 8 novembre 1944.

La conquête a accouché de la « colonisation », qui fut suivie par l'« assimilation » d'une partie des « élites beylicales », puis par la « pacification », laquelle se transforma en « autodétermination » et finalement en « décolonisation » pour enfin donner, à son tour, l'« Indépendance ».

Voyage en Algérie (Le)

Si l'on juge la beauté d'un pays au nombre de relations de voyages que les visiteurs lui consacrent, on peut affirmer sans conteste que l'Algérie, autant que la Grèce, l'Italie ou l'Égypte, est l'un des plus beaux et des plus attirants qui soient. Bien sûr, les narrations changent du tout au tout selon la période et l'objectif que leurs auteurs, aventuriers, diplomates, scientifiques ou militaires, se sont assigné. Déjà, au temps des Turcs, l'impression qui dominait était très favorable : la vie se déroulait dans le confort de patios ombragés où le raisin pendait des treilles, où la musique filtrait jusqu'à l'extérieur, où bruissait l'eau de la fontaine, dans un quartier qui embaumait. Une terre sans problème, en réalité, et qui le restera pour beaucoup de citadins aimant la bonne chère et le farniente méridional. Aussi un nombre imposant d'écrivains et de voyageurs ont-ils exalté la population autant que les paysages. Les premiers écrits sur l'Algérie furent essentiellement descriptifs. Ce fut le cas notamment de Charles Nodier (1781-1844), grand connaisseur des œuvres d'Antoine Galland et des *Mille et Une Nuits*, ou de Théophile Gautier (1811-1872) qui osa une phrase demeurée emblématique : « L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop. » Ismaÿl Urbain (1812-1884) trouva là un terrain propice pour développer ses idées modernistes et réaliser enfin la fusion tant rêvée entre Orient et Occident. Alexis de Tocqueville (1805-1859), auréolé de la gloire de *De la Démocratie en Amérique*, afficha un intérêt particulier pour la nouvelle conquête, dont, à aucun moment, il ne récusa le bien-fondé. De leur côté, Isabelle Eberhardt et Étienne Dinet se sont tellement identifiés aux Algériens qu'ils en acquirent non pas la nationalité administrative – l'Algérie alors était française –, mais en tout cas celle du cœur et de la conviction. La vie quotidienne, la faune et la flore, les aventures amoureuses et le folklore, voilà un programme bien chargé qui enflammait l'esprit des voyageurs, sitôt qu'ils débarquaient à Alger. Ils étaient, pour la plupart, assez jeunes et sans grande expérience. Aussi, tout leur paraissait magnifique, déroutant, excessif, étrange et, malgré tout, sournoisement dangereux. Tels sont les motifs à extase, les arguments de la passion. Au demeurant, s'il arrivait que la répulsion fût exprimée sans fard et à tout propos, l'amour n'était pas loin. Dans *Djoumane*, Prosper Mérimée (1803-1870) décrit un intérieur arabe où évoluait une Mauresque qui ne l'avait pas aperçu d'emblée – car elle rêvait – et qui évoluait donc dans son cadre habituel. Il est question de tapis de Turquie, d'étoffes à fleurs de soie et d'or, de divans en velours, de tables basses en marqueterie qui supportaient des plateaux de vermeil chargés de tasses, de flacons et de bouquets de fleurs : « En entrant dans ce boudoir souterrain, on se sentait enivré de je ne sais quel parfum

délicieux… » Selon Mérimée, tout respirait la volupté, car partout brillaient l'or, et les riches étoffes s'offraient les fleurs les plus rares et des couleurs insolites… La jeune femme qu'il entraperçut était « une vraie beauté ». Elle avait entre les doigts un chapelet de grains d'ambre jaunes et sa chevelure était ample et longue, « comme un manteau de roi ». « Je crus, conclut-il, que tous les parfums de l'Arabie sortaient de ses beaux cheveux… » Tout est résumé dans cette phrase, car de nombreux voyageurs cultivés, des dilettantes, des connaisseurs épris de langues anciennes ou d'égyptologie se sont mis en tête de faire entrer l'Algérie dans le mythe de l'Orient (voir Quand l'Orient commençait à Alger), pour en faire une sorte de contrepoint de l'Égypte ancienne, voire le lieu d'une civilisation arabe et méditerranéenne qui pourrait rivaliser avec Hafiz et Saadi. Il s'en est fallu de peu pour que les mythologies romaines, carthaginoises, berbères et andalouses se mélangeassent suffisamment afin de donner naissance à la grande geste algérienne, la terre où tout devient possible, dès lors qu'elle est décrite par des écrivains de talent.

Au cours des deux siècles qui précédèrent la colonisation, les pays d'Afrique du Nord ont attiré de nombreux voyageurs européens. Au sein de cet ensemble, l'Algérie a fasciné les voyageurs autant que le royaume du Maroc. Ils furent nombreux à tenter le voyage, d'Emanuel d'Aranda, captif à Alger de 1640 à 1641, à l'Anglais Thomas Shaw (1692-1751), en passant par Jean-André Peyssonnel (1694-1752), un scientifique français, le chevalier Laurent d'Arvieux (1635-1702), diplomate et envoyé spécial du roi de France auprès de la Porte et consul d'Alger, de Tripoli et d'Alep, mais aussi les religieux Poiret, Dan, Quartier ou le botaniste René Louiche Desfontaines (1750-1833).



Un siècle avant la colonisation, Peyssonnel, auteur d'une relation de voyage sur les côtes de Barbarie, n'avait aucune raison d'émettre un quelconque jugement hâtif, et encore moins négatif, sur des populations qui paraissaient certes étranges et étrangères à sa culture, mais qui disposaient, selon ses propres termes, d'une forte propension au dialogue et à la rencontre. L'auteur évoque dans son livre toutes les criques où son bateau trouva refuge sans qu'il éprouvât lui-même jamais un sentiment d'oppression ou de peur, ainsi que les populations avec lesquelles il fraya dès qu'il fut descendu à terre. Ses précisions sur les mœurs en usage sont savoureuses. On comprend mieux, dès lors, que l'Algérie, au temps des Ottomans, était un pays à la fois chaleureux, accueillant et peu administré. Pourtant l'ordre et la sécurité régnaient à peu près partout. Un autre voyageur désintéressé, pour autant que l'on puisse l'être lorsqu'on a été explicitement mandaté par l'autorité religieuse ou politique, Thomas Shaw, un ecclésiastique anglican, éprouva le besoin de réunir et de commenter la plupart des relations de voyages de ceux qui l'avaient précédé dans toutes ces régions qui vont du Maroc à la Syrie, lui-même ayant vécu à Alger pendant douze années consécutives au temps de la Régence. Son livre, *Voyages de Mr. Shaw, M. D., dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant (Travels of Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant)*, paru à Oxford en 1738, fut la première monographie connue dans ce domaine et sans doute la source principale de l'armée expéditionnaire d'Afrique, plus encore que

l'œuvre de Peyssonnel ou même que le livre d'observation des côtes barbaresques rédigé et publié en 1817 par l'écrivain italien Filippo Pananti (1766-1837) qui fut captif des corsaires d'Alger après que son bateau eut été arraisonné au large de la Sardaigne.

Plus critiques furent ceux – fort nombreux – qui se rendirent en Algérie un siècle plus tard, alors que la colonisation était bien avancée et que l'ordre colonial régnait en maître. Le flot de voyageurs n'était pas anodin, loin de là. Né à la fin du XVIIIe siècle (1798) et mort en 1858, le capitaine Claude-Antoine Rozet, qui semble être l'auteur du texte sur l'Algérie dans la revue *L'Univers*, y voyagea avec le capitaine Carette. Tous deux prirent le temps nécessaire pour observer comment la France s'implantait dans le pays du cheikh Al-Islam que fut l'émir Abd el-Kader et ils nous rapportent d'ailleurs sur le personnage une foule de détails passionnants. L'ouvrage de Rozet et Carette eut un grand retentissement. Dans cette même revue parurent aussi deux autres textes excellents, l'un sur la Palestine (1845) que l'on doit à un sémitisant du nom de Samuel Munk et l'autre sur l'Arabie confié à Noël Desvergers (1847).

Parmi les mille choses que l'on pourrait reprendre ici, citons ce passage sur le « clin d'œil ». Gaffarel écrit : « Surveillez surtout la *ghomza* : c'est un clignement d'yeux presque imperceptible de la paupière inférieure, au moyen duquel deux Sahariens peuvent s'entendre pour vous bafouer, vous voler ou vous trahir… » Ce trait remarquable est rapporté dans le cadre d'un échange de biens, un troc ou une vente. La consigne, selon Gaffarel, c'est de ne pas afficher ses intentions trop vite, ni de faire état d'une nervosité impropre à la négociation : « Si vous traitez avec l'un d'entre eux, ne vous montrez jamais pressé d'en finir. Parler peu, rester impénétrable, est l'unique moyen de réussir. Ne criez pas, ne jurez jamais : car les Sahariens ne sont que trop portés à se montrer impitoyables pour ceux qui leur paraissent manquer aux règles de l'étiquette orientale… » Il conclut : « Dans la pratique, ils ne valent certes pas mieux que les autres peuples : on ne peut cependant leur refuser de posséder le respect de la forme extérieure, quelque gênante qu'elle puisse être. »

Mais depuis, d'autres anthologies ont imposé beaucoup de voyageurs de renom. Nombre d'entre eux laisseront des relations écrites. Parmi les auteurs que la bibliothèque de l'honnête homme du XIXe siècle, voire du XXe, devait pouvoir conserver, citons Charles Nodier (1780-1844), Eugène Daumas (1803-1871), Théophile Gautier (1811-1872), Louis Veuillot (1813-1883), Eugène Fromentin (1820-1876), Gustave Flaubert (1821-1880), Edmond (1822-1896) et Jules (1830-1870) de Goncourt, Alphonse Daudet (1840-1897), Guy de Maupassant (1850-1893), Louis Bertrand (1866-1941), Henry de Montherlant (1895-1972), André Gide (1869-1951) et Pierre Louÿs (1870-1925) qui débarqua à Biskra en juillet 1894, à la suite de Gide.

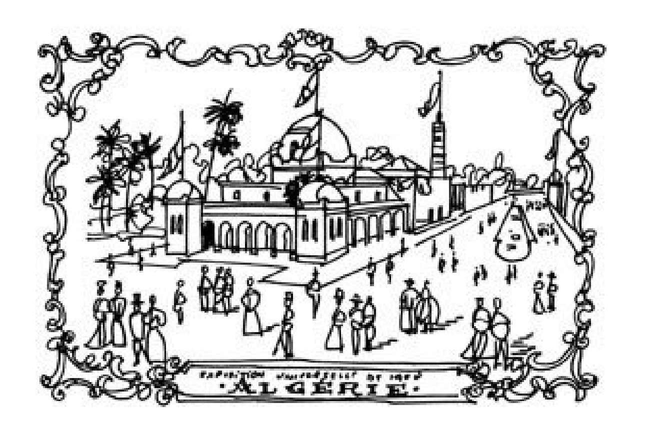
Certains d'eux m'ont aidé à affiner mon point de vue sur les questions qu'ils avaient traitées.

Un autre voyageur, Émile Masqueray (1843-1894), rapporta de ses voyages des textes qui seront réunis en un volume, *Souvenirs et Visions d'Afrique*, un an avant sa mort. Outre ses esquisses ethnographiques, sa description de la fumerie d'opium, ses réflexions sur les mœurs locales, Émile Masqueray a clairement dénoncé le mythe berbère ou celui du « bon Kabyle » (opposé au « méchant Arabe ») qui faisait pendant selon lui au mythe amérindien du « bon sauvage ». Son avis est que ce sont là des moyens détournés pour diviser les autochtones entre eux, en établissant une échelle de valeur tout à fait artificielle. Le voyage en Algérie débuta donc sous les auspices d'un chevalier nommé Laurent d'Arvieux (1635-1702), qui fut consul à Alger, et qui écrivit ses *Mémoires* un siècle exactement avant le début de la colonisation. Pétis de La Croix, un érudit de premier plan, de la trempe d'Antoine Galland, traducteur des *Mille et Une Nuits*, et de Barthélemy d'Herbelot, professeur au Collège de France et qui parlait de l'Orient mieux que ne le font aujourd'hui quelques histrions en mal de légitimité, écrivit dès 1895 un mémoire sur Alger. Les meilleures relations que nous ayons aujourd'hui, en dehors des récits personnels de leurs prédécesseurs, sont celles de Jean-Michel Venture de Paradis et d'André Peyssonnel, tous deux ayant rédigé une relation sur la Régence d'Alger et sur Tunis. Dans son ouvrage *Voyages et*

Voyageurs en Algérie (*1830-1930*), Michèle Salinas a réussi le tour de force qui consiste à analyser les monographies de plus de cent voyageurs différents et de différentes époques. Selon elle, l'Algérie était, au début de la colonisation, un simple « exutoire oriental », mais peu à peu le nouvel arrivant, surtout s'il venait de métropole, cherchait à la doter d'une âme plus française. L'auteur pense que Théophile Gautier se construisit une image « baroque et orientale » de l'Algérie. Elle fut « picturale » pour Eugène Fromentin, « absolue et mystique » pour Émile Masqueray, « musulmane » pour Isabelle Eberhardt, « saharienne » pour Marcel Vioux et Marie-Anne de Bovet, une terre de « chroniques » pour Guy de Maupassant et de « dérision » pour Alphonse Daudet, tandis qu'on pouvait lire en 1879 cette étrange supplique de Victor Hugo, l'humaniste qui a tant fait rêver les enfants indigènes grâce à son bestiaire fantastique et à ses contes merveilleux : « Allez, peuples ! Emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? À personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête, mais pour la fraternité. »

La colonisation, oui ; la conquête et la guerre, non ! Cette dualité est intrinsèque à l'approche humaniste qui a prévalu au début de la colonisation. Civiliser malgré eux les sauvages qui nous appartiennent, leur volonté est inexistante ou erronée, dès lors qu'elle n'est pas chrétienne. Tout se mélange au nom de la nature, tout s'éclaircit au nom de la loi. Ou encore dominer moins, pour dominer mieux. Cette Afrique que Dieu lui-même offre à qui veut la prendre est tour à tour « romantique » et « latine » pour Louis Bertrand, « coloniale » pour Victor Piquet, Octave Depont, Onésime Reclus, un « pays thermal » pour Karl Marx, une « terre nouvelle », un « Far West français » pour Alexis de Tocqueville et un lieu de débauche pour tant d'autres, qu'ils fussent proxénètes, militaires, négociants ou contrebandiers. L'Algérie a toujours fasciné en raison de ce quelque chose de trop, ou de ce quelque chose de moins. Tout en elle suscitait l'intérêt ou la vigilance, qu'il s'agisse du trop-plein, de la carence, de l'exotisme arabe, de la consanguinité méditerranéenne. Mais cette dernière conception demeura marginale jusqu'au milieu du XXe siècle. Toutes ces facettes désorientent parfois les auteurs venus de terres humides et embrumées qui perdent pied sous la réverbération du soleil d'Afrique. La « docilité » apparente de sa population, à qui personne n'avait, au reste, demandé son avis, en a poussé d'autres à gloser sur l'atavisme des peuples du Sud. Si les militaires, les politiques, les savants, les administrateurs et certains voyageurs richissimes ont été des écrivains prolixes sur le sujet, rares furent les religieux qui laissèrent des relations de voyages. Louis Veuillot (1813-1883), proche de Bugeaud, dont il fut le secrétaire, est de ceux-là. Après un voyage en Algérie en 1841, il a noté ses observations dans un ouvrage qui parut en 1853, *Les Français en Algérie*, où il révèle son désappointement vis-à-vis de la colonisation. Polémiste violent et passionné, Louis Veuillot se montre aussi chroniqueur talentueux. Dans ce livre, comme dans tant d'autres, les auteurs – souvent des curés, des prêtres, des religieux dominicains – ne doutaient pas une seconde du fait que l'Église du Christ fût non seulement éternelle, mais qu'elle dût convertir la planète tout entière. Ils l'écrivaient naïvement et l'assumaient, ignorant évidemment que, un siècle plus tard, les batailles homériques de la séparation des deux corps, français et algérien, allaient laisser des traces indélébiles, en particulier en France : « Attaqué sur tous les points, le croissant se brise et s'efface. Dieu le refoule, il l'envoie, au temps marqué ; périr dans les déserts d'où il est sorti. » Mais le meilleur est à venir : « Des calculs établis sur l'Apocalypse de saint Jean et sur les prophéties de Daniel assignent au règne de Mahomet une durée de treize siècles. Le treizième siècle n'est pas achevé, et voici que Byzance va retomber aux mains chrétiennes. Alger, dans vingt ans, n'aura plus d'autre Dieu que le Christ ; dans vingt-ans, Alexandrie sera anglaise… » (*Les Français en Algérie*, p. 6).

Demain ou après-demain, l'Algérie redeviendra la destination aphrodisiaque qu'elle a toujours été, et cela, que les vieux barbons du système le veuillent ou non.

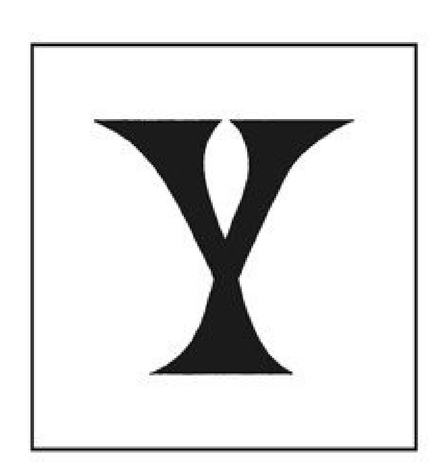

· ALGÉRIE ·



Whisky ou Al-Mérikène

La présence des Américains en Algérie (*Al-Mérikène*) fit suite au débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942 (« opération Torch »). Elle demeura trop longtemps discrète pour ne plus apparaître que comme un événement marginal, voire une curiosité de l'histoire. Les Américains ont mis les pieds pour la première fois en Algérie à la veille de la Libération, et n'y sont restés que le temps de faire plier les Allemands et leur redoutable Luftwaffe. Mais leurs soldats influencèrent les usages quotidiens, puisque les Algérois de l'époque allaient tout simplement découvrir le chewing-gum, le whisky, le jazz et l'anglais américain.

Avec cette première grande opération, un nom va émerger et se maintenir jusqu'à la fin de la guerre, avec le prestige qui lui est dû : le général Dwight Eisenhower. Ce dernier, une fois la première manche remportée par les Alliés, s'installera à l'hôtel Saint-Georges (voir ce nom), d'où il conduira la suite des opérations.



Yacine, Kateb (1929-1989)

Il est le seul écrivain algérien à s'être constitué un nom qui demeure indissociable de la culture de son pays, un patronyme que nul ne peut ignorer car, que l'on dise Kateb, ou Yacine, et *a fortiori* Kateb Yacine, chacun sait de qui l'on parle. Son livre le plus célèbre, un livre-testament dont le titre emblématique est *Nedjma*, parut au Seuil en 1956. C'est un livre différent de ses autres ouvrages, à la fois en raison de sa structure complexe, en miroir, de ses fulgurances et de sa progression décalée. Livre utérin par excellence, livre de pensées complexes et de projection collective, livre d'encre et de sang, *Nedjma*, dont le nom renvoie à une éventuelle cousine éloignée, ne cessera d'interroger l'Algérie à laquelle il s'identifie par le genre et dont il transposera le projet existentiel au plan de l'esthétique romanesque. Dans ce capharnaüm du lendemain de la Seconde Guerre mondiale, là-bas, dans la colonie encore docile, Kateb Yacine sera durablement affecté par les émeutes du 8 mai 1945, à Sétif, là même où la révolution algérienne allait prendre son envol. D'un côté, la joie des indigènes apprenant la libération de la France valait adhésion explicite ; de l'autre, les tirailleurs rentrés au bled commirent un péché de lèse-majesté en réclamant avec véhémence que l'on tînt, au plus haut niveau de l'État, les promesses faites au moment où on les enrôlait en vue de sauver la patrie menacée par les Allemands. La question était clairement celle de l'autonomie à laquelle les indigènes croyaient sincèrement avoir droit du fait de leur engagement sincère, de leur bravoure sur le champ de bataille et surtout de leurs centaines de morts – leurs frères – abandonnés dans des fosses communes. On refusait à ces « enfants de la patrie » un jour de gloire qui ne s'était levé que pour quelques-uns. Mais les soldats stationnés en Algérie, excités par quelques colons, des activistes aveuglés par l'autoritarisme dont ils faisaient preuve depuis un siècle, ne

se firent pas prier pour mater sévèrement les fauteurs de troubles, au point de mettre à sac tout le Constantinois. C'est à partir de 1950 que le jeune Kateb Yacine, déjà très politisé, s'engage dans des projets littéraires très différents : journalisme, roman, théâtre, agitprop, internationalisme, tiers-mondisme – il en sera peu à peu le fer de lance, et l'un des plus éminents propagateurs. Ses pièces de théâtre, notamment, porteront la marque de son engagement, exprimeront sa rage de ne pouvoir « conscientiser » plus qu'il ne le faisait déjà. Du *Cadavre encerclé*, créé dans les années 1956-1957 et mis en scène à Bruxelles et à Paris, à *Mohamed prend ta valise*, dans les années soixante-dix, une pièce en langue vernaculaire qui traite essentiellement de la condition immigrée, en passant par *Les ancêtres redoublent de férocité* (1967), Kateb Yacine aura fait le tour de la plupart des thématiques sociétales et politiques du moment. Dix ans avant sa mort, Kateb fera de l'amazighité et de la langue populaire algérienne un autre cheval de bataille, mais que nul n'enfourchera plus après sa mort. L'heure, il faut le dire, n'était plus aux controverses linguistiques entre le local et le national, mais à la survie même des peuples assujettis au despotisme local. Yacine aurait déclaré : « L'Algérie arabo-islamique, c'est une Algérie contre elle-même, une Algérie étrangère à elle-même. C'est une Algérie imposée par les armes parce que l'islam ne se fait pas avec des bonbons et des roses. Il se fait dans les larmes et le sang. Il se fait par l'écrasement, par la violence, par le mépris, par la haine, par les pires abjections que puisse supporter un peuple… » (*Revue Awal*, Alger, 1987). En raison de son positionnement politique et de sa nature rebelle, le *refuznik* Kateb Yacine, communiste, athée, anticlérical (il a pourtant fait le pèlerinage à La Mecque, dont il fit le récit dans *Alger républicain*, dès 1949) et libérateur des opprimés devant l'Éternel, est mort sans avoir reçu les hommages des deux nations qu'il servit le mieux, l'Algérie – sa chair – et la France – sa matrice – auxquels son talent lui donnait droit. Certes, il a bien reçu le Grand Prix national des lettres en 1986, mais c'était un prix de rattrapage, alors même qu'il aurait pu, largement et sans conteste, obtenir le Goncourt, voire le Nobel de littérature.

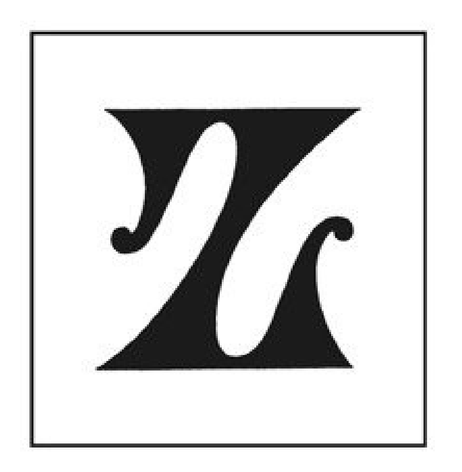
Voir : Écrivains algériens



Yusûf (1808-1866)

L'armée d'Afrique a toujours réservé de belles surprises aux historiens. Voici l'étrange histoire d'un personnage de roman, Yusûf. Son destin est digne de ceux que l'Empire ottoman, qui savait mélanger les races, pouvait favoriser en son temps, pourvu que les hommes en fussent dignes. Yusûf fut tour à tour italien, captif – il est né sur l'île d'Elbe –, esclave des corsaires tunisiens et mameluk près du bey de Tunis où il apprit l'arabe. Remarqué alors par les autorités consulaires de France, il fut envoyé en Algérie. À Alger, Yusûf sut faire valoir ses qualités d'interprète pour se mettre au service du comte de

Bourmont, chef suprême du corps des zouaves, puis général de l'armée française quelques années seulement après le débarquement à Sidi-Ferruch, qui le prit comme second. Avec Yusûf, qui avait jusqu'alors porté son nom de baptême, Giuseppe ou Joseph, nous avons affaire à ce type de mercenaires que l'armée française allait utiliser quasiment sur tous les fronts où le maintien de l'Empire l'exigeait. Inexistant dans les dictionnaires du XIXe siècle, Yusûf apparaît dans le *Dictionnaire encyclopédique Larousse* en dix volumes des années soixante. La notice qui lui est consacrée, à côté de sa photo en tenue de général, est ainsi rédigée : « Yousouf ou Yusûf (Giuseppe Ventini ou Joseph Vanini, dit). Général français (île d'Elbe, vers 1810 – Cannes, 1866). Esclave à Tunis, réfugié à Alger (1830), interprète près de Bourmont, il leva un corps indigène dont il fut reconnu capitaine, délivra Bône assiégée (1832) », etc. Après une formation dure et traditionnelle au palais du bey de Tunis, qui comportait des études du Coran et de l'arabe, une initiation aux lois islamiques et l'apprentissage des armes, Yusûf devint suffisamment exotique et attirant pour que Kabira, une fille du bey, s'entichât de lui, ce qui rendit sa position difficile. En quête d'une protection solide et sûre, il prit alors contact avec Matthieu de Lesseps, consul de France, qui décida de l'introduire en Algérie. Il y parvint le 16 juin 1830 à bord d'un vapeur au nom prédestiné, l'*Adonis*. Le comte Louis-Auguste de Bourmont (1773-1846) avait besoin d'un assistant qui comprît l'arabe à la perfection. Yusûf était la personne idoine. Il pouvait en outre arguer du fait qu'il était italien d'origine et que son acculturation à l'islam n'était que superficielle, voire opportuniste. Il excella dans ses tâches au point qu'on lui confia la direction d'un corps nouveau composé de recrues locales, des indigènes, des Kabyles, des Maures, premier embryon du futur contingent de zouaves (voir Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks). Tel fut le pedigree assez exceptionnel de Giuseppe Ventini, mercenaire devenu général de l'armée française sous son nom d'esclave converti à l'islam. Téméraire, courageux, intrépide et tueur impénitent, Yusûf fit merveille au sein de l'armée française au début de la colonisation, et en particulier à Tlemcen où il se distingua en bastonnant rageusement les contribuables récalcitrants à payer leur impôt. Il n'y eut dès lors pas de champ de bataille où Yusûf ne brillât par sa fougue assassine, son goût pour les décapitations en tout genre, son cynisme total. Il se signala notamment au moment de la prise de Bône et de celle de Constantine (1837) et, plus tard, à la bataille d'Isly. À la fin de sa carrière, couvert de gloire, il fut donc élevé au rang de général, ce qui n'avait pas de précédent lors de la conquête de l'Algérie. Signalons à son actif plusieurs hauts faits : son action d'éclat à Mascara (1841), ses activités auprès des Ouled Naïl et sa participation au côté du duc d'Aumale à la capture de la smala d'Abd el-Kader (16 mai 1843) qui lui assurèrent la gloire. Après la bataille d'Isly (août 1844), il fut envoyé en Crimée en 1854. Revenu à Alger, il mit en œuvre les cérémonies qui, en 1862, marquèrent le voyage en Algérie de Napoléon III, mais, en 1864, le maréchal de Mac-Mahon (1808-1898) le releva de son poste à la tête de la division d'Alger et l'envoya en France. En 1930, une biographie, *La Vie du général Yusûf*, signée Maurice Constantin-Weyer, lui fut consacrée.



Zbel

Voir : Vocabulaire

Zouaves, méharistes, spahis et bachi-bouzouks

Le zouave du pont de l'Alma, à Paris, outre son accoutrement, son regard pointé vers l'horizon et son port de tête altier, conserve au moins un trait de ses ancêtres kabyles : son nom. En effet, zouave vient de *Zouaoua* (ou *Zwawa*), une tribu belliqueuse qu'Eugène Daumas comparait aux « Auvergnats de Kabylie ». Installés de longue date dans les vallées du Djurdjura, ils auraient eu des origines africaines. Il semble, en effet, qu'au temps de l'esclavage coutumier qui sévit du Maroc jusqu'à Tombouctou, leurs ancêtres, affranchis ou encore asservis, eussent progressé vers le nord en bivouaquant de bourg en bourg ou autour des oasis, jusqu'au jour où ils atteignirent la mer, et plus particulièrement les montagnes kabyles qui leur servirent de refuge.

Depuis 1830, l'armée française cherchait à les enrôler dans l'espoir de les utiliser pour la guerre à mener dans la région ou pour lancer des expéditions punitives à l'encontre de telle ou telle tribu récalcitrante, car cette armée n'oubliait pas qu'initialement les zouaves avaient prêté main-forte au dey d'Alger lorsqu'il avait des soucis avec les rentrées d'argent et le renflouement des caisses. Extrêmement

redoutés par les premiers colons, les *Zouaouas* avaient largement participé à l'effort de « pacification » de l'armée française dans la Mitidja et s'étaient battus sur certains champs de bataille européens. Moyennant finance, ils s'engagèrent dans le contingent français, acceptant de prendre part aux missions de surveillance, de maintien de l'ordre et de combat contre les armées prussiennes, en Crimée et en Italie. Une ordonnance royale des 8 et 21 mars 1831 officialisa leur existence, après que Bourmont eut lancé leur recrutement dès août 1830 et que, à sa suite, le général Clauzel eut engagé le recrutement des bataillons d'Afrique. Au début, leur nombre était d'environ deux mille et ils étaient le premier embryon de l'armée française d'Afrique qui deviendra le corps d'élite que Duvivier et Lamoricière s'attachèrent à former. C'est d'ailleurs sous la direction de ce dernier, en octobre 1837, que les premiers zouaves se distinguèrent lorsqu'ils participèrent victorieusement à l'assaut du piton rocheux de Constantine. Devenus indispensables aux yeux de tous les recruteurs, un peu comme la Légion étrangère d'aujourd'hui, les *Zouaouas*, appelés vulgairement « chacals » ou « zouzous », devaient préalablement recevoir une formation et un entraînement militaire avant d'être envoyés sur le front. Les résultats furent spectaculaires, comme on le vit, au cours du XXe siècle, lors des deux guerres mondiales. Dans le recueil naïf et un peu borné où le général Daumas (1803-1871) opposait les mérites des Kabyles et les défauts des Arabes (voir Arabes et Kabyles), un passage est réservé aux zouaves : « Dans la belliqueuse tribu des *Zouaouas*, il était d'usage que l'un des enfants allât s'engager au service du dey d'Alger ou du bey de Tunis. Dès le début de la conquête, nous cherchâmes à tirer parti de cette habitude pour constituer une infanterie indigène qui, ramenée successivement à l'organisation française, a eu l'honneur de léguer aux zouaves un nom qu'ils devaient immortaliser. » Depuis, les zouaves algériens ont fait des petits, en France même, avec les spahis et les tirailleurs algériens, mais surtout à l'étranger, puisqu'on trouve des zouaves dans un grand nombre de pays : le régiment des zouaves de Louisiane (1861), celui des zouaves de New York (1865), les zouaves brésiliens de Bahia (1865-1870) et les zouaves de l'armée turque du début du XXe siècle dont le corps de volontaires ne sera dissous qu'en 1914. En 1860, un groupe spécial – les zouaves de l'armée pontificale –, qui était en mesure de conduire des guerres et de les gagner, fut constitué au point que l'image du zouave s'ancra pour toujours dans l'inconscient de toutes les armées africaines et européennes.

Cela étant, s'il y a des mots du vocabulaire militaire qui, à côté de celui de zouaves, font rêver, c'est bien ceux de méharistes et spahis. Est-ce en raison de la phonétique – les mots chantent bien aux oreilles des aventuriers en herbe – ou du mystère qui plane sur leurs activités ou encore des duos (dromadaire blanc / méhariste et cheval arabe pur-sang / spahis) épiques ? Quand on voit un peloton de spahis à cheval, sabre au clair, les galons bien visibles, on ne peut s'empêcher de penser que la Grande Muette aime l'ordre dans ses rangs. En réalité, l'un des premiers véhicules que la police et l'armée aient jamais utilisés fut le dromadaire dont l'usage remonte à l'Antiquité. Des peuples des montagnes comme les Afghans, les Iraniens, les Irakiens, les Arabes l'employèrent pour transporter le matériel militaire, et dans l'agriculture. Cet animal, un ruminant à l'apparence préhistorique, qui marche l'amble (pour avancer, il lève les deux pattes du même côté), est vénéré comme tel par tous les amis du désert car il est l'allié le plus sûr, le plus résistant et le plus sobre parmi tous les animaux du désert. Sa présence dans cette région est attestée depuis la plus haute antiquité. En fait, c'est de manière abusive que nous parlons de chameau lorsqu'il s'agit uniquement de dromadaire, un chameau à une bosse qu'Hérodote signalait déjà dans son *Enquête.*

Bonaparte l'avait compris, qui développa une unité de dromadaires, tandis que Bugeaud, en 1844, se rendit compte des qualités d'endurance dans le portage qui sont celles du dromadaire. L'emploi du dromadaire se généralisa en 1885, mais ne s'est étendu à la police montée du désert qu'en 1891. En 1901-1902, le commandant Laperrine, devenu général, fit la démonstration de l'importance du dromadaire dans la campagne de pacification des territoires du Sud. Les Touaregs de Tamanrasset et de Djanet lui donnèrent raison : en effet, les Touaregs et les Chambas fournirent un grand nombre de

méharistes pour les compagnies sahariennes des Ajjer, du Hoggar, du Touat et de la Saoura. Le général Laperrine, qui les a créés, est demeuré plus de dix années consécutives à leur tête et les a constitués en corps spécial. Méhariste vient du nom arabe *méhara*, qui signifie « groupe de chameaux ». Le méhariste est devenu célèbre aussi pour son uniforme, l'un des plus élégants de l'armée de terre : un képi blanc ou noir selon le grade, un saroual arabe généralement blanc, un burnous, une ceinture bleue et des sandales de cuir. Le méhariste présente un port de tête altier à l'image des « Hommes bleus » du désert que l'on s'était pris à vénérer. C'est à croire que, dans chaque méhariste, il y a un Peter O'Toole qui sommeille – l'acteur anglais a incarné, en 1962, Lawrence d'Arabie dans le film éponyme de David Lean qui remporta sept oscars. Les spahis seront constitués à l'image d'une organisation militaire ottomane, elle-même copiée sur les Perses (*sipahis*) et sur les Indiens (*cipayes*). C'est en 1834 que le colonel Marey-Monge mit en place le premier corps de spahis algériens. Plus tard, vers 1840, tous les spahis furent regroupés en un seul corps d'élite composé de vingt escadrons et de quatre mille hommes. À la fin du XIX[e] siècle, Émile Masqueray témoigne de l'intégration de tous ces corps de l'armée d'Afrique et ne cache pas son admiration devant la grandeur et la beauté du peloton qui défile devant lui à Laghouat. Il décrit des « zouaves en tenue de corvée, pantalons rouges et blouses grises, la chéchia posée en arrière de la tête, des chasseurs d'Afrique serrés dans de hautes ceintures rouges, coiffés de bonnets tout droits et sertis de coiffes blanches, des spahis bleus et rouges, montés sur des alezans dorés qui piaffent… » (*Souvenirs et Visions d'Afrique*, p. 201).

Voilà maintenant le bachi-bouzouk. C'est sur ce mot que se termine cette fresque algérienne qui nous a fait remonter le temps sur plus de vingt-deux siècles. Le terme lui-même a une origine turque (ou iranienne) et signifie pillard, brigand, soldat indiscipliné ou mauvaise tête. En Turquie, naguère, les bachi-bouzouks formaient une unité irrégulière d'infanterie ou de cavalerie du sultan, un peu l'équivalent des mercenaires d'aujourd'hui ou des hommes de main de la mafia. Entièrement dévoués à sa personne et à sa sécurité, ils lui devaient leur solde qui variait selon les circonstances et les chapardages. En contrepartie, ils bénéficiaient de sa protection. On les recrutait dans les Balkans, en Albanie et dans le Kurdistan turc. Ce corps de mercenaires impressionnait par son allure patibulaire, mais surtout par sa cruauté. Les Bulgares se rappellent encore leurs basses besognes des années 1876-1878 et conservent dans leur mémoire l'image d'une bande de brigands qui saccageaient tout sur leur passage. Ici se pose une question de langue singulière, mais qui peut donner lieu à une généralisation ailleurs. Que donne le singulier bachi-bouzouk au pluriel ? Des bachis-bouzouks ou des bachi-bouzouks ? À moins que la transcription française soit le mot turc au pluriel. C'est souvent le cas : des *oulama* (« théologien musulman ») désignent en fait un grand nombre. Des *aouled*, en Algérie, signifient beaucoup d'enfants et non un seul, etc. L'Algérie ayant été sous domination ottomane, les bachi-bouzouks ont sévi à Alger et dans les environs où leur nombre était réduit par rapport à la Turquie où ils atteignirent le chiffre record de quarante mille. On les recrutait essentiellement pour des tâches de second ordre : mater une mutinerie à la prison de Serkadji ou maintenir les esclaves dans leurs fers. Une partie d'entre eux, enrôlés dans l'armée franco-anglaise, furent décimés par le choléra.

L'Algérie renaît toujours de ses cendres.

Bibliographie générale

Il ne se passe pas une semaine, parfois pas un jour, sans qu'il y ait un livre nouveau sur l'Algérie, ce qui en fait des milliers. Un demi-siècle après l'Indépendance, les blessures ne se sont pas refermées, mais on observe quelques signes d'apaisement. Dans la liste qui suit, tous les genres sont représentés, car les historiens ne sont pas capables, à eux seuls, de décrire l'état des lieux et doivent s'entourer de romanciers, de psychologues, de militaires, de politiciens et d'observateurs neutres, dont certains sont étrangers aux deux pays.

ABBAS Ferhat, *L'Aurore, autopsie d'une guerre*, Paris, Garnier, 1980.

AGERON Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine : de l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération*, Paris, PUF, 1979.

—, « Du mythe kabyle aux politiques berbères », *Le Mal de voir*, Paris, Cahiers Jussieu, 2, Université VII, Union générale d'éditions, 1976, p. 331-348.

AÏT AHMED Hocine, *Mémoires d'un combattant*, Paris, Messenger, 1983.

Algérie. Espoirs et Réalités, numéro spécial des *Temps modernes*, Paris, juillet-août 1982, n° 432-433.

Algérie française (L'), numéro spécial *Dossier Histoire pour tous*, juillet-août 1977, intitulé « Le drame de l'Algérie française ».

Algérie. Guides Bleus, Paris, Hachette, 1986.

ALLEG Henri, *La Question*, Paris, Éditions de Minuit, 1958.

—, *La Guerre d'Algérie*, Paris, Édition Messidor/Temps Actuels, 1984, 3 vol.

ALLOUCHE J.-L. et LALOUM J., *Les Juifs d'Algérie*, Paris, Éditions du Scribe, 1987.

AMRANE Djamila, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991.

ANDRÉ Père J., *Contribution à l'étude des confréries religieuses musulmanes*, Alger, La Maison des livres, 1956.

ANSKY Michel, *Les Juifs d'Algérie du décret Crémieux à la Libération,* Paris, Éditions du Centre de documentation juive contemporaine, 1950.

ANTONNETTI G., *Louis-Philippe*, Paris, Fayard, 1994.

AOULI S., REDJALA R., ZOUMMEROFF P., *Abd el-Kader*, Paris, Fayard, 1994.

APULÉE, *Les Métamorphoses. Romans grecs et latins*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 139-377.

ARANDA DONCEL Juan D', *Relation de la captivité et la liberté du sieur Aranda, emmené esclave à Alger en 1640 et mis en liberté en l'an 1642*, Bruxelles, 1656.

ARNAUD G. et VERGÈS J., *Pour Djamila Bouhired*, Paris, Éditions de Minuit, 1957.

ARNAUD Louis, *Bône, son histoire, ses histoires*, Bône, Grande Imprimerie Damrémont, 1959.

AUDISIO Gabriel, *Le Sel et la Mer*, Paris, Gallimard, 1936.

—, « Fantasmes de Constantine », *Visages du mois*, dossier Algérie, n° 41, 15 janvier 1937, p. 6-9.
AZAN général P., *L'Émir Abd el-Kader (1808-1883). Du fanatisme musulman au patriotisme français,* Paris, Hachette, 1925.
—, *Recherche d'une solution de la question indigène en Algérie*, Paris, Ch. Lavauzelle & Cie, 1925.
AZZEDINE Commandant, *On nous appelait fellagha*, Paris, Stock, 1976.

BACRI Roland, *Trésor des racines pataouètes*, Paris, Belin, 1983.
BARRUCAND Victor, *L'Algérie et les Peintres orientalistes*, Grenoble, B. Arthaud, 1930, 2 vol.
BARTHÉLEMY et MÉRY Joseph, *La Bacriade ou la guerre d'Alger. Poème héroï-comique en cinq chants,* Paris, Dupont, 1827. (Récit plaisant du coup de l'éventail.)
BARTHÉLEMY-HADOT Mme, *Les Héritiers du duc de Bouillon ou les Français à Alger,* Paris, Pigoreau, 1816. (Évocation romanesque de la famille de Bourbon faits prisonniers au temps des Corsaires algériens.)
BAZIN R., *Charles de Foucauld*, Paris, Plon, 1959.
BEGAG Azouz, *Le Gone du chaâba*, Paris, Le Seuil, 1986.
BELAMRI Rabah, *Regard blessé*, Paris, Gallimard, 1987.
—, *Femmes sans visage*, Paris, Gallimard, 1992.
BELGUEDJ Mohamed Salah, *La Médecine traditionnelle dans le Constantinois*, Strasbourg, Imprimerie Cultura (Wettern), 1966.
BELHAMISSI Moulay, *Les Captifs algériens et l'Europe chrétienne (1518-1830),* Alger, ENAL, 1988.
BEN CHENEB Mohamed, *Écrits,* textes réunis par Benyoucef Ben Kouar, Médéa, Flites Éditions, 2009.
BEN KHEDDA Ben Youcef, *Les Accords d'Évian*, Alger, OPU, 1986.
BEN MANSOUR Abd El-Hadi, *Alger (XVIe-XVIIe siècle). Journal de Jean-Baptiste Gramaye, « évêque d'Afrique »,* Paris, Le Cerf, 1998.
BERBRUGGER Adrien, *Géronimo, le Martyr du fort des Vingt-Quatre Heures à Alger,* Alger, Bastide-Paris, Challamel, 1854.
—, « Voies et moyens du rachat des captifs chrétiens dans les États barbaresques », *La Revue africaine*, 11, 1867, p. 326-332.
BERQUE Augustin, *Essai d'une bibliographie critique des confréries musulmanes algériennes,* Oran, Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1919.
—, « Art antique et art musulman en Algérie », *Cahiers du centenaire de l'Algérie,* IV, Gouvernement général de l'Algérie, 1930.
BERTHERAND Émile, *Médecine et hygiène des Arabes*, Paris, Baillère, 1855.
BERTRAND Louis, *Le Mirage oriental*, Paris, Perrin, 1910.
—, *Le Livre de la Méditerranée*, Paris, Grasset, 1911.
BESNACI-LANCOU Fatima, *Fille de harki*, Paris, L'Atelier, 2005.
BESSON Ferny, *Sahara, terre de vérité*, Paris, Albin Michel, 1965.
BIDAULT Jacques, *Un Saharien*, Paris, Maurice Duprez, 1964.
BIREBENT Paul, *Hommes, vignes et vins de l'Algérie française (1830-1962)*, Nice, Gandini, 2007.
BOESWILLWALD Émile, CAGNAT René, BALLU Albert, *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*, Paris, Ernest Leroux, 1905.
BOIS Jean-Pierre, *Bugeaud*, Paris, Fayard, 1997.
BONET-MAURY G., « La Femme musulmane dans l'Afrique septentrionale française », *La Revue bleue*, n° 5, 3 février 1906, p. 133-136.
BOUAYED Fatima-Zohra, *La Cuisine algérienne*, Alger, SNED, 1981.
BOUBAKEUR Hamza, *Trois Poètes algériens (Mohammed Balkhayr, Abdallah Ben Karriou, Mohammed Baytar)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1990.

BOUDIAF Mohamed, *La Préparation du 1er Novembre*, Paris, Éditions de l'Étoile, 1976.
BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, Paris, Denoël, 1970.
BOUDY P., *Économie forestière nord-africaine,* tome IV, *Description forestière de l'Algérie et de la Tunisie,* Paris, Larose, 1955.
BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude, PASSERON Jean-Claude, *Sociologie de l'Algérie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1958.
BOURDIEU Pierre, SAYAD Abdelmalek, *Le Déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie,* Paris, Éditions de Minuit, 1964.
BOUROUIBA Rachid, *L'Art religieux musulman en Algérie*, Alger, Office des publications universitaires, 1983.
BOVET Marie-Anne de, *L'Algérie*, Paris, E. de Boccart, 1920.
BOYER Pierre, *La Vie quotidienne à Alger à la veille de l'intervention française,* Paris, Hachette, 1963.
—, « Les renégats et la marine de la Régence d'Alger », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, XXXIX, 1985, p. 93-106.
BRAHIMI Abdelhamid, *Aux origines de la tragédie algérienne (1958-2000). Témoignage sur hizb França*, Genève, Hoggar, 2000.
BRANCHE Raphaëlle, *La Torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie*, Paris, Gallimard, 2001.
—, (présenté par) *La Guerre d'indépendance des Algériens, 1954-1962*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2009.
BRAUDEL Fernand, *Grammaire des civilisations,* Paris, Éditions Arthaud, 1987.
—, *Autour de la Méditerranée*, Paris, Éditions de Fallois, 1996.
—, *Les Mémoires de la Méditerranée,* Paris, Éditions de Fallois/Le Livre de Poche, 1998.
BUCHNER Alexandre, *Encyclopédie des instruments de musique*, Paris, Gründ, 1980.
BUGEAUD Thomas, *Par l'épée et par la charrue*, Paris, PUF, 1948.
—, *Œuvres militaires du maréchal Bugeaud*, réunis par Weil, Paris, Aux trois hussards, 1982.

CAILLÉ René, *Voyage à Tombouctou et à Djenné dans l'Afrique australe*, Paris, Imprimerie royale, 1830, 3 vol.
CAMUS Albert, *Essais,* dont *Noces* et *Chroniques algériennes. 1939-1958*, Paris, Gallimard, 1965.
—, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade , 2008.
—, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.
—, *Désert vivant*, Paris, Gallimard, 1954.
—, *La Femme adultère*, Paris, Gallimard, 1957.
CARDINAL Marie (dir.), *Les Pieds-noirs*, Paris, Place Fürstenberg Éditeurs, 1994.
CARTIER Henri, *Comment la France « civilise » ses colonies*, Paris, Les Nuits rouges, 2006.
CASANOVA Nonce, *La Symphonie arabe*, Paris, Paul Ollendorf, 1908.
CAT E., *Histoire de l'Algérie, Tunisie-Maroc*, Alger, Adolphe Jourdan, 1889, tome 1, *Avant 1830* ; tome 2, *Après 1830*.
CÉSAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955.
CHARBIT Tom, *Les Harkis*, Paris, La Découverte, 2006.
CHARBONNIÈRES Louis de, *Saint-Arnaud, maréchal de France*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1960.
CHARLES Raymond, *L'Âme musulmane*, Paris, Flammarion, 1958.
CHARNAY Jean-Paul, *La Vie musulmane en Algérie d'après la jurisprudence de la première partie du XXe siècle*, Paris, PUF, 1965.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, E. et V. Penaud frères, 1848, puis *Œuvres complètes*, chez Gallimard.
CHATELUS Michel et Claude (dir.), *Algérie 1936*, numéro spécial de *Grands Crus et vins de France*, Paris-Grenoble, Publication Pierre Argence, octobre-novembre 1936.
CHEMOUILLI Henri, *Une diaspora méconnue. Les Juifs d'Algérie*, Paris, Imp. Publications, 1976.
CHENIKI Ahmed, *Le Théâtre en Algérie. Histoire et enjeux*, Aix-en-Provence, Édisud, 2002.
CLEUZIÈRE Marthe, « Un Bicot », *Notre Afrique. Anthologie des conteurs algériens*, Paris, Éditions du Monde moderne, 1925.
COLETTE, « En Algérie », *Prisons et Paradis*, Paris, Ferenczi, 1932.
COLIN Gabriel, *Corpus des inscriptions arabes et turques de l'Algérie*, Paris, 1901.
COLLECTIF, *Constantine, son passé, son centenaire (1837-1937),* Constantine, Éditions Braham, 1937.
COLLECTIF, *Audisio, Camus, Roblès, frères de soleil. Leurs combats : autour d'Edmond Charlot*, Rencontres méditerranéennes Albert-Camus (11-12 décembre 2002), Aix-en-Provence, Édisud, 2003.
COLLECTIF, *Les Pieds-Noirs. Histoire, littérature, humour, art, langage, cuisine, souvenirs*, préface d'Emmanuel Roblès, Paris, Philippe Lebaud, 1982.
COLLECTIF, *La Guerre d'Algérie, 1954-2004*, tomes 1 et 2, Alger, Chihab Éditions, 2004.
COLLINET M., « Les Arabes en Nouvelle-Calédonie », *Société des études historiques de la Nouvelle-Calédonie*, bulletin n° 36.
COLOMBE Marcel, « Contribution à l'étude du recrutement de l'Odjaq d'Alger dans les dernières années de la Régence », *La Revue africaine*, 1943, t. LXXXVII.
CONNELLY Matthew, *L'Arme secrète du FLN. Comment de Gaulle a perdu la guerre d'Algérie,* Paris, Payot, 2002 (traduit de l'anglais américain par François Bouillot).
CONSTANTIN-WEYER Maurice, *La Vie du général Yusûf*, Paris, Gallimard, 1930.
COOKE James J., *New French Imperialism, 1880-1910. The Third Republic and Colonial Expansion*, Newton Abbot-Hamden, 1973.
CORTAMBERT Eugène, *Géographie universelle de Malte-Brun*, Paris, Legrand, Troussel et Pomey, parue entre 1810-1829.
CÔTE Marc, *L'Algérie : espace et société*, Paris, Masson/Armand Colin, 1996.
COURRIÈRE Yves, *La Guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2001.
CUVILLIER-FLEURY Robert, *La Main-d'œuvre dans les colonies françaises de l'Afrique occidentale et du Congo*, Paris, Larose, 1907.

DANIEL Jean, *Œuvres autobiographiques* : *Le Refuge et la Source*, *Le temps qui reste*, *La Blessure*, *Avec le temps*, *Soleils d'hiver*, Paris, Grasset, 2002.
DAOUD Zakya et STORA Benjamin, *Ferhat Abbas, une utopie algérienne*, Paris, Denoël, 1995.
DARD Olivier, *Voyage au cœur de l'OAS*, Paris, Perrin, 2005.
DAUMAS Eugène, *Mœurs et coutumes de l'Algérie, Tell, Kabylie, Sahara*, Paris, Sindbad, 1988. (Repris sans indication de date de l'édition de 1853, parue à Paris, Librairie Hachette et Cie.)
DEBERNARD Jean, *Simples soldats*, Paris, Babel, 2006.
DELANDREA L., *L'Ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs*, Toulouse, Privat, 1903.
DELONCLE Pierre, *La Vie et les Mœurs en Algérie*, Publications du centenaire de l'Algérie, X, Gouvernement général de l'Algérie, 1930.
DENY Jean, « Chansons des janissaires turcs d'Alger (fin du XVIIIe siècle) », *Mélanges René Basset*, Paris, Ernest Leroux, 1925, vol. 2, p. 33-175.
—, « Les registres de solde des janissaires » *La Revue africaine*, 1920, t. LXI.
DERMENGHEM Émile, *Le Pays d'Abel : le Sahara des Oulad Naïls, des Larbaa et des Amour*, Paris, Gallimard, 1960.

—, *Le Culte des saints dans l'islam maghrébin*, Paris, Gallimard, 1982.
—, « Histoire de la littérature arabe », *Histoire de la littérature universelle*, vol. 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956.
Désert, hors série d'*Autrement*, novembre 1983.
DESFONTAINES Louis-René, *Fragment d'un voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger fait de 1783 à 1786*, publié par Dureau de la Malle, Paris, De Gide, 1838.
DESPARMET Joseph, *Coutumes, institutions, croyances des indigènes de l'Algérie*. Traduction Pérès-Bousquet, Alger, Typo-Litho, 1939.
DIB Mohamed, *L'Incendie*, Paris, Le Seuil, 1954.
—, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Le Seuil, 1959.
—, *La Grande Maison*, Paris, Le Seuil, 1952.
—, *Ombre gardienne*, Paris, Gallimard, 1961.
DI COSTANZO Jean-Maurice, *Allemands et Suisses en Algérie (1830-1918)*, Nice, Éditions Jacques Gandini, 2001.
DIEHL Charles, *L'Afrique byzantine*, Paris, Leroux, 1896.
DINE Philip, *Images of the Algerian War*, Oxford, Clarendon Press, 1994.
DINET Étienne et BEN BRAHIM Sliman, *Tableaux de la vie arabe*, Paris, H. Piazza, 1928 (avec 25 illustrations).
DOUTTÉ Edmond, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, Paris, Typographie Adolphe Jourdan, 1908.
DUGAS Guy (dir.), *Algérie, un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997.
DUMAS Alexandre, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.
—, *Mes Mémoires*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989.
DUMAS Pierre, *L'Algérie,* Grenoble, B. Arthaud, 1931.
DURAS Marguerite, *Cahiers de la guerre et autres textes*, Paris, POL/IMEC, 2006.
DUVEYRIER Henri, *Le Touareg du Nord*, Paris-Alger, Challamel aîné, 1864.

EBERHARDT Isabelle, « Yasmina », *Le Progrès de l'Est*, Bône, 1902.
—, *Notes de route*, Paris, Eugène Fasquelle, 1921.
—, *Écrits sur le sable,* Paris, Grasset, 1988-1989 (tome 1, Récits, notes et journaliers ; tome 2, Nouvelles et roman).
—, « Au pays des sables », *Études françaises*, vol. 26, n° 1, 1990, p. 69-72.
—, *Écrits intimes*, Paris, Payot, 1991.
—, *Un Voyage oriental (Sud oranais),* Paris, Le Livre de Poche, 1991.
—, *Dans l'ombre chaude de l'islam*, Arles, Actes Sud, 1996.
—, *Amours nomades*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld, 2003.
EINAUDI Jean-Luc, *La Ferme Améziane : enquête sur un centre de torture pendant la guerre d'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1979.
—, *Un rêve algérien*, Paris, PUF, 2001.
EL-BEKRI Abou 'Obeïd, *Description de l'Afrique septentrionale,* traduction Mac Guckin de Slane, Paris, Adrien Maisonneuve, 1965.
ELSENHANS Hartmut, *La Guerre d'Algérie, 1954-1962. La transition d'une France à une autre. Le passage de la IVe à la Ve République*, Paris, Publisud, 1999.
EMERIT Marcel, *Les Saint-Simoniens en Algérie*, Paris, Belles Lettres, 1941.
—, *La Révolution de 1848 en Algérie*, Paris, Larose, 1949.
—, « Une cause de l'expédition d'Alger. Le trésor de la Casbah », Actes du LXXIXe Congrès des sociétés savantes, Alger, 1954, p. 5-22.

ENGELS Friedrich, « Algérie », *The New American Encyclopaedia*, tome 1, 1858.
ERLANGER Rodolphe, baron d', *La Musique arabe*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1938, 5 tomes.
ESQUER Gabriel, *Iconographie de l'Algérie depuis le XVIe siècle, Collection du centenaire,* (1929), devenue *Histoire de l'Algérie en images ou iconographie historique de l'Algérie depuis le XVIe siècle jusqu'à 1871*, rééditées en un seul volume par la Bibliothèque des Introuvables, Paris, 2008.
ÉTIENNE Bruno, *Abdelkader*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2003.
—, *Abd el-Kader et la franc-maçonnerie*, suivi de *Soufisme et franc-maçonnerie*, Paris, Dervy, 2008.
EUDEL Paul, *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine)*, Paris, Ernest Leroux, 1906.

FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952.
—, *Sociologie d'une révolution. L'an V de la révolution algérienne*, Paris, Petite Collection Maspero, 1968.
—, *Les Damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1991.
FARES Mohamed, *Aïssat Idir. Documents et témoignages sur le syndicalisme algérien*, Alger, Entreprise algérienne de presse/Entreprise nationale du livre, 1992.
FARRÈRE Claude, *Les Civilisés*, Paris, Kailash Éditions, 1993.
FAU R.P., Description de la ville d'Alger publiée par E. Emerit, « Un astronome français à Alger en 1729 », *La Revue africaine*, 1940, t. LXXXIV.
FERAOUN Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Paris, Le Seuil, 1954.
—, *Journal* (*1955-1962*), Paris, Le Seuil, 1962.
FEY Henri-Léon, *Histoire d'Oran, avant, pendant et après la domination espagnole*, Oran, Adolphe Perrier, 1858.
FLEURY Georges*, Histoire secrète de l'OAS*, Paris, Grasset, 2002.
—, *Comment l'Algérie devint française (1830-1848)*, Paris, Perrin, 2004.
FRÉMEAUX Jacques, *La France et l'Algérie en guerre, 1830-1870, 1954-1962,* Paris, Économica/Institut de Stratégie comparée, 2002.
FROMENTIN Eugène, *Un été dans le Sahara*, Paris, Gallimard, 1984.
—, *Une année dans le Sahel*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984 ; autre édition : Flammarion, 1991.
—, *Une année dans le Sahel*. *Lettre écrite de Mustapha d'Alger*, le 27 octobre 1852, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, p. 187-188.

GAFFAREL Paul, *L'Algérie. Histoire, conquête et colonisation*, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1883. Réédition en petit format en 1888.
GALLISSOT René, *Algérie colonisée, Algérie algérienne (1870-1962). La République française et les Indigènes,* Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2006.
GALLISSOT René, BADIA Gilbert, *Marxisme et Algérie. Textes de Marx et Engels*, Paris, UGE/10/18, 1976.
GARANGER Marc, *Femmes algériennes : 1960*, Paris, Contrejour, 1982.
GARDEL Louis, préface à *Un aller pour Alger* de Raymond Depardon, Paris, Points, 2010.
GAST Marceau, *Tikatoûtîn. Un instituteur chez les Touaregs, itinéraire d'un apprenti ethnologue*, Seyssinet, Éditions de La Boussole, 2004.
—, *Des Huwwara aux Kel-Ahaggar. La saga d'une tribu nomade du Sahara central*, Alger, CNRPAH, 2008.

GAULLE Charles de, *Mémoires d'espoir. Le Renouveau, 1958-1962*, Paris, Plon, 1970.
GAUTHEROT Gustave, *La Conquête d'Alger*, Paris, Payot, 1929.
GAUTIER Émile-Félix, *Structure de l'Algérie*, Paris, Société d'éditions géographiques et scientifiques, 1922.
—, *Les Siècles obscurs du Maghreb*, Paris, Payot, 1927.
—, *L'Afrique blanche*, Paris, Fayard, 1939.
GAUTIER Théophile, *Loin de Paris. Voyage pittoresque en Algérie : Alger, Oran, Constantine, Kabylie*, Paris, Michel Lévy, 1856.
—, *Voyage en Algérie*, Paris, La Boîte à documents, 1989.
GERVAIS COURTELLEMON Jules, *L'Algérie artistique et pittoresque en photographies d'il y a cent ans*, Nîmes, Lacour, 1992.
GIDE André, *Romans et Récits*. *El-Hadj* et *Les Nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009.
GODARD Léon, abbé, *Les Soirées algériennes. Corsaires, esclaves et martyrs de Barbarie*, Tours, Alfred Mame et fils, 1857.
GOJON Edmond, *Le Jardin des Dieux*, Paris, Charpentier, 1920.
GORGUOS A., « Notice sur le bey d'Oran Mohammed El-Kebir », *La Revue africaine*, n° 2, 1857-1858, p. 35-36.
GRAMMONT Henri Delmas de, « Un académicien captif à Alger, 1674-1675 », *La Revue africaine*, XXVI, 1882, p. 309-320 et 387-396.
—, « Études algériennes : la course, l'esclavage et la rédemption à Alger », *Revue historique*, XXV, 1884-1885, p. 1-42.
—, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, Paris, Leroux, 1887 (voir Diego de Haëdo, « Histoire des rois d'Alger »).
GSELL Stéphane, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1918-1930, 8 vol.
GUER Jean-Antoine, *Mœurs et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement civil, militaire et politique, avec un abrégé de l'histoire ottomane,* Paris, Coustelier, 1746.
GUERRIER Éric, « En finir avec les pieds-noirs », *L'Algéraniste*, n° 95, 2001, p. 44-46.
GUION Paul, *La Casbah d'Alger*, Paris, Publisud, 1999.

HADJ-SADOK Mohammed, « À travers la Berbérie orientale au XVIIIe siècle avec le voyageur Al-Wartilani », *La Revue africaine*, 1951, t. XCV.
HAËDO Diego de, « Histoire des rois d'Alger, traduction H.-D. de Grammont », *La Revue africaine*, Alger, Adolphe Jourdan, 1881, puis, Paris, Éditions Bouchène, 1998.
HAMDANI Amar, *La Vérité sur l'expédition d'Alger*, Alger, Balland, 1985.
HAMON Hervé, ROTMAN Patrick, *Les Porteurs de valises. La résistance française à la guerre d'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1979.
HANOTEAU Adolphe, LETOURNEUX Aristide, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Éditions Bouchène, 2003, 3 vol.
HARBI Mohamed, *Le FLN, mirage et réalité, des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, Paris, Édition Jeune Afrique, 1980.
—, *Une vie debout*, Paris, La Découverte, 2001.
HAROUN Ali, *La Septième Wilaya : la guerre du FLN en France, 1954-1962,* Paris, Le Seuil, 1986.
HELLAL Abderazak, « Benzelmat, mort ou vif », *Parcours maghrébins*, n° 7, avril 1987.
Histoire pour tous, numéro spécial : « L'Algérie française », n° 1, juillet-août 1977.
HUGO Victor, *Choses vues, 1849-1885*, Paris, Gallimard, 1997.

IBN KHALDOUN, *Les Prolégomènes*, Paris, Paul Geuthner, 1936, 3 tomes.
IGHILAHRIZ Louisette, *Algériennes*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.

JABÈS Edmond, *Le Désert*, Paris, Gallimard, 1978.
JOANNE Paul, *Géographie de l'Algérie*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1908.
JULIEN Charles-André, *Histoire de l'Algérie contemporaine,* tome 1, *La Conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*, Paris, PUF, 1964.

KADDACHE Mahfoud, *Histoire du nationalisme algérien. Question nationale et politique algérienne, 1919-1951*, Alger, SNED, Alger, 1980, 2 vol.
KADDOUR, *Fables et Contes en sabir*, Alger, Jules Carbonel, s.d.
KHALED émir, *La Situation des musulmans d'Algérie*, Alger, Éditions du Trait d'union, 1924.
KHODJA Hamdan, *Le Miroir*, Arles, Actes Sud, 1985.
KLEIN Henri, *Feuillets d'El-Djezaïr*, Alger, Fontana, 1910-1921.

LACHERAF Mostefa, *L'Algérie, nation et société*, Alger, SNED, 1978.
—, « Poésie du Sud », *L'Islam et l'Occident*, numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 1947, sous la direction d'Émile Dermenghem, p. 323-333, et « Petits poèmes d'Alger », p. 340-342.
LAMARQUE Léonce, *Recherches historiques sur la médecine dans la Régence d'Alger*, Alger, Baconnier, 1951.
LAMMENS Henri, *Le Berceau de l'islam. L'Arabie occidentale à la veille de l'Hégire*, vol. 1, *Le Climat, le bédouin*, Rome, Institut pontifical, 1914.
LA MORANDAIS Alain Maillard de, *L'honneur est sauf, prêtre, officier en Algérie*, Paris, Le Seuil, 1990.
LAMPING Clemens, *Souvenirs d'Algérie*, *1840-1842*, Paris, Éditions Bouchène, 2000.
LAUGIER de Tassy, *Histoire du royaume d'Alger*, Amsterdam, Du Sauzet, 1725.
LAURENT Franck, *Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002.
—, *Le Voyage en Algérie. Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830-1930*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008.
LEBLOND Marius-Ary, « L'Oued », *La Revue bleue*, n° 14, 6 octobre 1906.
LE CLÉZIO Jean-Marie, *Le Désert*, Paris, Gallimard, 1980.
LE COUR GRANDMAISON Olivier, *La République impériale. Politique et racisme d'État*, Paris, Fayard, 2009.
—, *De l'indigénat. Anatomie d'un « monstre » juridique : le droit colonial en Algérie et dans l'Empire français*, Paris, Éditions Zones/La Démocratie, 2010.
LEHURAUX Léon, *Le Sahara, ses oasis,* illustrations de Léon Carré, Alger, Éditions Baconnier, s.d.
LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1981, 2 vol.
LE ROY, *État général et particulier du royaume et de la ville d'Alger*, La Haye, Van Dole, 1750.
LEVALLOIS Michel, *Ismaÿl Urbain (1812-1884), une autre conquête de l'Algérie,* Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.
LEVINE Michel, *Les Ratonnades d'octobre : un meurtre collectif à Paris*, Paris, Ramsay, 1985.
LINDON Jérôme (éd.), *La Gangrène,* Paris, Éditions de Minuit, 1959.
LONDRES Albert, *Terre d'Ébène* (1929), Paris, Le Serpent à plumes, 1998.
LOTI Pierre, *Nouvelles et Récits*, Paris, Omnibus, 2000.
—, *Les Trois Dames de la Kasbah*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006.
LUCAS Philippe, VATIN Jean-Claude, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspero, 1975 et 1979.

LÜTZELSCHWAB Claude, *La Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif (1853-1956). Un cas de colonisation privée en Algérie*, Berne, Peter Lang, 2006.
LYOTARD Jean-François, *La Guerre des Algériens. Écrits, 1956-1963*, Paris, Galilée, 1989.

MAMMERI Mouloud, *La Colline oubliée*, Paris, Plon, 1952.
—, *L'Opium et le Bâton*, Paris, Plon, 1956.
—, *Les Isefra de Si-Mohand*, Paris, La Découverte, 1987.
MANCERON Gilles, *Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte, 2003.
MANDOUZE André, *La Révolution algérienne par les textes*, Paris, Maspero, 1962.
MARÇAIS Georges, *Manuel d'art musulman*, Paris, Picard, 1926.
—, *Le Costume musulman d'Alger*, Paris, Plon, 1930.
—, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 1946.
—, *Tlemcen*, Paris, H. Laurens 1950.
MARGUERITTE Auguste, *Chasses de l'Algérie et notes sur les Arabes du Sud*, Paris, Jouvet et Cie Éditeurs, 1884.
MARTINO Pierre, « Les Arabes dans la comédie et le roman du XVIIIe siècle », *La Revue africaine*, 1905, t. 2.
MARX Karl et ENGELS Friedrich, voir *Marx, Marxisme et Algérie*. Des textes de Marx et d'Engels réunis par René Gallissot et Gilbert Badia, Paris, 10/18, 1976.
MASCARENHAS Joâo, *Esclave à Alger. Récit de captivité de Joâo Mascarenhas, 1621-1626,* Paris, Chandeigne, 1993 (présenté par P. Teyssier).
MASQUERAY Émile, *Souvenirs et Visions d'Afrique*, Paris, E. Dentu, 1894.
MASSIGNON Louis, « La "Renaissance arabe" et notre avenir nord-africain », *Esprit*, juillet 1954.
MATTERER Capitaine, *Journal de la prise d'Alger par le capitaine de frégate Matterer*, commentaires de Pierre Jullien, Paris, Éditions de Paris, 1960.
MAUBRUN M., *Algéride* (poème héroïque), Paris, Maurice, 1838.
MAUPASSANT Guy de, *Au soleil* et *La Vie errante*, Paris, Le Sycomore, préface de Denise Brahimi, 1982.
—, « Allouma », *L'Écho de Paris*, 10 et 15 février 1889 (repris dans *La Main gauche*, Paris, Ollendorf, 1889).
MAURIAC François, *Nouveaux Blocs-notes*, Paris, Flammarion, 1968.
MEGHERBI Abdelghani, *Les Algériens au miroir du cinéma colonial*, Alger, SNED, 1982.
MERAD Ali, *Le Réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire religieuse et sociale*, Paris-La Haye, Mouton, 1967.
MERCIER Louis Sébastien, *Dictionnaire d'un polygraphe*, Paris, UGE, 1978.
MERSIOL E., *La IIe Régence d'Alger vue par un Allemand (Von Rehbinder) à la fin du XVIIIe siècle*, IIe Congrès national des sciences historiques, Alger, 1930.
MESSALI HADJ, *Les Mémoires de Messali Hadj (1898-1938)*. Texte établi par Renaud de Rochebrune, Paris, J.-C. Lattès, 1982.
MEYNIER Gilbert, *L'Algérie révélée. La guerre de 1914-1918 et le premier quart du XXe siècle*, Librairie Droz et Al-Maarifa, 2010.
MIMOUNI Rachid, *Le Fleuve détourné*, Paris, Robert Laffont, 1982.
—, *Tombeza,* Paris, Robert Laffont, 1984.
MIQUEL Pierre, *La Guerre d'Algérie, images inédites des archives militaires*, Paris, Éditions du Chêne, 1993.

MONOD Théodore, *L'Émeraude des Garamantes Souvenirs d'un Saharien,* Paris, L'Harmattan, 1984.
—, *Vie et Mort au désert*, Paris, Le Seuil, 1993.

NACIB Youssef, *Chants religieux du Djurdjura*, Paris, Sindbad, 1988.
NETTEMENT Alfred, *Histoire de la conquête d'Alger*, Paris, Jacques Lecoffre, 1856.
NEVEU Édouard de, *Les Khouan. Ordres religieux chez les musulmans de l'Algérie,* Alger, Typographie Adolphe Jourdan, 1913.
NORA Pierre, *Les Français d'Algérie*, Paris, Julliard, 1961.
NOUSCHI André, *La Naissance du nationalisme algérien, 1914-1954*, Paris, Éditions de Minuit, 1962.
—, *L'Algérie amère : 1914-1994*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

ORR Andrew, *Ceux d'Algérie : le silence et la honte*, Paris, Payot, 1990.
OULID AÏSSA Youssef, traduit et recueilli par, « Le jeu de la bouqala », *L'Islam et l'Occident*, numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 1947, p. 334-339.
OZANDA Paul, *Flore du Sahara*, Paris, CNRS Éditions, 1983.

PANZAC Daniel, *Les Corsaires barbaresques. La fin d'une épopée, 1800-1820*, Paris, CNRS Éditions, 1999.
PAVY (Monseigneur), « La piraterie musulmane », supplément au n° 2 de *La Revue africaine*, 1857-1858, p. 337-338.
PECAR Zdravkro, *Témoignage d'un reporter yougoslave sur la guerre d'Algérie,* Alger, Enal, 1993.
PELÉGRI Jean, *Les Oliviers de la justice, Paris, Gallimard,* 1959, repris par G. Dugas, *Algérie, un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, p. 703-844.
—, *Ma mère l'Algérie*, Arles, Actes Sud, 1990.
PEYSSONNEL Jean-André, *Voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger,* Paris, La Découverte, 1986 (ancien titre : *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du roi en 1724 et 1725*, publié par Dureau de la Malle, Paris, De Gide, 1838).
PILLEMENT Georges, « Aux portes du désert », *Visages du mois*, dossier « Algérie », n° 41, 15 janvier 1937, p. 14-20.
PLAYFAIR sir Lambert, « Épisodes de l'histoire des relations de la Grande-Bretagne avec les États barbaresques avant la conquête française », *La Revue africaine*, 1878-1880, t. XXII-XXIV.
—, *A Bibliography of Algeria. From the Expedition of Charles V in 1541 to 1887*… Suivi de *Supplement to the Bibliography of Algeria from the Earlest Time to 1895*, Londres, John Murray, 1898.
Poésie méditerranéenne, « Trois mauresques », zejel castillan du XVIe siècle, Marseille, Rivages, 1947.
POUILLON François, *Les Deux vies d'Étienne Dinet, peintre en islam*, Paris, Balland, 1997.
PRÉVOST Jean, « Timgad », *Visages du mois*, dossier « Algérie », n° 41, 15 janvier 1937, p. 10-14 et 23.

RANDAU Robert, *Les Algérianistes*, Paris, Sansot, 1911.
RASWAN Carl R., GUTTENAUN Ursula, *Les Chevaux arabes*, Paris, Stock, 1967.
RAYNAL Paul, *L'Expédition d'Alger (1830). Lettres d'un témoin,* éditées par Augustin Berque, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1930.
RECLUS Élisée, *Nouvelle Géographie universelle : la terre et les hommes*, vol. 11, Paris, Hachette, 1886.
RINN Louis, *Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie*, Alger, 1885.
RIVET Daniel, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, Hachette Littératures, 2002.

ROBLÈS Emmanuel, *Camus, frère de soleil*, Paris, Le Seuil, 1995.
ROBLÈS Emmanuel et DEPIERRIS Jean-Louis, *Entretiens avec Emmanuel Roblès*, Paris, Le Seuil, 1967.
ROCHE Manuelle, *Le M'Zab. Architecture ibadite en Algérie*, Paris, Arthaud, 1970.
ROCHEBRUNE Renaud de, STORA Benjamin, *La Guerre d'Algérie vue par les Algériens*, Paris, Denoël, 2011, vol. 1 (volume 2, à paraître).
ROCHES Léon, *Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864)*, tome 1, *Algérie-Abd El-Kader*, avec un préambule d'Idriss al-Jazairy et une préface de Zidane Mériboute, Grenoble, Éditions Alzieu, 2007.
ROUSSEL Vincent, *Jacques de la Bollardière : de l'armée à la non-violence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997.
ROY Jules, *La Guerre d'Algérie*, Paris, 10/18, 1971.
—, *Mémoires barbares*, Paris, Albin Michel, 1989.
—, *Adieu ma mère, adieu mon cœur*, Paris, Albin Michel, 1996.
ROZET Claude Antoine, *Voyage dans la Régence d'Alger*, Paris, Arthus Bertrand, 1833.
ROZET Claude Antoine et CARETTE Ernest, *Algérie,* Tunis, Éditions Bouslama, 1980.
RUFF Paul, *La Domination espagnole à Oran sous le gouvernement d'Alcaudete (1534-1558),* Paris, Éditions Bouchène, 1998.
RUSCIO Alain, *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.

SAADALLAH Belkacem, *Al-Haraka al-wataniyya al-jaza'iriya*, 1900-1930, Beyrouth, 1969.
SAADI Yacef, *La Bataille d'Alger*, Alger, Enal, 1986.
SAINT-ARNAUD, dit Achille Leroy de, « Lettres », *La Revue bleue*, n° 10, 8 septembre 1906, p. 293.
SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Le Petit Prince*. *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1961.
SALINAS Michèle, *Voyages et Voyageurs en Algérie (1830-1930),* Toulouse, Privat, 1989.
SALVATOR M., « La Musique arabe », *La Revue africaine*, 1862, t. V.
SAMBRON Diane, *Les Femmes algériennes pendant la colonisation,* Paris, Riveneuve Éditions, 2009.
SAUSSURE Léopold de*, La Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, Paris, F. Alcan, 1899.
SÉNAC Jean, « Carnets inédits », *Esprits*, n° 3, mars 1956, repris par G. Dugas dans *Algérie, un rêve de fraternité*, p. 845-854.
SERGENT Edmond, *Catalogue des travaux scientifiques de l'Institut Pasteur en Algérie de 1900 à 1962,* Paris, PUF, 1964.
SERRI Sid Ahmed, *Chants andalous. Recueil de poèmes des noubates de la musique sanaa,* Alger, ENAG, 2006.
SHALER William, *Esquisse de l'Etat d'Alger,* traduction Bianchi, Paris, Ladvocat, 1830.
SHAW Thomas, *Voyages de M. Shaw, M. D., dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, La Haye, Neaulme, 1742, 2 vol.
—, *Voyage dans la Régence d'Alger ou Description géographique, physique, philologique, etc. de cet État* par le Dr Shaw, traduit de l'anglais par J. Mac-Carthy, Paris, Merlin, 1830.
SHEPARD Todd, *Comment l'indépendance algérienne a transformé la France*, Paris, Payot, 2008 (traduit de l'anglais américain par Claude Servan-Schreiber).
SI HAMDAN BEN OTHMAN KHODJA, *Aperçu historique… sur la Régence d'Alger*, Paris, Goetschy, 1833 (traduit de l'arabe par H. R.).
SINAN-CHAOUCH, *Récit de la prise de Jijel par les Turcs, en 1514, et avènement des Frères Barberousse*. Extrait de *Fondation de la Régence d'Alger. Histoire des Frères Barberousse 'Aroudj*

et Khaïr Ed-Din, selon une traduction de Venture de Paradis d'après une édition établie en 1837, Alger, Grand-Alger Livre, 2006.

SIVAN Emmanuel, *Communisme et Nationalisme en Algérie, 1920-1962*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1976.

SPINOZA Baruch, *Traité théologico-politique*, Paris, GF-Flammarion, 1994.

STORA Benjamin, *Dictionnaire bibliographique de militants nationalistes algériens (1926-1954),* Paris, L'Harmattan, 1985.

—, *La Gangrène et l'Oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991.

—, *Histoire de l'Algérie coloniale, 1830-1954*, Paris, La Découverte, 1991.

—, *Histoire de la guerre d'Algérie, 1954-1962,* Paris, La Découverte, 1993.

—, *Ferhat Abbas, une utopie algérienne*, Paris, Denoël, 1995 (avec Z. Daoud).

— *Le Nationalisme algérien avant 1954*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

SUCHET, abbé, *Lettres édifiantes et curieuses sur l'Algérie*, Tours, Alfred Mame et fils, 1840.

TAILLARD Charles, *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie méthodique,* Paris, Champion, 1925.

TAWFIQ AL-MADANI, *Tarikh al-Jaza'ir* (*Histoire de l'Algérie*), Alger, 1932.

TALEB-IBRAHIMI Ahmed, *De la décolonisation à la révolution culturelle (1962-1972)*, Alger, SNED, 1973.

TCHIHATCHEF P. de, *Espagne, Algérie, Tunisie. Lettres à Michel Chevalier*, Paris, Baillière, 1880.

TEMIME Émile, *Un rêve méditerranéen. Des saint-simoniens aux intellectuels des années trente*, Arles, Actes Sud, 2002.

THÉVENOT Jean de, *Voyages en Europe, Asie et Afrique, Amsterdam,* Michel Charles Le Cène, 1727, 5 vol.

THOREZ Maurice, *Œuvres*, Paris, Les Éditions sociales, livre III, tome XVI, 1954, p. 174-186.

TILLION Germaine, *L'Afrique bascule vers l'avenir*, Paris, Éditions Tirésias, 1999.

—, *Les Ennemis complémentaires* (1959), Paris, Éditions, Tirésias, 2005.

—, *L'Algérie en 1957,* Paris, Éditions de Minuit, 1957.

TOCQUEVILLE Alexis de, *De la colonie en Algérie*, Bruxelles, Édition Complexe, 1988.

—, *Écrits et Discours politiques*, Paris, Gallimard, 1968.

TOURTELLE Étienne, *Éléments d'hygiène*, Paris, Levrault Frères, 1802, 2 vol.

TURBET-DELOF Guy, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVIe et XVIIe siècles*, Genève, Droz, 1973.

—, *La Presse périodique française et l'Afrique barbaresque au XVIIe siècle (1611-1715)*, Genève, 1973.

TURIN Yvonne, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale (écoles, médecine, religion, 1830-1880)*, Alger, Entreprise nationale du livre, 1983.

UNGARETTI Giuseppe, *À partir du désert*, Paris, Le Seuil, 1972.

VANDEVELDE Hélène, *Femmes algériennes à travers la condition de féminine dans le Constantinois depuis l'Indépendance*, Alger, OPU, 1980.

VENTURE DE PARADIS Jean-Michel, « Tunis et Alger au XVIIIe siècle », *La Revue africaine*, XXXIX, 1895 ; XL, 1896 ; XLI, 1897, Alger, Adolphe Jourdan, 1898.

VERDÈS-LEROUX Jeannine, *L'Algérie et la France,* Paris, Robert Laffont, 2009.

VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Paris, J. Hetzel et Cie, s.d. (chapitre VII, « La Méditerranée en quarante-huit heures »).

VEUILLOT Louis, *Les Français en Algérie. Souvenirs d'un voyage fait en 1841*, Tours, Alfred Mame et fils, 1878.
VIDAL-BUÉ Marion, *L'Algérie des peintres, 1830-1960*, Paris, Paris-Méditerranée, 2002.
VIDAL DE LA BLACHE Paul et GALLOIS Lucien, *Géographie universelle,* tome XI, *Afrique septentrionale et occidentale*, Paris, Librairie Armand Colin, 1937.
VIDAL-NAQUET Pierre, *La Torture dans la République. Essai d'histoire et de politique contemporaine (1954-1962)*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
—, *Les Crimes de l'armée française. Algérie 1954-1962* (dossier réuni par), Paris, La Découverte, 1975.
—, *La Guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 1993.
VIEUCHANGE Michel, *Smara. Carnets de route d'un fou du désert*, Paris, Phébus Libretto, 1990.
VIGÉE Claude, *Le Soleil sous la mer*, Paris, Flammarion, 1977.
VIGNE D'OCTON Paul, « Les impossibles amours du Musulman et de la Chrétienne », *Les Impossibles amours*, Paris, Éditions Jouve, 1911.
—, *La Sueur du burnous*, Paris, Les Nuits rouges, 2001.
VOISIN Georges, *L'Algérie pour les Algériens,* Paris, Michel Lévy, 1861.
VOULX André de, « Recherches sur la coopération de la Régence d'Alger à la guerre de l'Indépendance grecque (d'après des documents inédits) », *La Revue africaine*, n° 2, 1857-1858, p. 134-135.
—, *Le Raïs Hamidou*, Alger, Dubos, 1858.
—, « La marine de la Régence d'Alger », *La Revue africaine*, 1869, t. XIII.

WASLIN-ESTERHAZY Louis (commandant), *De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger,* Paris, Imprimerie Dondey-Dupré, 1840.
WEISZ Heinz, *Terres vierges*, Genève, Éditions de Bonvent, 1974.
WIET Gaston, « Le Désert chez les anciens poètes arabes », *Leçon inaugurale du Collège de France*, 4 décembre 1951, Nogent-le-Rotrou, Impr. Daupeley-Gouverneur, 1952.

YACINE Kateb, *Nedjma*, Paris, Le Seuil, 1956.
—, *Le Polygone étoilé*, Paris, Le Seuil, 1966
—, *L'Homme aux sandales de caoutchouc,* Paris, Le Seuil, 1970.
YACONO Xavier, *Histoire de l'Algérie, de la fin de la Régence turque à l'insurrection de 1954,* Versailles, L'Atlanthrope, 1993.
YVER Georges, « Si Hamdan ben Othman Khodja », *La Revue africaine*, 1913, t. LVII.

Du même auteur
(sélection d'ouvrages)

Le Corps en Islam, PUF, « Quadrige », 1984 ; 3e éd., 2004.
La Formation de l'identité politique, PUF, 1986 ; Payot, 2e éd., 1997.
Le Livre des séductions suivi de *Dix Aphorismes sur l'amour*, Lieu commun, 1986 ; Payot, 2e éd., 1997.
L'Esprit de sérail. Mythes et pratiques sexuels au Maghreb, Lieu commun, 1988 ; Payot, 2e éd., 1997.
Histoire de la circoncision des origines à nos jours, Balland, 1992 et 2e éd., 1997 ; Perrin, 3e éd., 2006.
L'Imaginaire arabo-musulman, PUF, 1993 ; « Quadrige », 2e éd., 2002.
Dictionnaire des symboles musulmans, Albin Michel, 1995 et 2e éd., 2001.
Encyclopédie de l'amour en Islam. Érotisme, beauté et sexualité dans le monde arabe, en Perse et en Turquie, Payot, 1995 et 2e éd., 2003.
Psychanalyse des Mille et Une Nuits, Payot, 1996 et 2e éd., 2002.
Traité du raffinement, Payot, 1999 et 2e éd., 2008.
Du Désir, Payot, 2000 et 2e éd., 2002.
Les Cent noms de l'amour, avec Lassad Metoui, Éditions Alternatives, 2001 et 2e éd., 2003.
Le Sujet en Islam, Le Seuil, 2002.
Dictionnaire amoureux de l'islam, Plon, 2004.
Manifeste pour un islam des lumières. 27 propositions pour réformer l'islam, Hachette Littératures, 2004 ; « Pluriel », 2e éd., 2011.
Anthologie du vin et de l'ivresse, Le Seuil, 2004 ; Pauvert, 2e éd., 2008.
L'Islam et la Raison, le combat des idées, Perrin, 2005 ; « Tempus », 2e éd., 2006.
Le Kama sutra arabe, 2 000 ans de littérature érotique en Orient, Pauvert, 2006.
L'Islam expliqué par Malek Chebel, Perrin, 2007 ; « Tempus », 2e éd., 2009.
Treize contes du Coran et de l'Islam, Flammarion, « Petit Castor », 2007.
L'Esclavage en terre d'islam, un tabou bien gardé, Fayard, 2007 ; « Pluriel », 2e éd., 2009.
L'Islam pour les Nuls, avec Malcolm Clark, First, 2008.
Nouvelle Traduction du Coran, Fayard, 2009.
Dictionnaire encyclopédique du Coran, Fayard, 2009.
Le Coran pour les Nuls, avec S. Sultan, First, 2009.
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits, Plon, 2010.
Les Grandes Figures de l'Islam, Perrin, 2011.

Les Enfants d'Abraham. Un chrétien, un juif et un musulman dialoguent, avec Alain de La Morandais et Haïm Korsia, Presses de la Renaissance, 2011.
Vivre ensemble, éloge de la différence, avec Christian Godin, First, 2011.

Dans la même collection

Ouvrages parus

Philippe ALEXANDRE
Dictionnaire amoureux de la politique

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BAUER
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine DE CAUNES
Dictionnaire amoureux du rock

Patrick CAUVIN
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Jacques CHANCEL

Dictionnaire amoureux de la télévision

Malek CHEBEL
Dictionnaire amoureux de l'Algérie
Dictionnaire amoureux de l'islam
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Xavier DARCOS
Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Bernard DEBRÉ
Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain DECAUX
Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas

Didier DECOIN
Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUCASSE
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique FERNANDEZ
Dictionnaire amoureux de la Russie
Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Max GALLO
Dictionnaire amoureux de l'Histoire de France

Claude HAGÈGE
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO
Dictionnaire amoureux du rugby

Christian LABORDE
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFAURIE
Dictionnaire amoureux du golf

Gilles LAPOUGE
Dictionnaire amoureux du Brésil

Michel LE BRIS
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves LELOUP
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT
Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI
Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Pierre-Jean RÉMY
Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Alain REY
Dictionnaire amoureux des dictionnaires

Pierre ROSENBERG
Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs (épuisé)
Dictionnaire amoureux du bonheur

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France
Dictionnaire amoureux du catholicisme

TRINH Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

Jean TULARD
Dictionnaire amoureux du cinéma
Dictionnaire amoureux de Napoléon

Mario VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS
Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal VERNUS
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX
Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Alain BARATON
Dictionnaire amoureux des jardins

Stéphane BERN
Dictionnaire amoureux de la monarchie

HOMÉRIC
Dictionnaire amoureux du cheval